This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

THE SPINGARN COLLECTION
OF
CRITICISM AND LITERARY THEORY
PRESENTED BY
J. E. SPINGARN

NADP

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

MARMONTEL.

TOME TROISIÈME.

Ire. PARTIE.

CONTENANT

NOUVEAUX CONTES MORAUX. — BÉLISAIRE. — LETTRES RELATIVES A BÉLISAIRE.

ŒUVRES

DE

MARMONTEL.

TOME TROISIÈME.

Ire. PARTIE.

A PARIS,

CHEZ A. BELIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DES MATHURINS ST.-J., HÔTEL CLUNY.

1819.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
289331A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1927 L

NOUVEAUX CONTES MORAUX.

IL LE FALLAIT.

On ne cesse de dire aux jeunes femmes combien délicate et fragile est la fleur de leur innocence, et combien glissant est pour elle le sentier du devoir et de l'honnêteté. On ne dit pas assez aux jeunes hommes combien pour eux les lois de la probité sont sévères, et dans quel labyrinthe de malheur et de honte un seul pas au-delà des bornes du vrai, du juste et de l'honnête, se trouve quelquefois les avoir engagés. Je vais en donner un exemple.

Un gentilhomme de Normandie, jeune, riche, d'une figure aimable, d'une valeur brillante, d'une loyauté reconnue, et jusque-là d'une fierté, d'une délicatesse extrême sur l'article du point d'honneur, d'Orcilly, venait d'épouser la servante d'un vieux curé.

Cette mésalliance étrange avait tristement affecté la noblesse du voisinage. On ne pouvait pas croire qu'un homme aussi bien né se fût rabaissé jusque-là. Cependant comme la haute estime dont il avait joui n'était pas tout-à-fait perdue, c'était plutôt par ménagement que par mépris qu'on s'abstenait de l'aller voir; et lui, trop fier pour mettre ses voisins mal à leur aise par sa présence, il ne se plaignait point d'en être délaissé; mais il n'en recherchait aucun.

Le comte de Gisors, dont on allait bientôt pleurer la perte comme un malheur public, Gisors, le plus intéressant de nos jeunes guerriers, Gisors, l'exemple et le modèle de la noblesse de son âge, vint de ce côté-là, dans le pays de Caux, voir, hélas! ces riches domaines qu'il ne devait point posséder. Il avait fait ses premières armes avec d'Orcilly, il l'aimait tendrement, il était pour lui plein d'estime. Il le citait souvent comme ayant dans le cœur toutes les vertus de Bayard; et c'était le louer comme il ambitionnait d'être loué lui-même. Il fut aussi affligé que surpris d'apprendre ce qu'on appelait sa folie. Il eut encore plus de regret de le savoir retiré du service, lui qui avait si bien fait ses preuves de valeur et de volonté. Cette faute est, dit-il, une suite de l'autre, je le sens bien; mais dans toute cette conduite, si opposée à son caractère, il y a quelque mystère que je ne conçois pas.

Lui écrire était embarrassant pour tous les deux; il l'alla voir.

D'Orcilly le reçut d'un air libre, aisé, naturel, de l'air d'une ancienne amitié; et avec cette même cordialité, il lui présenta son épouse tenant entre ses bras l'enfant qu'elle allaitait. Celle-ci ne parut pas plus confuse que son mari: nul embarras dans son accueil, rien d'humble dans sa modestie, rien de gêné dans ses manières; une politesse aussi simple et aussi unie que si elle était née avec elle; et quand Gisors eut la bonté de caresser l'enfant, il observa dans les yeux de la mère une sensibilité mêlée de pudeur et de dignité dont il fut vivement ému.

Il vit bien que ni d'Orcilly, ni sa femme, ne croyaient avoir à rougir; et parmi les pensées qui s'offrirent à son esprit, celle à laquelle il se fixa, fut que madame d'Orcilly était une fille bien née que l'infortune avait réduite à l'état de servante chez quelque bon curé, et qui pouvait avoir encore quelque raison de cacher sa naissance. Il lui tardait de démêler le nœud de ce petit roman.

Après un dîner simple et bon, où les attentions les plus délicates se firent sentir sans étude, et avec cette liberté amicale et affectueuse qui ne recherche rien et ne néglige rien, madame d'Orcilly, prétextant les soins que demandait son nourrisson, laissa Gisors et son mari causer ensemble tête à tête.

Gisors commença par se plaindre de ce que, sans l'instruire de sa résolution, à son âge, avec l'assurance de faire son chemin, surtout sous un ministre, père de son ami, il avait quitté le service.

Vous venez, lui dit d'Orcilly, de voir la cause de ma retraite. On peut encore servir l'Etat, lui dit Gisors, quoiqu'on soit marié. — Non pas, monsieur le comte, non pas quand on l'est comme moi. Je respecte l'opinion sur l'article de la naissance; la noblesse est un sentiment que j'ai toujours eu dans le cœur, et qui ne mourra qu'avec moi; et cependant j'ai fait un mariage qui répugne à ce sentiment; mais il est des situations où le vrai noble se dégrade, s'il craint de se mésallier; telle a été la mienne. Mes raisons, je ne les dis point; peu de gens voudraient les entendre. Vos camarades et les miens les trouveraient légères, car rien dans leur estime ne balance le point d'honneur. J'aurais essuyé, non pas des reproches (vous savez bien qu'on ne va point avec nous jusque-là), mais des froideurs, et un accueil que je n'aurais pas mieux souffert. On m'aurait infailliblement vu de mauvais œil dans mon corps; et sans avoir droit de m'en plaindre, j'ai senti en moi-même que je m'en serais plaint. Je n'ai jamais aimé les querelles injustes; et je n'en veux jamais avoir où le tort soit de mon côté. En vivant retiré, je laisse à l'opinion tous ses droits et tout son empire. Mon estime, à moi,

me suffit, et je ne la perdrai jamais. Enfin, monsieur le comte, en épousant une servante, j'ai fait ce que j'ai dû; en vivant obscur avec elle, je fais ce que je dois; et vous voyez que je suis content.

Puisque vous me parlez avec cette franchise, lui dit Gisors, je vais risquer d'être indiscret. D'abord, mon ami, je vous crois incapable d'avoir manqué aux bienséances de votre état sans quelque raison plus sérieuse et plus grave qu'un fol amour; et quoique madame d'Orcilly soit jeune et belle, et mieux que belle, ce n'est point ici, j'en suis sûr, un mariage d'inclination. Non, ce n'en est pas un, dit d'Orcilly; l'amour a pu le suivre, mais il ne l'a point précédé.

J'avais pensé, reprit Gisors, que l'état et le nom de votre jeune épouse pouvait être encore un mystère. — Non. Ma femme est tout simplement la fille d'un bon laboureur d'un village voisin de Mantes, et qui depuis a bien voulu, à ma prière, venir faire valoir mes biens. Il s'appelle Vincent René.

Je n'y conçois plus rien, dit le comte, à moins que... Il n'achevait pas. A moins, dit d'Orcilly, qu'après l'avoir séduite, je ne me sois fait un devoir de l'épouser? Non, Louise ne fut jamais de celles qu'on épouse ainsi. Mon crime est à moi seul. Elle en était victime sans en être complice; et c'est ce crime d'un moment, ce crime involontaire que j'ai dû expier. Voici mon aventure, dont je ne déguiserai rien, hormis des noms que je dois taire, et que vous n'êtes pas curieux de savoir.

J'étais à la campagne, près de Paris, chez un homme, ou plutôt chez une femme de finance; car le maître de la maison n'en était guère que l'intendant. La femme était honnête, aimable et bienfaisante. Son unique malheur était de n'avoir point d'enfans; et pour s'en consoler elle était devenue comme la mère commune des orphelins du voisinage; mais elle avait plus particulièrement adopté une petite paysanne qui, dès l'enfance, avait perdu sa mère; et après avoir pris plaisir à l'élever et à l'instruire, elle venait tout récemment de la céder, pour femme de chambre, à sa sœur.

Sa sœur, madame d'Al***, mariée à un homme d'un état honorable, était une espèce de prude mystérieusement galante, et si adroite dans son manége, qu'aux yeux même de ses amans elle passait pour une vertu dont chacun d'eux s'attribuait la gloire d'avoir triomphé. J'eus cette gloire, comme un autre, et je crus l'avoir à moi seul. Je ne sais par quel art imperceptible pour tout le monde et pour moi-même elle sut m'attirer dans ses filets; mais je me trouvai son amant sans presque avoir songé à l'être.

La campagne est, comme vous savez, favorable à ces aventures; et dans cette maison tout y était commode. Des corridors tranquilles où, les lampes éteintes, on se communiquait sans bruit; des appartemens divisés et distribués de manière à concilier pour les femmes la décence et la liberté; des gonds et des ressorts si doux et si lians que les portes étaient muettes; enfin vous savez jusqu'où va la prévoyance des architectes dans ces recherches délicates; celui de la maison n'y avait rien négligé.

Ainsi la nuit, à la faveur de l'ombre et du silence, je faisais la cour à ma prude; et le jour pas un mot, pas un signe, pas un regard d'intelligence d'elle à moi. Son honneur était un trésor dont j'étais le dépositaire; et il fallait que ce fût moi pour qu'elle me l'eût confié; encore ne pouvait-elle s'imaginer comment elle avait eu cette faiblesse; et ma probité seule pouvait justifier un si imprudent abandon.

Je répondais à cette confiance par la plus scrupuleuse attention sur moi-même; et un mois s'était écoulé sans que les yeux même les plus perçans eussent aperçu entre nous aucune apparence de mystère. L'heure où j'allais la voir était celle où sa jeune femme de chambre, Lise, dormait du sommeil de son âge, le plus calme et le plus profond. Je passais bien près d'elle, mais d'un pas si léger, qu'il n'aurait pas réveillé un malade. La dame elle-même avait soin de m'ouvrir doucement la porte, et de la refermer lorsque j'étais sorti.

Mais un jour (je dis bien un jour, car l'aube nous avait surpris); ce jour donc et à l'heure où le corridor commençait à s'éclairer, je sortais de chez elle dans un négligé peu décent; lorsque tout à coup je me trouve vis-à-vis d'un jeune homme, frère de son mari, et le plus pétulant des étourdis de notre siècle. Il était en veste de chasse, un fusil sous le bras, et un chapeau rond sur les yeux. Il s'arrête et il me regarde. Ah! ah! dit-il, je vous y prends. D'où venez-vous? Qui? moi? lui dis-je tout interdit, je prends l'air; je ne sais ce que j'ai dans le sang; mais de toute la nuit je n'ai pu fermer l'œil. Je le crois, me dit-il; mais cette porte s'est ouverte, et je vous en ai vu sortir. Vous rêvez, lui dis-je en riant; et j'allais m'échapper. Doucement, me dit-il, en s'opposant à mon passage; il ne couche là que ma belle-sœur, et Lise sa femme de chambre; vous me direz donc, s'il vous plaît, chez laquelle des deux vous vous êtes introduit. Dans toute autre situation j'aurais appris à ce jeune homme à être moins pressant; mais quel bruit, quel éclat n'aurait pas fait notre querelle! Je pris le ton du badinage. Entre la dame et la servante, y a-t-il à balancer? lui dis-je. Le seul nom de madame d'Al*** vous laisserait-il dans le doute? n'auriez-vous pas honte d'hé-

siter un moment? Convenez donc, insista-t-il encore, que cette friponne de Lise est chez ma belle-sœur l'objet de vos menus plaisirs. Allez, lui répondis-je, et faites bonne chasse, sans vous inquiéter de ce qui ne vous touche point, mais n'oubliez pas qu'à notre âge on se doit réciproquement et loyalement le secret. J'y compte, à charge de revanche. A ces mots, je me retirai, assez content d'avoir donné le change à ce curieux importun.

Quand je fus seul, je réfléchis au tour captieux et trompeur que j'avais donné à mes paroles; et j'y trouvai non-seulement de l'équivoque, mais du mensonge; car j'avais eu la coupable intention de détourner l'idée du rendez-vous sur cette pauvre Lise, qui dormait si innocemment. Cependant comme dans le monde on traite les jeunes personnes de cet état un peu légèrement, d'après les mœurs de la scène comique, je ne me fis pas un scrupule bien sérieux de ce moyen de sauver une femme dont l'honneur m'était confié. Je comptais bien d'ailleurs insister auprès du jeune homme pour en exiger le silence.

Mais il n'eut rien de plus pressé, au retour de la chasse, que d'aller faire une scène à sa belle-sœur; il m'avait vu sortir au point du jour de son appartement, il en avait vu refermer la porte sur mes pas; il voulait bien croire que Lise était l'objet du rendez-vous, comme je le lui avais fait entendre; mais j'étais doublement coupable d'avoir séduit cette innocente, et d'avoir exposé la femme de son frère aux bruits les plus déshonorans. Vous sentez qu'il avait beau jeu à se montrer inexorable sur un procédé malhonnête, et qui le touchait de si près. Il exigea de sa belle-sœur qu'elle me fît, sans bruit, me retirer d'une maison dans laquelle, dit-il, nous ne pouvions plus être ensemble.

La prude, sans affectation, prit le moment de la promenade, et ayant ralenti son pas pour se trouver seule avec moi : D'Orcilly, me dit-elle, vous tenez mon sort dans vos mains. Mon beau-frère vous a surpris; il m'a tout raconté. Heureusement pour moi vous avez eu l'adresse de lui persuader que c'était avec Lise que vous étiez d'accord; mais il n'en est que plus piqué et plus aimé contre vous; car cette jeune fille, dont il est amoureux, lui tient rigueur, et il est indigné de vous croire heureux avec elle. Dans son dépit, il exagère un tort qu'il aurait bien voulu avoir lui-même; il dit que si tout autre que lui vous avait vu sortant de chez moi à cette heure-là, j'étais une femme perdue; et ce n'était pas Lise, c'était son frère et moi que vous auriez déshonorés. Et puis la maison de ma sœur profanée ! Et puis l'innocence de cette jeune fille indignement séduite !..... Enfin il exige de moi de vous engager à partir, sinon, dit-il, ce sera lui qui vous y engagera lui-même. Vous sentez de quelle importance il

est pour moi que ceci se passe sans bruit. Vous êtes l'objet et la cause de ma criminelle imprudence. Sauvez-moi, je vous en conjure, et avant de vous engager à soutenir une querelle, évitez-la. Je vous ai confié mon honneur, mon repos, ma vie; et vous seriez le plus cruel des hommes si vous n'en étiez pas le plus prudent et le plus généreux.

Le sang me bouillait dans les veines de voir un jeune fat prétendre me faire la loi. Cependant le bon droit était de son côté; et déjà coupable envers son frère, j'allais encore l'être envers lui en usant du droit de l'épée. J'aimai mieux lui céder la place. Seulement j'exigeai qu'il gardât le silence sur tout ce qui s'était passé. Oh! ne craignez rien, me dit-elle; il m'a déjà demandé lui-même d'avoir pitié de cette enfant, de lui pardonner sa faiblesse, et de ne pas la renvoyer. Il l'aime trop pour lui faire aucun mal; et en lui promettant moi-même d'user d'indulgence envers elle, je lui ferai jurer de garder le secret.

Je m'en allai donc le soir même, et apaisé par mon départ, le jeune homme ne songea plus qu'à justifier Lise aux yeux de sa maîtresse, voulant gager qu'elle n'était pas même confidente de mon audace, et m'accusant d'avoir voulu la surprendre dans le sommeil.

Mais moins persuadé qu'il ne feignait de l'être de l'innocence de cette infortunée, il voulut tirer avantage du secret qu'il croyait avoir à lui garder. Il devint donc plus familier et plus téméraire avec elle, se jouant des rigueurs qu'elle lui témoignait, voulant tourner en dérision sa modestie et sa sagesse, lui disant qu'il savait ce qu'elle avait dans l'âme, qu'elle n'était pas si sévère, si cruelle envers tout le monde, et qu'il croyait au moins valoir son favori du point du jour. Enfin, comme la pauvre enfant, interdite de ses insultes, le priait en pleurant de les lui épargner; croyant la confondre et la réduire en s'expliquant, il me nomma, se vanta de m'avoir surpris un matin sortant de chez elle, et de m'avoir fait avouer que je venais d'y passer la nuit.

Ce fut alors que se désolant, et prenant le ciel à témoin de mon mensonge et de son innocence, elle parut, dans sa douleur, si éperdue et si hors de défense, que l'insolent voulut saisir le moment de tout décider. D'abord elle se défendit avec un courage modeste; mais il porta l'audace et l'impudence à un tel excès, que la plus douce et la plus timide des femmes connut pour la première fois l'égarement de la colère; et en s'échappant de ses bras, sa main lui laissa sur la joue la flétrissure du mépris.

Furieux et hors de lui-même, il oublia qu'il l'avait offensée, et se crut tout permis pour venger son affront. Dans la maison, il la dénonça comme une petite impudente, disant avoir la preuve

de son libertinage, et racontant à qui voulait l'entendre l'aventure du corridor.

Il fallut la congédier. Ni ses larmes, ni ses sermens, ni ce caractère si vrai, si touchant, si sensible, qu'avait son innocence, lorsqu'à genoux, les yeux et les mains vers le ciel, fondant en pleurs, et attestant le Dieu de vérité, elle le conjurait de prendre sa défense; rien ne put prévaloir contre le témoignage du jeune homme, appuyé du mien. Plus d'un, peut-être, soupçonna le vrai de l'aventure, aucun n'osa le dire; et la bonne maîtresse de la maison, en pleurant, la laissa partir.

La malheureuse, en s'en allant, délibéra long-temps si elle ne devait pas venir m'accabler de ses plaintes, me reprocher son déshonneur, me demander l'éclatant témoignage que je devais à son innocence; mais je n'étais pas connu d'elle; et sans pénétrer le mystère, elle me crut capable de ces légèretés dont on accusait mes pareils; elle n'aurait donc fait, en paraissant chez moi, qu'autoriser le bruit de notre intelligence, et faire parler d'elle encore avec plus d'assurance et de malignité. Et comment l'aurais-je reçue? N'étais-je pas un de ces jeunes gens qui ne daignent pas croire à la vertu dans l'infortune, ou qui, s'ils y croyaient, n'en feraient aucun cas? Enfin, quand même j'aurais voulu me démentir pour elle, ce désaveu, qu'elle aurait mendié, aurait-il été cru sincère? Ne s'en serait-on pas moqué? Sage encore dans son désespoir, elle ne vint donc pas chez moi; mais du moins elle se donna le soulagement de m'écrire.

« On vous accuse, me disait-elle dans sa lettre, d'avoir donné lieu par vos propos à un bruit qui me déshonore, et qui m'a fait chasser de la maison où j'ai eu le malheur de vous voir. Vous, monsieur, à qui de ma vie je n'ai parlé, vous avez avoué, dit-on, que nous avions ensemble des rendez-vous la nuit. J'ai une extrême répugnance à vous croire capable de cette calomnie; mais si vous avez été assez cruel pour vous en faire un jeu, soyez-en puni, en apprenant que vous avez percé le cœur à une pauvre et honnête fille qui ne vous a fait aucun mal. » Et elle avait signé: *la malheureuse et innocente Lise.*

Jugez, monsieur le comte, de ma situation après avoir lu cette lettre, et combien grave devint le crime dont, jusqu'à ce moment, à peine m'étais-je accusé. Mais, si mon premier mouvement fut de douleur et de compassion pour cette fille intéressante, le second fut d'indignation et de fureur contre celui qui s'était servi de mon nom pour la déshonorer. Je montai à cheval, et en arrivant dans le bois voisin de la maison où je l'avais laissé, je lui fis dire de s'y rendre. Il y vint, et on l'emporta corrigé, au moins pour quelque temps, de son indiscrétion et de sa pétulance.

Mais ma vengeance personnelle ne remédiait point au mal que j'avais fait à l'innocente Lise. Où lui répondre? Où la trouver? Je l'ignorais : sa lettre n'avait point de date.

Je présumai qu'elle serait allée cacher sa douleur chez son père. Je ne me trompais pas; mais le bruit de sa honte l'y avait devancée. Tout le village de Sailli, où elle était née, en était plein. Son père, homme sévère et brusque, indigné de se voir déshonoré dans sa vieillesse par une fille déshonnête, ne put soutenir sa présence, et la rebuta durement. Ses frères, non moins irrités, l'accablèrent d'injures.

Elle eut beau attester le ciel, pleurer, et conjurer son père de l'entendre. Les bontés de la dame qui l'avait élevée faisaient sa condamnation; et puisqu'une si douce et si bonne maîtresse l'avait abandonnée et honteusement renvoyée, elle l'avait trop mérité. Va, malheureuse, lui dit son père, va gagner ton pain loin de moi. Tu m'as meurtri le cœur; je ne veux plus te voir. Désolée, abattue, la pauvre fille était partie sans savoir où se retirer, ni ce qu'elle allait devenir.

Ce fut ce que j'appris à Serincour, près de Sailli, en m'informant si Lise, la fille de Vincent René, avait paru dans ce canton.

Aller trouver son père, me nommer, lui jurer que sa fille était innocente, l'apaiser, s'il était possible, par mes sermens, par mes bienfaits, me parut le plus saint, le plus pressant de mes devoirs; je me hâtai de le remplir; mais mon âge et mes larmes, que Vincent prit pour de l'amour, ne lui laissèrent voir en moi qu'un séducteur au désespoir de ne pas retrouver chez lui celle qu'il poursuivait pour l'enlever encore. L'aîné de ses deux fils, debout à côté du vieillard, paraissait consterné; mais l'autre regardait sa faux pendue au mur, et il la regardait d'un œil farouche et menaçant. Le vieillard prévint sa colère. Allez, malheureux, me dit-il avec un froid mépris qui m'accabla, retirez-vous, et laissez un père pleurer sa fille qui n'est plus, ou qui ne sera plus pour lui. Tout votre or (car dans ce moment j'en avais les mains pleines), tout votre or ne paierait point les larmes que vous nous coûtez.

A la fois accablé de honte, ravi d'étonnement, prosterné devant la vertu, je redoublai tous mes sermens, je demandai qu'on assemblât le village pour les entendre. Ils ne vous croiraient pas, me dit le père. — Eh bien! vous, du moins, croyez-moi; je vous en somme au nom de ce Dieu qui m'entend, et je vous en supplie au nom de la nature. Ah! mon père, s'écrie alors, d'une voix déchirante, une petite fille qui pleurait dans un coin, je vous le disais bien, que Louise était innocente. Ma pauvre sœur! elle m'a dit, en

m'embrassant, qu'elle allait se noyer. Alors de tous les yeux, comme des miens, des ruisseaux de larmes coulèrent.

Et si je vous en crois, me dit le vieillard subjugué par cette vérité dont le caractère est inimitable et l'ascendant irrésistible, c'est donc moi qui suis criminel! père trop malheureux! ma fille est innocente; et moi je l'ai réduite au désespoir! elle s'en est allée, comme une criminelle, chargée d'humiliation, accablée de ma colère! qui me rendra ma fille? qui nous rendra l'honneur?

Moi, l'honneur; j'en réponds, lui dis-je. Vous, de votre côté, s'il en est temps encore, tâchez de sauver votre enfant; je ne tarderai pas à venir vous revoir. Alors, remontant à cheval, et semant à leurs pieds cet or qu'ils refusaient de prendre de ma main, je retourne à Paris, et j'écris à la prude qu'elle s'y rende incessamment.

Madame d'Al*** me connaissait trop bien pour être sans inquiétude. La blessure de son beau-frère, que l'on croyait très-dangereuse encore, lui avait appris que j'avais à cœur l'injure faite à l'innocence; et le ton pressant de ma lettre acheva de l'intimider. Elle arriva, et j'allai la voir.

Madame, je ne sais, lui dis-je, par quel moyen réparer le tort que j'ai fait à une honnête fille; mais il faut qu'il soit réparé. Vous êtes encore entourée de gens que vous et moi nous avons induits en erreur; c'est à vous de les détromper. C'est à vous de désavouer et de démentir hautement les propos du jeune homme qui l'a calomniée; c'est à vous de faire venir ou d'aller vous-même chercher le père de cette innocente, d'assembler son village, et de leur déclarer qu'on a été injuste et barbare envers elle, que tout le temps qu'elle vous a servie, et jusqu'à ce temps-là, sa conduite a été sans tache; et qu'on ne l'a congédiée que pour complaire à un jeune insolent qu'elle avait rebuté.

Êtes-vous insensé, me demanda la prude, d'exiger de moi des bassesses, et de me demander mon propre déshonneur? Le mal est fait, et il est sans remède. J'en suis désespérée, comme vous croyez bien; mais est-ce à vous de vouloir m'en punir? Que pouvais-je opposer de plus que mon silence à celui qui disait avoir vu de ses yeux, et qui vous attestait vous-même! Il vous a compromis; vous en êtes vengé; il est mourant. Mais moi, quel est mon crime? De vous avoir aimé, d'avoir tout immolé à ce funeste amour; et cependant voyez à quoi vous voulez me réduire. Une jeune imprudente, pour quelque liberté qu'un étourdi prend avec elle, ose lui donner un soufflet. Dans son ressentiment, il publie ce qu'il sait, ou plutôt ce qu'il croit savoir. Il en raconte les détails; il dit que vous-même, pressé de lui éclaircir ce

mystère, vous lui en avez assez dit pour ne pas l'en laisser douter. S'il revient à la vie, vous ne présumez pas qu'il démente ce qu'il a dit, ce qu'il a répété cent fois ; et jamais son sang ni le vôtre n'en effacera l'impression. Mais quand même il reconnaîtrait qu'il a mal pris le sens de vos réponses, cessera-t-il d'affirmer qu'il a vu ce que vous ne pouvez nier, et ne serez-vous pas réduit à m'accuser pour justifier cette fille? C'est elle ou moi, vous n'avez plus que le choix de votre victime ; allez-vous me sacrifier? Sans doute il est cruel d'abandonner une innocente; mais son obscurité, l'éloignement, l'absence, la feront bientôt oublier. On pardonne tout à son âge ; la faute qu'on lui attribue n'est, parmi ses pareilles, d'aucune conséquence ; et vous pouvez, par vos bienfaits, la dédommager amplement. Au lieu que moi, dans mon état, avec un mari, des enfans, exposée aux regards du monde!... Ah! sans frémir, pouvez-vous penser au désespoir où vous m'allez réduire, et dans quel abîme de honte et de malheur vous me plongez ?

Alors ses larmes redoublèrent, et l'horreur de ma situation s'accrut de l'horreur de la sienne ; car il n'y avait point de milieu, et il fallait ou renoncer à justifier l'innocente, ou me résoudre à livrer la coupable au déshonneur et au mépris. J'insistai cependant. Non, madame, lui dis-je, ni son obscurité, ni tous les avantages que vous donnent sur elle votre fortune et votre état ne justifieraient mon silence. L'innocence dans le malheur, dans un malheur dont je suis la cause, l'innocence calomniée par mon silence même, si j'étais assez lâche pour le garder, est à mes yeux ce qu'il y a de plus respectable et de plus sacré sur la terre. Je vous en avertis, il faut que Lise soit justifiée. Ou rendez-lui l'honneur, ou je le lui rendrai à quelque prix que ce puisse être. — Quoi! monsieur, au péril et aux dépens du mien! Qu'ai-je donc fait, grand Dieu! et à qui me suis-je livrée? Allez, monsieur, si vous osiez perdre une femme comme moi, vous seriez vous-même perdu. D'abord je vous démentirais, je vous dénoncerais comme un vil imposteur ; et, quand même l'on vous croirait, celui qui dans le monde déshonore une femme est un homme déshonoré.

Ce langage n'était pas fait pour m'attendrir ; mais il n'en restait pas moins vrai que je n'avais que le choix du crime, et quand la vérité est aussi terrible, elle n'a pas besoin d'être touchante.

Dans le trouble et dans la tristesse où me plongea ce funeste entretien, n'ayant ni le courage de laisser une innocente sous le blâme, ni le courage de divulguer la honte de celle qui s'était abandonnée à moi, je me tourmentais à chercher quelque moyen possible de sortir innocemment de cet affreux détroit. Je n'en trouvai aucun. Un malaise profond, une inquiétude mortelle

s'empara de mon âme; plus de repos pour moi, et en même temps plus de force, plus de fermeté pour agir. Cent fois je me déterminai pour être juste et vrai; et cent fois cette bonne résolution tomba comme brisée par la réflexion du mal que j'allais faire. Je ne crois pas qu'il soit possible d'imaginer un état d'angoisse plus cruel que l'était le mien.

Je brûlais de savoir si on avait retrouvé Lise. Je lui aurais parlé, je lui aurais tout dit, à elle et à son père; je leur aurais offert de payer mon silence à tel prix qu'ils auraient voulu. Rien ne m'aurait coûté pour obtenir ma grâce, et pour racheter mon repos. J'envoyai donc savoir si elle était retrouvée, et la triste réponse, qu'on n'en savait pas de nouvelles, acheva de me consterner.

Vainement le devoir de mon état, en m'appelant aux armes, sembla venir faire à mes peines une diversion secourable; mes chagrins me suivirent, et ne m'abandonnèrent plus. Je n'avais vu la pauvre Lise qu'en passant; je n'avais fait même qu'une attention légère à sa jeunesse, à sa beauté; et dès lors son image me fut présente jour et nuit, tantôt dans un état d'humiliation et de misère qui me déchirait l'âme; tantôt, et d'après les paroles de sa petite sœur, froide et livide sur le bord de la rivière où son désespoir l'aurait fait se précipiter.

Jusque-là, grâce au ciel, les périls de la guerre ne m'avaient point épouvanté. Tant que j'avais été sans reproche, j'avais été sans peur; une vie innocente ne m'avait rien coûté à exposer pour le service de mon pays et de mon roi : en la perdant je n'aurais laissé aucun reproche à ma mémoire; et libre de remords, je me sentais dispos à mourir dans le champ d'honneur. Mais durant la campagne que nous fîmes alors, mon sang-froid ne fut plus le même. Un crime à laisser après moi sans expiation, fut pour mon cœur comme une lourde chaîne qui me tenait attaché à la vie. Cette pauvre famille, me disais-je à moi-même, va donc rester dans l'humiliation, dans l'opprobre! Plus de moyen pour elle de s'en tirer; plus aucun témoin qui dépose en faveur de l'honnêteté calomniée; les cris de l'innocence me poursuivront dans le champ de bataille, et l'œil de l'éternelle et suprême justice saura me discerner dans la foule des morts. Cette pensée toujours présente me rendit faible, inquiet, timide. Je ne laissai pas de donner bon exemple à ma troupe; vous en fûtes témoin. Mais plus d'une fois je sentis que durant le combat j'étais mal à mon aise; et je fus mécontent de moi.

La prise d'Ath ayant terminé la campagne, je vins chercher dans ma patrie le repos, non celui du corps, quoique bien fatigué

d'insomnie et d'inquiétude, mais le repos d'une âme qui depuis six mois sans relâche souffrait le tourment du remords.

Dans le pays, encore à mon retour, aucune nouvelle de Lise (ou de Louise, comme l'avait nommée devant moi sa petite sœur) : sa famille découragée avait cessé de la chercher en vain. Moi, sans me rebuter de même, je résolus de ne rien épargner pour retrouver ses traces. J'en avais un moyen facile et simple, et je n'y pensais pas; mais il vint s'offrir de lui-même.

Nos curés, toutes les semaines, se réunissent par cantons, pour consulter ensemble sur les affaires de leur état, et ils se donnent à dîner tour à tour. Le hasard, ou plutôt celui dont la sagesse dispose de tout dans la vie, voulut que le curé de mon village m'invitât à dîner, le jour où se tenait chez lui la conférence, et que dans ce dîner un simple badinage m'apprît ce que j'étais si impatient de savoir.

Les propos de table roulèrent sur la visite que l'archevêque venait de faire dans son diocèse. Chacun se loua des bontés de ce digne prélat. Mais les plus jeunes, s'égayant vers la fin du repas, se plaignirent un peu de sa sévérité sur l'article des gouvernantes. Il n'y a, dit l'un d'eux, que l'heureux curé de Clerval à qui on a passé une servante encore mineure.

Messieurs, répondit le vieillard, chacun de vous un jour obtiendra la même indulgence. Quand monseigneur l'archevêque a paru s'étonner du jeune âge de ma servante, je lui ai représenté qu'entre elle et moi nous avions cent ans accomplis. Je vous promets qu'il sera satisfait de cette règle de bienséance, quand vous pourrez lui en dire autant. Au reste, ne plaisantez point sur la jeunesse de Louise : c'est le privilége des anges d'être jeunes; et en vérité, c'en est un.

Ils convinrent tous qu'en effet sa beauté, son air, son regard, le caractère de pudeur et d'innocence empreint sur son visage, avait quelque chose d'angélique. Ce n'est rien, leur dit le vieillard, et si vous connaissiez les vertus de son âme, cette bonté, cette douceur, cette compassion active et secourable, cet oubli d'elle-même, ce tendre et vif regret de n'avoir pas plus de moyens de soulager les malheureux!... Ah! mon village aurait perdu un rare et précieux trésor, si l'on m'eût obligé de me séparer de Louise! Et moi, jamais, je vous l'avoue, je ne m'en serais consolé.

Dieu! si cette Louise était la mienne, dis-je en moi-même! Et je demandai à mon curé quel était l'âge de celui de Clerval. Soixante-dix-neuf ans sonnés, me dit-il. Sa Louise avait donc vingt-un ans; et c'était l'âge que la mienne pouvait avoir. Je

demandai bien vite au bon vieillard lui-même si elle était née sur sa paroisse. Il répondit que non; qu'il ne savait pas même en quel lieu, et de qui elle avait pris naissance; qu'il ne connaissait d'elle que son malheur et ses vertus.

Monsieur, lui dis-je au sortir de table, vous nous avez fait là un portrait si intéressant, que vous devez trouver tout naturel en moi le désir d'en voir le modèle. Quand il vous plaira, me dit-il, vous le verrez chez moi; et vous y serez bien reçu. Il y a, repris-je, un air de roman dans sa destinée. De roman, non, mais de miracle, répondit le vieillard; et si je vous disais comment s'est opéré cet effet de la providence, vous l'adoreriez avec moi. Ah! ne différez pas, lui dis-je vivement. Et lui, touché de mon impatience, il eut la complaisance d'y céder sur-le-champ. Nous étions seuls, loin des convives, dans le verger du presbytère; nous nous assîmes à l'ombre des pommiers, et il commença son récit.

Un samedi soir que, selon ma coutume, j'étais dans mon église, entendant à confesse les bonnes femmes de mon village, une jeune personne, modestement vêtue, se présente à son tour, et me fait, comme je vous l'ai dit, la confession d'un ange : jamais avec tant d'humilité, je n'avais vu tant d'innocence. Après l'absolution, que je lui donnai de bon cœur, je la vis au pied de l'autel : c'était là qu'elle m'attendait; et lorsque je passai pour m'en aller, elle vint à moi. Monsieur le curé, me dit-elle en voulant me donner sa bourse, voilà quarante écus que je dépose dans vos mains, la moitié destinée à soulager les pauvres, l'autre à prier pour moi et pour le repos de mon âme. Et pour le repos de votre âme, repris-je avec étonnement! — Oui, pour le repos de mon âme.

Alors, en l'observant avec attention, je crus apercevoir dans le son de sa douce voix, dans le tremblement de sa main, dans la pâleur de son visage, surtout dans son regard douloureusement attendri, les indices de quelques peines qu'elle ne m'avait point confiées. L'état où je vous vois, lui dis-je, n'est pas votre état naturel : vous avez l'air souffrant, votre âme est abattue. Vous sentez-vous malade assez pour croire que vous touchez à votre fin? Malade : non, mais malheureuse; et le chagrin, me répondit-elle, est mortel comme la douleur. Ma chère enfant, lui dis-je, dans l'affliction où vous êtes, je ne vous laisse point aller. Venez chez moi. Je veux vous parler, vous entendre; je veux savoir de vous quel est ce malheur, ce chagrin que vous m'avez caché, et qui vous fait mourir. Monsieur le curé, me dit-elle, le chagrin n'est pas un péché : voilà pourquoi je n'ai pas voulu, à confesse, vous affliger du mien. Ce que je puis vous dire, c'est qu'il est

sans remède, et ne finira qu'avec moi. N'en demandez pas davantage. Je pardonne, vous le savez, à tous ceux qui m'ont fait du mal. Je leur pardonne aussi ma mort, et je vous prie de publier qu'on n'en doit accuser personne. Quoi! lui dis-je, serait-ce une mort volontaire? Oui, volontaire; et dans une heure, s'il plaît à Dieu, mon âme sera devant lui. — O ciel! qu'auriez-vous résolu? — De finir ma misère, d'ensevelir ma honte, de me noyer : c'est pour cela que je suis venue à confesse. Ah! ma fille, gardez-vous bien d'attenter sur vous-même, lui dis-je avec effroi; c'est le seul crime irrémissible. Ces mots la firent tressaillir d'étonnement et de terreur. Quoi! me demanda-t-elle, en me donnant la vie, un Dieu si bon ne m'aurait pas permis de m'en délivrer si j'étais assez malheureuse pour ne pouvoir plus la souffrir? Elle me dit ces mots d'un air à me pénétrer l'âme.

Un désespoir si froid, si doux et si paisible n'en était que plus effrayant. Je vois, lui dis-je, que sur l'un des plus saints de nos devoirs vous êtes dans l'erreur. Suivez-moi. Je veux vous instruire. Elle obéit; et je trouvai en elle un cœur humble, un esprit docile. Mais quand je l'eus persuadée qu'il n'appartenait qu'à Dieu seul de disposer du don qu'il nous fait de la vie, je la vis fondre en larmes et tomber dans l'abattement.

Je ne dois, me dit-elle, ni ne veux accuser personne. Je ne me permets pas de vous dire ni d'où je viens, ni qui je suis; mais le ciel m'est témoin que je n'ai rien à me reprocher d'indigne d'une honnête fille; et cependant je suis déshonorée, rebutée par ma famille, désavouée par mon père, et chassée de sa maison, sans qu'il me reste, hélas! seulement l'espérance de me tirer de l'abîme où je suis; car le seul homme qui aurait pu rendre témoignage à mon innocence, m'a refusé cette justice. Ah! bon jeune homme, s'écria-t-elle, je sais pourquoi tu ne veux point parler : je te pardonne ton silence; mais si tu peux savoir les maux que tu me causes, tu dois être bien malheureux! Jugez, monsieur le comte, de l'impression de ces mots sur mon cœur.

Alors, poursuivit le curé, par les motifs sublimes de confiance et d'espérance que j'avais à lui présenter, je commençai à relever un peu cette âme faible et désolée.

Votre situation, lui dis-je, est cruelle, je le sens bien; mais est-elle aussi accablante que vous l'imaginez? D'abord votre innocence est une fidèle compagne, qui, en vous suivant dans le malheur, doit l'adoucir. C'est beaucoup, mon enfant, de n'avoir rien à se reprocher. Hélas! c'est tout pour moi, dit-elle. — Et puis, le tort qu'on vous a fait peut n'être pas irréparable. Attendez tout d'un Dieu de justice et de vérité. Il sait, quand il lui plaît, chasser et dissiper tous les nuages du mensonge. En atten-

dant, vous avez pour témoins, ce Dieu, votre conscience, et moi.

Ah, mon charitable pasteur! s'écria-t-elle en me baisant les mains, vous daignez donc me croire et m'estimer, tandis qu'ailleurs on me méprise! Mettez le comble à vos bontés. Puisque vous voulez que je vive, devenez mon refuge; laissez-moi me cacher auprès de vous; laissez-moi vous servir avec un zèle tendre, avec un saint respect, avec un amour filial; jusqu'à ce que le ciel me rende un père, daignez m'en tenir lieu. J'y consentis avec une sensible joie; et ce fut ainsi que Louise, associée à ma vieille servante, la remplaça, lorsque je la perdis. Vous la verrez encore bien triste: le même chagrin la consume, mais lentement et en silence; et son ardeur à nous servir, mes pauvres malades et moi, la vivifie et la soutient.

Troublé, attendri, pénétré d'admiration et de douleur de ce que je venais d'entendre, je dissimulai autant qu'il fut possible l'agitation de mon âme, pour me donner le temps de consulter avec moi-même, et de bien méditer ma résolution.

Deux jours après, j'arrive, je descends de cheval à la porte du presbytère, au moment où Louise enfin, dans l'épanchement de son âme, confiait à son bon curé le récit de son aventure, et tâchait d'adoucir le crime de ce silence impitoyable que sa lettre n'avait pu vaincre. Ah! disait le vieillard, que ce jeune homme ressemble peu à celui que j'ai vu chez mon voisin, le curé d'Orcilly! d'Orcilly! s'écria Louise..... Au même instant, je frappe, on vient m'ouvrir; et c'est Louise que je vois. Son étonnement fut extrême. Ah! monsieur, me dit-elle en tremblant, est-ce vous? Et qui vous amène? Le ciel et mes remords, lui dis-je; et à ces mots je la vis chancelante, aller tomber de défaillance dans la salle où était le curé, en s'écriant: C'est lui! c'est lui!

Quoi! monsieur, que viens-je d'entendre? dit le vieillard; *c'est vous!* dit-il. — Oui, c'est moi qui suis le coupable; c'est moi qui viens auprès de vous m'accuser, me justifier, et vous consulter l'un et l'autre sur les moyens de réparer un crime involontaire qui fait le tourment de mon cœur. Tandis que je parlais, le curé était occupé à secourir cette faible victime, qui, dans le tremblement convulsif qui l'avait saisie, semblait expirer sous mes coups.

Enfin, lorsqu'elle ouvrit les yeux, et qu'elle eut repris l'usage de ses sens: Pardonnez, monsieur, me dit-elle, l'émotion que vous m'avez causée. Ce n'est point de la haine: non, je ne vous hais point; je ne veux de mal à personne; je n'accuse que mon malheur. Alors elle laissa échapper quelques larmes. Mais, reprit-elle, en regardant le vieillard avec des yeux pleins de tendresse, il me reste un père indulgent, un Dieu consolateur, une cons-

cience tranquille ; ceux qui m'ont diffamée sont bien plus à plaindre que moi.

Je tombai à ses pieds ; et les yeux attachés sur elle, je vis cette jeunesse, cette fleur de beauté qui naguère était si vermeille, je la vis ternie et fanée. Ah! me dis-je à moi-même, c'est donc là mon ouvrage? Alors lui adressant la parole et à son bon curé : Ma situation, leur dis-je, ne vous est pas connue. Je vais à tous les deux vous en confier le secret sous le sceau de la religion; et je leur racontai ce qui s'était passé. Vous voyez à présent, poursuivis-je après mon récit, quelle est la cause de mon silence, et que je suis réduit au choix ou de me taire, ou de laisser tomber le blâme sur une autre. M'y voilà résolu, si vous m'y condamnez. Non, me dit-elle, non. Que le ciel m'en préserve! Une famille honnête! un mari! des enfans! ce serait un malheur horrible, et je ne veux point le causer. Seulement, reprit-elle, si mon père, mon pauvre père pouvait savoir que je suis innocente, ah! mon cœur serait soulagé. Il le sait, répondis-je, et vos frères aussi. Je les en ai bien assurés. — Et ma petite sœur Colette, en est-elle persuadée? — Oui, plus que personne, lui dis-je; et même avant que de m'entendre, elle répondait à son père de l'honnêteté de sa sœur. Chère enfant, s'écria Louise, tu ne croiras donc pas avoir en moi le honteux exemple du vice! Eh bien! monsieur, c'en est assez. Apprenez-leur de même que le ciel m'a offert un refuge honnête et tranquille, que je sers le plus doux, le plus respectable des maîtres, que je suis inconnue au monde, et qu'ils n'auront plus à rougir en entendant parler de moi.

Et vous, monsieur, demandai-je au curé, qui avait laissé parler Louise, dites-moi votre sentiment. Ma fortune est considérable; et si, par mes bienfaits, je puis..... Non, dit-il en m'interrompant, son père et ses frères sont nés dans un état où le travail, la tempérance, et la santé, tiennent lieu de richesses. Pour elle, grâce au ciel, rien ne lui manque, hormis un bien qu'elle préfère à l'or, et dont tout l'or du monde ne la dédommagerait pas. — Ah! que ne puis-je le lui rendre! — Qui vous en empêche? — Faut-il que j'accuse ou du moins que je laisse accuser une femme qui..... Non, me dit-il, les faiblesses du cœur sont pour celui qui en est l'objet la plus intime des confidences, et de tous les secrets le plus inviolable : jamais, pour rien, un honnête homme ne se permet de le trahir. — Que voulez-vous donc que je fasse?

Un assez long silence précéda sa réponse ; mais se voyant pressé de s'expliquer, il me dit enfin : Si Louise était née votre égale, que feriez-vous? — Ah! pouvez-vous le demander? Mais vous savez de quelle opinion je suis l'esclave dans mon état. — Oui, je

le sais; mais si Louise était la fille d'un homme de fortune, et qu'elle eût pour dot un trésor, cette opinion si sévère ne composerait-elle pas? Et n'a-t-elle jamais fléchi? Oui, trop souvent, lui dis-je; et pour excuse j'aurais plus d'un exemple. — Eh bien! monsieur, eh bien! la vertu, l'innocence, l'honneur à réparer, sont-ils des motifs moins puissans que les calculs de l'avarice? Et si l'opinion est assez dépravée pour préférer l'utile à l'honnête et au juste, la probité n'oserait-elle s'affranchir de l'opinion? Vous cherchez le repos de l'âme, vous le cherchez de bonne foi; vous ne le trouverez jamais, non jamais, je vous le prédis, qu'avec elle, au pied de l'autel. On n'en croira pas moins, lui dis-je, qu'en effet j'ai commencé par la séduire, et que c'est là le tort que j'ai cru devoir réparer. — Oui, mais sa conduite et la vôtre démentiront cette croyance. Respectez votre femme; et j'ose vous promettre qu'elle se fera respecter. Au reste votre conscience interroge la mienne; la mienne lui répond; c'est à vous seul de décider. Je sais qu'il vous faut du courage pour suivre mon avis; mais ce courage en vaut bien un autre; car c'est celui de l'honneur véritable et de l'éternelle équité.

Voilà, monsieur le comte, quel a été mon juge; et au fond de mon cœur j'ai trouvé sa sentence si saintement irrévocable, que je n'en ai point appelé.

Mon digne ami, lui dit le comte de Gisors, je m'en vais rejoindre l'armée. Il ne m'est pas permis d'y publier les motifs de votre conduite; mais si l'estime dont on m'honore peut m'y donner quelque ascendant sur les esprits, je vous promets de vous les concilier tous. J'attesterai, sans m'expliquer, que la faiblesse, la séduction, l'amour même, n'ont eu aucune part dans la résolution de votre mariage; qu'il n'y a rien de plus noble et de plus généreux que ce qui l'a déterminé; qu'enfin tout loyal gentilhomme eût fait à votre place ce que vous avez fait. Si l'on refuse de m'en croire, vous continuerez, mon ami, de vivre obscur et pour vous-même; mais si, sur ma parole et sur mon témoignage, l'estime de vos camarades vous est rendue toute entière, j'obtiendrai de mon père, et j'exige de vous que vous repreniez votre poste. Je ne veux point que la patrie soit plus long-temps privée d'un homme tel que vous.

D'Orcilly, qui ne demandait qu'à la servir, s'y engagea sans peine. Sans peine aussi Gisors changea l'opinion défavorable à son ami. La droiture, la probité, la véracité de Gisors, étaient parmi ses frères d'armes comme l'oracle de l'honneur. D'Orcilly, leur dit-il, vous est connu; personne n'a plus à cœur que lui le sentiment de sa naissance; mais par un sentiment plus respectable encore, il l'a fait taire; *Il le fallait*, je l'en estime davantage,

et je l'aurais fait comme lui ; car le premier de nos devoirs à tous c'est d'être justes ; il l'a été ; et c'est ainsi qu'il est beau d'être noble.

LES SOLITAIRES DE MURCIE.

J'avais pour ami un Suédois si heureusement organisé, si sensible aux beautés de l'art et à celles de la nature, que lorsqu'il nous rendait les impressions qu'il en avait reçues, ses récits ressemblaient aux rêveries d'un poëte. Dans la vie et les mœurs des hommes, le beau moral était pour lui une source de voluptés ; mais lors même qu'il en était le plus charmé, son émotion était paisible comme les songes d'un doux sommeil ; c'était de lui qu'on pouvait dire alors qu'il était dans l'enchantement. Son âme était ravie, ses sens étaient calmes ; son langage seul exprimait l'ivresse où il était plongé ; encore dans son langage même, l'hyperbole avait-elle de la naïveté. On ne concevait pas, dans une âme exaltée, cette douceur inaltérable ; on avait peine à se persuader qu'un ravissement si tranquille au dehors fût sincère ; et moi, tout accoutumé que j'étais à le voir tous les jours de même, un naturel si singulier ne laissait pas de m'étonner. Mais j'observais que ces élans de sensibilité, ces mots involontairement sublimes qui lui étaient familiers dans les émotions du plaisir, ne lui venaient jamais pour exprimer ses peines ; la douleur dans son âme était silencieuse, intérieure et profonde, c'est le caractère de la mélancolie d'exhaler doucement la joie et de renfermer la douleur ; ce caractère était le sien.

Ministre de la cour de Suède à celle de Madrid, le comte de Creutz avait parcouru ces belles provinces d'Espagne dont les deux mers baignent les bords ; et dans ses lettres, il m'en avait parlé comme d'un pays romantique ; mais lorsqu'il revint à Paris, il me les décrivit avec plus de détail et encore plus d'enthousiasme. Je me plaisais à voir son imagination embellir sa mémoire, et je lui demandais comment, si les peintures étaient fidèles, on n'allait pas en foule habiter ces heureux climats : Ah ! me dit-il, c'est que les hommes sont des plantes, et qu'ils prennent racine au lieu où ils sont nés.

Un jour que je le plaisantais sur l'air poétique et fabuleux qu'il donnait aux descriptions de la Grenade et de la Murcie : Que serait-ce donc, me dit-il, si je vous racontais ce qui m'y est arrivé? Vous diriez bien, c'est un roman ; ce ne serait pourtant que la vérité toute simple.

Je le pressai, comme vous croyez bien, de me conter son aventure, et il ne me fit point languir.

Je parcourais lentement, me dit-il, les fertiles confins de ces belles provinces, incertain si j'étais plus attiré par les charmes de celle que je venais voir, que retenu par les délices de celle que j'allais quitter; lorsque dans un village appelé Molina, peu éloigné de Carthagène, j'entendis parler d'un sauvage qui, depuis neuf ans, vivait seul sur l'une des montagnes qui bordent le vallon où serpente la Ségura. Ce solitaire, me disait-on, est jeune encore; il a l'air sombre et triste; mais quoiqu'une barbe touffue et des cheveux épais laissent à peine voir les traits de son visage, ce que l'on en découvre, et un air de noblesse qu'on remarque dans sa stature et dans ses mouvemens, font soupçonner que ce n'est pas un homme du commun. Il n'est guère accessible que pour un paysan d'un village voisin, lequel va prendre dans sa cabane les aromates qu'il a cueillies, et va les vendre à Carthagène. C'est du produit de ce petit négoce que le solitaire tire sa subsistance; et il y ajoute la culture d'un jardin qu'on dit être fort curieux par la variété des simples qu'il y a rassemblés.

J'ai fait dans ma jeunesse, continua mon Suédois, une étude particulière de l'histoire de la nature; car son sein est de tous les livres le plus intéressant pour moi; et en botanique, j'ai pour maître notre célèbre Linnéus. Encore tout plein de ses leçons et de l'amour qu'il m'avait inspiré pour cette science attrayante, je me sentis un vif désir de voir le sage solitaire qui en faisait sa richesse; et prétextant d'avoir à faire emplète d'une collection de plantes, je m'acheminai vers le sommet de la montagne qu'il habitait. Là, pour ne pas l'effaroucher, dès que j'aperçus sa cabane, je renvoyai le guide qui m'y avait conduit.

La cabane était située entre deux cimes de la montagne, et le jardin occupait l'espace du vallon qu'elles enfermaient. Le solitaire y travaillait lorsque je m'avançai vers lui. Il témoigna quelque surprise de me voir; et d'un air grave, mais accueillant, il me demanda quel dessein pouvait m'amener dans ce lieu. Je suis, lui dis-je, un étranger qui voyage dans ces contrées; j'aime la botanique, et je compose une collection des aromates de vos climats. J'ai appris que vous en faisiez une étude savante et un petit commerce, je viens vous demander la préférence sur les négocians à qui vous les vendez. Sage solitaire, ajoutai-je, peut-être l'homme illustre qui a bien voulu m'instruire dans la science que vous aimez, ne vous est-il pas inconnu : je suis disciple de Linnéus.

O merveille de la science! d'une extrémité de ce monde à l'autre, la renommée fait à un homme des admirateurs, des amis; son nom seul fait chérir, honorer ses disciples; son école est partout où ses

lumières peuvent s'étendre; le respect qu'il inspire est comme une espèce de culte; et vous allez voir à quel point de vénération ce culte peut aller.

Heureux mortel, me dit le solitaire, vous qui, sans doute, né dans le même climat que le vrai Salomon du Nord, avez pu le voir et l'entendre, si vous le revoyez encore cet oracle de la nature, dites-lui que, sur l'autre bord du continent, on l'écoute et on le révère; dites-lui que, dans les montagnes où long-temps ont régné les Maures, sur les confins de la Grenade et de la Murcie, un solitaire fait ses délices de ses écrits.

Ce langage, à mon tour, m'émut d'étonnement. Je parcourus avec le botaniste ce jardin où il rassemblait tous les trésors du règne végétal; nous herborisâmes ensemble sur la pente de la montagne; il parut me trouver instruit, me consulta même plus d'une fois en déférant à mes lumières; et, après une assez longue promenade, il me proposa de venir me reposer dans sa cabane.

Un mur de terre, enceint d'une haie vive et couvert d'un toit de ramée, en formait l'édifice; pour meubles, j'y vois au dedans une table et deux siéges grossièrement taillés, une natte pour lit, quelques vases d'argile, quelques outils de premier besoin, comme une scie et une hache; dans un coin une épée, et une dague pendant au mur à une écharpe de trois couleurs; et sur une tablette les volumes de son herbier, et quelques livres, parmi lesquels il me fit remarquer les ouvrages de Linnéus, en l'appelant son grand consolateur. Ce mot fut un trait de lumière, car la consolation suppose quelques peines à soulager.

Je lui demandai si dans sa solitude, où tout m'annonçait une vie si austère et si dure, il pouvait être heureux? Heureux, non, me dit-il, mais le moins malheureux qu'il est possible qu'on le soit à ma place. Je voulus savoir si, dans la résolution qu'il avait prise de vivre seul, il n'était pas entré de la misantrhopie. Non, me dit-il, les hommes n'ont été envers moi ni malfaisans, ni même injustes; je n'ai pas le droit de les haïr; et il me fit de sa patrie l'éloge le plus vrai, le plus noble, le plus touchant. J'imaginai qu'il avait eu quelque querelle avec le saint office; je lui en parlai pour éclaircir ce doute. Non, me dit-il, mes sentimens religieux sont purs, ils sont inaltérables, et quant aux superstitions que je n'ai pas, je n'en parle jamais. L'Inquisition et moi n'avons jamais eu rien à démêler ensemble.

Comme il y avait dans sa gravité une douceur mêlée de tristesse qui m'attachait de plus en plus, je le priai de me pardonner l'inquiétude que sa situation me causait; et, isolé comme je le voyais, je parus craindre que bien souvent il ne manquât du nécessaire. Il m'assura que son industrie et les services d'un habi-

tant du village voisin lui procuraient abondamment une subsistance frugale et saine, et suffisaient de même à ses autres besoins. Je ne suis pas, lui dis-je, ami de la mollesse; mais dans la vie dont vous semblez content, je trouve, je l'avoue, une excessive austérité. Cette natte pour lit, pour chevet cette pierre!... Plût à Dieu, reprit-il, que sur ce lit aucun souvenir ne vînt tourmenter mon sommeil! il serait assez doux encore. Vous avez donc éprouvé de bien grands malheurs? insistai-je. Oui, dit-il, de bien grands, et dont j'ai été seul la cause. Si ce sont des revers de fortune, lui dis-je, à votre âge on revient de loin, et si par mon crédit je puis contribuer... Il m'interrompit en tirant de dessus la tablette où étaient rangés ses livres, une boîte pleine de dattes, de figues et de raisins secs; et, à côté d'une urne pleine d'eau, me faisant voir un pain: Étranger, me dit-il, l'homme qui sait vivre de peu, ne compte pas au nombre des malheurs les disgrâces de la fortune. Ah! mon condisciple, lui dis-je en l'embrassant, vous y comptez au moins les peines de l'amour?

A ces mots, son visage reprit la gravité qu'il avait eue en m'abordant; et, par un moment de silence, interrompant ce dialogue, il ouvrit son herbier, et me pria d'y voir ce qui pouvait me convenir.

Je sentis vivement que je venais d'être indiscret en mettant le doigt sur sa plaie. Je ne fis pourtant pas semblant de remarquer la diversion brusque qu'il faisait à mes questions; et parcourant avec lui le recueil des simples qu'il avait classés suivant la méthode de Linnéus, je me donnai le temps de rassurer sa confiance effarouchée.

Après nous être occupés ensemble des fruits de ses études: Oui, le sage d'Upsal saura dans peu, lui dis-je, qu'il a dans ses montagnes un digne et fidèle disciple; et vos nouveaux trésors seront mis sous ses yeux. Mais envoyé de la cour de Suède à celle de Madrid, je suis encore pour deux ans en Espagne, et Linnéus ne me pardonnerait pas de ne vous avoir vu qu'une fois. Je me propose, avant de m'éloigner de Carthagène et de Murcie, d'en parcourir les environs, et je ferai quelque séjour à Molina, au pied de ces montagnes. Permettez-moi de revenir m'instruire auprès de vous, et faire un choix des plantes que ce climat produit.

Ma cabane est ouverte, me répondit le solitaire, pour le disciple de Linnéus; mais qu'il se souvienne que dans cette cabane, je veux vivre et mourir inconnu au monde; et qu'il me jure qu'âme vivante, pendant son séjour en Espagne, ne l'entendra parler de moi. Je lui en fis le serment; et, après quelques heures d'entretien, nous nous séparâmes comme deux amis qui auraient

passé leur vie ensemble, avec le regret de nous quitter et le désir de nous revoir.

Ma chaise m'attendait au bas de la montagne. J'y remontai tout occupé de ce que je venais de voir, de ce que je venais d'entendre; et je retournai dans mon village, la tête pleine des idées qu'une curiosité impatiente faisait éclore en foule, sans qu'il me fût possible de savoir à laquelle je devais me fixer. Ce que j'en résumais, c'est que mon solitaire avait été malheureux par l'amour, et que des souvenirs cruels le poursuivaient dans sa cabane. Mais dans quel esprit et pourquoi s'était-il réduit à la vie du plus rigide anachorète? Sa piété n'était point celle d'un cénobite; et sa religion, comme il me l'avait dit, n'avait rien de superstitieux. A son âge (car il ne pouvait guère avoir plus de trente ans), le premier mouvement d'une âme profondément blessée, ou flétrie par le chagrin, est de chercher la solitude; mais s'y fixer avec une résolution si tranquillement décidée; mais au bout de neuf ans, s'y tenir sans ennui, sans regret, sans inquiétude, et vouloir y vivre et mourir éloigné des hommes qu'on ne hait pas, et oublié d'une patrie dont on ne parle qu'avec éloge! Tout cela me semblait peu naturel; j'y cherchais une cause, et je ne l'imaginais pas.

Deux jours après, j'allai le revoir; j'essayai de le ramener à ce premier instinct de sociabilité dont nous a doués la nature, et à ce besoin mutuel qu'ont les hommes de vivre ensemble. Ce besoin, me dit-il, n'en est plus un pour moi; et une vie solitaire est la seule qui me convient.

Ne prenez pas, lui dis-je, pour une curiosité vainement indiscrète, celle qui, dans mes réflexions, me semble vous importuner. Les circonstances qui déterminent votre résolution peuvent être locales; et peut-être, ailleurs qu'en Espagne, aimeriez-vous mieux vivre en société avec des gens de bien, que de rester ici réduit à l'isolement d'un sauvage. Si cela est, dites-le moi. La Suède, sous un climat tout différent du vôtre, ne laisse pas d'avoir ses charmes: un ciel froid, il est vrai, mais pur durant six mois; après cela, six mois d'un printemps, d'un été, d'un automne délicieux, où les nuits séparent à peine les jours les plus sereins, les plus beaux jours de la nature; un soleil sans nuage, et qui, par la douceur de son influence durable, semble vouloir nous consoler de la longueur de son absence, l'activité d'une végétation que hâte sa lumière et qu'elle rend féconde; l'impatience que semble avoir la terre d'en aspirer tous les rayons pour réchauffer son sein; la diligence avec laquelle on y voit les germes éclore, et les moissons croître et mûrir; enfin l'air le plus sain qui se respire sur le globe, et la vigueur que son ressort y

communique aux plantes, aux animaux, surtout à l'homme; tels sont les avantages de ce climat que vous croyez disgracié par la nature. Non, mon ami, nulle part l'homme n'est plus actif et plus robuste, nulle part il n'est plus heureux; et le bonheur, qui parmi vous est comme une fleur faible, délicate et fragile, est une plante vivace et forte parmi nous. Vous le verrez fleurir sur le bord de nos lacs, sur le gazon de nos prairies; vous y verrez la gaieté bondir dans les danses de nos pasteurs et de leurs fidèles compagnes; vous les verrez, ces lacs, couverts de barques pleines de nos jeunes amans, et vous entendrez les rivages de ces petites mers où se répète l'azur du ciel, vous les entendrez retentir de chansons où l'amour se mêle avec la joie; car nos villageois sont poëtes. Mais au sein même de la liberté dont, sur sa bonne foi, jouit cette jeunesse, vous verrez l'innocence et la pudeur naïve régner comme dans l'âge d'or. C'est pour nous seuls au monde que cet âge se réalise, ou plutôt qu'il s'est prolongé. Nous avons des provinces où, de temps immémorial, la même pureté de mœurs s'est conservée inaltérable. Les habitans de ces campagnes exercent religieusement les antiques devoirs de l'hospitalité, car ils vivent dans l'abondance. Leurs usages, leurs habitudes, leurs vêtemens, rien n'a changé. Ils sont laborieux, justes et bons, comme l'étaient leurs pères. A peine ont-ils besoin de lois, leurs mœurs en tiennent lieu. C'est là que je m'engage à vous transplanter dans deux ans. J'oserais presque dire que je suis aimé de mon roi; au moins le suis-je de ses enfans, et surtout de celui qui doit lui succéder au trône; il n'y a pas au monde un plus honnête homme que lui. Ils s'empresseront tous à vous procurer un asile; vous leur serez recommandé par Linnéus et présenté par moi. C'est ce que je puis vous offrir; et jusqu'à mon retour, je puis encore, sur le premier navire qui partira de Carthagène, vous donner le moyen d'aller m'attendre en France, où je ferai quelque séjour. Voyez si votre solitude vous promet, vous assure un avenir plus doux.

Tandis que je parlais, le solitaire, attendri jusqu'aux larmes, mais tristement recueilli en lui-même, avait les yeux attachés sur les miens. Non, me dit-il enfin avec un lent et profond soupir, non, c'est dans ces climats que son ombre est errante; je ne forcerai pas son ombre à me suivre au-delà des mers. Que ne sais-je où est son tombeau, c'est sur la pierre de ce tombeau que j'irais reposer ma tête; c'est la terre qui couvre cette cendre adorée que j'arroserais de mes pleurs. Je ne veux point m'éloigner des bords où elle a respiré, je veux qu'elle m'y voie expier, par une mort lente, le crime d'un funeste amour. Alors, tout me fut expliqué, et à mon tour je restai abattu dans un triste et morne silence.

Je vous en ai trop dit pour ne pas achever, reprit-il ; et puisque je trouve en vous une âme noble, un cœur compatissant, un ami sûr, je veux, avant que le chagrin achève de me consumer, me soulager du poids du remords qui m'oppresse. Souvenez-vous, monsieur, qu'après le ciel, vous êtes mon seul confident.

Mon nom est Maurice Formose ; je suis né à Zamore, dans le royaume de Léon ; fils unique, privé d'un père qui me laissait des biens considérables, et livré à moi-même dans l'âge où la plus orageuse des passions commence à menacer, je voyageais avec l'inquiétude d'un cœur qui n'aime rien encore, mais qui sent le besoin d'aimer, lorsqu'à Séville, dans l'un de ces spectacles où, voltigeant autour d'un taureau furieux, la jeunesse espagnole fait gloire d'exercer et son adresse et son courage, je me trouvai placé au-dessous d'un groupe de femmes éblouissantes de parure, mais au milieu desquelles une jeune personne, avec moins d'ornemens, les effaçait comme l'aurore efface les étoiles. Je la vis, je ne vis plus qu'elle, et l'un de ses regards abaissés sur mes yeux, ayant percé jusqu'à mon âme, acheva d'y allumer ce feu qui ne devait s'éteindre qu'à mon dernier soupir. Il fallut cependant dissimuler mon trouble, et fixer à regret ma vue sur le spectacle du combat.

Bientôt, après quelques préludes qui n'avaient fait qu'aiguillonner la fougue du taureau, parut dans l'enceinte un jeune homme, qui l'attaquant avec audace, le blessa de ses javelots, et l'irrita au point que l'animal bondissant de furie, venait à lui tête baissée. Il l'évita ; mais de l'élan qu'il avait pris pour lui échapper, il fut renversé sur l'arène. Froissé du coup, il allait être foulé sous les pieds du taureau. Au même instant, un cri s'élève avec ces mots : *Ah ! mon frère ! mon frère !* C'est elle-même qui l'a poussé, ce cri déchirant pour mon âme. Je me tourne, et je vois ses mains, ses yeux levés au ciel, et l'effroi peint sur son visage. M'élancer, franchir la barrière, et l'épée à la main, m'exposer à toute la fougue du taureau, fut pour moi le temps d'un éclair. Je le provoque, je l'attire, et je donne au jeune homme le temps de s'éloigner. D'autres combattans me succèdent ; et n'étant ni armé, ni vêtu pour entrer en lice, je vais sur l'amphithéâtre me remettre à ma place.

Les spectateurs me surent gré d'un mouvement involontaire ; mais j'en reçus dans l'instant même un prix bien plus touchant pour moi que tous leurs applaudissemens. Cette aimable sœur du jeune homme que j'avais secouru, s'incline, et d'un air, d'une voix, d'un regard qui m'aurait payé de la plus pénible victoire, elle daigne me rendre grâces. Ah ! tout mon sang, lui dis-je, versé pour vous, madame, ne mériterait pas cet excès de bonté.

Le lendemain matin, son frère, don Léonce de Vélamare, à peine remis de sa chute, vint me voir, et me dit, de la part du marquis son père, qu'il désirait de m'embrasser.

Je ne rappelle ces détails que pour vous faire voir par quel sentier glissant je suis descendu dans l'abîme.

Je me rendis à cette invitation, avec un tremblement de joie que vous concevez mieux que je ne puis vous l'exprimer. La famille était assemblée, et Valérie, qui n'avait plus de mère, y parut au milieu des femmes de son sang. Tous les yeux attachés sur moi, semblaient jouir de ma présence; toutes les voix me bénissaient. Valérie elle seule, les yeux baissés et le visage couvert d'une vive rougeur, gardait un silence modeste; mais son sein, sous le voile, s'élevait, s'abaissait d'un mouvement qui décelait assez l'agitation de son cœur. Hélas! l'infortunée avait, ainsi que moi, reçu le coup fatal qui nous a perdus tous les deux.

Son père, Alphonse de Vélamare, homme brave et superbe, me parut moins touché du salut de son fils unique, qu'il appelait un étourdi, que du courage avec lequel, sans autres armes que mon épée, j'étais allé à son secours. Il me demanda si c'était la première fois que j'étais entré dans l'arène; et comme je lui répondis que c'était là mon coup d'essai, il me donna fièrement l'accolade, comme à un brave et digne chevalier. Ce fut cette formule d'accolade chevaleresque qui, en exaltant nos esprits, fut la cause de nos malheurs. Ah! mon ami! vous allez voir comme une passion naissante se saisit des idées qui peuvent lui servir d'excuse ou d'aliment.

Dès ce jour, il me fut permis d'aller de temps en temps rendre des devoirs au marquis. J'espérais inutilement, mais j'espérais toujours de trouver près de lui sa fille; et en attendant je cultivais l'amitié du jeune Léonce; car il me parlait de sa sœur, et mon unique soulagement au déplaisir de ne pas la voir, était d'entendre parler d'elle. Il se plaisait à la louer sans ménagement, sans réserve, sans se douter, hélas! du mal qu'il me faisait.

Tantôt c'était la beauté de son âme, son intéressante candeur, son naturel sensible et tendre, son aimable ingénuité; tantôt c'était la grâce familière qui se mêlait négligemment à tous les charmes de sa figure. Alors ceux de ces charmes que l'innocente sécurité d'une jeune sœur laisse entrevoir aux yeux d'un frère, m'étaient peints comme à demi-nuds; et dans ce miroir si dangereux pour mon imagination brûlante, je la voyais des yeux pénétrans de l'amour.

J'avouai à son frère qu'il lui devait la vie, et que le cri perçant qu'elle avait fait entendre, en le voyant étendu sur l'arène, m'avait fait, sans réflexions, m'élancer pour le secourir.

Il me répondit que sa sœur s'en était aperçue, et qu'elle ne lui parlait de moi qu'en m'appelant son chevalier. Son chevalier, lui dis-je, serait bien glorieux si elle daignait lui permettre de porter ses couleurs! Vraiment, c'est bien le moins qu'elle vous doive, me dit-il, et je ne doute pas qu'elle n'en soit flattée.

Il lui rendit notre entretien; et dans cette faveur, dont elle ne sentait ni le prix, ni la conséquence, elle ne vit que le simple gage de la reconnaissance qu'elle croyait devoir au libérateur de son frère.

Je reçus donc, par les mains de Léonce, trois rubans, l'un de couleur fauve, l'autre ponceau, et l'autre azur. Le premier, lui dit-elle, est de la couleur du taureau dont il vous a sauvé; le second exprime le feu du courage qui l'animait; l'autre, azuré comme le ciel lorsqu'il est sans nuage, exprime les vœux que je fais pour que mon chevalier n'ait que des jours sereins... Sereins, grand Dieu! ah! ce fatal présent les aurait troublés pour la vie.

L'émotion avec laquelle je le reçus se modéra si bien, que mon jeune ami n'y put voir qu'un amour-propre sensiblement flatté de cette faveur innocente. Cependant j'osai souhaiter qu'à mes couleurs elle eût ajouté ma devise. Vous n'y entendez rien, me dit-il; ce fut toujours au chevalier lui-même de choisir sa devise, et à sa dame de l'agréer. Vous lui en offrirez donc l'hommage, répliquai-je; et parmi les devises que je proposerai, vous lui donnerez à choisir? Je lui en remis trois écrites de ma main.

Pour un moment toute ma vie.
Tout pour la gloire et pour l'amour.
Loyauté, amour et constance.

Mon imprudent ami se fit un jeu de ma chevalerie; et sa sœur, encore plus naïve, trouva tout naturel de choisir ma devise, puisque j'avais pris ses couleurs. Hélas! à son insu peut-être, son cœur encore en décida le choix; et avec la même innocence, gardant les trois devises écrites de ma main, elle renvoya, écrite de la sienne, celle qu'elle avait préférée.

Loyauté, amour et constance.

Vous la voyez cette devise, me dit Formose, en dépouillant son bras, vous la voyez tracée sur ce tissu de ses cheveux; et le billet où l'écrivit sa main est enfermé sous cette agate, qui sert d'agrafe au bracelet. J'y conserve un écrit plus précieux encore; c'est tout ce qui me reste d'elle; je l'emporterai dans le tombeau.

Je fus ravi de ce premier succès, continua le solitaire; mais mon ravissement eut l'air d'une folie, dont mon ami ne fit encore que s'amuser. Me voilà chevalier, lui dis-je, il n'y manque plus que l'armure; et je l'aurai. Mais dans quelle fête héroïque, dans

quel tournoi ma jeune dame me verra-t-elle armé de pied en cap, monté sur un beau palefroi, le corps ceint d'une écharpe, et le casque ombragé d'un panache de ses couleurs; un taureau d'or sur ma cuirasse, et sur mon écu, ces trois mots qui sont gravés à jamais dans mon cœur : *loyauté, amour et constance?*

C'est dommage, me répondit Léonce, toujours en badinant, que les tournois ne soient plus de mode; le temps en reviendra peut-être. En attendant, tout ce que je puis faire pour notre nouvel Amadis, c'est de lui procurer la gloire de caracoler avec moi, le long des murs du jardin de mon père, sous les fenêtres d'un pavillon où quelquefois son Oriane vient prendre l'air après le coucher du soleil.

Ni lui, ni moi, ni elle-même, nous ne vîmes pour elle, dans cette cavalcade, qu'un simple amusement; mais pour moi, le plaisir de passer sous ses yeux, paré de ses couleurs, était d'un prix inestimable; et mon ami eut encore l'imprudence de lui dire avec quelle ardeur j'en avais pressé le moment.

Rien de plus plaisant, lui dit-il, en lui parlant de ma folie. Je crois qu'il va courir le monde pour chercher à rompre des lances à la gloire de ta beauté. Son armure n'est pas finie, le taureau d'or et la devise ne sont pas encore ciselés; mais demain au soir, si tu veux, tu le verras en équipage chevaleresque, faire avec moi des courses devant ton pavillon. Elle accepta d'un air riant cette dangereuse entrevue, à condition cependant que je ne serais pas instruit de sa présence, et que les jalousies du pavillon seraient fermées : rempart faible et fragile que se réservait sa pudeur.

Monsieur, reprit Formose, comme en s'interrompant, dans aucun pays de l'Europe les femmes n'ont plus de fierté, plus de dignité qu'en Espagne; mais pensez au soleil brûlant qui luit sur elles comme sur nous; pensez à la gêne irritante où leur jeunesse est retenue; songez de plus que, devant un père violent, sévère, inflexible, et dont le seul regard faisait baisser les yeux à ses enfans, Valérie, toujours tremblante, goûtait pour la première fois le plaisir de soumettre un cœur dont elle avait admiré le courage, et d'exercer sur lui l'empire de l'amour et de la beauté; enfin, considérez cette simplicité naturelle à son âge, qui, de son estime pour moi, écartait toute défiance, et jusqu'au soupçon du danger; vous lui pardonnerez d'avoir été sensible et trop sensible à mon amour.

Nous voilà donc, Léonce et moi, montés sur les plus beaux chevaux qu'eût vus naître l'Andalousie; lui en écharpe et en plumet blanc, et moi tout brillant des couleurs de mon aimable souveraine, passant et repassant vingt fois sous les murs de son pa-

villon. Je savais qu'elle était présente ; j'osai désirer davantage ; et attristé de voir que mes regards sollicitaient en vain les jalousies de s'ouvrir : Léonce, dis-je en soupirant, le temps n'est plus où la dame la plus sévère honorait au moins d'un regard le chevalier qui faisait gloire de se vouer à son service ; on dédaigne aujourd'hui l'hommage de sa foi.

Ce reproche blessa le cœur de Valérie, et malgré sa résolution, elle ouvrit la grille et parut. Chevalier, me dit-elle d'un air noble et modeste, pourquoi nous croyez-vous injustes? et pourquoi prenez-vous une timidité naturelle à mon âge pour un oubli de vos bienfaits? Serais-je assez dénaturée pour n'avoir pas du plaisir à voir celui à qui je dois la vie de mon frère? Est-ce donc par mépris ou par ingratitude que je vous ai permis de porter mes couleurs?

Ah! madame, lui dis-je, en m'avançant sous la fenêtre du pavillon, pardonnez un moment de douleur et d'impatience, et n'humiliez pas celui qui a si peu fait pour vous encore, en lui parlant de ses bienfaits. Vous me voyez tout éclatant des marques d'une estime qu'au prix de tout mon sang j'aurais voulu payer. Ajoutez à tant de faveurs celle de recevoir l'hommage d'une vie qui ne serait plus rien pour votre chevalier, si vous n'aviez pas la bonté de vouloir qu'elle fût à vous.

Eh bien! ma sœur, s'écriait Léonce, en se moquant de moi, t'ai-je dit que tu avais la gloire de ressusciter Amadis?

Bon jeune homme, à quoi pensais-tu? qu'avais-tu fait? et dans quel piége tu nous attirais l'un et l'autre!

Chevalier, me répondit-elle, en imitant, avec une grâce naïve, le langage de l'ancien temps, les droits que vous avez acquis à ma reconnaissance et à mon estime me sont chers et sacrés. J'accepte votre hommage ; et je prendrai toujours au bonheur du vaillant dom Maurice Formose le même intérêt qu'à sa gloire.

A merveille! reprit Léonce : on dirait qu'elle sait par cœur le langage des vieux romans.

Après m'avoir répondu ces mots d'une voix dont le charme avait fait tressaillir mon cœur, elle nous salua, et la jalousie, en se fermant, la fit disparaître à ma vue.

Cette scène innocente, dont le frère et la sœur ne s'étaient fait qu'un badinage, allait bientôt nous devenir funeste à tous les trois. Insensé celui qui badine avec un fer brûlant ou des flèches empoisonnées! Plus insensé celui qui se fait un jeu de l'amour!

Après un moment de silence, poursuivit le comte de Creutz, mon solitaire reprit ainsi :

Non, ce n'est point du pouvoir de l'amour que l'on se joue im-

punément ; c'est lorsqu'il est le plus naïf et le plus ingénu, qu'il est le plus à craindre.

Ce sentiment, bientôt devenu sombre et silencieux dans mon âme, ne voulut plus avoir pour confident que son objet ; et dès lors c'était de moi-même que j'aurais dû me défier ; car du moment que l'innocence songe à dissimuler, ce n'est déjà plus l'innocence. Je laissai donc mon ami se moquer de ma folie chevaleresque ; mais je m'occupai des moyens de faire connaître à sa sœur que rien n'était plus sérieux.

La jeunesse est naturellement vaine et présomptueuse, et dans l'inquiétude où j'étais de savoir si réellement j'avais touché le cœur de Valérie, se mêlait déjà la pensée qu'il y avait plus que de l'estime et de la reconnaissance à ce qu'elle avait fait pour moi.

J'espérais donc qu'après la scène du pavillon, elle reviendrait plus souvent rêver à la fenêtre d'où elle avait vu son chevalier ; et tous les jours, à la même heure, au même lieu, j'allais l'attendre; errant comme une ombre plaintive, et mille fois levant les yeux vers la fenêtre où je m'étais flatté de la revoir. L'impitoyable jalousie se tint fermée durant un mois. Enfin elle s'ouvrit ; et par pitié, Valérie daigna paraître avec Thérèse, sa suivante affidée.

C'est donc ici, mon chevalier, votre promenade assidue ? me dit-elle d'un air touchant. Ces mots m'apprirent que sans paraître, elle m'avait du moins aperçu quelquefois ; ils me firent entendre aussi que je pouvais, devant Thérèse, parler à Valérie, comme un chevalier à sa dame ; et ce fut le ton que je pris.

Oui, madame, lui répondis-je, c'est ici que je viens rêver, si toutefois on peut appeler rêverie une seule pensée dont rien ne nous distrait, et dont toute l'âme est remplie. — Cette pensée unique est la gloire, sans doute? Oui, madame, la gloire qui nous rend dignes du bonheur, la gloire qui peut seule justifier les vœux d'une âme élevée et sensible, la gloire à qui jamais un noble cœur n'a résisté ; ce serait d'elle que je voudrais faire l'étoile de ma destinée. Mais, hélas ! elle semble échapper à qui la poursuit ; elle se refuse long-temps aux vains désirs de la jeunesse ; et lorsqu'enfin elle se laisse atteindre, il n'est plus temps ; le seul prix qu'on lui eût demandé a passé dans les mains d'un autre ; et tout ce qu'on a fait pour la gloire est perdu pour l'amour. Ce mot, qui m'échappait pour la première fois, me fit monter le feu au visage. Valérie, plus innocente, l'entendit sans rougir. Vous faites là, mon chevalier, des réflexions bien sérieuses, me dit-elle ; je vous conseille de ne pas vous y abandonner. Je pense, moi, que l'espérance est la compagne du courage; et j'exhorte mon chevalier, qui ne peut rien vouloir que de noble et de juste, à ne désespérer

de rien. Ensuite, changeant de propos, et faisant l'éloge de ce beau ciel et de ces belles campagnes qui se déployaient à ses yeux; je les quitte à regret, dit-elle, car c'est mon unique plaisir.

Mon amour, ou, si vous voulez, mon amour-propre, expliqua de son mieux tout ce que je venais d'entendre; et je m'en retournai, l'esprit tout occupé des plus douces illusions: ces mots surtout, *l'espérance est la compagne du courage*, restèrent gravés dans mon cœur.

Le lendemain, à la même heure, je revins dans le même lieu; mais la grille resta fermée. Le jour suivant, j'y revins encore, et la grille s'ouvrit enfin; mais Thérèse, qui parut seule, m'accabla de tristesse en me parlant ainsi: Chevalier, dona Valérie, au nom de ce qu'elle a de plus cher, vous conjure de vouloir bien changer de promenade, et de ne plus revenir seul sous les murs de ce pavillon. Elle dit, et ferma la grille sans me donner le temps de lui répondre. Je me retirai consterné. Ah! plût au ciel, qu'abandonné à ma douleur sans espérance, celle qui la causait m'y eût laissé succomber!

Je passai une nuit cruelle. Qu'était-il arrivé? avais-je attiré quelque plainte, quelque reproche à Valérie? avais-je fait couler ses pleurs? Mais non, sans autre cause, elle-même, ou Thérèse, avait pu s'alarmer d'une apparence de rendez-vous, et redouter les bruits qui pouvaient s'en répandre. Cette réflexion m'apaisa; et j'approuvai en gémissant une si sage prévoyance. Cependant plus d'intelligence entre nous, plus aucun moyen de nous communiquer nos sentimens et nos pensées; qu'allais-je devenir? J'adorais Valérie, et il fallait renoncer à la voir.

Telle était la situation de mon esprit et de mon âme, lorsque je vis entrer chez moi Léonce avec un air content. Mon ami, me dit-il, je viens vous confier une nouvelle intéressante. C'est un secret que j'ai surpris, et que je n'ai pas même encore dit à ma sœur. Il est question pour elle de la plus grande affaire.

De quelle affaire? lui demandai-je avec un effroi que je m'efforçai de cacher. Vous connaissez peut-être, me dit-il, Ferdinand d'Ovandès, fils unique de l'un des hommes les plus riches de la Castille, les plus en crédit à la cour? — Eh bien? — Eh bien! ce don Ferdinand est l'époux que mon père donne à ma sœur.

A ces mots, le coup dont mon cœur se sentit frappé fut si rude, que je ne pus le soutenir. Un éblouissement soudain, une pâleur mortelle, en suivirent l'atteinte. Je frémis, je tombai défaillant, presque inanimé. Léonce vit couler de mon front une sueur froide, et en me parlant, il s'aperçut que je n'entendais plus sa voix. Mes yeux étaient fermés, ma bouche livide et glacée, et mon souffle,

presque insensible, fit craindre à mon ami de me voir éteint dans ses bras. Malheureux! pourquoi daignas-tu me rendre la lumière? Que ne me laissais-tu expirer encore innocent?

Dès qu'il m'eut fait reprendre mes esprits, je prétextai d'abord un accident tout naturel; mais je ne pus lui en imposer; et voyant qu'il n'avait que trop bien pénétré le secret de mon désespoir : Oui, mon ami, lui dis-je en l'embrassant, c'est le coup de la mort que vous venez de me donner. Mon cœur en est meurtri; je n'en reviendrai pas. Je vais mourir loin de Séville. Recevez mon dernier adieu.

Ciel! dit Léonce en frémissant, de quel malheur je suis la cause! Si ma sœur le savait, elle qui est si sensible et si reconnaissante de ce que je vous dois! Oh non! qu'à jamais elle ignore le mal qu'elle vous fait, elle serait trop malheureuse. Eh quoi! sans y penser et par un simple badinage!.... C'est donc une terrible passion que l'amour! Mais enfin que prétendiez-vous? La mériter, lui dis-je, par des actions louables, savoir d'elle si, en obtenant l'aveu de votre père, je pouvais me flatter de l'aveu de son cœur; et, avec un nom et des biens qui ne sont pas à dédaigner, oser aspirer à sa main.

Pourquoi donc vous désespérer, me dit-il? Parlez à mon père. Je sais qu'il vous estime; il n'est pas insensible à ce que vous avez fait pour moi; et peut-être en votre faveur changera-t-il de résolution. Vous pensez bien que j'en serais ravi; et ma sœur elle-même ne s'affligerait pas que vous eussiez la préférence.

Il faut, lui dis-je, mon ami, l'engager encore une fois à venir dans son pavillon, et me laisser sous sa fenêtre causer un moment avec elle. C'est son cœur que je veux consulter. Il y va de ma vie, vous venez de le voir; et puisque vous me l'avez rendue, vous voulez me la conserver. Obtenez donc de votre aimable sœur qu'elle daigne m'entendre; et ne lui dites pas qu'on lui destine un autre époux.

Valérie céda sans peine à la prière de Léonce; et Thérèse elle-même, instruite de mes intentions, voulut bien ne pas nous gêner. J'étais seul, elle parut seule; et en voyant ouvrir la jalousie, je crus me voir ouvrir les cieux. Quel charme l'amour malheureux qui espère d'être consolé, ajoute encore, dans ces momens, à la vue de ce qu'on aime! Jamais Valérie à mes yeux n'avait paru si belle : c'était comme l'étoile qui, au moment du naufrage, rend l'espérance aux matelots.

Non, lui dis-je, il n'est pas possible d'exprimer le soulagement que me cause votre présence; mais autant le bonheur de vous voir m'est sensible, autant les heures que je passe loin de vous, sont pénibles et douloureuses. C'est un tourment inconcevable que celui

d'en compter tous les momens, sans pouvoir en presser le cours. Je les compte bien, moi, dit-elle, et je n'ai pas votre courage. Un mot comme celui qui lui échappait, m'aurait dédommagé d'un siècle de tourmens.

Je redoublai les expressions les plus vives, les plus touchantes de l'amour qu'elle m'inspirait; et j'allais en tremblant la supplier de me permettre de la demander à son père. Ce fut elle qui me prévint, tant son cœur était ingénu. Formose, me dit-elle, la fidèle Thérèse et moi nous avons réfléchi que notre intelligence exposerait ma renommée, si elle avait l'air d'une aventure ou d'une intrigue de roman. Vous m'aimez, je le crois, Léonce me l'assure. Il me serait cruel de rendre malheureux celui à qui nous devons tant. Mon père aurait perdu sans vous un fils, son unique espérance, le seul héritier de son nom. Je sais quelle est votre naissance. On dit aussi (ce qui me touche moins) que votre fortune y répond. Profitez de vos avantages; et que je puisse, aux yeux du monde, être aussi glorieuse que je serai contente d'aimer dans mon époux mon noble et vaillant chevalier.

Idolâtre de ses bontés, je lui promis de hâter ma demande, puisqu'elle voulait bien m'en donner le courage; et là finit cet heureux entretien.

Léonce m'indiqua les personnes à qui son père se rendait le plus accessible; et qui pouvaient avoir quelque crédit auprès de lui. J'en trouvai dans le nombre qui m'étaient alliées; je les intéressai, et je les fis agir.

Le marquis reçut froidement, mais poliment, ces ouvertures. Il fit avec hauteur, mais avec bonté, mon éloge. Il ajouta que mon alliance était de celles dont personne n'avait le droit de ne pas s'honorer; qu'il ne pouvait que me savoir gré d'aspirer à la sienne; qu'il me croyait l'âme élevée et capable d'accroître encore l'éclat du nom de mes aïeux; mais que l'établissement de sa fille était pour lui l'objet des plus mûres réflexions; et pour se décider il demanda du temps.

Cette réponse n'était pas bien favorable; mais aussi n'était-elle pas absolument décourageante : le caractère du marquis la rendait même assez flatteuse; car il n'était prodigue ni de louanges, ni d'estime. Enfin comme il ne laissait pas de me revoir avec sa bienveillance accoutumée, Léonce et moi nous nous persuadâmes qu'il avait pu vouloir ne prendre qu'un délai pour dénouer l'autre engagement; et avec moins de confiance, Valérie et Thérèse le pensaient commme nous. De là l'intimité de notre intelligence et celle de nos entretiens. Ceux de la promenade, s'ils devenaient fréquens, donnaient prise à la médisance. Thérèse, qui, dans cette crainte, les avait interdits à sa jeune maîtresse, trouva plus pru-

dent elle-même de nous voir sans nous exposer aux regards malins des passans : nouveau pas vers le précipice.

J'avais la liberté d'aller voir mon ami : le jardin nous était ouvert ; et personne dans le palais n'épiait notre promenade. Le pavillon était au bout ; et à quelques momens d'intervalle, Valérie avec sa compagne, pouvait s'y rendre par un détour. Fussions-nous même aperçus ensemble, la présence de mon ami, la surveillance de Thérèse écartait assez toute apparence de mystère. Ainsi, de piége en piége, mon funeste sort m'entraînait.

Rien de plus innocent que la douceur de nos entretiens dans ce pavillon solitaire ; la gaieté même de Léonce en respectait la modestie. Mon amour avait l'air du culte, la tendresse de Valérie ne quittait jamais un instant le voile d'une pure et simple amitié : mes regards n'étaient pas moins timides que mon langage ; les siens ne se levaient sur moi que pour me rendre grâces des vœux que je faisais au ciel pour qu'elle fût aussi heureuse qu'elle était belle. Mais à qui serait confié le soin de son bonheur? Serait-ce à moi? Je n'osais le croire. Léonce était plus confiant. Les mots d'estime et de bienveillance qui échappaient à son père, lorsqu'il parlait de moi, l'accueil qu'il me faisait encore après et depuis ma demande, le gré qu'il savait à son fils de cultiver mon amitié, toutes les lueurs d'espérance que chacun de nous recueillait, et que nous amassions comme dans un trésor, semblaient se réunir pour nous faire une douce et dangereuse illusion. Ainsi l'idée de l'hymen épurait toutes nos pensées et communiquait à l'amour la chasteté de ses désirs et la sainteté de ses vœux.

Mais, fatigué d'une passion qu'il fallait réprimer sans cesse, et qui, tous les jours plus ardente, s'irritait davantage d'être captive dans mon sein, je crus du moins permis de faire plaindre à Valérie un cœur qui faisait sur lui-même de si cruels et de si longs efforts; et j'espérai d'obtenir grâce, si un billet tombé dans sa main lui exprimait bien timidement tout ce que j'avais à souffrir, pour attendre en silence la résolution de son père, sans oser la solliciter.

J'arrivai triste au pavillon. Léonce me pressa de lui en dire la cause. Je répondis qu'il m'était impossible de m'expliquer, mais que j'avais en effet sur le cœur un poids dont j'attendais avec impatience le moment de me soulager; et bientôt, profitant du trouble et de l'inquiétude où ces mots avaient mis sa sœur, je risquai le billet fatal.

Je vais succomber à mes peines, lui écrivais-je, et ce n'est qu'à vous que mon cœur peut les confier. Consolez-moi, rassurez-moi : soyez mon conseil et mon guide. Et en essayant de lui peindre les tourmens de l'incertitude où me laissait le long

silence de son père, je lui avouais que de tous les malheurs qui pouvaient menacer ma vie, le seul que je n'avais ni le courage de prévoir, ni la force de soutenir, était le refus de sa main.

Fille trop généreuse et trop sensible, hélas! j'ai su depuis qu'elle avait arrosé ces caractères de ses larmes. O Dieu! dit-elle, il a sauvé mon frère, il s'est lui-même exposé pour nous à un danger mortel; et si mon père le refuse ou tarde à le calmer, il va s'abandonner au plus effrayant désespoir. Allons à son secours. Elle me répondit, et sa réponse fut, comme elle, ingénue, sensible et sage.

Ne pressez rien, me disait-elle en finissant. Mon père est absolu, il serait offensé de votre impatience. Laissez-lui décider votre sort et le mien. Imitez le respect et le silence de sa fille; imitez aussi son courage, et conservez cette *constance* que me promet votre devise, et qui honore également l'amour heureux et l'amour malheureux.

Je répondis par des transports d'ivresse et par des protestations de dévouement, d'obéissance, d'abandon à ses volontés; mais en lui confiant le soin de ma conduite, j'établis entre nous cette relation furtive, cette fatale intimité, qui est le plus dangereux des piéges de l'amour.

De son côté, la raison, la bonté, les vertus simples de la nature, et tous les charmes de l'innocence; du mien, les sentimens les plus passionnés, les plus vives inquiétudes, les plus impatiens désirs; tout ce qui peut éclore d'une imagination brûlante et d'un cœur enflammé : telles étaient ces lettres, que nos deux mains d'intelligence se glissaient tour à tour, à l'insu de nos deux témoins. Vous pensez bien que ce feu dévorant que respiraient les miennes, pénétrait insensiblement jusqu'à l'âme de Valérie, et que son esprit quelquefois devait se ressentir du délire du mien.

Persuadé qu'elle m'aimait avec sa tendresse ingénue, persuadé que je l'aimais avec le respect le plus saint et l'ardeur la plus violente, nous étions déjà si flattés, si ravis de nos espérances, qu'il n'était point de destinée au monde dont nous eussions été jaloux : il n'était permis qu'à nous seuls d'être plus heureux que nous-mêmes. Mais cet enchantement fut bientôt dissipé.

Un jour je vis venir à moi Léonce inquiet et troublé. Mon ami, me dit-il, je ne sais quel chagrin a saisi tout à coup ma sœur. Je viens de la laisser dans un abattement extrême. Thérèse et moi nous l'avons inutilement pressée de nous ouvrir son cœur. Obstinée au silence, c'est à vous, nous dit-elle, à vous seul qu'elle veut parler. Mon père va sortir; ses chevaux étaient mis; nous serons libres; venez la voir.

Lorsque nous arrivâmes, Valérie, avec sa compagne, était

dans le jardin. Elle fit signe de la main à son frère de me mener au pavillon, et peu d'instans après, s'y étant rendue avec Thérèse : Laissez-moi, leur dit-elle d'un air froid, sombre et calme, laissez-moi seule avec dom Maurice; j'ai à lui révéler ce que lui seul encore doit savoir.

Et quand nous fûmes sans témoins : Vous m'avez promis, me dit-elle, d'être soumis à mes volontés; voici le moment de l'épreuve. J'ai deux efforts pénibles à exiger de mon amant; mais avant que de m'expliquer, j'attends de lui le serment le plus saint de m'obéir, quoi que je lui commande.

Je vous entends, lui dis-je; il faut vivre et ne plus vous voir. Vous ne pouvez plus être à moi; on vous donne à un autre; et vous voulez, cruelle, que je vous perde sans mourir! Non, je ne ferai point cet horrible serment.

Alors son cœur se déchira, et ses yeux fondirent en larmes. Formose, me dit-elle, il est trop vrai : mon père me l'a prononcé cet arrêt de ma destinée. Demain, Ferdinand d'Ovandès doit arriver. Dans huit jours je serai sa femme. C'est un dernier adieu que j'ai voulu vous dire en vous apprenant mon malheur. J'ai craint que si mon frère allait vous l'annoncer, un mouvement de désespoir ne vous fît commettre un grand crime. Hélas! ils ne sont plus à moi, ces jours qu'il m'eût été si doux de rendre heureux; mais ils me seront toujours chers : et si vous y attentez, souvenez-vous, Formose, que vous attentez à ma vie; vous percez deux cœurs au lieu d'un. Je puis survivre à mon malheur, puisque mon devoir m'y condamne; mais à votre mort, non, je n'y survivrai pas.

Je l'écoutais avec une douleur muette, sans pleurer et sans respirer. Mon cœur était serré, mes yeux étaient arides, un feu ardent avait séché mes larmes et dévorait mon sang.

C'en est donc fait, lui dis-je, d'une voix étouffée, Ovandès vous obtient! On le préfère à moi! Ovandès sera votre époux! Vous ne m'avez donc pas aimé, vous ne m'aimez donc plus, vous m'avez trompé, Valérie! Moi, je vous ai trompé, cruel, s'écria-t-elle! Avez-vous le courage de tourner dans mon cœur le poignard dont il est frappé? Suis-je à moi? suis-je libre? Est-ce moi qui me donne? Si ce n'est pas moi, répliquai-je, que vous trompez, ce sera donc..... Elle m'interrompit. Homme impitoyable, dit-elle, accablez-moi, rendez-moi vile et coupable à mes propres yeux, vous le pouvez, mon fol amour vous a donné sur moi ce funeste avantage; mais j'ai assez long-temps à vivre et à souffrir, pour expier une faiblesse. Obéir à mon père est le premier de mes devoirs. Le ciel fera le reste. Oui, le ciel, je l'espère, me donnera la force..... — De m'oublier. — Il le faut bien! — De m'oublier,

vous! m'écriai-je; et à ces mots je tirai mon épée, pour me percer le cœur. Tremblante, égarée, éperdue, elle se précipite, écarte le fer de mon sein, et tombe dans mes bras, en me criant grâce et pitié!

Ah! quelle révolution se fit tout à coup dans nos âmes! Figurez-vous, dans le désordre de la douleur, son sein pressant mon sein; son visage inondé de larmes, appuyé sur ma joue, et bientôt sous nos lèvres, nos sanglots, nos pleurs confondus. Ah! sous nos lèvres, la douleur, l'effroi, le désespoir, que dis-je? le respect, la pudeur, l'innocence, tout expira. Je jette un voile sur mon crime.

Ce crime d'un moment, ce crime que j'expie par des souvenirs déchirans, par des larmes intarissables, parut avoir changé le caractère de Valérie; et à sa timidité naturelle succéda tout à coup la plus étonnante résolution.

Formose, me dit-elle, lorsque nous fûmes revenus de notre égarement, je suis à vous, je ne serai jamais qu'à vous. Ah! ton père, lui dis-je, ton inflexible père, le plus haut, le plus absolu, le plus violent des hommes, ton père en menaçant commandera. — Mon père n'obtiendra jamais l'impossible; le crime l'est pour moi. Il n'obtiendra jamais que de vos bras je passe dans les bras d'un autre. A ces mots, se blessant la main, elle me signa de son sang le serment de n'avoir jamais d'autre époux que dom Maurice Formose. Il est là, me dit-il, en montrant son bracelet, il est là, ce gage sacré de son amour; je me blessai de même, et je signai, comme elle, le serment, hélas! inutile, de vivre et de mourir l'époux de Valérie de Vélamare. Dès lors nos esprits et nos cœurs reprirent un calme perfide, et j'allai rejoindre Léonce.

Mon ami, lui dis-je, vos craintes n'étaient que trop bien fondées, vous n'étiez que trop bien instruit. Le mariage de votre sœur est décidé avec Ovandès, il arrive; et monsieur le marquis, votre père, vient de l'annoncer à sa fille. Voilà le coup mortel qu'il s'agit de parer.

J'en suis, comme vous, désolé, me répondit Léonce froidement; et vous savez avec quelle joie je vous aurais vu préféré; mais la volonté de mon père est une loi pour nous, et une loi inviolable. Que voulez-vous? C'est un malheur; mais il est sans remède; et quand mon père parle, c'est à nous d'obéir. Au reste, le mari qu'il donne à ma sœur lui convient. Ferdinand réunit une haute naissance, une immense fortune, une figure distinguée, et la plus brillante valeur. Ma sœur eût été plus heureuse avec vous, je le crois; mais j'espère qu'avec un tel époux elle sera heureuse encore. Ces mots me déchiraient le cœur.

Et moi, j'appréhende, lui dis-je, qu'elle ne le soit pas. Consultez-la vous-même; et si son cœur répugne à cet hymen, mon

cher Léonce, au nom de la nature, au nom de l'amitié, tentez tous les moyens possibles d'en dissuader votre père. Ce discours parut l'offenser.

Ma sœur, me dit-il, est bien née, et je présume, ne vous déplaise, plus favorablement que vous de son cœur et de sa raison. Mais quand même elle aurait l'éloignement que vous lui supposez pour le choix qu'aura fait son père, je vous préviens que ce n'est pas à lui qu'on fait changer de résolution; que sa parole est irrévocable; et que s'il l'a donnée, nulle puissance au monde ne l'y ferait manquer. Il n'y a donc plus pour Valérie d'autre parti à prendre que celui de l'obéissance, ni pour vous, s'il faut vous le dire, que celui de l'absence et de l'éloignement. J'ai été imprudent moi-même de trop compter pour vous sur des espérances légères; mais il est temps encore de remédier au mal que ma complaisance aura fait; et pour votre repos, pour celui de ma sœur, je vous demande votre parole de ne plus la revoir, et de rompre avec elle toute espèce de relation.

Rien n'était plus juste, sans doute, mais l'amour, l'amour éperdu se laisse-t-il imposer des lois? Je ne m'attendais pas, lui dis-je, à trouver l'amitié si tranquille et si froide dans le cœur de Léonce. Je vois combien les peines de son ami le touchent peu, et combien le courage de me voir malheureux lui devient commode et facile. Je lui rends grâces de ses conseils; et quant à ses défenses, je ne lui connais pas le droit de me les prononcer. Comme il prenait, pour me répliquer, un air colère et menaçant, je me retirai sans l'entendre.

Le lendemain, j'appris qu'Ovandès venait d'arriver, et que la porte du palais de Vélamare m'était fermée : précaution que le marquis aurait pu trouver inutile, mais que son fils sans doute avait prise pour lui.

J'appris aussi, par un billet que m'écrivait Thérèse, les plaintes que Léonce avait faites à Valérie de l'audace de ma réponse. Celle de Valérie, en me justifiant, fut courageuse avec douceur; mais ce courage l'abandonna lorsqu'il fallut soutenir l'entrevue de l'époux qu'on lui présentait; et trois jours d'une fièvre ardente ayant mis sa vie en danger, elle fit appeler un saint religieux pour lui confier les chagrins dont son âme était accablée. Mon père, lui dit-elle, après lui avoir tout avoué, j'ai pu être faible; mais jamais, non jamais je ne serai fausse et perfide; et quelque amer que soit le regret de ma faute, la cause en est vivante dans le fond de mon cœur. Ce serait donc trahir deux hommes à la fois que de passer dans les bras de l'un, le cœur plein de l'amour dont je brûle pour l'autre. Je n'aurai point cette bassesse. Obtenez

de mon père, ou qu'il m'ôte la vie, ou qu'il m'envoie dans un couvent.

Cet homme vertueux et sage en avait assez entendu pour croire possible un malheur que n'avait point prévu l'innocence de Valérie. Il usa si bien de l'ascendant que lui donnait son caractère, que Vélamare, soit pour laisser la santé de sa fille se rétablir un peu, soit pour ne pas être accusé de faire violence à sa vocation, céda et consentit à différer son mariage.

Cependant mon rival était reçu avec une froideur qui le blessait mortellement : non qu'il fût amoureux ; mais parmi nous l'orgueil n'est pas moins jaloux que l'amour. Ce fut à moi qu'il imputa ce qu'il appelait son injure ; et il résolut d'en tirer vengeance. Par quelle voie avait-il appris que je pouvais être la cause du mauvais succès de ses vœux ? Léonce aurait-il eu l'imprudence de l'en instruire ? Je l'en ai soupçonné, peut-être injustement. Quoi qu'il en soit, au moins est-il vrai que Léonce oublia de m'avoir aimé ; et dans un accès de colère, il alla jusqu'à seconder le ressentiment d'Ovandès.

Plus d'un mois s'était écoulé sans que le marquis de Vélamare eût pris encore sur le sort de sa fille aucune résolution. Elle avait persisté dans son humble prière d'être mise dans un couvent ; et vous savez combien les idées religieuses ont chez nous de force et d'empire. Lorsqu'une fille a déclaré que Dieu l'appelle, le pouvoir paternel lui-même se permet rarement de résister à cette voix. Vélamare opposait une volonté ferme à la volonté de sa fille, mais il n'osait pas la contraindre ; ainsi tout restait en suspens, lorsqu'un soir Thérèse elle-même, enveloppée dans une mante, vint me trouver avec la frayeur d'un criminel échappé du supplice.

Maurice, me dit-elle, il n'est plus temps pour ma malheureuse maîtresse de se retirer dans un cloître. Venez la voir. Elle est désespérée ; et au risque d'être perdue, elle vous attend au jardin. Nous vous tendrons des cordes que nous avons nouées en échelons pour y monter.

Je m'y rendis à la faveur d'une nuit à demi-obscure ; je trouvai Valérie dans la plus profonde désolation. Mon ami, me dit-elle, il faut la nuit prochaine nous échapper. C'est mon unique espoir. Soyez ici demain à la même heure. Il ne s'agit plus ici de ma vie, mais de celle de votre enfant.

Ah ! monsieur, vous avez aimé, reprit Maurice en s'adressant à moi ? — Oui, je connais l'amour. — Avez-vous été père ? — Hélas ! non. — Je ne puis donc pas vous faire concevoir l'impression que fit sur moi cette parole, *votre enfant*. Tout ce que la nature et l'amour peuvent inspirer de plus animé, de plus tendre,

je le dis à ma femme, pour lui rendre un peu de courage; et en la quittant je promis que le lendemain, à la même heure, je serais sous le pavillon, avec ma voiture de poste, et deux chevaux plus vites que le vent.

Cadix, un navire, et la France, nous allaient mettre en sûreté. Espérance trompeuse! Il était loin de nous, ce repos dont je la flattais.

En m'en allant, soit que Léonce eût épié sa sœur, soit qu'Ovandès m'eût fait observer et suivre moi-même, à peine avais-je fait cent pas au-delà des murs du jardin, lorsqu'à la lueur incertaine du croissant de la lune, je vis deux hommes qui m'attendaient. A l'instant l'un des deux s'avance, jette à bas son manteau, et sans me dire un mot, fond sur moi l'épée à la main. Je me défends : il s'abandonne; et bientôt se sentant percé : Ah! traître, dit-il en tombant! Je crus à cette voix reconnaître Léonce; jugez quelle fut ma douleur! Le second lui succède; et au frémissement de rage qu'il fait entendre en m'attaquant, je vois bien que c'est mon rival. Il fond sur moi tête baissée, il me presse, il m'atteint au bras dont je tenais l'épée. Furieux à mon tour, je la lui plonge dans le sein; il reste baigné dans son sang. Je cours au pavillon pour déterminer Valérie à descendre, et à s'échapper avec moi cette même nuit; elle n'y est plus. L'échelle est retirée, les volets sont fermés. J'appelle; aucune voix ne me répond.

Sanglant, troublé, (et peut-il ne pas l'être, l'homicide même innocent?) j'allais retourner sur mes pas. L'horreur de retrouver ces deux corps percés de mes coups, m'arrête et me fait prendre une route opposée. Seulement, pour que les blessés ne restassent pas sans secours, j'envoyai deux hommes du peuple vers l'endroit où j'avais, disais-je, entendu le bruit d'un combat.

La nuit ne fut pour moi qu'un long supplice. Meurtrier, malgré moi, et forcé d'être ravisseur, je me voyais, par un enchaînement de crimes, tous involontaires, je me voyais en proie à la fureur de deux maisons puissantes; je voyais devant moi les fers, l'opprobre, l'échafaud, et plus horrible encore le déshonneur, la honte, le désespoir de celle qui, sans moi, adorée dans sa patrie, n'aurait eu que des jours brillans de gloire et de bonheur. Quelle fatalité! quelle effroyable destinée!

Quand le jour vint me luire, j'envoyai le plus sûr de mes valets, Francisque, observer, écouter ce que l'on disait dans Séville. On ne parlait, parmi le peuple, que du combat de nuit, où Ferdinand Ovandès avait été laissé mort sur la place, et Léonce de Vélamare très-dangereusement blessé. Par qui? pour quelle cause? On ne le disait point encore, et durant ce long jour je ne fus point nommé.

Vous concevez dans quelle inquiétude et quelle impatience, tout occupé des apprêts de ma fuite, je devais attendre la nuit, et l'heure de me rendre au pavillon. Je m'y rends. Le moment arrive; on ne vient point. L'heure s'écoule; personne ne paraît. La frayeur me saisit. Je tâche cependant de ranimer mon espérance. Je me tiens immobile; et respirant à peine, j'écoute et n'entends aucun bruit. Les heures se succèdent dans ces longues angoisses, et toujours le même silence règne dans les jardins. Mes chevaux semblaient, comme moi, frémir et frissonner de frayeur et d'impatience. Enfin, jusqu'à l'aube du jour, le pavillon resta fermé.

Rien de plus dangereux pour moi que de retourner dans Séville. J'y rentrai cependant; et pouvais-je m'en éloigner sans emmener avec moi Valérie? J'employai toute l'activité de Francisque à découvrir ce qui s'était passé dans le palais de Vélamare, mais inutilement: un silence morne et impénétrable régnait dans ce palais. Les gens en étaient consternés; et l'effroi que leur inspirait la douleur sombre et menaçante de leur maître, les rendait eux-mêmes farouches. On aurait dit que Vélamare était servi par des muets; il nous fut impossible d'en tirer aucune lumière.

Je ne laissai pas de veiller la nuit suivante encore autour du pavillon. Mais mon attente, également trompée, ne fut qu'un tourment inutile. Réduit au désespoir, je roulais dans ma tête les plus violens moyens de tenter l'impossible, lorsque je vis entrer chez moi l'homme religieux dont m'avait parlé Valérie comme de son fidèle et pieux confident.

Formose, me dit-il, éloignez-vous, fuyez, passez les mers, ne restez pas encore une nuit dans Séville. Demain vous seriez arrêté, et vous seriez perdu. Léonce a revu la lumière, il respire, et il va parler. Il respire! Ah! dis-je, mon père, le ciel en soit loué! Mais moi, pour m'éloigner, savez-vous ce qu'il faut que je laisse, et dans quel état? Je le sais; mais elle est captive, enfermée avec sa compagne; il leur est impossible de s'échapper. Juste ciel, m'écriai-je! et vous voulez que je pense à moi! — C'est elle qui le veut, et c'est elle qui vous l'ordonne. — Ah! si vous savez tout, puis-je l'abandonner? — Que feriez-vous pour elle en vous perdant? Elle est gardée à vue; elle est sous les yeux de son père. — Eh bien, c'est aux pieds de son père que, dans mon désespoir, j'irai tomber. — C'est là ce qu'elle vous défend. Vous ne connaissez pas l'inexorable Vélamare; il vous ferait traîner de ses pieds sur un échafaud. Pensez de quelle horreur il serait saisi pour un homme qui s'avouerait et le meurtrier de son fils et le séducteur de sa fille. Ah! loin d'en espérer pour vous ni pitié, ni clémence, tremblez et frémissez de la violence où, peut-être,

il s'abandonnerait contre son propre sang ! J'écarte cette horrible idée. Mais ce que je dois vous prédire, c'est que, si Valérie vous sait pris, traîné dans les fers, condamné au supplice, elle en mourra sur l'heure; et c'est vous qui l'assassinez. — Et si je l'abandonne, que devient-elle, ô Dieu ! — Oui, c'est Dieu qu'il faut implorer, c'est à lui qu'il faut recourir; et c'est ce Dieu toujours présent et secourable que je vous promets pour appui. Mon espérance, à moi, ajouta-t-il, c'est d'obtenir d'abord que Valérie soit en sûreté dans un cloître. Là je prendrai soin de pourvoir au secret de sa délivrance. Mais il faut pour cela le temps de laisser apaiser dans l'âme de son père un premier accès de douleur.

Saurai-je au moins par vous, lui dis-je, quelle sera sa situation, ce que vous aurez fait pour elle, et si je puis moi-même venir à son secours? Vous saurez tout; comptez sur moi, me dit cet homme charitable, je vous serai fidèle; et je vous le promets par tout ce qu'il y a de plus saint. Adieu donc, mon père, lui dis-je en pleurant et en l'embrassant, c'est à vous que je la confie; ne l'abandonnez pas. Vous saurez où je suis.

Devancer à Cadix le bruit de mon combat, et sortir de la rade sur le premier navire qui mettrait à la voile, aurait été le parti le plus sage; et c'était l'avis de Francisque. Mais partir de ces bords avant que de savoir ce que devenait Valérie ! Mettre un abîme entre elle et moi ! Je ne pus m'y résoudre, et mille morts présentes ne m'y auraient pas déterminé. Eh bien ! prenons, me dit Francisque, vers les montagnes de Grenade, un chemin qui, par des détours, nous menera dans la Murcie. C'est là que je suis né. Mon père y vit encore, il vous y donnera l'asile. Là du moins vous serez bien sûr de n'être point trahi.

Je suivis ce conseil; et retiré chez le vieillard, je renvoyai Francisque me servir à Séville auprès du bon religieux. Mais celui-ci n'avait plus d'accès dans le palais de Yélamare. Soit que l'on se doutât de notre intelligence, soit qu'on le soupçonnât d'affermir Valérie dans la résolution de se retirer dans un cloître, il n'était plus admis près d'elle; et tout ce que je pus savoir de lui, c'est qu'inutilement il avait insisté pour obtenir de la revoir.

Francisque en revenant m'apporter sa réponse, m'apprit en même temps que mon procès était instruit et poursuivi à toute outrance. Vélamare et Léonce n'y étaient point nommés; l'honneur de Valérie leur avait imposé silence; mais le père de Ferdinand, l'implacable Ovandès, désespéré de la mort de son fils, en pressait la vengeance avec des transports de fureur. Je ne sais quels témoins, ceux-là mêmes peut-être que j'avais envoyés au secours des blessés, déposaient contre moi, et ma fuite achevait

de me convaincre aux yeux des juges. Ma mort fut prononcée, et mes biens envahis.

Ah ! le ciel m'est témoin que ce ne fut point là, pour moi, le coup le plus sensible. Mais que devins-je, un mois après, lorsque Francisque me rendit ce que lui avait fait entendre mon fidèle hiéronimite ! Non, mon ami, lui avait-il dit, n'attendez plus rien de mon zèle; je n'ai à vous donner sur le sort de ma pénitente que de tristes pressentimens. Ce dont je suis certain, c'est qu'elle n'est plus enfermée dans le palais de Vélamare ; qu'elle n'est pas même à Séville; que personne n'y sait ce qu'elle est devenue ; qu'elle n'est dans aucun des couvens qui me sont connus. Hélas ! où est-elle donc, lui demanda Francisque avec effroi ? Le religieux leva les mains, baissa la tête, et dit : Demandez-le à son père ; c'est un secret sans doute entre le ciel et lui.

Grand Dieu ! reprit Formose, ce père impitoyable, instruit de l'état de sa fille, blessé dans son honneur, outré de douleur et de rage, aura-t-il.... Je n'ose achever. C'est cette image horrible qui me poursuit dans mon désert. Moi, j'aurais donc été la cause de la mort de cette innocente ! Moi la cause d'un parricide ! Ah ! mon ami, trouverez-vous à présent que cette natte, que cette pierre brute, que cette vie obscure et solitaire ait trop de dureté pour la tête proscrite qui a causé tant de maux ? Voilà pourtant quel est mon sort; voilà quel a été le fruit d'une passion que je croyais si louable, si vertueuse, jusqu'à l'instant fatal où, comme enveloppé dans les filets du crime, il ne m'a plus été possible de m'en dégager.

Francisque, à la mort de son père, quitta Séville, où il avait perdu l'espérance de me servir, et revint me trouver dans cette solitude. C'est lui qui m'a aidé à construire cette cabane. Il vit auprès de moi, dans le hameau voisin, rendu à son premier état; et c'est lui qui pourvoit aux besoins d'une vie qu'un juste et cruel repentir consume, hélas ! encore trop lentement. Ainsi parla le solitaire.

J'essayai de lui faire entendre que son malheur pouvait n'être pas tel que le lui présentait une sombre mélancolie; qu'un père en dérobant sa fille à tous les yeux, avait pu vouloir à la fois lui sauver la vie et l'honneur; qu'il était affreux de penser que la douleur, même la plus atroce, eût fait de Vélamare le bourreau de son sang; qu'il le calomniait; qu'il se calomniait lui-même en attachant à la faiblesse la plus involontaire et la plus pardonnable, le remords des plus noirs forfaits. Ah ! monsieur, me dit-il, n'eussé-je à m'imputer que sa honte, ses larmes, ses chagrins dévorans, et l'amertume affreuse dont elle a dû être

abreuvée, et cette langueur consumante qui a dû la conduire au tombeau, serais-je assez barbare pour me les pardonner!

Je vis que, pour calmer une imagination si violemment tourmentée, il fallait du temps, et je le priai de permettre que le confident de ses peines vînt les soulager quelquefois, les partager du moins, s'il ne pouvait les adoucir.

Je suis né, poursuivit mon aimable Suédois, avec un sentiment d'orgueil dont je m'accuse, mais que je me pardonne; c'est de me croire, dans le malheur, plus courageux que mes amis. Quand je suis affligé, mon âme se retire, et je n'ai besoin de personne; mais lorsque c'est mon ami qui souffre, je crois toujours qu'il a besoin de moi.

Du moment que Formose m'eût confié ses peines, je n'eus plus de repos que je ne fusse auprès de lui; et tantôt en atténuant les torts qu'il se reprochait à lui-même, et dont il faisait son supplice, tantôt en le flattant d'espérances confuses, j'étais sans cesse à manier les plaies de son cœur, pour y faire couler quelque adoucissement.

Un jour, après un violent orage, le ciel ayant repris la sérénité pure qui lui est naturelle dans cet heureux climat, j'allai revoir mon solitaire. Je le trouvai tout occupé d'un jeune enfant de l'âge de l'Amour, et aussi beau que lui. Mon sauvage l'avait enveloppé dans son manteau, et il me le fit voir tout nu. Adonis, à neuf ans, n'offrait pas un plus beau modèle; c'étaient les grâces de l'enfance dans toute leur délicatesse; c'était la nature idéale dans toute sa perfection. Je n'ai rien vu de si divin. Mon ravissement fut extrême.

Quelle est cette merveille, demandai-je à Formose? Hélas! c'est, me dit-il, un petit paysan que je viens de sauver des eaux; ses vêtemens sont là qui sèchent au soleil; l'orage était passé, mais la rivière était enflée; et cet enfant, une ligne à la main, était à l'autre bord. Moi, selon ma coutume, j'allais herborisant sur la pente de la montagne. Je l'aperçois sur la pointe d'un roc qu'avait mouillé la pluie; je l'y vois comme suspendu, immobile et tout occupé de l'hameçon qu'il suivait des yeux. Le pied lui glisse, il tombe et roule dans les eaux. Le courant l'entraînait: je m'y jette, et nageant vers lui, je l'atteins, le saisis, l'amène vers le bord, l'enlève dans mes bras, et tout évanoui je l'emporte dans ma cabane. Lorsqu'il s'est vu ranimé dans mon sein, il m'en a bien remercié, le pauvre enfant; mais il est désolé d'avoir perdu sa ligne, que sa mère, dit-il, avait filée de ses cheveux.

Elle doit être belle, mon petit, votre mère, lui demandai-je en le caressant? Oui, monsieur, me dit-il, elle est bien belle; mais elle est pâle; et cela m'afflige; car j'entends dire que lorsqu'on est

si pâle, on va bientôt mourir; et si je la perdais, je serais bien à plaindre! Après m'avoir donné son lait, c'est elle encore qui me nourrit. — Aimable enfant!..... ainsi vous n'avez plus de père? — Hélas! non. J'ai perdu mon père dès le berceau; je ne l'ai jamais vu; je n'ose pas même en parler; car dès que je le nomme, je vois ma mère toute en pleurs..... Tenez, la voilà qui m'appelle et qui me cherche à l'autre bord. Elle est inquiète de moi. Mon Dieu, oui, elle est inquiète! elle lève les mains au ciel. Elle me croit noyé. Ah! rendez-moi bien vite mes vêtemens, que je m'habille et que je paraisse à ses yeux.

Mon bon ami, me dit Formose, votre chaise est là-bas, faites-moi le plaisir de rendre son enfant à cette mère désolée. Allez, cher enfant, lui dit-il, allez la retrouver; aimez-la bien, et, le plus tôt possible, rendez lui tous les soins qu'elle aura pris de vous.

O Dieu! si Formose avait su quel était cet enfant qu'il pressait dans ses bras! s'il avait su que cette mère qu'il voyait éplorée à l'autre bord, était sa chère Valérie! Oui, mon ami, c'était Valérie elle-même. Je vous le cacherais en vain; vous l'avez déjà pressenti.

Dès que l'enfant fut habillé, je descendis avec lui la montagne; et en le montrant à sa mère, je lui fis signe que la rivière n'étant pas guéable dans cet endroit, nous allions la passer plus haut.

Lorsque nous fûmes dans ma chaise, son fils et moi, je voulus le faire parler; et d'abord je lui demandai quel était son nom? — Hyacinthe. — Celui de sa mère? — Pauline. — Celui de son père? — Marcel. — Si sa mère avait quelque bien? — Hélas! non, me dit-il; elle n'a ni champ, ni prairie, ni verger, pas même un troupeau. — Et de quoi vivez-vous? — Du travail de ses mains, et des mains de ma bonne amie. — Vous avez donc une bonne amie? — Oui, monsieur, qui vit avec nous, et qui soulage bien ma mère dans les petits soins du ménage. — Et quel est leur travail? — De filer la laine et la soie; et pour amusement, de faire, en paille et en osier, les plus beaux ouvrages du monde. Moi, je commence à me rendre utile; je prends au lacet des oiseaux, des poissons à la ligne; c'est tout ce que je puis. Mais lorsque je serai plus fort, j'espère mieux aider ma mère. Je serai berger, bûcheron, laboureur, que sais-je? Ah! monsieur, il me tarde bien de nourrir ma mère à mon tour.

Je demandai si elle était contente de son état. Il répondit qu'elle faisait semblant de l'être; mais qu'elle se cachait de lui pour pleurer avec son amie; souvent même, en le caressant, les larmes lui échappaient; et quelquefois aussi elle poussait de gros soupirs, en pressant de ses lèvres une boîte de paille, tissue de sa main, et sur laquelle étaient écrits des mots que je n'entends pas, disait-il,

mais qu'elle m'a promis de m'expliquer un jour. — Les avez-vous retenus ces mots? — Oui; très-bien; les voici : *Loyauté*, *amour et constance*. Juste ciel, m'écriai-je! Et lui, en souriant du cri qui m'échappait : Vous êtes donc bien étonné, me dit-il, qu'à mon âge un enfant retienne trois mots? Que diriez-vous si je vous récitais l'histoire du petit Moïse, et celle d'Isaac, et celle de Joseph, que je sais par cœur toute entière, et surtout celle de ce petit pauvre Ismaël, que ma mère ne peut entendre sans me baigner de ses larmes? Je sais pourtant bien tout cela.

Chaque mot confirmait l'indice de la devise de Formose; cependant, comme dans l'esprit de la galanterie espagnole, cette devise n'avait rien de singulier, ni de bien rare, ce n'était qu'un signe équivoque; et j'allai rêvant au moyen de mieux éclaircir ce mystère, sans laisser échapper moi-même rien qui décelât mon secret. Si c'est elle, disais-je, il faut que je l'amène à me faire sa confidence; et si ce n'est pas elle, il faut qu'elle n'ait rien appris de moi.

En remontant le bord de la rivière pour trouver un gué sûr, je voyais de l'autre côté la bonne mère qui cheminait pour venir au-devant de nous. Je passai; et lorsque je remis entre ses bras son cher enfant : Ah! monsieur, me dit-elle, vous me rendez la vie. Et par quel accident mon fils s'est-il trouvé à l'autre bord? L'enfant lui-même raconta son aventure. J'étais noyé, lui dit-il enfin, lorsqu'une espèce de sauvage, hideux à voir, mais plein de bonté dans le cœur, s'est jeté à l'eau pour me sauver, m'a pris, m'a emporté mourant dans sa cabane, et a fait pour me ranimer tout ce qu'il aurait fait si j'avais été son propre enfant. C'est lui, dès que je vous ai vue, qui a demandé à ce bon seigneur de me ramener près de vous. Hé quoi, dit-elle, il m'a donc envié le plaisir de lui rendre grâces! Il est, repris-je, un peu farouche. Peut-on l'être, dit-elle, avec tant de bonté? Et ne devrait-on pas se laisser voir à ceux à qui on a fait tant de bien? Je vis, comme lui, solitaire, mais il me serait doux d'exprimer ma reconnaissance à l'homme secourable qui m'a sauvé mon fils. Bonne mère, lui dis-je, il saura vos regrets, il y sera sensible; et avec moi, lui-même (car je le vois souvent; nous sommes tous les deux herboristes), oui, lui-même il viendra vous voir. En attendant, permettez-moi de vous accompagner jusqu'à votre hameau. Ma chaise m'attendra au bas de la montagne.

Interdite et embarrassée, elle me suppliait de n'aller pas plus loin. Je voulus doucement vaincre sa résistance. J'ai bien de la peine, lui dis-je, à quitter mon petit ami. Ce bel enfant m'a inspiré pour lui un intérêt sensible. Il n'est pas né pour vivre obscur dans un hameau; et j'ose lui prédire de nobles destinées. Oui,

j'ose annoncer à sa mère qu'il fera quelque jour sa gloire et son bonheur.

Il n'est point de gloire pour nous, me dit-elle en baissant les yeux ; il n'est pour moi d'autre bonheur que la paix de ma solitude.

Pourquoi, lui dis-je ? *L'espérance est la compagne du courage.* (Ces mots la firent tressaillir.) Et savez-vous, continuai-je, ce que le ciel destine à votre fils ; si en se montrant dans le monde aussi vertueux qu'il est beau, il s'annonce pour vouloir faire *tout pour la gloire et pour l'amour ?* (Son émotion redoubla, et ces paroles furent comme un aimant pour elle.)

Monsieur, me dit-elle, mon fils vous inspire pour lui des sentimens dont je suis confuse ; et vous me parlez à moi-même un langage qui me surprend. Puisque vous voulez bien m'accompagner jusqu'au hameau, je vous supplierai de me dire ce qui vous fait oublier ainsi l'humble état où vous me voyez. Je répondis que pour savoir que cet état n'était pas le sien, il ne fallait que la voir et l'entendre.

Ce n'est pas en Espagne, répondit-elle, que l'air et le ton du village diffère assez de celui de la ville, pour ne pas s'y tromper souvent. Dans l'infortune même, l'homme conserve ici sa noblesse et sa dignité. Oui, je l'ai remarqué, lui dis-je, mais jamais aussi bien que dans ce moment.

En effet, elle me reçut sous l'humble toit de sa demeure avec la même bienséance que si elle avait été dans le palais de Vélamare. Ce n'était point l'orgueil que l'infortune abaisse ; ce n'était point non plus l'humilité du repentir ; c'était une fierté simple, douce et modeste, qui cédait au malheur, mais sans y succomber. Il me semblait voir, dans l'éclipse d'une grande fortune, un limbe de clarté rayonner autour du nuage.

Dans sa chaumière, la pauvreté se cachait sous l'air de l'aisance. Les meubles les plus simples y étaient luisans de netteté, ou éblouissans de blancheur. Son amie auprès d'elle, avec un air d'égalité plus composé que naturel ; la familiarité de son langage et l'aisance de ses manières, dissimulaient mal son respect ; Valérie ne déguisait pas mieux sa supériorité sur elle ; et j'aurais distingué la dame et la suivante au soin même qu'elles prenaient de s'assimiler devant moi. Cette compagne avait nom Ursule. Mais il était possible qu'Ursule fût Thérèse ; et c'en était assez pour achever de m'éclaircir : je n'aurais eu qu'à les bien peindre l'une et l'autre aux yeux de Formose. Mais ce n'était pas encore lui que je devais avoir pour confident ; il était en péril ; et je me défiais d'un amour qui pouvait le trahir et le perdre encore. C'était la mère d'Hyacinthe que je voulais réduire à se dévoiler à mes yeux.

Lorsque nous fûmes seuls : Pardonnez, me dit-elle, au désir que vous m'inspirez de savoir qui vous êtes, d'où vous venez, et par quelle aventure vous vous trouvez dans nos hameaux.

Je lui répondis sans détour, qu'envoyé de la cour de Suède à celle de Madrid, je profitais de mes loisirs pour voyager dans ces belles provinces ; et, en lui parlant de ma patrie : c'est aussi parmi nous, lui dis-je, qu'on trouve dans les cœurs *loyauté*, *amour et constance*. Sa dissimulation ne put tenir à ce nouveau trait de clarté. Ah! monsieur, me dit-elle, mon fils vous a parlé; vous me répétez ses paroles ! — Il est vrai qu'il m'a dit les avoir lues sur une boîte merveilleusement travaillée ; mais il ne m'a pas dit ce que renfermait cette boîte ; cependant je crois le savoir; car dans nos régions du nord, nous sommes tous un peu devins. Vous vous faites un jeu de m'inquiéter, reprit-elle ; et je m'étonne qu'avec un air si vrai de s'intéresser au malheur, on se plaise à le tourmenter. Ah! que le ciel venge sur moi, lui dis-je, le malheureux que j'aurais voulu rendre plus malheureux encore ! Non, je n'aurai jamais cette barbare impiété. Je le respecterais, le malheur, dans le crime même; combien ne m'est-il pas sacré dans l'innocence et la vertu ! combien, dans la candeur et dans la bonne foi d'un cœur ingénu, tendre et faible, ne m'intéresserait-il pas! Ah! ce cœur tendre et faible vous est connu, s'écria-t-elle; je suis trahie. — Non, vous ne l'êtes pas; n'en ayez aucune frayeur. — Eh bien, dites-moi seulement ce que vous croyez que contient cette boîte. — J'y vois des sacrés caractères, mais j'y vois des traces de sang. — O Dieu! tous mes secrets sont divulgués. — Non, madame, ils ne le sont pas ; ils sont scellés sous une agate, et gardés sous d'étroits liens de ces beaux cheveux que je vois. — Ainsi vous savez tout. Ah! s'il vous est connu, le seul dépositaire du secret de mon âme, il sait donc où je suis? C'est lui qui vous envoie? Où est-il ? est-il en sûreté ?

Madame, nous avons, lui dis-je, des confidences à nous faire, et je suis presque sûr que nos deux secrets n'en font qu'un ; mais comme il est à vous, et qu'il n'est pas à moi, c'est à vous, à vous seule d'en soulever le voile. Ma confidence serait coupable si elle devançait la vôtre. C'est à vous de me prévenir.

Eh bien ! me dit-elle en tremblant, que voulez-vous savoir de moi? — Votre nom. — Valérie. — Et le sien ? — Don Maurice. — C'est donc Thérèse que je vois auprès de vous? — C'est elle-même. — C'en est assez. Ne perdez pas l'espérance de le revoir. — Ah! n'est-il pas encore sous le glaive des lois ! Où l'avez-vous laissé ? sait-il en quel lieu je respire ? — Il ne sait rien, il est encore menacé, fugitif ; une seule imprudence le perdrait, vous perdrait vous-même ; et je crains celle de l'amour. Restez ici inconnue au

monde, et que, dans son exil, le plus passionné, le plus fidèle des amans, ignore quel est votre asile. En vous servant, je veux vous savoir l'un et l'autre en sûreté contre vous-mêmes. Je vous réunirai quand il en sera temps. Mais dites-moi, pour l'en instruire, par quelle espèce de prodige vous avez pu échapper, comme lui, au malheur qui vous poursuivait.

Vous devez savoir, me dit-elle, en quel état il m'avait laissée. Si le souffle du vice avait un seul instant souillé l'âme de Valérie, si elle avait seulement pu prévoir le péril où le délire de la douleur et de l'amour la fit tomber, elle n'aurait pas le courage de soutenir l'humiliant regard d'un homme instruit de son malheur; mais un malheur aussi involontaire ne peut être un crime à vos yeux; au moins ne l'est-il pas aux miens. En m'accusant d'une faiblesse si cruellement expiée, ma conscience n'a point calomnié mon cœur; et ce cœur accablé de peines s'est du moins épargné d'injurieux remords. Je ne rougis point d'être mère. Je sais quelle rigueur a dû subir ma renommée au tribunal des mœurs et de l'opinion; une fuite, un enlèvement, sont des faits que le monde juge; il a dû me croire coupable, et je ne me plains point de sa sévérité; mais le fond de mon âme, c'est le ciel, mon amant et moi, qui avons seuls le droit de le juger.

Ce n'est pas moi, lui dis-je, qu'une âme aussi noble, aussi belle, doit craindre de trouver injuste; et devant moi, l'amante de Formose, la mère d'Hyacinthe peut parler sans baisser les yeux.

Vous n'ignorez pas, reprit-elle, l'événement de ce combat, où, sous les murs du jardin de mon père.....—Oui, je sais tout ce qui s'est passé hors du palais de Vélamare, jusqu'à l'évasion de Formose.

Eh bien! dans ce palais où mon frère était expirant, mon père égaré, furieux, ne méditait que la vengeance, et redoublait les ordres les plus pressans pour découvrir le meurtrier.

J'avais vu mon frère indigné de la réponse de Formose à la défense de me voir; et s'il osait l'enfreindre, je l'avais entendu me menacer de l'en punir. L'heure, le lieu, les combattans, tout m'assurait donc bien que Formose était l'inconnu, et qu'il n'était pas l'agresseur. On ne le nommait pas, on parlait seulement d'amour, de jalousie, de querelle entre deux rivaux; et j'étais soupçonnée d'avoir été la cause de cette querelle sanglante. Ce fut sur quoi mon père voulut m'interroger.

Ovandès est mort, me dit-il du ton le plus sévère; votre frère est blessé; il l'est mortellement peut-être. Vous savez d'où partent les coups; ma fille, il faut tout avouer. J'avouai tout ce que ma conduite avait eu d'innocent, je ne dissimulai que mon amour

et ma faiblesse. Il me nomma Formose ; je parus m'étonner comment Léonce et son ami s'étaient pris de querelle ensemble. Ah ! reprit-il, peut-être le savez-vous trop bien ! Mais trembles, si j'en ai la preuve ; et accompagnant ces mots terribles d'un regard plus terrible encore, il me laissa le cœur glacé d'effroi.

Je n'eus, toute la nuit, devant les yeux, que mon amant chargé de fers, condamné, conduit au supplice. Je le fis conjurer, comme vous l'avez pu savoir, de ne plus s'occuper de moi, et d'avoir recours à la fuite. Il m'obéit enfin ; et du moment qu'il eut disparu, je respirai, je me crus libre, quoiqu'enfermée au fond de ce palais, où tous les yeux veillaient sur moi.

Cette captivité dura tout le temps que mon frère fut en danger, et que trop faible encore, il ne pouvait se faire entendre ; mais dès qu'il put parler, il rendit à mon père un juste et noble témoignage de la loyauté de Formose ; et quant à moi, il répondit de ma plus parfaite innocence. Il me fut permis de le voir ; et dès lors ma prison fut moins étroite et moins sévère ; quelquefois même encore j'avais la liberté d'aller prendre l'air au jardin. Mais de quelles inquiétudes n'avais-je pas le cœur rempli et dévoré ! Dans sept mois j'allais être mère ; et cette horrible situation n'était pas le plus cruel de mes tourmens ; Formose allait être jugé.

Dans un moment où je me trouvai seule au chevet du lit de mon frère, je lui demandai si le procès du combat était poursuivi. Je n'aurais pas souffert qu'il le fût au nom de mon père, me dit-il ; et lui-même il y a renoncé : dans la crainte de t'exposer à des bruits offensans, il n'a pas voulu que ton frère fût nommé dans la procédure ; tout s'y réduit au combat de Ferdinand et de Maurice, sans même en expliquer la cause. Mais le duc d'Ovandès, désespéré de la mort de son fils, en demande vengeance ; il y emploie tout son crédit ; il cite des témoins à qui Formose a révélé son crime ; et sa fuite achevant de l'accuser, il y a tout lieu de craindre qu'il ne soit condamné.

Eh quoi ! lui dis-je, vous laisserez condamner l'innocent ! Et vous n'élevez pas la voix pour déclarer que Ferdinand et vous-même, vous avez mis Formose dans la nécessité d'une légitime défense ?

Ma sœur, me répondit Léonce, si je faisais cet aveu-là, je serais obligé d'en faire un plus funeste encore ; et vous, qui me pressez de m'accuser moi-même en me déclarant l'agresseur, vous devez savoir à quel prix il faudrait me justifier. Qu'il vous suffise de m'avoir mis aux portes de la mort ; ne me demandez pas de vous déshonorer, vous et votre famille. Respectez, redoutez un père qui ne souffrirait pas impunément l'affront que lui auraient fait vos amours. Ah ! monsieur, si mon témoignage avait suffi,

l'on m'aurait en vain menacée ; mais qu'aurais-je pu dire pour sauver mon amant ?

Concevez-vous un état plus horrible et plus accablant que le mien ? L'arrêt qui condamnait Formose me fut annoncé ; je pâlis ; mon sang se glaça dans mes veines. Mon père était présent, il m'observait sans doute ; cependant comme il dut lui-même sentir quelque remords du coupable silence qu'avait gardé Léonce, il ne fit pas semblant d'avoir remarqué ma douleur ; mais il prit la résolution de me séparer à jamais d'un homme qu'il voyait sans cesse, disait-il, la main fumante de son sang.

Je lui avais demandé un couvent pour asile, et j'appris qu'il me l'accordait ; mais je sus qu'il avait choisi celui de tous où je serais le plus étroitement gardée. Serait-ce là que j'irais déposer le fruit déshonorant de ma malheureuse faiblesse ? Pouvais-je me flatter que ma honte y serait cachée ? Ou plutôt pouvais-je douter que pour ensevelir le scandale de sa naissance, mon enfant ravi à sa mère..... Ah ! monsieur, je frémis encore de l'impression que fit sur moi ce funeste pressentiment.

Il ne me restait que le choix de tout avouer à mon père, et de lui abandonner ma vie et celle de cette innocente et faible créature, que je croyais sentir remuer dans mon sein ; ou d'échapper à sa furie, et de lui épargner par ma fuite de cruels et longs remords. Je connaissais sa violence ; et moins pour moi que pour lui-même, je redoutais, dans ses premiers transports, quelque funeste emportement.

Thérèse, dis-je à ma compagne, à quelque péril que je m'expose, je veux m'enfuir ; m'abandonneras-tu ? La pauvre fille, en me baignant de larmes, jura de ne jamais se séparer de moi ; et ce fut elle qui pourvut au moyen de nous éloigner.

Son frère aîné, Paul Luce, était batelier sur le fleuve. Il fut gagné. Nous descendîmes par la fenêtre du pavillon, à l'aide des cordons que nous avions tissus ; et vers le milieu de la nuit, nous nous rendîmes sur la barque où Paul Luce nous attendait. Il nous promit en descendant le fleuve, qu'à l'embouchure, et dans un lieu appelé Saint-Lucar, un pilote de ses amis nous donnerait l'asile, et nous ferait passer sur le premier navire qui, de Cadix, irait à Carthagène, où je disais moi-même avoir dessein d'aller.

Nous étions déguisées l'une et l'autre en femmes du peuple ; et sous le nom de ses deux nièces qui allaient dans la Grenade retrouver leur famille, l'officieux pilote voulut bien nous recommander.

N'admirez-vous pas, mon ami, me disait le comte de Creuts, comme un génie favorable à deux amans fidèles prenait soin de les réunir ?

En approchant de Carthagène, continua Valérie, nous fîmes

réflexion que les deux fugitives pouvaient y être signalées, et qu'il serait plus sûr de chercher un asile dans quelque village voisin. Le vaisseau qui rasait la côte nous laissa voir, au fond d'une anse, une vallée délicieuse, et un petit village sur le bord de la mer. C'est ici, dit Thérèse au patron du navire, que nous désirons de descendre; et lui, avec la complaisance d'un galant Espagnol, ayant mis à l'eau sa chaloupe, nous fit mener à bord.

Là, commençant à respirer, nous rendîmes grâces au ciel; mais la peur, qui ne croit jamais prendre assez de précautions, nous fit encore éviter le village; et sur les montagnes voisines, nous allâmes cherchant quelque endroit retiré, solitaire, inconnu au monde, où nous fussions en sûreté; le ciel nous offrit ce hameau.

Je vous épargne, reprit-elle, le récit des inquiétudes qui nous avaient accompagnées; l'effroi de deux colombes, volant au milieu des vautours, vous en donne une faible idée. L'habitude insensiblement rassura nos esprits; et bientôt d'autres soins que celui de ma vie vinrent s'emparer de mon cœur. Je fus mère; et mon fils suspendu à mon sein, m'inspira le courage que donne la nature aux plus timides des oiseaux, pour la garde et pour la défense des petits éclos sous leurs ailes. Non, il n'était point de péril que je n'eusse bravé pour protéger mon fils; et si j'avais été présente lorsqu'il est tombé dans les eaux, je m'y serais précipitée. Je m'y serais précipitée, si après l'avoir inutilement cherché dans le vallon, sur la montagne, il ne m'eût pas été rendu. Jugez, monsieur, combien je suis reconnaissante de votre empressement à me le ramener; jugez combien je dois bénir et révérer le charitable solitaire qui lui-même s'est exposé à périr pour me le sauver!

Vous devez, lui dis-je, madame, reconnaître après tant d'alarmes, qu'évidemment un Dieu se plaît à voir avec quelle constance vous avez vaincu le malheur. Je suis persuadé qu'il veut vous rendre heureuse; et je me flatte qu'il m'a choisi pour exécuter son dessein. Je vous quitte. Restez ici, obscuré et solitaire, et reposez-vous sur mes soins. Votre amant saura tout, et vous sera bientôt rendu.

J'allai le retrouver, mais je me gardai bien de lui donner aucune envie de passer le vallon. Je lui dis seulement que cette bonne villageoise, en revoyant son fils, avait fait mille vœux au ciel pour celui qui l'avait sauvé; et ses vœux, ajoutai-je, vous porteront bonheur; car il est rare que les vœux des cœurs reconnaissans ne soient pas écoutés. Pour moi, je serai, mon ami, quelque temps éloigné de vous; une affaire imprévue et pressante me ramène à Séville, mais je n'ai vu encore, ni la Murcie, ni la Valence; et j'espère bientôt revenir sur mes pas.

A Séville, me dit Formose, vous trouverez peut-être encore

ce bon hiéronimite, dont je vous ai parlé. Son nom est le père Athanase. Allez le voir ; et sans dire où je suis, apprenez-lui que je respire, et que je conserve toujours le souvenir de ses bontés ; surtout demandez-lui s'il n'aurait pas enfin quelque lumière à me donner sur le destin de Valérie.

Invisible tissu des événemens de ce monde ! Les soins, les mouvemens que j'allais me donner à Séville, à Madrid, en faveur de nos deux amans ; ce beau plan de conduite que je m'étais tracé ; les moyens que je méditais pour amener à la clémence les implacables ennemis de Formose, tout fut abrégé par ces mots : *Allez voir le père Athanase.*

Ah ! quel soulagement, quelle joie vous m'apportez, me dit le bon vieillard, dès qu'il m'eut entendu prononcer le nom de Maurice ! Que ne puis-je savoir de même si Valérie est encore au monde ! Mais hélas ! non, elle n'est plus. Je l'assurai qu'elle vivait. Dieu clément, je t'adore, dit-il avec transport ! J'aurai donc, avant de mourir, le bonheur de les voir unis ! — Que dites-vous, mon père ? — Je dis que ces deux cœurs si intéressans dans leur faiblesse, auront le prix de leur constance. J'ai déjà obtenu que l'abolition de l'arrêt de Formose serait sollicitée par la famille de Vélamare, et que Léonce attesterait lui-même que c'est lui qui fut l'agresseur. Hélas ! ce malheureux Léonce est consumé depuis long-temps du chagrin d'avoir dérobé ce témoignage à l'innocence, et son père, déjà courbé vers le tombeau, s'est enfin reproché le silence coupable qu'il faisait garder à son fils. L'un et l'autre ils s'accusent du désespoir que cet injuste arrêt mit dans l'âme de Valérie ; mais ils ne savent ce qu'elle est devenue. On doute dans Séville si son père la retient enfermée dans un couvent, ou si, dans sa colère, il ne lui a pas donné la mort. Quelques uns ont pensé qu'elle s'était noyée dans le fleuve ; d'autres, qu'en s'évadant, son amant l'avait enlevée. Cependant la tristesse et le deuil n'ont cessé de régner dans le palais de Vélamare. Enfin j'y ai été appelé ; et le père et le fils m'ont conjuré, presque à genoux, de leur dire si je savais où étaient Formose et Valérie. J'ai répondu que je n'en avais aucune connaissance. Le père a paru consterné.

Je fus injuste, m'a-t-il dit, et je rendis mon fils coupable. Je veux, autant que je le puis, expier ces deux crimes avant que de mourir. On m'accuse d'avoir trempé mes mains dans le sang de ma fille ; c'est une cruauté dont je ne fus jamais capable ; mais j'ai mérité d'être en proie à la plus noire calomnie, puisque moi-même j'ai laissé calomnier, condamner l'innocent. Les larmes lui étouffaient la voix.

C'est moi qui suis le criminel, a dit Léonce avec une douleur

encore plus déchirante ; insensé que j'étais, j'ai pris plaisir à voir s'allumer dans le sein de mon ami et de ma sœur, cet amour qui les a perdus ; je l'ai favorisé, je m'en suis fait un jeu ; j'en ai été le confident, le complaisant, à l'insu de mon père, dans l'espérance que leur hymen obtiendrait son aveu; mais bientôt, voyant qu'un parti plus riche et plus brillant se proposait, j'ai rebuté froidement un ami qu'il fallait ménager et plaindre. Ma froideur l'a blessé; il me l'a témoigné avec une fierté que j'ai prise pour une offense; et me rangeant du côté d'un rival irrité contre lui des mépris de ma sœur, je me suis joint à lui pour le venger. Enfin, moi, le second de Ferdinand, moi l'agresseur, moi le témoin de l'innocence de Formose, j'ai pu le laisser condamner, proscrire et dépouiller de tous ses biens; j'ai mis la mort dans le cœur de celle qui ne l'aurait jamais connu sans moi, et qui n'aimait en lui que l'homme généreux dont la valeur m'avait sauvé la vie. Où les trouver? où sont-ils l'un et l'autre? Faut-il mourir sans avoir réparé tous les maux que je leur ai faits? Tel fut le récit d'Athanase.

O mon ami! je reconnus dans ce moment combien est précieuse à l'homme la pensée qu'un témoin invisible et juste lit du haut du ciel dans son cœur.

Allez, dis-je à ce bon vieillard, allez leur annoncer qu'il existe à Séville un homme qui peut les consoler. Mon nom est le comte de Creutz, envoyé de Suède à Madrid; je sais dans quel endroit du monde respire Maurice Formose ; je crois savoir aussi où vit cachée Valérie de Vélamare; vous pouvez les en assurer.

Vous pensez bien qu'à l'instant même ils demandèrent à me voir. Je les prévins. Jamais sur deux visages n'avait été aussi visiblement empreint le long tourment du repentir.

Est-il bien vrai, monsieur, me demanda le vieux marquis de Vélamare? ma fille voit le jour! Je l'assurai qu'elle vivait. — Elle a suivi sans doute le malheureux Formose? — Non, il ne sait pas même dans quel lieu elle vit cachée, elle ignore aussi dans quel lieu Formose est retiré. Ah! monsieur, s'écria le vieillard à ces mots, ma fille était donc innocente! Elle est plus, elle est vertueuse, lui dis-je; et sous le ciel rien n'est plus respectable que Valérie dans son malheur. Je ne parle point de Formose : la noblesse et la loyauté de son âme vous sont connues; et le malheur n'a fait que lui donner de nouvelles vertus.

Eh bien! monsieur, me dit Léonce, dites-moi où il est; et je vais tomber à ses pieds, s'il n'est pas assez généreux pour me recevoir dans ses bras.

Messieurs, leur dis-je, il faut d'abord effacer jusqu'aux moin-

dres traces de l'arrêt qui l'a condamné; il faut que le duc d'Ovandès consente..... Ovandès ne vit plus, me dit Vélamare, et lui-même en mourant il lui a pardonné.

Dès lors, je vis l'orage dissipé comme par un souffle : l'arrêt fut aboli, les biens restitués; et l'honneur du nom de Formose fut rétabli dans tout son éclat. Il ne restait plus que la grâce d'Hyacinthe à négocier, mais ce n'était plus mon office; et je laissai à la nature, plus habile que moi et bien plus éloquente, le soin de la solliciter.

Dès que l'acte d'abolition fut dans mes mains, je ne demandai que le temps de ramener Valérie et Formose, et le plus tôt possible j'allai les retrouver.

Ici, vous attendez sans doute, mon ami, une belle reconnaissance; et d'un côté avec mon sauvage, de l'autre avec ma paysanne et mon jeune Hyacinthe, il ne tenait qu'à moi de produire sans art un coup de théâtre intéressant. Mais sur deux âmes fatiguées d'inquiétude et de douleur, pourquoi me serais-je fait un jeu cruel des commotions de la joie? Ils n'avaient besoin, l'un et l'autre, que de soulagement et de repos, après tant de peines.

Au lieu de préparer entre eux une scène d'étonnement, je pris soin d'affaiblir, au moins pour la sensible Valérie, ce coup dont la violence aurait pu l'accabler. Je lui avais laissé l'espérance; mais à mon retour, je trouvai ce sentiment presque éteint dans son cœur; je le ranimai doucement. Je lui fis d'abord voir comme possible, et puis comme assez vraisemblable une heureuse révolution dans la fortune de son amant : rien d'injuste n'était durable; la vérité n'éprouvait jamais que des éclipses passagères; l'innocence avait dans le ciel, et même dans le cœur de l'homme, un vengeur que l'on n'apaisait que par des expiations.

A mesure que je voyais ces premières lueurs d'espoir s'insinuer dans son esprit, je redoublais de confiance. J'allai jusqu'à promettre que Léonce et son père ne tarderaient pas à réparer l'injustice de leur silence, et qu'Ovandès lui-même ne voudrait pas emporter au tombeau celle de son ressentiment. Qui sait enfin, lui dis-je, si le ciel, qui dispose les événemens à son gré, n'a pas voulu que non loin de vous, Formose soit venu attendre l'un de ces coups du sort dont la cause est dans la nature, et qu'on ne trouve miraculeux que parce qu'ils sont imprévus?

Hélas! monsieur, me disait Valérie, pourquoi vous plaisez-vous à m'abuser de flatteuses illusions? On n'est point heureux par des fables. Non. Mais pourquoi, lui dis-je, seraient-ce là des fables plutôt que des réalités? Ce que je prévois est si simple, que si je venais à savoir que cette espèce de sauvage qui a sauvé

votre enfant des eaux est Formose lui-même, j'en serais à peine étonné. — Quoi, monsieur, ce sauvage!.... Elle ne put parler, tant l'émotion que j'avais voulu affaiblir était vive encore. — Oui, ce sauvage; et pourquoi non? Pourquoi si Formose respire, ne serait-ce point là qu'il se serait caché? Tout le prodige serait que son asile se trouvât si voisin du vôtre; et dans le voisinage de deux cabanes, il n'y a rien de miraculeux. — Quoi, monsieur, il serait possible, il serait vrai! — Sans doute, il est possible, il est vrai que c'est lui. — Dieu! juste Dieu! Mon fils! mon fils! s'écria-t-elle dans son égarement. Viens! ton père est vivant, tu vas le voir. Monsieur, pardonnez; mais je tremble, je n'ose encore.... Est-il bien vrai? Quoi, ce vallon, ce vallon seul nous séparait! Le sait-il? — Non, il ne sait rien; il ne sait point que vous vivez; il ne sait pas non plus que l'arrêt de sa mort est révoqué, qu'il rentre dans ses biens; il ne sait pas que votre père consent à vous donner à lui. Tout cela cependant est vrai, et nous allons le lui apprendre.

Quelque simplicité qu'affectât mon récit, je n'en vis pas moins le moment où sa tête en était troublée. A chaque mot son étonnement redoublait; ses mains tremblaient; tous les frêles ressorts de ce corps délicat et affaibli par la douleur, étaient en mouvement; je voyais palpiter ses fibres; ses yeux mêmes étaient vacillans; elle serait tombée en défaillance si je ne l'avais ranimée avec ces mots : *Allons le voir*. Tout à coup en effet ses forces lui revinrent; et prenant son fils par la main, allons le voir, s'écria-t-elle. Nous descendîmes la montagne, la mère, son enfant et moi, et tous trois dans ma chaise ayant passé le fleuve, nous voilà bientôt arrivés à l'autre côté du vallon.

C'était l'heure où le solitaire allait herborisant. Valérie et son fils étaient tout hors d'haleine. Voici, leur dis-je, sa demeure; reposez-vous tandis que je vais l'appeler.

Ah! vous qui m'accusez d'exagérer dans mes récits, donnez-moi des couleurs pour peindre l'attendrissement, ou plutôt le délire d'amour et de compassion où tomba Valérie en voyant l'état misérable auquel depuis neuf ans Formose était réduit. Ce toit, ce mur de gazon, cette natte, et cette pierre brute où reposait sa tête!..... C'est donc là, disait-elle, qu'il a gémi, qu'il a désespéré de me revoir. Elle s'y prosterna; ce lit fut baigné de ses larmes. Son enfant pleurait avec elle en tâchant de la consoler. Ah! ma mère! lui disait-il, quand nous allons embrasser mon père, est-ce le moment de pleurer?

Cependant j'errais çà et là, l'appelant, mais sans le nommer, et seulement par des sons de voix que répétait l'écho de la montagne.

Il m'entendit, il vint à moi; et dès que je le vis, m'avançant

au-devant de lui : Embrassez-moi, lui dis-je froidement, et félicitez-moi. J'ai réussi dans le dessein qui me ramenait à Séville. Vous êtes libre : voici l'acte qui vous rétablit dans les droits de l'honneur et de l'innocence. Vos biens vous sont rendus. Il me prit dans ses bras, et me serrant contre son cœur : Généreux ami, me dit-il, que ne vous dois-je pas? Vous me rendez la vie, la liberté, l'honneur, jusqu'à ces biens même que j'avais oubliés. Mais qui me rendra Valérie, ajouta-t-il avec le plus profond accent de la douleur? Qui vous la rendra? moi, lui dis-je. — Vous, mon ami! — Et sans cela qu'aurais-je fait pour vous? Ce ne fut qu'à ces mots que je vis éclater sa joie. Allons, repris-je, point de faiblesse. Don Maurice, faites-moi voir autant de fermeté à soutenir la joie et le bonheur, que vous avez eu de courage à vaincre la douleur et l'adversité. Je ne veux pas vous trouver insensible au plaisir d'apprendre que Valérie voit le jour; qu'elle est mère; qu'elle a un fils aussi beau qu'elle-même; que vous allez bientôt les voir; que votre ami Léonce vous est rendu; que son père consent à ce que vous soyez l'époux de Valérie : tout cela doit vous causer sans doute un agréable étonnement; mais dans toutes les situations de la vie, une âme forte se possède.

Qu'appelez-vous une âme forte, me dit-il en homme éperdu! Si la moitié de ces prodiges, si le seul bonheur de revoir ma femme et mon enfant était véritable ou possible, les transports de ma joie iraient jusqu'à l'égarement; j'en deviendrais fou dans leurs bras. J'aurais donc bien mieux fait, lui dis-je, de vous laisser votre bon sens, votre force et votre courage. Ah! mon ami, ne prolongez pas, me dit-il, le tourment de l'incertitude; et si le ciel a fait pour moi tant de miracles, dites-le-moi, prouvez-le-moi; menez-moi où respirent ma femme et mon enfant. Ils ne sont pas loin, répondis-je, et nous allons bientôt les voir. Suivez-moi. Tout hors de lui-même, et en homme vraiment égaré, Formose me suivit.

O Dieu! quelle entrevue! J'avais fait, comme vous voyez, l'impossible pour affaiblir des deux côtés le coup de la surprise et de la joie. Eh bien! je crus les voir expirer l'un et l'autre, lorsqu'en entrant dans sa cabane, Formose aperçut Valérie à genoux sur la natte, la baisant, l'arrosant de larmes; et qu'à sa voix, au cri perçant qu'il fit entendre, elle leva les yeux sur lui.

Elle avait perdu connaissance. Ce furent les pleurs d'Hyacinthe, ses cris, ses baisers, ses caresses, qui ranimèrent ses esprits; et moi, soutenant dans mes bras cet homme courageux qui avait tout surmonté, tout souffert sans faiblesse, et qu'un saisissement de joie allait faire expirer! je m'efforçais de lui sauver la vie : son bonheur l'étouffait; il respirait par des sanglots. Enfin les larmes

de l'amour, du bienheureux amour, s'ouvrirent un passage, et la natte en fut inondée. Ils furent un quart d'heure sans pouvoir se parler. Je n'essaierai point de vous répéter leurs paroles. C'étaient leurs noms, c'était le nom de leur enfant, c'était le mien, c'étaient surtout des élans de reconnaissance et d'amour vers le ciel, vers ce Dieu bienfaisant qui les avait pris en pitié. Ah! croyez-moi, les grandes passions n'ont pas d'autre éloquence.

Je les ramenai à Séville; et d'abord Formose, avec moi et le pieux hiéronimite, vint se jeter dans les bras de Léonce et aux genoux de Vélamare. Vous m'avez, lui dit-il, pardonné mes malheurs; ce n'est pas tout, et ce n'est pas assez encore; il faut me pardonner mon crime, il faut me pardonner un moment de délire que mes larmes et mes remords ont expié durant neuf ans de solitude et de souffrance. Le ciel lui-même est désarmé; il me pardonne, puisqu'il me fait enfin retrouver Valérie et le fils qu'elle m'a donné. O mon père! ô mon frère! imitez la clémence du Dieu que j'ai fléchi. Pardonnez-moi, à son exemple. Un mot du père de Valérie prononcé à l'autel, va réconcilier l'honneur, la nature et l'amour.

L'orgueil des Vélamare était brisé par le remords; il y avait étouffé la haine et la vengeance. Mais eussent-ils été féroces, l'air suppliant de dom Maurice, le caractère vrai, sensible et pénétrant que sa voix, son regard, ses pleurs donnaient à sa prière, les aurait adoucis. Leur confusion cependant perçait à travers leur silence. Mais lorsque Valérie, avec le plus beau des enfans, vint tomber aux pieds de son père et les arroser de ses larmes, la nature elle seule se saisit à la fois de tous les cœurs; je crus la voir envelopper, serrer, réunir dans ses bras le père et les enfans: tout fut justifié par elle; et incessamment aux autels les sermens de l'amour furent sanctifiés.

PALÉMON,

CONTE PASTORAL (1).

Après avoir long-temps considéré dans un religieux silence le tombeau sur lequel étaient gravés ces mots: *Et moi, je vivais aussi dans l'Arcadie*, des bergers, de jeunes bergères, que la vue de ce monument avait tristement occupés, s'en allaient émus et pensifs, l'amant à côté de l'amante; les uns les yeux baissés, les autres, d'un regard attendri, s'exprimant ce qui se passait

(1) D'après deux tableaux du Poussin.

dans leur âme; quelques uns se donnant la main, et semblant se dire l'un à l'autre: Puisque c'est là le terme où tout finit, au moins aimons-nous jusque-là.

Tandis que, l'esprit encore plein de ces idées mélancoliques, ils s'avançaient hors du bocage qui environnait le tombeau, ils virent au coin du vallon une bergerie solitaire, et à la porte de la cabane un vieillard assis et plongé dans une tristesse profonde. Son corps était courbé, sa tête chauve et parsemée de cheveux blancs s'appuyait sur la noueuse épine qu'il tenait dans ses mains. Il ne s'aperçut pas de leur approche, et ce ne fut qu'en entendant leur voix qu'il souleva sa tête et sa paupière appesanties. Ils furent tous frappés de son air vénérable: un roi dans le malheur n'aurait pas eu plus de majesté.

Ce caractère empreint sur le visage de Palémon, l'était encore plus dans son âme: c'était un sentiment de noblesse et de dignité qu'il attachait à sa condition, et qui relevait à ses yeux les plus humbles soins de l'empire qu'il exerçait sur ses troupeaux. Tout, dans la vie pastorale, s'était agrandi à ses yeux: l'Alphée était le roi des fleuves; les vallons qu'il arrose étaient pour lui le monde; Pan et Palès étaient au nombre des plus grandes divinités.

Saisis de respect à la vue de ce vieillard, les bergers s'arrêtèrent à quelque distance de la cabane devant laquelle il était assis; mais l'un d'eux s'avançant, le pria de leur dire quel était le tombeau qu'ils avaient vu dans ce bocage. C'est là, répondit le vieillard, que sont ensevelis tous les charmes de la jeunesse, toutes les prospérités de la vie, la beauté, la gloire, l'amour, l'amour heureux; là sont ensevelis, avec ma fille unique, mes espérances et ma joie; c'est le tombeau de Lycoris. En achevant ces mots, Palémon tourna lentement un regard douloureux du côté du bocage, et laissa retomber sa tête sur ses mains.

Pardonnez, lui dit le berger, à l'imprudente curiosité qui a renouvelé vos douleurs. Vénérable vieillard, mon dessein n'était pas de rouvrir la source de vos larmes.

Berger, répondit Palémon, les larmes d'un père sont douces, lorsqu'il pleure sur ses enfans: et quel serait le soulagement de son cœur, s'il ne pleurait pas? C'est l'unique plaisir qui l'attache à la vie. Oh! non, ne craignez pas de les faire couler, ces larmes bienfaisantes: grâces aux dieux, la source en est vive et intarissable; elle ne cessera qu'à mon dernier soupir.

Comme il parlait ainsi, les autres bergers et bergères s'étaient doucement approchés. Oui, leur dit-il, ce tombeau, que vous avez vu s'élever comme un autel dans ce bocage, est celui de ma fille. Elle était jeune comme vous, et la parque me l'a ravie. Le jeune Myrtis, son amant, l'a précédée chez les morts. Comme il

n'était pas son époux, je n'ai pas dû mêler leur cendre; mais il repose à côté d'elle. Sous le même gazon repose aussi Nélé, mère de Lycoris. Moi, j'achève auprès d'eux le cours de ma vieillesse solitaire, en attendant que le dernier sommeil descende sur mes yeux.

Bon père, lui dit le berger, puisque vous chérissez l'amertume de vos regrets, comme la chèvre du Ménale aime l'amertume du saule et du cytise, vous devez savoir gré à ceux qui vous invitent à leur parler de Lycoris; car le ruisseau se plaît à murmurer autour du caillou qui le brise. Oui, je me plais aussi, dit Palémon, à rouler ma pensée autour de ce tombeau. J'aime à parler de mon enfant; j'aime à me rappeler les heures fugitives de cette belle vie, aucun moment n'en est encore effacé de mon souvenir. Je la vois au berceau et au sein de sa mère; je la vois s'élever à la hauteur de mes brebis, et jouant avec leurs agneaux; je la vois croître comme le peuplier, dont sa taille avait la souplesse; je la vois belle, et, dans l'éclat de son printemps, plus fraîche que la prime-rose; et comme cette fleur naissante.... Un soupir lui coupa la voix, et ses yeux fondirent en pleurs.

Quelques instans après: Elle faisait ma gloire ainsi que mon bonheur, poursuivit Palémon. A peine eut-elle paru dans les fêtes de nos hameaux, sa beauté devint si célèbre, qu'un statuaire à qui les dieux avaient donné le talent d'animer l'argile lorsqu'il exprimait leur image, Alcimédon, vint me prier de lui permettre de donner à Diane les traits de Lycoris. Je fus trop sensible peut-être à cet excès d'honneur; les dieux m'en ont puni. Lorsqu'il eut fini son ouvrage, Alcimédon me dit: Le marbre va donner à ces traits l'immortalité. (Hélas! le marbre est insensible.) Je te devrai ma renommée, ajouta-t-il; reçois de moi, en récompense, cette coupe de cèdre qui jusqu'ici a été mon chef-d'œuvre: je n'ai jamais rien imité plus délicatement que ce pampre qui la couronne; et les deux chèvres qui s'élancent pour en atteindre le feuillage sont ce que mon ciseau a produit de plus animé. Hélas! vous allez voir que cet homme divin n'a pas borné à ce présent sa pieuse reconnaissance.

Ma fille avait atteint sa dix-huitième année, lorsque nous fûmes menacés du plus redoutable fléau. Dix fois un loup féroce avait rougi l'herbe de la prairie du sang de mes troupeaux. Nélé, la digne mère de Lycoris, vivait encore; elle était désolée; mes pâtres étaient consternés; j'étais moi-même accablé de tristesse. Cet animal vorace était sorti des forêts du Lycée, et dans toutes les bergeries il avait répandu l'effroi. Lycoris elle seule, au milieu de tant de désolation, conservait la sérénité de l'innocence de son âge. Ma mère, disait-elle, ne vous affligez pas; le dieu des

bergeries, Pan, ne nous a-t-il pas toujours chéris et protégés? Mon père ne lui a-t-il pas immolé tous les ans les prémices de ses troupeaux? Croyez-vous qu'il oublie une piété si constante? Non, il ne permet pas que le pays qu'il aime, l'Arcadie, soit ravagée; et il fera tomber le monstre sous les coups de quelque pasteur. Ainsi parlait ma fille, comme inspirée par le dieu même. Ah! bergers, on eût dit que son regard attirait sur nous le sourire de la fortune. Sa voix, du moins, sa voix répandait dans nos âmes une consolation plus douce que les parfums suaves qui s'exhalent des fleurs.

Son espérance ne fut pas vaine. Un soir, au bord de la forêt voisine, comme je venais d'abattre un chêne pour écarter l'hiver de mes foyers, ce loup formidable s'offrit à moi, chargé d'une brebis déchirée et bêlante encore. Tout son poil était hérissé, sa gueule était sanglante, ses yeux étincelans; et en passant auprès de moi chargé de ma brebis, il menaçait encore. Sa rage murmurait à travers ses dents écumantes. Je vous implore, ô dieu des troupeaux! m'écriai-je; et à l'instant, d'un coup de ma hache pesante, j'étendis le monstre à mes pieds.

Je reviens à la bergerie, encore pâle de ma frayeur, mais transporté de joie. Eh bien! me dit ma fille, je vous l'avais prédit, mon père. Voyez si la fortune ne sait pas, ainsi que l'abeille, changer l'amertume en douceur. Nous avons, il est vrai, perdu un superbe belier, douze de nos brebis, et même le plus courageux de nos chiens et le plus fidèle; mais, mon père, quelle est la vie dont la prospérité n'est mêlée d'aucun revers? Bientôt des agneaux bondissans viendront repeupler la prairie, nos malheurs seront oubliés; mais la défaite de l'ennemi cruel dont vous avez délivré nos vallons ne sera jamais oubliée; elle va vous couvrir de gloire; et tant qu'il y aura des troupeaux et des pasteurs dans l'Arcadie, le nom de Palémon ne périra jamais. Telles furent, bergers, les paroles de cette enfant si jeune encore, et cependant si sage. Nous l'écoutions avec étonnement, sa mère et moi, et nous croyions entendre une divinité.

Vous pensez bien, poursuivit Palémon, que je ne manquai pas de rendre au Dieu qui m'avait secouru d'éclatantes actions de grâces. Les pasteurs des bords de l'Ophis, de l'Erimante, et de l'Alphée, vinrent tous m'honorer du nom de leur libérateur. Ce n'est pas moi, leur dis-je, qui vous ai délivrés, c'est le grand Dieu qui nous protége; et si vous m'en croyez, pasteurs, dans le lieu même où le monstre a péri, nous offrirons des sacrifices à ce Dieu qui veille sur nous. Tout d'une voix la fête fut résolue et annoncée pour les beaux jours où le soleil atteint le signe des fils de Léda.

Jamais rien de plus solennel ne s'était vu dans l'Arcadie. Un temple magnifique où de jeunes tilleuls, transplantés avec leur racine, formaient un double péristyle, et courbaient leurs rameaux naissans ornés d'une tendre verdure; un autel du plus beau gazon qui eût bordé le lit de l'Alphée, et ce gazon tout émaillé de fleurs; des guirlandes que des bergères, Lycoris à leur tête, avaient tissues et nuancées, avec un art inimitable, de toutes les couleurs dont se revêt le printemps; une harmonie ravissante de flûtes, de hautbois, et de ces chalumeaux que Pan lui-même a inventés. Jamais les roseaux de Syrinx n'avaient rendu des sons plus doux (si ce n'est cependant au souffle et sous les lèvres du dieu qui l'avait tant aimée; car jamais ni dieu ni mortel ne fera comme lui soupirer ces roseaux). A ces accords, mille éclatantes voix unissaient leurs accens, et faisaient retentir les airs des louanges du dieu tutélaire de nos prairies. Je n'ose dire que mon nom se mêlait à leurs chants; trop fortuné mortel, tant de prospérités allaient m'échapper comme un songe. Enfin trois génisses sans tache, et vingt brebis choisies sur tous les troupeaux du vallon, venaient s'offrir en sacrifice. Concevez-vous, bergers, un spectacle plus magnifique? Concevez-vous, hélas! un mortel plus heureux que moi?

Je le fus encore davantage, lorsque, dans les jeux célébrés après le sacrifice, je vis ma fille, à qui tous les yeux, tous les cœurs donnaient le prix de la beauté, je la vis obtenir encore sur ses compagnes et le prix de la danse et celui de la course; et le front chargé de couronnes de jasmin, de myrte et de roses, venir cacher sa rougeur dans les bras et sur les genoux de sa mère. Ah! ce n'est rien encore au prix des nouvelles émotions qui firent tressaillir mon cœur.

Les prix de la lutte et du chant étaient réservés aux pasteurs. Myrtis remporta l'un et l'autre. Je ne vous dirai point quel était ce Myrtis: le souvenir de sa beauté sera dans l'Arcadie aussi durable que le cours de l'Alphée. Les nymphes du Ménale et du Lycée ont pleuré sa mort.

C'était surtout dans l'art du chant qu'il excellait parmi tous ses rivaux; et lorsqu'au pied de l'autel du dieu Pan, il célébra les faveurs de ce dieu répandues sur les campagnes, aucun de nous n'aurait voulu changer sa destinée contre la fortune des rois.

Dans ses chants, il parut d'abord vouloir nous faire envier les jouissances de l'avarice; et il nous fit voir un navire chargé des trésors de Corinthe, et fier de son fardeau, voguant à pleines voiles, sur la foi trompeuse des vents; mais bientôt il nous le fit voir assailli, battu par l'orage, brisé contre un écueil, englouti dans les flots. Il nous fit voir sur le rivage l'avare maître de ces

richesses pâle d'horreur, contemplant son naufrage, et dans ses yeux l'orgueil de l'espérance faisant place à l'effroi et au plus cruel désespoir.

Ensuite il vanta les exploits et le triomphe d'un héros que la victoire a couronné; il nous le montra sur un char environné d'un peuple enivré de sa gloire; et l'instant d'après, accusé, condamné par ce même peuple, et allant vieillir et mourir ou dans l'exil, ou dans les fers.

Il nous fit voir de même un roi dans son palais, environné de sa puissance, et revêtu, comme les dieux, de splendeur et de majesté. Mais soulevant les rideaux de pourpre sous lesquels on croit qu'il repose, il nous le fit voir agité de craintes vigilantes et de soins dévorans.

Bien plus heureux, dit-il enfin, le laboureur dont les bœufs dociles creusent un fertile sillon, car la terre la plus sauvage est moins ingrate que les hommes. Mais plus heureux encore l'humble et sage pasteur, qui, dans la paisible Arcadie, borne ses vœux, ses espérances, tous ses désirs à posséder un troupeau qui prospère, un chien fidèle et vigilant, une bergère aimable et qui se laisse aimer : je dirais bien, et qui l'aime à son tour; mais ce serait, ajouta-t-il, attribuer à un simple mortel un bonheur que les dieux peut-être se sont réservé à eux-mêmes.

Ainsi chanta Myrtis; et le dieu des bergers reçut, comme l'hommage le plus digne de lui, l'éloge de la bergerie.

Le vainqueur fut couronné de lierre, de ce lierre que les filles de l'harmonie, les muses, préfèrent à l'or; et j'ajoutai à sa couronne, pour prix du chant qu'il avait fait entendre, la précieuse coupe dont m'avait fait présent le statuaire Alcimédon.

Quelle fut ma surprise, lorsqu'en la recevant il me dit : Je l'accepte, Palémon, cette coupe inestimable et digne du nectar que la jeune Hébé verse aux dieux! Mais gardez-la-moi; l'usage en est sacré, et je n'y veux tremper mes lèvres que lorsqu'elle sera ma coupe nuptiale, et que la belle Lycoris y daignera boire avec moi. Alors se tournant vers Nélé : Digne mère de Lycoris, permettez, lui dit-il, que je mette à ses pieds ce que j'ai de plus cher au monde; et détachant de ses cheveux la couronne de lierre dont ils étaient ornés, il la laissa tomber aux pieds de Lycoris. A l'instant, les airs retentirent d'applaudissemens redoublés, et mille voix proclamèrent Myrtis le berger, l'époux de ma fille.

Palémon, me dit-il, c'est là mon vrai triomphe, si jamais je puis l'obtenir. Tous les cœurs vous expriment le vœu du mien; puissent les dieux vous l'inspirer; et puisse Lycoris obéir sans regret à la volonté de son père! J'embrassai le jeune homme;

Nélé lui prit la main, et ma fille alla, de pudeur, se cacher parmi ses compagnes.

Vous pensez bien que dès ce moment Myrtis me fut presque aussi cher que peut l'être un fils à son père. Le lendemain, je le vis arriver dans le vallon, précédé d'un troupeau qu'Apollon, Apollon lui-même n'aurait pas rougi de conduire. Vingt génisses et deux taureaux dans tout le feu de la jeunesse, deux cents brebis qui pliaient sous le poids d'une laine semblable à des monceaux de neige; et au milieu de ces brebis, des beliers revêtus d'une épaisse toison de la même blancheur. Cinquante chèvres traînant à peine le fardeau de ce doux breuvage dont fut nourri l'enfance du souverain des dieux; et à leur tête, leurs amans le front armé pour les combats qu'exciterait leur ardeur jalouse. A l'entour du troupeau, six molosses faisaient la ronde sous des conducteurs vigilans. Hélas! pour être préféré à tous les bergers d'Arcadie, Myrtis, tu n'avais pas besoin de m'étaler tant de richesses. Mon cœur et le cœur de ma fille t'avaient déjà promis sa main.

Palémon, me dit-il, avant d'avoir vu Lycoris, je me croyais heureux; je ne puis plus l'être sans elle. Ni toutes ces richesses dont les dieux m'ont comblé, ni la gloire que l'Arcadie vient de décerner à mes chants, ne touchent plus mon cœur, si Lycoris ne les partage. Viens, ma fille, viens voir, lui dis-je, tous les biens qui te sont offerts, si tu acceptes l'époux que mille voix t'ont destiné, et que ton père te propose. Des biens! ah, mon père, dit-elle, il n'en est qu'un pour moi; c'est un époux chéri des dieux, choisi par vous, et au gré de ma mère. Myrtis, avec ces avantages, n'eût-il qu'une simple houlette, serait pour moi le premier des mortels.

Alors, tandis que les troupeaux se reposaient dans ma bergerie, et que dans des urnes d'argile, Lycoris et Nélé sa mère, faisaient couler des flots d'un lait délicieux, Myrtis et moi nous convînmes d'un jour pour célébrer cet hyménée. Jour funeste! jour effroyable! et qui semblait marqué par la haine de quelque Dieu. On a dit que la cause de nos malheurs fut le dépit jaloux des nymphes du Ménale, qui, amoureuses de Myrtis, et envieuses du sort de son amante, n'avaient pu souffrir leur hymen. Je ne veux point accuser les nymphes; puisqu'elles ont pleuré aux funérailles de Myrtis, elles n'ont point causé sa mort.

Le jour était venu : nos amis étaient rassemblés, l'autel, le sacrifice, le festin, le lit nuptial, tout était préparé. Le plus brillant soleil d'été s'élevait sur nos têtes; et tandis que dans nos troupeaux, le sacrificateur choisissait les victimes, pour les purifier et pour les couronner de fleurs, tous nos jeunes amans jouaient dans la prairie; et nous, pères et mères, partagés en deux troupes,

l'une assez près du lac pur et paisible où l'on avait coutume de laver mes troupeaux, et l'autre plus loin de ses bords, nous rappelant notre jeunesse, nous laissions nos enfans goûter en liberté les plaisirs de cet âge heureux.

Le seul Myrtis s'était séparé de la danse, pour offrir sa prière aux nymphes des sources voisines. Jeunes divinités, dont les urnes s'épanchent au sein de ce riche vallon, chérissez, disait-il, protégez un pasteur qui vient habiter parmi vous. Il accompagnera des sons de sa flûte champêtre le bruit de vos claires fontaines, le murmure de vos ruisseaux et le frémissement des peupliers qui les ombragent; il célébrera dans ses chants la fraîcheur de vos ondes pures; il annoncera vos bienfaits.

Alors, se dépouillant de sa tunique nuptiale, il s'était plongé dans les eaux du lac qui leur est consacré. Mais lorsqu'il en sortit, aussi pur, aussi éclatant que la feuille du lis ou celle du narcisse, lorsqu'elle brille encore de la rosée du matin, un énorme serpent, qui se tenait caché sous l'herbe, et qui se sent foulé sous les pieds de Myrtis, se dresse, l'enveloppe, se replie autour de son corps.

Tout à coup dans les airs un effroyable cri s'élève. Ma troupe et moi nous l'entendons de loin, et saisis de frayeur, nous écoutons. Le cri redouble, et nous voyons un groupe de pasteurs, plus voisin du lac, lever les mains au ciel, et par ses mouvemens, exprimer l'horreur et l'effroi. C'était Myrtis que l'on voyait enceint des longs replis de ce serpent qui l'étouffait. Hélas! ma fille et ses compagnes n'avaient pas même entendu ses cris; et tandis que le malheureux s'épuisait en efforts pour se dégager de ces nœuds, dont il était comme enchaîné, ma fille, son amante, ivre de bonheur et de joie, et le front couronné de fleurs, dansait au fond de la prairie, et animait par son exemple un cercle de jeunes amans. O trompeuse prospérité! qui peut se fier à tes caresses? qui peut s'endormir dans ton sein?

J'accourus, j'écrasai du fer de ma houlette la tête du serpent qui s'allongeait pour s'échapper. Secours tardif et superflu! l'infortuné jeune homme était à son dernier soupir. Il reconnut ma voix, et en ouvrant sur moi un œil mourant, il me tendit la main. Il voulait me parler; le nom de Lycoris vint mourir sur ses lèvres. Je l'embrassai. Il expira.

Le deuil le plus profond succéda tout à coup à la plus vive joie. Nélé s'avança tristement vers le lieu de la danse: Bergers, dit-elle, et vous, ma fille, cessez vos jeux; il n'est plus temps de se réjouir. Les dieux n'ont pas voulu que nous fussions long-temps heureux. Non, Lycoris, ce n'est plus votre hymen, ce n'est plus l'hymen de Myrtis, ce sont ses funérailles que ce jour, ce funeste jour doit éclairer. Myrtis n'est plus.

Myrtis n'est plus ! Ce cri d'étonnement et de douleur retentit dans tout le vallon. Dès que ma fille l'entendit, elle tomba comme frappée du coup mortel, et resta long-temps renversée, sans couleur et sans voix, dans les bras de sa mère. Nous la portâmes évanouie dans ma cabane ; et lorsqu'elle reprit ses sens, lorsqu'elle revit la lumière : Est-il bien vrai, mon père, me dit-elle d'une voix faible et déchirante ? Il n'est plus ! Elle se fit raconter sa mort ; elle voulut assister à ses funérailles ; et bien loin de cacher ses larmes, elle en fit gloire. Je pleure, disait-elle, l'époux que m'a choisi mon père : j'étais à lui, je suis à lui encore, je ne serai jamais qu'à lui, et en attendant que le tombeau nous réunisse, je ne demande qu'à le pleurer.

Hélas, jeunes et vieux, nous le pleurions tous avec elle ; ce fut, pour toute l'Arcadie, une calamité que la mort de Myrtis ; vos pères ont pu vous le dire. Les nymphes des bocages où Myrtis avait pris naissance, les nymphes des bords du Ladon, criaient la nuit : Myrtis est mort ! et des antres du Pholoë jusqu'aux cimes de l'Alésus, tous les échos de nos montagnes répétèrent long-temps ces mots : Myrtis est mort ! Ah ! rien n'était plus juste que ces regrets de sa patrie, il en était l'exemple, il en faisait la gloire ; il devait en être l'amour.

Mais moi, malheureux père ! quelle fut ma douleur, lorsque je vis ma fille languissante et fanée comme la fleur que le vent ou le fer a détachée de sa tige, s'éteindre à vue d'œil dans nos bras ! Elle nous aimait tendrement, sa mère et moi ; elle eût voulu vivre pour nous. Ah ! disait-elle en se livrant à nos caresses, consolez-moi, s'il est possible, et prolongez pour vous mes jours ; je vous les dois, je veux servir et soulager votre vieillesse, et n'aller retrouver Myrtis que lorsque vous ne serez plus. Mais l'amertume de la douleur se mêlait sur ses lèvres à la douceur de ces paroles ; et sa jeunesse et sa beauté se consumaient, comme la cire, composée du suc des fleurs, se consume à la flamme dont elle est l'aliment.

Sa mère succomba au chagrin de la voir périr ; cette mort avança la sienne. Elle touchait à sa dernière aurore, lorsque le statuaire Alcimédon revint me voir. Palémon, me dit-il, ce n'est plus pour une Diane, c'est pour l'amante de Zéphire, pour la divinité du printemps et des fleurs que je viens emprunter les traits de Lycoris. Ah cruel ! m'écriai-je, est-ce pour déchirer mon cœur que vous me tenez ce langage ? Flore, grands dieux, ma fille ! venez la voir éteinte ; venez voir la langueur, la pâleur de la mort dans les yeux, sur les lèvres, dans tous les traits de mon enfant. Hélas ! c'est peut-être aujourd'hui que son dernier soleil se lève ; et nous allons nous dire un éternel adieu.

En effet, ce jour même elle expira. Touché de ma douleur, Alcimédon, l'ami de la beauté, pleura son plus parfait modèle; et ce fut lui qui, pour honorer la mémoire de Lycoris, daigna lui élever ce tombeau.

Il voulait y placer son buste; il voulait y graver l'éloge de ses charmes. Oh non! lui dis-je, rien d'orgueilleux sur le tombeau de celle qui fut simple et modeste : qu'un marbre pur rappelle la candeur de son âme, et qu'il apprenne à la jeunesse heureuse à ne pas s'éblouir de sa félicité; qu'il lui fasse penser à celle que les plus douces espérances ont si cruellement trompée, au moment même où la fortune, l'amour, l'hymen, la gloire, tous les dieux favorables, semblaient se réunir pour l'élever au faîte du bonheur. Qu'il vous suffise donc, homme divin, de graver sur le marbre cette leçon pour nos bergers : *Et moi, je vivais aussi dans l'Arcadie.* La renommée dira le reste; et on ne l'oubliera jamais.

Tel fut le récit de Palémon. Il fut suivi d'un long silence. Enfin, l'une de ces bergères, Délie, après avoir consulté les yeux de Ménalque : Sage vieillard, dit-elle à Palémon, tant de douleur aurait au moins encore quelque soulagement, s'il vous restait des enfans dont l'amour fût l'appui de votre vieillesse. — Je n'ai plus rien qui me soulage, répondit Palémon; la Parque ne m'a rien laissé. Si vous vouliez, reprit Délie, je vois ici deux orphelins, un berger et une bergère, qui seraient bien contens, bien glorieux, que Palémon daignât leur tenir lieu de père, les adopter pour ses enfans. Cette bergère, serait-ce vous, demanda le pasteur? vos regards semblent me le dire. Mes regards, lui répondit-elle, doivent vous dire aussi quel serait le berger. — Ce jeune homme? — Oui, Ménalque, mon amant, bientôt mon époux. Il n'est pas beau comme Myrtis; sa Délie est plus loin encore de ressembler à l'objet de vos larmes; mais ils vous chériraient tous deux si tendrement, que vous les croiriez animés par les mânes pieux qui habitent ce bocage. — Eh bien, Délie, et vous, Ménalque, venez, dit Palémon, venez au tombeau de ma fille lui jurer de rendre à son père les mêmes soins, s'il est possible, qu'elle lui rendait elle-même; et moi je promettrai de vous aimer, non pas comme j'aimais ma fille, mais autant que je puis chérir tout ce qui n'est pas Lycoris.

Cette adoption fut consacrée sur le tombeau; les bergers, les bergères en furent les témoins. Ils laissèrent Ménalque et Délie auprès du vieillard; et le jour suivant ils revinrent assister à leur hyménée. Une joie insultante ne vint point s'y mêler. L'amour et le bonheur s'y tinrent voilés en silence. Palémon conduisit les deux époux à l'autel; et en les unissant, il baigna leurs mains de

ses larmes. Mais insensiblement ses larmes perdirent de leur amertume; une douce et tendre famille peupla sa solitude, l'égaya quelquefois, et après avoir été long-temps le plus heureux des pasteurs d'Arcadie, et long-temps le plus malheureux, il acheva de vieillir content de la dernière consolation qui reste à l'homme vertueux, dans des afflictions sans remède, la douceur de faire du bien, et de laisser de soi de tendres souvenirs.

LES SOUVENIRS DU COIN DU FEU.

La jeunesse vit d'espérance, la vieillesse de souvenirs : Montaigne l'a dit avant moi, on l'avait dit avant Montaigne. Lesquels sont les plus doux ou de ces souvenirs ou de ces espérances? Si j'osais décider, ce serait en faveur des souvenirs de la vieillesse. Ils sont accompagnés de regrets, j'en conviens, et mêlés de quelque amertume; mais il en est comme des liqueurs, dont l'amertume même est agréable au goût, lorsque leur douceur la tempère. Ce qu'il y aurait de déchirant dans nos regrets est émoussé par l'âge, la nature a pris soin d'en affaiblir l'impression, et dans l'éloignement, nos plaisirs et nos peines ne sont plus que comme des songes, que l'on aime à se retracer.

Les espérances de la jeunesse sont plus piquantes, il est vrai; mais d'une pointe douloureuse, quelquefois déchirante; l'émotion en est trop semblable à celle de la fièvre : elle en a les accès, les frissons, les intermittences. Elles sont tristes et brûlantes comme la passion qui les conçoit, jamais sans trouble; jamais sans cette impatience qui fait le tourment des désirs. Voyez le jeune ambitieux, le jeune amoureux, que fatigue une longue et pénible attente; l'inquiétude le consume, et il n'espère qu'en tremblant. Il est taciturne et pensif en méditant ses espérances; au lieu que le vieillard est gai, babillard, animé, soit qu'il se rappelle ses peines, soit qu'il se raconte ses plaisirs.

Cette espèce de jouissance est surtout vive et douce pour les vieillards, lorsqu'ils sont ensemble : soit parce qu'elle est réciproque, soit parce que leurs récits les ramènent, les réunissent, les font comme revivre au temps qu'ils chérissent encore, et qu'ils appellent le bon temps.

Ce fut cet excellent remède contre les ennuis du vieil âge, que Franklin, avant d'aller mourir au sein de sa patrie, nous enseigna, un jour qu'il avait à dîner des convives à cheveux blancs. Attendri par l'idée d'une absence éternelle, il se recommandait à la mémoire de ses amis, et le verre à la main, il leur disait adieu.

Ah! que ne nous est-il possible, lui dit l'un d'eux, de vous accompagner, et d'aller achever de vivre dans un pays où la vieillesse est honorée! Où ne l'est-elle pas, reprit Franklin, lorsqu'elle sait être elle-même ce que la nature veut qu'elle soit, paisible, douce, modérée, indulgente et surtout précédée d'une vie honnête et louable?

Hélas! lui dit Closière (celui qui avait parlé), vous voyez des vieillards qui n'ont ni la tristesse, ni l'humeur épineuse qu'on attribue à leur âge; et dont la vie, utilement et innocemment occupée, a mérité l'estime de leur postérité; leur récompense n'en est pas moins l'abandon et la solitude. Le temps n'est plus où en France, comme en Pensylvanie, on vieillissait environné et révéré de sa famille; dans ce temps-là le bisaïeul voyait ses enfans, leurs enfans et les enfans de leurs enfans tous assis à la même table, et autour du même foyer. Ces fêtes de Noël où nous allons entrer, celles de Pâques, les jours gras, ces beaux jours des Rois et de la St.-Martin, et nos fêtes à nous, aïeux, pères et mères, étaient d'heureuses solennités, où la piété filiale éclatait au sein de la joie. Comme on s'aimait alors! comme on était content, comme on était ravi de se trouver ensemble, tous animés du même sang, tous unis des mêmes liens! et si quelque froideur ou quelque inimitié s'était glissée dans la famille, comme elle cédait ces jours-là, aux sentimens de la nature, et comme elle se dissipait!

Toutes ces fêtes sont abolies, tous ces nœuds sont presque rompus; et d'une année à l'autre, les dissensions domestiques s'enveniment en vieillissant: plus de cordialité entre parens: les frères mêmes et les sœurs se haïssent. Les pères et les mères sont délaissés par leurs enfans. Ainsi parlait le bon homme Closière; et ses amis Norival, Tomeri, Saint-Philippe et Lormeuil se plaignaient comme lui de ce délaissement.

Mes amis, leur dit Benjamin, ne vous faites pas un malheur des vices qu'une société mélangée et multipliée contracte inévitablement en se corrompant elle-même; et pardonnez au nouvel âge ce qui n'a pas été sans exemple dans l'ancien temps.

Sans doute il serait doux pour les vieillards de présider comme à Lacédémone, ou comme dans la république imaginaire de Platon, aux exercices de la jeunesse, à ses danses, à ses festins: il serait encore plus utile à la jeunesse d'être admise aux entretiens des bons vieillards, comme dans les anciens banquets; elle y prendrait exemple de cordialité, de franchise; elle y prendrait leçon de prudence et d'honnêteté.

Cependant il faut convenir que la jeunesse a des intérêts et des affaires qui ne sont plus les nôtres; et dans un monde où le plaisir a pris tant de vogue et tant de faveur, il n'est pas étonnant que

la jeune volée se détache de nous à qui le même attrait ne donne pas le même essor.

Ah ! dit Norival, je crois voir dans le relâchement des liens naturels et des affections domestiques, une cause plus éloignée : pères et mères de famille, nous ne sommes que des images de ce père par excellence que nos enfans négligent et semblent avoir oublié. La piété filiale doit s'éteindre où s'éteint une piété plus juste et mille fois plus sainte. On se repentira d'avoir abandonné l'éternelle règle des mœurs, et l'on reconnaîtra qu'un Dieu, un culte, une morale infaillible et invariable étaient pour l'homme autant un besoin qu'un devoir.

Oui, je l'espère, dit Franklin ; mais pour vous, mes amis, vous avez en vous-mêmes le moyen de vous préserver des ennuis de la solitude, et de vous rendre heureux encore. Les jeunes gens vivent ensemble ; en cela seul, imitez-les ; formez un cercle des meilleurs et des plus estimables citoyens de votre âge ; et là, les yeux tournés vers vos belles années, laissez votre pensée revenir sur vos traces, et vos âmes se rajeunir en respirant encore l'air de votre printemps. Vous n'entendrez plus tant parler de courses de chevaux, de spectacles, de bals, de parures nouvelles ; mais en revanche vous vous rappellerez des souvenirs intéressans, et le passé vous distraira du présent et de l'avenir.

Cette idée fut accueillie de la vieillesse du voisinage : la société se forma ; les femmes voulurent en être ; et les trois fêtes de Noël, le foyer de Closière en fut le rendez-vous. On s'assemblait à six heures du soir ; on soupait à neuf heures ; dans l'intervalle on causait gaîment : l'à-propos amenait des contes ; chacun faisait le sien ; et la place de la conteuse ou du conteur était le coin du feu. Saint-Philippe, vieux militaire, fut celui qui donna l'exemple.

Ce que nous a conseillé Benjamin n'est pas nouveau pour moi, dit-il : un ami de mon père, le comte Le Danois, dans ses vieux ans, menait la vie que nous allons mener ensemble. Il n'admettait plus à sa table que des vieillards dont il était lui-même le doyen. C'était un plaisir de lui voir savourer les douceurs de ce reste de vie : il y était d'autant plus sensible qu'il n'avait pas dû s'y attendre ; et ce n'était que par un miracle qu'il avait vu de si longs jours. A ce mot d'*un miracle* chacun prêta une oreille attentive ; et il commença son récit.

C'est de mon père que je tiens ce que je vais vous raconter : c'est lui que vous allez entendre.

Ecoute, me dit-il, un jour que Le Danois était venu le voir, écoute l'aventure de cet heureux vieillard, et tu croiras à la destinée. Nous étions tous deux du même âge, et nous faisions ensemble nos premières armes dans la campagne où se donna

la bataille de Malplaquet. En combattant l'un à côté de l'autre, je le vis tomber d'un coup de feu que je crus mortel; et en effet, le lendemain je lus son nom dans la liste des morts. Je le pleurai; j'étais encore peu familiarisé avec ces images terribles qu'affaiblit l'habitude dans l'âme du soldat. Le champ de Malplaquet était pour moi le premier spectacle des événemens de la guerre, et dans l'impression générale que me fit ce tableau, se confondit, je te l'avoue, le sentiment particulier de la perte de mon ami. Mais quand l'hiver nous donna du relâche et laissa reposer nos armes, je me souvins que non loin du village que mon régiment occupait, Le Danois avait pris naissance. Sa mère, si elle vivait encore, devait être dans la douleur. Je me fis un devoir d'aller la consoler ou pleurer avec elle.

En arrivant, je vois de loin tout le château illuminé; j'approche, j'entends des violons. Je crois me tromper, je demande si c'est bien là qu'habite madame Le Danois. On m'assure que c'est la mère, et on ajoute que c'est une noce qui se célèbre dans son château. J'outrageai le cœur d'une mère, en m'indignant qu'elle pût se livrer à l'allégresse d'une noce, après la mort si récente encore de son fils, de son fils unique! Je voulus cependant m'assurer, par mes propres yeux, de ce que j'avais peine à croire. J'arrive; on m'annonce; j'entends une exclamation de joie éclater à mon nom; et en entrant dans une salle où cinquante convives étaient rangés à table, je vois mon jeune ami à côté de sa mère, et auprès d'une bonne et simple villageoise. Juge quelle fut ma surprise. Dès qu'il me voit, il se lève, s'élance, se précipite dans mes bras. Il était pâle et faible encore, mais tout rayonnant de bonheur.

Ah! mon cher Le Danois, lui dis-je, est-il bien vrai que vous vivez; et n'est-ce point une ombre que j'embrasse? Non certes! me dit-il; tout exténué que je suis, je me sens bien vivant, et nous ferons encore ensemble quelques campagnes, je l'espère. Prenez place à notre banquet. C'est Marguerite, ma sœur de lait, la fille aînée de ma nourrice, que nous venons de marier. Elle est jolie, vous la voyez auprès de son époux. Elle l'a choisi elle-même, jeune, frais et dispos comme si on l'avait fait pour elle. Moi, qui n'ai pas encore repris la même fraîcheur de santé, vous me voyez entre mes deux mères; car n'en déplaise à celle qui m'a donné le jour, je puis dire que j'en ai deux. Tout ce cercle d'honnêtes gens sont les familles des deux époux et nos bons voisins de campagne.

Le souper fut brillant, de cette gaieté villageoise qui n'a besoin pour s'animer que de quelques coups de bon vin. Après le souper, nous menâmes les époux au lit nuptial, qui dans le château même

leur était préparé. Chacun se retira ; la bonne Mathurine resta seule auprès de sa fille. La noce alla danser le reste de la nuit, dans un pavillon reculé. Alors, seuls, mon ami et moi avec sa respectable mère, nous pûmes causer à loisir; et tu dois bien penser que ma curiosité la plus impatiente fut de savoir comment, ayant été laissé pour mort sur le champ de bataille, il en avait été sauvé.

J'y avais passé la nuit, me dit-il, sans mouvement, sans connaissance, n'ayant plus qu'un souffle de vie; quand le matin, au point du jour, arriva ma nourrice dans ces plaines de sang, où l'on était encore à dépouiller les morts avant de les ensevelir. Son village n'était qu'à quelques lieues de là; elle avait entendu parler d'une bataille où bien du monde avait péri; elle me savait dans l'armée; elle accourut, et de quelques soldats de mon régiment, elle apprit que j'étais au nombre des morts. Sa douleur fut extrême; mais elle n'en perdit ni l'espérance, ni le courage. Elle se fit montrer l'endroit où ma troupe avait combattu; et là, m'ayant cherché long-temps dans un vaste amas de carnage, elle me reconnut enfin; j'étais glacé, sans aucun sentiment, et le cœur me battait à peine. Elle crut cependant le sentir tant soit peu remuer, sous sa main; et ayant approché ses lèvres de ma bouche, un faible souffle l'assura qu'en moi tout n'était pas éteint. Alors détachant de son cou une croix d'or qui était un présent de ma mère, elle l'offrit à deux valets d'armée, avec promesse d'un plus grand prix de leurs secours, s'ils l'aidaient à me transporter bien doucement dans sa demeure. Ce fut là que le soir du même jour, ouvrant les yeux, je trouvai celle dont j'avais sucé le lait, suçant elle-même le sang qui s'était figé dans mon sein. Je ne puis t'exprimer l'impression de tendresse que fit sur moi l'amour de cette bonne femme. Ah ! dit madame Le Danois à son fils, elle est plus ta mère que moi. Non, non, s'écria-t-il, jamais rien dans mon cœur n'égalera celle dont j'ai reçu la vie : Mathurine n'a fait que me la conserver.

La balle dont j'avais été percé, était sortie, poursuivit-il; aucune partie noble n'en était offensée; le chirurgien qu'on appela me donna tous ses soins; et ceux de ma nourrice et de sa fille ont achevé de me guérir. C'est aujourd'hui le jour de ma reconnaissance; la noce en est la fête; et avant que de m'exposer à de nouveaux périls, j'ai voulu m'acquitter envers ces bonnes gens. Me voilà libre, et dès que ma convalescence sera un peu plus avancée, je vais rejoindre les drapeaux. Comment, lui demandai-je, n'y a-t-on pas d'abord appris votre aventure? On doit l'y savoir, me dit-il; j'ai écrit dès que je l'ai pu; mais le soin de ma vie occupait trop ma mère, elle n'a songé qu'à cela; et si j'avais

voulu l'en croire... Ah ! dit-elle en l'interrompant, ne révélez pas ma faiblesse. Je n'ai que vous ; le ciel a bien voulu vous rendre à moi ; ne me demandez pas plus de courage que je n'en puis avoir, et disposez sans moi d'une vie qui m'est bien chère, mais qui n'est plus à moi, puisque c'est l'étrangère qui l'a conservée.... O douce et tendre jalousie ! Ses larmes à ces mots recommencèrent à couler. Nous voulûmes, son fils et moi, lui persuader qu'elle ne devait pas être jalouse de Mathurine.

Ah ! monsieur, me dit-elle, il est cruel pour une mère de se voir dérober ses devoirs et ses droits.

Pourquoi n'est-ce pas moi qui ai donné mon lait à mon fils ? Pourquoi n'est-ce pas moi qui ai sucé le sang de sa plaie, qui l'ai cherché sur le champ de bataille, et qui l'en ai retiré mourant ? Ni la faiblesse de ma santé ne m'a permis de le nourrir, ni mon éloignement ne m'a permis de lui sauver la vie. Mais c'est de ce double malheur que je ne me consolerai jamais.

Ce regret, lui dis-je, est lui seul une expression plus vive de la tendresse maternelle que tout ce que vous enviez. Une autre qu'une mère peut avoir fait ce qu'a fait la nourrice ; mais une mère seule peut s'affliger ainsi qu'une autre l'ait fait à sa place. Jouissez donc sans amertume de tout l'amour d'un fils que je vois si touché, si pénétré de votre amour. Le ciel vous doit, pour récompense, de vous conserver l'un à l'autre ; et des dangers que lui et moi nous avons à courir encore, j'espère que vous n'aurez plus à recueillir que de la gloire, et la consolante douceur de le voir vieillir près de vous. Ma prédiction s'est accomplie, me dit mon père ; Le Danois élevé en grade, et honoré dans son état, après avoir rendu sa mère heureuse jusqu'au dernier soupir, jouit encore d'une verte et saine vieillesse ; et demain nous dînons ensemble avec des camarades tous aussi vieux que lui et moi.

Ce récit donna lieu à des réflexions. Je vous avoue, dit madame d'Orboise, qu'à la place de cette bonne mère, j'aurais eu les mêmes regrets, et vraisemblablement la même jalousie ; mais je m'en serais soulagée en comblant de bien la nourrice, et en faisant faire à sa fille un mariage avantageux. Avantageux ? Comment, reprit madame d'Ervilli. Marguerite, vous a-t-on dit, avait elle-même choisi le beau jeune homme qu'elle épousait. Si elle l'aimait, si elle en était aimée, que lui auriez-vous offert de plus désirable pour elle ? Non, pour tout l'or du monde, elle n'eût pas voulu, je gage, d'autre mari que son amant. Pour moi, quand j'épousai ce jeune d'Ervilli, avec qui j'ai été cinquante-cinq ans si heureuse, et qu'une mort prématurée m'a ravi avant l'âge de soixante-quinze ans, je me souviens très-bien que si l'on m'eût proposé un prince, je ne l'aurais pas préféré. Mais revenons à

Marguerite, et supposons que la vanité, que la richesse l'eût tentée, n'eût-ce pas été mal récompenser la mère que de séduire ainsi la fille? Qu'auriez-vous fait, en déplaçant une bonne et simple villageoise, que de gâter un charmant naturel? Il est doux, vraiment, il est beau d'exercer la reconnaissance; mais ce n'est ni pour son plaisir, ni même pour sa propre gloire qu'il faut être reconnaissant; et c'est au vrai bonheur de ceux qu'on récompense qu'il faut savoir accommoder et approprier ses bienfaits. Quant à la jalousie dont je sens qu'une mère peut être susceptible, c'est dans madame Le Danois la plus aimable des faiblesses; mais c'en est une; et toute naturelle et intéressante qu'elle est, je ne la crois pas raisonnable. Une mère ne doit céder volontairement à personne le droit de faire à ses enfans le bien qui dépend d'elle, et qu'elle peut se réserver : c'est la prérogative de l'amour maternel. Mais au-delà de son pouvoir, si quelqu'un fait pour eux ce qu'elle eût voulu faire, est-ce d'un œil d'envie qu'elle doit regarder le bienfaiteur de ses enfans? L'amour filial n'est pas un sentiment qui s'aliène, ni que tel autre sentiment affaiblisse. J'ai vu des mères envieuses de l'amour que leur fille avait pour son époux : ce n'est plus là de la tendresse maternelle, c'est de l'amour-propre exalté. Je pense comme vous, dit le vieux Tomeri. La nature, en nous accordant un cœur sensible, y ménage à chacune de nos affections un aliment qui lui est propre. Ce sont des plantes qui, sans se nuire, croissent dans le même jardin; et qu'on en ôte seulement les vices et les passions, plantes sauvages et voraces, tout ce qu'il y a de bon sympathise et prospère ensemble. Les vertus sont amies et ne sont point rivales. La bonté naturelle est une source inépuisable comme celle de la lumière, qui sans s'affaiblir se répand.

Cette opinion fut débattue. L'âme, disaient les uns, n'a qu'une dose de sensibilité : réunie, elle en est plus vive; divisée, elle est plus faible; dissipée, elle s'évapore; et bien souvent un seul objet l'absorbe tellement qu'il n'en reste plus rien pour ce qui n'est pas de lui. Plus l'organe du sentiment est vif et délicat pour un objet, disaient les autres, plus on est sûr qu'il le sera de même pour tous les objets analogues à cet organe de la bonté. La piété filiale, l'amitié, l'amour même, s'il n'est que doux et tendre, ne se disputent rien. Ils n'usurpent rien l'un sur l'autre; et au lieu d'affaiblir la sensibilité en la divisant, ils l'exercent et tour à tour se la renvoient plus active et plus susceptible de nouvelles émotions. J'aimais bien, disait Norival, à trouver mon ami, attendri par sa mère, enchanté de sa femme, content d'un autre ami; il m'en aimait moi-même davantage; et je jouissais de l'état d'attendrissement et de joie, où tout ce bonheur l'avait mis.

Cet entretien se prolongea jusqu'au souper, sans que l'on fût d'accord ; mais avant de se mettre à table, on convint une fois pour toutes, qu'on n'en serait pas moins de bonne intelligence, en différant d'opinion.

L'aventure du comte Le Danois, dit Closière, après le souper, m'en rappelle une assez semblable, et qui fit la fortune d'un bon Flamand, avec qui mon père était en relation de commerce et en liaison d'amitié.

Ce négociant de Courtrai, Simon Bakler, avait un fils d'une figure aimable, et d'un excellent naturel : c'était son unique espérance. Mais dès l'âge de dix-huit ans, ce jeune homme, d'ailleurs si heureusement né, se dégoûtant de son état, s'était pris d'une passion irrésistible pour le métier des armes. Son père, autant qu'il était possible, différait de céder à cette fougue de jeunesse, lorsque la guerre vint lui fournir d'éloquentes leçons à donner à son fils. La dernière fut celle du champ de Fontenoi ; le lendemain de la bataille, il l'y mena, le lui fit parcourir, dans un long et morne silence ; et après l'avoir ainsi livré à ses réflexions : Fabrice, lui dit-il, en s'arrêtant sur le bord d'un ravin comblé de morts, j'honore autant que toi l'homme libre qui se dévoue au service de sa patrie ; ceux que tu vois ont eu ce généreux courage : que leur âme repose en paix, et que jamais leur pays ne les nomme qu'avec un sentiment d'estime et de reconnaissance ! Mais toi, que le ciel m'a donné pour unique soulagement à mes travaux et à mes peines, et pour soutien dans mes vieux ans, es-tu libre, dis-moi, de délaisser ton père ? Et dans la querelle des rois, toi, mon fils, à qui ta naissance ni ta condition n'imposent l'obligation de t'y engager, peux-tu par inclination, par goût, vouloir être du nombre, ou de ceux que tu vois couchés sur la poussière, ou de ceux qui les ont percés de coups mortels, et se sont baignés dans leur sang !

Comme le père disait ces mots, ils aperçurent, parmi les morts qu'on avait dépouillés, un beau jeune homme qui soulevait sa tête, et qui, appuyé sur l'une de ses mains, regardait çà et là s'il n'y aurait pas quelqu'un qui pût le secourir. Un boulet de canon lui avait emporté une jambe et fracassé l'os de la cuisse ; l'excès de la douleur et le sang qu'il avait perdu, lui avaient ôté l'usage de ses sens ; la fièvre le lui avait rendu. Ils vont à lui. C'était un jeune Anglais, appelé Henri Adelton. L'aridité de son haleine et de sa langue ne lui permit d'abord d'exprimer que par signes qu'il était dévoré d'une soif ardente, et que pour tout soulagement il demandait à l'étancher. Le jeune Flamand l'entendit : il courut vite à un ruisseau voisin ; et son chapeau lui tenant lieu de vase, il apporta de l'eau, que l'Anglais but avidement.

Alors le regardant avec des yeux attendris de reconnaissance, il leur montra du doigt le ciel, comme celui qui devait les récompenser, mit la main sur son cœur, la porta sur ses lèvres, et leur disant adieu d'un air doux et sensible, se laissa retomber, comme n'ayant plus qu'à mourir.

Vous pensez bien que mes deux Flamands n'abandonnèrent pas ce malheureux jeune homme. Bakler l'ayant fait enlever, et déposer chez lui, en prit les mêmes soins que s'il avait été son père. Tous les secours de l'art lui furent prodigués. Il lui fallut subir une amputation cruelle; il la soutint avec un courage et un sang-froid inaltérable; et en se voyant mutilé : Mon ami, dit-il à Fabrice, pour le coup me voilà réduit au célibat et au repos. Heureusement j'ai une sœur, jeune, belle et bien faite, qui me donnera des neveux, ces neveux seront mes enfans.

Ambroisine, sœur de Henri, l'aimait et en était aimée avec une extrême tendresse. Ils étaient orphelins, et sans aucun partage, ils jouissaient ensemble d'une fortune considérable : miss Ambroisine Adelton était l'objet des vœux de la plus brillante jeunesse; mais heureuse auprès de son frère, elle avait atteint ses vingt ans, sans avoir encore pu soutenir la pensée de s'engager à vivre pour un autre que lui. Dès qu'elle apprit qu'il était blessé, elle partit de Londres, et vint le trouver à Courtrai. Sa douleur fut profonde en le voyant estropié; mais il lui eut bientôt inspiré son courage. Ma sœur, lui dit-il, un grand nombre de braves gens ont péri dans la même action où je n'ai été que blessé. Rendez grâces au ciel, et à ces hôtes secourables qui m'ont tiré de la foule des morts. Je vis; il me reste des yeux pour vous revoir, des mains pour essuyer vos larmes, un cœur pour vous aimer; c'en est assez. Quand j'aurais tout perdu avec la vie, ce n'eût été que l'accomplissement de l'offrande et du sacrifice que j'avais fait à ma patrie; je n'en avais rien réservé.

Dès lors cette noble constance qui soutient sans affliction le malheur attaché aux actions louables, passa de l'âme de Henri dans celle de sa sœur. Elle ne s'éloignait du chevet de son lit qu'autant que l'exigeait absolument la bienséance; et Fabrice, de son côté, assidu auprès du malade, ne cessait de lui rendre les soins les plus touchans; si bien que le frère et la sœur, dans leurs confidences les plus intimes, n'eurent bientôt plus de secrets pour lui.

Henri avait conçu à Londres pour la comtesse d'Elve, jeune veuve charmante, une inclination qu'il croyait malheureuse : non que la comtesse opposât aux vœux de son amour une froideur désespérante; mais quoiqu'elle en parût flattée, elle s'y montrait peu sensible; ce qu'elle aimait le mieux au monde, disait-elle,

c'était sa chère liberté. Eh bien! ma sœur, dit-il un jour devant Fabrice, mes amours, les voilà dans un piteux état! et si avant mon accident, j'ai trouvé tant de résistance dans le cœur de la jeune veuve, combien, lorsqu'elle va me voir avec une jambe de moins, ne sera-t-elle pas plus inflexible encore? Ah! si elle avait, dit Ambroisine, une étincelle de mon âme!... Non, dit-il, ce n'est plus à moi de songer à l'amour, ni de prétendre au mariage; et c'est à vous, ma sœur, de m'en dédommager. Ce bon lord Alfred Orombel a pour vous la plus sincère affection : je lui ai donné quelque espérance; il est jeune, il n'a pas encore l'air, le ton, le langage de la galanterie; il ne songe pas même à s'en donner les agrémens; mais si ce n'est pas un amant des plus aimables, ce sera, je l'espère, un des plus excellens maris. Ne parlons pas de moi, dit Ambroisine en souriant, et laissons là vos résolutions de malade : on est trop sage et trop froidement raisonnable, lorsqu'on a perdu tout son sang.

Cet entretien fut interrompu par l'arrivée d'une lettre de Londres. Elle était de la belle veuve, de la comtesse d'Elve, à sir Henri Adelton. « Mon cher chevalier, lui disait-elle, c'est vous, jusqu'ici, que l'amour a voulu éprouver; maintenant c'est moi qu'il éprouve. Avant votre malheur, vous demandiez ma main; après votre malheur, c'est moi qui demande la vôtre. Si vous m'aimez, comme je le crois, ce sera pour vous une consolation. Je vous ai résisté; mais ne m'imitez pas; je ne veux point de résistance; et de quelque délicatesse que fût assaisonné un refus, il m'offenserait. Je vous veux pour époux tel que vous êtes, entendez-vous? Point de réplique : obéissez; et prenez bien soin d'une vie qui, dès ce moment, m'appartient. »

Cécile AIGLAND, *comtesse d'*ELVE.

Ah! mon frère, l'aimable lettre, s'écria Ambroisine : en vérité, quand je l'aurais dictée, elle n'aurait pas été mieux. Sir Henri la baisa avec le plus tendre respect, et répondit en peu de mots (car il était bien faible encore), qu'il n'aurait jamais cru qu'un boulet de canon lui ferait tant de bien en lui cassant la cuisse; et qu'avec sa jambe de bois et son allure de héros invalide, s'il pouvait se flatter de ne pas lui déplaire, il lui serait plus que jamais dévoué, fidèle et soumis.

Fabrice, confident du frère et de la sœur, ne cessait d'admirer la candeur, la noblesse, la bonté de leur caractère. Insensiblement et bientôt il conçut pour la jeune Anglaise, non pas ce qu'on appelle aujourd'hui de l'amour, espèce de goût si frivole, et dont le langage est si vain, si léger et si téméraire; mais ce sentiment vrai, profond, respectueux, dont l'expresssion la plus

vive est l'embarras et le silence; car c'était ainsi qu'autrefois s'exprimait un amour naissant. Oh! mon Dieu, oui, dirent les femmes qui écoutaient ce récit; les yeux à peine osaient parler, et tout au plus quelques regards, quelques soupirs échappés çà et là, disaient ce qu'on était bien aise de savoir, mais ce qu'on eût rougi d'entendre. Aussi, reprit Closière, dans le cœur du jeune Flamand, sa passion se tenait-elle bien modestement renfermée. Parmi les soins affectueux qu'il s'empressait de rendre au frère, se mêlait seulement, de l'air le plus timide, les attentions qu'il devait à la sœur, sans lui témoigner rien de plus. Mais ne devinait-elle rien de ce que lui dissimulait cette humble et tendre modestie? C'est de quoi je ne réponds pas. Ni moi non plus, dit madame de Balme. Et moi je gagerais, dit madame d'Elmont, qu'elle en soupçonnait quelque chose : l'amour qui se cache le plus, n'est pas toujours celui qui se cache le mieux.

La guérison de sir Henri fut longue, continua Closière; et durant ce temps-là, l'économe Bakler fut magnifique dans sa dépense. Cependant le frère et la sœur, en s'en allant, n'osèrent lui parler que de leurs obligations, et du ressentiment qu'ils en avaient dans l'âme : ils auraient rougi de toucher à l'article des frais qu'il avait faits pour eux. Mais à peine arrivé à Londres, le premier mouvement de sir Henri fut d'acquitter au moins cette dette légère. Il écrivit donc à Bakler; et aux plus vives assurances d'une amitié inaltérable, d'une reconnaissance infinie, éternelle, il joignit humblement une lettre de change de mille livres sterling.

Bakler en la voyant fronça le sourcil, et rougit. Fabrice, dit-il à son fils, cet Anglais ne nous connaît pas. Il répondit à la lettre amicale et tendre de sir Henri, avec sa cordialité flamande; mais sans lui dire un mot de la lettre de change, il la lui renvoya.

Cette noble délicatesse humilia le jeune Anglais : il sentit qu'il l'avait blessée; et pour faire à son hôte un de ces présens qu'un ami reçoit sans façon d'un ami, il composa le sien de ce qu'on n'a pas même au prix de l'or, du plus précieux thé de la Chine, du café d'Arabie le plus pur et le plus exquis; de vins de liqueur les plus rares.

Son présent ne fut pas rigoureusement rebuté; mais en retour, lui-même il reçut, pour sa sœur, les plus riches tissus de la Perse et de l'Inde; et comme il se plaignait que c'était affliger et gêner sa reconnaissance : Ne vous en plaignez qu'à vous-même, lui répondit Bakler; à vous qui prétendez mettre un prix à des choses qui n'en ont point, aux devoirs de l'humanité. Laissez à ces devoirs leur saint et sacré caractère : les payer, c'est les avilir. Si vous voulez m'humilier et déshonorer votre asile, vous le pouvez

à peu de frais ; et nous aurons bientôt réglé le mémoire de vos dépenses. Mais si en ligne de compte vous mettiez votre vie, et le bonheur que nous avons eu, mon fils et moi, de vous la conserver, j'ose vous dire, sir Henri, que vous resteriez insolvable. Sachez-nous gré tant qu'il vous plaira d'une action pourtant si simple, si naturelle et si commune ; mais plus de présens, je vous prie : vous me ruineriez en échange. Dans mon pays je passe pour avare ; mais ce bien que j'épargne tous les jours de ma vie, je saurai, s'il le faut, le prodiguer tout en un jour.

Quoi! dit le jeune Anglais en recevant sa lettre, cet homme qui ne nous doit rien, veut traiter d'égal à égal avec nous qui lui devons tout! Je crois connaître, dit Ambroisine, un présent à lui faire qui serait accepté, sans lui rien coûter de retour. — Ah! combien vous me soulagez! Parlez, ma sœur, et dites-moi ce que nous pourrions lui offrir. Ma main pour son fils, lui dit-elle. —Oui, de tout mon cœur, votre main, si vous y consentez, et avec votre main la moitié de notre fortune. Mais ce jeune lord qui vous aime, et dont j'ai flatté l'espérance.... Je me charge, dit Ambroisine, de nous dégager d'avec lui.

Lord Alfred Orombel était sorti des écoles d'Oxford avec deux qualités bien estimables dans un jeune homme, un cœur droit et un esprit sage. Pour lui le vrai, l'honnête et le juste étaient tout : l'utile n'était rien. Il ne se piquait que de deux choses, de raison et de loyauté; mais sur ces deux articles il ne le cédait à personne. Son goût pour la logique et la métaphysique en avait fait un homme abstrait, tout en définitions, en maximes, en règles : chez lui le sens moral dominait tous les autres sens.

Depuis le retour de sir Henri et de sa sœur, il avait redoublé de soins et d'assiduités près de l'un et de l'autre. Ce jour-là même il vint les voir; et Ambroisine se trouvant un moment seule et tête à tête avec lui : Nous sommes bien reconnaissans, milord, lui dit-elle, mon frère et moi, de l'intérêt aimable que vous voulez bien prendre à nous! Vraiment, répondit-il, je m'intéresse à ce que j'aime : y a-t-il rien de plus naturel? Et pourquoi l'un et l'autre en seriez-vous reconnaissans? Me les suis-je donnés, ces sentimens si justes, et dont vous êtes tous deux si dignes? L'amour et l'amitié sont des biens que l'on nous procure : c'est à celui qui les reçoit de remercier ceux qui les lui font connaître ; et avec vous il est si facile de s'y livrer et si doux d'en jouir, qu'il faudrait être en vérité bien vain pour vouloir s'en faire un mérite! J'aime Henri, parce qu'il est tel que je désirais un ami. J'aime Ambroisine, parce qu'elle est telle que je désire une compagne : voilà, je crois, tout le mystère de l'amour et de l'amitié.

Je vois, lui dit-elle, milord, que dans vos sentimens, vous ne mettez ni ostentation ni jactance. Oh! non, dit-il, je tâche d'exprimer au plus juste ce que je sens. La mauvaise foi, le mensonge me sont antipathiques; je hais la charlatanerie en toutes choses; mais je la hais surtout en fait de sentimens; et je méprise mille fois moins le fripon qui, pour me tromper, fait piaffer un mauvais cheval, et sait m'en dérober les vices, que celui qui dans le commerce de l'amitié ou de l'amour exagère ses affections, et déguise ou farde son âme.

Vous ne croyez donc pas, milord, à ces amours extrêmes, insensés, éperdus, qui ne respectent rien, et qui veulent que tout leur cède?—J'y crois comme au délire, et comme aux transports de la fièvre, mais je crois cette maladie beaucoup plus rare qu'on ne pense; et bientôt elle cesserait si on la traitait froidement. J'ai vu jouer la frénésie par des gens qui ne laissaient pas d'être sains d'esprit et de sens. L'amour, dans son état naturel et durable, n'a point ces violens accès : c'est tout simplement, belle miss, une prédilection de l'amour de soi-même, pour un objet unique, et que nous croyons seul capable de nous rendre heureux.

Soit donc que dans cette croyance il entre plus ou moins d'illusion ou de réalité; soit que dans le désir qu'elle fait naître et qu'elle anime, chacun selon son naturel, soit plus vif ou plus modéré, la vérité constante est que, même en amour, c'est premièrement soi qu'on aime. Par exemple, moi qui vous parle, pourquoi préférai-je Ambroisine à tout ce que je vois de plus aimable au monde? Je me le demande souvent; et voici quelle est ma réponse : parce que mon esprit s'allie avec le sien; parce que mon âme s'accorde et se complaît avec la sienne; parce que le son de sa voix est pour mon oreille le plus doux des sons; parce que son regard a pour mes yeux un charme que nul autre n'aura jamais. Ainsi la nature a pris soin de réunir en vous, et comme exprès pour moi, tous les élémens du bonheur; et voilà pourquoi je vous aime.

Ce langage était bien flatteur, ajouta le bon homme; cependant Ambroisine en était peu touchée. Et je sais bien pourquoi, dit madame de Claine: le lord Orombel raisonnait, analysait l'amour; et l'amour ne veut pas, autant qu'il m'en souvient, qu'on l'analyse et le raisonne. Nous ne voulons savoir ni pourquoi l'on nous aime, ni combien l'on nous aime : nous voulons que ce soit sans bornes, sans mesure, autant qu'il est possible et encore au-delà, dans le vague et dans l'infini. Le vrai langage de l'amour est celui qui vous en laisse imaginer tout ce que nous voulons; et

le silence d'un amant qui n'ose ou ne peut exprimer tout ce qu'il a dans l'âme, est plus touchant pour nous que toute l'éloquence de celui qui nous amplifie et nous définit sa passion. Aussi, reprit Closière, miss Adelton ne songeait-elle qu'au moyen d'échapper au raisonnable et sincère Orombel.

Vous m'apprenez, lui dit-elle, un secret que bien des hommes dissimulent. Ainsi, toutes les fois qu'à l'amour de soi-même s'oppose un sentiment plus généreux, plus juste, un intérêt plus noble, moins personnel et plus sacré, celui-là doit lui être immolé, n'est-ce pas? — Oui, sans doute. — Et que devient alors celui qui sacrifie l'espérance de son bonheur? — Il jouit de son sacrifice, se console avec sa vertu, tâche de se faire un bonheur de son devoir; et s'il n'y trouve pas ce bonheur, il s'en passe. — Vous me parlez, milord, en homme bien sûr de lui-même! Mais donneriez-vous ce conseil à un cœur aussi faible que l'est communément celui des femmes de mon âge! Moi, par exemple, qui grâces au ciel, ne connais point encore l'amour, supposons qu'à la haute estime que j'ai pour vous, et que vous méritez si bien, se mêlât ce vif intérêt personnel dont vous me parlez, cette espérance et ce désir d'attacher mon bonheur au vôtre, et que l'on vînt me dire : Il y a dans le monde un jeune homme estimable, plein de vertus, qui n'est pas le lord Orombel, et qui par ses bienfaits a les droits les plus saints à vos sentimens les plus tendres; engagée envers lui par la reconnaissance, n'ayant en mon pouvoir qu'un seul moyen de m'acquitter, celui de lui offrir ma main et de lui consacrer ma vie; le devrais-je? Le pensez-vous? Mais, dit-il, c'est selon la nature de ses bienfaits et de vos obligations. — Eh bien! s'il m'avait conservé ce que j'ai de plus cher au monde? s'il avait fait pour moi plus que de me sauver la vie? s'il l'avait sauvée à mon frère? Ah! dit le jeune Anglais, je n'hésiterais pas à vous conseiller d'être à lui. — Telle est, milord, telle est réellement la situation où je me trouve. Je suivrai donc votre conseil, auquel je me suis attendue; car je connaissais votre cœur, même avant que de l'éprouver. Mais je ne dois ni ne veux vous cacher que nul autre qu'un tel rival n'eût obtenu sur vous la préférence, et qu'après mon frère, et celui qui a sauvé la vie à mon frère, aucun homme jamais ne me sera plus cher que vous.

Alors elle lui apprit ce que je viens de vous raconter. Oui, sans difficulté, dit l'honnête Orombel, toute préférence lui est due. Et qu'en dit votre frère? — Il s'en rapporte à vous, milord. — Venez donc, que je le décide, et que je lui dise moi-même qu'il n'y a point à balancer. Vraiment, disait-il en lui-même en

allant trouver sir Henri, c'est une bonne chose que d'être heureux; mais c'en est une meilleure encore que d'être juste et honnête homme, et point de bonheur sans cela.

Cependant le jeune Bakler, depuis le départ d'Ambroisine, était tombé dans la mélancolie. Ah! que ne m'avez-vous laissé, disait-il à son père, chercher dans les combats une mort honorable et prompte! Cela valait mieux que la vie obscure et languissante où me réduit, mon père, un amour insensé, un amour sans espoir! Je l'ai vue, et pouvais-je la voir sans l'adorer, cette trop aimable Ambroisine? Non, ce n'est pas pour moi que le ciel l'a formée. Un jeune lord va l'épouser. Qu'elle soit heureuse avec lui, j'y consens; et s'il le fallait, je donnerais ma vie pour lui assurer un destin digne d'elle; mais je ne cesserai d'envier le bonheur de celui qui fera le sien. Comme en disant ces mots le jeune homme fondait en larmes dans les bras de son père, on annonce un courrier de la part de Henri, et ce courrier remet à Bakler une lettre. Elle était conçue en ces termes:

« Non, mes amis, vous avez beau dire, je ne veux point mourir insolvable envers vous. Vous refusez tout de ma main, jusqu'aux moindres bagatelles, voyons si vous refuserez ce qui me reste à vous offrir. » Oui, certes, dit Bakler, en interrompant sa lecture, je le refuserai : lorsque j'ai fait du bien, j'en suis payé d'avance; je ne reçois rien pour cela. N'est-il pas vrai, Fabrice? — Oui; refusez, mon père : l'amitié ne se paie que par de l'amitié. Bakler continua de lire : « J'ai sur le bord de la Tamise, et à quelques milles de Londres, une maison de campagne assez belle, avec un domaine voisin, dont la culture peut amuser la vieillesse d'un homme sage, permettez qu'elle soit à vous. » — Je n'en veux point. — Oh, non, mon père! N'allons jamais dans le pays de ce lord Orombel. C'est à lui d'habiter cette maison riante qui ne doit voir que des heureux. — Achevons, dit le père, ceci me semble intéressant. « C'est là, si vous y consentez, et si Fabrice y consent lui-même, que j'aurai la satisfaction et le bonheur inexprimable d'unir votre fils et ma sœur! » — Que dites-vous, mon père? Votre fils et sa sœur! — Oui, ce sont ses mots : lis toi-même. Fabrice lut, et il fut saisi d'un tremblement et d'un transport de joie que je vous laisse imaginer.

Ils partirent pour Londres, où ils furent reçus avec une cordialité noble et franche comme la leur; et de Londres on se rendit à cette maison, où furent célébrés le même jour le mariage de sir Henri avec Cécile Aigland, veuve du comte d'Elve, et celui du jeune Bakler avec Ambroisine Adelton.

Aucun de vous ne doute que l'ardeur de Fabrice, pour la

profession des armes, ne fût déjà fort ralentie. Le charme et le bonheur d'une union paisible acheva de l'éteindre; et à mesure que les liens du sang vinrent s'entrelacer avec ceux de l'amour, il se sentit attaché à la vie par des nœuds plus forts et plus doux. Pour le jeune Orombel, dès que son caractère fut connu, il trouva sans peine une femme aimable et sensible, qu'il aima raisonnablement, et qui n'en fut que plus solidement heureuse.

Le lendemain, lorsque le cercle des vieillards fut formé, madame d'Elmont prit la parole, et en s'adressant à Closière, j'ai rêvé, lui dit-elle, à la bonne fortune de vos Flamands; savez-vous que je n'aime pas cette résistance invincible à recevoir du jeune Anglais un tribut de reconnaissance? Car enfin, s'il n'avait pas eu la main de sa sœur Ambroisine à leur offrir, il leur eût donc été redevable de la vie, toute la vie, sans pouvoir soulager son cœur du poids de cette dette immense. — Du poids! madame; et pourquoi voulez-vous que c'en soit un pour un cœur aimant et sensible? Le ressentiment des bienfaits est pénible pour les ingrats; mais il s'agit ici du plus reconnaissant des hommes. — C'est pour cela, monsieur, qu'il devait lui être dur de ne pouvoir pas s'acquitter. — Eh! madame, quel eût été le monceau d'or ou de diamans que sir Henri eût pu mettre en balance avec l'obligation qu'il avait aux Baklers? Il n'y a que la tendre amitié, que la reconnaissance pure, qui soit d'un prix à compenser la valeur d'un si grand bienfait; et sans cela, ni la main d'Ambroisine, ni sa fortune, ni celle de Henri, n'aurait pu l'acquitter. Je suppose, au contraire, que n'ayant rien au monde à donner à son bienfaiteur, ni aucun service à lui rendre, il l'eût aimé, il l'eût béni, il l'eût recommandé au ciel, comme il faisait sur le champ de bataille; c'eût été là, madame, lui payer son bienfait, et Bakler pensait dignement de n'en pas vouloir davantage.

Mais, mon voisin, lui dit madame d'Ervilli, avec ces vœux stériles et ces sentimens purs, ne mettez-vous pas les ingrats bien à leur aise? Oh! point du tout, madame; car je laisse aux bienfaits tous leurs droits au retour des bons offices mutuels; mais à des bienfaits impayables j'attache envers les hommes, comme envers Dieu lui-même, un genre d'obligation que le cœur seul peut acquitter, et qui l'enveloppe et l'enchaîne des nœuds indissolubles de la reconnaissance. Or, c'est là surtout ce qui gêne la misérable vanité et le triste orgueil des ingrats. Le poids qui leur presse le cœur, c'est cette obligation de chérir, d'honorer, de voir toute leur vie, d'un œil reconnaissant, l'homme qui leur a fait un bien qu'ils ne peuvent lui rendre. Tant qu'ils se sentent

redevables, ils sont mal à leur aise avec lui, devant lui; ils s'indignent de tant devoir à leur égal; ils se demandent de quel droit il a sur eux cet avantage. C'est peu d'atténuer son bienfait, ils le dénaturent pour le rendre méconnaissable. Impatiens de lui trouver des torts, ils lui en supposent s'il n'en a point; et s'ils ne peuvent l'oublier, ils finissent par le haïr.—Ah! de quel vice monstrueux nous parlez-vous?—D'un vice aujourd'hui plus commun qu'il ne le fut jamais; mais qui dans tous les temps ne fut que trop dans la nature. Ecoutez les aveux que nous fait Montaigne lui-même, d'ailleurs homme honnête et loyal. *Je me connais bien*, nous dit-il, *mais il m'est mal aisé d'imaginer nulle si pure libéralité de personne envers moi, nulle hospitalité si franche et gratuite, qui me semblât disgraciée, tyrannique et teinte de reproche, si la nécessité m'y avait encheyrêté. Elle se prie à l'aventure quelquefois*, dit-il ailleurs en parlant de l'obligation d'un bienfait; *mais elle ne se dissout jamais : cruel garotage, à qui aime d'affranchir les coudées de sa liberté!* Tel est le supplice de ceux qui ayant sans cesse besoin d'autrui, voudraient cependant ne tenir à autrui par aucun lien.

Et quel est, reprit Norival, l'homme assez insensé pour se flatter de passer sa vie sans avoir besoin de personne? J'en connais un, dit madame de Balme; et je vais vous conter comment il fut puni de son orgueil.

M. Lermand, mon voisin de campagne, avait laissé deux fils, et à chacun des deux un héritage en fonds de terre attenant l'un à l'autre; mais à l'aîné de plus grands biens. Cet aîné, vain de son opulence, disait à qui voulait l'entendre, qu'il était en état de se passer de tout le monde, que tout ce qu'il avait, il le tenait de sa naissance, et qu'il trouvait dans sa fortune de quoi ne jamais rien devoir. Il payait rigoureusement les services qu'on lui rendait; mais avec lui la bienveillance, la bonne volonté, le zèle étaient perdus: il réduisait tout en salaire. On l'appelait Lermand le fier. Son frère Eugène, moins riche et plus modeste, avait sans cesse dans la bouche la fable *de la colombe et de la fourmi*. Il prenait un plaisir sensible à se voir servi de bon cœur. Je ne suis pas glorieux, disait-il, du peu de bien que je fais aux autres; mais je suis glorieux de celui qu'on me fait : car l'homme qui m'oblige, me témoigne qu'il m'aime : et y a-t-il rien de plus honorable et de plus beau que d'être aimé? Que dans les rigueurs de l'hiver je consente que le vieillard, la bonne mère et ses enfans se chauffent des débris de mes bois; qu'il y ait chez moi du bouillon et du vin pour les malades de mon village; qu'au laboureur à qui la grêle a enlevé l'espérance de sa récolte, j'avance le grain des semailles, que j'en console un autre en lui aidant à rem-

placer le bœuf qu'il a perdu; enfin qu'une partie de mon revenu se répande autour de moi; il ne m'en coûte à moi que des privations légères; et si, moins à mon aise j'en suis plus économe, plus tempérant, moins délicat dans la recherche des voluptés, des commodités de la vie, c'est un bien que je me suis fait : il n'y a pas de quoi me vanter. Il n'en est pas de même quand je vois mes voisins garder mes bois et mes moissons comme les leurs, se disputer l'occasion de m'être utiles, et m'offrir de quitter leurs travaux pour vaquer aux miens. Alors c'est moi qui suis l'objet de la bienfaisance publique; et loin d'en être humilié, je me complais dans mes obligations, et je me glorifie de ma reconnaissance: c'est la dette du cœur, c'est le devoir d'aimer celui qui nous aime et qui nous oblige; et rien au monde n'est si doux. Enfin s'il est vrai, disait-il, qu'on s'attache par ses bienfaits, pourquoi m'affligerais-je qu'on tienne à moi par ces liens? Une âme froide, indolente et vaine peut aimer mieux être en pleine franchise; mais pour une âme active, sensible et bienveillante, je ne puis concevoir qu'un bienfait lui soit importun; à moins cependant qu'il ne vienne de quelque main qui l'avilisse; encore alors, s'il est reçu, faut-il, en rougissant, l'avouer et le reconnaître, et ne pas ajouter à l'humiliation d'en être redevable, le tort plus honteux d'être ingrat.

Ainsi parlait Eugène. Son frère en l'écoutant lui trouvait l'âme abjecte. Si ce qu'on fait pour moi m'est dû, disait celui-ci, le service, quel qu'il soit, ne m'oblige à rien : s'il ne m'est pas dû, je le paie et m'en voilà quitte. Aussi avait-il des mercenaires, mais il n'avait pas un ami.

Un jour la digue de l'un de ses étangs se rompit. Il fallait à la hâte combler la brèche; il appela tout le village à son secours. On faisait la moisson; aucun des moissonneurs ne voulut quitter la faucille. Laissons, disaient-ils, son poisson s'échapper le long des prairies et suivre le courant de l'eau; la pêche en vaudra mieux pour nous que le salaire qu'il nous promet. Il se plaignit de leur mauvaise volonté; ils se moquèrent de sa plainte, et ils lui demandèrent si, pour eux, ses travaux étaient plus pressés que les leurs.

Quelque temps après, le feu prit à l'une des fermes d'Eugène. Aussitôt ces bons villageois accoururent en foule; et les uns apportant de l'eau, les autres s'exposant sur les toits au milieu des flammes, ils travaillèrent tant et si bien que l'incendie fut étouffé. Mes amis, leur dit-il, ces grains et ces troupeaux que vous avez sauvés, sont à vous, souvenez-vous-en; et au besoin..... Ils répondirent tous qu'ils savaient quel usage il avait coutume d'en faire, et qu'en courant pour lui le danger de la vie, ils n'avaient fait que leur

devoir, puisqu'il l'avait lui-même plus d'une fois sauvée à leurs femmes et à leurs enfans.

Lermand le fier, un jour, se laissa glisser sur la pente d'un précipice : retenu par un frêle arbuste, il y était comme suspendu; et l'abîme était à ses pieds. Deux de ces villageois, en passant, l'entendirent criant à l'aide ; ils approchèrent ; et en le voyant : Ah! c'est vous, monsieur l'indépendant, lui dirent-ils! Eh bien! que nous donnerez-vous pour vous tirer de là! Ma bourse, leur dit-il, vingt louis. — Ce n'est guère ; mais tout fier que vous êtes, il faut avoir pitié de vous. Ils lui tendirent une corde, et le hissèrent sur le bord. Tenez, dit-il en les payant, vous avez abusé de ma situation ; mais grâce au ciel m'en voilà quitte ; et je vous aurai bien payés. — Bien payés! vingt louis! pour lui avoir sauvé la vie! C'est donc là ce qu'il croit valoir, dit l'un d'eux? Il a raison, dit l'autre, et c'est encore plus qu'il ne vaut.

L'émotion de la frayeur ayant violemment remué les humeurs dont il était plein, il fut attaqué d'une fièvre dont le caractère annonçait de la malignité. Dès qu'elle se fut déclarée, chacun s'éloigna du château ; ses domestiques mêmes prirent congé de lui ; et à ses reproches d'ingratitude, ils répondirent ce que lui-même il leur disait souvent : *tant tenus*, *tant payés*. Une vieille femme, autrefois attachée à sa mère, était la seule qui lui restait, lorsqu'Eugène lui ramena quelques uns de ses gens, qui pour l'amour de lui voulurent ne pas abandonner son frère, et le servirent quoiqu'à regret.

Un médecin habile vint de loin, par un mauvais temps, et par des chemins détestables, le visiter assidûment, et le traita si bien qu'il le guérit. Monsieur, lui dit Lermand, lorsqu'il n'eut plus besoin de lui, je ne déduirai pas ce que je dois à la nature de ce que je peux vous devoir. Ma garde a compté vos visites ; et quoiqu'elles me semblent avoir été un peu fréquentes, je veux bien vous les passer toutes, comme si chacune eût été nécessaire à ma guérison. Il en fit le calcul, et après lui avoir compté la somme, êtes-vous payé, lui dit-il? Oui, je le suis, lui répondit le médecin, comme le serait un sculpteur qui aurait travaillé sur le marbre. Lermand qui ne se piquait pas de sensibilité, sourit de la comparaison. Adieu donc, lui dit-il, j'espère que de long-temps vous n'entendrez parler de moi.

Il se trompait : à peine encore était-il rétabli que son intempérance l'obligea de le rappeler, et une nuit se sentant suffoqué du poids d'un souper de glouton, il fit courir à lui bien vite.

Le premier mouvement du médecin fut de répondre que la nuit était le temps de son repos. Mais un retour d'humanité lui fit

quitter son lit ; il se met en campagne, il arrive, et le trouve sur le point d'étouffer. Ah! mon cher ami, monsieur Gérard, lui dit l'ingrat, venez que je vous doive encore la vie. *Son cher ami!* dit en lui-même le médecin ; il est donc bien mal! et il le secourut. L'émétique fit son office. Alors se sentant soulagé : Mon cher M. Gérard, vous couchez ici, n'est-ce pas? Non, monsieur, vous voilà beaucoup mieux, je m'en vais ; car je me dois à mes malades. — Vous reviendrez demain, mon cher monsieur Gérard? — Oui demain, sans plus, je l'espère. Le lendemain sur le déclin du jour, Lermand, qui, dans son lit, se ressentait, mais sans douleur, de la fatigue de la veille, voit entrer son libérateur. — Ah! monsieur Gérard, vous voilà? Soyez le bienvenu. Je me trouve bien mieux que lorsque vous m'avez quitté. — Je le vois bien, monsieur. — Mais je suis faible encore ; la secousse a été violente. — Oui, mais ce n'est plus rien. — N'ai-je point de la fièvre? — Non. — Tâtez-moi le pouls. — Non, vous dis-je, cela est inutile : vous êtes guéri, j'en réponds, et j'en ai des signes certains. Et quels signes, monsieur Gérard? — Les voici, dit le médecin : hier, quand vous étiez si malade, vous m'appeliez *mon cher ami M. Gérard.* Lorsque vous fûtes soulagé, vous m'appelâtes *mon cher M. Gérard ; l'ami* fut supprimé. Aujourd'hui c'est *M. Gérard ;* le *cher* a disparu ; et si demain je revenais, peut-être ne serais-je plus que *Gérard.* Puis-je encore douter que vous ne soyez hors d'affaires? Adieu, monsieur. Soyez plus sobre à l'avenir ; car, je vous avertis que je n'interromps plus mon sommeil que pour mes amis.

Eugène, à quelque temps de là, s'étant jeté dans l'eau pour sauver un enfant qui allait se noyer sous les glaces, en fut saisi d'un froid mortel. Sa maladie avait tous les symptômes d'une fluxion de poitrine. Le village fut dans l'alarme. Le père de l'enfant accourut vers le médecin. — Venez, monsieur, venez secourir le meilleur des hommes : vous rendrez un père à une foule de malheureux. Hélas! c'est en sauvant lui-même la vie à mon enfant, qu'il s'est mis dans l'état qui nous fait trembler pour ses jours. Le bon docteur arrive, et en traversant le village, il ne voit que des pleurs, il n'entend que des plaintes et que des vœux au ciel pour l'homme bienfaisant, dont la vie est si chère à tous. Il se trouve entouré de gens empressés à lui rendre les soins qu'un père de famille aurait reçus de ses enfans. La mère de celui qu'il avait secouru ne quittait pas le pied de son lit ; l'enfant lui-même était sans cesse à demander à le servir.

Ah! dit le docteur, en voyant tant d'affection et tant de zèle, on n'a de tels gardes-malades que lorsqu'on s'en est fait des amis en pleine santé.

Monsieur, lui dit Eugène, par un hiver si rude, combien vous êtes généreux d'étendre si loin vos secours! Vous m'êtes donc bien nécessaire, puisque vous quittez tout pour moi! — Non, monsieur, je ne quitte rien. Il me faut très-peu de sommeil; et la vie est pour moi beaucoup plus longue que pour un autre. La nuit je serai près de vous; le matin je dirai comme on doit vous conduire; j'irai tout le reste du jour faire ma ronde, et sur le soir je reviendrai me reposer ici: nous en serons vous et moi plus tranquilles.

Le jeune homme revient de l'état le plus dangereux; et dans des mouvemens de sensibilité qui redoublaient pour lui le charme de la convalescence, je sais bien, mon ami, disait-il à son médecin, comment on paie une porcelaine, une boîte d'or et d'émail, un tableau, un diamant même; mais les tendres soins, l'amitié, l'assiduité, les veilles d'un homme tel que vous, à qui l'on doit la vie, comment, sans une âme sensible et sans un cœur reconnaissant, nous serait-il possible d'en égaler le prix? Ah! ne regardez pas ceci, s'écria-t-il un jour en voulant lui donner un rouleau d'or, ne le regardez pas comme une récompense, mais comme un faible gage de tous les sentimens que vous me laissez dans le cœur. Monsieur, lui dit le bon Gérard, distinguons, s'il vous plaît, deux hommes en moi, votre ami, et votre médecin. Vous voulez payer celui-ci; cela est juste, et j'y consens; mais voici ce qui lui revient, ajouta-t-il en tirant du rouleau quelques louis. — Que faites-vous? — Je donne à votre médecin ce que l'usage lui attribue, mais rien au-delà, s'il vous plaît. Le reste serait pour l'ami; et celui-là ne reçoit rien. Le jeune homme rougit; et sans insister davantage: Non, dit-il, le seul prix d'une amitié si généreuse est là; et il mit la main sur son cœur.

Gérard s'en alla pénétré de la bonté de ce jeune homme. Quel contraste avec la rudesse et la dureté de son frère! disait-il; et comment deux êtres si divers sont-ils formés du même sang?

Le malheureux Lermand, abandonné de tout le monde, effrayé de sa solitude, puni de son orgueil et de son égoïsme sans pouvoir s'en guérir, se résolut enfin à se donner une compagne; et pour l'avoir plus dépendante et plus soumise, il la prit sans fortune, belle, d'un esprit doux, et d'un caractère flexible, qu'il pût façonner à son gré. Mais avec elle, comme avec tout le monde, il crut que sa richesse lui devait tenir lieu de tout. Il l'environna d'opulence, lui prodigua, sans consulter son goût, les superfluités du luxe; et comme il lui avait reconnu beaucoup de bien en l'épousant, il en exigea de l'amour, sans en avoir pour elle, sans même se donner la peine et le soin de lui

en inspirer. L'air de bonté, de complaisance, les doux accueils de l'amitié, les douces effusions du cœur, les communications d'une intimité tendre, lui semblaient des adulations indignes d'un époux : « Ces marques de faiblesse lui auraient fait perdre son ascendant; il n'avait pas prétendu se donner une maîtresse dans » sa femme; il ne s'était pas marié pour jouer fadement le rôle » d'amoureux. » Enfin, de tous les animaux c'était le seul qui, dans le plaisir même, ne voulût point s'apprivoiser.

La jeune femme était sensible; et dans sa noble modestie elle avait aussi sa fierté. Après avoir inutilement essayé de tous les moyens de lui plaire, appelé au secours de la beauté toutes les grâces du langage, employé tous les charmes de la plus attrayante familiarité, elle sentit avec amertume à quelle condition il voulait la réduire; et auprès d'un cœur insensible, le sien fut transi et glacé.

Il s'en aperçut; et d'un ton à faire frissonner l'amour, il se plaignit qu'elle ne l'aimait pas. Hélas! je ne demande qu'à vous aimer, lui dit-elle; c'est vous qui vous défendez d'être aimable, et vous ne voulez pas être aimé. — Et que fallait-il donc, lui dit-il, pour vous plaire? Peu de chose, dit-elle; un cœur qui répondît au mien. — J'entends; faire avec vous tous les frais, toutes les avances? Et n'en ai-je pas fait assez en partageant ma fortune avec vous? — Ah! votre fortune! On achète une esclave avec de l'argent; mais le cœur d'une femme honnête et sensible est d'un autre prix; et vous avez méconnu le mien, si vous avez cru le payer. Voilà bien, dit-il, le langage des ingrats! le monde en est plein, et je n'y ai trouvé que cela; aussi l'indifférence, la froideur, que sais-je? la haine, sera le fruit de mes bienfaits! — Non, monsieur, je dois vous chérir, vous honorer et vous complaire; et vous me trouverez fidèle à ces devoirs. Mais ce n'est pas de moi, c'est de vous qu'il dépend qu'envers vous mon obéissance ait tout le charme de l'amour.

Cet éclaircissement, au lieu de l'adoucir, ne le rendit que plus sévère et plus impérieux; il fit tant qu'à la fin il acheva de rebuter un cœur qu'il lui eût été facile d'attendrir et de captiver. Le chagrin le saisit; ce chagrin redoubla lorsque dans un ménage simple il vit son frère avec une femme moins belle, mais plus heureuse que la sienne, jouir de toutes les douceurs de l'hymen le plus fortuné. Ce n'était point la folle ivresse de l'amour, c'était la douce égalité d'un sentiment voluptueux, un calme pur, une sécurité mutuelle et inaltérable, et comme une teinte de joie et de sérénité répandue sur leurs beaux jours.

L'heureuse compagne d'Eugène n'avait pas chez elle en abondance, comme sa belle-sœur, les inutilités du luxe; mais elle

voyait son époux attentif à lui procurer tous les agrémens de l'aisance; elle voyait surtout qu'aucun des soins qu'elle prenait de lui plaire n'était perdu. Il lui savait gré d'un sourire, d'un regard, d'un mot d'amitié. Que ne devait-il pas à cette femme aimable! chaque nouvel enfant qu'elle mettait au monde était un don de son amour, chaque jour de bonheur qu'il passait auprès d'elle lui était compté comme un nouveau bienfait; et lorsqu'elle parlait de ses devoirs: Ah! lui disait-il, quel mérite n'avez-vous pas à les remplir avec tant de grâce et de charme! La jeune femme, de son côté, se glorifiait avec délices de tout ce qu'il faisait pour elle. C'était sans cesse à qui des deux serait le plus reconnaissant; et vous concevez quel ménage cette émulation de sensibilité devait faire entre deux époux qui n'avaient pas encore, à eux deux, cinquante ans.

Lermand, témoin de leur bonheur, en fut si envieux, qu'il en devint atrabilaire; et n'osant ou ne voulant plus rien devoir à un médecin qui savait le secret de son ingratitude, il se laissa former dans la vésicule du fiel une pierre dont il mourut. Il ne fut pleuré de personne; sa veuve même n'affecta aucune douleur de sa mort; mais en parlant de lui avec Eugène: Hélas! lui disait-elle, il n'a tenu qu'à lui de vivre aussi heureux que vous.

C'est véritablement, dit Norival, un vice de complexion bien hideux que l'ingratitude; et de tous les enfans de l'orgueil c'est, je crois, le plus monstrueusement conformé; car enfin l'homme est, de sa nature, indigent et nécessiteux; la société n'est autre chose qu'un cercle de besoins et qu'un échange de secours; et parmi ces secours, il en est dont l'équivalent n'est au pouvoir de celui qui en est redevable. L'homme qui ne veut rien devoir n'a donc qu'à s'isoler, et à vivre en sauvage, en bête fauve dans les bois, où il sera obligé encore à ceux qui le laisseront paître. Il est vrai qu'il a pour excuse l'abus que l'on fait trop souvent des services qu'on a rendus: les bienfaiteurs ne sont pas tous bien délicats; il en est d'exigeans, il en est de même d'assez durs pour humilier et pour vexer leurs redevables; et l'on a eu quelque raison de dire que c'est un chapitre qui manque à l'histoire des tyrans.

Une âme noble, sensible et juste, répliqua madame d'Elmont, ne craint point cette tyrannie; car sans être absolument libre, elle n'est pourtant pas esclave; et sans manquer à ce qu'elle doit, elle sait en distraire ce qu'elle ne doit pas.

Nous avons tous connu, dit madame de Claine, une femme très-bienfaisante, et pour qui la reconnaissance était une importunité. Oui, reprit madame d'Elmont, il est une reconnaissance indiscrète et bruyante, qui, en publiant les bienfaits reçus, en

quête de nouveaux. Fatigante de flatterie, et dégoûtante de bassesse, c'est le manége d'une âme vile; une belle âme n'en veut pas. Mais lorsque la reconnaissance a tous les caractères de la sincérité, qu'elle est simple, noble et modeste, sans adulation ni jactance, et tempérée de dignité, je crois que c'est donner au bienfait un nouveau prix que de la permettre, et de vouloir bien l'agréer.

Telle fut, par exemple, dit le bon vieillard Tomeri, telle fut la reconnaissance du philosophe *La Violette*, l'un des hommes de notre siècle le plus franchement vertueux.

On fut curieux de savoir quel était ce *La Violette philosophe*. C'était, dit-il, un grenadier qui, dans la guerre de 1734 en Italie, avait volé un chou, et qui, pour ce délit, allait être pendu... Je vous raconterai son histoire après le souper.

A table, la conversation ayant donné lieu aux idées de se raccorder, on convint que dans les cœurs bien nés et les plus disposés à la reconnaissance, il y avait cependant une fierté louable, très-différente de l'orgueil; car l'orgueil aime à recevoir; mais ce qu'il a reçu lui pèse : s'il le paie, c'est à vil prix, ou, s'il ne peut le payer, il l'oublie, le méconnaît ou le déprime. La fierté, au contraire, fait qu'on évite, autant qu'il est possible, non point par répugnance, mais par délicatesse et par discrétion, le besoin des secours d'autrui. Elle rend l'homme patient, courageux, actif, économe de ses moyens, prodigue de ses peines, ménager de celles d'autrui; ardent à se donner à lui-même, par son travail, ce que, dans l'indolence et dans l'oisiveté, il serait obligé de recevoir des autres; mais soit que la nature lui refuse des forces, ou la fortune des succès, en succombant à ses efforts, il tend les bras à ses semblables, et sans rougir il reçoit d'eux l'assistance qu'il sent lui-même qu'à leur place il aurait offerte à un malheureux comme lui. Alors, non-seulement il n'est pas humilié, mais il est fier de sa reconnaissance, et il fait gloire d'en remplir et d'en excéder les devoirs. Ces propos ramenèrent tout naturellement l'aventure de La Violette.

Ce brave homme, dit Tomeri lorsqu'on fut hors de table et qu'il eut pris sa place au coin du feu, ce brave homme allait donc être pendu pour un chou qu'il avait volé. Le général, pour arrêter les ravages de la maraude, avait cru devoir la défendre sous peine de la vie : mais La Violette et ses camarades, trouvant la loi trop dure, se croyaient dispensés de l'observer à la rigueur; et tentés des choux d'un jardin, ils avaient fait décider par le sort lequel d'entre eux irait voler un de ces choux. Le sort était tombé sur La Violette; on l'avait pris sur le fait; il était jugé, et il allait subir la rigueur de la discipline, lorsqu'en passant, l'un

des chefs de l'armée, le marquis de Bonas, le reconnut pour l'avoir vu plus d'une fois, dans les combats, donnant l'exemple du plus intrépide courage. Ah! lui dit-il, mon pauvre La Violette, est-ce toi qu'on mène à la mort? Qu'as-tu donc fait? — Hélas! mon général, j'ai pris un chou sans le payer, et pour un chou l'on va me pendre. Ce n'est pas la mort que je crains, vous savez bien que je m'en moque; mais, foi de grenadier, ce n'était pas ainsi que La Violette devait mourir: c'est dommage que pour un chou l'on fasse périr un brave homme qui, depuis vingt ans, sert le roi sans reproche, et de si bon cœur. Voyez, ajouta-t-il en découvrant son sein tout sillonné de cicatrices, voyez, mon général, si je n'avais pas mérité de mourir dans le champ d'honneur.

M. de Bonas fut ému; et parlant au prévôt: Monsieur, lui dit-il à l'oreille, faites sauver cet homme-là; je prends sur moi le tort, si l'on vous en fait un.

Arrivé au lieu du supplice, le prévôt fait dire au coupable de s'échapper, et à ses camarades de le laisser passer. A l'instant les rangs s'ouvrent, et La Violette s'échappe.

Instruit de cet événement, le maréchal de Coigny, d'ailleurs excellent homme, mais jaloux de la discipline, fait venir le prévôt, le menace, et le force de déclarer que M. de Bonas lui a commandé ce qu'il a fait. A ces mots, la colère du maréchal s'allume; le bruit se répand dans l'armée que M. de Bonas est un homme perdu. Bonas avait trop différé de rendre compte de sa conduite; il venait d'apprendre le bruit qu'on en faisait; et mandé par le maréchal, il allait sortir de sa tente, lorsqu'il y vit entrer ce brave La Violette, qu'il croyait déjà loin du camp. Mon général, lui dit le grenadier, en m'en allant je viens d'apprendre que je vous laissais dans la peine, ainsi que M. le prévôt; et qu'on vous accusait tous deux de m'avoir fait échapper à la mort. Heureusement mes camarades m'ont averti à temps; et qu'à cela ne tienne: me voici; je ne prétends pas qu'on vous chagrine l'un ni l'autre à cause de moi: je vais me remettre en prison; et puisque l'on veut tant que je sois pendu, qu'on me pende. Va-t-en, lui dit M. de Bonas, sauve-toi; je saurai me tirer d'affaire.— Et le prévôt, mon général?— Le prévôt ne court aucun risque; je suis sa caution, et je réponds de lui. La Violette insistait encore; mais M. de Bonas lui commanda d'un ton si absolu de s'en aller, qu'il fallut obéir.

En paraissant devant le maréchal, M. de Bonas le trouva violemment irrité, et l'accusant de crime contre la discipline. Il le laissa s'exhaler en reproche, et enfin parlant à son tour: Je suis, M. le maréchal, encore plus criminel que vous ne croyez, lui dit-

il, car ce brave homme, que j'ai pris sur moi de sauver, vient à l'instant de s'offrir à moi, et de vouloir lui-même se livrer à la mort, plutôt que d'attirer sur moi votre colère. Je me suis refusé à cette offre inouie; et au lieu de vous l'amener comme il le demandait, je l'ai forcé de s'éloigner. A ce grand trait de caractère, le feu de la colère du maréchal tomba comme étouffé. Allons, dit-il, la discipline peut en souffrir quelques momens; mais vous avez bien fait de sauver un tel homme; ses pareils ne sont pas communs.

Dès que La Violette fut éloigné du camp, il consulta avec lui-même pour savoir quel usage il ferait de la vie. Il était inutile à M. de Bonas; mais il pouvait ne l'être pas à M. Duménil, le prévôt de l'armée. Sa famille était à Valence; La Violette s'y rendit; et en arrivant chez son libérateur: Madame, dit-il à sa femme, vous voyez un soldat dont la vie vous appartient. Il lui conta son aventure; et puis: Je n'ai donc rien de plus cher au monde, ajouta-t-il, après M. le marquis de Bonas, que M. le prévôt, sa femme et ses enfans. Je viens vous offrir mes services. Je suis jeune encore et robuste; la peine et la fatigue ne sont pour moi qu'un jeu. Tout le travail de la maison, je le ferai, et de grand cœur. Il n'est pas question de salaire, La Violette n'en reçoit point, pourvu qu'il vive, il est à vous.

Vous croyez bien que tant de bonne volonté ne fut pas refusée. Il promettait beaucoup; il tint plus qu'il n'avait promis. C'était un de ces hommes que leur activité semble multiplier. Aucun de ses momens n'était oisif; aucun de ses pas n'était perdu. Tandis que le silence et le sommeil régnaient dans la maison, l'aube du jour le voyait au jardin, où sa main ne quittait la bêche ou le râteau que pour la serpe ou l'arrosoir. Madame, à son réveil, trouvait ses provisions faites, sa maison bien rangée, ses lambris, ses parquets luisans de netteté. Les fruits et les légumes abondaient à l'office; et la cave dont il avait l'intendance, était un modèle de ce bel ordre où l'économe peut tout surveiller d'un coup d'œil. Le prévôt, de retour chez lui, ne cessait d'admirer ce dévouement infatigable; et La Violette, toujours gai, toujours content, ne se rassasiait pas du plaisir de se rendre utile.

Mais au bout de deux ou trois ans d'un service pour lui si doux, il entend dire que M. de Bonas vient de mourir, et que dans un château de la Gascogne, sa veuve et ses enfans restent dans l'infortune. Incontinent il va trouver ses maîtres. J'espérais, leur dit-il, passer ma vie à vous servir; mais celui à qui je devais encore plus qu'à vous-même, M. le marquis de Bonas, laisse en mourant une famille pauvre, et qui doit avoir plus que vous besoin de mon travail; c'est pour elle que je vous quitte. Ainsi,

après avoir juré mille fois au prévôt de n'oublier jamais qu'il lui devait la vie, il partit et alla s'offrir à la marquise de Bonas, demandant comme une faveur qu'il lui fût permis de vieillir et de mourir à son service. C'est chez elle que je l'ai vu, en cheveux blancs, chéri, considéré de toute une famille dont il avait la confiance entière, et au bout de vingt-cinq ans, aussi ardent à la servir, aussi passionné dans sa reconnaissance, que s'il en eût été encore au premier jour.

Voilà pourtant, dit madame d'Elmont, un fier courage, une âme d'une trempe assez ferme, et d'une hauteur où peu de gens peuvent atteindre ; et voyez dans cette âme quel fonds inépuisable de sensibilité ! Ce qui m'en étonne le plus, dit Saint-Philippe, c'est la suite, la constance, la marche droite et soutenue de cette espèce d'instinct moral. Et moi, ce qui m'en ravissait, dit Tomeri, c'était l'air de noblesse et de jubilation que je remarquais sur le front, dans les yeux, dans la contenance et l'action de ce vieillard, content et honoré de remplir les fonctions de la reconnaissance. Soi-même on se sentait saisi de respect pour ces fonctions, en les voyant si noblement et si pieusement remplies ; l'office de valet avait en lui je ne sais quoi de religieux qui ressemblait au ministère des autels.

Et que l'on compare à cela, dit madame de Claine, la tristesse et l'humiliation de l'ingrat qui détourne son visage et ses pas de son bienfaiteur qu'il rencontre : que de bassesse dans cet orgueil ! que d'amertume dans cette honte et dans ce chagrin de revoir celui qui lui a fait du bien ! La reconnaissance elle-même a pourtant ses dangers, dit madame d'Orboise ; et nous en avons un exemple dans ma famille. A ce début l'on fit silence, et la bonne dame reprit ainsi :

La mère de ma mère était orpheline avant l'âge de dix-huit ans. Elle avait pour tuteur un homme dont je tais le nom, et que j'appellerai d'Orimon pour le déguiser. Ce n'est pas que je lui attribue l'intention criminelle qu'on lui a supposée ; mais comme sa conduite fut au moins équivoque, je ne veux pas tirer son nom de l'oubli où il est tombé.

(*Le manuscrit de ce conte a été perdu.*)

Voyez, dit Norival, comme ces hypocrites de probité, même les plus adroits, sont, tôt ou tard, surpris et démasqués, et comme il y a toujours quelque endroit par lequel la lumière pénètre enfin dans les ténèbres de leur âme. En voilà un qui, dans cette famille engouée de son mérite, n'a pas laissé échapper un seul trait de caractère qui pût le déceler ; il parle au père et aux enfans en homme sage, en honnête homme ; l'ami le plus sincère aurait pu dire tout ce qu'il dit ; et son détestable projet s'enve-

loppe si bien de raison, de prudence et de feinte amitié, qu'il paraît impossible d'en découvrir le fond : eh bien ! grâce à l'étourderie d'un confident qui lui ressemble, et dont il se croyait bien sûr, le voilà connu tel qu'il est.

Ah ! dit le bon homme Lormeuil, ils sont quelquefois plus heureux, il en est même qui vieillissent en odeur de vertu, et qui, jusqu'au tombeau, ont l'art de dérober l'estime et les regrets des gens de bien. Il est vrai cependant que bien rarement leur mémoire demeure intacte ; il semble que la vérité les poursuive, et qu'elle s'attache à leur ombre lorsqu'ils lui ont échappé vivans. Je me rappelle à ce propos un conte que l'on m'a fait en Italie. J'étais bien jeune encore ; mais je ne l'ai point oublié.

Dans un voyage que je faisais dans ce pays-là pour m'instruire et me former le goût, je m'étais lié à Florence avec un amateur des arts. Comme il en parlait bien, j'aurais voulu sans cesse l'écouter ; mais le plus souvent, au contraire, c'était lui qui voulait m'entendre. Vous me croyez, me disait-il, plus habile que vous ; ce n'est donc pas mon sentiment qu'il s'agit d'énoncer, car il altérerait le vôtre ; et rien en fait de goût n'est plus précieux que l'ingénuité d'une première impression. Quand je croirai qu'elle vous a trompé, comme il arrive quelquefois, je vous le dirai sans détour ; mais commençons par laisser aller le naturel, pour le rassurer s'il va bien, pour le corriger s'il s'égare. J'en apprendrai de vous, ajoutait-il, bien plus que vous de moi ; car mon goût factice est formé de mille opinions dont il est l'alliage, et le vôtre, naïf encore, est dans toute sa pureté.

J'essayais donc, pour lui complaire, de démêler et d'exprimer les sensations les plus vives que j'eusse conservées de ce que j'avais vu de plus renommé dans les arts ; et un jour, en parlant du Guide, je m'étonnais que le même pinceau eût réuni tant de force et de grâce, tant de douceur et de fierté. Qui croirait, lui disais-je, que les travaux d'Hercule, le lever de l'Aurore, le groupe des Fileuses fussent l'ouvrage d'un même artiste ? Et l'Enéide, me dit-il, et les Géorgiques de Virgile, et l'Aminte du Tasse, et sa Jérusalem, ne sont-ils pas aussi les ouvrages d'un même auteur ? Donnez une imagination vive et mobile au poëte, au peintre, au statuaire, il sera fécond et varié comme la nature elle-même. Je conçois, lui dis-je, comment l'idée de l'aurore et l'image d'Hercule peuvent exalter la pensée ; mais dans un groupe de fileuses !... Ah ! me dit-il, ce tableau-là n'est pas de pure invention ; le Guide en trouva le modèle ; et il en reste un souvenir qui ferait le sujet d'un petit roman. Le voici :

Dans un village de la Toscane, le Guide qui, de temps en temps, voyageait pour se délasser, et pour rajeunir son génie, en

recueillant çà et là les traits dont il formait la beauté idéale, entendit parler d'une jeune paysanne, qu'on n'appelait que la belle fileuse. A ce nom, le désir de la voir le saisit. Il se fit enseigner sa demeure; et en la voyant il fut frappé d'admiration. La petite merveille du rouet n'était pas inventée encore : Basylide filait à la quenouille; mais la position de sa tête n'en avait que plus de noblesse; le développement de ses bras, le jeu de ses mains, et surtout de ses doigts si délicats et si mobiles, n'en étaient que plus ravissans de grâces et de beauté : le Guide en fut quelques momens immobile et comme en extase.

Belle fileuse, lui dit-il, pardonnez à un peintre, ami de la beauté, et qui depuis vingt ans en fait ses études et ses délices; pardonnez-lui la liberté qu'il ose prendre de venir l'observer en vous, et se frapper de ce qu'elle eut jamais de plus divin. Pour moi le comble de la gloire serait de la peindre aussi simple, aussi pure que je la vois.

Seigneur, répondit Basylide avec une pudeur et une modestie qui la rendaient plus belle encore (car c'est le privilége de la vertu d'embellir la beauté), vous trouverez partout, et même parmi mes compagnes, des objets plus dignes que moi d'occuper vos pinceaux. L'obscurité convient à mon humble fortune; loin d'ambitionner la célébrité, je la crains. Je ne veux pas même exposer mon image au regard des hommes; et si le ruisseau qui me la peint pouvait la retenir, je le troublerais pour l'effacer.

Ce langage étonna le Guide. Fille admirable, lui dit-il, tant de modestie n'est pas moins rare que les charmes qui la trahissent et qu'inutilement elle voudrait cacher, ils sont déjà connus et célèbres en dépit d'elle; mais le temps les altérera; lui seul est sans pitié : laissez-moi sauver de ses atteintes le plus bel ouvrage de la nature. Vous désirez de n'être pas nommée, vous ne le serez point. On ne saura pas même, dans le village, que vous avez la complaisance de me laisser vous peindre. Je viendrai bien discrètement vous voir filer, et en silence nous travaillerons l'un et l'autre. J'ose à peine vous dire combien de tels momens me seront précieux; je ne puis cependant vous taire que j'entends vous les payer au prix de l'or.

Seigneur, répondit Basylide, il y a long-temps que la couleur de l'or et son éclat n'ont frappé mes yeux; il ne m'a jamais éblouie, et j'espère qu'il ne m'éblouira jamais. Je vis du travail de mes mains : ce fuseau suffit aux besoins d'une humble villageoise; vous voyez ma demeure; rien n'y abonde, rien n'y manque; et comme ici nous sommes tous riches de la même manière, mes compagnes et moi n'avons rien à nous envier. — Vous vous rassemblez donc quelquefois? — Tous les jours, sous la treille,

ou dans le salon du presbytère du village, et là nous filons, nous chantons, nous causons ensemble; et insensiblement nos fuseaux se chargent de soie, sans que nous y pensions : le temps coule pour nous aussi facilement que le fil sous nos doigts; ce n'est qu'en se couchant que le soleil nous avertit que cet heureux jour est passé.

Le Guide, en l'écoutant, crut voir le moyen de tromper sa scrupuleuse modestie, et après avoir conçu l'idée de son tableau, il alla voir le curé du lieu, se fit connaître à lui, le loua sur le soin qu'il prenait de donner de bonnes mœurs à son village, et d'y nourrir le goût et l'amour du travail. Il fit si bien que le curé lui-même, après lui avoir donné à dîner, l'invita à venir jeter un coup d'œil sur le cercle de ses fileuses, disant que leur ouvroir ferait peut-être un joli tableau.

C'était là justement ce que le Guide méditait; mais il laissa croire au curé qu'il lui en avait donné l'idée, et dès lors ce fut celui-ci qui prit sur lui de disposer le modèle au gré de l'artiste.

Mes filles, dit-il aux fileuses, les bons exemples ne sauraient trop s'étendre et se multiplier; celui que vous donnez d'un travail assidu, ne doit pas être enseveli dans un village : il faut que la jeunesse d'Italie apprenne de vous l'emploi du temps. Le ciel envoie ici le plus célèbre de nos peintres : je veux qu'en s'en allant il emporte avec lui l'édifiante image de nos occupations. Demain, avec son chevalet, sa toile et ses pinceaux, je l'établis au milieu de vous. Ne vous occupez pas de son travail; il ne troublera point le vôtre; et plus vous aurez l'air de l'avoir oublié, plus son tableau sera naturel et fidèle.

Quoiqu'au milieu de ses compagnes Basylide se distinguât, comme le lis s'élève parmi les fleurs des champs, elles avaient chacune encore un caractère de beauté si naïf et si doux, qu'on ne pouvait pas dire qu'elle les effaçât ni qu'elle les fît oublier; et tous ces mêmes charmes qu'elle réunissait, on aimait à les voir encore distribués à ses compagnes. Ce fut de ce groupe charmant que le Guide forma le tableau que vous avez vu; et voici quelle en fut l'influence sur les destins de Basylide.

Un jeune Toscan, de votre âge, Isidore Ovandi, vit ce tableau dans l'atelier du Guide. Ce jeune homme venait de perdre un oncle qui lui laissait de grands biens. Il aimait les beaux-arts; et peut-on les aimer sans une âme encore plus sensible aux traits de la belle nature? Il fut ravi comme vous de voir que le pinceau du Guide eût créé ce groupe enchanteur; il le félicita surtout d'avoir produit la beauté idéale avec tous ses attraits dans la figure de Basylide.

Oh! non, lui dit le peintre, je ne l'ai point produite; je l'ai

vue telle que la voilà ; je l'ai peinte encore faiblement ; et il lui conta son aventure, en lui indiquant le village où ce trésor était caché. Vous croirez aisément que le jeune homme n'eut dès lors ni sommeil, ni repos, qu'il n'eût vu l'ouvroir des fileuses.

Je viens, dit-il au curé du village, vérifier un fait qui passe la croyance, et dont je doute, quoique le Guide me l'ait assuré sur sa foi. Le curé, tout fier de ce doute, s'empressa de prouver qu'en effet son village rassemblait ce beau groupe, tel que le Guide l'avait peint ; et Isidore en voyant Basylide, ne fut que trop vivement convaincu de la sincérité du Guide, lorsqu'il lui avait dit n'avoir peint que bien faiblement tant d'attraits.

Frappé de cette atteinte, dont la rapidité a fait imaginer les flèches de l'amour, Isidor ne put s'en taire.

Monsieur, dit-il au curé, je suis jeune, mais je crois n'avoir pas la légèreté de mon âge. Ne voyez pas en moi un chercheur d'aventure, ni un chevalier de roman. Je suis venu voir le modèle d'un prodige de l'art, et dans ce modèle je trouve un prodige de la nature : ne soyez pas surpris de l'impression qu'il m'a faite. Le Guide, en me parlant de sa belle fileuse, m'a dit que dans son caractère il avait trouvé autant de douceur que dans ses yeux, et autant de noblesse que dans ses traits. Il assure que son langage n'est point celui d'une paysanne, et que ses sentimens décèlent une âme élevée au-dessus de l'état où nous la voyons.

Vous, monsieur, qui la connaissez, dites-moi ce que vous savez de sa famille et surtout d'elle-même. Est-elle née dans ce village ? — Non, elle y est venue, il y a deux ans, s'établir parmi nos fileuses : elle était simplement vêtue, mais à la mode de la ville. Le peu d'argent qu'elle avait, lui a suffi pour se loger, pour s'habiller à la manière du village, et se nourrir, en attendant le salaire de son travail. Voilà, monsieur, ce que j'en sais. Je la crois née, élevée à Florence ; mais comme elle ne m'a jamais parlé de sa famille ni de sa première fortune, j'en ai respecté le secret. A l'égard de ses mœurs et de son caractère, quelque bien qu'on vous en ait dit, on ne vous en a pas dit assez.

Eh bien ! monsieur le curé, je suis riche, je veux faire une heureuse, et avec elle je veux être innocemment heureux. Donnez-moi l'hospitalité quelques jours seulement ; rassurez, sur mon âge, l'honnêteté de Basylide ; et chez vous, devant vous, sous vos yeux, obtenez et permettez que je la voie. Je le veux bien, dit le pasteur, à condition qu'en débutant, vous parlerez de mariage ; car dans mon village l'amour n'est connu que sous ce nom-là. C'est le dimanche après l'office qu'elle a coutume de venir me voir ; ainsi, demain, nous aurons tous les trois le loisir de causer ensemble.

Dans cette première entrevue, le jeune homme commença donc, comme il l'avait promis, par se féliciter de croire avoir trouvé dans Basylide celle que ses yeux et son cœur cherchaient depuis long-temps, et que le ciel semblait lui avoir destiné pour être ensemble le modèle des bons et des heureux époux.

Basylide, les yeux baissés, avec une teinte de rose un peu plus vive sur les joues, l'ayant écouté en silence, lui répondit : Seigneur, je ne sais pas ce que vos yeux peuvent vous dire en ma faveur, mais votre cœur ne doit avoir encore rien à vous dire ; mon âme vous est inconnue ; et le dessein que vous me témoignez me semble au moins peu réfléchi.

Il l'est plus que vous ne pensez, repartit Isidore : je sais que rien ne fut jamais mieux assorti par la nature que le caractère de votre âme et celui de votre beauté. Si je n'avais pris conseil que de moi, mes yeux sans doute auraient pu faire illusion à mes esprits. Mais ce bon curé, mais le Guide, homme sage autant qu'homme illustre, ne sont pas des témoins séduits ; ce sont eux que j'ai consultés. Ce n'est donc pas légèrement, belle et vertueuse Basylide, que je m'empresse de vous offrir ma main, ma fortune et ma vie.

Seigneur, répliqua-t-elle d'un air reconnaissant, j'ai été élevée par une femme qui ne m'a laissé ignorer ni le fragile et frivole avantage, ni le danger bien plus réel et plus sérieux de la beauté ; et en convenant que j'avais reçu de la nature ce don séduisant et trompeur, elle m'a fait promettre de ne jamais en abuser. Trouvez bon que je sois fidèle à ma promesse. Vous êtes jeune, riche, et sans doute bien né ; ce n'est pas la simple vertu que vous êtes venu chercher dans ce village ; et si le Guide ne vous avait parlé que d'une fille honnête et bonne, vous l'auriez sûrement laissée vieillir dans son obscurité. C'est donc, quoi que vous en disiez, à la belle fileuse que s'adressent vos vœux ; eh bien, elle ne consent pas que vous fassiez pour elle une folie, car ce serait abuser de l'empire qu'aurait pris sur vous sa beauté ; elle se mariera peut-être, mais à l'un de ceux que le ciel et son humble fortune lui donnent pour égaux.

Isidore insista avec toute l'ardeur que lui inspirait ce langage ; mais Basylide fut constante dans sa résolution, et en s'en allant le laissa aussi malheureux qu'amoureux.

Le curé, persuadé de la bonne foi du jeune homme, et touché de ses sentimens, commença par vouloir le consoler et le guérir, en lui indiquant les remèdes connus et usités en pareil cas, de l'éloignement, de l'absence, du temps, de la raison, des dissipations de son âge ; mais voyant que tous ses conseils ne faisaient

qu'irriter son mal, il finit par ne plus savoir que s'affliger, le plaindre, et pleurer avec lui.

Monsieur, lui disait Isidore, heureusement je ne suis pas né d'un sang dont la fierté répugne à une alliance commune; l'honnêteté de ma famille a été sa seule noblesse; et quant à ma fortune, elle me vient d'un homme que personne ne croyait riche: c'est comme un don du ciel; et puis-je en faire un plus digne usage qu'en l'offrant à cette intéressante et belle infortunée? Daignez, monsieur, lui faire entendre que rien n'est plus juste et plus sage que ce qu'elle appelle une folie; et qu'il doit être au moins permis à la vertu de partager l'hommage qu'on rend à la beauté.

Le curé employa toute son éloquence à persuader à Basylide que sa délicatesse ne devait pas tenir contre de si bonnes raisons. Mais elle répondit qu'elle avait, dans sa résistance, un motif qu'elle ne devait ni ne voulait dire à personne, et supplia le curé de permettre qu'elle se tînt dans l'état obscur que la Providence lui avait marqué.

Or ce qu'elle ne disait pas au curé, je vais vous le dire. Il y avait eu à Florence un homme dont jamais personne n'avait mis en doute la droiture et la probité. Il s'appelait Dominique Orosino, oncle maternel d'Isidore. Sa passion était l'avarice; mais il la déguisait si bien sous un air de sobriété, de frugalité, de décence, qu'il ne passait pour être que simple dans ses mœurs. Une usure soigneusement cachée enflait tous les jours son épargne; mais cette source qui ne coulait que lentement et goutte à goutte, ne faisait qu'irriter en lui la soif de l'or; il en crut voir une plus abondante dans l'héritage d'un voisin riche, isolé, sans famille, célibataire comme lui, à peu près du même âge, mais d'une santé chancelante: il s'en fit un ami, le cultiva, prit soin de captiver son estime et sa confiance, et parvint avec lui à cette intimité qui n'admet aucune réserve entre deux cœurs de bonne foi. (Ici la bonne foi n'était que d'un côté.)

Pamphile Fausti (c'était le nom de l'honnête homme), se sentant dépérir, crut devoir confier à son ami la cause de sa mélancolie; c'était la perte d'une femme qu'il avait tendrement aimée, et à laquelle il allait s'unir solennellement à l'autel, quand la mort la lui avait ravie. Il lui avoua que de leurs amours était née une fille qu'il faisait élever avec le plus grand soin, mais qui resterait sans état, et à qui la rigueur des lois lui défendait de léguer son bien. C'est là, lui disait-il, ce qui fait le tourment de cette vie défaillante que le chagrin consume, et que je sens qui va s'éteindre. L'avare se montrait vivement sensible à sa peine; et, comme pour le consoler, il lui insinuait qu'il y avait un moyen d'éluder une loi trop dure, il était clair que ce moyen était le

289331 A

fidéicommis, mais il n'est sûr qu'autant que le légataire, en justice, peut affirmer que le donateur ne lui en a pas fait confidence. Le mourant donc (car il le fut dans peu), pour ne pas gêner la conscience de son ami, s'abstient de lui expliquer nettement son intention; mais après lui avoir dit cent fois combien sa fille lui était chère; après lui avoir indiqué le couvent où elle était élevée, et les noms sous lesquels elle y était connue, il ne douta point qu'en laissant son bien à un dépositaire aussi fidèle, ce ne fût le moyen de l'assurer à son enfant; il mourut donc tranquille, après l'avoir ainsi légué.

Le légataire fit semblant de ne l'avoir pas entendu. Il paya quelque temps encore la pension de l'orpheline; et, au bout de deux ans la mort l'ayant surpris avant qu'il eût rien fait de plus pour elle, la pauvre enfant, inconnue au monde, à elle-même, n'ayant jamais osé nommer son père, même en le pleurant, et n'ayant jamais vu sa mère; délaissée et livrée à la pitié de son couvent, n'avait pu soutenir tant d'humiliation; elle en était sortie pour aller où la Providence la conduirait, travailler et gagner sa vie. Cette fille était Basylide.

Vous concevez à présent pourquoi, avec une âme fière et la persuasion qu'il y avait de la honte dans le malheur de sa naissance, elle se refusait aux vœux d'un homme à qui d'abord il eût fallu tout avouer.

Isidore fut donc obligé de partir du village sans espérance, gémissant, éperdu de douleur et d'amour, et ne sachant que devenir. L'un de ses sentimens les plus profonds fut le mépris de ces richesses qui ne lui étaient rien, disait-il, puisqu'elles ne pouvaient lui acquérir le seul bien qui touchait son cœur.

Pour faire à ses tristes pensées quelque diversion passagère, il reprit son goût pour les arts, donna dans les objets de luxe parmi lesquels, tout le premier, fut acquis le tableau du Guide; et après avoir consumé le modique héritage qu'il tenait de ses pères, il avait si légèrement dissipé celui de son oncle, qu'il ne lui en restait presque plus que ce qui n'était point à lui, lorsqu'un notaire de Florence vint le trouver et lui dit : Seigneur Ovandi, quoique bien jeune encore, vous êtes si connu pour un homme loyal et juste, que je viens avec confiance vous apprendre un secret, affligeant pour vous, il est vrai, mais que je ne puis vous cacher sans trahir mon devoir : soyons seuls un moment. Nous le sommes, dit Isidore, et vous pouvez parler.

Votre oncle, reprit le notaire, Dominique Orosino, a reçu l'héritage de Pamphile Fausti, son ami et le mien; mais en le recevant, il savait comme moi qu'il ne devait en être que le dépositaire; et Fausti laissait une fille à qui nous nous croyions

assurés l'un et l'autre que tout son bien serait transmis; je lui avais conseillé moi-même de le confier à votre oncle; et il lui en avait dit assez pour lui en faire entendre la destination. Je veux croire qu'Orosino ne différait de la remplir que pour mieux éloigner l'idée d'une confidence illicite, et dans l'espérance de vivre encore assez pour s'acquitter. Son médecin l'a flatté trop longtemps; la mort le surprit; la loi vous a donné son bien et tout celui de l'orpheline. Celui-ci doit-il vous rester? Vous en êtes le juge. Je ne viens pas ici vous prescrire votre devoir; il me suffit d'avoir fait le mien.

Isidore, après un moment de réflexion et de silence, répondit au notaire : Seigneur Anselme, la foi publique repose sur la probité des gens de votre état; je crois ce que vous m'attestez; mais il me reste une inquiétude. A quoi monte le bien de Pamphile Fausti? —A cinquante mille écus romains.—Cinquante mille! c'est beaucoup. Voyons à présent si ma fortune y peut suffire; car j'en ai librement usé, et comme en faisant peu de cas.—Quoi! seigneur, toute celle qu'on vous avait laissée aurait-elle en si peu de temps échappé de vos mains : seriez-vous ruiné, en rendant le legs de Pamphile! — Ce n'est point là ce dont il s'agit; voyons, dit le jeune homme, si je ne suis pas insolvable. Et le notaire ayant trouvé dans ce qui lui restait encore, un peu plus que ce qu'il fallait pour l'acquitter : Ah! je respire, dit-il; allons trouver l'orpheline et lui rendre le bien qui lui est destiné. Hélas! reprit Anselme, je ne savais plus où la prendre; elle avait quitté son couvent; j'ignorais son nouvel asile, c'est pourquoi j'ai tant différé à vous parler pour elle. Ce n'est que d'hier que j'ai su qu'elle vivait cachée dans un village. —Dans un village! dites-vous. Ah! serait-ce près de Florence? —Oui, assez près. — Et son nom? —Le nom qu'on lui donne est la belle fileuse. — C'est elle! —Mais son vrai nom est... — Basylide? — Oui, Basylide. — O ciel! ô juste ciel! Monsieur, vous me comblez de joie. Partons, allons mettre à ses pieds tout ce que j'ai reçu pour elle. — Demain, monsieur, il sera temps.... — Oh! non, aujourd'hui, tout à l'heure, venez, je vous en conjure, votre présence est nécessaire, car elle ne m'en croirait pas.

D'abord, Anselme n'entendait rien à l'impatience et à la joie d'un jeune homme enchanté de l'accident qui le ruinait. Mais Isidore, chemin faisant, lui raconta comment il avait connu Basylide, et par quel motif elle avait refusé de s'unir avec lui. Ainsi, dit-il, en la comblant de bien, je m'ôterai de sur le cœur le poids de son infortune; et si elle n'a pas voulu être heureuse avec moi, j'aurai du moins contribué à la rendre heureuse sans moi.

A leur arrivée au village, le curé, prévenu par eux qu'il s'agis-

sait d'un secret de famille intéressant pour Basylide, la fit venir. Anselme était bien connu d'elle ; car c'était lui qui, du vivant de son père, avait le détail des frais de son éducation. Mademoiselle, lui dit Ovandi, je vous amène un homme que vous devez revoir avec plaisir, car il n'a rien que d'agréable à vous apprendre. Comme il a eu la confiance de la personne que vous avez le plus respectée et chérie, j'espère qu'il aura la vôtre, et que vous ne douterez pas de ce qu'il va vous révéler. Parlez, monsieur; c'est vous que Basylide doit entendre. Le notaire alors répéta ce qu'il avait dit au jeune homme. C'est donc, mademoiselle, ajouta celui-ci, le bien de votre père que je viens vous restituer. J'en ai fait dresser l'acte en forme de donation, car il ne peut avoir que cette forme-là ; et si vous voulez bien, nous allons le signer.

Auparavant, dit Basylide, permettez-moi de consulter un moment le seigneur Anselme et notre fidèle pasteur. Isidore se retira et la laissa seule avec eux.

Croyez-vous, dit-elle au curé, que ce bien m'appartienne? — Oui, s'il vous est donné. — Croyez-vous qu'Isidore pût légitimement le retenir? — Légitimement, oui ; mais honnêtement, non : la loi l'y autorise ; la bonne foi le lui défend ; et, à vrai dire, ce qui n'est pas honnête n'est jamais assez juste. La loi, dans sa rigueur, laisse à l'intention d'un père, en faveur de l'enfant qu'elle a déshérité, l'espérance d'être remplie, pourvu qu'il ait eu soin de ne pas l'expliquer. Celui qui la pénètre et ne l'accomplit pas, est plus sévère que la loi. A présent, dit-elle au notaire, voyons en quel état cette donation laisserait la fortune de celui qui me la propose. Ah! répondit Anselme, je dois vous avouer qu'il ne lui reste presque rien. A ces mots, le visage de Basylide parut tout rayonnant de joie, et Ovandi fut rappelé. Monsieur, lui dit-elle, j'accepte la donation que vous venez m'offrir, mais à condition qu'elle sera changée en un contrat de mariage. Il n'est plus temps, mademoiselle, lui dit-il, je suis ruiné. C'est pour cela, dit-elle, que je suis résolue à n'accepter de vous rien qu'à titre d'épouse. Gardez votre fortune, ou recevez ma main. Je n'ai plus rien à vous dissimuler; ma naissance vous est connue, et si telle enfin que je suis..... — Ah! vous êtes ce que le ciel a formé de plus accompli, de plus vertueux, de plus digne de vénération et d'amour; rien au monde à mes yeux n'est préférable au cœur et à la main de Basylide; et pour moi l'excès du bonheur, et d'un bonheur inespéré, sera de tout devoir à celle qui n'a rien voulu me devoir : heureux par sa tendresse, j'aurai la gloire encore d'être riche par ses bienfaits.

Vous pensez bien qu'avec de telles dispositions de part et d'autre, le contrat fut bientôt passé. Le mariage fut célébré à l'autel

même du village; l'ouvroir des fileuses servit de salle pour le festin, et Basylide ne manqua pas d'y inviter toutes ses compagnes; elle eut même tant de regret à les quitter, qu'Isidore, pour lui complaire, fit construire en ce lieu une maison simple et commode, où elle revenait tous les printemps filer et causer avec elles.

On dit qu'à l'âge de cinquante ans, elle était la plus belle encore; elle ne fit, en vieillissant, qu'ajouter au long règne de la beauté, l'empire encore plus doux et plus durable de la bonté.

C'était ainsi que les soirées se passaient entre nos vieillards. L'essai en réussit au point que leur société devint inséparable. Ce fut d'abord le privilége de la vieillesse d'y être seule introduite. Bientôt l'élite de l'âge mûr, et insensiblement celle de la jeunesse, obtint la faveur d'y être admise: c'était un titre à l'estime publique; et si les abus qui se glissent partout où le bien s'établit n'étaient pas venus altérer cette société naissante, elle eût été pour notre siècle la meilleure école des mœurs.

LA CÔTE DES DEUX AMANS.

Eh non, messieurs, nous disait Fontenelle, un jour après dîner, chez madame D. B., les mauvaises raisons ne sont pas toujours aussi méprisables qu'on pense; et l'avocat Simon plaidait en homme habile, quand, pour s'accommoder aux tournures diverses de l'entendement de ses juges, il entremêlait son plaidoyer de toute espèce de moyens. Il est des vérités si hautes et d'un abord si difficile, que jamais le commun des hommes n'y arriverait en droiture; et si quelque sentier tortueux les y mène, il faut les laisser y cheminer tout à leur aise. Tel serait rebuté d'une route escarpée, qui, sans peine, en suit les détours. Entre bien des exemples que j'en ai vus, en voici un dont je me souviens.

Dans un temps où déjà la faiblesse de ma complexion et la frêle délicatesse de mes organes m'avaient acquis le nom de *Sage*, dont je me serais bien passé, je fis un voyage dans ma province. J'y fus, comme à Paris, assez galant, même un peu tendre avec les jeunes femmes, mais si modeste et si timide, que c'était pitié de les voir s'amuser de mes gentillesses, et se moquer de mes soupirs. Les hommes, et les bonnes mères, me marquaient un peu plus de considération. Je les voyais curieux de m'entendre, et attentifs à m'écouter. Je venais d'écrire le dialogue des *Mondes*. On en conclut que je devais être ponctuellement informé de ce qui se passait dans tous ces mondes-là. On aurait presque voulu savoir quelles étaient les lois de la planète de Saturne, ou les

mœurs et les modes de celle de Vénus. Je fus obligé d'avouer que je n'y avais aucune relation. Nous descendîmes sur la terre ; et de ce monde-ci l'on ne mit pas en doute qu'un savant ne dût tout savoir. J'étais assailli de questions sur les métaux, les plantes, les animaux, les météores, que sais-je enfin, sur tous les phénomènes de la lumière et des couleurs, et sur tous les effets que produit le mélange ou le combat des élémens. Je disais de mon mieux le peu que j'en savais ; mais il fallait encore à tous momens convenir de mon ignorance, et confesser que la nature ne m'avait pas dit son secret.

Comme on vit que je n'étais pas fort sur la physique, on voulut voir si en métaphysique je ne serais pas plus instruit. Voilà donc que l'on me promène dans la région des idées ; et moi, le plus légèrement qu'il me fut possible, glissant sur les difficultés, tantôt j'égayais ma réponse pour la rendre plus séduisante, tantôt je me sauvais dans les obscurités d'un langage mystérieux ; lorsqu'enfin l'on en vint à celle de la spiritualité de l'âme et de son immortalité. Pour celle-ci, il n'y avait pas moyen de l'éluder en badinant : elle est d'un sérieux qui en impose. Mais le ton dont j'y répondis serait trop grave pour un conte ; et vous me dispensez, je crois..... Nous ne vous dispensons de rien, lui dit madame de B. ; nous sommes curieux aussi de savoir, sur ce point, quelle est votre doctrine, et nous aimons à nous instruire presque autant qu'à nous amuser. — Et si je vous ennuie? — Nous vous en défions. — Vous ne savez donc pas, madame, ce que c'est que dix mortelles minutes de métaphysique à essuyer? — Eh bien! dix mortelles minutes, et douze s'il le faut ; nous nous y résignons. — Allons, à vos périls et risques, puisque vous voulez bien entendre tout du long quelle fut cette conférence, je m'en vais me la rappeler.

Croyez-vous, me demanda-t-on, que la matière soit susceptible des facultés intellectuelles? Je répondis que la matière, telle que je la concevais, ne me semblait susceptible ni des facultés de l'entendement, ni des affections de l'âme, ni des actes de la volonté. Quelle est donc en nous, me dit-on, cette substance intelligente, sensible, active, en qui s'opère tout cela? Je n'en sais rien, leur répondis-je. Son essence ne tombe sous aucun de mes sens ; elle-même ne se connaît que par un sentiment intime. Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'elle n'est ni étendue, ni divisible ; que ses modes sont simples, que son action est simple, et que ses affections comme ses perceptions, tout en elle exige et suppose une indivisible unité. Or, cette unité de substance, cette absolue simplicité n'est point donnée à la matière. Dans le plus petit molécule, dans l'atome le plus subtil, je trouve encore de l'étendue, un milieu,

des extrémités, une épaisseur, une surface : jamais des élémens inétendus ne formeraient un grain de sable : accumulez des millions de millions d'atomes ; si chacun d'eux n'a pas son étendue, leur ensemble n'en a aucune. Il est donc de l'essence de la matière d'exclure à l'infini l'unité, la simplicité. Inutilement, pour donner à l'organe de la pensée plus de subtilité, supposerait-on, dans les fibres dont il serait tissu, mille et mille fois plus de ténuité que dans un rayon de lumière : si cet organe est matériel, quelque délié qu'il puisse être, ses ressorts seront composés. Or rien de composé n'est susceptible de modes simples : tous les modes de la matière répondent à son étendue : la forme la termine, la chaleur la pénètre, la couleur l'enveloppe, le mouvement s'y distribue, l'odeur et la saveur en sont des émanations, le plus ou le moins de consistance et d'adhésion entre ses parties la rend dure, ou flexible, ou solide, ou fluide, et donne à sa souplesse plus ou moins de ressort.

Revenons maintenant aux facultés de l'âme, à ses modes, à son action. Sentir, penser, vouloir, voilà ses facultés. La sensation, la pensée, l'affection actuelle de plaisir ou de peine, de crainte ou de désir, etc., voilà ses modes. La réflexion, le raisonnement, la délibération, le choix, en un mot, l'exercice de la pensée et de la volonté, voilà son action. Et de tout cela, dites-moi qu'est-ce qui peut s'accommoder à une substance étendue, et composée à l'infini de petites substances réellement distinctes ? supposez seulement à l'âme trois parties, et que chacune d'elles aperçoive ou l'un des côtés, ou l'un des angles du triangle ; quelle sera celle des trois qui aura l'idée de la figure entière, et qui en extraira cet axiome, que *les trois angles du triangle sont égaux à deux angles droits ?* Mais un corps, même le plus petit, n'a pas seulement trois parties ; vous venez de voir qu'il est composé d'une infinité de corpuscules, dont chacun reçoit sa parcelle de mouvement, de chaleur, de couleur. L'âme, si elle est étendue, sera donc aussi composée d'une infinité de petites âmes, dont chacune aura sa parcelle de pensée ou de sentiment, et chacune à l'insu des autres ; car leur contiguité même n'établirait entre elles aucune intimité, aucune identité de mode. Si donc vous voulez, par exemple, que l'œil soit le siége de l'âme, et que l'être sensible soit ce même réseau de fibres qui tapisse le fond de l'œil, qu'arrivera-t-il au moment qu'un faisceau de rayons lui apportera l'image d'un ciel semé d'étoiles, ou d'un paysage varié ? L'âme sera, me direz-vous, ou comme la toile du peintre, ou comme le miroir sur lequel se peint le tableau ; et que chaque point de sa surface retiendra l'impression du trait dont il sera frappé. Mais la totalité, l'ensemble du tableau, qui le saisira ? La toile et le miroir ne s'aperçoivent pas

eux-mêmes : l'âme n'aura pas davantage le moyen de s'apercevoir, et chacune de ses parties n'aura le sentiment que du trait de lumière et de couleur qui s'y sera peint. La sensation elle-même, et à plus forte raison la pensée, la réflexion, le jugement supposent donc un être essentiellement un et simple ; et combien plus évidemment encore la volonté n'est-elle pas l'action d'un être indivisible? De quel concert, de quel accord, entre une infinité de molécules dont l'âme serait composée, feriez-vous résulter une résolution, un désir, une volonté? Dans le mouvement, la matière ne fait qu'obéir à des lois ; et la même force mouvante peut réunir des millions d'atômes dans une commune impulsion. Mais l'action de la volonté est propre à la volonté même ; elle est libre et délibérée : l'âme qui se la donne y pense, y réfléchit, se consulte pour la produire. Il est donc évident que si l'acte en est simple, unique, indivisible, la puissance qui le produit, la substance dont il émane, doit être simple comme lui.

On me fit l'objection commune : que l'action réciproque du corps sur l'âme, de l'âme sur le corps serait inexplicable, impossible, entre deux substances qui ne seraient pas analogues, et de nature à se toucher.

Je convins que de tous les mystères de la nature, c'était le plus incompréhensible. Mais j'ajoutai que dans toute hypothèse le prodige en était également inconcevable, et que l'âme fût-elle un corps, son action sur les organes, l'action des organes sur elle, n'en passeraient pas moins l'effort de toute humaine intelligence.

Supposons ce qu'il vous plaira : que l'âme soit, leur dis-je, un réseau de nerfs ou de fibres, ou, si vous l'aimez mieux, une molécule organisée ; qu'elle soit résidente et fixe dans un point du cerveau, ou qu'elle soit diffuse dans la substance médullaire, et fluide avec les esprits dans tout le système nerveux, en expliquez-vous mieux, en concevez-vous davantage comment par un seul acte de sa pensée et de sa volonté, elle met en jeu tous les mobiles de l'œil, de la main, de la langue, et fait exécuter aux nerfs, aux muscles, aux tendons, avec tant de docilité, de célérité, de justesse, des mouvemens si compliqués et si nettement combinés, dont elle-même n'a pas l'idée ? Concevez-vous comment, du côté des organes, le seul ébranlement du tympan de l'oreille, par les ondulations de l'air, produit dans l'âme cette foule de sensations si rapidement variées que nous causent les sons d'un corps harmonieux, ou cette foule de pensées que la parole nous transmet ? concevez-vous comment au fond de l'œil la seule vibration des fibres, par des globules de lumières, présente si fidèlement et si rapidement à l'âme tant d'images distinctes, tant de tableaux divers? Si vous croyez réduire ces pro-

diges aux lois communes du mouvement; si vous voulez qu'ils ne résultent que du tact, de l'impulsion, de la collision, du ressort, je vous dirai aussi, cela est impossible; rien de pareil dans la nature ne s'opère par ces moyens. L'action réciproque de l'âme et du corps l'un sur l'autre, même en les supposant de nature analogue, est donc un phénomène isolé, qui s'opère en vertu d'une expresse loi.

Or, que par une loi distincte des lois communes du mouvement, il ait été possible à la nature d'établir entre deux substances, l'une étendue et composée, et l'autre indivisible et simple, une autre action que celle qui résulte du tact et de l'impulsion; c'est ce que vous ni moi n'avons droit de lui contester. Bien des gens, et des plus habiles, prétendent qu'à travers des vides immenses, les corps célestes agissent l'un sur l'autre, et que des deux pôles du monde, et sans aucun milieu, tous ces corps lumineux s'attirent, se balancent par une inconcevable loi. Ainsi, même parmi les corps, l'action réciproque peut être indépendante du tact et de l'impulsion : la nature, pour l'établir, n'a eu qu'à le vouloir. N'examinez donc pas si, sans aucun point de contact, l'âme et le corps peuvent s'unir, communiquer, agir, influer l'un sur l'autre; et puisqu'il est de l'essence de l'être doué de la pensée d'avoir pour attributs l'unité, la simplicité, croyez que la nature en l'unissant à une substance étendue, et composée de parties divisibles à l'infini, aura bien su leur donner des liens. Au reste, je vous dis, sur ces mystères-là, tout le peu que je sais, et tout ce que je crois moi-même.

Quant à l'article de l'immortalité de l'âme, je n'y vois rien, leur dis-je, de difficile à concevoir. Si l'âme est une substance indivisible et simple, elle est incorruptible, indissoluble, indestructible, au moins par les causes physiques. Celui qui l'a créée pourrait l'anéantir, s'il le voulait; mais lui seul en a la puissance; et il m'est doux de croire qu'il n'en a pas la volonté. Ce fut par là que je finis; et je me flattais, je vous l'avoue, d'avoir bien soutenu ma thèse. Mais je n'eus pas long-temps à m'en féliciter.

Vous nous avez fait là, me dit l'un des plus considérables citoyens de la ville, des raisonnemens fort subtils et fort ingénieux, sans doute. Mais pourquoi se donner tant de peine à prouver une chose qui, dans tout le pays, est de notoriété publique? Chacun ne sait-il pas qu'il revient des esprits? Et si ces esprits avaient été mortels, reviendraient-ils après la mort? Et si, comme les corps qu'ils animaient, ils n'avaient été que poussière; si ce n'avait été que des bluettes d'un feu léger et périssable, ne se seraient-ils pas éteints dans la froide nuit du

tombeau ? Voilà ce qui me semble à moi un raisonnement sans réplique.

Au lieu de la pénible et faible attention que l'on avait donnée à ma métaphysique, je vis ici dans tous les yeux ce contentement pur et plein qui accompagne la persuasion.

Votre argument me semble comme à vous d'une évidence irrésistible, dis-je à mon interlocuteur, s'il est bien avéré qu'il revient des esprits ; mais est-on sûr qu'il en revienne ? J'ai vu sur ce point-là bien des gens incrédules. Envoyez-les, repartit mon homme, envoyez-les ces incrédules sur la côte des deux Amans, ils seront bien confondus. Je demandai quel était cette côte, et ce qui s'y passait. Il s'étonna que je l'eusse oublié, car j'avais dû l'entendre dire plus d'une fois dans mon enfance ; mais puisque j'en avais perdu le souvenir, il eut la complaisance de me le rappeler ; c'était une aventure assez semblable à celles d'Hippodamie et d'Atalante.

Dans le temps des guerres civiles, il y avait, me dit-il, dans ces cantons, un baron de Rancœur. Il était bien nommé ! car c'était l'homme le plus dur, le plus âpre, le plus haineux qui fût au monde. Il avait eu trois fils, tous les trois de belle espérance, et il les avait vus mourir à ses côtés sans pousser un soupir. Il ne lui restait qu'une fille, et cette fille unique était d'une beauté si ravissante, qu'il était impossible de la voir sans en être épris. Mathilde était son nom. Rancœur ne vit en elle qu'un instrument de ses vengeances.

Il avait pris en haine la jeunesse du voisinage, à cause qu'elle n'avait pas voulu tenir pour lui dans le parti rebelle. Il vit avec une cruelle joie les plus considérables de ces jeunes gens, et les plus distingués, s'enflammer pour sa fille. Qu'ils viennent, disait-il en frémissant, qu'ils viennent me la demander, c'est où je les attends. En public, dans les fêtes qui se célébraient à l'entour, dans celles qu'il donnait lui-même, il ne négligeait rien ; et tout avare qu'il était, il ne ménageait rien pour qu'elle parût la plus belle. Chaque nouvel amant qu'il lui voyait charmer, était une nouvelle proie dont il se promettait d'assouvir ses ressentimens. Il ne lui restait plus que le choix du moyen. Il aurait bien voulu pouvoir leur proposer de se la disputer à l'épée, en champ clos, et que le seul qui resterait de ces combats fût son époux ; mais en mettant sa fille au prix de tant de sang, il eut peur d'irriter contre lui toute la province, et que tant de familles indignées de ce concours, ne se réunissent ensemble pour s'y opposer et l'en punir. Il imagina d'en ouvrir un moins révoltant, mais dans lequel il espérait les voir tous mourir à la peine.

Sollicité par cette foule de rivaux aspirant à la possession de

Mathilde, il les rassembla tous un jour dans le vallon où était situé son château ; et là, en leur montrant la côte qui le dominait : Celui de vous qui, sans se reposer, portera, leur dit-il, entre ses bras ma fille à la cime de cette côte, sera mon gendre et son époux ; car dans un jeune homme, il n'est point de qualité que j'estime autant que la force et que la constance.

Cette vive jeunesse ne vit rien d'impossible dans l'effort qu'on lui proposait pour mériter un prix si beau ; et l'impatience de tenter l'aventure fut telle, qu'il fallut, pour les accorder, que le sort leur marquât les rangs.

Mathilde, dans toute la fraîcheur de la jeunesse et de la santé, faite comme les nymphes, mais un peu moins légère, parut d'abord un corps aérien au premier qui la souleva. Mais à peine eut-il fait cent pas, qu'il en sentit le poids. Bientôt il s'aperçut que ses bras se lassaient, que ses genoux allaient fléchir. Il n'était pas encore à demi-hauteur du coteau, que ses forces l'abandonnèrent, et Mathilde fut délivrée d'avoir celui-là pour époux. Le second n'alla pas si loin pour être las et hors d'haleine. Pardon, dit-il, belle Mathilde, il faut que je vous cède, il faut que je renonce au bonheur de vous posséder. Mathilde en rendit grâce au ciel. Le suivant la porta un peu plus haut, mais inutilement : il s'avoua vaincu avant que d'arriver au terme. Quelques autres en approchèrent plus ou moins ; mais aucun n'y était parvenu, tous avaient succombé ; quand le dernier, celui que la fortune, d'accord avec l'amour, semble avoir réservé pour cette pénible conquête, Edmont de l'Aigle se présente. Triste, mais résolu, il mesure des yeux la hauteur de la côte ; et puis jetant un regard sur Mathilde, il sent ses forces et son courage se ramasser ; il la saisit entre ses bras, et d'un pas assuré il part, il s'avance, il s'élève par le sentier de la colline.

Mathilde, qui s'était laissé aller de tout son poids dans les bras des rivaux d'Edmont, aurait voulu pour lui avoir des plumes et des ailes, et, autant qu'il lui était possible, elle tâchait de lui rendre léger ce poids dont elle gémissait. Depuis deux ans, Edmont était l'unique objet de sa pensée et des vœux de son âme. Mais, jusqu'à ce moment, une sévère modestie avait tenu son amour caché aux yeux même de son amant. Il sentait cependant qu'inquiète et tremblante, elle n'avait point dans ses bras l'indolence qu'il lui avait vue entre les bras de ses rivaux ; et quelque faible que fût pour lui cette raison de croire qu'il était préféré, elle redoublait son ardeur. Mais ses forces, en s'épuisant, approchaient de leur défaillance ; et il lui restait à faire encore un grand quart du chemin et du plus escarpé. Mathilde s'aperçut que son pas se ralentissait, que sa respiration devenait plus pénible, et que

des ruisseaux de sueur coulaient sur son visage. Alors trop vivement émue pour rien dissimuler, Courage, lui dit-elle, mon bien aimé, mon cher Edmont, c'est l'impossible que vous tentez pour moi; mais pour obtenir ce qu'on aime, on fait quelquefois l'impossible. L'amour vous a soutenu jusqu'ici, qu'il achève de faire un prodige en notre faveur. Edmont, mon cher Edmont, le terme n'est plus éloigné, et ce terme est celui de mes vœux ainsi que des vôtres. Pensez qu'avec mon cœur vous allez obtenir ma main.

Edmont la baisa cette main, et pour quelques momens il se crut animé d'une force surnaturelle. Oui, dit-il, je vous obtiendrai, ou j'expirerai dans vos bras. A ces mots, oubliant et l'excès de fatigue dont il est accablé, et le long travail qui lui reste à soutenir encore, il monte, haletant sous l'effort, il avance, il baigne ses pas de la froide sueur qui tombe de son front, il arrive enfin au sommet de la côte; mais en arrivant il succombe, et tandis que le vallon, où le peuple assemblé jouit de ce spectacle, retentit d'applaudissemens, Edmont est expirant dans les bras de Mathilde.

Désolée, elle remplit l'air de ses cris; elle appelle Edmont, et tâche, mais inutilement, de le rappeler à la vie. Il n'est plus! disait-elle, en l'arrosant de larmes; il n'est plus, et c'est toi, père cruel!.... Mais non, c'est moi, oui c'est moi-même qui ai voulu lui arracher jusqu'au dernier soupir. Résolue à le suivre, et sans ménagement abandonnée à sa douleur, elle résiste à la voix d'un père, elle demande pour toute grâce qu'on la laisse mourir auprès de son amant. Son père impitoyable ordonne qu'on l'entraîne; mais au moment qu'on veut lui faire violence, elle pousse un cri effroyable, son cœur se déchire, elle meurt, et dans ce même lieu ils sont ensevelis ensemble. Voilà l'histoire des deux amans.

Après avoir entendu ce récit, je demandai, poursuivit Fontenelle, comment cela prouvait qu'il revînt des esprits. Par un fait, reprit le conteur, dont tout le pays est témoin, et dont, si vous voulez, nous vous rendrons témoin vous-même; c'est que dans toutes les nuits d'orage, les âmes de ces deux amans reviennent dans le bois voisin de leur tombeau; qu'on les y entend gémir, et qu'au clair de la lune, quand l'orage est passé, on les y voit souvent voltiger parmi le feuillage. — On les voit! Mon Dieu, oui, dit toute l'assemblée, on les voit comme nous vous voyons.

Quoique pénétrant bien la cause de ces illusions, je crus devoir paraître curieux de voir ce que l'on m'annonçait, et l'on choisit pour m'en convaincre les deux nuits les plus favorables. Entendez-vous, me disait-on, ces soupirs, ces gémissemens? c'est elle qui

se plaint..... c'est lui qui lui répond. Sensible Edmont, tendre Mathilde, ah! quel dommage que vous ne soyez plus que des esprits! comme vous vous seriez aimés! Vous étiez si beaux tous les deux! Et quand les rayons de la lune se jouaient parmi les rameaux agités par le vent : Les voyez-vous, me disait-on, ces deux ombres légères, voltiger l'une autour de l'autre, se réunir, se séparer, se réunir encore, et puis s'évanouir?

J'admirai le pouvoir de l'imagination, mais je me gardai bien d'en vouloir détruire le charme. La plus utile des opinions, la vérité la plus importante, la plus précieuse en morale, le dogme de la spiritualité, de l'immortalité de l'âme, tenait à ces douces erreurs. Je laissai donc croire à mon monde qu'après ce qu'on m'avait fait voir, ma métaphysique devenait inutile; que des raisonnemens ne valaient pas des faits si publiquement avérés; et au moment où je vous parle, je suis cité, dans tout le voisinage de la Côte des deux Amans, pour l'un des incrédules que l'on a convaincus de l'apparition des esprits.

LE PETIT VOYAGE.

PREMIÈRE PARTIE.

Madame Geoffrin était une femme d'un sens exquis; elle avait peu d'idées, et ses idées n'étaient pas étendues; mais elles étaient soigneusement rangées et complètement assorties: sa tête, ainsi que sa maison, était un modèle de l'ordre; tout y était à sa place et comme sous la main; c'était de l'aisance sans luxe: rien n'y manquait au nécessaire, et rien n'y était superflu. L'on sait combien elle était bonne et bienfaisante; mais sa bienfaisance elle-même était réglée avec économie; son estime ne l'était pas moins. Ainsi jamais en elle rien ne passait la ligne de la droite raison. Son caractère, si j'ose me servir d'une expression qui lui est analogue, était tiré à quatre épingles; sa vie habituelle ne faisait pas un pli. Vous concevez combien devait avoir d'attrait pour elle la bonne et saine philosophie, et combien la mauvaise était peu de son goût.

Un jour qu'elle avait la bonté de me mener dîner à la campagne, elle avait aussi donné place dans sa voiture à M. de Mairan, celui de tous les hommes dont l'esprit s'ajustait le mieux avec le sien. Le quatrième était un jeune voyageur, le baron de Flozen, qui lui était recommandé. Elle engagea la conversation en deman-

dant à ce jeune homme si, dans le monde, il commençait à se répandre et à former des liaisons.

« Madame, répondit Flozen, je vois peu ce que vous appelez le monde : je m'y suis présenté ; mais, après un accueil froidement poli et quelques questions légères, on y a fait si peu d'attention à moi, que j'ai cru devoir m'en retirer, et j'ai pris le parti de fréquenter des philosophes. »

« Monsieur, lui dit madame Geoffrin, c'est une excellente compagnie que celle des vrais philosophes ! et Châtillon, où nous allons dîner, en réunit souvent de tels ; mais je vous avertis que, sous ce nom et avec la livrée de la philosophie, il rôde dans Paris bien des aventuriers et bien des charlatans. »

« Je crois, madame, dit le jeune homme, en avoir trouvé un des bons et de ceux dont vous faites cas ; c'est le célèbre M. Cléanthe. Je ne le connais point, dit-elle. Ni moi non plus, dit Mairan ; mais Cléanthe est le nom d'un philosophe grec qui vivait il y a deux mille ans ; celui-ci est peut-être de la même famille. »

On demanda au voyageur où il avait vu ce philosophe. « Dans un café, dit-il, où il est fort considéré et où je l'ai entendu parler avec beaucoup de véhémence. Je l'ai prié de me dire où il tenait son école. Partout, comme Socrate, m'a-t-il répondu ; mais je donne des leçons plus intimes à mes disciples favoris. Il m'a permis de l'aller voir ; il est même venu chez moi ; et, me trouvant docile, il est revenu fréquemment. Nous dînons tête à tête ; il aime le bon vin, nous en buvons ensemble ; et, le verre à la main, s'exaltant l'âme et la pensée, il me révèle tous les jours des secrets de morale inconnus au vulgaire. Il m'a promis que, dans trois mois, je n'aurais plus un seul préjugé dans la tête, et qu'à la place il aurait mis des vérités profondes et des principes lumineux. »

« Monsieur, lui dit Mairan, avec son air fin, sa voix douce et son accent de Béziers, prenez-y garde ; il vous annonce là un terrible remue-ménage ; et, dans l'échange qu'il vous propose, vous pourriez bien faire un mauvais marché. — Quoi ! monsieur, en changeant des préjugés pour des principes, des erreurs pour des vérités !

» D'abord il s'en faut bien, dit le sage Gascon, que tous les préjugés soient des erreurs ; il s'en faut bien encore que toutes les erreurs..... Mais ceci serait long ; et la première règle de la politesse, avec les dames, c'est de ne pas les ennuyer. Ne pensez pas à moi, dit madame Geoffrin ; jamais la raison ne m'ennuie.

» Je dirai donc, en premier lieu, reprit Mairan, qu'on a tort de vouloir, sans distinction et sans réserve, ôter aux préjugés tout leur ancien crédit : c'est comme une monnaie empreinte de

l'autorité de nos pères ; et, n'en déplaise à nos affineurs et à nos refondeurs modernes, il n'est pas vrai qu'en général elle soit de mauvaise aloi. Au moins, dit le jeune homme, doit-il être permis de la peser dans la balance, et de la remettre au creuset. Fort bien, reprit Mairan, si la balance est juste et si le creuset est bien pur ; mais je me suis toujours grandement défié des souffleurs et des alchimistes. »

« Mon ami, dites-moi bien simplement, bien nettement, demanda madame Geoffrin, ce que vous appelez un préjugé. — C'est, madame, ce que l'on pense sans l'avoir raisonné soi-même, et sur la foi de ceux par qui l'on est instruit ; bien entendu que ce ne sont pas des *ouï-dire* passagers, mais des opinions dès longtemps établies et successivement transmises ; c'est communément le produit de la raison courante, le fruit et l'héritage de la prudence du passé ; et dans cette doctrine usuelle et vulgaire, je ne vois, comme dans Barême, que des comptes faits pour l'usage et la commodité de ceux ou qui ne savent pas compter, ou qui n'en ont pas le loisir. »

« J'entends cela, dit Flozen ; mais ces comptes, qui les a faits ? — Qui les a faits ? le temps, lui répondit le sage ; et je crois, en fait de calculs, que le temps en sait plus que nous. Si le compte est bon, dit Flozen, il ne risquera rien à être examiné. Sans doute, dit Mairan, si l'examinateur est habile et de bonne foi ; si c'est un esprit juste, libre d'erreurs, exempt de vices, et assez éclairé, assez sûr de lui-même pour oser juger, d'après soi, le sens commun des nations et l'expérience des siècles. Mais, au lieu de cet homme rare, supposez que le peuple, et chacun dans le peuple, se permette cet examen, voyez quels juges vous donnez à la raison publique, aux lois, aux opinions religieuses, surtout à la morale, dont les maximes sont presque toutes des vérités de sentiment ou des conventions sociales qu'il est si difficile, si dangereux d'analyser ?

» Aussi, dit le jeune homme, n'est-ce pas à la multitude qu'appartiennent ces analyses. Pourquoi non ? répliqua Mairan : y a-t-il un privilége exclusif de penser ? et la sagesse est-elle une science exacte comme l'astronomie, un art comme l'horlogerie, qu'il faille avoir appris avant de l'exercer ? Chacun ne peut-il pas, du soir au lendemain, se croire aussi sage qu'un autre ? Et lorsque vos docteurs de place auront enseigné à ne croire qu'après avoir examiné, pourquoi voulez-vous que le peuple s'abstienne de cet examen, et se laisse conduire par la raison d'autrui ? Il est sûr, dit Flozen, que tout homme a le droit de douter avant que de croire, de délibérer pour agir. Oui, répliqua Mairan, comme le matelot a droit de raisonner l'art du pilote et les principes de la manœuvre qu'on lui donne à exécuter ; car enfin la société n'est autre chose qu'un navire où nous sommes tous embarqués,

et où chacun veille et travaille, les uns au gouvernail, les autres à la voile, et tous pour le service et le salut commun. Or voyez, je vous prie, quelle confusion, quelle inaction sur le navire, si tout le monde allait se mettre au gouvernail, ou si chacun voulait vérifier la théorie du mouvement auquel il doit contribuer !

» C'est là l'extrême, dit Flozen, et l'abus de la liberté ; mais si le navire va mal, et si quelqu'un assis sur le tillac en aperçoit la cause, ne doit-il pas en avertir ? Oui, dit Mairan, il doit en avertir le pilote ou le capitaine, mais directement et sans bruit, pour ne pas troubler l'équipage. — Vous ne voulez donc pas que le peuple soit éclairé ? — Je veux qu'il soit instruit autant qu'il a besoin de l'être, mais avec prudence et mesure. Dans son entendement, les fruits de la sagesse doivent germer avant d'éclore, et je veux qu'on y sème plutôt que d'y planter. Quand les idées nouvelles se font jour lentement, elles disposent elles-mêmes les esprits à les recevoir, et successivement elles prennent leur place ; mais lorsqu'elles viennent en foule heurter brusquement l'opinion et bouleverser la pensée, elles ne font que du ravage : voilà pourquoi les leçons du temps me semblent les meilleures pour instruire la multitude. Elle sait toujours mal ce qu'elle apprend trop vite ; elle sait toujours trop de ce qu'elle sait mal. Les livres, par exemple, ne font que lui altérer le bon sens naturel ; les baumes, les poisons, elle y cueille tout, pêle-mêle ; et c'est surtout lorsque tout le monde sait lire, qu'il faut bien prendre garde à ce que l'on écrit.

» Vous m'expliquez, dit madame Geoffrin, pourquoi j'ai toujours préféré l'instruction qui tombe en rosée, à celle qui vient par orage et qui se déborde en torrent.

» Quand notre ami M. de Fontenelle disait, reprit Mairan, que s'il avait la main remplie de vérités, il ne l'ouvrirait pas, au moins, lui demandai-je, ouvririez-vous les doigts l'un après l'autre ? Et je vis à son air que ce ne serait pas sans beaucoup de précaution. Voilà ce que j'appelle un homme qui connaît les hommes : ce n'est qu'en temps et lieu que les vérités sont utiles, et il en est qui, dans les mains du peuple, ne seraient guère moins dangereuses que des rasoirs dans les mains des enfans. Il faut à chacun les lumières relatives à son état, comme il faut à chaque ouvrier les outils propres à son usage ; et quant aux règles de conduite qui nous sont communes à tous, croyez, monsieur, que les novateurs sont bien rarement de vrais sages. Dans la société, comme sur le navire, tout ira mal, si l'on ne s'entend pas pour agir ensemble et d'accord ; et, pour s'entendre, il faut des signaux convenus auxquels tout le monde obéisse.

» Voilà pourquoi, dit madame Geoffrin, je n'ai jamais aimé

que la métaphysique se soit mêlée de nous conduire. Où en serions-nous en effet, s'il fallait, chacun, ressasser les élémens de la morale et les règles de la prudence? Le monde serait donc perpétuellement à l'école, et son éducation passée ne lui servirait plus de rien. Mais, madame, s'il est mal élevé? reprit Flozen. Tant bien que mal, répliqua-t-elle, il va mieux comme il va, que si chacun n'en faisait qu'à sa tête; car ce monde, bien étourdi et bien capricieux encore, ne laisse pas d'être assez d'accord sur ce qui est bon, juste et décent, et c'est là notre grande affaire. Pour moi, je n'ai jamais rien épluché de tout cela; seulement j'accommode un peu à mon usage les opinions et les modes; mais, en cela, c'est plutôt mon goût que ma raison que je consulte; et lorsque la philosophie me propose de me guérir de quelque erreur, je me souviens toujours de la fable du jardinier qui vit fourrager son jardin pour en avoir voulu faire chasser un pauvre lièvre. Après tout, qui m'assure que le prétendu sage n'est pas une mauvaise tête, un esprit faux, léger, imprudemment hardi? Ah! c'est un vice bien dangereux et bien commun que celui de la suffisance! c'est une maladie bien dangereuse, bien irrémédiable, que celle de l'orgueil! et vous ne sauriez croire combien de têtes a fait tourner la présomption de corriger son siècle, et l'ambition épidémique de s'ériger en novateur! Aussi, bien des gens s'en défient, et se conduisent, comme moi, par sentiment plutôt que par système. Je vois même, entre nous soit dit, que, dans le monde, celle ou celui qui épilogue le plus sur les conventions et sur les bienséances, cherche bien moins dans ses devoirs des lumières pour les remplir que des excuses pour y manquer.

» Eh! oui, madame, on ne biaise que pour éluder, dit Mairan; la preuve en est que ce qui fait plaisir est rarement mis en problème; et en morale comme en litige, les plaideurs de profession sont des gens de mauvaise foi. Mais, pour en revenir à nos moutons, je dis que le peuple a besoin que l'opinion le rassemble sous la houlette du berger; car, s'il est livré à lui-même, il se dispersera; et si chacun s'en va de son côté.... Gare les blés! dit madame Geoffrin. Et gare les loups! dit le sage.

» Oui, je conçois, dit le jeune homme, que pour la multitude, et surtout à l'égard des actions publiques, les règles de conduite ne peuvent être que des lois ou des opinions transmises et reçues sans examen; mais dissuaderez-vous l'homme retiré de la foule, l'homme studieux, l'homme instruit d'examiner à part soi, en silence, les opinions du vulgaire?

» En silence, à part soi, fort bien, dit Mairan; s'il se trompe, il n'y aura qu'un demi-mal. Et s'il croit découvrir parmi ces préjugés quelque erreur importante, dit le jeune homme, et si

pour la combattre, il croit avoir en main quelque puissante vérité, que lui conseillez-vous? — D'abord de se bien défier de sa nouvelle découverte; car il y a mille à parier contre un qu'on a déjà vu ce qu'il voit; et si son idée était bonne, le monde en eût fait son profit. Il y a cinquante ans que j'observe les progrès de l'esprit humain; il en fait tous les jours en physique, en chimie, en mécanique, il a fait même quelques pas en métaphysique; mais en politique, en morale, je ne sais, je l'avoue, ni quelles vérités nouvelles il peut avoir acquises, ni de quelles erreurs il s'est désabusé. C'est le propre de l'ignorance de se croire inventive; c'est aussi bien souvent le faible de la vanité. De là vient qu'on voit tous les jours reproduire des paradoxes mis au rebut depuis mille ans.

» Mais ce que je conseille surtout à l'inventeur, c'est d'examiner bien si sa vérité n'est pas celle d'un autre monde que le nôtre, d'un monde idéal, fantastique ou différemment composé; car si elle nous est étrangère, elle n'est plus la vérité pour nous. La vérité de notre monde est celle qui s'adapte à nos circonstances et s'accorde avec nos besoins; son caractère essentiel c'est la bonté: or, la bonté n'est jamais absolue; elle tient à des relations; et ce qui est bon dans tel temps, dans tel lieu, dans tel état de choses, est mauvais dans tel autre. Ainsi, pour que la vérité devienne erreur, et l'erreur vérité, elles n'ont qu'à changer de place. Dans les calculs mathématiques, on suppose le point sans étendue et la ligne sans épaisseur; on suppose des quantités précises, des mesures exactes, des formes régulières; on n'a égard ni à la différente solidité des corps, ni aux altérations accidentelles du fluide où les corps se meuvent, ni aux obstacles qui dérangent la direction des mouvemens. Qu'arrive-t-il lorsque, de l'hypothèse de cette nature idéale, on passe à la réalité? Il arrive que ces calculs si rigoureux, ces résultats si justes sous la plume du géomètre, se trouvent faux sous le compas et l'outil du mécanicien. Il en est tout de même en morale et en politique: les singularités des hommes et des choses y sont presque toujours en contradiction avec la généralité des maximes spéculatives; et la plus belle théorie mise en pratique ne vaut plus rien. Le plus sûr sera donc de bien regarder à l'utile; car si le bon n'est pas le vrai, il en tient lieu, et il ne doit céder la place qu'au vrai, meilleur que lui encore.

» Ceci, dit madame Geoffrin, ne vous semble-t-il pas un peu vague et confus? Pour le bien concevoir, je sens que j'aurais besoin d'un exemple.

» En voici un, reprit Mairan. *Les premiers devoirs de l'homme*, a dit Cicéron, *regardent les dieux immortels; les seconds, sa*

patrie, et les troisièmes, ses parens. Je doute qu'en organisant une grande société, il soit possible de réunir trois mobiles plus sûrs et plus puissans que ces premiers devoirs ; et cependant donnez cette maxime de morale à discuter à de prétendus sages : *ce sont des fables que les dieux,* vous dira l'épicurien ; *la patrie est partout où l'on se trouve bien,* vous dira le cosmopolite ; *l'animal cesse de tenir à ses parens dès qu'il peut s'en passer,* vous dira le naturaliste ; et aucun des trois ne manquera de raisonnemens spécieux. Eh bien ! je veux que leurs sophismes passent pour concluans et restent sans réplique, qu'en résultera-t-il ? Trois opinions monstrueuses, qu'à frais communs il faudrait étouffer ; et, en voulant détruire ce qu'on appellera trois préjugés vulgaires, on aura brisé les appuis les plus sacrés de l'ordre social, les liens d'un État, les bases sur lesquelles repose le sort d'un empire. Or il n'est point d'opinions reçues qu'on ne puisse attaquer ainsi ; et, en fait de religion, de morale et de politique, tout est perdu si tout est mis au creuset de nos alchimistes. L'or même le plus pur va s'y évaporer.

» Quant à l'amour de la patrie et à la piété filiale, reprit Flozen, ils sont au rang des choses éternellement saintes ; et c'est pour la philosophie un sacrilége que d'y toucher ; mais à l'égard de ses dieux immortels, Cicéron m'avouera que lui-même il n'y croyait guère ; et c'est un de ces préjugés dont il me semble que le sage avait raison de s'affranchir. »

A ces mots, madame Geoffrin voulut terminer la dispute.

« Ne craignez rien, madame, pour des vérités qui vous touchent, lui dit Mairan ; nous allons combattre à l'écart. Mais je demande à reprendre haleine ; car vous voyez que M. le baron ne me laisse pas respirer. »

SECONDE PARTIE.

« Pour concevoir, reprit Mairan, après un moment de repos, comment l'erreur, par quelque analogie et quelque point de ressemblance, peut tenir à la vérité et y suppléer au besoin, supposons que, dans les temps et les climats où les opinions religieuses n'étaient pas encore épurées, les poëtes philosophes eussent peuplé le ciel de divinités plus décentes ; qu'au-dessous du destin ils n'eussent mis que des dieux tutélaires, pour protéger les gens de bien ; des dieux justes et redoutables, pour intimider les méchans ; des dieux présens aux travaux des campagnes, pour les encourager et les récompenser ; des dieux surtout amis des malheureux, pour les consoler dans leurs peines, et pour tempérer l'amertume

des maux présens par l'espérance d'un avenir plus doux : supposons que le dieu, symbole de la force et de la puissance, l'eût été constamment de la sagesse et de l'équité; que la déesse de la beauté eût été celle de la pudeur; que l'innocence eût été compagne des plaisirs et de la jeunesse; que l'amour et les grâces, avec la bonne foi, eussent formé la cour du chaste hymen; qu'au lieu de ces dieux libertins qui poursuivaient les nymphes des campagnes, on n'y eût admis que des dieux de bonnes mœurs, des dieux gardiens des limites, des dieux protecteurs des hameaux, vengeurs de l'innocence et de la faiblesse opprimée; en un mot, supposons que, dans ces fables religieuses, un ciel moins dissolu, un enfer plus moral, les airs, les eaux, la terre, les élémens et les saisons eussent partout présenté aux hommes des exemples sous des symboles, et qu'au lieu des scandales de la mythologie, on y eût rendu les vérités morales intéressantes et sensibles par des modèles de bonté, d'équité, de vertu, exposés sur tous les autels, croyez-vous qu'en attendant mieux, ces fictions n'eussent pas eu assez de vérité dans leur caractère emblématique pour mériter le respect des sages, et que le jeu inexplicable des atomes de Démocrite ou le vague incompréhensible de la doctrine de Thalès eût valu ces allusions? Il faut des images au peuple; et, lorsque la vérité lui manque ou qu'elle n'aurait pas assez d'attrait pour lui, il lui faut aussi quelquefois des mensonges officieux.

» A présent, je conviens que la mythologie n'était pas composée comme je le suppose; tous les vices et tous les crimes pouvaient s'y croire autorisés; en la formant, on avait moins pensé aux dangers des exemples qu'à la justesse des emblèmes. Mais, pour corriger les poëtes, que firent les vrais sages et les législateurs? Ils n'abolirent pas le culte, car un système religieux ne s'écroule pas sans péril; s'il pouvait même être détruit comme un palais magique par un coup de baguette, il ne laisserait qu'un désert, et ce désert serait bientôt peuplé de monstres sanguinaires et de reptiles venimeux. Ils eurent donc, ces sages, la prudence et l'habileté d'écarter respectueusement, et de laisser comme dans l'ombre tout ce que la croyance aurait eu d'immoral, et de ne présenter à la vénération des peuples que ce qu'elle avait d'imposant, de salutaire et de vraiment auguste.

» Observez leur conduite : partout, dans tous les temps, si ce n'est pas la vérité, c'est la bonté morale, l'utilité publique qu'ils respectent dans l'opinion, et c'est là ce qui les distingue. Cicéron, par exemple, en confidence avec son fils, s'explique librement sur la fatalité; mais il se garde bien d'empêcher les Romains de redouter la fortune comme une déesse inconstante. Horace la leur peint élevant, abaissant tour à tour, à son gré, et les hommes et

les empires, changeant les triomphes en funérailles, et faisant trembler les tyrans; croyance infiniment utile pour préserver les malheureux du découragement, les heureux de l'orgueil, le peuple de l'ivresse de la prospérité, du désespoir dans les disgrâces, et lui donner à qui s'en prendre des revers dont il eût peut-être voulu punir le grand homme innocent que l'événement accusait, mais qu'absolvait l'impérieuse autorité de la fortune.

» Et voilà, comme en attendant la vérité, l'opinion gouverne le peuple; car il faut qu'il soit gouverné; et si l'erreur le mène au but de la vérité qui lui manque, elle en tient lieu; elle en a du moins les plus précieux caractères, la convenance et la bonté.

» Monsieur, reprit Flozen, faut-il vous dire ma pensée? Je n'aime pas à vous entendre faire l'éloge de l'erreur, et la donner pour supplément à la vérité qui nous manque. Et moi, lui dit Mairan, j'aime beaucoup à vous voir prendre avec chaleur le parti de la vérité; car je n'ai vécu que pour elle, et ma vieillesse encore n'est occupée qu'à la chercher; c'est l'unique objet de mes veilles, et je me vante de la chérir et de la révérer autant qu'homme du monde; mais ce monde est fait de façon que, dans leurs relations et dans leur influence, le bien peut quelquefois y devenir un mal, comme le mal un bien. Par exemple, vous m'avouerez qu'au moins, de notre temps, il n'est pas exactement vrai que toutes les femmes soient chastes, tous les époux fidèles, toutes les mères vertueuses, tous les pères honnêtes gens, tous les juges incorruptibles; cependant, pour l'ordre public, combien n'est-il pas souhaitable qu'on ait cette bonne opinion de sa femme, de son mari, de ses parens et de ses juges? Et il en est de même de mille autres illusions. La vérité, monsieur, est une liqueur excellente; mais prenez garde au vase où vous la verserez: s'il est impur, elle va s'y corrompre, et ne sera plus qu'un poison.

» Mon philosophe, dit Flozen, ne connaît point de tempérament ni d'exception à ses principes. Il n'admet pour l'esprit humain que deux situations, l'évidence ou le doute. Quant à ce qui n'est susceptible que d'un peu plus ou d'un peu moins de probabilité, il le livre à l'opinion qu'il méprise, et qui n'a, dit-il, d'autre moyen de s'éclairer que d'oublier les préjugés vulgaires et les conventions sociales, pour remonter à l'état de nature et aux sages lois de l'instinct.

» Oui, je sais, dit Mairan, que c'est là le système de nos moralistes modernes; mais je sais bien aussi que c'est le grand magasin des sophismes, la grande source des erreurs. La voix de la nature est sans doute un bon guide à qui l'écoute et l'entend bien; mais il faut la laisser parler dans le silence des passions: c'est ce

qu'on ne fait pas. Elle est troublée, elle est séduite avant qu'on la consulte; alors on lui fait dire, comme à l'écho, tout ce qu'on veut, et bien souvent des sottises épouvantables. Entre mille exemples que j'en ai vus, en voici un qui m'a frappé dans ma jeunesse, et dont je garde encore le souvenir. »

Madame Geoffrin, qui aimait les contes, redoubla ici d'attention.

« Nous avions à Béziers, poursuivit-il, un homme qui, voulant tout réduire aux lois de la nature, élevait ses enfans dans un sentiment de mépris pour les opinions et les conventions sociales, les instruisant à se conduire par les lumières d'une raison pure et libre de préjugés. Cependant, comme il était lui-même beaucoup meilleur que sa doctrine, et, qu'honnête par sentiment, il corrigeait à son insu ses préceptes par ses exemples, il fut longtemps à s'apercevoir du vice d'immoralité dont il avait empoisonné l'éducation de ses enfans.

» Mais quand vint pour eux l'âge des passions et de l'indépendance, il n'y eut pour lui plus de repos qu'il ne les eût émancipés. Ils voulurent se marier tous les trois à leur fantaisie, et rien n'était plus naturel; car c'est ainsi que les animaux, en disposant d'eux-mêmes, se choisissent l'un l'autre. « C'est encore ainsi, disaient-ils, que s'apparient les sauvages; » et le père n'eut pas un mot à répliquer.

» A peine furent-ils mariés, qu'ils lui demandèrent un compte exact et rigoureux de l'héritage de leur mère; car puisque, par un vice de la société, il y avait propriété de biens et transmission d'héritage, au moins fallait-il que chacun pût jouir, à son tour, de cette iniquité. Le père leur demanda grâce d'une partie de la dot. Il venait d'être ruiné par un procès où le droit naturel parlait pour lui, mais où le droit écrit lui avait été contraire. Ils crurent lui donner à vivre en lui laissant de quoi ne pas mourir.

» Il voulut inutilement leur rappeler le don de la vie, le soin de leur enfance, tous les bienfaits de son amour. Ils l'écoutaient avec un froid silence, et ils se demandaient s'il avait fait pour eux plus que ne font pour leurs petits les animaux les plus sauvages. Le lion, l'ours, le tigre, reprochaient-ils à leurs enfans de les avoir fait naître, de les avoir nourris, gardés et défendus? Et lui, quel droit de plus avait-il sur les siens? Etait-ce bien pour l'amour d'eux qu'il leur avait donné la vie? N'avaient-ils pas le droit d'en jouir à leur tour? Et ne savait-il pas que les devoirs du sang étaient bornés par la nature à la durée de l'enfance, et qu'au-delà chacun devait penser à soi?

» Vous me faites horreur, dit madame Geoffrin. Voilà pour-

tant, reprit le sage, où mène le mépris des institutions sociales et cette belle assimilation des principes de la nature entre l'homme et les animaux.

» Tandis que le malheureux vieillisait dans la misère et l'abandon, son fils aîné, livré au plus honteux déréglement, et bientôt ruiné au jeu par des fripons, trouva commode et juste de prendre sa revanche en s'aidant de leur industrie. Il en fut repris et blâmé. Alors, ne pouvant plus souffrir ni la sévérité des lois, ni l'inégalité du partage des biens donnés à tous par la nature, il se jeta dans les forêts pour y exercer ses droits de reprise sur les passans. Il fut pris avec une bande de moralistes comme lui, et ils allèrent périr ensemble.

» Sa fille ayant épousé un homme qu'elle croyait aimer, et dont bientôt elle fut lasse, se souvint du principe que tout engagement perpétuel est téméraire, et que le droit de la liberté naturelle est imprescriptible; mais, comme il n'y avait pas moyen de rompre ouvertement un mariage que les lois rendaient indissoluble, elle fit ce que la nature conseillait, disait-elle, à la faiblesse opprimée et captive; elle opposa la ruse à la force et à la contrainte, se dispensa d'être fidèle à un serment que son cœur abjurait; et, toujours libre dans ses choix et dans ses préférences, elle usa tant de cette liberté primitive et inaliénable, qu'il fallut y opposer les grilles d'un couvent. Indignée de sa prison, elle s'en échappa, et vint à Paris vivre dans un lieu de franchise. Jeune encore, mais bientôt flétrie, elle est allée achever de s'éteindre dans le triste et honteux asile de la douleur et des regrets.

» Le second des deux fils, en vertu de l'égalité naturelle, avait pris dans le peuple une femme excessivement dégagée de préjugés; et, comme elle pensait que ses faveurs étaient du nombre des biens que la nature avait mis en commun, chacun, dès qu'il pouvait lui plaire, y participait à son tour. Cette extrême affabilité eut des fruits dont lui-même il sentit bientôt l'amertume; et il commençait à s'en plaindre, lorsqu'ayant pris dans le ménage, par droit de bienséance et de communauté, ce qu'il y avait de plus mobile, elle alla joindre au port de Marseille un matelot, ses premières amours.

» Le père, au milieu des ruines d'une famille déshonorée, accablé de misère, de honte et de remords, en devint fou. Dans son délire, il semblait vouloir se punir; et seulement cruel envers lui-même, après s'être meurtri le sein et le visage, il nous tendait les bras, nous regardant d'un œil qui demandait grâce et pitié. Il avait des momens lucides; c'était alors que je l'observais avec le plus d'attention, et que je recueillais avec le plus de soin les sentimens qui lui échappaient.

mamelon qui devait vous nourrir, est d'une industrie admirable : je vous étonnerais si je vous l'expliquais; mais allons plus loin. Croyez-vous qu'on vous ait appris à parler? L'âge, l'exemple, l'habitude, l'instinct de l'imitation vous a induite à essayer d'abord, et successivement à exercer en vous les organes de la parole; mais l'action de ces organes, le jeu de ces ressorts, ce jeu si compliqué, et cependant si net, si facile et si prompt, que la glotte, la langue, les lèvres exécutent avec tant de précision, de célérité, de justesse, qui vous a enseigné à le produire, à le régler, à rendre l'haleine sonore, à varier les sons, les accens de la voix, à les articuler, enfin à vous faire obéir par tous ces mouvemens pour exprimer, quand et comme il vous plaît, vos volontés et vos pensées?—Mais, monsieur, cette action des organes est mécanique.—Oui, madame, elle est mécanique, mais elle est volontaire : celui qui la commande et qui la dirige à son gré n'en sait pas le secret; mais il sait la produire et sans peine et à volonté : c'est là une science infuse que je compare à celle de l'équilibre dans le vol des oiseaux, dans la course des quadrupèdes; et c'est si bien la nature qui nous l'enseigne, que nul autre génie au monde n'en possède les élémens. Ce n'est pas tout encore : avez-vous observé dans les enfans l'art de lier et de désunir les idées? et ne pensez-vous pas qu'en eux cette logique a devancé l'instruction? Demandez à l'enfant qui balbutie encore s'il aime mieux, pour son goûter, *ou* une pêche, *ou* un raisin? Vraiment, dit-elle, il me répond qu'il aime mieux le raisin *et* la pêche. — Voilà donc qu'il distingue la *disjonctive* qui le réduit au choix, d'avec la *conjonctive* qui lui donnerait l'un et l'autre.—Oh! de ce raisonnement-là, j'en ai vu mille exemples : aucun enfant ne pleure lorsqu'on lui dit qu'il aura le fouet, s'il n'est pas sage. La menace est conditionnelle, et il n'en est point effrayé. Mais s'il s'entend dire : Tu auras le fouet, tu n'as pas été sage, il pleure, il sent très-bien qu'il n'y a plus de *si* dans la phrase. — Eh bien! madame, cette logique est-elle apprise? Non; elle est innée : on l'a réduite dans les écoles en préceptes et en méthode; mais elle a commencé par être naturelle. C'est la logique de l'instinct; et, dans le plus grand nombre des être raisonnans, elle n'est guère rien de plus. Enfin, passons à l'éloquence : ses tours, ses mouvemens, ses artifices, attendent-ils les leçons d'un Quintilien? Les anciens l'ont dit avant moi : « L'enfant a dans ses plaidoyers » tout le manége de l'orateur : il sait caresser et flatter d'un air » timide et suppliant; menacer l'adversaire qu'il veut intimider; » appuyer de raisons plausibles ses excuses et ses défenses; ré» futer les raisons d'autrui; exposer, raconter les faits avec

» adresse et à son avantage, et employer la plainte ou la prière » pour obtenir justice ou grâce. »

» Ainsi quoiqu'il soit assez vrai, comme Pline l'a dit, que dans la première imbécillité de l'enfance l'homme ne sache que pleurer, la nature ne laisse pas d'être pour lui une bonne maîtresse, et de lui donner, à mesure que ses organes se développent, d'assez étonnantes leçons.

» Mais ce qu'il y a de plus sensible, de plus marqué dans ses leçons, ce sont les vérités morales : c'est par cet instinct de bonté que, sans étude et sans réflexion, l'homme se sent obligé d'être juste, humain, secourable; c'est par là que la bonne foi, la pudeur, la sincérité, la bienfaisance, en un mot, la vertu, se fait honorer et chérir. Or, ces vérités sont surtout et presque uniquement la doctrine du peuple; et le plus sûr moyen de dépraver la multitude, c'est de corrompre en elle cette espèce d'instinct moral.

» Oui, je conçois, avoua Flozen, qu'en morale il est dangereux d'analyser le sentiment, et même de trop discuter l'opinion transmise et reçue; car, ne fut-elle qu'un préjugé, qu'une convention sociale, tout le monde s'en trouve bien; mais en est-il de même en politique? Et.....

» Nous voilà bientôt arrivés à Châtillon, dit madame Geoffrin : tirons la ligne, et réservons le reste pour ce soir à notre retour. »

TROISIÈME PARTIE.

Le dîner que nous fîmes à Châtillon fut de ceux que je ne me rappelle qu'avec de sensibles regrets. La cordialité, l'indulgence, la confiance mutuelle, cette douce persuasion que l'on n'était ensemble que pour se procurer les jouissances pures de l'esprit et de l'âme, le plaisir qu'on avait à y contribuer, l'oubli mutuel de l'amour-propre et d'une vanité jalouse dans le cours facile et libre d'un entretien où la pensée, l'opinion, le sentiment coulait de source et avec abandon; enfin certaine verve de gaieté, de franchise, d'originalité qui me semble être le génie de la conversation, et qui devient tous les jours plus rare, donnaient à la société des gens de lettres un caractère qui me sera toujours présent. Il faut tout dire : ce caractère d'enjouement, d'amabilité, avait pour base des qualités solides. L'esprit, par la vivacité et le brillant de ses saillies, peut bien rendre la société amusante lorsqu'il l'anime; mais, pour la rendre habituellement intéressante, l'esprit ne suffit pas; et le commerce de l'esprit même n'a de charme pur et durable que dans un cercle de gens de bien. Telle était la

société de Châtillon : c'est dire assez quel agrément eurent pour nous les heures que nous y passâmes.

Je me garderai bien de répéter des propos de table. Ce que le trait du dialogue, le ton de la gaieté, le sel de la plaisanterie, la grâce vive et piquante de l'à-propos, anime et embellit, perd trop de sa valeur à être redit froidement. Je ne rappellerai de ce dîner que quelques sujets d'entretien que ramena la promenade dans le silence des bosquets dont nous respirions la fraîcheur.

On avait parlé, vers la fin du repas, d'un grand nombre de livres dont le titre agaçait la curiosité du lecteur, et qui trompaient son espérance ; et l'on s'était demandé par qui ces ouvrages manqués auraient dû être faits. Dans ce nombre, on citait le *Spectacle de la Nature*, dont Fontenelle, l'auteur des Mondes, aurait fait un livre charmant. On citait l'ouvrage de l'abbé du Bos sur la poésie et la peinture ; *parallèle* qui demandait une imagination vive, une plume brillante, un sentiment exquis de deux arts qui parlent à l'âme, et que le froid bon sens de l'abbé du Bos semblait avoir dérobé à l'esprit et au goût d'un Voltaire ou d'un Winkelman. On se rappelait *les Exilés* de madame de Villedieu ; idée heureuse, d'où elle n'avait tiré qu'un petit roman de galanterie, et dont un peintre comme Hamilton aurait fait le tableau le plus piquant de la cour d'Auguste. On citait singulièrement le *Traité de l'Opinion*, que Le Gendre aurait dû laisser effleurer, embellir, égayer par Voltaire, ou méditer par Montesquieu.

« Mais, demanda-t-on, Montesquieu lui-même a-t-il rempli le titre de son plus bel ouvrage ? Et l'*Esprit des Lois* n'est-il pas, comme l'a dit madame D. D**, de l'*esprit sur les lois ?* »

Ce fut l'avis d'un petit nombre. Parmi ceux-là, les uns disaient que c'était un ouvrage étincelant de lumières, mais de lumières éparses, et plus en éclairs qu'en rayons ; les autres, que c'était un riche amas de matériaux habilement taillés, mais incomplets et hors de place, dont l'architecte n'avait pas pris la peine de composer son édifice. Quelqu'un même alla jusqu'à dire que, si Montesquieu s'était tracé un plan, il nous en avait fait un mystère, et que l'*Esprit des Lois* n'était pas plus un ouvrage achevé que les Pensées de Pascal.

Le comte de C*** prit la parole. C'est l'un des hommes dont l'esprit a le plus de justesse, de clarté, de maturité, et qui, dans la conversation, répand avec le plus de modestie et de simplicité l'instruction et la lumière. Personne n'a mieux profité de ses voyages, de ses lectures et d'un long usage du monde ; personne n'a mieux vu dans la nature et dans les livres ce qu'il en fallait recueillir ; mais cette érudition exquise et variée a toujours l'air

facile et naturel de l'à-propos; il en est libéral ; il n'en est point prodigue : on ne le trouve instruit qu'autant qu'on veut s'instruire ; on dirait qu'il ne sait lui-même que ce qu'on veut savoir de lui. Il avait peu parlé durant tout le dîner : on fut bien aise de l'entendre.

« Le plan de Pascal, nous dit-il, était donné par son sujet, et on voit bien qu'il ne lui a manqué que le temps de l'exécuter ; mais en est-il de même de Montesquieu ? Et ne serait-ce pas trop exiger de lui que de vouloir qu'il eût réduit à l'unité d'un plan régulier et complet un sujet aussi variable, aussi incohérent, aussi bizarrement divers que celui de l'*Esprit des Lois ?* Admirons dans ce bel ouvrage le coup d'œil du génie, et dispensons celui qui plane sur une si vaste étendue, qui voit souvent de si haut et si loin, de s'asservir aux règles de l'esprit méthodique. A l'égard du trait de critique relevé par Voltaire, j'aime à lui opposer l'éloge que Voltaire lui-même a fait du livre de l'*Esprit des Lois*, lorsqu'il a dit : *Le genre humain avait perdu ses titres; Montesquieu les a retrouvés et les lui a rendus.* »

« Dans un éloge, dit madame de F***, cette phrase doit être belle; mais, s'il faut l'avouer, je ne l'entends pas bien. Que n'entendez-vous pas, madame ? lui demanda le comte, en souriant. — Je n'entends pas quels sont ces titres que le genre humain avait perdus. — Ce sont les titres de ses droits. — Oui ; mais quels sont ces droits, et quels en sont les titres ? et comment étaient-ils perdus ? et comment Montesquieu les a-t-il retrouvés ? — Ce que vous me demandez là, vous le sauriez sans moi, madame, si vous vouliez bien prendre la peine d'y penser. — Eh bien ! monsieur, faites pour nous ce que font les bons livres ; mettez au net ce que chacun de nous a confusément dans l'esprit. — Je vais, dit-il avec son air modeste, essayer de vous obéir.

» Les droits de l'homme sont les droits attribués à l'homme par la loi de nature, et les titres des droits de l'homme sont les articles qui le concernent dans cette loi universelle, qui seule imprime son caractère à tout ce qui est juste et bon. Vous croyez donc bien fermement, lui dit la même, à la réalité de cette loi universelle ? — Oui, madame, comme je crois à la réalité de l'ordre universel ; et rien ne m'est plus évident, ni hors de moi, ni en moi-même, que ce dessein d'une première cause, d'une puissance intelligente, d'une volonté prévoyante et d'accord avec elle-même, à laquelle tout est soumis. Que si quelqu'un le nie, s'il se plaît à douter que l'œil soit expressément fait pour recevoir l'impression de la lumière ; le poumon, pour respirer l'air ; le cœur, pour refouler le sang; les artères, les veines, pour le distribuer ; s'il croit que le prodige de l'organisation, le mystère ineffable de la repro-

duction dans les animaux, dans les plantes, s'opère sans dessein et par un mécanisme aveugle; s'il pense que les sphères, en roulant dans l'espace, chacune invariablement sur la ligne de son orbite, s'attirent, se balancent, et sans cesse accomplissent les mêmes révolutions sans un premier mobile et sans une première loi qui les dirige dans leur cours, ce n'est point à lui que je parle. Je demande sur cet article une pleine persuasion : si vous ne l'avez pas, je n'irai pas plus loin. Pour celle-là, dirent les dames, nous l'avons tous, et vous pouvez poursuivre.

» Ainsi donc, reprit-il, dans le dessein de la nature, c'est son intention qui fait loi, et l'ordre universel n'en est que l'accomplissement. Les corps célestes obéissent à cette loi ordonnatrice; les végétaux l'observent; les animaux la suivent; et l'homme, en ce qui lui est commun avec tous les êtres vivans, y est soumis comme eux par instinct. Enfin, je le répète, la loi universelle, la loi par excellence est l'intention de l'ouvrier suprême manifestée dans son ouvrage et imprimée dans son dessein. Il ne s'agit donc plus que des divers rapports de cette intention première à toutes les parties de l'ordre universel, et de ses relations aux espèces diverses. Ceci va, je l'espère, vous paraître encore assez clair.

» La nature a voulu que les sphères célestes, en se balançant dans l'espace, fussent les unes par les autres contenues dans leur orbite; elle a pesé leurs masses, mesuré leurs distances et réglé leurs vitesses dans des rapports invariables, par les sommes du mouvement qu'elle leur a distribué : c'est la loi de l'attraction. Elle a voulu que les élémens eussent leurs régions diverses en raison de leur densité, et qu'après s'être confondus dans leur choc et dans leur mêlée, chacun reprît sa place : c'est la loi de la pesanteur; ce sont les lois de l'équilibre. Elle a voulu que sur la terre les espèces presque infinies d'êtres vivans eussent en elles-mêmes et dans le sein de leur mère commune, les moyens de se conserver, de se renouveler et de se reproduire : ce sont les lois de la végétation pour les plantes, les lois de l'instinct pour les bêtes, et pour l'homme les lois de l'instinct et de la raison.

» Ici, mesdames, observez, s'il vous plaît, qu'à l'égard des êtres vivans, l'intention la plus marquée de la nature a été la conservation, le renouvellement, la perpétuité des espèces, car autant elle semble avoir négligé les périssables individus, autant elle a pris soin de rendre les espèces indestructibles. Elle a si bien donné aux plantes les moyens de se régénérer sous la dent même des animaux dont elles seraient la pâture, qu'au milieu de tant de ruines l'espèce n'en périt jamais. En destinant les animaux à servir d'aliment, non pas à leurs pareils, mais une espèce à l'autre, elle a si bien économisé cette destruction, qu'il ne périt

que des individus, et que les espèces subsistent. Ceux qu'elle a comme dévoués à la voracité des autres, ou qui, par leur fragilité, ne doivent vivre que des instans, elle les a doués d'une fécondité qui compense et répare leur dépopulation ou leur mortalité rapide. Le hareng destiné à nourrir le requin, se multiplie à l'infini; l'insecte qui ne vit qu'un jour, le consume à se reproduire; le papillon le plus éphémère ne meurt pas sans postérité; il ne verra point ses petits; mais il laisse des œufs que l'air et la lumière sont chargés de couver, d'animer et de faire éclore : le nid de la chenille est recommandé au soleil.

» Mais ce qu'il y a de plus sensible et de plus étonnant dans les précautions que la nature a prises pour sauver les espèces dans le règne animal, c'est la défense qu'elle a faite à chacune d'elles, et même aux plus voraces, d'attenter à leur existence. A moins des dernières extrémités de la détresse et du besoin, toutes observent cette loi : l'ours et le tigre y sont fidèles, tant que l'aveugle rage d'une faim dévorante ne les a pas dénaturés. Elle a fait plus, elle a pris soin d'adoucir, d'attendrir le caractère des plus sauvages, lorsqu'il s'agit de mettre au jour ou d'élever leur famille naissante. Le tigre flatte la tigresse; la louve et la panthère sont aussi bonnes mères que la biche et que la gazelle. Vous savez quel courage est donné à l'oiseau timide pour couver et garder ses œufs, ou pour défendre ses petits. Pardon, mesdames, si j'insiste sur des détails qui vous sont connus; ils sont ici de grande conséquence, et je regarde cette merveille de l'instinct comme une preuve si manifeste de l'intention de la nature, qu'il me semble impossible qu'en y réfléchissant, on n'en soit pas aussi persuadé que moi. En effet, dirent-elles, rien n'est plus évident.

» Eh bien ! reprit le comte, je m'en tiens là; et, sans me prévaloir des priviléges que la nature a pu vouloir accorder à l'homme, sans m'amuser à faire voir qu'il est celui des animaux qu'elle a le plus favorisés, je me réduis modestement à poser en principe cette vérité simple, que la nature a voulu pour l'homme ce qu'elle a voulu pour l'insecte, et que l'intention qu'elle a eue d'assurer la conservation et la perpétuité des espèces, s'est étendue jusqu'à l'espèce humaine.

» C'est de ce principe évident que je conclus qu'il y a expressément pour l'homme une loi naturelle; car la nature n'a pu vouloir que l'espèce humaine se conservât sans vouloir, sans prescrire à l'homme ce qui devait la conserver, et sans lui interdire ce qui l'aurait détruite. Ainsi, la loi naturelle est pour l'homme ce qu'a été la loi de l'instinct pour le reste des animaux, le développement d'une intention première commune à leurs genres divers, mais appropriée aux espèces.

» A présent, mesdames, il vous est aisé de bien entendre quels sont ces droits dont on dit que le genre humain avait perdu les titres quand Montesquieu les lui a rendus.

» Quelqu'un a dit, *le droit n'est pas une faculté;* il a dit vrai. Le droit, sans force et sans pouvoir, n'en existe pas moins, quoique la faculté de s'exercer lui manque. Qu'est-ce donc que le droit? C'est ce que la nature a concédé, permis, attribué à l'homme, soit à l'égard de l'homme, soit à l'égard des animaux et de tous les êtres vivans. A l'égard de ceux-ci, la puissance de l'homme, ses besoins, son utilité, peuvent avoir été la seule règle de ses droits; mais de l'homme à l'égard de l'homme, le droit est réciproque; il doit être réglé, légitimé par une loi qui l'attribue et qui le fonde; et si cette loi primitive était une chimère, non-seulement le droit naturel, mais tous les droits humains en seraient une aussi. La volonté individuelle, l'amour de soi, la force, l'intérêt personnel, l'égoïsme absolu, exclusif et impitoyable, serait l'unique règle des actions des hommes; le bien moral serait l'utile, et l'utile individuel; le juste serait inconnu. C'est donc la loi, et la loi seule qui donne à l'existence, à l'action, à la possession un caractère de justice; et la loi elle-même ne l'a ce caractère, que lorsqu'elle dérive de cette intention première, de cette suprême raison qui a réglé l'ordre universel. Il y a donc pour les hommes des droits réciproques et naturels, parce qu'il y a pour eux une loi naturelle; et c'est à ce principe que Montesquieu s'est élevé pour observer, comme d'une éminence, quel avait dû être dans tous les temps l'esprit, l'objet, le but des institutions humaines et l'intention des bonnes lois (1). »

« Eh! monsieur, lui dit-on, comment de ce principe universel et vague, de cette première intention de conserver, de renouveler, de perpétuer les espèces, ferez-vous dériver toutes ces lois si variées, ce système si compliqué, si vaste et si divers des institutions et des transactions sociales? Les rapports de l'homme avec l'homme n'ont ils pas dû, en se multipliant, ajouter mille autres intérêts au premier vœu de la nature, et souvent le croiser et le contrarier? La division des peuplades, leurs rivalités, leurs querelles, l'esprit patriotique et la raison d'Etat, les jalousies de puissance entre les peuplades voisines, le commerce, la guerre, les dissensions intestines, les partages, les propriétés, l'inégalité de fortune et de conditions, toutes ces causes et mille autres n'ont-elles pas dû faire oublier à nos législateurs ce principe de droit primitif et commun qui convenait à l'homme dans l'état de

(1) *Il y a*, dit-il lui-même, *une raison primitive, et les lois sont les rapports qui se trouvent entre elle et les différens êtres.*

nature, mais qui, dans l'état social, a reçu tant d'atteintes et d'altérations? »

« D'abord, reprit le comte, sans s'émouvoir de ces instances, ce qu'on appelle communément l'état de nature n'a jamais existé pour l'homme. — Quoi! monsieur! et l'homme sauvage? — Il n'y a point d'hommes absolument sauvages; il n'y en eut jamais. La famille est la moindre des sociétés humaines, et rarement en aucun lieu du monde est-elle long-temps isolée. Partout, dans tous les temps, les hommes associés par le besoin ont dû avoir pour but leur sûreté commune, leur défense et leur subsistance. Ainsi, partout ce premier soin, ce premier vœu de la nature a été la base des lois. Et en effet, comment l'espèce humaine, dont la débile et longue enfance est sujette à tant d'accidens, exposée à tant de périls, eût-elle pu subsister errante et dispersée en individus solitaires?

» Pline a dit avec vérité: « L'homme est le seul des animaux » que la nature n'a point vêtu....; il est le seul qu'au jour de » sa naissance elle jette nu sur la terre nue, livré dès ce moment » aux larmes et aux cris.... Les autres, avertis par le seul ins- » tinct, courent, volent ou nagent. L'homme ne sait rien de » lui-même, ni parler, ni marcher, ni se nourrir; en un mot, » la nature ne lui enseigne qu'à pleurer. »

» Mais, en supposant même que la nature eût donné à l'homme l'instinct le plus exquis, et qu'il eût en naissant toute l'intelligence qui lui vient avec l'âge, en serait-ce assez? Non, mesdames: sa timidité, sa faiblesse, sa lenteur, en comparaison de l'agilité, de la force, du courage des ennemis qu'il aurait eus à éviter ou à combattre, l'auraient infailliblement rendu la proie des animaux au milieu desquels il serait né; car la nature, qui a inspiré une horreur salutaire au tigre pour le sang du tigre, et au loup pour le sang du loup, ne leur a pas inspiré de même de l'horreur pour le sang humain; elle leur a dévoué l'homme comme le daim et la brebis, et le leur a livré nu, faible et désarmé.

» Qu'aura-t-elle donc fait pour en sauver l'espèce? Elle l'a rendu social, c'est-à-dire, volontairement disposé à vivre en communauté de périls, de travaux, de forces, d'assistance, de devoirs et de bons offices; d'abord avec la mère de ses enfans, et avec ses enfans eux-mêmes, ensuite avec les hommes qui, par le même instinct, se réunissaient avec lui. Ainsi au moyen du mariage institué par la nature, comme un lien indissoluble, la société domestique, formée en petits groupes successivement réunis, a été comme le noyau de la grande société. »

« Un moment, s'il vous plaît, interrompit madame D***,

vous nous glissez là un article de la loi naturelle qui mérite quelque attention. Le mariage indissoluble ! — Oui, madame, quoi qu'on en dise, il l'est pour l'homme, il l'est dans l'intention de la nature ; et c'est une licence que se donne la société, lorsqu'elle altère cette loi. Voyez l'homme naissant dans les forêts, son premier asile : n'est-il pas vrai qu'il a besoin de sa mère pour l'allaiter, de son père pour le garder, le défendre et nourrir sa mère ? Après l'allaitement, n'est-il pas encore long-temps faible, imbécile, incapable de se passer de leurs soins et de leurs secours ? Et si, durant sa longue enfance, il est abandonné, n'est-il pas le plus misérable des animaux et le plus infailliblement exposé à périr ? Cependant il est de la classe de ceux que la nature suppose le moins périssables ; car il ne vient au monde que comme le taureau, le lion, l'éléphant ; seul, rarement par couple, à de longs intervalles, et il atteint plus lentement qu'aucun de ces grands quadrupèdes l'âge d'être père à son tour. Comment donc la nature se serait-elle accordée avec elle-même, si, en voulant perpétuer l'espèce humaine, elle l'avait rendue à la fois si faible pour se conserver, et si lente à se reproduire ? Ici, mesdames, il faut se prosterner devant l'ordonnateur suprême : c'est la longue enfance de l'homme, c'est sa longue imbécillité, c'est cette cause de destruction si prochaine et si menaçante ; oui, c'est elle-même qui rend l'espèce humaine indestructible, et qui porte à un si haut degré la supériorité de l'homme sur tous les autres animaux.

» L'homme a long-temps besoin de l'assistance de ses parens. De là cette douce habitude de la société domestique, cette tendresse prolongée des père et mère pour leurs enfans, des enfans pour leurs père et mère ; de là l'éducation, les leçons de l'exemple, l'expérience héréditaire, l'industrie développée, les signes inventés pour se transmettre la pensée, la formation des langues, l'instruction progressive, les sciences, les arts ; de là, pour tout dire en un mot, ces moyens infinis de perfectibilité qui ont élevé l'espèce humaine jusqu'au point de produire les Platons et les Archimèdes, les Hippocrates et les Newtons.

» Si l'enfance de l'homme n'avait été que de quelques mois, et si, à ce terme, l'homme isolé avait pu, comme le cheval, le taureau, le lion, se suffire à lui-même, l'homme, inutilement doué d'une langue flexible et d'une voix sonore, du merveilleux instrument de la main, et du don bien plus merveilleux de la mémoire et de la prévoyance ; l'homme isolé presque en naissant, effrayé de sa solitude, effarouché par ses périls, et tout absorbé dans les soins de sa vie et de sa défense, serait encore au rang des brutes. Le grand moyen de la nature pour lui ensei-

gner l'usage des facultés dont il était pourvu, a donc été de lui attacher long-temps ses père et mère par l'instinct de l'amour, et de le leur soumettre et attacher lui-même par le sentiment du besoin et par le doux lien de la reconnaissance.

» Ils se trompent donc bien ceux qui, pour légitimer le divorce, en appellent à la nature, et citent pour exemple le mariage primitif. Ah! loin d'avoir été fragile et passager, qu'ils apprennent que sa durée fut, dans le plan de la nature, la sauve-garde de l'espèce humaine, le fondement de sa puissance, et l'unique moyen que l'homme ait eu d'atteindre à la domination sur tous les êtres animés. »

» Mais au moins, répliqua madame D***, lorsque l'enfant parvient à l'âge d'homme, les deux époux sont-ils licenciés par la nature, et libres l'un et l'autre d'aller former d'autres liens? Eh! ne voyez-vous pas, madame, reprit le comte, que l'enfance de l'homme est de dix à douze ans, et que, tandis que le père et la mère auront vaqué au soin de leur premier enfant, il en sera né un second, et un troisième, et cinq ou six encore, grâces à l'instinct de l'amour? Or, chaque nouvelle naissance devient, pour les époux, comme un nouvel anneau de cette chaîne sociale qui les étreint des mêmes nœuds dont elle les attache à leur nouvel enfant; car ils ne doivent pas moins à celui-ci qu'à ses aînés; la loi de la nature est égale et invariable; nul homme n'est par elle déshérité des droits du sang. Voilà donc l'union conjugale indissoluble au moins jusqu'au terme où elle cesse d'être féconde, et encore douze ans au-delà. Alors, n'ayant plus qu'à vieillir, quel intérêt ont les époux de s'isoler eux-mêmes, en rompant les liens qui les attachent l'un et l'autre aux doux appuis de leur vieillesse, et de démentir la nature au moment qu'à leur tour elle les recommande aux soins et à l'amour de leurs enfans? »

« Comte, dirent les dames, votre doctrine est aussi claire à l'esprit qu'elle est douce au cœur; il n'y a pas moyen d'en douter. »

« Après avoir donc reconnu, poursuivit-il, l'intention de la nature et la plus sainte de ses lois dans la société primitive, passons à ces aggrégations plus nombreuses, plus composées, qui ont formé successivement les peuplades, les républiques, les empires; partout la même intention indiquera le même but; et, entre ces deux points, la ligne la plus droite sera toujours la meilleure règle des formes sociales, des institutions et des lois. »

Ici l'attention des dames eut besoin de se reposer.

QUATRIÈME PARTIE.

« Vous avez vu, mesdames, poursuivit le comte de C***, après quelques momens de promenade et de silence, vous avez vu que l'état social a été nécessaire à l'homme, et que la nature elle-même lui en a fait un premier besoin; vous avez vu aussi que, dans toutes les classes d'êtres vivans, le soin le plus marqué de la nature a été de pourvoir à la conservation, à la perpétuité des espèces. Eh bien! de ces deux vérités, la conséquence immédiate est qu'il y a pour l'homme une loi de nature qui contient en essence tout l'esprit des lois sociales, et qui fait de l'instinct moral la base et la règle des mœurs.

» Par la loi de l'instinct physique, il est défendu aux animaux de la même espèce de se détruire entre eux; la raison en est simple; la société où les engage le désir de se reproduire, la cohabitation qu'exige le soin d'élever leurs petits, toute passagère qu'elle est, le même antre, le même nid, serait pour eux une occasion trop fréquente et trop dangereuse de s'attaquer et de se nuire: ennemis l'un de l'autre, altérés de leur sang, ils se seraient détruits avant de se régénérer. Et que serait-ce donc pour l'homme, si, destiné par la nature à une société constante, assidue et perpétuelle, il n'avait pas eu par instinct le même sentiment d'inviolabilité pour les êtres de son espèce? L'homme, ennemi de l'homme, et cruel envers son semblable, aurait été mille fois pire que le tigre et que le vautour; car, non-seulement il aurait sans cesse l'occasion d'être malfaisant, mais il en aurait les moyens et souvent la funeste envie.

» L'homme est naturellement industrieux, adroit, capable d'inventer mille façons d'agir, surtout mille façons de nuire; en même temps il porte dans son sein un orgueil irascible, un amour-propre ardent, inquiet, facile à blesser; enfin, ce qu'il y aurait de plus insociable au monde, ce seraient les passions et les vices du cœur humain, si aucun instinct moral ne les eût tempérés. Personnel, envieux, colère, violent, furieux dans ses jalousies, dans ses haines, dans ses vengeances, l'homme a de plus que les animaux, même les plus farouches, la dissimulation profonde, la perfidie insidieuse, et la longueur terrible de ses ressentimens.

» Quelle aurait donc été l'inconséquence de la nature en composant des êtres si redoutables l'un à l'autre, et en leur faisant un besoin indispensable de vivre ensemble? N'eût-ce pas été réunir dans les individus les moyens les plus infaillibles et les plus prompts de détruire l'espèce? Eh bien! mesdames, c'est pourtant du mélange de ces élémens si divers, si tumultueux, si dis-

cords, qu'elle a fait résulter un ordre social par lequel l'espèce subsiste ; mais il a fallu pour cela qu'aux élémens du monde moral, comme à ceux du monde physique, elle ait fait une loi d'harmonie et de paix qui en modérât les mouvemens, et ne permît jamais à leur discorde de troubler l'ordre universel. Or, cette loi modératrice est celle de l'instinct moral, et avec cette loi doivent agir ensemble et de concert les lois humaines. Leur esprit, leur tâche commune fut et sera toujours de captiver dans l'homme la volonté, la liberté, toutes les facultés de nuire à ses semblables, de l'engager par l'intérêt de son repos, de son bien-être, de sa sûreté personnelle, à se rendre envers eux équitable, paisible, officieux, compatissant, fidèle au pacte de concorde et de société qu'ils auraient fait ensemble ; enfin, de diriger vers leur utilité commune les mouvemens de l'amour de soi-même, et de ne lui laisser en propre que les biens dont il peut jouir, sans rien usurper sur autrui.

» Tel a été d'abord le but de la loi naturelle ; tel a été depuis l'office des lois sociales ; car, je le dis encore, la nature n'a pu vouloir que l'état social fût nécessairement la condition de l'homme, sans vouloir que l'homme y jouît d'une existence paisible et sûre dans l'usage innocemment libre de ses facultés personnelles, et dans la possession des biens que son travail lui aurait acquis. Ainsi, tout ce qui porte le caractère de cette volonté primitive est juste et légitime ; et c'est sur cette base que le droit naturel dont elle est la règle et le titre, a fondé tous les droits humains.

» Supposez en effet que, dans l'ordre social, tout conspire, tout corresponde à cette première intention, le droit des gens, les droits des républiques, des empires, de l'un à l'autre, seront-ils autre chose que les droits naturels et individuels d'homme à homme, sûreté, propriété, liberté innocente, usage de la force pour repousser la violence, résistance à l'injure et à l'oppression ? Les droits de la patrie ne vont-ils pas de même s'assimiler aux droits des pères et des mères sur leurs enfans, et les droits des enfans ne deviennent-ils pas ceux des citoyens protégés et défendus par la patrie ? Imaginez, s'il est possible, une bonne loi sociale, une institution politique tant soit peu raisonnable et juste qui ne s'accorde pas avec le vœu de la nature et avec l'esprit de sa loi ? »

« Je ne vois pas, monsieur le comte, lui objecta le docteur G***, que le droit naturel, par exemple, celui de la propriété, de la sûreté personnelle, ni celui de la liberté, ait besoin d'une loi antérieure qui l'autorise : ce sont pour moi, comme pour mes semblables, les attributs de l'existence, et, en qualité d'homme, j'ai le droit d'en jouir. »

« Et si, pour en jouir pleinement et plus à votre aise, lui répondit le comte, il vous convient de m'ôter à moi ou la vie ou la liberté, si vous avez la force d'usurper ou de nuire, comme vous pouvez en avoir l'intérêt et l'envie, qui vous a commandé de vous en abstenir ?

» S'il vous est loisible et permis de soumettre au joug le taureau et le cheval au frein, pourquoi vous croirez-vous plus défendu d'asservir et d'enchaîner l'homme qui sera plus faible que vous ? Pourquoi trouverez-vous plus licite et plus juste de tuer un ours pour vous vêtir de sa dépouille, que de tuer un homme pour vous loger dans sa cabane? Et si votre semblable vous opprime vous-même, que lui opposerez-vous lorsque, plein d'un orgueil féroce, il vous dira : Je ne te connais point; et, puisque tu es le plus faible, la nature t'a fait pour moi ?

» En organisant l'homme pour être également et carnivore et frugivore; en lui accordant pour nourriture les grains, les légumes, les fruits, le lait, la chair, le sang des animaux; en lui abandonnant et les oiseaux du ciel, et les poissons des fleuves, et ceux des lacs et de la mer, la nature elle-même avoue qu'elle en a fait le plus vorace et le plus destructeur des habitans du globe. Si donc il méconnaît la loi qui lui défend, comme au lion, de déchirer et de dévorer son semblable, où sera le droit du plus faible pour n'être pas la proie et la pâture du plus fort ? Les cannibales la méconnaissent cette loi de l'instinct; les tyrans, autre espèce d'anthropophages, la méprisent. Non, monsieur, aucune limite à la rapacité, à la férocité d'un être avide, insatiable et sanguinaire tel que l'homme, si la nature en le formant ne lui avait rien défendu. »

« Ne suffit-il pas, reprit G***, que l'homme sente le besoin d'être humain, social et bon envers les hommes? sa faiblesse l'en avertit, son indigence l'y oblige, sa sûreté propre en dépend. Ainsi son intérêt lui a tenu lieu de loi; car il a dû prévoir que, s'il était nuisible, il serait chassé ou détruit, et qu'il n'obtiendrait du secours qu'autant qu'il serait secourable. »

« C'est là, répondit C***, le calcul de l'utile; mais où est la mesure du juste? Et si vous renvoyez les hommes à leur intérêt personnel, voyez ce que devient leur intérêt commun. Sans doute, si l'on perd de vue cette première intention qui règle tout dans le monde moral comme dans le monde physique, les droits, les devoirs, les rapports d'obligation de l'homme à l'homme, et toutes les notions du juste et de l'injuste se réduiront à ce calcul d'utilité que chacun fait pour soi; mais c'est là ce qui rend si nécessaire à l'homme une première loi qui ne soit pas de lui; car en lui ces mêmes calculs de l'utile sont personnels, arbitraires et variables

au-gré de cet amour exclusif de soi-même, qui veut que tout lui soit soumis et que tout lui soit immolé; au lieu que la règle du juste, dirigée à un but marqué par l'intention de la nature, est universelle, immuable comme la nature elle-même. C'est donc toujours ce point de vue de l'intention de la nature dans ses rapports avec les circonstances des lieux, des hommes et des temps, qui a dû être la règle et la raison des lois. De là ces redevances et et ces rétributions de l'individu à l'espèce, et toutes les réserves de l'intérêt commun sur les intérêts personnels; de là ces restrictions, ces exceptions, ces limites que les lois sociales ont eu le droit de mettre à l'égalité primitive, à la liberté personnelle, à l'usage et aux jouissances des dons de la nature et des fruits du travail; enfin, de là tout le système des lois conservatrices de l'ouvrage de la nature, et coopératrices de sa première loi. C'est à cette première loi que toutes les autres répondent; c'est elle qui doit éclairer les législateurs dans leur route; elle est leur étoile polaire; et les gouvernemens eux-mêmes, pour être bons et sages, ont dû tous consulter ce guide universel. »

« Pourquoi donc, demand a madame T***, si la règle est si simple et le but si marqué, l'intention de la nature a-t-elle été si souvent méconnue? Pourquoi tant de lois opposées, tant de formes diverses dans les gouvernemens, et si peu de stabilité? Sur tout cela, madame, lui répondit le comte, Montesquieu en sait plus que moi. C'est à lui que je vous renvoie. J'observe seulement que, par le choc des intérêts et des passions qui l'agitent, une grande société est une mer très-orageuse; que le courant des habitudes et des opinions contraires la traverse dans tous les sens, et que le plus sage pilote est obligé de décliner souvent de la route qu'il veut tenir, et de ne présenter que des voiles obliques aux vents qui lui sont opposés; mais enfin, le navire ne laisse pas d'être encore à flot; et les lois, en luttant contre les passions, le sauvent du naufrage où bien certainement, sans les lois, il aurait péri. »

Alors adressant la parole au jeune baron de Flozen : « Eh bien! lui demanda Mairan, que vous semble de ce système, de ce principe unique et simple d'où dérivent les droits de l'homme, de cette intention première, de cette loi universelle où remontent toutes les lois? »

« Je voudrais, répondit Flozen, qu'il ne m'en restât aucun doute; mais ce système, si séduisant par sa simplicité, me laisse encore quelques nuages, et singulièrement une difficulté que je souhaiterais qu'on voulût m'éclaircir. »

Ici l'attention redoubla. C*** pria le jeune homme de s'expliquer; les dames, favorablement prévenues par l'air noble et mo-

deste de l'étranger, s'invitèrent des yeux mutuellement à l'écouter; et lui, en rougissant et en baissant la vue, proposa son doute en ces mots :

« L'instinct dans l'animal est sûr, invariable, exactement fidèle à l'intention de la nature ; j'y reconnais sans peine l'empire d'une loi ponctuellement observée. Je suis persuadé de même que, dans l'homme physique, réduit à l'instinct qui lui est propre, la même loi serait fidèlement suivie ; mais au moral, dans l'homme social et civilisé, j'ai de la peine, je l'avoue, à retrouver les traces d'une loi qui réponde à l'intention générale que la nature a eue de conserver l'espèce; car ici l'amour de soi-même, l'intérêt personnel est tout; le soin de l'espèce n'est rien. »

« Il n'est rien non plus, répondit C***, dans la conduite des animaux; et cependant à leur insu leurs mœurs, leurs inclinations, leurs affections, leurs plaisirs mêmes ne laissent pas de s'accorder avec le vœu de la nature, et de coopérer involontairement à l'exécution de sa loi. Si l'oiseau, si l'abeille pense, il est probable que l'un et l'autre ne pense qu'à soi-même, l'un en faisant son nid, et l'autre son rayon. Cependant c'est par là que l'espèce subsiste. Ainsi, parmi les hommes, quand même l'intérêt personnel anime seul et fait agir l'artisan, le cultivateur, le commerçant qui va monter sur son navire, et l'ouvrier qui le construit; la société, l'espèce humaine ne laisse pas de profiter des fruits de la culture, des produits du commerce et des travaux de l'industrie. Il serait donc possible que l'amour de soi-même dans les individus remplit ou secondât le vœu de la nature en faveur de l'espèce, si, absolument libre tant qu'il est innocent, il n'était réprimé que lorsqu'il se rendrait nuisible; et c'est par là surtout que les lois sociales sont les auxiliaires de la loi naturelle, et les gardiennes du bien commun contre l'intérêt personnel. »

« Et pourquoi des auxiliaires à une loi absolue et suprême? demanda le jeune homme. En a-t-elle besoin pour empêcher le tigre de déchirer le tigre, ou pour faire épargner au vautour le nid du vautour? S'il y avait dans l'homme un instinct moral bien décidé, bien sûr comme l'instinct physique, lui aurait-il fallu d'autres lois? Et, s'il est vrai que les lois humaines ne soient qu'un supplément, qu'un développement de la loi naturelle, pourquoi celle-ci n'a-t-elle pas été assez claire, assez ponctuelle, assez complète pour se passer et de glose et de supplément? »

« Que ne demandez-vous plutôt, lui répondit le comte, pourquoi, dans le nombre infini de ses productions, la nature a formé un être tel que l'homme; pourquoi elle l'a si singulièrement doué d'attention, de discernement, de réflexion sur lui-même, d'observation, d'invention, et de toutes les facultés d'un entendement

perfectible? Que ne demandes-vous pourquoi il est le seul des êtres animés à qui elle ait donné la mémoire et la prévoyance pour compagnes à la raison, pour conseils à la volonté? Tout cela lui était inutile, s'il était asservi comme les animaux à l'exacte loi de l'instinct. Il n'y a point à délibérer, lorsqu'il n'y a point à choisir. Je me garderai bien d'entrer dans le mystère de la destination de l'homme; mais je crois voir qu'en le formant, la nature a bien su pourquoi elle lui laissait à lui-même le mérite d'avoir rempli le dessein qu'elle aurait tracé. Pour les animaux mêmes, elle n'a pas tout fait; elle a donné de l'exercice à l'industrie, à la sagacité, à l'activité de l'instinct; elle a voulu en donner de même à la raison de l'homme, à son intelligence, à sa volonté réfléchie: c'était pour elle un assez beau phénomène à produire que celui de l'esprit humain, travaillant sur lui-même à perfectionner les dons qu'il aurait reçus d'elle; et, puisqu'elle a organisé des Minos, des Solon, des Numa, des Confucius, il est à croire qu'elle a daigné vouloir associer la sagesse humaine à l'ouvrage immortel de sa législation.

» L'homme a seul, entre les animaux, la faculté d'agir volontairement sur lui-même; et cette action, il l'exerce sur son esprit et sur son âme, tantôt à se donner des lumières et des vertus, tantôt des erreurs et des vices. Ainsi, selon que ses vertus l'élèvent ou que ses vices le dégradent, il s'assimile aux esprits célestes ou aux plus vils des animaux; intervalle prodigieux que la nature a laissé libre à l'action de sa volonté. Mais, sans nous fatiguer en vain à mesurer cet intervalle, ni à vouloir expliquer ce prodige, ne considérons l'homme que dans l'état moyen où le plus grand nombre est placé. Sa raison n'est point infaillible; elle a ses faux calculs, ses illusions, ses erreurs; l'instinct moral dont elle émane s'altère et devient comme l'instinct physique; mais, malgré ces altérations, ne reconnaît-on pas, dans cet instinct moral, l'intention de la nature et les premiers traits de sa loi? N'a-t-il au dedans de lui-même rien qui l'afflige et qui l'oppresse lorsqu'il voit souffrir son semblable; rien qui l'accuse lorsqu'il lui a fait du mal; rien qui l'excite à le secourir s'il le voit en péril, ou à le soulager s'il le voit dans la peine; rien qui l'attache à lui, s'il en a reçu un bienfait? Parmi les peuples même les plus incultes, ne trouve-t-on aucune trace d'humanité, de bonne foi, de justice, de bienfaisance, aucun exemple de bonté généreuse et naïve, aucun trait ingénu de magnanimité? Et quel autre législateur que la nature même a dicté ces devoirs à l'homme et lui a prescrit ces vertus dans des climats où l'on ignore jusqu'aux noms de *vertus*, de *devoirs* et de *lois*?

» Ah ! jeune étranger, ce n'est pas dans une âme comme la vôtre que je ferai remarquer l'empreinte de la loi naturelle et les traits de l'instinct moral : en vous l'éducation, l'exemple, l'habitude, ont trop contribué à la bonté du caractère, et il dépend de vous de disputer à la nature ce qu'elle peut avoir mis du sien dans vos mœurs. Mais ce sauvage hospitalier, qui, quelquefois à jeun depuis trois jours, voyant au retour de sa chasse, et au moment de son repas, entrer dans sa cabane l'étranger, l'inconnu qui lui dit, *mon frère, j'ai faim*, lui cède sa pâture et lui répond, *tiens, mon frère, mange; j'ai faim aussi, mais je sais l'endurer, et tu ne le sais pas*. Eh bien ! ce Miamis, cet Illinois, ce Huron, dans quel livre, à quelle école ont-ils pris des leçons de cette humanité sublime et si commune parmi eux ? C'est sur les bords glacés des lacs de l'Amérique; c'est là que la nature a mis ce caractère, comme l'empreinte de sa loi, pour montrer qu'elle sait faire seule de la vertu, comme elle fait de l'or, des perles et des diamans. »

Flozen aurait peut-être encore proposé quelque nouveau doute; car c'est le faible de la jeunesse de vouloir qu'on lui explique tout; mais madame Geoffrin fit lever la séance. Nous remontâmes en carrosse; et là, tout ce que nous venions d'entendre nous ramena tout naturellement à notre premier entretien.

CINQUIÈME PARTIE.

« Je sais bon gré à C***, dit madame Geoffrin, de m'avoir mis au clair cette pensée que j'ai depuis long-temps, que les principes de la morale sont dans l'homme des notions d'instinct, des vérités de sentiment. Et moi, madame, reprit Mairan, j'en dis autant des élémens de la politique. Je crois qu'il y a dans les peuples une espèce d'instinct public, un sentiment d'eux-mêmes et de leurs convenances qui leur fait préférer, dans leurs conditions, le mieux ou le moins mal possible. Cet instinct n'est pas sûr; il peut être altéré par mille causes accidentelles; et ce n'est guère qu'à l'épreuve des événemens et des siècles que l'on juge de sa bonté; car, en fait d'institution, la prévoyance est vague, difficile et trompeuse; l'expérience est périlleuse et lente; le succès long-temps incertain. Mais lorsque, d'âge en âge, un peuple s'accorde avec lui-même pour croire avoir trouvé ce qui lui est bon, il faut s'en rapporter à lui; car le résultat le plus sûr de l'expérience des siècles, c'est la perpétuité de l'opinion commune et sa longue stabilité.

» En général, plus l'opinion vieillit, plus elle a droit d'être imposante; et, quoi qu'en disent les novateurs, le crédit qui lui est

dû tient beaucoup à son âge. Jeune, elle est (passez-moi, madame, ce petit mot d'allégorie), jeune, elle est naturellement étourdie, inconsidérée, capricieuse et vaine, inconstante et légère; il faut la ménager, lui complaire avec bienséance, et lui céder comme on cède à la mode, sans s'y livrer imprudemment. Dans sa maturité, son caractère acquiert plus de force et de consistance; elle n'a plus l'éclat ni l'attrait de la nouveauté; mais aussi n'en a-t-elle pas la séduction dangereuse. Elle mérite une estime sincère et une sérieuse attention. Dans sa vieillesse, elle est grave et solide : semblable à ces cailloux long-temps roulés et broyés par les flots, elle a subi le froissement et la collision des esprits; c'est alors qu'elle a tout son poids. »

« Nous voici revenus, dit madame Geoffrin, au point où nous sommes restés en arrivant à Châtillon. Il est vrai, dit Mairan; car, en dernière instance, M. le baron demandait si, en politique, je faisais cas du vieux bon sens des nations; et c'est à quoi je vais répondre.

» En politique je n'ai pas, je l'avoue, la bonhomie d'un optimiste; mais je n'ai pas non plus la témérité d'un frondeur; et, lorsqu'un peuple a pris une situation et qu'il s'y tient depuis des siècles malgré l'inquiétude qui lui est naturelle, je suis tenté de croire que, dans son caractère, dans sa position, dans ses relations, il y a quelque puissante cause de cette longue persévérance.

Presque partout l'esprit, ou, si l'on veut, l'instinct des nations a décidé leurs lois; presque partout, de même, la forme des gouvernemens s'est accommodée au naturel des peuples, à celui des climats, à la situation des lieux, à leur population et à leur étendue; et mon ami d'Anville me rend cela sensible, lorsqu'en lisant l'histoire du monde politique, j'en ai la carte sous les yeux. J'y vois non-seulement quelle constitution a pu convenir à tel peuple, mais que celle en effet qui lui était le plus analogue est celle qu'il a préférée et à laquelle il s'est tenu. Par exemple, il m'est démontré que la Grèce a dû être divisée en petits états, et que l'Asie a dû former un vaste empire. »

« Oui, mais Rome! objecta Flozen. Tant que Rome, lui répondit Mairan, n'a possédé que l'Italie, elle a pu comporter la liberté républicaine; mais elle a eu besoin de toute l'énergie de l'autorité monarchique, lorsque, maîtresse de l'univers, il lui a fallu embrasser sa conquête et la contenir sous ses lois; encore a-t-elle enfin croulé sous sa propre grandeur, parce qu'il n'y avait plus de lien assez fort pour étreindre tant de puissance.

» C'est donc, pour les institutions et les transactions politiques, un préjugé bien respectable qu'une stabilité à l'épreuve des siècles. Les révolutions qui les changent peuvent avoir des causes acci-

dentelles et diverses ; mais leur durée ne peut avoir pour fondement que leur bonté. Les convulsions mêmes et les ébranlemens qu'elles ont éprouvés sans être renversées, prouvent que leur base est solide ; et la forme à laquelle un peuple revient involontairement, comme un amant à la maîtresse dont il ne cesse de se plaindre et qu'il ne peut cesser d'aimer, n'a pas pour lui sans cause cette force d'attraction.

» Rien d'humain ne peut être exempt de défauts et de vices ; le mieux est ce qui en a le moins. Si donc je considère un gouvernement, quel qu'il soit, comme un ouvrage mécanique non-seulement fabriqué de main d'homme, mais dont les hommes sont eux-mêmes les rouages et les ressorts, comment puis-je en attendre une exacte et constante égalité de mouvemens, une invariable harmonie ? Et si, malgré l'irrégularité, la variété, la multitude des pièces qui composent cette machine immense, malgré leurs froissemens et les chocs du dehors, elle ne laisse pas d'aller depuis mille ans sans se briser, n'est-ce pas encore un prodige ? Qui oserait, en la démontant, promettre de la reconstruire avec plus d'ensemble et d'accord ? »

« Comme vous admirez ce mécanisme, dit Flozen, j'admire celui de ma montre ; mais quand je m'aperçois que ma montre va mal, je l'envoie à mon horloger. »

« Je conviens, dit Mairan, que, si la montre est dérangée, il faut examiner quel est l'accident ou l'obstacle qui en altère le mouvement. Mais je m'arrête encore à cette idée que nulle montre n'est parfaite, et que, si celle de l'astronome a besoin d'être exacte à la seconde, cette précision est inutile à celui qui n'a pas les mouvemens célestes à calculer et à prédire. Le laboureur règle assez bien tous ses travaux sur l'horloge de sa paroisse ; au défaut même de l'horloge, il a le chant du coq et le cours du soleil. Le monde politique ne peut jamais aller comme une pendule marine ; et le peuple qui cherchera un gouvernement accompli où il n'éprouve aucun malaise, et dans lequel tout soit constamment à son gré, n'en gardera jamais aucun. Au surplus, ce que je demande, c'est que le soin de rectifier le mécanisme politique soit confié, soit réservé à des mains habiles et sûres, et qu'au moins tout venant n'ait pas droit d'y toucher ; car il vaut encore mieux, je crois, y laisser quelques vieux défauts peut-être inévitables et de peu d'importance, que de courir les risques d'en briser les ressorts. »

« Je ne vois en effet, dit madame Geoffrin, que des gens maladroits qui détraquent leur montre à force de la tracasser. »

« Dans l'organisation d'un État, dit Flozen, on remarque souvent des vices que l'habitude seule fait croire inévitables, et qui,

le plus souvent, ne tiennent qu'à de vieilles opinions. Voyez combien de préjugés injustes et nuisibles n'ont pas laissé que de vieillir! »

« Par exemple? demanda le sage. Mais, par exemple, dit Flozen, le préjugé de la naissance, celui de l'inégalité, celui.... En voilà bien assez, dit Mairan, pour notre journée. Eprouvons, sur ces deux articles, si la nouvelle philosophie en sait plus que le vieux bon sens.

» On vous dit que les hommes naissent égaux; cela n'est vrai ni dans les bois ni dans les villes. Les hommes naissent tous avec le même droit de se servir innocemment de leurs facultés naturelles, et de faire tout pour le bien, à la réserve du mal d'autrui. Ce droit-là est inné, et il doit être inviolable. Mais les facultés naturelles sont-elles les mêmes dans tous les hommes? L'activité, l'adresse, la force, l'industrie, l'intelligence et le courage leur ont-ils été, en naissant, également accordés à tous? et le faible est-il libre d'exercer dans les bois les facultés qu'il a reçues, si le fort n'a pas la bonté de lui en permettre l'usage?

» Ce ne fut donc jamais dans l'état de nature que les hommes furent égaux; ce n'est pas non plus dans l'état social qu'ils peuvent jamais l'être; car les hommes ne sont pas tous également utiles à la société; tous les talens utiles ne sont pas également rares ni également précieux. L'homme dont le génie invente ce que l'homme inepte exécute, l'homme dont la sagesse est la lumière de tout un peuple, l'homme dont la valeur en est la garde et la défense, doit nécessairement trouver à le servir des avantages que n'a pas droit d'attendre l'homme qui, dans la foule, ne rend à la société qu'un service obscur et commun. De même, l'homme actif, intelligent, habile, économe des biens produits par son travail, acquis par ses talens, et ménagés par sa prudence, a sur ces biens un droit de possession, de jouissance, de propriété, que n'a pas le fainéant qui les lui envie, ou le dissipateur qui a consumé les siens; et ce principe incontestable de justice distributive et d'inégalité sociale est le pivot sur lequel roulent les républiques et les empires. C'est par cette loi que les hommes sont tous également protégés dans la possession de leurs biens comme dans celle de leur personne; c'est sous l'empire de cette loi commune à tous, que le timide n'a rien à craindre, que le hardi n'a rien à usurper, et que la force qui, dans les bois, aurait opprimé la faiblesse, la respecte et la laisse en paix. Ainsi la seule égalité qui jamais ait pu s'établir et subsister entre les hommes, l'égalité de garantie et de protection sous la loi, est un bienfait, non pas de la nature, mais de la société qui nous a réunis.

» Et, entre nous, quelle démence de se figurer que jamais, dans l'ordre social, le lâche, l'imbécile, l'homme réduit aux facultés les plus communes d'une âme sans ressort, d'un esprit sans lumières, puisse rester l'égal de l'homme doué par la nature, de courage et d'intelligence, et marqué des grands caractères du génie et de la vertu? Dans quel pays et dans quel temps l'homme qui par état doit obéir, a-t-il été l'égal de l'homme qui par état doit commander? Sur les flottes, dans les armées, dans les ateliers même et les manufactures, quel désordre et quelle licence, si le matelot, le soldat, le simple ouvrier méconnaissait la supériorité du chef qui les conduit? Et, au sein des familles, quelle révolte impie, quelle dissolution des nœuds les plus sacrés, si la majesté paternelle perdait ses droits sur les enfans?

» N'y eût-il même que l'ascendant que donne la fortune au riche sur le pauvre, voyez quelle disparité entre l'homme obligé de travailler pour vivre et l'homme opulent qui l'emploie, et qui, en le payant, le nourrit! La nature et la loi auront beau s'accorder pour rendre ou plus rare ou plus lente l'accumulation des richesses: dans un vaste et puissant empire, le génie de l'industrie et celui du commerce; l'ardeur d'acquérir, d'amasser; le succès, le produit des entreprises vastes, des spéculations hardies; la réunion des héritages; et, dans les mains d'un habile économe, mille moyens d'accroître la puissance de l'or, ne formeront-ils pas inévitablement, au milieu d'un peuple appauvri par sa propre fécondité, une classe de riches possesseurs jouissans dont il attendra ses salaires? L'homme qui, autour de lui, fera subsister vingt familles, n'en sera-t-il pas honoré? Il n'y a qu'un couvent comme Sparte qui, à force de pauvreté, d'austérité, d'oisiveté, et au moyen d'un peuple esclave par lequel il était servi, ait pu conserver dans son sein une égalité permanente; encore est-il prouvé, par l'exemple de Sparte même, que l'égalité cesse dès que l'or s'introduit. A présent, dites-moi laquelle de ces deux supériorités vous répugne le moins, ou de celle de l'or, ou de celle de la vertu? Celle de la vertu sans doute, dit Flozen, mais de la vertu personnelle: partout celle-là doit primer; mais ce droit qui lui est naturel, et que les sauvages eux-mêmes ne lui disputent pas, peut-il être transmis? a-t-il jamais dû l'être?»

« Vous voulez donc, dit Mairan, que je passe à l'article de la naissance? Eh bien! pour vous répondre, j'observerai d'abord que, quoiqu'il ne soit pas aussi constamment vrai parmi les hommes qu'il l'est parmi les animaux, qu'avec le sang le naturel se transmette et se perpétue, quoiqu'il arrive même fréquemment qu'il éprouve de grandes altérations, cependant comme dans la

nature tous les êtres vivans, et l'animal comme la plante, conservent plus ou moins les qualités héréditaires non-seulement de leur espèce, mais des individus qui les ont mis au jour, il est au moins à présumer que l'homme, organisé selon la loi commune, aura aussi quelque ressemblance individuelle et sensible avec le caractère de ceux dont il est né. Cette présomption est dans la tête des laboureurs comme dans celle des monarques : chacun, dans le choix de son gendre ou de sa bru, regarde au naturel, aux mœurs de ceux dont ils ont pris naissance; la fille d'une brave femme n'a presque pas besoin de dot; le fils d'un honnête homme est tout recommandé. En un mot, je défie le plus intrépide agresseur du préjugé de la naissance, de voir du même œil au berceau le fils de Ravaillac et celui de Sully; et, soit qu'on dise avec Horace, que *les forts engendrent les forts*, ou, dans le langage du peuple, que *les bons chiens chassent de race*, l'induction est assez fondée et sur l'analogie et sur la vraisemblance, pour établir entre les hommes des distinctions sociales; à moins que ces distinctions n'aient plus d'inconvéniens qu'elles n'ont d'avantages; et c'est ce qui me semble mériter un mûr examen. »

« M. Cléanthe, dit le jeune homme, croit la question bien décidée. « Qu'est-ce en effet, dit-il, que ces honneurs, ces dignités, ces titres, devant lesquels tout l'éclat du mérite personnel » se voit effacé, et auxquels il ne peut atteindre? Qu'est-ce que » ces emplois où l'on est élevé par le seul nom des ses aïeux, et » auxquels, sans aïeux, on ne peut parvenir? Qu'est-ce que ces » respects souvent prostitués à des hommes dégénérés et indignes » de leur naissance? Qu'est-ce enfin que ces préférences exclu- » sivement accordées à une classe d'hommes, sans savoir s'ils ne » seront point, par leurs vices et leur bassesse, le rebut de la » société et la lie du genre humain? Pouvait-on rien imaginer de » plus propre à faire avorter le mérite, à décourager la vertu? » Et quelle émulation peut-il y avoir parmi un peuple rebuté par » tant de mépris, flétri par tant d'iniquités? »

« Voilà de l'éloquence, dit Mairan; voici, je crois, de la raison.

» Il y a dans la société des fonctions que le commun des hommes peut remplir sans aucuns frais d'éducation : celles-là sont nombreuses; la foule y est employée, et le sera toujours, à moins que la cité ne tienne, comme Sparte et Rome, un peuple esclave à son service; et ce n'est pas, je crois, ce que vous désirez. Non certes, dit Flozen. Il y a, reprit Mairan, d'autres fonctions qui demandent des talens distingués, cultivés avec soin, et des qualités éminentes, une instruction qui leur est propre, des lumières acquises, des sentimens, des mœurs au-dessus de l'ordre

commun; il y en a même qui supposent dans l'opinion publique une distinction habituelle, une prévention d'estime et de respect pour celui qui en est revêtu; car il faut honorer d'avance l'homme à qui l'on doit obéir.

» Or on avait le choix, pour remplir ces fonctions, ou de laisser à la nature et aux heureux hasards de l'éducation produire et indiquer spontanément ceux qui en seraient les plus dignes, ou d'attribuer à des familles dont les auteurs s'y seraient distingués, je ne dis pas le privilége exclusif (Dieu m'en garde), mais l'avantage spécial d'y être admis par préférence, si on n'avait point dégénéré.

» Dans de petites républiques, où l'éducation est commune et à peu près la même pour tous les citoyens, où l'on se connaît dès l'enfance assez distinctement pour ne se tromper guère dans les degrés d'estime qu'on accorde à chacun, le premier de ces deux moyens a paru préférable; je n'en suis point surpris. Mais le second, pour de grands empires, a paru plus sage et meilleur; et je ne m'en étonne pas davantage. Quand Rome ne formait qu'une peuplade, elle allait prendre ses généraux et ses consuls à la charrue; mais lorsqu'elle fut agrandie, elle les prit dans le sénat. Toutes les grandes nations ont de même classé les hommes. On a pensé que leur destination indiquée dès leur naissance, leur première éducation, les instructions, les souvenirs et les exemples domestiques conservés et transmis des pères aux enfans, contribueraient plus sûrement à former des hommes capables des grandes fonctions publiques, et à perpétuer dans leur race l'esprit, le caractère, les mœurs de leur état.

» Je suis loin de croire infaillible ce moyen de se procurer d'excellens magistrats, d'excellens capitaines, et autres rares personnages; mais je vois que, par ce moyen, on a de bons chevaux de trait, de course ou de bataille, comme de riches pépinières d'arbres à fruit de toute espèce; je vois que Rome a dû à ce calcul les races des Fabius, des Métellus, des Emiles, des Scipions; je vois enfin que, malgré les altérations dont mille accidens sont la cause, l'origine individuelle a été de tout temps de quelque estime parmi les hommes; et une institution qui fit partout la gloire et la puissance des empires, ne doit pas être mise légèrement au nombre des erreurs de l'opinion. »

« Vous trouvez donc bien raisonnable, lui dit Flozen, que la noblesse soit attachée à la naissance? Pourquoi non? dit Mairan. La richesse l'est bien. Assurément, ce n'est pas la nature qui donne celle-ci; car le fils d'un millionnaire est venu au monde aussi nu que moi, et l'une comme l'autre de ces hérédités est de convention sociale. Que mon père ait acquis de l'or dans son com-

merce, ou de la gloire dans les combats, l'un n'est pas plus à moi que l'autre; mais, pour encourager mon père à s'enrichir, à l'honorer, en faisant prospérer et fleurir sa patrie, on lui a promis que ses enfans seraient riches de ses richesses, et décorés du souvenir et des marques de ses vertus. C'est sans doute un beau droit que celui de transmettre ses biens à ses enfans; c'en est un plus beau que celui de leur transmettre sa noblesse; mais croyez que l'on a bien su ce que l'on faisait en accordant l'un comme l'autre, et peut-être n'a-t-on jamais plus savamment calculé l'intérêt public. L'ambition de se survivre honorablement dans sa postérité est de toutes les passions celle qui exalte le plus les âmes. On fait pour ses enfans ce qu'on ne fait pas pour soi-même; et la noblesse héréditaire fut et sera toujours la plus belle monnaie que l'on ait inventée, pourvu que, réservée à des vertus publiques, elle ne soit que le salaire d'un mérite recommandable, et que la solde des héros.

» Je sais bien que c'est une chose révoltante au premier coup d'œil que les honneurs, les titres, les dignités, les emplois même, soient accordés à la naissance; mais, à l'exception des emplois qui supposent le vrai mérite, le reste n'a pas à mes yeux l'importance qu'on y attache, et l'on ne réduit pas assez les décorations à leur juste valeur.

» Jusqu'à ce qu'un noble ait montré ce qu'il est personnellement, son nom, ses titres, ses dignités, ne sont qu'un souvenir de ce que l'on doit à ses pères; on les honore en lui comme dans leurs statues, et, en le saluant avec les marques du respect, c'est à leurs vertus que l'on pense. Jusque-là il n'y a rien que de juste dans cet hommage, et il ne peut être pénible que pour une envieuse et basse vanité.

» Il est bien vrai qu'à ce sentiment rétrogressif dont le noble jouit comme d'un héritage, se mêle aisément l'espérance de le voir ressembler aux grands hommes qu'il nous rappelle; et vous venez de voir que cette prévention et cette estime anticipée a son motif dans la nature. Mais, s'il arrive qu'il démente son origine et se dégrade par l'inertie de son âme et la bassesse de ses mœurs, voyez, sous ces formules de respect et de révérence que nous prescrit à son égard le souvenir des vertus de ses pères, avec quel dégoût, quel mépris, quelle indignation secrète et souvent mal dissimulée nous regardons les vices de cet être dégénéré, et combien nous trouvons souillés tous les honneurs qui le décorent! Rappelez-vous, madame, de quel œil on voyait le fils de l'un de nos héros. C'est une chose remarquable que ce discernement du peuple même à démêler ce qu'on accorde au nom et ce qu'on doit à la personne. De tous les hommes méprisables le plus durement

châtié par l'opinion publique, c'est un grand qui s'est avili. médiocrité qui, dans l'ordre commun, obtient tant d'indulgen se pardonne à peine aux enfans, aux descendans d'un hom illustre : on les mesure, pour ainsi dire, à l'échelle de leur mille, et on leur retranche en estime tout ce qui leur manque mérite, pour légitimer leur naissance et pour justifier leur é vation.

» Je conviens cependant que la faveur, le crédit, le faste, surtout les richesses qui accompagnent la naissance, peuve rendre imposant encore le personnage vil, puissant et orgueille qui menace de nuire ou promet de servir; mais la faveur et crédit prodigués et prostitués sont comme le gui parasite, qu retranché de l'arbre, ne le rend que plus sain. On peut brûler gui en laissant subsister le chêne.

» Quant au pouvoir de la richesse et du faste qui la répand, ne tient point à la naissance; et que ce soit un d'Epernon ou u Zamet dont le luxe alimente les arts et l'industrie, il faut s'a tendre que ce sera un personnage considéré. Soyons de bonne foi c'est à cette influence qu'est attachée la plus réelle des distinc tions et la plus dominante. Les titres, sans l'or, ne sont rien. L riche parvenu fait semblant de les croire offensans pour le peuple nous savons son secret : c'est pour lui qu'ils sont importuns, e le peuple n'est point la dupe de cette vanité bourgeoise. Il n'a n la sottise, ni le loisir d'être jaloux des livrées qu'il a tissues et de écussons qu'il a peints. Que lui importe à lui, artisan, laboureur homme de peine ou de négoce, que celui qui l'emploie et qui lu donne à vivre s'appelle Antoine Lisimon ou se fasse appeler l comte de Tufière? Sa simple bonhomie n'a rien à démêler ave l'orgueil du comte et la fatuité du marquis; pourvu que leurs écu soient *des bons*, il ne leur conteste ni leur nom, ni leurs armoi ries. Ce qui lui importe, c'est d'être leur égal devant la loi et se la loi; c'est de n'avoir à craindre d'eux ni l'usurpation, ni l'o pression, ni l'insulte; et rien n'est plus aisé que de l'en garant Je ne saurais donc voir dans ces distinctions l'odieux qu'on y ve répandre.

» Il n'en est pas de même des emplois, je l'avoue : loin d' exclure le mérite, ce serait au mérite seul qu'on devrait les a corder; et, s'il en est auxquels une classe parvienne plus len ment, plus rarement, plus difficilement qu'une autre, au mo ne lui en doit-on jamais ni interdire l'espérance, ni limiter la pe pective; et, aussi loin que le mérite peut s'étendre, l'ambiti doit pouvoir s'élever. »

« Espérance inutile! perspective trompeuse! s'écria le jeu homme, si, sur la route, mille obstacles, mille lenteurs déc

...geantes font que l'enfant du peuple est presque toujours de...ncé. »

« Oui, c'est là sans doute un grand mal, reprit Mairan; mais, voyez quelle en est la cause. N'est-il pas possible que, dans un grand Etat, l'éducation présumée soit la même pour tous les hommes? Les premières institutions de l'enfance et de la jeunesse font-elles augurer la même espèce de mérite dans le fils d'un jurisconsulte et dans celui d'un commerçant? Chacun des deux n'aura-t-il pas, dans la profession de ses pères, l'avantage du préjugé et comme une dispense d'âge? Voilà, sans autre cause, un motif de faveur, une raison de préférence pour le fils d'un bon militaire sur le fils d'un bon laboureur, quand l'un et l'autre ils courent la carrière des armes: l'un y trouve une estime attachée à son nom, au sang dont il est né, aux exemples qu'il a reçus, au souvenir de la valeur, de la gloire de ses ancêtres; et ce sont pour lui des avances; l'autre a besoin d'y commencer sa renommée; il y fera bientôt ses preuves de bonne volonté; il sera mis au nombre des soldats courageux et soumis à la discipline; mais, à moins de quelque aventure qui fasse remarquer en lui des talens singuliers, des qualités brillantes, il vieillira peut-être avant d'avoir percé la foule; et, pour lui, le plus difficile sera de dépasser la ligne de ses compagnons d'armes sans les humilier, de leur faire oublier et perdre l'habitude d'égalité qu'ils ont contractée avec lui, et de changer en eux l'esprit de familiarité et de liberté mutuelle en un esprit de dépendance, d'obéissance et de respect. Ils sont fiers de servir sous le fils d'un vieux capitaine: son nom seul les anime; il leur remplit la tête de souvenirs encourageans; et si, dans le champ de bataille où le père, à leur tête, aura vaillamment combattu, le fils, tout jeune encore, vient les commander, il leur semble voir l'ombre du vieillard qui marche devant lui. Au contraire, s'ils ont pour chef l'un de leurs camarades, ils le suivent, mais sans ardeur: l'estime est raisonnée, l'obéissance est froide, l'imagination n'y est pour rien.

» Le peuple, en général, ressemble à ce bon Padouan qui, ayant vu prendre dans son jardin le poirier dont on avait fait une statue de Saint-Antoine, riait de la voir révérée, et qui, lorsqu'on lui demandait pourquoi il n'avait pas la même dévotion pour le saint, répondait: *je l'ai vu poirier.*

» C'est donc pour le peuple un besoin que cette prévention d'estime et de respect envers les hommes que leurs fonctions élèvent au-dessus de lui; et ce n'est pas lui qui se plaint de ces gradations sociales; il sait mieux ce qui lui appartient que vos modernes philosophes; et si jamais son bon sens se déprave, si son naturel se corrompt, s'il s'égare en courant après de trom-

peuses chimères, ce sera pour avoir prêté l'oreille à leur système d'égalité, de liberté originelle; mots séduisans, mais captieux et perfidement équivoques, qu'il n'entend et ne peut entendre que dans un sens pernicieux. »

« Ah! pour la liberté, dit Flozen, je demande grâce : c'est le plus bel attribut de l'homme, c'est son vrai titre de noblesse, le principe de son courage, l'âme de toutes ses vertus. »

« La liberté, répondit Mairan, est comme une liqueur salutaire, mais enivrante, qui réjouit le cœur de l'homme, qui l'élève et qui l'affermit lorsqu'elle est prise modérément, mais qui, dans ses excès, le rend insensé, furieux, et trop souvent cruel jusqu'à l'atrocité. Le sophisme perpétuel de vos Cléanthes est de nous replacer dans l'état de nature, et de décider là ce que nous devons être dans l'état de société; mais, en supposant même que l'état de nature ait existé comme ils l'entendent, il y a loin des forêts où l'homme livré à lui-même, indépendant et libre comme les animaux, mais dénué comme eux, comme eux errant et solitaire, n'était exempt de tous devoirs que parce qu'il était privé de tous secours; il y a loin de là, dis-je, à ces cités, à ces campagnes où rassemblés par le besoin, mais divisés par l'amour-propre et par l'intérêt personnel, les hommes, justement effrayés de se voir au milieu de leurs passions, ont été obligés, pour en prévenir la discorde ou en arrêter les ravages, de les enchaîner par des lois. »

« Et qui ne sait pas, dit Flozen, que, dans l'homme en société, la liberté n'est plus une liberté de sauvage; et qu'obligée à obéir dans tout ce que la loi commande, elle est bornée à pouvoir faire ce que la loi ne défend pas? Tout le monde en convient; mais la différence qu'il y a d'un peuple libre à un peuple esclave, c'est que l'un se donne ses lois et qu'il n'obéit qu'à lui-même, au lieu que l'autre est soumis à des lois que lui imposent la force et la nécessité. »

« La force et la nécessité, reprit le sage, ont pu faire de bonnes lois, et cela n'est pas sans exemple. La brigue, la séduction, l'erreur, la passion, l'ivresse populaire en ont souvent fait de mauvaises. Le vrai problème de la liberté consiste donc à voir non pas qui a fait les lois, mais quelles sont les lois; car elles nous viennent du ciel, si elles sont justes et sages : et un peuple n'est point esclave qui n'obéit qu'à de bonnes lois. »

« De bonnes lois, dit Flozen, sont celles qui rendent le plus grand nombre le plus heureux qu'il est possible. Le moins malheureux, reprit Mairan, c'est là ce qui est juste et vrai; car cela seul est dans la nature; le surplus n'est qu'un faux appât; et le plus perfide ennemi du peuple sera celui qui lui offrira, pour

leurre, l'envie et l'espérance d'un degré de bonheur auquel il n'atteindra jamais. Partout, dans tous les temps, la condition du plus grand nombre sera le travail et la peine; et, à la louange du peuple, je dirai qu'il le sent et qu'il ne s'en plaint pas lorsqu'on ne va pas l'irriter. Il sait bien qu'il est né pour mener une vie laborieuse, frugale et simple; il s'y accoutume dès l'enfance; et, pourvu qu'elle soit paisible et sûre, il est content. Mais allez lui persuader que l'inégalité des conditions et celle des fortunes lui est injurieuse, et que toutes les lois sociales furent iniques envers lui; de cet état où il est né, faites-lui porter ses regards sur l'état de nature où, libre dans les bois, jouissant en commun de la terre comme du ciel, exempt de toute dépendance et de toute domination, il n'aurait eu que des égaux; avec cette philosophie que vous pouvez rendre éloquente, vous ferez d'un peuple soumis aux lois de l'ordre social et content de sa destinée, un peuple jaloux, inquiet, chagrin de ses privations, envieux de vos jouissances, impatient de ses travaux et malheureux dans son état, dont il aura perdu les mœurs. Alors si, à une fausse idée d'égalité qu'il aura saisie avidement, se joint une idée de liberté indéfinie, qui ne sera pour lui que l'idée de la licence, attendez-vous à voir vos villes, vos campagnes inondées de vagabonds et de brigands. J'admire, ajouta-t-il, l'audacieuse sécurité de cette philosophie aventureuse qui, sur la foi de ses maximes ambiguës et sophistiques, nous fait courir les risques de tels événemens. »

« Mais enfin qu'un peuple soit sage ou qu'il soit insensé, qu'il soit dans sa condition plus ou moins fondé à se plaindre, si sa situation lui déplaît, dit Flozen, n'a-t-il pas le droit de la changer à ses périls et de disposer de lui-même? »

« De lui-même? Oui, sans doute, il l'aurait, dit Mairan, si, après s'être bien consulté, il en était d'accord; mais, en disposant de lui-même, disposera-t-il de lui seul? »

« Je le suppose, dit le jeune homme; et la réserve du droit d'autrui est une règle inviolable. Voyez donc, poursuivit Mairan, jusqu'où s'étend cette réserve.

» L'existence physique d'un peuple n'est qu'un moment. Son existence politique est non-seulement collective, mais successive. Elle a le cours d'un fleuve, dont chaque génération n'est qu'un flot, que chasse le flot qui le suit. Le mode de cette existence n'est donc pas uniquement propre à la génération présente. Il est pour elle un usufruit, un héritage que le passé lègue et transmet à l'avenir; chaque peuple actuel à son tour peut en jouir; il a le droit de le rendre meilleur encore, mais il n'a pas le droit de le détériorer, au préjudice de ses neveux: le bien public n'est dans ses mains qu'une substitution qu'il lui est défendu de dété-

riorer, et envers la race future il n'a pas plus la liberté du mal que je n'ai envers vous la liberté du crime. Ainsi, pour savoir ce qu'un peuple est libre de changer dans le gouvernement, dans les lois, dans les institutions, que lui ont transmis ses pères, il faut examiner en quoi le changement peut être utile à ses neveux; car, s'il usait de la liberté d'un individu isolé, solitaire et indépendant, il pourrait dans quelque moment d'une existence passagère et funeste, détruire les plus beaux monumens du passé, et ruiner un long avenir. »

« Voilà, dit madame Geoffrin, qui me paraît sensible et frappant de clarté. Mais cependant le bien public sera toujours à la merci de la génération présente, et lorsqu'elle aura la folie de tout changer, de tout détruire, qui l'en empêchera? — Qui? madame; les curateurs de la substitution publique. Elle en aura peut-être un jour; et bien heureusement pour les peuples eux-mêmes. Car il ne faut pas qu'ils se flattent : ils ont besoin d'être conduits; ils l'ont toujours été; et cette liberté dont on les berce, ne consiste qu'à changer de conducteurs et de moteurs. Quelquefois le mérite, la vertu, la sagesse, la supériorité des lumières et des talens, dans des hommes de bien, gagnent sa confiance; et c'est là son bon temps; mais le plus souvent c'est la brigue, l'artifice, la séduction, le prestige d'une éloquence artificieuse, et la corruption à prix d'argent, ou à force d'adulation, de complaisance et de bassesse, qui s'emparent de sa faveur; et lorsqu'il se croit le plus libre, il l'est moins que jamais : ses ligues, ses révoltes, ses haines, ses vengeances, servent, sans le savoir, des passions étrangères; ses crimes lui sont commandés. On parle des lois qu'il se donne! et quel peuple jamais fut en état de se donner des lois? De bonnes lois sont celles qui concilient, autant qu'il est possible, le bien commun de tous, et le bien de chacun. Or, quelle est dans la multitude la pensée qui les embrasse, l'intelligence qui les accorde, et la volonté collective qui les réunit à son but? Le laboureur, le commerçant, l'homme de la campagne, et celui de la ville, oublieront-ils le bien qui leur est propre, ou le subordonneront-ils à ce bien général qui les touche si peu, et qu'ils connaissent encore moins? L'ouvrier à son atelier, le commerçant à son comptoir, ou le villageois dans sa ferme, a-t-il jamais songé à ces rapports sans nombre que les lois doivent embrasser? chacun n'y voit que ce qui lui en coûte, ou de sa liberté, ou de sa propriété, pour contribuer au bien public, et à la sûreté commune. De là cette facilité qu'on trouve à séduire le peuple, lorsqu'on l'invite au changement. Ah! monsieur, qu'il redoute comme autant d'ennemis, ceux qui l'enivrent des vapeurs d'une fausse philosophie. Voyez un homme dans le vin, plus sa tête est troublée,

plus il chancelle et va tombant et se heurtant à chaque pas, plus il s'impatiente qu'un ami secourable veuille le relever, le soutenir et le conduire. Il en est de même du peuple : plus il est étourdi, éperdu, égaré, plus il outre la prétention d'être abandonné à lui-même. Dans cet état, l'amour de la domination et celui de l'indépendance sont ses passions effrénées. C'est peu de n'être point esclave, il veut être maître et tyran. Son premier mouvement est de tout renverser, de tout rompre, et de tout détruire. Mais en brisant l'ouvrage de ses pères, il doit savoir que son ouvrage sera brisé par ses enfans. Ainsi aucune institution, aucune convention, rien de lui ne sera durable. Son édifice politique sera fondé sur un sable mouvant, que bouleversera sans cesse le vent des passions contraires ; et, réduit à la condition d'un être éphémère et fragile, il doit s'attendre que l'avenir lui rendra le mépris qu'il a pour le passé. »

« Vous ne voulez pourtant pas, dit Flozen, que les peuples soient tous asservis comme les Chinois, à leurs anciennes institutions. Je ne veux rien d'extrême, dit Mairan, mais je redoute infiniment plus l'attrait de l'inconstance, que l'ascendant de l'habitude ; et je dirai toujours au peuple que pour lui le moment de la défiance, le moment du péril pour sa crédulité, le moment où à chaque pas il doit redouter quelque piége, est celui où en le flattant par son endroit faible et sensible, en lui exaltant ses droits, son pouvoir sur lui-même, en lui exagérant ses griefs et ses malheurs, en l'enivrant d'orgueil, d'ambition, de vaines espérances, on vient, au nom de la liberté, lui proposer de rompre ses liens, et de changer sa destinée ; car, si tel a été, dans l'espace des siècles, le langage de quelques hommes véritablement vertueux, sincèrement amis du peuple, telle a été mille fois plus souvent l'éloquence des imposteurs et des fourbes ambitieux. »

Comme il disait ces mots, nous arrivâmes à la porte de madame Geoffrin. « Mon vieil et sage ami, grand merci, lui dit-elle, d'avoir parlé raison à ce jeune homme. Je voudrais bien savoir ce que M. Cléanthe et ses pareils opposeraient à ce que nous venons d'entendre. — Hélas ! madame, ils vous diraient que ce sont de vieux contes ; et que le conteur n'est lui-même que le vieil esclave des habitudes et des opinions de son temps. »

LES PROMENADES
DE PLATON EN SICILE.

PREMIÈRE PARTIE.

Dans le voyage de Platon en Sicile, à la cour de Denys le jeune, avant que le mauvais génie du tyran se fût déclaré, les plus doux momens de loisir du sage Athénien se passaient en promenades solitaires. Un char lui abrégait les distances; et il n'en descendait que pour voir plus à son aise les lieux qu'il voulait parcourir. Des bords de cette île célèbre par sa riche fécondité, et plus fameuse encore par les éruptions du volcan qu'elle renferme dans son sein, au milieu des plus belles et des plus riantes campagnes, il le voyait fumer cet Ethna, ce gouffre terrible, qui peut-être dans quelques heures ébranlerait l'île de ses tonnerres, et l'inonderait de ses feux; il méditait avec étonnement sur ce mélange des bontés et des rigueurs de la nature, gémissant de voir à quel prix elle vendait aux humains ses bienfaits.

Un jour qu'en s'avançant du côté de Messine, il parcourait le bord de l'île d'où l'on découvre l'Italie, il aperçut, au bout d'un village voisin, un jeune homme et une jeune femme assis et tristement appuyés au pied d'un cyprès. La femme tenait dans ses bras un enfant qu'elle nourrissait; l'homme avait les yeux attachés sur un tombeau simple et rustique, mais construit avec soin, d'une lave noire et luisante, taillé en pyramide, et ceint d'un jeune lierre qui semblait l'embrasser. A cette vue intéressante, le sage dirigeait ses pas vers le cyprès. Le jeune homme se lève, comme pour l'éviter, et s'éloigne de son passage. La jeune femme, dont l'enfant dormait sur ses genoux, se tenant immobile, lui donna le temps d'approcher.

« Sensible mère, lui dit-il (car ce beau caractère est peint dans tous vos traits, et surtout dans l'œil doux et tendre dont vous regardez cet enfant), c'est apparemment votre époux qui semble éviter mon approche? Ai-je donc un air si sauvage? ou lui-même l'est-il assez pour appréhender la rencontre d'un inconnu paisible et désarmé qui vient à lui? »

« Etranger, lui répondit-elle, ne vous offensez point d'un mouvement involontaire. Mon époux n'est rien moins que timide et sauvage; mais il est triste, et vous savez que la tristesse aime la solitude. Hélas! c'est à la joie à vouloir des témoins, et la joie

est loin de nos cœurs. Et quelle est, demanda Platon, la cause de votre tristesse ? Si jeunes, si beaux l'un et l'autre, avec un si joli enfant, pouvez-vous être malheureux? Vous vous aimez sans doute ? — Oh ! oui, nous nous aimons. — A vous voir, vous ne semblez pas être dans l'infortune ? — Dans l'infortune ! ah ! plût aux dieux que ce fût là notre malheur. — Quel est-il donc ? — Lisez, dit-elle, en lui montrant le tombeau sur lequel étaient gravés ces mots : *Ici repose Pythias, ici reposera Damon.* — Quoi ! Damon ! Pythias ! ces deux héros de l'amitié ! — Oui, l'un est mon époux, l'autre, dit-elle, était mon frère. Il n'est plus. C'est dans ce tombeau qu'il attend son ami, son malheureux ami, que cet enfant et moi retenons seule encore attaché à la vie, et qui tous les jours se consume en regrets, hélas ! superflus. »

« J'ai quelquefois, lui dit le sage, trouvé des consolations à de grandes douleurs ; et, si ce jeune homme voulait m'entendre, peut-être offrirais-je à la sienne au moins quelque soulagement. »

Platon, avec l'air grave et doux que lui avait donné la nature, et que l'élévation de ses pensées ennoblissait encore, n'eut pas de peine à inspirer à Déliane (c'était le nom de la jeune femme), cette confiance à laquelle les malheureux sont disposés, pour peu que l'on daigne les plaindre. « Ah ! si vous saviez, lui dit-elle, quel fut le caractère de l'amitié dans l'âme de mon frère et dans l'âme de mon époux.... On m'en a dit assez, lui répondit Platon, pour m'en donner une haute idée ; mais c'est de votre bouche que je voudrais entendre ce que la renommée en a raconté vaguement.

Durant cet entretien, Damon s'était assis assez loin d'eux, sur le rivage, le regard [illegible] sur la mer, qui semblait gémir avec lui. « Le voilà, dit-elle, occupé de sa chère douleur : n'allons pas l'en distraire ; et, pour juger combien l'atteinte en est profonde, écoutez-moi, sensible et généreux mortel, que je vois touché de nos peines. Puissent les dieux vous inspirer le moyen de les adoucir !

» Mon frère, jeune encore, était à Syracuse un commerçant déjà considéré dans son état. Mon père avait mis en ses mains une partie de sa fortune, et il la faisait prospérer ; en même temps il fréquentait les écoles de la sagesse ; et ce fut là que Damon et lui se prirent l'un pour l'autre de cette amitié sainte, qui a fait leur gloire et mon malheur. Imbus de la même doctrine, faisant tous les deux leur étude et leurs délices de la vertu, ils étaient si intimement unis de volonté, de sentiment et de pensée, qu'ils semblaient n'avoir plus qu'une âme, lorsque, dans un mouvement populaire en faveur de la liberté, mon frère fut accusé d'être l'un des moteurs de la sédition. Il se défendit mal d'une action qu'il croyait

louable, et fut condamné à la mort. Amené devant le tyran, je ne daigne pas, lui dit-il, te demander la vie, mais seulement le temps d'aller, non loin d'ici, voir mes parens, régler avec eux mes affaires, recevoir leurs derniers adieux. Pour cela trois jours me suffisent; le quatrième, avant le coucher du soleil, je viendrai me livrer à toi; et je t'en donne ma parole. Ce langage froid et tranquille étonna le tyran. Et ta parole, lui dit-il, quel en serait le garant? Moi, s'écria Damon, qui n'avait pas quitté mon frère; et s'il y manque, je te reste en ôtage pour mourir à sa place. C'est un autre lui-même, sur qui tu pourras te venger.

» Le tyran voulut voir si la confiance de l'amitié et sa fidélité soutiendraient cette épreuve; il laissa partir l'un, et retint l'autre dans les fers, en lui annonçant qu'il le ferait mourir, si le quatrième jour, avant l'heure marquée, son ami ne revenait pas.

» Damon et Pythias, en se séparant, s'embrassèrent, mais sans aucune ostentation de courage. Pour eux, ce qu'avaient peine à croire le tyran et ses satellites, n'était que simple et naturel.

» Pythias vint donc au village, où, plus sage que lui, son père vaquait aux soins de la culture de ses champs et de ses vergers. Ils furent deux jours occupés à mettre l'ordre dans leurs affaires; et le troisième jour enfin se passait entre nous en propos intimes et tendres, où mon frère dissimulait la tristesse de ses adieux. Hélas! sa mère et moi, nous les aurions reçus sans nous douter de son malheur; mais le tyran, qui se faisait un jeu de livrer ce jeune homme aux plus rudes combats de l'honneur avec la nature, eut l'ingénieuse malice de ne faire avertir du sort qui l'attendait, et de l'engagement qu'avait son ami de mourir à sa place, s'il manquait de parole.

» A cet avis funeste, je restai, je l'avoue, comme frappée du coup mortel, et dans une irrésolution stupide entre le crime et le malheur. Ma mère, plus déterminée, trouva dans la nature le courage du désespoir. D'abord elle crut impossible que Denys fût assez atroce pour venger sur l'homme innocent la délivrance du coupable; et, se faisant illusion sur le péril de l'un, elle ne s'occupa que des moyens de sauver l'autre; mais, pour le retenir, elle se défiait du pouvoir même de ses larmes.

» Elle dissimula ce qu'elle avait appris, dévora sa douleur, m'ordonna d'étouffer la mienne, et déguisant sous un calme apparent ce qui se passait dans son âme, elle invita son fils à profiter le soir de la tranquillité qui régnait sur la mer, pour s'y promener avec nous. La barque nous était vendue, les nochers, le pilote, nous étaient affidés. Que ne peut l'amour d'une mère? La mienne se sentait la force d'enchaîner son fils dans ses bras, sitôt que nous

serions éloignés du rivage : il aurait beau se plaindre, menacer, se débattre, elle serait sans cesse attachée à lui ; ses efforts seraient vains pour se dégager; et, s'il se jetait dans les flots, il l'y entraînerait elle-même. Ainsi elle espérait le forcer malgré lui de se dérober à la mort et de passer en Italie.

» Mon père, accablé de tristesse (car il avait le secret de son fils), regardait d'un œil morne cet appareil d'amusement, sans en soupçonner l'artifice. Ma mère connaissait trop bien l'austérité de sa vertu pour lui avoir confié sa résolution; mais soit qu'au trouble de nos sens, à la pâleur de nos visages, à l'impatience où était ma mère de monter sur la barque et de l'y attirer, mon frère en pénétrât la cause, soit que, ses heures étant comptées, il ne voulût courir sur la mer aucun risque qui pût retarder son retour; allez, ma mère, allez ma sœur, nous dit-il, respirer ensemble un air calme et pur sur les eaux : quelque soin nous retient encore mon père et moi sur le rivage. Et, en disant ces mots, il nous embrassait tendrement.

» Ma mère, après avoir inutilement redoublé ses instances pour l'engager à s'embarquer, reconnut qu'il voulait la tromper elle-même; et sa douleur rompant tout à coup le silence : Ah ! cruel, lui dit-elle, tu veux m'échapper! tu le veux, et pourquoi? pour aller mourir. Une vaine menace, qui, sans l'iniquité la plus aveugle et la plus noire, ne peut s'accomplir sur un homme dont tout le crime est l'amitié, la bonne foi, la vertu même; cette menace t'épouvante, au point d'aller t'offrir à une mort certaine, à un supplice inévitable ! Non, ton ami, crois-moi, ne sera point puni de ton évasion : Denys a dans sa politique trop de prudence; il ne veut point se rendre gratuitement odieux; et quant à la parole que tu lui as donnée, tu sais bien qu'un engagement pris sous le glaive et dans les fers, n'est sacré qu'autant qu'il est juste. A ces motifs, elle ajouta tout ce que la douleur et le désespoir d'une mère ont de plus déchirant pour l'âme d'un fils vertueux.

» Mon frère l'écoutait, les yeux baissés et pleins de larmes. Ma mère, lui dit-il, épargnez votre fils, et n'empoisonnez pas les derniers momens d'une vie que je veux rendre aux dieux innocente et sans tache comme je l'ai reçue. Non, je ne suis pas né de vous pour être ingrat, perfide et sacrilége. Un lâche, un parjure, un infâme serait trop indigne du jour que vous m'avez donné. J'ai promis sur la tête de mon ami d'aller me remettre à sa place. D'autres calculeront le danger où l'exposerait mon infidélité; je ne calcule point, je sais qu'il ne doit courir aucun risque. Il répond de ma foi, il est garant de ma parole; c'est à moi de l'en dégager ; et rien sous le ciel, non, ma mère, rien ne

peut m'empêcher de remplir ce devoir. Laissez-moi mériter vos larmes et les regrets de ma patrie. Si je meurs honoré de son estime, j'aurai assez vécu.

» Mon père, assis auprès de nos dieux domestiques, et la tête appuyée sur ses deux mains, avait gardé jusque-là le silence. Tout à coup il se lève, et, serrant son fils dans ses bras, va, lui dit-il, par pitié, va-t-en; nous n'avons pas la force d'être aussi vertueux que toi. Il partit, et ma mère, en jetant un cri qui nous perça le cœur, tomba dans mes bras éperdue, sans couleur et bientôt sans voix. La nuit, le jour d'après, sa douleur fut une agonie. A tout moment elle croyait voir tomber sous le glaive homicide la tête de son fils, et les convulsions que lui causait cette pensée n'étaient interrompues que par des défaillances où je croyais la voir expirer dans mes bras. Mon fils! mon cher fils!..... Ces deux mots, dont l'accent perçait jusques au ciel, et qui sans doute le fléchirent, étaient le cri de sa douleur.

» Cependant le quatrième jour, ce jour fatal, marqué pour le retour de Pythias à Syracuse, penchait déjà de son midi vers son couchant. L'échafaud était préparé. Tout le monde était dans l'attente; ce peuple sensible et cruel, à qui le besoin d'être ému fait chérir de sanglans spectacles, assiégeait la prison où Damon était dans les fers. Le soleil baisse, il va disparaître sous l'horizon, et Pythias ne revient point. Alors Denys ordonne que Damon lui soit amené. Eh bien! lui dit-il, ton ami, ce sage, ce vertueux homme, dont tu as répondu sur ta tête, ne paraît point, et le soleil.... Le soleil s'éteindra avant que la vertu de mon ami s'altère, lui répondit Damon. Ne te presse donc pas de ne pas croire aux gens de bien. — Cependant, s'il ne revient point, que diras-tu? — Je dirai qu'il est mort, et moi-même dès ce moment je ne tiendrai plus à la vie. Va donc sur l'échafaud l'attendre, ou va le remplacer, lui dit le vieux tyran.

» Alors on vit Damon chargé de chaînes, environné de gardes, sortir du palais de Denys, et d'un front calme, et d'un pas ferme, marcher vers le lieu du supplice. Déjà la foule impatiente blasphémait l'amitié et la vertu de Pythias; quand tout à coup un bruit confus l'annonce; il arrive, il s'avance, il fend la foule, il voit Damon sur l'échafaud. Me voilà, s'écria-t-il! le soleil luit encore. Mon ami ne répond plus de moi : qu'on le dégage, et qu'on me rende ces fers qui m'appartiennent, et cet échafaud qui est à moi. En disant ces mots, il s'y élance; les deux amis s'embrassent; mais le seul des deux qui ressent de la joie, c'est Pythias; Damon est abattu et paraît condamné.

Le peuple est attendri; les larmes coulent de tous les yeux; et

malgré la terreur qu'imprime l'appareil de la tyrannie, un cri de mille voix s'élève pour demander la vie de celui qui de si bon cœur vient se présenter à la mort.

» Averti de ce qui se passe, Denys les fait descendre l'un et l'autre de l'échafaud, et ordonne qu'on les lui amène. Amis généreux, leur dit-il, vivez, et consentez que, dans cette amitié si rare et si digne d'envie, je sois en troisième avec vous. Ils répondirent que leur ami ne pouvait être que leur égal; que pour lui la douceur de cette égalité était incompatible avec sa fortune présente; mais que, si jamais il était assez sage, assez modéré pour ne plus vouloir être que ce qu'il était né, un libre et simple citoyen, sa place était marquée entre eux par la reconnaissance; et qu'ils allaient l'attendre dans l'humble et sûr asile de l'heureuse médiocrité.

» Mon frère et son ami ne perdirent pas un instant à venir nous rendre la vie; et tel avait été dans le cœur de ma mère l'excès de la douleur au départ de son fils, tel fut à son retour l'excès et l'égarement de sa joie.

» Hélas! dès ce moment où mon père et ma mère, au lieu d'un fils, en eurent deux, notre félicité fut trop pleine et trop pure pour que la jalouse fortune pût souffrir qu'elle fût durable; et, trois ans à peine écoulés dans cette intimité paisible, mon frère étant tombé malade, ni les secours de l'art, ni tous les soins de notre amour ne purent le sauver; la mort nous le ravit. Je n'ai pas besoin de vous dire quelle fut notre désolation. Mais ce que je n'oublierai jamais, c'est le caractère étonnant que prit l'affliction de ma mère, pour une mort qui ne venait plus que de la nature et des dieux. Sa douleur que vous avez vue si violente et si éperdue, lorsque son fils allait livrer sa tête au glaive d'un tyran, cette douleur cruelle encore, et toujours maternelle, fut soumise et respectueuse lorsqu'elle fut en présence du ciel, et ne put accuser que lui. Celle de mon père, non moins religieuse, ne se permit que des larmes muettes. La mienne fut plus vive; mais leur piété la modéra. Damon, au milieu de ce deuil et de ce lugubre silence, ne laissa échapper ni plaintes, ni gémissemens; son cœur flétri ne fut pas même soulagé par des larmes. Ces faibles signes d'une douleur commune n'étaient pas dignes de la sienne. J'ai su depuis qu'une heure avant que son ami fût porté au tombeau, se trouvant seul auprès du lit où reposait son corps, il s'était donné la consolation de l'embrasser, de presser longtemps de ses lèvres tantôt ses yeux éteints et tantôt sa bouche livide, et d'appuyer son cœur contre ce cœur glacé, qui ne répondait plus au sien. Mais devant nous, il retint sa douleur renfermée au fond de son âme. Hélas! qu'avec moins de courage ne

la laissait-il s'exhaler! La nôtre, avec le temps s'est affaiblie; la sienne est fixe, inaltérable, et il ressent la perte de son ami dans ce moment, tout comme il la sentait au moment de ses funérailles. C'est lui qui, dans un coin de l'héritage de nos pères, lui a fait élever ce tombeau; et depuis trois ans, tous les jours, à la même heure où son ami a rendu le dernier soupir, il vient gémir dans ce triste lieu. Je l'y accompagne en silence; et, pour ne pas l'affliger encore plus, il faut que je lui laisse méditer son malheur. »

« Quoi! dit Platon, l'amour, les charmes de l'hymen, les tendres soins de la nature, cet intérêt si doux de la paternité, n'ont pu faire diversion à cette affligeante pensée! »

« Nous espérions, dit-elle, en adoucir au moins l'amertume par ce mélange de nouvelles affections; et c'est pour cela que mon père l'a invité lui-même à s'unir avec moi. Sensible à cette marque de bonté, il y a répondu au gré de nos souhaits; et au sentiment de bienveillance dont nous étions prévenus l'un pour l'autre, a succédé sans peine cette inclination qui est le présage de l'amour. Enfin, l'amour lui-même, et l'amour le plus tendre a rempli les vœux de l'hymen; et dans le monde aucun destin ne serait plus doux que le nôtre, sans cet affligeant souvenir qui obsède l'âme de mon époux. »

« Je vais le joindre, dit Platon, et vous le ramener; j'espère que, s'il veut m'entendre, il sera moins à plaindre, et plus reconnaissant des biens que les dieux lui ont laissés. » A ces mots, Platon s'avança vers le rivage où le jeune homme était encore assis; et en l'abordant : « Vrai disciple d'un sage, lui dit-il, vous dont le seul nom fait tressaillir le cœur de tous les gens de bien, vous dont la mémoire à jamais unie à celle de votre ami, sera le plus beau titre de gloire de l'école de Pythagore où vous avez été formés, ne vous étonnez pas de vous voir poursuivi par un ami de la vertu; je suis Platon, disciple de Socrate, avec qui j'ai vécu, et que j'ai vu mourir. » Aux noms de Platon, de Socrate, Damon, saisi de respect, se lève, et, confus des éloges qu'il a reçus d'une bouche aussi révérée, il y répond avec la modestie qui sert de voile à la vertu.

« Illustre ami du plus vertueux des mortels, plaignez, lui dit-il, ma patrie, d'être réduite à vanter comme rare le juste et simple office d'une véritable amitié. Si jamais le monde reprend les saintes lois de la nature, Damon, et Pythias lui-même, n'aura que le mérite d'avoir fait son devoir. Mais ce qui sera toujours rare, divin Platon, c'est cette amitié sainte dont nous étions liés : c'est ce vrai don du ciel que la mort m'a ravi dans un autre moi-même. Oui, dit Platon, je viens d'apprendre que vous l'aves

perdu et que vous en êtes inconsolable. — Comment ne le serais-je pas de cette mort prématurée qui me l'enlève à la fleur de son âge, et me déchire l'âme, pour ne plus m'en laisser que la plus faible, la plus triste, la plus douloureuse moitié? Non, jamais deux êtres sensibles n'ont été plus intimement ni plus fidèlement unis. Le ciel ne lisait pas plus clairement que moi au fond du cœur de mon ami; je ne savais pas mieux que lui ce qui se passait en moi-même. Nos peines, nos plaisirs, tout nous était commun; et, s'il nous venait dans l'esprit quelque folie de notre âge, ou dans l'âme quelque faiblesse; que ce fût lui, que ce fût moi qui en fût atteint, la pudeur en était la même pour tous les deux; et au plus vite toute notre raison s'employait à nous en guérir. »

« Combien de temps avez-vous joui, lui demanda Platon, de cette union vertueuse? Neuf ans bienheureux, lui dit-il. — Neuf ans d'un bonheur pur, et vous vous plaignez du destin! Dites-moi donc, au nom des dieux, quel est l'homme qui dans sa vie a eu neuf ans de bonheur sans mélange? N'avez-vous donc appris à l'école de la sagesse qu'à être injuste envers le ciel et la nature? A peine auriez-vous à vous plaindre, si le reste de vos années se passait dans l'humiliation, dans l'indigence et dans l'exil. Et voyez après cette longue et paisible félicité, dont vous avez si pleinement joui, voyez ce qui vous reste: de la fortune, de la gloire, et une gloire impérissable; une épouse aimable et sensible qui vous aime et que vous aimez; un enfant qui, pour vous, vient renouer le fil des espérances de la vie; un père, une mère adoptifs, aussi bons, aussi tendres, que si la nature elle-même vous les avait donnés; et au sein de cette famille la concorde, la paix, les consolations d'une amitié si douce encore, les délices d'un chaste hymen; enfin, la perspective d'une vieillesse honorée et tranquille, et au bout l'assurance d'aller rejoindre votre ami. Ah! dit Damon, où est-il? Où le retrouverai-je? C'est cette incertitude, il faut vous l'avouer, qui fait le tourment de mon cœur. L'avenir, il est vrai, lui dit Platon, est enveloppé d'un nuage au travers duquel, ni votre maître, ni le mien, ni aucun des sages, n'a rien vu que confusément; mais s'il est vrai, comme nous le croyons, que cet esprit qui nous anime, se dégage, pour nous survivre, de la poussière du tombeau, croyons aussi, Damon, que l'âme du méchant et celle de l'homme de bien n'ont pas la même destinée. L'une, après le trépas, doit éprouver la peine d'une dure captivité; mais l'autre est certainement libre de diriger son vol, et de se reposer où elle se plaît davantage; et dans quel lieu du monde l'âme de votre ami, et ce qu'on appelle ses mânes, doivent-ils mieux se plaire qu'autour de ces foyers où vous tenez

sa place, qu'autour de ce tombeau que vous lui avez élevé? Invisible et présent, c'est là qu'il vient voir son ami, sa sœur, son père et mère assis au pied de ce cyprès: leur piété le touche, il aime à se survivre dans leur souvenir; il entend avec plaisir son nom se mêler à leurs entretiens; et, s'ils ne lui donnaient que de tendres regrets, il se plairait à voir sa cendre arrosée de douces larmes. Mais, Damon, faites-vous à votre ami l'injure de penser qu'il jouisse d'une douleur qui vous consume, d'une tristesse qui éternise dans vos cœurs le deuil de sa mort? Ah! s'il peut être malheureux, il l'est du chagrin qu'il vous cause; il l'est de l'amertume que vous versez vous-même sur les vieux jours de ses parens. Il vous les a légués pour qu'ils fussent heureux encore; il leur a inspiré l'idée de vous donner leur fille pour vous associer aux soins de son amour pour eux. Que faites-vous, ingrat? Vous trahissez les vœux, l'espérance de votre ami. Vous affligez tout ce qu'il aime; vous attristez encore, dans ses bons père et mère, cette vieillesse intéressante dont il eût charmé les langueurs. Ah! s'il pouvait se faire entendre, il vous dirait: Je ne veux point d'une douleur immodérée, d'une douleur qui n'est qu'une faiblesse lorsqu'elle est portée à l'excès; souviens-toi, Damon, souviens-toi que ton ami était mortel, et qu'avec toi il a joui des plus doux charmes de la vie. Sois assez modeste, assez sage pour ne pas croire que le ciel te dût tous les biens à la fois; sens le prix de ceux qu'il te laisse; vis content d'être aimé de tous ce qui m'est cher; rends-les heureux, sois-le toi-même, et ne trouble plus mon repos. »

L'impression que fit ce langage sur l'esprit de Damon se conçoit aisément. Son âme se saisit avidement de la pensée que son ami, présent encore, le voyait, l'entendait; son imagination s'exalta même au point de croire le voir et l'entendre; et dès qu'il put penser que sa douleur l'affligeait, il cessa de la chérir, s'en accusa, et sentit tout à coup son cœur à demi soulagé du poids qui l'avait oppressé. « Allons, dit-il, retrouver ma femme, je veux, divin Platon, qu'elle vous rende grâce du changement prodigieux que vous venez d'opérer en moi. »

« Déliane, dit-il en l'abordant, voilà un sage qui nous enseigne qu'un excès d'affliction peut n'être qu'un excès d'amour de soi-même. Pardonnez-moi d'avoir trop oublié que je ne vivais pas pour moi. J'abjure un sentiment trop long-temps personnel; et mon âme entière se rend aux saints devoirs de la reconnaissance, de l'amour et de la nature. Celui à qui les biens que le destin me laisse ne suffisent pas pour se croire l'un des mortels les plus heureux, ne mérite pas d'en jouir. »

SECONDE PARTIE.

Un autre jour, en parcourant les belles campagnes de Léonte, Platon vit au bord du Simæte, sur le chemin qui mène au mont Hybla, un jeune enfant qui gardait un troupeau, et qui essayait sur sa petite flûte un air languissant et plaintif. Il s'avança. L'enfant ne parut point effarouché de son approche, et en le regardant d'un œil aussi doux que l'étaient ses accens, il continua l'air qu'il avait commencé. Platon l'écoutait en silence; et lui, flatté qu'un inconnu prît plaisir à l'entendre, se mit à lui jouer un air non moins mélodieux que le premier, mais encore plus mélancolique.

Ce caractère de langueur exprimé par les sons et peint sur le visage de ce bel enfant, l'attendrit. « Mon petit ami, lui dit-il, les airs que vous jouez sont bien touchans, mais ils sont tristes; n'en savez-vous aucun de ceux qui respirent la joie? Je ne sais pas ce que c'est que la joie, répondit Calatis (c'était le nom du petit berger); et je ne sais jouer que les airs que chante ma mère. — Où est-elle, votre mère? — Elle est dans le hameau que vous voyez parmi les saules : c'est là qu'est notre bergerie. — Et c'est là que vous êtes né? — Hélas! oui, j'y suis né. — Et que fait votre père? Est-il laboureur ou pasteur? — Ah! mon père! il est bien cruel! c'est tout ce que je sais de lui. » En prononçant ces mots avec un accent douloureux, l'enfant laissa tomber sa flûte; et un moment après apercevant un homme qui descendait de la montagne, « C'est lui, s'écria-t-il avec frayeur, c'est lui, je m'enfuis vers ma mère. » Aussitôt laissant son troupeau dans la prairie, il prit sa course vers le hameau.

Platon étonné s'arrêta, et il attendit au passage ce père dont l'approche effrayait son enfant.

C'était un homme agreste, jeune encore, assez beau, et d'une taille peu commune : vêtu en bûcheron, la hache sur l'épaule, le compas et l'équerre pendus à sa ceinture, il descendait de la montagne, et suivait le chemin qui mène au golfe de Catane. En passant auprès du troupeau, il le regarda d'un œil morne, et ralentit son pas, comme pour découvrir le berger parmi ses moutons; mais l'ayant aperçu, qui s'en allait par le sentier qui menait à la bergerie, il poussa un profond soupir. Puis, s'adressant à l'inconnu : « Ce petit berger, lui dit-il, n'était-il pas ici à garder ce troupeau, lorsque je traversais la plaine? Oui, répondit Platon; paisiblement assis à l'ombre de ce hêtre, il jouait de la flûte, et moi je l'écoutais. Nous avons eu bientôt fait connaissance; et déjà nous causions ensemble d'assez bonne amitié, quand tout à coup il s'est épouvanté comme s'il avait vu sortir des bois quelque bête farouche; et il a quitté son troupeau. — Comme s'il avait

vu quelque bête farouche ! on lui fait donc bien peur de moi ! Votre air un peu sauvage a pu l'intimider : sa frayeur est celles dont, sans cause, à son âge, on est souvent frappé : il est naturel au faible de redouter ce qu'il ne connaît pas ! Il ne m connaît que trop bien, dit tristement le bûcheron ; et ce n'est p ici la première fois qu'il m'évite. »

Platon, après avoir engagé l'entretien, s'était mis au pas de c homme, il cheminait avec lui. « Vous êtes étranger, lui dit l Sicilien : votre accent, votre habit l'annonce ; mais vous me sem blez bon ; le seriez-vous assez pour vouloir me rendre un service Oui, de tout mon cœur, dit Platon. — Où demeurez-vous ? — A présent mon séjour est à Syracuse ; mais je fais dans ces plaines d longues promenades ; et pour me rendre utile j'irais beaucoup plu loin. — Venez donc me voir à Catane, où je conduis les travau d'une flotte ; et, si vous voulez m'obliger, revoyez cet enfant, tâchez, en causant avec lui, de savoir ce qu'il a dans l'âme, et s'il ne serait pas possible de me l'apprivoiser. Je m'intéresse à lui. Je m'appelle Néandre, autrefois bûcheron dans les bois de l'Hybla, aujourd'hui constructeur de navires dans cette rade.

Platon, en raisonnant avec lui sur son art, vit qu'en effet l'observation, éclairant la pratique, avait formé en lui ce talent qui l'avait tiré de la classe des bûcherons. Il lui promit de l'aller voir ; et poursuivant sa promenade après l'avoir quitté, il retourna vers le hameau.

« Je veux savoir, se dit-il à lui-même, où peuvent aboutir les deux rencontres que j'ai faites. C'est plus qu'un jeu du sort, et j'y crois reconnaître quelque bonne intention des dieux : car, on a beau dire, les dieux ne dédaignent point les cabanes ; et l'homme est bien follement vain, d'imaginer que quelque chose au monde soit grande ou petite à leurs yeux. » Il vint donc à la bergerie où l'enfant s'était retiré.

« Ah ! le voilà, dit Calatis, qui parlait de lui à sa mère : voyez comme il est bon ! j'avais laissé tomber ma flûte, il me l'a ramassée ; il se donne la peine de me la rapporter. Ne vous étonnez pas, dit Platon à deux villageoises qu'il trouvait occupées à façonner, l'une au fuseau, et l'autre à la navette, une laine aussi douce que la plus belle soie ; ne vous étonnez pas si je viens m'informer quelle frayeur a saisi cet enfant, et par quel accident a été si troublée cette âme innocente et craintive. Il ne m'en a dit en fuyant que deux mots qui m'ont affligé. Qu'avez-vous dit, mon fils, lui demanda sa mère avec inquiétude ? » Et l'enfant répéta les mots qui lui étaient échappés en parlant de son père.

La jeune femme, baissant les yeux sur le métier où courait sa navette, rougit et garda le silence. Sa mère qui filait auprès d'elle,

prit la parole. « De quoi rougissez-vous, ma fille, lui dit-elle? Est-ce donc vous qui avez séduit et abusé une âme honnête et simple, qui avez surpris sa bonne foi, et qui l'avez trahie après l'avoir trompée? Que les dieux perdent les parjures; nous ne le sommes pas. Vous fûtes crédule et trop faible, c'est un malheur, ce n'est pas un crime; et l'on n'est pas toute sa vie condamnée à rougir pour s'être oublié un moment. Etranger, ajouta la bonne femme, cet enfant vous en a trop dit, et vous en voyez trop vous-même, pour qu'il me reste rien à vous dissimuler.

« Cet homme qui sortait des bois, et avec qui je vous ai vu de loin suivre le chemin de Catane, le connaissez-vous? — Non, je sais seulement qu'il préside à la construction d'une flotte, et qu'il a été bûcheron dans les bois de l'Hybla. — Ne vous a-t-il rien dit de nous? — Il m'a parlé de cet enfant. — Et de sa mère? — Non, il ne m'en a rien dit; mais je l'ai vu tristement affecté de la frayeur dont le petit berger était saisi à son approche. — Ah! l'inhumain! peut-il être surpris du sentiment qu'il lui inspire! Ma mère, dit la jeune femme, oubliez-vous encore que vous parlez devant cet enfant, et que vous parlez de son père? Eloignez-vous, mon fils, retournez à votre troupeau.

« Notre malheur n'est pas un secret, poursuivit Mélite (c'était le nom de la bonne mère); il est connu dans nos hameaux, et je veux qu'il le soit partout, s'il est possible, pour déshonorer le trompeur. Bûcheron, comme il vous l'a dit, dans la forêt voisine, il avait vu ma fille, il s'était pris pour elle d'une inclination si forte, et qui nous semblait si durable, que nous disions, mon mari et moi: si Néosine l'aime comme elle en est aimée, ils seront bien heureux! ils vieilliront comme nous en s'aimant.

» Il ne se passait pas un jour qu'il ne lui donnât quelque signe de cette perfide amitié: c'était tantôt un nid de rossignols ou de fauvettes, tantôt une paire de tourterelles ou de palombes qu'il lui apportait de la forêt; et du village, tantôt les fleurs, tantôt les fruits de la saison. La pauvre enfant était sensible à tant de soins; et nous, Damète son père et moi, nous en étions charmés. Néandre était alors un jeune homme estimé et renommé dans le canton; bon ouvrier, grand travailleur: personne dans nos bois ne maniait comme lui la hache; et dans les ateliers du port il était souvent consulté. Quel père, quelle mère ne lui auraient pas donné leur fille? Leur mariage était accordé, et il allait être conclu dans le moment que, par une mort imprévue et presque soudaine, nous perdîmes, elle un bon père, et moi un excellent époux. Ce long deuil retarda les noces; et dans cet intervalle, si funeste pour nous, Néandre, le cruel Néandre fut notre seule consolation. Avec quelle adresse il abusa de l'abandon où ma dou-

leur laissait ma fille ! La pauvre enfant qui croyait voir en lui le plus sensible et le plus vrai des hommes, un ami, et presque un époux, lui laissait essuyer ses larmes ; et le perfide, profitant de cet oubli de soi-même où l'on tombe dans les grandes afflictions, se rendait tous les jours plus familier, plus caressant. Il brûlait, disait-il, d'atteindre à la fin de ce deuil qui faisait son tourment ; et il appelait cruauté la pudeur innocente que lui opposait ma fille. Enfin la pitié, la faiblesse, la bonne foi, l'amour, l'imprudence de l'âge, lui livrèrent cette innocente ; et il l'abandonna après l'avoir séduite. »

A ces mots, Néosine laissant tomber sa tête sur son métier, et se couvrant le visage de son voile, ne put retenir ses sanglots ; son voile fut baigné de larmes. « J'appris, continua la mère, qu'il était appelé à la conduite des travaux de la rade ; et je ne me sentis que de l'indignation pour un homme à qui la fortune faisait sitôt changer de mœurs ; mais la douleur de Néosine prit tout un autre caractère : elle se crut tombée dans l'humiliation ; et de la honte elle passa au plus horrible désespoir, lorsqu'elle s'aperçut qu'elle allait être mère. D'abord un silence effrayant me déroba la cause du chagrin qui la dévorait. Je ne l'attribuais qu'à l'amour ; et je donnais à ce cœur tendre et vivement blessé, le temps de se guérir. Il n'est pas possible, ma fille, lui disais-je en tâchant de la consoler, qu'un cœur aussi bon que le tien garde long-temps de l'amitié pour un homme qui en est indigne. C'est à lui seul d'être malheureux, puisque c'est lui seul qui est coupable. Elle, sans me répondre, levait les yeux au ciel, et soupirait en les baissant. Mais ce chagrin qu'elle tenait renfermé au fond de son âme, fut suivi d'une fièvre ardente, dont le délire la trahit.

» Pauvre enfant, disait-elle dans le fort de l'accès, ton père t'abandonne !.... Non, il ne naîtra point, non, méchant, non, parjure, il ne te devra point la vie.... Pour tant d'amour, tant de mépris, tant de cruauté ! Non, cela n'est pas vrai.... Non, ma mère, il n'est pas possible.... Qu'il vienne donc, qu'il vienne.... Ah ! ma mère, est-ce vous qui l'éloignez de la cabane ? Oh ! non. Vous m'aimez tant !.... C'est donc lui qui veut que je meure ?.... Eh bien ! l'abîme de la mer, l'abîme du volcan, tout m'est égal.... Mais, mon enfant !....

» Ces funestes paroles, échappées par intervalle, et comme des éclairs au milieu d'une nuit horrible, m'instruisaient assez cependant pour voir le précipice sur le bord duquel nous étions. Je m'armai de courage, je pris soin de ma fille, je lui calmai le sang par des breuvages salutaires qu'un vieux berger de ce canton composait avec des racines dont il connaissait la vertu ; et l'ayant

ramenée enfin à un état de convalescence, ou plutôt de langueur, je saisis l'un des plus doux momens de nos effusions de tendresse, pour lui faire avouer ce qu'il y aurait de vrai dans ce que j'avais entendu.

» Il n'est pas naturel, lui dis-je, que, dans une âme aussi paisible que la tienne, l'amour seul, un amour indignement trahi, ait fait tant de ravages; il y a dans ta douleur quelqu'autre sentiment caché. Ta mère est ton amie; il faut lui ouvrir ton cœur. Je crois déjà savoir que tu as été faible et crédule. Et moi, dans ma douleur, j'ai été négligente; je n'ai pas assez vu le péril où je t'exposais. Tu vois que je m'accuse; imite-moi. Dans ton délire tu croyais être mère et tu parlais de ton enfant. Si dans ces paroles, ma fille, il y avait quelque vérité, tu ne serais impardonnable que de me le cacher. Parle-moi, je veux tout savoir; et mon amour pour toi te fait un devoir de ne me rien taire. Ah! ma mère, s'écria-t-elle en se jetant à mes genoux et en les arrosant de larmes, comment puis-je vous avouer que je suis indigne de vous? Laissez-moi me cacher, et laissez-moi mourir avant de vous déshonorer.

» Non, lui dis-je, ma fille, non, ce n'est pas nous que ta faiblesse déshonore. Elle aura pour excuse la simplicité de ton âme, ta candeur et ta bonne foi. Tu as cru que les sermens d'un homme, pour être inviolables, n'avaient pas besoin d'être proférés à l'autel: ta confiance a été imprudente, mais elle n'est point criminelle; et j'espère t'apprendre à mériter dans ton malheur l'indulgence, l'estime et la pitié des gens de bien.

» Alors son cœur soulagé s'ouvrit; et quand elle m'eut fait sa confidence entière: Ne perdons pas, ma fille, le courage de la vertu; il n'y a rien de honteux, lui dis-je, que le vice; et l'âme la plus pure peut être susceptible d'un moment de fragilité. Il faut ne rien cacher de ta faute et de ton malheur, dire modestement que tu as été séduite, annoncer que tu te dévoues au saint devoir de mère, allaiter ton enfant, l'élever; et si c'est un fils, lui apprendre à lui-même quel a été son père, afin qu'il s'en éloigne et ne lui ressemble jamais. »

« C'est là, ma mère, dit Néosine, le seul de vos conseils auquel je n'aurais point dû céder: mon enfant aurait assez tôt senti sa disgrâce et la mienne; et dans son innocence il aurait mieux valu lui laisser ignorer son père que de lui apprendre à le haïr. Je ne veux pas qu'il le haïsse, mais je veux qu'il l'évite, reprit la bonne mère; car il serait peut-être encore assez cruel pour nous ravir notre seule consolation. »

« Et si lui-même, leur demanda Platon après les avoir entendues, si lui-même cédant aux mouvemens de la nature et au

repentir de l'amour (car l'amour peut encore n'être pas éteint dans son âme), il venait implorer sa grâce et offrir de tout réparer.... Non, dit Néosine, jamais. Il m'a trompée, il m'a abandonnée, il a voulu mon déshonneur; il ne me sera jamais rien. »

Platon vit bien que ce ressentiment n'était pas de ceux que la raison peut attaquer de vive force : l'âme de Néosine, dans sa résolution, lui avait paru trop affermie; et, à l'exemple de la nature, il ne croyait jamais plus sûrement agir que par des moyens doux et lents.

Le lendemain, au lever de Denys, en parlant de sa promenade : « J'ai entamé, dit-il, une conciliation difficile, mais dont j'espère venir à bout; » et il lui conta l'aventure. « Si vous voulez, lui dit Denys, je vous aiderai à réduire le séducteur, en le faisant mettre à la rame jusqu'à ce qu'il demande à épouser celle qu'il a séduite. Si c'est là de votre éloquence, lui dit Platon, je n'en veux point, et Néosine en voudrait encore moins que moi. Vous lui renverriez un esclave indigne de sa chaîne; et moi, c'est un époux charmé de ses liens que j'espère lui ramener. »

Il prit le chemin de Catane; et là, non-seulement le constructeur, mais les pilotes furent étonnés de l'entendre parler en homme instruit par ses voyages, des imperfections de leur art, et leur enseigner les moyens de donner au navire, à la rame, à la voile, plus de mobilité, de force et d'avantage pour maîtriser l'onde et les vents. Dès ce moment il fut regardé dans la rade comme un mortel favorisé des dieux : chacun félicitait Néandre du bonheur d'avoir un tel hôte.

Dans le dîner qu'il lui donna, Platon en votant l'alliance d'Athènes avec la Sicile, comme une source de puissance, de gloire et de prospérité pour l'un et l'autre peuple, charma tous les convives; et vingt fois, la coupe à la main, on demanda aux dieux cette heureuse alliance. Mais, tandis que les urnes versaient abondamment les espérances et la joie, Néandre lui seul était triste. Le vin attendrissait son âme, mais il ne la dilatait point. Il écoutait le sage avec admiration, frappé de ses lumières et de son éloquence; mais un air confus et timide se démêlait dans ses regards, et un sentiment d'amertume corrompait le plaisir qu'il avait à le posséder. Platon s'en aperçut, il en tira un bon augure; et au sortir de table, ayant pris congé des convives : « Au revoir, lui dit-il, mon hôte; je retourne vers la prairie où m'attend le petit berger. — Est-ce que vous l'avez revu? — Oui, hier au soir, dans la cabane, avec sa mère. — Avec sa mère! et vous a-t-elle parlé de moi? — Oui, à propos de son enfant. — Et que vous en a-t-elle dit? — Rien que vous n'eussiez pu entendre. — Oh! je le crois, elle est si bonne! mais sa mère ne l'est pas tant. — Sa mère est

une femme de sens et de courage. — Que faisaient-elles dans la cabane ?—L'une filait la laine de leurs brebis, et l'autre, Néosine, en tramait le tissu. — Elle est pleine d'adresse et de grâce dans son travail, n'est-ce pas ? — Oui, pleine de grâce, de douceur et de modestie. — Et dans cette cabane avez-vous vu l'air de l'aisance ? — Rien n'y annonce la richesse, rien n'y décèle le besoin. — Ah ! quand j'étais moins riche, j'étais bien plus heureux moi-même ! et l'enfant ? quel air avait-il ? — L'air caressant avec sa mère. — Il l'aurait avec moi si on l'avait voulu ; et l'on a bien mal fait de me le rendre si farouche ! le père a beau avoir des torts, l'enfant n'en doit pas moins amour et respect à son père. — Est-ce que vous êtes le père de cet enfant ? — Oui, je le suis. Ne le saviez-vous-pas ? — Et sa mère est donc votre épouse ? — Non, et c'est là mon crime ; car je lui avais donné ma foi. Nous allions être unis sans la mort de son père. — Ainsi, en se donnant à vous, elle comptait sur vos promesses ? — Vraiment elle y comptait, elle avait bien raison ; car jusque-là j'avais été le plus honnête homme du monde. — Et vous avez cessé de l'être ! — Oui, c'est là ce qui me tourmente.—Vous ne l'aimiez donc pas?—Je l'adorais ; je l'aime encore. — Pourquoi donc l'avez-vous trompée ? — Ah ! pourquoi ! vous, mon hôte, qui savez tant de choses, connaissez-vous le cœur humain? Savez-vous ce que c'est que la jalousie ?— Oui, je sais que c'est une triste passion. — Eh bien ! je fus jaloux dès que je fus heureux. — Vous aviez donc quelque rival ? — Aucun. — De qui donc étiez-vous jaloux ? — Que sais-je ? de moi-même : mon propre exemple me fit peur ; je me dis que, si elle avait été faible avec moi, il était possible qu'elle le fût avec un autre. En même temps la fortune vint m'étourdir, et me faire entendre que je n'étais plus fait pour prendre une femme dans un hameau. Tout cela m'a tourné la tête ; et puis, quand je me suis senti malhonnête et cruel d'avoir délaissé mon enfant, d'avoir abandonné sa mère, j'ai eu honte d'aller demander mon pardon. L'enfant me fuit, la mère m'a trop aimé pour ne me point haïr ; sa mère, à elle, me déteste. Tout cela m'est bien dû ! mais, mon hôte, si l'on savait ce que j'endure, et combien surtout, quand je passe auprès de la cabane, quand je vois mon enfant, quand je songe à sa mère, quand je crois la voir triste, et si belle et si douce, me reprocher mon crime !... j'en suis cruellement puni.

» Je gage, dit Platon, que, si vous étiez sûr qu'il vous fût pardonné, et que Néosine apaisée pût vous aimer encore comme elle vous aimait.... — Ah ! j'irais.... mais c'est là ce qui n'est pas possible. Pourquoi ? dit Platon, je n'ai vu dans ses yeux que de la tristesse. — Ils sont beaux ses yeux ! — Oui, très-beaux, et la pudeur y est encore peinte. — Ah ! la pudeur ! jamais elle ne l'a

perdue. La pauvre enfant! son innocence a seule causé son malheur. Que crains-tu, lui disais-je, en te livrant à mes caresses? ne suis-je pas, dès à présent, ton mari? Ne le suis-je pas de l'aveu de tes père et mère? Et puis des larmes, des soupirs, des sermens!... Ah! parjure! non tu ne la méritais pas. En effet, dit Platon, vous avez employé des séductions bien criminelles! — Oh! oui, bien criminelles! je ne le dis qu'à vous, mon hôte, mon ami, mon unique consolateur; j'ai été un perfide, un ingrat, un infâme, un homme indigne de voir le jour, et pourtant je suis un bon homme. »

Platon, qui savait que le vin hâte la confiance et vieillit en un jour les amitiés les plus nouvelles, savait aussi qu'en grossissant les traits du caractère, il ne fait que produire au jour le naturel sans le changer. Il en prit donc plus d'espérance que jamais de faire de son hôte un bon père et un bon époux. « Laissez-moi, lui dit-il, le soin de solliciter votre grâce. Peut-être vous rendrai-je le cœur de Néosine; mais il faut me promettre que vous ne serez plus jaloux! — Jaloux! et de qui le serais-je? Depuis son malheur, on ne parle que de sa modestie et que de sa vertu. »

Platon le lendemain retourne à la prairie où l'enfant gardait son troupeau. Comme la connaissance était faite, il s'assit amicalement près de lui, à l'ombrage du hêtre; et dans l'un des silences où sa flûte se reposait: « Si dans ce moment, lui dit-il, l'homme de la montagne, votre père, venait vers vous, le fuiriez-vous encore? Oui, dit l'enfant, je le fuirais. Soyez tranquille, dit Platon; vous ne le verrez plus, il sait que son approche fait peur à son enfant. Je ne veux pas, m'a-t-il dit l'autre jour, lui causer de la peine; je ne passerai plus où sera son troupeau, j'aime mieux tourner la montagne; j'aurais été bien aise de le voir, de le caresser; on dit qu'il est sage et docile, qu'il aime bien sa mère, qu'il la rend bien heureuse; et moi, son père, moi, qui lui ai donné la vie, moi qui ne lui veux que du bien, je me serais fait une joie de l'embrasser, de lui donner quelque marque de mon amour; mais, puisque son cœur se refuse au mien, et qu'il veut n'avoir point de père, c'en est fait, il n'en aura plus. Ce n'est pas moi, dit l'enfant tout ému, ce n'est pas moi qui n'ai pas voulu avoir un père, c'est lui qui n'a pas voulu que j'en eusse. Le méchant! il m'a délaissé. — Eh bien! tout méchant qu'il vous semble, je le crois bon. — Pourquoi, s'il était bon, a-t-il abandonné ma mère? — Mon petit ami, quelquefois les bons ont l'air d'être méchans, mais ils ne le sont pas; car les méchans se plaisent dans le mal qu'ils ont fait, au lieu que les bons s'en affligent, et ils sont mécontens d'eux-mêmes tant qu'ils ne l'ont point réparé. — Non, jamais un bon cœur n'aurait fait ce qu'a fait mon père; mon aïeule me l'a

bien dit. — Vous a-t-elle appris, votre aïeule, à respecter les dieux, à les craindre et à les aimer? — Oui, tous les jours à mon réveil, et avant mon sommeil, nous les prions ensemble. — Et lorsque les dieux vous négligent, cessez-vous de les adorer? — Ma mère dit qu'il ne faut jamais cesser d'implorer leur bonté; aussi nos laboureurs ne manquent-ils jamais de couronner d'épis l'image de Cérès, quand même les épis sont rares. Et moi, le même jour que le loup m'avait enlevé l'une de mes brebis, je ne laissai pas de saluer en passant le dieu Faune, et d'attacher une guirlande au pied de sa statue. Et vous fîtes bien, dit le sage. Mais en savez-vous la raison? — Ma mère me l'a dite; c'est qu'il n'appartient pas aux mortels de se fâcher contre les dieux, ni de leur demander pourquoi ils ne leur sont pas favorables. — Apprenez donc qu'un père est pour vous comme un dieu; qu'il faut, même dans ses rigueurs, attendre ses bontés, les demander avec douceur, surtout ne jamais le haïr. »

Cet enfant, qui ne manquait pas d'intelligence, entendit ce langage. « Vous m'expliquez, dit-il, pourquoi l'aversion que j'avais pour mon père me pesait sur le cœur. M'en voilà soulagé; et s'il a la bonté de passer encore par ici, et de vouloir me faire quelque amitié, j'y répondrai; j'irai même au-devant de lui, si vous voulez bien me conduire. — Non, laissez-moi vous l'amener; mais jusque-là je vous demande le secret. — Oui, je le garderai. Et quand reviendra-t-il, mon père? — Dès demain. — Dès demain! ah! je l'attendrai avec bien de l'impatience. »

« Je vous ai ménagé, dit Platon à Néandre, un conciliateur dont vous serez content; » et ils se rendirent ensemble au bord de la prairie où paissait le troupeau.

Du plus loin que Néandre entendit le son de la flûte du petit berger, son cœur s'émut, et ses larmes coulèrent. Il s'avança vers son enfant avec une sorte de honte; et celui-ci, de son côté, par l'impression de crainte qui lui restait dans l'âme, ne venait vers lui qu'en tremblant; mais, lorsqu'il vit son père lui ouvrir ses bras, il s'y précipita avec des pleurs et des sanglots de joie et de tendresse qui lui étouffaient la voix.

Platon en les voyant l'un dans les bras de l'autre: « Vous voilà bien, dit-il. A présent, laissez-moi vous devancer dans la cabane, et donnez-moi le temps d'y préparer à mon gré les esprits.

« Je viens, dit-il aux femmes, vous annoncer, je crois, quelque chose d'intéressant. Sage Mélite, et vous, aimable Néosine, rendez grâces aux dieux qui m'ont fait découvrir un homme riche et solitaire, que la fortune a long-temps séduit, mais qui sent qu'elle l'a trompé en lui promettant le bonheur. Les dons qu'elle lui a faits sont empoisonnés d'amertume. Il veut les épurer, il veut les

adoucir, en faisant de ses biens un digne et vertueux usage. Il a vu votre enfant; il a été charmé de son bon naturel et de son innocence; il vient vous demander en grâce que ce bel enfant soit le sien. Il veut, si sa mère y consent, l'adopter, lui servir de père. Moi! me priver de mon enfant! s'écria Néosine; et qui serait assez cruel pour me le proposer? Ce n'est pas son dessein, reprit Platon; en adoptant le fils, il sollicite encore la faveur d'épouser la mère. — Il ne sait donc pas mon malheur? — Il le sait, mais il sait aussi que ce ne fut que le malheur de l'innocence, et que ce n'est plus aujourd'hui que le malheur de la vertu. Non, répliqua-t-elle, il se peut qu'un homme honnête me le pardonne; mais il ne l'oublierait jamais. Je ne veux pas avoir à rougir devant mon époux. Que l'homme bienfaisant verse ailleurs ses richesses, notre pauvreté nous suffit. »

« J'aime cette fierté, ma fille, lui dit sa mère, et comme toi je l'ai dans l'âme; mais pense qu'il y va du bonheur de ton fils. Pense que ce digne étranger ne protégerait pas un homme assez vil ou assez injuste pour épouser la femme qu'il n'estimerait pas, ou pour humilier la femme qu'il estime. » A ces raisons elle ajouta tous les motifs de tendresse et d'amour qui pouvaient engager, décider une mère à se donner pour récompense à celui qui venait adopter son enfant. « De tels événemens, dit-elle enfin, n'arrivent pas sans quelque soin de la bonté des dieux; et c'est la méconnaître que de s'y refuser. » Ce fut de cette ingratitude envers les dieux, qu'avec toute son éloquence Platon voulut lui faire sentir l'impiété; mais elle, après un long silence: « Me voilà, dit-elle, réduite à prouver à ma mère que je ne suis point dénaturée, et à cet étranger qu'il ne doit pas m'accuser d'être impie. Eh bien! apprenez l'un et l'autre un secret qui devait me suivre au tombeau. C'est en moi l'excès du malheur comme l'excès de la faiblesse; mais vous m'en arrachez l'aveu. L'homme injuste, inhumain, parjure, qui m'a trompée, abandonnée... O ma mère! le croirez-vous?... je l'aime encore, et je ne puis aimer que lui. »

A peine elle achevait ces mots, son fils entre dans la cabane, et court se jeter dans ses bras, en s'écriant: « Grâce! pardon! pardon, ma mère! au nom du sang qui coule dans mes veines, au nom de votre amour pour moi! le ciel me rend un père, ne le rebutez pas. » Au même instant Néandre fut aux genoux de Néosine. Mélite elle-même, immobile et muette d'étonnement, n'eut pas la force de se plaindre; l'enfant par ses caresses eût adouci des tigres; aussi dans un moment, avec un tel médiateur, la réunion fut-elle consommée; et ses bras furent les liens dont l'hymen, l'amour et la foi enchaînèrent les deux époux.

Platon racontant à Denys le succès de ses promenades: « Dix

ans de règne, lui dit-il, auront bien de la peine à vous donner trois jours aussi délicieux que ceux-ci l'ont été pour moi. »

TROISIÈME PARTIE.

La réputation de bonté, de sagesse dont Platon commençait à jouir en Sicile, croissait de jour en jour et s'étendait dans les campagnes. Ses promenades se passaient à inspirer aux villageois l'amour de leur état et les vertus de la nature, à leur donner le goût de la frugalité, du travail, de la tempérance, et à leur faire sentir le prix de leur paisible obscurité. Il avait composé pour eux un traité des vrais biens, au nombre desquels n'était compris aucun des objets de l'ambition ni de la vanité des villes. Il leur montrait comment l'avarice, l'oisiveté, le luxe, la mollesse, châtiaient leurs esclaves, et les traits dont il leur peignait la maligne fortune se jouant de ses favoris, les leur faisaient prendre en pitié. Dès qu'il voyait à ses villageois quelque peine d'esprit, quelque mal d'imagination, il allait à la source, et, que ce fût erreur ou vice, il s'appliquait à les en guérir : on l'appelait *le médecin des âmes*. C'était le plus souvent à la jeunesse qu'il donnait des leçons de mœurs; mais ces leçons étaient si douces, qu'on les prenait pour les conseils de l'indulgente et sensible amitié. Il leur recommandait la piété filiale presque à l'égal de la piété envers les dieux, un saint respect pour la vieillesse, les plus tendres soins de l'enfance, et entre eux la concorde, la bonne foi, la paix; il s'aidait quelquefois de l'innocente ruse de Socrate son maître, pour leur faire penser eux-mêmes ce qu'il voulait leur enseigner; souvent il était consulté sur les affaires domestiques, et voici un exemple des conseils qu'il donnait.

Un riche cultivateur, Euthyme, avait un fils et une fille à marier; tous deux d'une figure aimable, ils étaient connus de Platon pour avoir l'un et l'autre l'amour du vrai, le goût du bien, l'esprit docile et surtout le cœur excellent. « Sage Platon, lui dit leur père, vous voyez dans vos promenades la jeunesse du voisinage, et à vos yeux le naturel se montre librement; vous avez je ne sais quel charme qui l'attire, et mes enfans me disent qu'avec vous on n'a rien à dissimuler Choisissez-moi de votre main un mari pour ma fille et une femme pour mon fils : l'un et l'autre ils ne veulent se décider que par mon choix, et moi, je ne saurais mieux faire que de m'en rapporter au vôtre. » Platon lui demanda du temps.

A quelques jours de là, dans le même village, le sage Athénien fut invité à une fête de famille. Euthyme et avec lui son fils Ladon et Célène sa fille y furent aussi conviés.

A cette fête, on célébrait l'anniversaire de la naissance du

vieillard Tlésimène, chef d'une famille nombreuse, qui ce jour-là se rassemblait chez lui pour dîner à la même table sous un berceau de vieux platanes que lui-même il avait plantés. A ses enfans, à ses neveux, Tlésimène avait bien voulu associer quelques voisins, et, par estime pour le disciple de Socrate, il l'avait prié de venir honorer sa fête.

« Ah! s'écria Platon, en voyant ce vieillard environné, chéri, presque adoré de sa famille, et courbé sous le poids des couronnes de fleurs qui s'accumulaient sur sa tête, ceci me retrace les mœurs de la bienheureuse Atlantide. La bonté de ses mœurs tenait de même au sentiment de la piété filiale, à l'éducation domestique et à la longue autorité des pères et des mères sur les enfans. Cette autorité prolongée, et long-temps chérie et révérée, donnait aux bons exemples le temps de se régénérer. Les enfans entendaient les leçons que l'aïeul donnait encore au père, et, dans cette tradition de sagesse et d'honnêteté, il n'y avait point d'intervalle : c'était un héritage qui, sans altération, était comme substitué, perpétué dans les familles. Ah! combien je vous félicite de conserver ces vieux usages qui sont perdus dans ma patrie, et que j'y rappelais en vain! Dans nos villes, dit Tlésimène, les mœurs sont aussi bien changées; mais, dans nos campagnes, elles ont moins perdu de leur antique simplicité. »

Ces propos sérieux firent place aux saillies d'une gaieté vive et décente. Les esprits s'animaient, les cœurs se dilataient; les chants d'allégresse exprimaient l'espèce de ravissement où l'on était de se trouver ensemble autour d'un si bon père; et le vieillard semblait aussi plongé dans une sorte de délire, en jouissant de la tendresse et du bonheur de ses enfans. Mais, comme il est bien difficile à la joie de régler son essor, celle de Théagène, fils aîné du vieillard, passa un moment les limites. Il invitait fréquemment les convives à chanter, la coupe à la main, des hymnes en l'honneur des dieux tutélaires de la maison; tantôt à l'Hyménée, qui avait fait prospérer le lit nuptial dans la famille; tantôt à la Concorde, qui la tenait unie dans ses plus doux liens; puis à Cérès et aux dieux des campagnes, qui l'enrichissaient de leurs dons, et l'instant d'après aux trois Parques, à qui surtout l'on devait rendre grâces d'avoir si long-temps épargné des jours qui leur étaient si précieux à tous.

» Mon fils, lui dit enfin le vieillard d'un air imposant, votre piété va trop loin : si vous n'y prenez garde, elle touche à l'ivresse. Vous avez encore bien des dieux à saluer, je vous en avertis; et, si la coupe se remplit et se vide si rapidement dans vos mains, vous donnerez à vos enfans et aux miens un spectacle qui me fera mourir de honte et de douleur. Modérez-vous, et pensez que la

joie est la plus étourdie, la plus folle des passions. » Platon, frappé d'étonnement de la sagesse du vieillard, regarda Théagène : il le vit humblement baisser les yeux, rougir et garder le silence. Théagène avait soixante ans, et, réprimandé par son père avec tant de sévérité, il eut, dans son respect pour lui, la timidité d'un enfant. Le reste du festin se passa doucement avec une liberté sage.

Mais, au sortir de table, Tlésimène prenant son fils amicalement par la main, et assemblant autour de lui un cercle de convives, parmi lesquels il affecta d'appeler Euthyme et Platon : « Théagène, dit-il, mon fils, je vous ai trop sévèrement repris; je le sens, et je m'en accuse. Vous m'en voyez affligé jusqu'aux larmes. Mais vous, dans ce moment, vous avez donné à la famille une leçon dont je vous saurai gré le reste de mes jours. Ces jeunes gens ont appris de vous avec quel sentiment religieux un fils doit recevoir à tout âge les réprimandes et les corrections d'un père, quand même il y a trop de rigueur. Ne vous affligez point d'avoir été mis à cette douloureuse épreuve; elle aura fait sur vos enfans une impression durable, et ils auront pour vous tout le respect que vous avez gardé pour moi. » La seule réponse de Théagène fut de tomber aux genoux de son père, et de les embrasser avec un sentiment profond de vénération et d'amour.

Lorsque Platon se trouva seul avec Euthyme : « Avez-vous remarqué, lui dit-il, que, tandis que ce bon vieillard réprimandait son fils devant nous, devant sa famille, ce fils avait à ses côtés un jeune homme et une jeune fille qui, sans doute, sont ses enfans, et qui, les yeux mouillés de larmes, lui serraient tendrement la main, comme pour consoler leur père de la sévérité du sien? C'est là, si j'avais une bru et un gendre à choisir, c'est là que je voudrais les prendre. » Euthyme ne balança point à suivre ce conseil : à quelques jours de là, les deux noces n'en firent qu'une; et la plus riche dot fut celle des mœurs héréditaires que, dans l'un et l'autre ménage, apportèrent les deux époux.

En réfléchissant au bonheur dont il venait d'être témoin : « Je conçois bien, disait Platon, qu'un ruisseau qui serpente dans un vallon solitaire et paisible, conserve dans son cours la limpidité de sa source, tandis que celui qui traverse ou quelque route fréquentée, ou quelque ville populeuse, est continuellement souillé; mais le ruisseau même le plus pur est troublé quelquefois dans des momens d'orage : ici, l'égalité de mœurs que l'on dit être inaltérable, doit donc apparemment tenir à quelque singularité que je ne connais point. » Et, pour s'en éclaircir, il eut un entretien avec le vieillard Tlésimène, qu'il venait revoir quelquefois.

« Je crois avoir assez étudié le cœur de l'homme pour savoir, lui dit-il, combien d'intérêts et de jalousies se glissent au sein des familles et y sèment la division. Dites-moi, vertueux mortel, comment vous avez su en préserver la vôtre? Par un moyen bien simple, répondit Tlésimène; c'est de vouloir que, dans ma famille, tout le monde soit occupé, chacun diversement autant qu'il est possible, avec émulation et sans rivalité. J'ai donné, par exemple, à l'un de mes enfans, une prairie et des troupeaux; à l'autre, une vigne, un verger riche en fruits, plus riche en abeilles; à l'aîné, des champs, une ferme, des taureaux, tout ce qui concerne les travaux de l'agriculture. J'ai recherché de même, dans mes gendres, la diversité de fortune et d'occupation. L'un cultive du lin, et possède sur la montagne des pâturages d'où ses troupeaux lui apportent de riches toisons; l'autre, avec cette laine et ce lin que filent nos femmes, forme de précieux tissus. Celui que vous m'avez choisi, Ladon, le fils d'Euthyme, fait ses délices des jardins : personne mieux que lui ne greffe et ne taille les arbres; personne ne sait mieux donner à chaque plante le sol et l'aliment qu'elle aime. J'ai en vue à présent, pour l'une de nos filles, un jeune marinier que vous seriez tenté de prendre, à sa taille et à sa figure, pour l'un des enfans de Neptune, et qui, sur une barque dont le dote son père, trafiquera pour la famille du surabondant de nos biens. Si cependant, malgré cette variété d'industrie et cet accord d'utilité commune dans les offices mutuels, il s'élevait dans la famille quelque dissension, mes enfans ont promis de n'avoir que moi pour arbitre, et qu'on serait d'accord quand j'aurais prononcé. Après moi, ce sera le plus âgé d'entre eux qui exercera cette sainte magistrature, et j'espère qu'il y sera aussi équitable que moi. »

« Vraiment ce fut là, dit Platon, la société primitive; mais elle ne peut subsister que dans les mœurs de votre état. Aussi, dit le vieillard, avons-nous vu chez mon voisin Myrène, ses frères, qui s'étaient dispersés dans le monde, venir bientôt se rallier au foyer paternel, et ne trouver que là l'égalité, l'indépendance et le repos de l'âme dans les travaux du corps.

» Ægon, leur père, avait laissé quatre enfans tout jeunes encore : l'aîné, Myrène, fut le seul qui s'en tint à la condition de laboureur; les autres, pour ne pas se faire ombrage et se porter envie, prirent, ainsi que mes enfans, des professions différentes; mais au lieu que, dans des travaux mutuellement secourables, mes enfans sont restés unis, ceux-là se divisèrent : l'un mit son patrimoine dans le commerce maritime; l'autre, voyant Syracuse et Messine se livrer à tous les caprices du luxe et de la vanité,

fonda sur des frivolités les spéculations d'un négoce qu'il croyait devoir l'enrichir; le troisième, habile économe et grand calculateur, sut se concilier la bienveillance et puis l'estime d'un jeune homme qu'un père avare laissait dans l'opulence, et qui fit de lui l'intendant et le régisseur de ses biens. Les voilà tous les trois sur le chemin de la fortune: le précipice était au bout. Le commerçant sur mer essuya des naufrages, et les pirates achevèrent de lui ravir le peu que lui laissait la mer. Le marchand de frivolités en eut quelque temps le débit, et il s'en était fait un magasin considérable; mais la mode changea, et il fut ruiné. L'économe eut beau mettre tous ses soins à régler les affaires et la dépense de son jeune dissipateur; celui-ci, ne concevant pas qu'avec des courtisanes, des flatteurs, des esclaves, des chars et des chevaux de prix, une table somptueuse et tout le train du luxe, il eût, en aussi peu de temps, épuisé le riche héritage que son père, avec tant de peine, avait lentement amassé, s'en prit, selon l'usage, à son malheureux intendant: il crut lui faire grâce en ne l'accusant que de négligence; et, sans daigner vouloir examiner ses comptes, il le renvoya brusquement. Ces infortunés, que le sort semblait avoir voulu désabuser en même temps, se réfugiant l'un vers l'autre, croyaient trouver au moins quelqu'un de leurs frères plus à son aise; mais, au lieu d'un consolateur, c'était encore un affligé qui leur tendait les bras et leur racontait sa disgrâce. Après s'être inutilement plaints des hommes et de la fortune: Allons voir, dirent-ils, sous le toit de nos pères, ce bon Myrène, qui, plus sage que nous, a mis ses espérances et son ambition à faire prospérer ses champs et ses troupeaux. S'il y a pour nous encore quelque refuge, c'est là que nous le trouverons.

» Venez, leur dit Myrène après les avoir entendus, venez, mes coureurs d'aventures: vous avez méconnu votre mère nourrice; mais elle est assez indulgente pour vous le pardonner. Non, mes amis, on a beau dire que la terre est ingrate, que la terre est avare; aucun maître n'est plus fidèle à récompenser nos travaux. Ici, vous dépendrez de l'inconstance des saisons; mais, par cette inconstance même, le bien succède au mal et nous en dédommage. Que l'espérance du laboureur soit courageuse et patiente; elle n'est pas long-temps abusée et trahie; et Cérès, *la bonne déesse*, ne trompera jamais l'homme laborieux qui aura mérité ses bienfaits. Je me suis fait, en votre absence, un domaine qui nous suffit, et qui va nous occuper tous. Le plus faible aura l'intendance et le soin des troupeaux; il façonnera de sa main les vans, les paniers, les corbeilles. Les plus robustes auront bientôt appris à tailler aussi-bien que moi le frêne et l'orme, en instrumens nécessaires au labourage; ou, sur l'enclume, ils forgeront

le soc, la faux, la bêche, la hache, et les dents de la herse, celles du rateau, et le croissant de la faucille. J'aurais dix frèr comme vous, aucun d'eux ne serait oisif, aucun ne serait inutil vous rendez grâce au ciel de ne pas être mariés; vous le serez je veux que vous le soyez tous, et vos nombreux enfans, mêl avec les miens, ne feront que nous enrichir.

» Ce fut ainsi que ce bon laboureur rendit le courage à s frères; et, devenus à son école d'utiles compagnons de ses tr vaux, ils forment aujourd'hui une famille comparable à mienne pour la richesse et pour les mœurs. Myrène en est chef, et, quoique jeune encore, il n'en est ni moins obéi, moins tendrement révéré. »

QUATRIÈME PARTIE.

Platon, après cet entretien, ayant repris sa promenade ve un village voisin de l'Aréthuse, où une nombreuse jeunesse ava coutume de s'assembler pour l'entendre et pour recueillir s leçons, fut surpris de ne pas y voir ses trois disciples favoris deux garçons et une jeune fille du même lieu, tous les trois dis tingués par les charmes de la figure, tous les trois presque d même âge, tous les trois élevés ensemble. Mais bientôt il appri ce qui leur était arrivé.

Lygdus et Cléomède, amis dès leur enfance, sans être abso lument deux âmes de la même trempe, avaient pourtant assez d ces rapports de caractère d'où naît la sympathie; vaillans, plein d'audace et d'ardeur à courir dans les bois les dangers de l chasse, en attendant ceux de la guerre, mais bons, sensibles généreux, on les citait parmi la fleur de la jeunesse du pays comme l'exemple et le modèle d'une vertueuse amitié. Dans l'âg où ils étaient encore, leur force n'avait pas acquis tout son ac croissement: la Sicile pouvait avoir des lutteurs plus robustes mais, dans les exercices où l'adresse domine, rien ne leur étai comparé: la pierre qui partait de leur fronde atteignait au bu aussi juste que le regard; l'oiseau, même au plus haut des airs ne pouvait éviter la flèche qu'ils avaient lancée.

Liriope (c'était le nom de leur jeune compagne) était si belle que Diane et Cérès se seraient disputé la gloire de lui voir servi leurs autels. Entre ses deux jeunes voisins, elle croissait sous le yeux de sa mère, comme le peuplier croît et s'élève entre deu ormeaux; et jamais liaison n'avait été plus innocente ni plu paisible que la leur, jusqu'à l'âge où le cœur est averti par l nature qu'il est susceptible d'un sentiment plus vif que la simpl

amitié. Mais à cet âge où le désir confus, la vague inquiétude, le trouble involontaire des sens et des esprits annoncent les orages de la jeunesse, ils avaient tous les trois, et presque en même temps, senti dans le fond de leur âme cette heureuse paix s'altérer.

Cléomède et Lygdus avaient les premiers reconnu, au feu qui jaillissait des yeux de Liriope et qui se glissait dans leurs veines, les signes d'un amour naissant. Mais ces signes, chacun des deux les ayant presque aussitôt aperçus dans l'autre qu'en lui-même, un sentiment confus, soit la crainte de s'affliger mutuellement, soit dès lors de cette jalousie qui naît avec l'amour pour être inséparable de la rivalité, leur faisait taire l'un à l'autre ce qu'ils croyaient dissimuler.

Liriope, plus innocente, avait senti l'amour avant de le connaître : ce furent ses amans qui lui apprirent à le nommer. Chacun, à l'insu l'un de l'autre, lui confia, sous le sceau du silence, l'ardeur dont il brûlait pour elle; et, en lui disant leur secret, ils lui révélèrent le sien. La pudeur naturelle à son sexe, à son âge, la rendit réservée et muette envers tous les deux, mais plus timide encore avec celui des deux qu'elle aimait, qu'avec son rival. Ainsi chacun, sans se flatter d'avoir la préférence, semblait content de voir au moins que l'autre ne l'obtenait pas. Mais enfin l'un des deux (et ce fut Cléomède), impatient de cette égalité et de la gêne où le tenait un long et pénible silence, le rompit en ouvrant son cœur à son ami.

« Écoute, Lygdus, lui dit-il, nous nous sommes aimés tendrement dès l'enfance; et, dans ce premier âge, nous avions l'un pour l'autre la sincérité, la franchise qui convient à des hommes, bien mieux encore qu'à des enfans : pourquoi donc ne l'avons-nous plus? Tu as un secret que tu me caches, j'en ai un que je t'ai caché. Cette dissimulation me fatigue; il faut qu'elle cesse. Tu me confieras, si tu veux, ton secret, mais voici le mien. Dès que les premiers feux de l'amour ont pu s'allumer dans mon cœur, je me suis senti enflammé pour les charmes de Liriope; je lui en ai fait l'aveu; elle ne l'a reçu ni avec plaisir, ni avec peine; mais, lorsque je n'avais pour elle que de l'amitié, elle en avait pour moi; j'espère qu'elle répondra de même à mon amour; et dès demain, si elle y consent, ou si elle ne me le défend pas, je la demande en mariage. Je t'en préviens, afin que tu n'y penses plus. »

Lygdus, après l'avoir écouté en silence, lui répondit avec une douce fierté : « Cléomède, crois-tu qu'en te dissimulant ce qui se passait dans mon âme, je ne me sois pas fait aussi une pénible violence? Ah! sans doute il m'en a coûté; mais c'était par respect

pour la sainte amitié que je faisais taire l'amour; tu craignais comme moi de l'offenser, cette amitié sensible; pourquoi t'es-tu lassé plus tôt que moi d'épargner un chagrin mortel à ton ami? Tu savais le secret de son cœur; il croyait bien savoir aussi celui que tu t'efforçais de lui taire: que ne l'avons-nous tous les deux également gardé, puisqu'il était le même, et qu'en le déclarant nous allions l'un à l'autre nous faire tant de mal? Tu as de l'amour pour Liriope; et moi qui, dès l'enfance, respire comme toi l'air que Liriope respire, comme toi n'ai-je pas des yeux? n'ai-je pas un cœur comme toi? et ne sais-tu pas que ce cœur est aussi fier, aussi sensible, aussi facile à blesser que le tien? De quel droit as-tu prétendu que je te céderais dès que tu aurais parlé? Me suis-je aussi flatté que tu me céderais toi-même? Certes, répondit Cléomède, tu te serais flatté en vain. C'est donc aussi en vain que tu te flattes, répliqua Lygdus vivement. » Ainsi s'engagea la querelle; Cléomède y mêla le défi et jusqu'aux menaces; et, dès ce moment-là, l'orgueil et la colère s'étant saisis de ces deux jeunes âmes, parurent pour jamais en avoir banni l'amitié.

Ce fut très-peu de temps après cette rupture qu'au sortir du village, Platon, en s'avançant vers la source de l'Aréthuse, rencontra Liriope, tristement appuyée sur le bord du rocher d'où tombaient en cascade les eaux de la fontaine avec un murmure plaintif. Belle comme l'aurait été Aréthuse elle-même, comme elle pâle, échevelée et les yeux pleins de larmes, elle lui ressemblait si bien, que l'imagination poétique de Platon la lui eût fait prendre pour elle, s'il ne l'avait pas reconnue.

« Que faites-vous là seule, aimable Liriope? lui demanda-t-il: vous pleurez; la douleur est peinte dans vos yeux et dans tous vos traits. Qui peut vous la causer cette vive douleur? O sage mortel! lui dit-elle, connaissez-vous cette fontaine? c'est celle d'une nymphe que son destin condamne à fuir sans cesse un amant aimé. Malheureuse comme elle, et par la même cause, je mêle mes pleurs à ses eaux. Hélas! j'avais prévu le malheur qui m'arrive; et, en voyant Lygdus et Cléomède, ces deux amis si tendres, si chéris l'un de l'autre, s'enflammer tous les deux pour moi, j'avais dit: Ce violent amour va bientôt les rendre ennemis. Je connaissais leurs fières âmes; je leur cachais avec le plus grand soin cette funeste rivalité; et, sous l'air d'une amitié simple, que je tenais égale entre eux, je leur dissimulais le choix involontaire qu'avait fait mon cœur à l'insu de celui que je préférais; mais enfin leur amour vient d'éclater, et tous les deux, avec la même ardeur, ils me demandent à mon père. Ce bon père, incertain et vivement pressé, veut que ce soit moi qui prononce. M'en pré-

servent les dieux ! je sais quelles menaces ont échappé à l'un d'eux (et ce n'est pas le plus aimé) ; je sais de quel ton celui-ci a répondu à ces menaces ; et, si le désespoir venait à se mêler aux fureurs de la jalousie, ce ne serait que dans leur sang que s'en éteindraient les transports. Pensez, sage Platon, que de l'une et de l'autre main leurs flèches sont inévitables ; s'ils combattent, s'ils tendent l'arc en même temps, je les vois tous les deux percés du coup mortel, et c'est ce qui m'est annoncé. »

« Qu'avez-vous résolu ? lui demanda le sage. — De les refuser tous les deux. Je leur ai déjà dit que je ne voulais pas qu'ils fussent jaloux l'un de l'autre ; je leur ai défendu de me voir, de penser à moi. — Et vous supplierez votre père de vous donner un autre époux ? — Oh ! non, jamais ! C'est bien assez de n'être pas à ce que j'aime, sans y ajouter le tourment d'être à ce que je n'aime pas. »

« Tant que votre main, votre foi ne sera pas donnée, reprit Platon, n'espérez pas que l'amour, que la jalousie, que la rivalité de ces jeunes gens cesse. L'espérance nourrit toutes les passions ; elle en est comme la racine, et c'est cette racine qu'il s'agit de couper. Quelqu'un a dit que la colère, en s'exhalant du cœur de l'homme, s'enfle et s'élève comme la fumée qui sort de la fournaise ardente : il a dit vrai. Vos deux amans une fois irrités, s'irriteront encore, et, en vous voyant libre, s'accuseront l'un l'autre d'être le seul obstacle au succès de leurs vœux. Comment voulez-vous qu'ils renoncent à un bonheur possible qu'ils verront de si près ? Entre deux âmes aussi vives et dans un âge aussi bouillant, un tel ressentiment ne peut long-temps se modérer : vous l'allez voir bientôt s'enflammer s'il n'est pas éteint, et ce qui seul pourra l'éteindre, c'est que vous les désespériez tous deux en acceptant un autre époux. »

« C'est, répondit-elle, un courage qu'il m'est impossible d'avoir, ou Lygdus, ou personne au monde ; voilà le secret de mon cœur ; mais, s'il ne faut que me dévouer pour l'amour de lui, j'y consens, j'y suis résolue. Ni l'un ni l'autre n'osera me poursuivre au pied des autels de Cérès, ni prétendre m'en arracher. Eh bien ! je me consacre à la déesse ; et le jour de sa fête, qui n'est pas éloigné, je m'attache à son culte par des vœux solennels. »

Platon, charmé d'une résolution si généreuse, y reconnut l'amour s'immolant lui-même à lui-même. « Ce serait pourtant bien dommage, disait-il en considérant Liriope, que tant de beauté, de jeunesse, de sensibilité surtout, s'ensevelît au fond d'un temple. »

Cependant le dessein de Liriope fut connu ; on en parlait dans le village ; Lygdus et Cléomède en furent avertis, et Platon se fit

une étude d'observer l'impression que cette nouvelle aurait faite sur les âmes des deux rivaux. Un soir, près du village, il vit au coin d'un bois un homme debout, immobile, appuyé sur son arc et la tête penchée, comme absorbé dans quelque triste et profonde réflexion, et de plus près reconnaissant Cléomède : « Ah ! dit-il, les dieux semblent me l'envoyer. »

« Jeune homme, lui demanda-t-il en l'abordant, votre chasse a-t-elle été bonne ? quelque daim, quelque sanglier a-t-il été percé de vos traits ? Je ne chasse plus, répondit Cléomède : je venais dans ce bois chercher la solitude ; on dit qu'elle convient aux malheureux ; mais je soupçonne, moi, qu'on ne la leur conseille que pour se délivrer de l'ennui de les voir. Peu de gens, dit Platon, se plaisent à être seuls avec eux-mêmes, et, dans la solitude, on trouve quelquefois en son âme un fâcheux témoin ; mais vous me parlez de malheur ! en est-il pour vous à votre âge ? La jeunesse, la force, la santé sont de si grands biens ! Oui, de grands biens ! dit Cléomède ; et qu'il se mêle parmi ces biens, de l'amour, de la jalousie, du dépit d'aimer sans espoir, tout le reste est empoisonné. »

« Oh ! de l'amour, reprit le sage en souriant ; je connais cette maladie : c'est une fièvre de printemps. — Eh ! non, par tous les dieux ! l'amour ne passe pas de même, et celui dont je suis atteint ne me quittera qu'au tombeau.—Vous comptez donc mourir bien jeune?—J'ai du moins long-temps à souffrir. — J'ai entendu vingt fois tenir ce langage par des amans dont le mal était incurable, et qui, trois mois après, en ont été guéris. Ce n'était pas de Liriope que ceux-là étaient amoureux, » s'écria Cléomède ; et, en disant ces mots, il vit la lune se lever. « Tenez, dit-il, voyez-vous ce croissant? Avant qu'il soit rempli, Liriope sera prêtresse de Cérès, et tout sera perdu pour moi. » Ici, le jeune homme laissant tomber sa tête sur la main dont il tenait l'arc, parut accablé de tristesse. « Dans la situation où vous êtes, continua le sage, on a besoin d'un ami consolant, et je m'étonne que Lygdus, que je croyais inséparable de Cléomède, le laisse seul rêver au coin d'un bois. Où est-il donc cet ami fidèle, ce Lygdus qui vous aimait tant ? — Il est... que sais-je ? il est peut-être aussi souffrant que moi... Il y a cinq jours que je ne l'ai vu. Comme moi il est triste, il est accablé comme moi. — Raison de plus pour être ensemble, et pour vous consoler l'un l'autre en bons amis. — En bons amis ! ah ! nous le fûmes ; nous ne le sommes plus. — Et la cause ? — La cause ? cet amour, dont il brûle comme moi pour le même objet. — Et lequel des deux est aimé ? — Tous les deux de bonne amitié ; mais d'amour, aucun, je l'espère. Elle nous refuse tous deux, et va renoncer à l'hymen. Je conçois, dit Platon, que l'on soit affligé de perdre la femme qu'on aime et dont on est aimé :

un tel accord est rare ; mais de celles qu'on aimerait soi-même en vain, tous les jours on en trouve mille ; et, lorsque ce n'est pas un cœur qu'on a perdu, le reste est, ce me semble, assez facile à remplacer. — Ah ! le cœur, j'osais me flatter de l'obtenir, si mon rival ne me l'avait pas disputé. Il se flattait aussi sans doute, dit Platon, et il fait de vous même plainte. Mais, puisqu'on vous a mis d'accord en vous refusant tous deux, que ne pardonnez-vous l'un à l'autre cette disgrâce ? Quand le tort est égal des deux côtés, il n'y en a plus. Est-ce, dit Cléomède, qu'un violent amour entend ces raisons-là? Le mien est tel, que cet arc que je tiens aurait percé le cœur de mon ami, s'il eût irrité ma colère. Lorsqu'on reconnaît le délire où l'on a été, dit Platon, c'est bon signe ; il y a du relâche ; et, dès qu'une fois Liriope sera engagée à Cérès, tous deux également à plaindre et rapprochés par le malheur, je veux vous réconcilier. Non, non, dit Cléomède : lorsque deux amis tels que nous deviennent ennemis, ils sont irréconciliables. C'est bien dommage, dit Platon : Cléomède et Lygdus étaient déjà cités, dans la Sicile, en parallèle avec Damon et Pythias, et l'on prétendait qu'à la place de Damon, vous, Cléomède, vous auriez répondu de votre ami sur votre tête. — Certainement, je l'aurais fait, je le ferais encore, et sans aucune inquiétude. — On assurait aussi qu'à la place de Pythias, Lygdus aurait été fidèle à sa parole. — N'en doutez pas : Lygdus, plutôt que d'y manquer, aurait affronté mille morts. — Je suis bien aise de vous voir juste encore envers lui. — Je le serai toujours : en se haïssant, l'on s'estime. Avouez, poursuivit Platon, que, pour Damon et Pythias, ce fut une heureuse aventure que cette occasion de signaler leur caractère ? Et si Lygdus et vous, avant de vous brouiller, vous aviez été mis comme eux à quelque grande épreuve de force et de courage, vous vous seriez rendus comme eux célèbres dans tout l'avenir. — Cela n'était pas impossible. — Il se fût présenté peut-être quelque action noble et pénible dont vous auriez été capables. — Oui, nous l'étions. — Vous avez mal fait de vous brouiller pour une bagatelle ; j'en suis fâché pour tous les deux : j'aurais voulu vous voir dans la carrière de la gloire, attelés comme deux coursiers brillans de jeunesse et d'ardeur. »

Cette image releva l'âme de Cléomède ; mais le plus difficile était de l'amollir ; et le sage vit bien qu'il fallait pour cela toucher un endroit plus sensible.

En repassant par le village, il apprit que l'autre jeune homme, Lygdus, était tombé malade : il l'alla voir. « Eh bien ! lui dit-il, mon disciple, vous ne venez donc plus assister à nos entretiens ? Quelle est cette langueur où vous êtes tombé ? Ne m'en direz-vous point la cause ? La cause en est mortelle, répondit le malade :

c'est le chagrin le plus cruel qu'un homme ait jamais ressenti. J perds en même temps un ami plus cher que le jour et une maîtress adorée. Mon mauvais destin a voulu que Cléomède et moi nou ayons été pris du plus violent amour pour cette jeune Liriope dont vous avez vous-même tant de fois admiré la beauté. Nou avons redouté long-temps le moment de nous déclarer l'un l'autre une passion si funeste à notre amitié ; mais enfin il n'a p s'en taire, et, en me l'annonçant le premier, il a voulu se fair un titre de cette primauté pour exiger que mon amour se tînt dan le silence et respectât le sien. Grâce au ciel ! je n'ai pas un cœu que l'arrogance étonne, ni que la menace intimide. Cependan s'il n'avait fallu, pour ne pas le voir malheureux, que me résoudr à l'être, je lui aurais sacrifié cet amour, ennemi du sien. Mais, Platon, en faisant violence à mon cœur, pouvais-je disposer du cœur de Liriope? Elle m'aime, et j'en suis bien sûr. Ce n'est pas aux yeux de l'amour que l'amour peut se déguiser. Vingt fois ses soupirs l'ont trahie ; vingt fois ses yeux m'ont dit ce secret qui venait expirer sur ses lèvres. Enfin, voici les mots qui lui sont échappés, lorsqu'elle a reçu mes adieux : Lygdus, je ne puis être à vous ; mais soyez sûr que jamais, non, jamais je ne serai à Cléomède. Je n'avais donc rien à céder à mon ami ; je n'ai rien voulu lui ravir, et je n'ai demandé moi-même que ce que je savais qu'il n'obtiendrait jamais. »

A peine il achevait ces mots, il sentit courir dans ses veines le frisson qui, vers la même heure, venait tous les soirs le glacer. « Pardon, dit-il, sage Platon ; voilà mon accès qui commence : je sens tous mes nerfs qui frémissent : allez, épargnez-vous la douleur de me voir souffrir. » Dans ce moment, la mère et les sœurs du malade se rassemblèrent autour de lui ; et Platon, qui n'était pas sans quelque espérance de le guérir, promit, en s'en allant, de le revoir le lendemain.

Comme il passait devant un verger à l'extrémité du village, il en vit sortir Liriope. « Je vous attendais, lui dit-elle ; vous venez de le voir : eh bien ! comment est-il ? bien mal, n'est-ce pas ? Ah ! de grâce, ne l'abandonnez point ; tâchez de le rendre à la vie. Je ferai, moi, pour le sauver, tout ce qu'il lui plaira. Demain matin, lui dit Platon, soyez ici : j'irai le voir ; je vous en dirai des nouvelles. »

Mais ce fut elle qui, à son retour, le prévint, et lui apprit ce qui venait de se passer. « L'accès de cette nuit, lui dit-elle, a été terrible : je l'ai vu ce matin avec ma mère ; il est accablé ; moi-même je succombe ; j'ai le cœur déchiré. » Et, en parlant ainsi, Liriope fondait en larmes ; les sanglots lui étouffaient la voix. « Le bon jeune homme, reprit-elle ! Et savez-vous pourquoi

il m'a fait appeler? Liriope, vous me voyez bien faible, m'a-t-il dit : encore quelques accès comme celui de cette nuit, c'est fait de moi. Si je succombe, je vous recommande un ami qui m'est toujours cher. Vous m'auriez préféré, je le crois; et c'est là peut-être ce qui le rend si malheureux : mais, lorsque je ne serai plus, qu'aimeriez-vous plus que lui au monde? Promettez-moi donc, si je meurs, que vous vivrez pour Cléomède. Eh bien! lui demanda Platon, que ferez-vous? Ce que j'ai résolu, dit-elle; j'ai pleuré, je n'ai rien promis; et que Lygdus vive ou qu'il meure, je ne serai jamais qu'à lui. »

Platon alla voir le malade; et, le trouvant assez tranquille : « Seriez-vous bien aise, lui demanda-t-il, de voir un moment Cléomède? Oui, répondit Lygdus, et ce serait pour moi un doux soulagement de ne laisser à l'ami de mon cœur aucun ressentiment, aucune inimitié dans l'âme : il n'entendra de ma bouche expirante que des paroles de douceur et de paix, et vous pouvez l'en assurer. »

Platon alla retrouver Cléomède. « Savez-vous, lui dit-il, que votre ami est au plus mal? Oui, je le sais, dit le jeune homme d'un air sombre et farouche; il se meurt, et j'en suis la cause. Il a déclaré ce matin ses volontés dernières, reprit Platon, et c'est à vous qu'il lègue ce qu'il a de plus précieux. Je ne veux rien de lui, s'écria Cléomède; je ne veux qu'un poignard pour me percer le cœur. — Modérez-vous. — Ah! malheureux! vous voulez que je me modère, et j'assassine mon ami! C'est lui qui était aimé, je le sens, cela devait être; il est doux, indulgent, aimable, et moi, violent, inflexible : je n'ai de sensibilité que pour être injuste et cruel. — Vous êtes bien meilleur que vous ne dites, reprit le sage : si vous n'aviez pas eu avec lui plus de ressemblance, il ne vous eût pas tant aimé. Pour vous remettre en paix avec lui et avec vous-même, sachez donc ce qui s'est passé. » Et il lui raconta ce que lui avait dit Liriope.

« Venez, dit avec violence le bouillant Cléomède, après l'avoir entendu, venez voir faire à un ami pour son ami ce que Damon et Pithyas auraient eu de la peine à faire l'un pour l'autre. » Et aussitôt allant chercher Liriope et sa mère : « Suivez-moi, leur dit-il; il s'agit de sauver Lygdus. »

« Je te l'amène, lui dit-il : l'amour te l'a donnée, l'amitié te la cède; et je veux qu'à l'instant, dans les mains de sa mère, le ciel reçoive vos sermens. J'ai besoin, pour calmer le trouble de mes esprits et de mes sens, de m'éloigner de vous et de me fuir moi-même. Le temps, l'absence et la raison ramèneront le calme dans ce cœur que j'aurai dompté : alors je reviendrai plus digne que jamais du nom de ton ami, et Platon me sera témoin que

je n'ai pas cessé de l'être. » Dans cet heureux moment, Lygdus et Cléomède se tendant les bras l'un à l'autre, le cœur du malade parut se dilater, se ranimer; et le plus merveilleux des baumes, le calme du bonheur, lui rendit dès ce jour la vie et en peu de temps la santé.

CINQUIÈME PARTIE.

Il y avait auprès de la ville à qui le fleuve Hélore avait donné son nom, un petit temple qui, de loin, attirait les regards par son éclatante blancheur. Platon, en parcourant le vallon que ce fleuve arrose, et que l'on appelait le *Tempé de Sicile*, à cause de sa riante aménité, fut curieux de voir de près ce petit temple. Il semble qu'un instinct conduise les âmes bienfaisantes aux lieux où doit s'offrir l'occasion de faire le bien. D'abord, en s'approchant du péristyle de ce temple, le sage en admira l'élégante simplicité; mais il fut encore plus ravi de la beauté de la statue du jeune dieu qu'on y adorait. Jamais la tendre modestie et la douce ingénuité qui caractérisent le chaste hymen, n'avaient été si délicatement, si naïvement exprimées. Les yeux et l'âme de Platon ne se rassasiaient point du plaisir d'observer à quel point la pensée, le sentiment de l'artiste s'étaient communiqués au marbre. « Je gage, dit-il enfin à haute voix, que ce statuaire est un heureux époux. Vous ne vous trompez pas, divin Platon, lui répondit un homme qui l'écoutait, appuyé contre une colonne : je suis ce statuaire. Il y a un quart-d'heure que je jouis de l'attention que vous donnez à mon ouvrage, vous qui, dans la Grèce, avez vu ce que l'art que j'exerce a produit de plus beau. Je n'y ai rien vu, lui dit Platon, qui m'ait plus vivement ému. La piété, reprit modestement l'artiste, m'aura tenu lieu de génie. Que ne devais-je pas au dieu dont j'exprimais l'image! Il m'a fait ses dons les plus rares dans ma femme et dans mes enfans. » Platon fut curieux de connaître cette famille. « Je vois bien, dit-il au sculpteur, que vous n'êtes pas seulement un homme de talent et du nombre de ceux dont il n'y a rien de bon, d'estimable et d'intéressant à connaître que leurs ouvrages : ou je suis bien trompé, ou une âme excellente est le génie qui vous inspire. Vous m'avez appelé par mon nom : dites-moi le vôtre. Je rougirais d'avoir à vous le demander, si j'étais moins nouveau dans un pays où vous devez être célèbre. Mon nom est Polyclès, lui répondit l'artiste. Pour vous, Platon, ne vous étonnez pas que l'on vous nomme en vous voyant : vous êtes si connu! vous êtes si digne de l'être! J'ai plus d'une fois assisté aux leçons qu'à l'académie allait prendre de vous l'élite de la jeunesse athénienne. Depuis, j'ai parcouru

la Grèce ; j'ai su que vous faisiez un voyage dans ma patrie ; j'avais un extrême désir de vous y retrouver, et c'est pour moi une faveur des dieux de vous rencontrer dans ce temple, où je venais moi-même pour la première fois ; car c'est en mon absence que ma ville l'a fait bâtir pour y consacrer mon ouvrage ; et cet honneur, tout flatteur qu'il est, ne m'a pas été plus sensible que l'est dans ce moment le suffrage et l'estime d'un homme tel que vous. Mais, puisque vous daignez estimer mon chef-d'œuvre, ne me ferez-vous pas l'honneur de venir voir l'atelier où je l'ai formé, et le modèle intéressant qui m'en a donné la pensée ? Très-volontiers, lui dit Platon. » Et ils se rendirent ensemble dans la ville d'Hélore, à la maison de Polyclès.

Platon y fut reçu par une femme d'une beauté divine, plus ressemblante cependant à celle de Minerve qu'à celle de Vénus, calme, paisible, un peu sévère, mais avec une teinte de sensibilité. Elle était occupée du soin de sa maison, tandis que sa fille, auprès d'elle, brodait des guirlandes de fleurs et des bouquets d'épis sur un voile de lin qu'elle devait offrir à Cérès le jour de sa fête. A côté de leur sœur deux beaux garçons plus jeunes qu'elle, ayant devant les yeux un bas-relief modelé par leur père, s'appliquaient à le dessiner. Platon, en saluant cette famille intéressante, passa dans l'atelier où le conduisait Polyclès.

« Vous voyez, lui dit celui-ci, en lui faisant parcourir des yeux ses études et ses esquisses, combien j'ai travaillé pour me mettre en état d'élever mes enfans, et de leur assurer une existence honnête, si je venais à leur manquer ; car à tout âge on peut mourir. Je leur avais déjà ménagé quelque bien, qui, joint à la dot de leur mère, n'attendait qu'un emploi solide ; mais, par un accident qu'on aura peine à croire, je me trouve avoir tout perdu. » Platon lui demanda quel était ce malheur. « Hélas! dit-il, c'est encore un secret que ma femme elle-même ignore ; mais ce n'est pas à vous que je veux le cacher, et, tout incroyable qu'il est, j'espère que sur ma parole vous voudrez bien y ajouter foi. Vous pouvez reconnaître mon respect pour les dieux aux traits que ma pensée imprime à leurs images. Mes trois divinités chéries, la Bonne-Foi, l'Amitié, l'Hymen, ont été singulièrement l'objet de mes travaux ainsi que de mon culte ; et l'extrême difficulté de bien saisir leur caractère m'a fait plus d'une fois tomber le ciseau de la main. A la fin cependant j'ai eu la satisfaction d'entendre dire que j'avais réussi. Ma ville a fait construire, pour la statue de l'Hymen, le petit temple que vous venez de voir, et le prix qu'elle y a mis, en me la demandant, a passé de loin mon attente. En même temps l'un de nos plus riches citoyens et des plus estimés, Lycaste, s'est fait une gloire de mettre au

nombre de ses dieux domestiques la Bonne-Foi et l'Amitié ; les deux statues lui en ont été livrées pour une assez modique somme, mais dont je me suis contenté. J'entre dans ce détail, pour vous faire sentir combien devait être sacré le dépôt que j'avais confié à Lycaste, et que l'infidèle aujourd'hui ne craint pas de me dénier.

» Trompé par l'ostentation du culte singulier qu'il affectait de rendre à l'Amitié et à la Bonne-Foi, j'étais persuadé que dans l'île il n'y avait pas un plus honnête homme, et l'intérêt qu'il semblait prendre à mes succès me le faisait regarder aussi comme un ami fidèle et sûr, lorsque, me voyant à mon aise, je cédai au désir que j'avais dès long-temps d'aller étudier les secrets de mon art dans la patrie des Phidias, des Lysippes, des Praxitèles, et de tant de grands hommes qui ont décoré la Grèce de leurs ouvrages immortels.

» A mon départ, n'osant laisser mon petit trésor dans les mains d'une femme isolée, timide et sans défense, je conjurai Lycaste d'en être le dépositaire. Il se rendit à mes instances, et il reçut de moi en secret, sans témoins, une cassette pleine d'or. Il vit ce qu'elle contenait ; mais j'en gardai la clef ; il le voulut ainsi lui-même. Si sur les mers je périssais, ma femme et mes enfans recueilleraient du moins ce petit héritage, et c'en était assez pour être au-dessus du besoin. Je pars, je suis deux ans à parcourir la Grèce, et, après m'être pénétré l'âme des beautés que le génie des arts y a répandues avec une si merveilleuse profusion, je reviens en Sicile ; mais quelle est ma surprise, lorsque je crois aller retirer des mains de Lycaste le dépôt que j'y avais laissé ! Le fourbe, l'hypocrite me répond froidement que ce dépôt est sans doute un rêve que j'aurai fait dans mes voyages ; qu'il n'a jamais été le gardien de la fortune de personne, et qu'il ne le sera jamais. »

» Je me suis modéré, pour ne faire aucun bruit et ne pas fermer tout accès au repentir dans l'âme du coupable ; mais il a pour conseil, et apparemment pour complice, une femme encore plus avare et plus impudente que lui. Dans cette cruelle aventure, sage Platon, quel parti dois-je prendre, et que feriez-vous à ma place? conseillez-moi : je n'ai ni preuves, ni témoins, ni aucun indice de l'infidélité qui me dépouille de mon bien. »

« Un hypocrite, lui dit Platon, est une espèce de serpent bien souple, bien agile, bien glissant sous la main ; j'ai grand peur qu'il ne nous échappe ; mais (après y avoir réfléchi quelques momens) : Avez-vous, reprit-il, dans votre ville un homme juste et ferme qui préside à l'ordre public? — Oui, Timée en fait la police avec l'estime universelle ; il sait se faire aimer et craindre;

son caractère est un mélange de douceur, de prudence et de sévérité; mais sans témoins, sans preuves, que ferait-il pour moi? Le serment peut intimider un coupable mal affermi; mais celui qui déjà, pour se jouer des hommes, a pris pour ses divinités symboliques la Bonne-Foi, l'Amitié sainte, et qui les trahit, les insulte, les viole avec tant d'audace, croit-il encore avoir à redouter des dieux ennemis du parjure? Il est vrai, dit Platon, qu'un tel homme a peu de scrupules; mais peut-être y a-t-il encore quelque moyen de faire lâcher prise à sa cupidité. »

Ils allèrent trouver Timée. Celui-ci, quoique persuadé de la sincérité de Polyclès, ne voyait en justice aucune voie de rigueur à employer contre Lycaste; mais les moyens de conviction lui étant permis par la loi : « En voici un, lui dit Platon, que je crois assez doux et qui me semble légitime; car il ne fait à l'accusé aucun mal, s'il est innocent. »

Ce moyen fut admis : Lycaste fut mandé. Il parut avec un front calme; et, du même air tranquille et froid dont il avait dénié le dépôt, il le désavoua en présence du juge. « O vous, dit-il à Polyclès, qui avez si bien exprimé la candeur sur le front de la Bonne-Foi et dans les traits de l'Amitié, mes divinités domestiques; vous qui m'êtes témoin du culte que je leur rends dans mes foyers; vous qui, après avoir reçu de moi le prix du travail et du temps que vous aviez employé, disiez-vous, à perfectionner leurs images, m'avez vu les placer avec un saint respect parmi les lares de mes pères, par quel oubli, par quelle espèce de délire dans vos idées me croyez-vous capable d'avoir voulu les abjurer? Sont-ce là les témoins que se serait donnés un dépositaire infidèle? En partant, vous avez confié vos richesses à quelqu'un, je n'en doute pas; peut-être aussi avez-vous eu la pensée et l'envie de les déposer dans mes mains; mais rappelez bien vos esprits; vous avez changé de dessein. Si j'étais inconnu, si j'étais indigent, si j'étais avare et sordide, votre accusation aurait quelque apparence de vérité; mais, grâce au ciel, je suis connu : ma fortune, ma renommée, ma vie entière vous démentent. Toute ma ville sait que j'use honorablement de mon bien. Et vous, Polyclès, dont je crois avoir bien payé l'industrie, vous ne persuaderez à personne que celui qui vous a si libéralement donné son or, ait voulu vous le dérober. Je vous conjure donc, au nom de votre honneur, encore plus que du mien, de laisser à votre mémoire le temps de s'éclaircir, et de vous rappeler en quelles mains votre fortune est réellement déposée : vous ne tarderez pas à vous en souvenir. »

« Lycaste, je n'ai pas votre spécieuse éloquence, répondit Polyclès, et je conviens qu'il est inconcevable qu'un homme tel que vous dérobe un homme tel que moi; mais il n'est pas moins vrai

que, dans une cassette de bois de cèdre, à filets d'ivoire, et dont voici la clef, je vous ai remis en main propre (oui, Lycaste, en main propre, et ce n'est point un rêve; rien ne m'est plus présent, et mes sens ne sont point troublés), je vous ai moi-même remis cinq mille pièces d'or. Et vous, en la présence de ces divinités que vous osez prendre à témoin, vous m'avez assuré que ce dépôt, inviolable sous leur garde, serait rendu ou à moi-même à mon retour, ou si j'avais péri, à ma femme et à mes enfans. »

Ainsi tous deux, en face l'un de l'autre, soutenaient leur assertion avec une égale constance, lorsqu'à la fin Timée, s'adressant à Lycaste : « Vous avez, lui dit-il, un moyen bien simple et bien sûr de vous justifier. Avez-vous reçu la cassette? — Non certainement, non, je ne l'ai point reçue. — La connaissez-vous? — Non, je ne la connais pas. — Vous êtes donc bien sûr qu'elle n'est point chez vous? — Oui, sûr, autant qu'il est possible. — Vous ne risquez donc rien à écrire vous-même ce que je m'en vais vous dicter. Asseyez-vous à cette table, et, de votre main, tracez-moi fidèlement ces mots : « Ma chère Cléonice..... » Quoi! j'écris à ma femme! — Oui, à votre femme; écrivez : « Mon » crime est découvert, et je viens de tout avouer. » — Qui? moi! — Ceci n'est qu'une fiction; continuez d'écrire : « Je suis dans les » mains de mon juge, et, s'il n'a pas pitié de moi, je suis perdu. » — Quoi! Timée, est-ce vous qui, sans le plus léger indice, me croyez, me jugez coupable? — Je ne crois rien encore, et il dépend de vous que je vous déclare innocent; mais, pour cela, il faut sans hésiter écrire ce que je vous dicte. — Allons, il faut vous obéir. « C'est à vous, Cléonice, de me tirer de peine; vous » seule pouvez me sauver; mais ne perdez pas un instant. Venez » vous-même déposer la fatale cassette dans les mains de Timée, » et qu'elle soit intacte, car il en a la clef, et il sait ce qu'elle » contient. » — Ah! Timée, quelle contrainte et quelle violence! Vous me faites écrire à ma femme de vous remettre une cassette qu'elle n'a pas! Si elle ne l'a pas, dit le juge, elle viendra vous dire qu'elle ne sait ce que vous demandez, qu'elle n'a point vu de cassette, et vous serez justifié. — Elle me croira fou. — Oui, pour quelques momens; mais elle sera détrompée. Achevez d'écrire, et signez. — Que je signe ma honte! que je signe l'aveu d'un crime que je n'ai point commis! et que moi-même je m'en accuse! Non, il est trop injuste de l'exiger de moi. — Je vous l'ai dit, reprit Timée d'un ton sévère, c'est dans ce léger artifice que je fais consister l'épreuve de votre innocence. Si votre lettre est démentie par la réponse de Cléonice, il n'en restera pas vestige; elle sera brûlée devant vous par vous-même, je vous en donne ma parole. Une plus longue résistance à l'écrire et à la signer ne peut

donc avoir qu'un motif, et ce motif serait votre conviction, je vous en avertis. Laissez donc là les vains détours et les faux-fuyans inutiles; vous n'éluderez point l'alternative où je vous mets. Signez, ou je prononce que vous êtes coupable; et je vous fais charger de fers. »

Pâle, troublé, saisi d'effroi, Lycaste espéra que sa femme aurait la prudence de voir que sa lettre lui était dictée, et le courage de nier le dépôt qu'on lui demandait; il signa donc, et la lettre partit.

L'étonnement de Cléonice fut extrême; elle eut peine à croire que son mari eût été assez faible ou assez maladroit pour se laisser convaincre; mais comme il avait eu déjà quelques inquiétudes, et qu'elle l'avait elle-même accusé d'irrésolution et de pusillanimité : « Ah! dit-elle, il n'est que trop vrai que le courage et la force d'âme ne se communiquent jamais; ce malheureux n'a point ma tête; il se sera troublé, il se sera trahi; et, si je tarde à rapporter la cassette, je suis perdue. On va venir sans doute la saisir dans mes mains, ou me forcer à dire où je l'aurai cachée. Il vaut mieux de bon gré la rendre. Timée est un bon homme; il nous pardonnera et nous gardera le secret. »

« Tenez, lui dit-elle en entrant, j'aurais voulu faire durer encore quelques jours la malice que je faisais à ce jeune homme, pour lui apprendre à ne plus être deux ans absent de sa maison, et à ne livrer à personne le bien de ses enfans et celui de sa femme; mais, puisque vous prenez au sérieux ce badinage, je quitte la partie, et je lui remets son trésor. »

Polyclès et Platon n'en demandaient pas davantage, et ils auraient voulu que Lycaste, sans autre peine que la honte qu'il éprouvait, fût mis en liberté avec sa digne épouse. « Non, non, leur dit Timée, si vous êtes contens, la justice n'est pas contente. Ecoutez ce qu'elle prononce:

» Lycaste, vous avez abusé du crédit que vous donnait sur les esprits l'apparence du culte que vous passiez pour rendre à deux divinités que révèrent les gens de bien; vous avouerez vous-même que chez vous l'Amitié, la Bonne-Foi, ne doivent plus se trouver assez bien logées, et qu'elles seront désormais plus dignement placées à côté de l'Hymen, dans le temple qu'on vient d'élever à ce dieu. Faites-y transporter aujourd'hui leurs images: ce ne sera, si vous voulez, aux yeux du public qu'un pur don; mais, entre nous, c'est une peine, un tribut que je vous impose; et, si vous ne voulez pas être publiquement déshonoré, hâtez-vous de vous y soumettre. Le secret vous sera gardé. Vous, Cléonice, renoncez à des jeux qui ressemblent trop à des crimes, et souve-

nez-vous qu'à ma place un autre juge que moi peut-être aurait été moins indulgent. »

Une sentence si modérée confondit les coupables. Lycaste dès le même jour la subit humblement ; et Platon, grâce au bon conseil qu'il avait donné à Timée, eut le plaisir de voir le temple de l'Hymen décoré comme il eût voulu qu'il le fût dans sa république. Il ne se lassait point d'admirer ce beau groupe : « Oui, disait-il, ces trois divinités devaient avoir le même temple ; et malheur à l'hymen, s'il n'a pas pour compagnes la bonne-foi et l'amitié. »

Denys lui ayant demandé le soir des nouvelles de sa promenade : « Je vous ai découvert à Hélore, lui dit le sage, l'homme du monde le plus propre à faire en même temps chérir et respecter de bonnes lois. N'en donnez que de telles à maintenir, et dans toutes nos villes ayez, s'il est possible, des magistrats semblables à Timée, je vous réponds que vous serez sincèrement aimé et fidèlement obéi. »

SIXIÈME PARTIE.

Lorsque Platon racontait à Denys le succès de ses promenades, le tyran lui enviait cette facilité de concilier les esprits. « Savez-vous, lui dit-il un jour, d'où vient leur confiance et leur sincérité en communiquant avec vous ? Elle vient de ce qu'ils n'attendent rien de vous, qu'ils n'en espèrent rien, qu'ils n'en ont rien à craindre ; et leur sécurité tient à votre impuissance. A votre place, il me serait facile de les apprivoiser de même, et de les conduire à mon gré ; mais à la mienne, avec toute votre éloquence, vous auriez de la peine encore à les guérir de cette inquiétude qui les engage à feindre et à dissimuler. Je le crois, dit Platon ; et cette différence est l'une des mille raisons que j'aurais de ne pas vouloir troquer de condition avec vous. »

« L'art de régner, reprit Denys, ne serait qu'un jeu, si on pouvait lire dans les cœurs. Le ciel aurait dû accorder ce privilége aux souverains ; et de tous les vœux inutiles que j'ai faits en ma vie, c'est celui, je l'avoue, qui me revient le plus souvent. Vous n'êtes pas le premier, lui dit Platon, qui ayez eu cette envie : un fils du premier Darius, roi de Perse, l'eut avant vous ; mais il fut guéri. — Comment ? — Je vous le dirais bien, si vous vouliez entendre un conte que l'on me fit à moi quand je voyageais en Asie ; mais je vous avertis qu'il y a du merveilleux, et que tout n'en est pas également facile à croire. — Voyons, j'aime le mer-

meilleux, lorsqu'il n'est pas trop insensé. — Voici ce que me conta un philosophe de Lydie, qui me donnait l'hospitalité.

« Vers la fin du règne de Darius-Nothus, trente ans après que dans la Perse on eut exterminé les mages, un philosophe de l'école ionienne, Aspase, jeune encore, voyageait pour s'instruire ; car dans ce temps-là, pour connaître la nature et les hommes, il fallait se donner la peine de les étudier en eux-mêmes; Sardes n'offrait point comme Athènes une riche bibliothéque où l'on eût la commodité de tout savoir sans avoir rien vu.

» Aspase donc, en voyageant dans l'intérieur de l'Asie, voulut observer à loisir les mœurs, les arts, le luxe, la magnificence, les vices de Persépolis. Il s'y arrêta, mais inconnu, ou du moins ignorant l'être; car il ne le fut pas long-temps : sa renommée le trahit; le roi le fit appeler à sa cour. Il y parut, mais simple, modeste, réservé, parlant peu et avec mesure, ni adulateur, ni censeur, respectueusement sincère, et libre sans orgueil et sans témérité. Le fils aîné du roi, Xerxès, fit peu d'attention à lui; il ne fut guère plus remarqué de la foule des courtisans, et il ne s'en affligea point. Il venait à Persépolis pour voir, et non pour être vu.

» Dans cette cour fastueuse et superbe, la seule chose qui l'affecta, qui l'intéressa vivement, ce fut la douce mélancolie, la triste et profonde langueur où était plongé le jeune Achéménès, le second fils du roi. En l'observant, il s'aperçut bientôt que, dans la foule, les yeux du prince le distinguaient, et se reposaient sur les siens.

» L'une des institutions de Cyrus, pour l'éducation des enfans des rois, avait été de les accoutumer à parler avec grâce et avec dignité, non-seulement à leurs favoris, mais au soldat, à l'étranger, quelquefois à l'homme du peuple. Achéménès, dès son enfance, avait pris l'habitude de cette affabilité noble; mais depuis quelque temps il l'avait perdue, même avec ceux qui l'approchaient habituellement et de près; et s'il leur parlait quelquefois encore, on voyait que ce n'était plus qu'à regret et par bienséance.

» Il n'en fut pas de même avec Aspase : dès la première fois qu'il l'aperçut, son cœur parut voler vers lui. Il se contint pour ne pas lui attirer la malveillance des envieux. Mais un jour qu'il avait peu de témoins, il s'avança vers lui, et il lui dit : « Sage disciple de Thalès, vous vous croyez bien étranger ici; non, vous ne l'êtes pas; vous y êtes connu mieux que vous ne pensez ; au moins l'êtes-vous bien de moi, qui vous chéris et vous honore. On dit que vous ne faites que passer à Persépolis; cela m'afflige; et je désirerais de vous y voir long-temps, de vous y voir souvent. » Ces

mots dits d'un air de candeur, et du fond d'une âme sensil
touchèrent vivement Aspase. Il se prit pour le jeune prince d'
amitié sincère et tendre; et il lui fit assiduement sa cour.

Bientôt ce ne fut pas seulement en public que le prince vo
le voir; et dans le cabinet d'étude où il avait coutume de se ret
seul, ayant daigné l'admettre, il se trouva si bien de leurs
tretiens solitaires, qu'il ne pouvait plus le quitter.

Le roi, instruit des bontés singulières dont son fils honorai
sage, fit venir celui-ci : « Aspase, lui dit-il, je sais que
jeune fils Achéménès s'est pris pour vous d'un sentiment de bi
veillance qu'il ne témoigne qu'à vous seul; que vous êtes ad
dans son intimité, et qu'il ne prend conseil que de votre sages
Je n'en ai point d'inquiétude. Sa faveur et sa confiance ne s
raient être mieux placées. Je vous demande seulement d'en fa
usage pour savoir de lui d'où peut naître cette mélancolie dont
est attaqué, et dont ni mes prières, ni mon autorité n'ont pu ju
qu'ici le résoudre à me confier le secret. Si vous pouvez le déco
vrir et m'en instruire, je saurai reconnaître ce bon office en pè
et le récompenser en roi. »

« Seigneur, lui répondit le sage, si le secret du prince est
nature qu'il ne puisse ou ne veuille le révéler qu'à moi, n'exig
pas de moi de le trahir; je le garderais même au péril de ma vi
Mais si, quelle que soit la cause de sa tristesse, je parviens seul
ment à l'en guérir, n'en est-ce point assez? et ne serez-vous p
content? C'est là l'essentiel, répondit Darius; cependant, n'ai-
pas le droit de connaître le fond de l'âme de mon fils? Aussi
presserai-je vivement, dit Aspase, de ne rien déguiser à son a
guste père. Mais les conseils et les instances d'une courageu
amitié sont tout ce que je puis promettre; mon obéissance et m
zèle ne sauraient aller au-delà. Quoi! si je l'exigeais absolume
reprit Darius étonné?... » Mais le sage baissa les yeux et répon
par son silence. « A la bonne heure, dit enfin le roi; rendez
moins, s'il est possible, à mon fils, sa gaieté, sa santé, sa jo
nesse; je ne vous demande plus rien. »

Autant l'âme du jeune prince était impénétrable à tous les ye
même aux yeux de son père, autant elle fut libre et prompte
se montrer, à se communiquer à son fidèle Aspase. « Hélas! o
lui dit-il, je suis triste et chagrin, et n'ai-je pas raison de l'ê
O mon unique ami! vous allez en juger. » Et il lui conta
histoire.

« J'étais jeune, heureux, entouré de flatteuses illusions; t
les hommes me semblaient bons, et je les croyais tous sincè
en les aimant je me flattais d'en être aimé. Il me prit fantaisie
voyager pour en connaître et en aimer un plus grand nomb

J'allais dans cet empire en conquérant des cœurs ; les vœux et les hommages venaient en foule au-devant de moi, et les regrets semblaient me suivre.

» Cependant je fis réflexion que mon nom, ma naissance, le cortége qui m'annonçait, pouvait bien m'attirer au moins une partie de ces hommages. Pour ne rien devoir qu'à moi-même, je résolus de voyager inconnu, presque seul ; je renvoyai ma suite ; et je n'inspirai plus que cette bienveillance qu'à mon âge un air de bonté, d'affabilité, de franchise, se concilie aisément partout. Moins flatté, je fus plus content.

» Mes courses me menèrent jusque vers les montagnes d'Apamie, sur les confins du pays des Parthes. Là s'étaient retirés les malheureux débris de la tribu des mages, que l'on avait exterminée, mais que l'on n'avait pas éteinte. Enfermés dans une vallée, ils adoraient l'être suprême, l'être principe de tous les êtres ; ils l'adoraient dans l'élément du feu, et surtout dans les corps célestes ; et ils lui adressaient des vœux pour le peuple aveugle et féroce qui s'était baigné dans leur sang.

» Le roi mon père, qui vraisemblablement n'ignorait pas leur existence et leur asile, mais qui se rappelait avec horreur le meurtre sacrilége qu'on avait fait de ce peuple de sages, les laissait vivre en paix dans leur désert ; aussi y était-il révéré.

» Ce que j'entendis raconter de cette peuplade isolée, que l'on croyait sauvage, mais qu'on disait paisible, m'inspira le dessein d'aller dans sa retraite demander l'hospitalité. En y abordant, quelle fut ma surprise de m'y voir reconnu, et de m'y entendre nommer ! J'y fus reçu avec le respect le plus tendre ; et le vénérable vieillard qui présidait la colonie, se prit pour moi d'une amitié qui ressemblait à l'amour paternel.

» Leurs douces mœurs, leur vie laborieuse, frugale et simple, me charmaient. Nous admirions ensemble les prodiges de la nature dans ses productions mêmes les plus communes ; et ce fut d'eux que j'appris à voir avec étonnement, ce que le vulgaire néglige comme indigne de ses regards. Ce fut d'eux que j'appris à humilier ma pensée devant les ailes d'un insecte et les feuilles d'un arbrisseau.

» Le bon vieillard daignait aussi causer avec moi tête à tête, sur cette nature incompréhensible qui nous environnait des merveilles de son auteur. « C'est un mélange, me disait-il, de lumière et d'obscurité fait pour encourager notre faible raison, mais fait aussi pour la confondre, lorsque son inquiète et ambitieuse curiosité va trop loin. Ce qu'il y a d'évident pour nous dans cet harmonieux ensemble, c'est l'étendue, la majesté, la sagesse d'un

grand dessein, et la toute-puissance de son ordonnateur; ce qu'il y a d'obscur, ce sont les lois, et les ressorts par le moyen desquels son dessein s'exécute. »

» Il me fit voir dans la création deux caractères manifestes l'unité et l'immensité. « L'univers, me dit-il, a été formé d'un seul jet, et il n'a eu pour moule qu'une seule pensée. Cette pensée a dû embrasser et le nombre des sphères et celui des atomes elle a dû contenir distinctement décrites les révolutions des astres l'économie d'un brin d'herbe, et l'organisation du plus imperceptible et du plus vil des animaux. L'infini en puissance, en prévoyance, en industrie, nous investit de toutes parts. Nous l'apercevons sous nos pas, nous le contemplons sur nos têtes. Le caractère n'en est pas moins empreint dans l'œil du moucheron que sur le disque du soleil. Mais dans les grands et les petits objets l'empreinte n'en est pas la même. Dans les grands, c'est une majesté simple, une permanence immuable, une éternelle égalité; dans les petits, une variété merveilleuse et inépuisable, une succession perpétuelle et rapide de générations et de métamorphoses, une fécondité de productions diverses, où notre faible intelligence se confond et se perd comme dans un immense et profond océan. Ainsi tout dans le ciel est constant et imperturbable; et tout est sur la terre périssable et changeant. A-t-on jamais dans le cours des astres aperçu quelque variation? la source de leur mouvement et la source de leur lumière n'est-elle pas intarissable; tandis qu'ici-bas rien ne reste inaltérable deux instans? La naissance, l'accroissement, la reproduction, la vieillesse et la mort, voilà le cercle de la vie; il est à peu près de même pour la plante et pour l'animal. La concrétion et la dissolution des métaux sont un peu plus lentes; mais la même cause qui les produit travaille à les décomposer. L'or se dissout, le diamant s'évapore, l'air ronge le fer et l'airain, ainsi sur notre globe rien n'est impérissable, si ce n'est cet esprit, cette étincelle de lumière dont l'Eternel a doué l'homme pour l'entrevoir et l'adorer. »

» Après cette leçon, bien plus développée et plus approfondie que je ne puis vous dire, continua le jeune prince, le vieillard me mena dans la bibliothéque des mages: « Voici, dit-il, le seul trésor échappé à notre ruine. » Il m'y montra les livres de Zoroastre leur fondateur: « Dieu, la vertu, l'espérance ou la crainte de l'immortalité pour l'homme, ce sont là, me dit-il, les dogmes révérés que ces livres renferment. » Je les baisai avec un saint respect. Il m'y fit voir aussi les écrits des gymnosophistes, et ceux du phénicien Sanchoniaton, et les livres des Brames, et ceux d'un sage qu'il appelait le Zoroastre de la Chine, ceux du divin Con-

fucius, que leur avaient tout récemment transmis les Brames d'au-delà du Gange; et les écrits dont les anciens mages avaient enrichi leurs enfans.

» De là me conduisant à leur observatoire : « Ah! le grand livre de la nature, le voici, me dit-il, en me montrant le ciel où les étoiles commençaient à briller. C'est avec ces lettres de feu que l'éternelle main a tracé ses décrets, et le cours de nos destinées. C'est là que chaque sphère apprend à se mouvoir dans le cercle qui lui est prescrit. C'est là que l'homme lirait son avenir, s'il lui était donné de combiner ensemble tous ces lumineux caractères. Mais le plus savant est celui qui en peut assembler quelques uns : c'est la grande étude des mages. » Alors il ouvrit sous mes yeux le volume où étaient déposées leurs études astrologiques, mais en lettres mystérieuses, inintelligibles pour moi.

» Je priai le vieillard de m'en expliquer quelques lignes, au moins sur le destin de l'empire des Perses, s'ils en connaissaient l'avenir. « Je vous affligerais inutilement, me dit-il; vous y verriez l'orgueil de ce puissant empire cruellement humilié! Ah! prince! ajouta-t-il, que l'homme est insensé, lorsque, fièrement appuyé sur le faible roseau de la prospérité, il méprise le faible, ou insulte le misérable! Bientôt, demain peut-être, plus malheureux lui-même, il aura besoin de pitié. Puisse le vainqueur devant qui se prosterneront les vieillards, les enfans, les veuves des Perses, puisse-t-il oublier que les Perses furent cruels et sourds aux cris de l'innocent! » A ces mots il fermait le livre. Ah! l'aurez-vous en vain déployé sous mes yeux ce livre de nos destinées, lui demandai-je avec instance? et de mon père, et de moi-même, ne me direz-vous rien? — Les yeux de votre père se fermeront sans avoir pleuré la ruine de cet empire; un autre que lui doit en voir les débris épars sur les mers, un autre que lui doit laisser ses états, sa famille au pouvoir d'un vainqueur qui ne vieillera point, et qu'ensevelira la poussière de son triomphe. Ainsi tout passe et se succède. Vous, prince, ajouta-t-il, vous devez régner sur un fleuve plus grand que l'Euphrate et le Tigre; soyez bienfaisant comme lui. » En effet, je savais dès lors que mon père me destinait à porter ses lois sur le Nil : cette prédiction décida ma croyance sur tout le reste.

» Sage vieillard, lui demandai-je encore, est-il bien vrai que vos ancêtres avaient des secrets merveilleux, des talismans, un art magique qui est enseveli avec eux? « Si cet art, me dit-il, avait été nécessaire au monde; si seulement il avait eu plus d'utilité pour les hommes qu'il ne pouvait avoir d'abus et de dangers, nos pères l'auraient publié. Ils l'ont tenu caché; et ce qui nous en reste, nous le cachons de même avec le plus grand soin.

Car la nature a mesuré à l'homme l'intelligence, l'industrie et la force qu'il lui fallait pour son usage et pour son bien; et celui qu'elle daigne initier à ses mystères, la trahit en les divulguant. Mais à vous, prince, en qui je vois un esprit juste et sain, un cœur droit et une âme pure, je vais vous faire confidence de quelques unes des merveilles de l'art que nos pères nous ont transmis. »

» Alors, m'ayant fait passer avec lui dans un pavillon reculé, le laboratoire des mages, il me montra ce qu'il appelait de rares inutilités.

» D'abord, j'y vis un globe qui tournait sur son axe, sans aucun mobile au dehors : « C'est, me dit-il, le mécanisme d'un mouvement perpétuel, comme celui des corps célestes, et au moyen duquel les arts pénibles n'auraient plus besoin d'ouvriers. »

« Ah! lui dis-je, quel bien vous pouvez faire au monde en lui enseignant ce moyen de simplifier ses travaux! Dites, quel mal! répliqua-t-il. Et sans le besoin qui sans cesse occupe et tient captive l'activité de l'homme, que deviendrait cette multitude de vagabonds livrés à leur pétulance inquiète, et bientôt corrompus par leur oisiveté? Pensez-vous que, si la nature eût trouvé bon de leur épargner de la peine, elle n'eût pas pris soin de les vêtir, de les armer comme l'ours et le léopard, et qu'elle n'eût pas fait naître spontanément les moissons et les fruits destinés à leur subsistance? Le travail est pour eux le préservatif de leurs vices; et ils n'ont même que trop encore le loisir d'être malfaisans. »

» Dans un creuset il me montra ce qu'il appelait le *grand-œuvre*, ou la pierre philosophale, le secret de changer en or tous les métaux. Je m'écriai que le roi mon père comblerait de faveurs celui qui lui aurait enseigné cet inestimable secret. Vous formez le vœu d'un jeune homme, me dit le mage. Et ne voyez-vous pas que c'est la rareté de l'or qui seul en fait le prix; et qu'en l'avilissant, le roi se ruinerait lui-même? Non pas, lui dis-je, en usant sobrement de la facilité d'en avoir au besoin. De la sobriété, reprit le bon vieillard; de la sobriété dans l'amour des richesses! Ah! prince, en quel lieu de la terre trouvera-t-on cette vertu? Le rocher, le torrent qui roule du haut des montagnes est plus facile à retenir que la cupidité de l'or. Mais quand l'or, dans les mains d'un roi, pourrait être assez prudemment, assez savamment employé, pour n'accroître que sa puissance, quel souverain mériterait d'avoir cet avantage sur le reste du monde? L'esprit de domination, si immodéré en lui-même, doit au moins trouver des limites dans ses forces et ses moyens. »

Ici le prince fut averti que le roi son père, au sortir du conseil,

allait se mettre à table. « Il faut, dit-il au sage, que je me rende auprès du roi. Nous reprendrons ce soir le récit de mon aventure. C'est aussi pour nous bientôt l'heure d'aller dîner, dit Denys à Platon : à ce soir donc la suite de ce conte, que je trouve en effet d'un merveilleux asiatique, et que je n'en aime pas moins. »

SEPTIÈME PARTIE.

Le soir, lorsque Denys fut seul avec Platon : « Voyons, dit-il, la fin de l'histoire d'Achéménès ; » et Platon la reprit où il l'avait laissée.

« Ah ! dit le prince, en revoyant Aspase, le vieux mage avait bien raison de dire que, dans le cœur de l'homme, l'ambition est incapable de se modérer elle-même. Si vous saviez quelle folle idée Xerxès mon frère a dans la tête, et avec quelle adulation ses complaisans lui persuadent qu'il n'y a rien de plus sensé !.... Heureusement le roi, instruit par ses propres malheurs, ne veut plus que vieillir en paix. Laissons mon frère se repaître de ses orgueilleuses chimères, et retournons au laboratoire où le vieux mage nous attend.

» J'y vis dans un vase une plante qu'il me dit être inconnue au monde, et unique dans son espèce. C'est, me dit-il, cette panacée que l'on cherche inutilement. Sa vertu serait de nous guérir de tous les maux et de prolonger nos années. Ah ! j'espère, lui dis-je, que vous ne serez pas assez inhumain pour tenir cachée une plante si salutaire, et ne pas la multiplier. Doutez-vous, me dit-il, que ce n'eût été pour nos pères le plus doux de tous les devoirs, que d'offrir à l'humanité un remède aussi sûr, aussi universel des maux dont elle est affligée, s'il n'eût pas eu l'inconvénient de faire languir la vieillesse et de trop reculer sa fin ? Mais, je vous l'ai dit, sous le ciel tout se succède, tout périt, tout se renouvelle sans cesse. La vieillesse amène la mort, la mort fait place à la naissance ; la jeunesse, en fuyant, transmet et perpétue la succession de la vie ; enfin, la maladie habitue et résigne l'être sensible et périssable à l'affligeante loi de sa destruction. La nécessité de mourir serait trop dure, si la douleur ne commençait par affaiblir les liens de la vie avant de les briser : le chagrin les relâche, la défaillance les dénoue ; les grands maux dissimulent les rigueurs du trépas. Et puis, dans l'ordre universel, la durée a été relative à l'espace et au nombre des êtres qui devaient l'occuper. Si la vie humaine s'allanguissait et se traînait en siècles au lieu de s'écouler en rapides années, la surface du globe serait chargée de vieillards ; les générations se fouleraient,

s'entasseraient les unes sur les autres ; une longue suite d'aïeux peserait sur leurs descendans. Non, prince, il faut savoir de bonne grâce recevoir et transmettre la coupe de la vie, et laisser chacun à son tour en goûter un moment les amertumes et les douceurs.

» Ainsi, lui dis-je, pour vous-même vous ne faites aucun usage de cette plante merveilleuse? Si pour nous-mêmes, répliqua-t-il, nous nous permettions d'en user, certes ce serait bien pour lui que nous serions cruels d'en priver nos semblables. Mais, grâce au ciel, aucun de nous n'a la tentation de s'excepter de la commune loi. C'est au père de la nature à disposer de ses enfans ; une longue vieillesse ne nous fait point envie, et la mort, qui doit tant effrayer l'homme injuste, l'homme malfaisant et cruel, la mort qui doit désespérer celui qui, au-delà du tombeau, ne voit que le néant, n'a rien pour nous que de paisible, de consolant : c'est un instant de nuit que va suivre une éternelle aurore.

» Je vis briller sur une table un anneau d'or où étaient gravés des caractères symboliques : je voulus le mettre à mon doigt. Non, laissez, me dit-il, c'est là le talisman du Lydien Gygès, et il vous rendrait invisible. — Vous vous imaginez sans peine quelle fut mon envie d'obtenir de lui cet anneau. Vous êtes, me dit le vieillard, trop bien né, je le sais, pour en faire un mauvais usage, tandis que sur vous-même vous auriez quelque empire; mais moi je suis trop votre ami pour ajouter encore aux périls de votre jeunesse celui d'une si séduisante et si vive tentation. C'est à l'être dont la bonté, la sagesse est inaltérable, qu'il appartient d'être invisible ; mais vous, prince, oseriez-vous croire que la nature vous eût fait naître exempt des passions auxquelles ce seul avantage faciliterait tant de maux? Dans le rang où vous êtes, le vice n'a déjà que trop de moyens d'échapper au blâme, et le crime trop de motifs d'audace et de sécurité. Souhaitez au contraire d'être sans cesse en vue à tout le monde, afin que, si jamais vous oubliez que vous avez Dieu pour témoin, il vous reste au moins à redouter le regard vigilant et sévère des hommes. J'atteste le ciel, répondis-je, que ce ne serait pas dans l'intention d'être nuisible ni vicieux impunément que je voudrais pouvoir quelquefois me rendre invisible; mais ce serait pour observer la conduite de ceux que j'entends accuser d'être injustes et malfaisans.

» Pour cela, me répondit le mage avec sa bonté indulgente, ce n'est pas l'anneau de Gygès qu'il faut avoir; car ce n'est pas assez que d'être invisible pour être soi-même assuré de bien voir dans l'âme d'autrui. L'anneau qui seul prête à nos yeux cette lumière est celui-ci, poursuivit-il en me montrant un rubis qu'il avait au doigt : c'est le plus rare des prodiges que notre art ait jamais produits. Il n'est permis qu'à moi d'en faire usage, et je me le

permets encore bien rarement. Aujourd'hui, par exemple, j'ai voulu m'assurer de l'intention qui vous amenait parmi nous; je l'ai pris. Me voilà tranquille, me voilà sûr que vous n'avez aucun mauvais dessein; je connais qui vous êtes; je vous sais juste et bon; je le remets dans sa capsule, et je cesse à l'instant d'être plus clairvoyant que vous.

» Si le simple anneau de Gygès m'avait tenté, continua le prince, quelle fut mon ambition de posséder celui du mage! Trois jours que je passai auprès de lui ne furent employés qu'à lui persuader le bien qu'il me ferait et qu'il ferait au monde s'il daignait me le confier. J'y épuisai, comme vous croyez bien, mes plus éloquentes prières. Un homme destiné à commander aux hommes ne devait-il pas les connaître? Et quelle supériorité de sagesse n'aurait-il pas acquise en lisant dans les cœurs? A qui la vérité pouvait-elle jamais être plus nécessaire? Lui-même ne savait-il pas qu'on nous la cachait avec soin? Puisqu'il avait lu dans mon âme, avait-il encore quelque doute sur la droiture, la bonté, la pureté de mes intentions? N'avait-il pas vu clairement que je ne voulais que le bien? Pour l'opérer, n'avais-je pas besoin d'être fidèlement servi et secondé? Et s'il était possible de m'éclairer dans le choix et l'emploi des hommes, n'était-ce pas un crime que de me refuser ce discernement précieux? Je prévenais toutes ses craintes, je tâchais de les dissiper. Sans doute, en pénétrant le sentiment et la pensée, je serais maître du secret des cœurs; mais je m'engageais par les sermens les plus inviolables à ne jamais le révéler, à ne jamais en abuser moi-même. Parmi les vérités que j'y découvrirais, il y en aurait d'affligeantes pour moi, et peut-être d'humiliantes; je promettais de n'en garder jamais aucun ressentiment, de n'en punir jamais personne, et, si j'en éprouvais quelque dépit, de l'étouffer. Je ne demandais qu'à connaître les gens de bien pour m'y livrer, les méchans pour m'en garantir, les hommes faibles et variables pour ne jamais compter sur eux: le talisman ne serait pour moi qu'une pierre de touche pour distinguer l'or pur de tous les vils métaux qui en prennent la couleur, ou pour le démêler d'avec son alliage. Mon amour pour le roi mon père, mon respect, mon obéissance avaient été jusque-là sans bornes; s'il demandait mon sang, il serait obéi. Le mage pouvait donc penser que, si le roi voulait avoir l'anneau, je n'aurais pas la force de le lui refuser, et qu'il serait dès lors l'un des fleurons de la couronne. Mais ce qui dépendait de moi, c'était de ne jamais lui dire que j'en fusse dépositaire, et, par les sermens les plus saints, je m'engageais à le cacher si bien, qu'il n'en eût jamais connaissance. Enfin, je ne demandais au vieillard que de me le confier

pour trois mois, prenant tout le ciel à témoin de la promesse que je faisais de le lui rendre avant le terme; et, s'il m'accordait ma demande, je l'assurais que sa tribu aurait en moi un ami fidèle, un ferme appui, un défenseur ardent contre la race impie de ses persécuteurs.

» Je ne puis dire auquel de ces motifs le mage enfin céda; soit bonté, soit faiblesse, soit confiance, il se rendit. Vous le voulez, cher prince, me dit-il, je ne puis plus vous résister; mais vous serez peut-être cruellement puni d'avoir vaincu ma répugnance. Vous allez connaître les hommes: c'est, croyez-moi, pour tous les âges, et surtout pour le vôtre, une science qui ne vaut pas les illusions qu'elle détruit. Gardez l'anneau jusqu'au moment que vous aurez trouvé un ami véritable: alors prenez conseil de cet ami, et faites ce qu'il vous dira; surtout qu'il soit le seul au monde à qui ce grand secret soit révélé.

» Je promis; j'ai tenu parole; mais ce qu'il m'avait annoncé des regrets dont mon imprudence allait être suivie, ne s'est que trop bien avéré.

» Impatient de retourner à Persépolis, je ne fis sur ma route qu'une attention légère au peuple des campagnes, et je le vis à peu près tel que vous le connaissez, frugal, content de peu, et naturellement paisible; mais défiant, soupçonneux, crédule, facile à s'émouvoir; bon tant qu'il a des gens de bien pour guides, mauvais dès qu'il se livre aux conseils des méchans; et souvent agité comme les flots en sens contraire, au gré des passions qui le soulèvent tour à tour.

» J'observai dans Persépolis deux caractères mieux prononcés et plus distincts dans les classes du peuple; de la bonté, de la droiture, de la loyauté dans les uns, et dans les autres tous les vices de la cupidité et de la fainéantise, cette bassesse d'âme, cette vénalité qui mettent le crime à l'enchère, et tout ce que produisent de plus contagieux la licence et la corruption.

» Jusque-là cependant le talisman ne m'apprit guère que ce que je savais déjà vaguement et confusément; mais dans le monde, et surtout à la cour, il détruisit bientôt l'enchantement de ma jeunesse, et rompit tout le charme de mes illusions. Je croyais avoir des amis sincères, désintéressés, et n'aimant en moi que moi-même: j'ai perdu cette douce erreur. Dans le satrape qui s'incline humblement devant moi, j'aperçois un orgueil secret qui s'indigne de son hommage: je vois l'hameçon du flatteur sous l'appât de la flatterie; le jeu des passions et le manége de l'intrigue sous les apparences du zèle; les calculs de l'ambition et ceux de la cupidité sous les dehors du dévouement; plus aucune sincérité dans les courtisans de mon père; jusque dans les caresses

qu'ils se font l'un et l'autre, j'aperçois tous les jours les malins-vouloirs de l'envie ou les jaloux dépits de la rivalité; et, s'ils se donnent des louanges, j'y démêle ces réticences, ces mots fins, ces traits ironiques, ces tours légèrement et malignement équivoques qu'ils ont si bien l'art d'y glisser. Dans les conseils, c'est à qui détruira le crédit de ses adversaires et fera prévaloir le sien. Le bien public dans la balance ne pèse pas un grain contre l'intérêt personnel. L'amour lui-même, ce sentiment qui devrait être incorruptible comme l'or, je le vois mêlé d'artifice, empoisonné d'ambition; et dans la femme qui veut me plaire, rien ne me cache plus le soin de me séduire, le désir de me dominer. Vous le dirai-je enfin? je surprends dans mon frère des mouvemens de jalousie, et je vois quelquefois son cœur chagrin et refroidi se refuser au mien. Mon père lui seul n'a jamais cessé de me chérir; mais encore il m'observe avec inquiétude, et craint, s'il m'envoie en Egypte, que l'amour de l'indépendance et de la domination ne me rende infidèle et rebelle à ses lois. Ah! si je pouvais lui prêter un moment l'anneau qui m'éclaire, et qu'il pût lire au fond de mon cœur comme je lis au fond du sien, il serait bien sûr de ma foi. Mais cet anneau, je ne le dois confier à personne, non pas même à mon père; et, après avoir empoisonné toute la douceur de ma vie, le seul bien qu'il m'ait procuré c'est de m'avoir fait trouver en vous cet ami véritable que le mage m'avait promis. A présent, c'est à vous de m'éclairer, de me conduire, et d'adoucir au moins par des consolations l'amertume où nage mon cœur depuis que j'ai connu le monde tel qu'il est. »

« Prince, lui répondit Aspase, il faut que nous allions ensemble retrouver ce vieux mage, et que, sans différer, vous lui rendiez ce talisman. Je trouve bien étrange qu'il vous l'ait confié! Il doit savoir que, dans ce monde, il faut tout voir un peu superficiellement, et ne rien trop analyser. Le zèle a ses froideurs, l'amitié ses caprices, ses inégalités, ses momens de langueur; la vertu même a ses éclipses, ses altérations, ses absences, et la sagesse ses oublis. Tout dans l'homme est intermittent; et nul ne serait réputé ni bon, ni juste, ni honnête, si tout ce qui se passe en lui se manifestait au dehors; il n'y aurait tout au plus qu'une âme d'une beauté inaltérable qui pût vouloir toujours se montrer toute nue; et, de ces âmes, il en est peu: tout le reste a besoin d'un voile, et je ne conçois pas la conduite du mage qui nous en a dépouillés à vos yeux. Je n'ose cependant l'accuser sans l'entendre, et c'est lui qu'il faut consulter sur l'état où il vous a mis. »

» Le philosophe, après cet entretien, alla trouver le roi. « Seigneur, j'ai, lui dit-il, quelque espérance de dissiper les vapeurs

dont l'âme du prince est obscurcie ; mais, pour cela, je vous supplie de lui permettre de voyager seul avec moi. » Le roi y consentit ; et ils prirent leur route vers les montagnes d'Apamie.

» Le mage, en revoyant le prince, fut effrayé de l'état de langueur et de mélancolie où il était tombé. « Je vous ai fait, lui dit-il, bien du mal ! Oui, bien du mal, répondit le prince en lui rendant tristement son anneau ; mais je ne m'en plains pas ; je l'ai voulu, j'en suis puni. »

» Aspase gardait le silence, et le mage vit bien qu'il était mécontent. « Ce digne ami, dit-il au prince, n'aurait pas eu pour vous la même complaisance, et il a de la peine à me la pardonner. Je conviens, répondit Aspase, qu'elle m'étonne dans un sage ; et, s'il m'est permis de le dire, je ne trouve pas moins injuste qu'imprudent ce que vous avez fait pour lui ; car l'avantage de lire dans les cœurs est pour un homme, quel qu'il soit, un privilége intolérable. Achéménès n'en a point abusé ; mais le droit d'en user, même innocemment, n'appartient à aucun être sous le ciel ; en le lui confiant, vous avez fait de lui le plus redoutable des hommes, et moi-même je l'aurais fui, s'il l'avait gardé plus long-temps ; car autant il m'est doux d'avoir un Dieu pour témoin et pour juge de mes plus secrètes pensées, autant il me serait pénible et dur que, sans mon propre aveu, un mortel en fût le confident. »

« Vous avez bien raison, dit le mage en souriant avec douceur ; mais à mon âge on est si faible ! au sien l'on est si séduisant ! Allons, le mal est fait, il faut tâcher de l'adoucir. Retournons dans mon cabinet remettre l'anneau à sa place ; car dans ce moment il m'afflige en me faisant lire à moi-même dans le cœur du fidèle Aspase le juste et sensible reproche d'avoir rendu son ami malheureux. »

» Lorsque l'anneau fut enfermé, et tandis qu'en se promenant dans le laboratoire, Aspase en observait les curiosités, le vieillard en fit remarquer une au prince, plus précieuse, disait-il, que toutes celles qu'il avait vues. Ce n'était cependant qu'une fiole d'eau claire, mais plus claire que le cristal. « Je vous conseille, ajouta-t-il, d'en boire un petit coup avant que de nous mettre à table ; vous en dînerez plus gaiement. Hélas ! répondit Achéménès, il n'y a plus de gaieté pour moi. Buvez, lui dit le mage ; » et, dans une coupe de jaspe, il lui versa un trait de cette magique liqueur. Le jeune prince aurait cru l'offenser en hésitant : il but ; et dans l'instant fut oublié tout ce que l'anneau lui avait appris.

« O Dieu ! s'écria-t-il, quelle révolution soudaine, quel prodige s'opère en moi ! Ah ! je sors d'un pénible songe ! Et qu'avez-

pus rêvé? lui demanda le mage. Je n'en sais rien, répondit le prince; mais je sais que j'ai bien souffert. N'ayez aucun regret, poursuivit le vieillard, à ce que l'eau d'oubli vient d'effacer de votre souvenir. Mais que l'impression douloureuse qui vous reste de l'état malheureux où vous avez été, vous apprenne à borner vos vœux aux dons que vous a faits la nature économe; elle a su mesurer à nos besoins la lumière de la sagesse comme la lumière du jour; plus d'éclat nous aurait blessés, et le nuage qu'elle a jeté sur des vérités affligeantes, est lui-même un de ses bienfaits. Etudiez les hommes, mais à l'œil nu de la raison; aux lueurs de l'expérience, vous les connaîtrez assez bien pour les craindre sans les haïr. Le vrai moyen de vous accommoder au naturel du plus grand nombre, autant qu'il est possible et sans plus de lumière, c'est d'être avec eux juste et bon. »

Dès ce moment Achéménès reprit son naturel aimable, accueillant et paisible. Ce qu'il y avait de triste et de sauvage dans son humeur se dissipa. Son père, à son retour, fut enchanté de voir cette métamorphose. Il en attribuait le prodige aux leçons d'Aspase; il voulait le combler de biens; mais celui-ci se refusa aux honneurs et aux récompenses que le roi croyait lui devoir; et la seule de ses faveurs qu'il accepta, fut celle de rester toute sa vie attaché à l'aimable prince, dont il s'était fait un ami.

Denys entendit ce langage; mais on sait comme il profita des sages conseils de Platon.

BÉLISAIRE.

PRÉFACE.

Je sais, et je ne dois pas dissimuler qu'on peut regarder le fait sur lequel est établi le plan de ce petit Ouvrage, plutôt comme une opinion populaire, que comme une vérité historique. Mais cette opinion a si bien prévalu, et l'idée de Bélisaire aveugle et mendiant est devenue si familière, qu'on ne peut guère penser à lui, sans le voir comme je l'ai peint.

Sur tout le reste, à peu de chose près, j'ai suivi fidèlement l'histoire, et Procope a été mon guide. Mais je n'ai eu aucun égard à ce libelle calomnieux, qui lui est attribué, sous le nom d'*Anecdotes*, ou d'*Histoire secrète*. Il est pour moi de toute évidence que cet amas informe d'injures grossières et de faussetés palpables n'est point de lui, mais de quelque déclamateur aussi maladroit que méchant (1).

Aucun des écrivains du temps de Procope, aucun de ceux qui l'ont suivi, dans l'intervalle de cinq cents ans, n'a parlé de ces *Anecdotes*. Agathias, contemporain de Procope, en faisant l'énumération de ses ouvrages, ne dit pas un mot de celui-ci. On le tenait caché, me dira-t-on; mais du moins trois cents ans après, il aurait dû être public : le savant Photius aurait dû le connaître; et il ne le connaît pas. Suidas, écrivain du onzième siècle, est le premier qui ait attribué à Procope cette satire méprisable; et le plus grand nombre des savans ont répété sans discussion ce qu'en avait dit Suidas (2). Quelques uns cependant ont douté que ce livre fût de Procope (3); il y en a même qui l'ont nié; et de ce nombre est Eichelius. Dans la préface et les remarques de l'édition qu'il en a donnée, il commence par faire voir qu'il n'est ni vrai, ni vraisemblable que Procope en soit l'auteur; et en supposant qu'il le fût, il ajoute que, dans une déclamation si outrée, si impudente et si absurde, il serait indigne de foi. Ce qui me confond, c'est que l'illustre auteur de l'Esprit des Lois ait donné quelque croyance à un libelle si manifestement supposé. Je sais de quel poids est son autorité; mais elle cède à l'évidence.

Le moyen de croire en effet qu'un homme d'État, estimé de son siècle, pour le plaisir de diffamer ceux qui l'avaient comblé de biens, ait voulu se diffamer lui-même, en réduisant la postérité au choix de le regarder comme un calomniateur atroce, ou comme un lâche adulateur? Le moyen de croire qu'un écrivain, jusque-là si judicieux, eût perdu le sens et la pudeur, au point de vouloir qu'on prît, sur sa parole, pour *un homme hébété, pour un rustre imbécile* (4), Justin, ce sage et vertueux vieillard, qui, de l'état le plus obscur et des plus bas emplois de la milice, étant monté aux plus hauts grades par sa valeur et ses talens, avait fini par réunir les vœux du sénat, du peuple et des armées, et par être élu empereur? Le moyen de croire qu'un homme qui avait écrit l'histoire de son temps avec tant d'honnêteté, de décence et de sagesse,

(1) On a soupçonné qu'il était d'un avocat de Césarée. *Mém. de l'Acad. des Inscrip. et Belles-Lett.* T. 21.

(2) Vossius, Grotius, etc.

(3) Le père Combefils, La Mothe-le-Vayer, etc.

(4) *Insignis homo stoliditatis, summâ cum infantiâ, summâque cum rusticitate conjunctæ.*

ait pu dire de Justinien, qu'il était *stupide et paresseux, comme un âne qui se laisse mener par le licou, en secouant les oreilles* (1); *que ce n'était pas un homme, mais une furie* (2); *que sa mère elle-même se vantait d'avoir eu commerce avec un démon avant d'être grosse de lui* (3); *et qu'il avait fait tant de maux à l'empire, que la mémoire de tous les âges n'en avait jamais rassemblé de pareils, ni en si grand nombre* (4)? Le moyen de croire qu'après avoir fait de Bélisaire un héros accompli, triomphant, et comblé de gloire, il ait osé le donner ensuite pour *un méchant imbécile, méprisé de tout le monde, et bafoué comme un fou* (5); et cela dans le temps de sa plus grande gloire, lorsqu'il fut chargé de sauver l'empire, en chassant les Huns de la Thrace?

Ceux qui, dans le grec des *Anecdotes*, ont cru reconnaître le style de Procope, y ont-ils reconnu son bon sens? Je le suppose ingrat, méchant, furieux contre ses bienfaiteurs; est-ce par des déclamations puériles qu'il aurait voulu rétracter et ses éloges, et les faits sur lesquels ils étaient fondés? L'historien Procope se serait amusé à prouver en forme que Justinien et ses ministres *n'étaient pas des hommes, mais des démons, qui, sous des figures humaines, avaient bouleversé la terre* (6)! Je le croirais à peine capable de cette ineptie, quand tous les écrivains de son temps me l'attesteraient; à plus forte raison ne le croirai-je pas sur le témoignage équivoque d'un seul homme, qui a vécu cinq cents ans après lui.

Je n'ai donc vu Procope que dans son histoire authentique. C'est là que je l'ai consulté; c'est là que j'ai pris le caractère de mon héros, sa modestie, sa bonté, son affabilité, sa bienfaisance, son extrême simplicité, surtout ce fonds d'humanité, qui était la base de ses vertus, et qui le faisait adorer des peuples. *Erat igitur Bizantinis civibus voluptati Belisarium intueri in forum quotidie prodeuntem..... Pulchritudo hunc magnitudoque corporis honestabat. Humilem præterea se, benignumque adeò, atque aditu obviis quibusque perfacilem exhibebat, ut infimæ sortis viro persimilis videretur..... In suos præcipuè milites munificentiâ cæteros anteibat..... Erga agricultores, agrestesque homines, tantâ hic indulgentiâ ac providentiâ utebatur, ut Belisario ductante exercitu, nullam hi vim paterentur. Segetes insuper, dum in agris maturescerent, diligentiùs tuebatur, ne forte equorum greges has devastarent; frugesque cæteras, invitis dominis, suos attingere prohibebat.* Proc. De Bell. Goth. Lib. 3.

(1) *Nam mirè stolidus fuit, et lento quam simillimus asino, capistro facile trahendus, cui et aures subinde agitarentur.*

(2) *Quod vero non homo, sed, sub humanâ specie, furia visus sit Justinianus, documento esse possunt ingentia quibus affecit homines mala: quippe enim ex atrocitate facinorum, Autoris vitiorum immanitas palam fiat.*

(3) *Eo gravida antequam esset, quandam genii speciem ad se ventitasse, quæ non ad visum, sed ad contactum se præberet, accubaretque sibi, et quasi maritus se conjugem iniret.*

(4) *Is demum fuit Romanis tot tantorumque malorum Autor, quot et quanta audita non sunt ex omni superiorum ætatum memoriâ.*

(5) *Tunc enim verò contemni ab omnibus et veluti demens subsannari.*

(6) *Hi nunquam homines* (mihi) *visi sunt sed perniciosi demones..... Humanas induti formas, quasi semi homines furiæ, sic universum terrarum orbem convulserint.*

BÉLISAIRE.

CHAPITRE PREMIER.

Dans la vieillesse de Justinien, l'empire, épuisé par de longs efforts, approchait de sa décadence. Toutes les parties de l'administration étaient négligées ; les lois étaient en oubli, les finances au pillage, la discipline militaire à l'abandon. L'empereur, lassé de la guerre, achetait de tous côtés la paix au prix de l'or, et laissait dans l'inaction le peu de troupes qui lui restaient, comme inutiles et à charge à l'Etat. Les chefs de ces troupes délaissées se dissipaient dans les plaisirs; et la chasse, qui leur retraçait la guerre, charmait l'ennui de leur oisiveté.

Un soir, après cet exercice, quelques uns d'entre eux soupaient ensemble dans un château de la Thrace, lorsqu'on vint leur dire qu'un vieillard aveugle, conduit par un enfant, demandait l'hospitalité. La jeunesse est compatissante; ils firent entrer le vieillard. On était en automne; et le froid, qui déjà se faisait sentir, l'avait saisi : on le fit asseoir près du feu.

Le souper continue; les esprits s'animent; on commence à parler des malheurs de l'Etat. Ce fut un champ vaste pour la censure ; et la vanité mécontente se donna toute liberté. Chacun exagérait ce qu'il avait fait, et ce qu'il aurait fait encore, si l'on n'eût pas mis en oubli ses services et ses talens. Tous les malheurs de l'empire venaient, à les en croire, de ce qu'on n'avait pas su employer des hommes comme eux. Ils gouvernaient le monde en buvant, et chaque nouvelle coupe de vin rendait leurs vues plus infaillibles.

Le vieillard, assis au coin du feu, les écoutait, et souriait avec pitié. L'un d'eux s'en aperçut, et lui dit : Bon homme, vous avez l'air de trouver plaisant ce que nous disons là ? *Plaisant :* non, dit le vieillard, mais un peu léger, comme il est naturel à votre âge. Cette réponse les interdit. Vous croyez avoir à vous plaindre, poursuivit-il, et je crois comme vous qu'on a tort de vous négliger; mais c'est le plus petit mal du monde. Plaignez-vous de ce que l'empire n'a plus sa force et sa splendeur, de ce qu'un prince, consumé de soins, de veilles et d'années, est obligé, pour voir et pour agir, d'employer des yeux et des mains infidèles. Mais dans cette calamité générale, c'est bien la peine de penser à vous ! Dans votre temps, reprit l'un des convives, ce n'était donc pas l'usage de penser à soi ? Hé bien, la mode en est venue, et l'on ne fait plus que cela. Tant pis, dit le vieillard, et s'il en est ainsi, en vous négligeant on vous rend justice. Est-ce pour insulter les gens,

lui dit le même, qu'on leur demande l'hospitalité? Je ne vous insulte point, dit le vieillard; je vous parle en ami, et je paie mon asile en vous disant la vérité.

Le jeune Tibère, qui depuis fut un empereur vertueux, était du nombre des chasseurs. Il fut frappé de l'air vénérable de cet aveugle à cheveux blancs. Vous nous parlez, lui dit-il, avec sagesse, mais avec un peu de rigueur; et ce dévouement que vous exigez, est une vertu, mais non pas un devoir. C'est un devoir de votre état, reprit l'aveugle avec fermeté, ou plutôt c'est la base de vos devoirs, et de toute vertu militaire. Celui qui se dévoue pour sa patrie, doit la supposer insolvable; car ce qu'il expose pour elle est sans prix. Il doit même s'attendre à la trouver ingrate; car, si le sacrifice qu'il lui fait n'était pas généreux, il serait insensé. Il n'y a que l'amour de la gloire, l'enthousiasme de la vertu qui soient dignes de vous conduire. Et alors, que vous importe comment vos services seront reçus? La récompense en est indépendante des caprices d'un ministre et du discernement d'un souverain. Que le soldat soit attiré par le vil appât du butin; qu'il s'expose à mourir pour avoir de quoi vivre; je le conçois. Mais vous qui, nés dans l'abondance, n'avez qu'à vivre pour jouir, en renonçant aux délices d'une molle oisiveté, pour aller essuyer tant de fatigues et affronter tant de périls, estimez-vous assez peu ce noble dévouement, pour exiger qu'on vous le paie? Ne voyez-vous pas que c'est l'avilir? Quiconque s'attend à un salaire est esclave: la grandeur du prix n'y fait rien; et l'âme qui s'apprécie un talent est aussi vénale que celle qui se donne pour une obole. Ce que je dis de l'intérêt, je le dis de l'ambition; car les honneurs, les titres, le crédit, la faveur du prince, tout cela est une solde, et qui l'exige se fait payer. Il faut se donner, ou se vendre; il n'y a point de milieu. L'un est un acte de liberté, l'autre un acte de servitude: c'est à vous de choisir celui qui vous convient. Ainsi, bon homme, vous mettez, lui dit-on, les souverains bien à leur aise! Si je parlais aux souverains, reprit l'aveugle, je leur dirais que, si votre devoir est d'être généreux, le leur est d'être justes. — Vous avouez donc qu'il est juste de récompenser les services? — Oui; mais c'est à celui qui les a reçus d'y penser: tant pis pour lui, s'il les oublie. Et puis, qui de nous est sûr, en pesant les siens, de tenir la balance égale? Par exemple, dans votre état, pour que tout le monde se crût placé et fût content, il faudrait que chacun commandât, et que personne n'obéît: or, cela n'est guère possible. Croyez-moi, le gouvernement peut quelquefois manquer de lumières et d'équité; mais il est encore plus juste et plus éclairé dans ses choix, que si chacun de vous en était cru sur l'opinion qu'il a de lui-même. Et qui êtes-vous, pour nous parler ainsi,

lui dit, en haussant le ton, le jeune maître du château? Je suis Bélisaire, répondit le vieillard.

Qu'on s'imagine, au nom de Bélisaire, au nom de ce héros tant de fois vainqueur dans les trois parties du monde, quels furent l'étonnement et la confusion de ces jeunes gens. L'immobilité, le silence, exprimèrent d'abord le respect dont ils étaient frappés; et oubliant que Bélisaire était aveugle, aucun d'eux n'osait lever les yeux sur lui. O grand homme! lui dit enfin Tibère, que la fortune est injuste et cruelle! Quoi! vous, à qui l'empire a dû pendant trente ans sa gloire et ses prospérités, c'est vous que l'on ose accuser de révolte et de trahison, vous qu'on a traîné dans les fers, qu'on a privé de la lumière! et c'est vous qui venez nous donner des leçons de dévouement et de zèle! Et qui voulez-vous donc qui vous en donne, dit Bélisaire? Les esclaves de la faveur? Ah! quelle honte! Ah! quel excès d'ingratitude! poursuivit Tibère. L'avenir ne le croira jamais. Il est vrai, dit Bélisaire, qu'on m'a un peu surpris: je ne croyais pas être si mal traité; mais je comptais mourir en servant l'Etat; et mort ou aveugle, cela revient au même. Quand je me suis dévoué à ma patrie, je n'ai pas excepté mes yeux. Ce qui m'est plus cher que la lumière et que la vie, ma renommée, et surtout ma vertu, n'est pas au pouvoir de mes persécuteurs. Ce que j'ai fait peut être effacé de la mémoire de la cour; il ne le sera point de la mémoire des hommes; et quand il le serait, je m'en souviens, et c'est assez.

Les convives, pénétrés d'admiration, pressèrent le héros de se mettre à table. Non, leur dit-il, à mon âge la bonne place est le coin du feu. On voulut lui faire accepter le meilleur lit du château; il ne voulut que de la paille. J'ai couché plus mal quelque fois, dit-il: ayez seulement soin de cet enfant qui me conduit, et qui est plus délicat que moi.

Le lendemain Bélisaire partit dès que le jour put éclairer son guide, et avant le réveil de ses hôtes, que la chasse avait fatigués. Instruits de son départ, ils voulaient le suivre, et lui offrir un char commode, avec tous les secours dont il aurait besoin. Cela est inutile, dit le jeune Tibère; il ne nous estime pas assez pour daigner accepter nos dons.

C'était sur l'âme de ce jeune homme que l'extrême vertu, dans l'extrême malheur, avait fait le plus d'impression. Non, dit-il à l'un de ses amis, qui approchait de l'empereur; non, jamais ce tableau, jamais les paroles de ce vieillard ne s'effaceront de mon âme. En m'humiliant, il m'a fait sentir combien il me restait à faire, si je voulais jamais être un homme. Ce récit vint à l'oreille de Justinien, qui voulut parler à Tibère.

Tibère, après avoir rendu fidèlement ce qui s'était passé : Il est impossible, ajouta-t-il, seigneur, qu'une si grande âme ait trempé dans le complot dont on l'accuse ; et j'en répondrais sur ma vie, si ma vie était digne d'être garant de sa vertu. Je veux le voir et l'entendre, dit Justinien, sans en être connu ; et dans l'état où il est réduit, cela n'est que trop facile. Depuis qu'il est sorti de sa prison, il ne peut pas être bien loin ; suivez ses traces, tâchez de l'attirer dans votre maison de campagne : je m'y rendrai secrètement. Tibère reçut cet ordre avec transport, et dès le lendemain il prit la route que Bélisaire avait suivie.

CHAPITRE II.

Cependant Bélisaire s'acheminait en mendiant vers un vieux château en ruine, où sa famille l'attendait. Il avait défendu à son conducteur de le nommer sur la route ; mais l'air de noblesse répandu sur son visage et dans toute sa personne suffisait pour intéresser. Arrivé le soir dans un village, son guide s'arrêta à la porte d'une maison qui, quoique simple, avait quelque apparence.

Le maître du logis rentrait, avec sa bêche à la main. Le port, les traits de ce vieillard fixèrent son attention. Il lui demanda ce qu'il était. Je suis un vieux soldat, répondit Bélisaire. Un soldat ! dit le villageois, et voilà votre récompense ! C'est le plus grand malheur d'un souverain, dit Bélisaire, de ne pouvoir payer tout le sang qu'on verse pour lui. Cette réponse émut le cœur du villageois : il offrit l'asile au vieillard.

Je vous présente, dit-il à sa femme, un brave homme, qui soutient courageusement la plus dure épreuve de la vertu. Mon camarade, ajouta-t-il, n'ayez pas honte de l'état où vous êtes, devant une famille qui connaît le malheur. Reposez-vous : nous allons souper. En attendant, dites-moi, je vous prie, dans quelles guerres vous avez servi. J'ai fait la guerre d'Italie contre les Goths, dit Bélisaire ; celle d'Asie contre les Perses, celle d'Afrique contre les Vandales et les Maures.

A ces derniers mots, le villageois ne put retenir un profond soupir. Ainsi, dit-il, vous avez fait toutes les campagnes de Bélisaire ? — Nous ne nous sommes point quittés. — L'excellent homme ! Quelle égalité d'âme ! Quelle droiture ! Quelle élévation ! Est-il vivant ? car, dans ma solitude, il y a plus de vingt-cinq ans que je n'entends parler de rien. — Il est vivant. — Ah ! que le ciel bénisse et prolonge ses jours. — S'il vous entendait, il serait

bien touché des vœux que vous faites pour lui. — Et comment dit-on qu'il est à la cour? tout puissant? adoré sans doute! — Hélas! vous savez que l'envie s'attache à la prospérité. — Ah! que l'empereur se garde bien d'écouter les ennemis de ce grand homme. C'est le génie tutélaire et vengeur de son empire. — Il est bien vieux! — N'importe; il sera dans les conseils ce qu'il était dans les armées; et sa sagesse, si on l'écoute, sera peut-être encore plus utile que ne l'a été sa valeur. D'où vous est-il connu? demanda Bélisaire attendri. Mettons-nous à table, dit le villageois: ce que vous demandez nous menerait trop loin.

Bélisaire ne douta point que son hôte ne fût quelque officier de ses armées qui avait eu à se louer de lui. Celui-ci, pendant le souper, lui demanda des détails sur les guerres d'Italie et d'Orient, sans lui parler de celle d'Afrique. Bélisaire, par des réponses simples, le satisfit pleinement. Buvons, lui dit son hôte vers la fin du repas, buvons à la santé de votre général; et puisse le ciel lui faire autant de bien qu'il m'a fait de mal en sa vie. Lui! reprit Bélisaire, il vous a fait du mal! — Il a fait son devoir, et je n'ai pas à m'en plaindre; mais, mon ami, vous allez voir que j'ai dû apprendre à compatir au sort des malheureux. Puisque vous avez fait les campagnes d'Afrique, vous avez vu le roi des Vandales, l'infortuné Gélimer, mené par Bélisaire en triomphe à Constantinople, avec sa femme et ses enfans; c'est ce Gélimer qui vous donne l'asile, et avec qui vous avez soupé. Vous, Gélimer! s'écria Bélisaire; et l'empereur ne vous a pas fait un état plus digne de vous! Il l'avait promis. — Il a tenu parole; il m'a offert des dignités (1); mais je n'en ai pas voulu. Quand on a été roi et qu'on cesse de l'être, il n'y a de dédommagement que le repos et l'obscurité. — Vous Gélimer! — Oui, c'est moi-même qu'on assiégea, s'il vous en souvient, sur la montagne de *Papua*. J'y souffris des maux inouis (2). L'hiver, la famine, le spectacle effroyable de tout un peuple réduit au désespoir, et prêt à dévorer ses enfans et ses femmes; l'infatigable vigilance du bon Pharas, qui, en m'assiégeant, ne cessait de me conjurer d'avoir pitié de moi-même et des miens; enfin, ma juste confiance en la vertu de votre général, me firent lui rendre les armes. Avec quel air simple et modeste il me reçut! Quels devoirs il me fit rendre! Quels ménagemens, quels respects il eut lui-même pour mon malheur! Il y a bientôt six lustres que je vis dans cette solitude; il ne s'est pas écoulé un jour que je n'aie fait des vœux pour lui.

Je reconnais bien là, dit Bélisaire, cette philosophie qui, sur

(1) Celle de patrice.

(2) *Vid. Procop. de Bello Vandalico. Lib. II.*

la montagne où vous aviez tant à souffrir, vous faisait chanter vos malheurs; qui vous fit sourire avec dédain en paraissant devant Bélisaire; et qui, le jour de son triomphe, vous fit garder ce front inaltérable dont l'empereur fut étonné. Mon camarade, reprit Gélimer, la force et la faiblesse d'esprit tiennent beaucoup à la manière de voir les choses. Je ne me suis senti du courage et de la constance que du moment que j'ai regardé tout ceci comme un jeu du sort. J'ai été le plus voluptueux des rois de la terre; et du fond de mon palais, où je nageais dans les délices, des bras du luxe et de la mollesse, j'ai passé tout à coup dans les cavernes du Maure (1), où, couché sur la paille, je vivais d'orge grossièrement pilé et à demi-cuit sous la cendre, réduit à un tel excès de misère, qu'un pain que l'ennemi m'envoya par pitié fut un présent inestimable. De là je tombai dans les fers, et fus promené en triomphe. Après cela, vous m'avouerez qu'il faut mourir de douleur, ou s'élever au-dessus des caprices de la fortune.

Vous avez dans votre sagesse, lui dit Bélisaire, bien des motifs de consolation; mais je vous en promets un nouveau avant de nous séparer.

Chacun d'eux, après cet entretien, alla se livrer au sommeil.

Gélimer, dès le point du jour, avant d'aller cultiver son jardin, vint voir si le vieillard avait bien reposé. Il le trouva debout, son bâton à la main, prêt à se remettre en voyage. Quoi! lui dit-il, vous ne voulez pas donner quelques jours à vos hôtes? Cela m'est impossible, répondit Bélisaire: j'ai une femme et une fille qui gémissent de mon absence. Adieu; ne faites point d'éclat sur ce qui me reste à vous dire: ce pauvre aveugle, ce vieux soldat, Bélisaire enfin, n'oubliera jamais l'accueil qu'il a reçu de vous. — Que dites-vous? Qui? Bélisaire! — C'est Bélisaire qui vous embrasse! — O juste ciel! s'écriait Gélimer éperdu et hors de lui-même, Bélisaire dans sa vieillesse, Bélisaire aveugle et abandonné! On a fait pis, dit le vieillard: en le livrant à la pitié des hommes, on a commencé par lui crever les yeux. Ah! dit Gélimer avec un cri de douleur et d'effroi, est-il possible? Et quels sont les monstres,...? Les envieux, dit Bélisaire. Ils m'ont accusé d'aspirer au trône, quand je ne pensais qu'au tombeau. On les a crus, on m'a mis dans les fers. Le peuple enfin s'est révolté, et a demandé ma délivrance. Il a fallu céder au peuple; mais en me rendant la liberté, on m'a privé de la lumière. — Et Justinien l'avait ordonné! — C'est là ce qui m'a été sensible. Vous savez avec quel zèle et quel amour je l'ai servi. Je l'aime encore, et je le plains

(1) *Vandali namque omnium sunt, quos sciam, molissimi atque delicatissimi; omnium verò miserrimi Marusii.* Ibid.

d'être assiégé par des méchans qui déshonorent sa vieillesse. Mais toute ma constance m'a abandonné, quand j'ai appris qu'il avait lui-même prononcé l'arrêt. Ceux qui devaient l'exécuter n'en avaient pas le courage; mes bourreaux tombaient à mes pieds. C'en est fait, je n'ai plus, grâce au ciel, que quelques momens à être aveugle et pauvre. Daignez, dit Gélimer, les passer avec moi, ces derniers momens d'une si belle vie. Ce serait pour moi, dit Bélisaire, une douce consolation; mais je me dois à ma famille, et je vais mourir dans ses bras. Adieu.

Gélimer l'embrassait, l'arrosait de ses larmes, et ne pouvait se détacher de lui. Il fallut enfin le laisser partir; et Gélimer le suivant des yeux: O prospérité! disait-il, ô prospérité! qui peut donc se fier à toi? Le héros, le juste, le sage Bélisaire!... Ah! c'est pour le coup qu'il faut se croire heureux en bêchant son jardin. Et tout en disant ces mots, le roi des Vandales reprit sa bêche.

CHAPITRE III.

Bélisaire approchait de l'asile où sa famille l'attendait, lorsqu'un incident nouveau lui fit craindre d'en être éloigné pour jamais. Les peuples voisins de la Thrace ne cessaient d'y faire des courses; un parti de Bulgares venait d'y pénétrer, lorsque le bruit se répandit que Bélisaire, privé de la vue, était sorti de sa prison, et qu'il s'en allait en mendiant, joindre sa famille exilée. Le prince des Bulgares sentit tout l'avantage d'avoir ce grand homme avec lui, ne doutant pas que, dans sa douleur, il ne saisît avidement tous les moyens de se venger. Il sut la route qu'il avait prise; il le fit suivre par quelques uns des siens; et vers le déclin du jour, Bélisaire fut enlevé. Il fallut céder à la violence, et monter un coursier superbe qu'on avait amené pour lui. Deux des Bulgares le conduisaient; et l'un d'eux avait pris son jeune guide en croupe. Tu peux te fier à nous, lui dirent-ils. Le vaillant prince qui nous envoie honore tes vertus, et plaint ton infortune. Et que veut-il de moi, demanda Bélisaire? Il veut, lui dirent les barbares, t'abreuver du sang de tes ennemis. Ah! qu'il me laisse sans vengeance, dit le vieillard: sa pitié m'est cruelle. Je ne veux que mourir en paix au sein de ma famille; et vous m'en éloignez. Où me conduisez-vous? Je suis épuisé de fatigue; et j'ai besoin de repos. Aussi vas-tu, lui dit-on, te reposer tout à ton aise, à moins que le maître du château voisin ne soit sur ses gardes, et ne soit le plus fort.

Ce château était la maison de plaisance d'un vieux courtisan appelé Bessas, qui, après avoir commandé dans Rome assiégée, et y avoir exercé les plus horribles concussions, s'était retiré avec dix mille talens (1). Bélisaire avait demandé qu'il fût puni selon les lois; mais ayant pour lui à la cour tous ceux qui n'aiment pas qu'on examine de si près les choses, Bessas ne fut point poursuivi; et il en était quitte pour vivre dans ses terres, au sein de l'opulence et de l'oisiveté.

Deux Bulgares, qu'on avait envoyés reconnaître les lieux, vinrent dire à leur chef que dans ce château ce n'étaient que festins et que réjouissances; qu'on n'y parlait que de l'infortune de Bélisaire; et que Bessas avait voulu qu'on la célébrât par une fête comme une vengeance du ciel. Ah, le lâche! s'écrièrent les Bulgares; il n'aura pas long-temps à se réjouir de tou malheur.

Bessas, au moment de leur arrivée, était à table, environné de ses complaisans; et l'un d'eux, chantant ses louanges, disait dans ses vers que le ciel avait pris soin de le justifier, en condamnant son accusateur à ne voir jamais la lumière. Quel prodige plus éclatant, ajoutait le flatteur, et quel triomphe pour l'innocence! Le ciel est juste, disait Bessas, et tôt ou tard les méchans sont punis. Il disait vrai. A l'instant même les Bulgares, l'épée à la main, entrent dans la cour du château, laissant quelques soldats autour de Bélisaire, et pénètrent avec des cris terribles jusqu'à la salle du festin. Bessas pâlit, se trouble, s'épouvante; et comme lui tous ses convives sont frappés d'un mortel effroi. Au lieu de se mettre en défense, ils tombent à genoux, et demandent la vie. On les saisit, on les fait traîner dans le lieu où était Bélisaire. Bessas, à la clarté des flambeaux, voit à cheval un vieillard aveugle; il le reconnaît, il lui tend les bras, il lui crie grâce et pitié. Le vieillard attendri, conjure les Bulgares de l'épargner lui et les siens. Point de grâce pour les méchans, lui répondit le chef: ce fut le signal du carnage; Bessas et ses convives furent tous égorgés. Aussitôt se faisant amener leurs valets, qui croyaient aller au supplice: vivez, leur dit le même, et venez nous servir; car c'est nous qui sommes vos maîtres. Alors la troupe se mit à table, et fit asseoir Bélisaire à la place de Bessas.

Bélisaire ne cessait d'admirer les révolutions de la fortune; mais ce qui venait d'arriver l'affligeait. Compagnons, dit-il aux Bulgares, vous me donnez un chagrin mortel, en faisant couler autour de moi le sang de mes compatriotes. Bessas était un avare inhumain; je l'ai vu dans Rome affamer le peuple, et vendre le pain au poids de l'or, sans pitié pour les malheureux qui n'avaient pas de quoi payer leur vie. Le ciel l'a puni; je ne le plains que

(1) Six millions.

d'avoir mérité son sort. Mais ce carnage, fait en mon nom, est une tache pour ma gloire : ou faites-moi mourir, ou daignez me promettre que rien de pareil n'arrivera tant que je serai parmi vous. Ils lui promirent de se borner au soin de leur propre défense : mais le château de Bessas fut pillé; et après y avoir passé la nuit, les Bulgares, chargés de butin, se mirent en marche avec Bélisaire.

Leur général, comblé de joie de le voir arriver dans son camp, vint au devant de lui, et le recevant dans ses bras : Viens, mon père, lui dit-il, viens voir si c'est nous qui sommes les barbares : tout t'abandonne dans ta patrie; mais tu trouveras parmi nous des amis et des vengeurs. En disant ces mots, il le conduisit par la main dans sa tente, l'invita à s'y reposer, et ordonna qu'autour de lui tout respectât son sommeil. Le soir, après un souper splendide, où le nom de Bélisaire fut célébré par tous les chefs du camp barbare, le roi s'étant enfermé avec lui : Je n'ai pas besoin, lui dit-il, de te faire sentir l'atrocité de l'injure que tu as reçue. Le crime est horrible; le châtiment doit l'être. C'est sous les ruines du trône et du palais de votre vieux tyran, sous les débris de sa ville embrasée, qu'il faut l'ensevelir avec tous ses complices. Sois mon guide, apprends-moi, magnanime vieillard, à les vaincre et à te venger. Ils ne t'ont pas ôté la lumière de l'âme, les yeux de la sagesse; tu sais les moyens de les surprendre et de les forcer dans leurs murs. Reculons au-delà des mers les bornes de leur Empire; et si, dans celui que nous allons fonder, c'est peu pour toi du second rang, partage avec moi, j'y consens, tous les honneurs du rang suprême; et que le tyran de Byzance, avant d'expirer sous nos coups, t'y voie encore une fois entrer sur un char de triomphe. Vous voulez donc, lui répondit Bélisaire, après un silence, qu'il ait eu raison de me faire crever les yeux? Il y a long-temps, seigneur, que Bélisaire a refusé des couronnes. Carthage et l'Italie m'en ont offert. J'étais dans l'âge de l'ambition; je me voyais déjà persécuté; je n'en restai pas moins fidèle à mon prince et à ma patrie. Le même devoir qui me liait, subsiste, et rien n'a pu m'en dégager. En donnant ma foi à l'empereur, j'espérais bien qu'il serait juste; mais je ne me réservai, s'il ne l'était pas, ni le droit de me défendre, ni celui de me venger. N'attendez de moi contre lui ni révolte, ni trahison. Et que vous servirait de me rendre parjure? De quel secours vous serait un vieillard privé de la lumière, et dont l'âme même a perdu sa force et son activité? Votre entreprise est au-dessus de moi, peut-être au-dessus de vous-même. Dans le relâchement des ressorts de l'Empire, il vous paraît faible; il n'est que languissant; et pour le relever, pour ranimer ses forces, il serait peut-être à souhaiter

pour lui qu'on entreprît ce que vous méditez. Cette ville, que vou croyez facile à surprendre, est pleine d'un peuple aguerri; quels hommes encore il aurait à sa tête ! Si le vieux Bélisaire e au rang des morts, Narsès est vivant; Narsès a pour rivaux d gloire, Mundus, Hermès, Salomon et tant d'autres qui ne re pirent que les combats. Non, croyez-moi, n'attendez que du temp la ruine de cet Empire. Vous y ferez quelques ravages; mai c'est la guerre des brigands; et votre âme est digne de concevoi une ambition plus noble et plus juste. L'empereur ne demand plus que des alliés et des amis : il n'est point de roi que ces titre ne doivent honorer; et il dépend de vous.... Non, reprit le Bul gare, je ne serai jamais l'ami ni l'allié d'un homme qui te doi tout, et qui t'a fait crever les yeux. Veux-tu régner avec moi être l'âme de mes conseils et le génie de mes armées? Voilà d de quoi il s'agit entre nous. Ma vie est en vos mains, dit Bélisaire mais rien ne peut me détacher de mon souverain légitime; et si dans l'état où je suis, je pouvais lui être utile, fût-ce contre vous-même, il serait aussi sûr de moi que dans le temps de mes prospérités. Voilà une étrange vertu, dit le Bulgare ! Malheur au peuple à qui elle paraît étrange, dit Bélisaire. Et ne voyez-vous pas qu'elle est le fondement de toute discipline; que nul homme, dans un Etat, n'est juge et vengeur de lui-même; et que si chacun se rendait arbitre dans sa propre cause, il y aurait autant de rebelles qu'il y aurait de mécontens? Vous, qui m'invitez à punir mon souverain d'avoir été injuste, donneriez-vous à vos soldats le droit que vous m'attribuez? Le leur donner, dit le Bulgare ! ils l'ont, sans que je le leur donne; mais c'est la crainte qui les retient. Et nous, seigneur, c'est la vertu, dit Bélisaire; et tel est l'avantage des mœurs d'un peuple civilisé, sur les mœurs d'un peuple qui ne l'est pas. Je vais vous parler avec la franchise d'un homme qui n'espère et qui ne craint plus rien. A quels sujets commandez-vous? Leur seule ressource est la guerre; et cette guerre, où ils sont nourris, leur fait négliger tous les biens de la paix, abandonner toutes les richesses du travail et de l'industrie, fouler aux pieds toutes les lois de la nature et de l'équité, et chercher dans la destruction une subsistance incertaine. Pensez avec effroi, seigneur, que pour ravager nos campagnes, il faut laisser les vôtres sans laboureurs et sans moissons; que pour nourrir une portion de l'humanité, il faut en égorger une autre; et que votre peuple lui-même arrose de son sang les pays qu'il vient désoler. Hé quoi, la guerre, dit le Bulgare, n'est-elle pas chez vous la même? Non, dit Bélisaire, et le but de nos armes, c'est la paix après la victoire, et la félicité pour gage de la paix. Il est aisé, dit le Bulgare, d'être généreux quand on est le plus fort. N'en

parlons plus. J'honore en toi, illustre et malheureux vieillard, cette fidélité digne d'un autre prix. Repose près de moi cette nuit dans ma tente : tu diras demain où tu veux que je te fasse remmener. Où l'on m'a pris, dit Bélisaire ; et il dormit tranquillement.

Le lendemain le roi des Bulgares, en prenant congé du héros, voulut le combler de présens. C'est la dépouille de ma patrie que vous m'offrez, lui dit Bélisaire ; vous rougiriez pour moi de m'en voir revêtu. Il n'accepta que de quoi se nourrir lui et son guide sur la route ; et la même escorte le remit où elle l'avait rencontré.

CHAPITRE IV.

Il n'était plus qu'à douze milles du château où sa famille s'était retirée ; mais fatigué d'une longue course, il demanda à son jeune guide s'il ne voyait pas devant lui quelque village où il pourrait se reposer. J'en vois un, lui dit celui-ci ; mais il est éloigné : faites-vous y conduire. Non, dit le héros, je l'exposerais à être pillé par ces gens-là ; et il renvoya son escorte.

Arrivé au village, il fut surpris d'entendre : *le voilà*, *c'est lui*, *c'est lui-même*. Qu'est-ce? demanda-t-il. C'est toute une famille qui vient au-devant de vous, lui répondit son conducteur. Dans ce moment un vieillard s'avance. Seigneur, dit-il à Bélisaire en l'abordant, pouvons-nous savoir qui vous êtes? Vous voyez bien, répondit Bélisaire, que je suis un pauvre, et non pas un seigneur. Un pauvre, hélas! c'est ce qui nous confond, reprit le paysan, s'il est vrai, comme on nous l'a dit, que vous soyez Bélisaire. Mon ami, lui dit le héros, parlez plus bas ; et si ma misère vous touche, donnez-moi l'hospitalité. A peine il achevait ces mots, qu'il se sentit embrasser les genoux ; mais il releva bien vite le bon homme, et se fit conduire sous son humble toit.

Mes enfans, dit le paysan à ses deux filles et à son fils, tombez aux pieds de ce héros ; c'est lui qui nous a sauvés du ravage des Huns : sans lui le toit que nous habitons aurait été réduit en cendres ; sans lui vous auriez vu votre père égorgé et vos enfans menés en esclavage ; sans lui, mes filles, vous n'auriez peut-être jamais osé lever les yeux : vous lui devez plus que la vie. Respectez-le encore davantage dans l'état où vous le voyez ; et pleurez sur votre patrie.

Bélisaire ému jusqu'au fond de l'âme, d'entendre autour de lui cette famille reconnaissante le combler de bénédictions, ne répondait à ses transports qu'en pressant tour à tour dans ses bras le père et les enfans. Seigneur, lui dirent les deux femmes, recevez aussi dans votre sein ces deux innocens dont vous êtes le second père. Nous leur rappellerons sans cesse le bonheur qu'ils

auront eu de baiser leur libérateur, et de recevoir ses caresses. A ces mots, l'une et l'autre mère lui présenta son fils, le mit sur ses genoux; et ces deux enfans souriant au héros, et lui tendant leurs faibles mains, semblaient aussi lui rendre grâces. Ah! dit Bélisaire à ces bonnes gens, me trouvez-vous encore à plaindre! et croyez-vous qu'il y ait au monde en ce moment un mortel plus heureux que moi? Mais, dites-moi qui m'a fait connaître! Hier, lui dit le père de famille, un jeune seigneur nous demanda si nous n'avions pas vu passer un vieillard qu'il nous dépeignit. Nous lui répondîmes que non. Hé bien, nous dit-il, veillez à son passage, et dites-lui qu'un ami l'attend dans le lieu où il doit se rendre. Il manque de tout; ayez soin, je vous prie, de pourvoir à tous ses besoins. A mon retour, je reconnaîtrai ce que vous aurez fait pour lui. Nous répondîmes que chacun de nous était occupé, ou du travail des champs, ou des soins du ménage, et que nous n'avions pas le loisir de prendre garde aux passans. Quittez tout plutôt, nous dit-il, que de manquer de rendre à ce vieillard ce que vous lui devez. C'est votre défenseur, votre libérateur, c'est Bélisaire enfin que je vous recommande; et il nous conta vos malheurs. A ce nom qui nous est si cher, jugez de notre impatience. Mon fils a veillé toute la nuit à attendre son général; car il a eu l'honneur de servir sous vos drapeaux, quand vous avez délivré la Thrace : mes filles, dès le point du jour, ont été sur le seuil de la porte. A la fin nous vous possédons. Disposez de nous, de nos biens; ils sont à vous. Le jeune seigneur qui vous attend vous en offrira davantage; mais tout le peu que nous avons, nous vous l'offrons au moins d'aussi bon cœur.

Tandis que le père lui tenait ce langage, le fils, debout devant le héros, le regardait d'un air pensif, les mains jointes, la tête baissée, la consternation, la pitié, et le respect sur le visage.

Mon ami, dit Bélisaire au vieillard, je vous rends grâce de votre bonne volonté. J'ai de quoi me conduire jusqu'à mon asile. Mais, dites-moi si vous êtes aussi heureux que bienfaisant. Votre fils a servi sous moi; je m'intéresse à lui. Est-il sage? Est-il laborieux? Est-il bon mari et bon père? Il fait, répondit le vieillard attendri, ma consolation et ma joie. Il s'est retiré du service, à la mort de son frère aîné, couvert de blessures honorables; il me soulage dans mes travaux; il est l'appui de ma vieillesse; il a épousé la fille de mon ami; le ciel a béni cette union. Il est vif; mais sa femme est douce. Ma fille que voilà n'est pas moins heureuse. Je lui ai donné un mari jeune, sage et homme de bien, qu'elle aime et dont elle est aimée. Tout cela travaille à l'envi, et me fait de petits neveux, dans lesquels je me vois revivre. J'approche de ma tombe avec moins de regret, en songeant qu'ils m'aime-

ront encore, et qu'ils me béniront quand je ne serai plus. Ah! mon ami, lui dit Bélisaire, que je vous porte envie. J'avais deux fils, ma plus belle espérance; je les ai vus mourir à mes côtés. Dans ma vieillesse, il ne me reste qu'une fille, hélas! trop sensible pour son malheur et pour le mien. Mais le ciel soit loué! mes deux enfans sont morts en combattant pour la patrie. Ces dernières paroles du héros achevèrent de déchirer l'âme du jeune homme qui l'écoutait.

On servit un repas champêtre : Bélisaire y répandit la joie, en faisant sentir à ces bonnes gens le prix de leur obscurité tranquille. C'est, disait-il, l'état le plus heureux, et pourtant le moins envié, tant les vrais biens sont peu connus des hommes.

Pendant ce repas, le fils de la maison, muet, rêveur, préoccupé, avait les yeux fixés sur Bélisaire, et plus il l'observait, plus son air devenait sombre et son regard farouche. Voilà mon fils, disait le vieux bon homme, qui se rappelle vos campagnes : il vous regarde avec des yeux ardens. Il a de la peine, dit le héros, à reconnaître son général. On a bien fait ce qu'on a pu, dit le jeune homme, pour le rendre méconnaissable; mais ses soldats l'ont trop présent pour le méconnaître jamais.

Quand Bélisaire prit congé de ses hôtes : Mon général, lui dit le même, permettez-moi de vous accompagner à quelques pas d'ici. Et dès qu'ils furent en chemin : Souffrez, lui dit-il, que votre guide nous devance; j'ai à vous parler sans témoin. Je suis indigné, mon général, du misérable état où l'on vous a réduit. C'est un exemple effroyable d'ingratitude et de lâcheté. Il me fait prendre ma patrie en horreur; et autant j'étais fier, autant je suis honteux d'avoir versé mon sang pour elle. Je hais les lieux où je suis né, et je regarde avec pitié les enfans que j'ai mis au monde. Hé! mon ami, lui dit le héros, dans quel pays ne voit-on jamais les gens de bien victimes des méchans? Non, dit le villageois, ceci n'a point d'exemple. Il y a dans votre malheur quelque chose d'inconcevable. Dites-moi quel en est l'auteur. J'ai une femme et des enfans; je les recommande à Dieu et à mon père; et je vais arracher le cœur au traître qui..... Ah! mon enfant, s'écria Bélisaire, en le serrant dans ses bras, la pitié t'aveugle et t'égare. Moi, je ferais d'un brave homme un perfide! d'un bon soldat un assassin! d'un père, d'un époux, d'un fils vertueux et sensible, un scélérat, un forcené? C'est alors que je serais digne de tous les maux que l'on m'a faits. Pour soulager ton père et nourrir tes enfans, tu as abandonné la défense de ta patrie; et pour un vieillard expirant, à qui ton zèle est inutile, tu veux abandonner ton père et tes enfans! Dis-moi, crois-tu qu'en me baignant dans le sang de mes ennemis, cela me rendît

la jeunesse et la vue? En serais-je moins malheureux, quand tu serais criminel? Non; mais du moins, dit le jeune homme, la mort terrible du méchant effraiera ceux qui lui ressemblent; car je le prendrai, s'il le faut, au pied du trône ou des autels, et, en lui enfonçant un poignard dans le sein, je crierai : *c'est Bélisaire que je venge*. Et de quel droit me vengerais-tu, dit le vieillard d'un ton plus imposant? Est-ce moi qui te l'ai donné, ce droit que je n'ai pas moi-même? Veux-tu l'usurper sur les lois? Qu'elles l'exercent, dit le jeune homme; on s'en reposera sur elles. Mais puisqu'elles abandonnent l'homme innocent et vertueux, qu'elles ménagent le coupable et laissent le crime impuni, il faut les abjurer, il faut rompre avec elles et rentrer dans nos premiers droits. Mon ami, reprit Bélisaire, voilà l'excuse des brigands. Un homme juste, un honnête homme gémit de voir les lois fléchir; mais il gémirait encore plus de les voir violer avec pleine licence. Leur faiblesse est un mal, mais un mal passager; et leur destruction serait une calamité durable. Tu veux effrayer les méchans, et tu vas leur donner l'exemple! Ah! bon jeune homme, veux-tu rendre odieux le noble sentiment que j'ai pu t'inspirer? Feras-tu détester cette pitié si tendre? Au nom de la vertu, que tu chéris, je te conjure de ne pas la déshonorer. Qu'il ne soit pas dit que son zèle ait armé et conduit la main d'un furieux.

Si c'était moi, dit le soldat, qu'on eût traité si cruellement, je me sentirais peut-être le courage de le souffrir; mais un grand homme! mais Bélisaire!.... Non, je ne puis le pardonner. Je le pardonne bien, moi, dit le héros. Quel autre intérêt que le mien peut t'animer à ma vengeance? Et si j'y renonce, est-ce à toi d'aller plus loin que je ne veux? Apprends que si j'avais voulu laver dans le sang mon injure, des peuples se seraient armés pour servir mon ressentiment. J'obéis à ma destinée; imite-moi : ne crois pas savoir mieux que Bélisaire ce qui est honnête et légitime; et si tu te sens le courage de braver la mort, garde cette vertu pour servir au besoin ton prince et ton pays.

A ces mots, l'ardeur du jeune homme tomba comme étouffée par l'étonnement et l'admiration. Pardonnez-moi, lui dit-il, mon général, un emportement dont je rougis. L'excès de vos malheurs a révolté mon âme; en condamnant mon zèle, vous devez l'excuser. Je fais plus, reprit Bélisaire, je l'estime, comme l'effet d'une âme forte et généreuse. Permets-moi de le diriger; ta famille a besoin de toi, je veux que tu vives pour elle; mais c'est à tes enfans qu'il faut recommander les ennemis de Bélisaire. Nommez-les moi, dit le jeune homme avec ardeur; je vous réponds que mes enfans les haïront dès le berceau. Mes ennemis, dit le héros, sont les Scythes, les Huns, les Bulgares, les Escla-

ons, les Perses, tous les ennemis de l'Etat. Homme étonnant! s'écria le villageois, en se prosternant à ses pieds. Adieu, mon ami, lui dit Bélisaire en l'embrassant : il y a des maux inévitables ; et tout ce que peut l'homme juste, c'est de ne pas mériter les siens. Si jamais l'abus du pouvoir, l'oubli des lois, la prospérité des méchans t'irrite, pense à Bélisaire. Adieu.

CHAPITRE V.

Sa constance allait être mise à une épreuve bien pénible ; et il est temps de dire ce qui s'était passé depuis son emprisonnement.

La nuit qu'il fut enlevé, et traîné dans les fers comme un criminel d'Etat, l'épouvante et la désolation se répandirent dans son palais. Le réveil d'Antonine sa femme, et d'Eudoxe sa fille unique, fut le tableau le plus touchant de la douleur et de l'effroi. Antonine enfin revenue de son égarement, et se rappelant les bontés dont l'honorait l'impératrice, se reprocha comme une faiblesse la frayeur qu'elle avait montrée. Admise à la familiarité la plus intime de Théodore, compagne de tous ses plaisirs, elle était sûre de son appui, ou plutôt elle croyait l'être. Elle se rendit donc à son lever ; et en présence de toute la cour : Madame, lui dit-elle, en se jetant à ses genoux, si Bélisaire a eu plus d'une fois le bonheur de sauver l'empire, il demande, pour récompense, que le crime qu'on lui impute lui soit déclaré hautement, et qu'on oblige ses ennemis à l'accuser en face au tribunal de l'empereur. La liberté de les confondre est la seule grâce qui soit digne de lui. Théodore lui fit signe de se lever, et lui répondit avec un front de glace : Si Bélisaire est innocent, il n'a rien à craindre; s'il est coupable, il connaît assez la clémence de son maître, pour savoir comment le fléchir. Allez, madame, je n'oublierai point que vous avez eu part à mes bontés. Ce froid accueil, ce congé brusque avait accablé Antonine. Pâle et tremblante elle s'éloigna, sans que personne osât lever les yeux sur elle; et Barsamès, qu'elle rencontra, passait lui-même sans la voir, si elle ne l'eût abordé. C'était l'intendant des finances, le favori de Théodore. Antonine le supplia de vouloir bien lui dire quel était le crime dont on accusait Bélisaire. Moi, madame, lui dit-il? je ne sais rien, je ne puis rien, je ne me mêle de rien, que de mon devoir. Si chacun en faisait autant, tout le monde serait tranquille.

Ah! le complot est formé, dit-elle ; et Bélisaire est perdu. Plus loin elle rencontra un homme qui lui devait sa fortune, et qui la veille lui était tout dévoué. Elle veut lui parler ; mais sans daigner

l'entendre, je sais vos malheurs, lui dit-il, et j'en suis désolé; mais pardon : j'ai une grâce à solliciter; je n'ai pas un moment à perdre. Adieu, madame; personne au monde ne vous est plus attaché que moi. Elle alla retrouver sa fille; et une heure après on lui annonça qu'il fallait sortir de la ville, et se rendre à ce vieux château, qui fut marqué pour leur exil.

La vue de ce château solitaire et ruiné, où Antonine se voyait comme ensevelie, acheva de la désoler. Elle y tomba malade en arrivant; et l'âme sensible d'Eudoxe fut déchirée entre un père accusé, détenu dans les fers, livré en proie à ses ennemis, et une mère dont la vie, empoisonnée par le chagrin, n'annonçait plus qu'une mort lente. Les jours, les plus beaux jours de cette aimable fille étaient remplis par les tendres soins qu'elle rendait à sa mère; ses nuits se passaient dans les larmes; et les momens que la nature en dérobait à la douleur, pour les donner au sommeil, étaient troublés par d'effroyables songes. L'image de son père au fond d'un cachot, courbé sous le poids de ses fers, la poursuivait sans cesse; et les funestes pressentimens de sa mère redoublaient encore sa frayeur.

La connaissance profonde et terrible qu'Antonine avait de la cour, lui faisait voir la haine et la rage déchaînées contre son époux. Quel triomphe, disait-elle, pour tous ces lâches envieux, que depuis tant d'années le bonheur d'un homme vertueux humilie et tourmente, quel triomphe pour eux de le voir accablé! Je me peins le sourire de la malignité, l'air mystérieux de la calomnie, qui feint de ne pas dire tout ce qu'elle sait, et semble vouloir ménager l'infortuné qu'elle assassine. Ces vils flatteurs, ces complaisans si bas, je les vois tous, je les entends insulter à notre ruine. O ma fille! dans ton malheur tu as du moins la consolation de n'avoir point de reproche à te faire; et moi, j'ai à rougir de mon bonheur passé, plus que de mes calamités présentes. Les sages leçons de ton père m'importunaient; il avait beau me recommander de fuir les piéges de la cour, de mettre ma gloire et ma dignité dans des mœurs simples et modestes, de chercher la paix et le bonheur dans l'intérieur de ma maison, et de renoncer à un esclavage dont la honte serait le prix; j'appelais humeur sa triste prévoyance, je m'en plaignais à ses ennemis. Quel égarement! quel affreux retour! C'est un coup de foudre qui m'éclaire; je ne vois l'abîme qu'en y tombant. Si tu savais, ma fille, avec quelle froideur l'impératrice m'a renvoyée, elle à qui mon âme était asservie, elle dont les fantaisies étaient mes seules volontés! Et cette cour, qui la veille me souriait d'un air si complaisant!... Ames cruelles et perfides! Aucun, dès qu'on m'a vu sortir, les yeux baissés et pleins de larmes, aucun n'a daigné m'aborder. Le

malheur est pour eux comme une peste, qui les fait reculer d'effroi.

Telles étaient les réflexions de cette femme, que sa chute, en la détrompant de la cour, n'en avait pas détachée, et qui aimait encore ce qu'elle méprisait.

Un an écoulé, rien ne transpirait du procès de Bélisaire. On avait découvert une conspiration ; on l'accusait de l'avoir tramée ; et la voix de ses ennemis, qu'on appelait la voix publique, le chargeait de cet attentat. Les chefs, obstinés au silence, avaient péri dans les supplices, sans nommer l'auteur du complot ; c'était la seule présomption que l'on eût contre Bélisaire : aussi, manque de preuve, le laissait-on languir ; et l'on espérait que sa mort dispenserait de le convaincre. Cependant ceux de ses vieux soldats qui étaient répandus parmi le peuple, redemandaient leur général, et répondaient de son innocence. Ils soulevèrent la multitude, et menacèrent de forcer les prisons, s'il n'était mis en liberté. Ce soulèvement irrita l'empereur ; et Théodore ayant saisi l'instant où la colère le rendait injuste : Eh bien, dit-il, qu'on le leur rende, mais hors d'état de les commander. Ce conseil affreux prévalut : ce fut l'arrêt de Bélisaire.

Dès que le peuple le vit sortir de sa prison, les yeux crevés, ce ne fut qu'un cri de douleur et de rage. Mais Bélisaire l'apaisa. Mes enfans, leur dit-il, l'empereur a été trompé : tout homme est sujet à l'être : il faut le plaindre et le servir. Mon innocence est le seul bien qui me reste ; laissez-la moi. Votre révolte ne me rendrait pas ce que j'ai perdu ; elle m'ôterait ce qui me console de cette perte. Ces mots calmèrent les esprits. Le peuple offrit à Bélisaire tout ce qu'il possédait ; Bélisaire lui rendit grâce. Donnez-moi seulement, dit-il, un de vos enfans, pour me conduire où ma famille m'attend.

Son aventure avec les Bulgares l'ayant détourné de sa route, Tibère l'avait devancé. Le bruit d'un char, dans la cour du château, avait fait tressaillir Antonine et Eudoxe : celle-ci avait accouru, le cœur saisi et palpitant ; mais, hélas ! au lieu de son père, ne voyant qu'un jeune inconnu, elle retourne vers sa mère. Ce n'est pas lui, dit-elle en soupirant.

Un vieux domestique de la maison, appelé Anselme, ayant abordé Tibère, Tibère lui demande si ce n'est point là que Bélisaire est retiré. C'est ici que sa femme et sa fille l'attendent, répondit le fidèle Anselme ; mais leur espérance est tous les jours trompée. Eh ! plût au ciel moi-même être à sa place, et le savoir en liberté. Il est en liberté, lui dit Tibère ; il vient, vous l'allez bientôt voir ; il devrait même être arrivé. — Ah ! venez donc, venez donner cette bonne nouvelle à sa famille. Je vais vous an-

noncer. Madame, s'écria-t-il en courant vers Antonine, réjouissez-vous : mon bon maître est vivant ; il est libre ; il vous est rendu. Un jeune homme est là qui l'assure, et qui croyait le retrouver ici. A ces mots, toutes les forces d'Antonine se ranimèrent. Où est-il cet étranger, ce mortel généreux, qui s'intéresse à nos malheurs? Qu'il vienne, ah ! qu'il vienne, dit-elle. Non, plus de malheurs, s'écria Eudoxe en se jetant sur le lit de sa mère, et en la pressant dans ses bras. Mon père est vivant; il est en liberté ; nous l'allons revoir. Ah, ma mère ! oublions nos peines : le ciel nous aime ; il nous réunit.

Me rendez-vous la vie, demanda Antonine à Tibère ? Est-il bien vrai que mon époux triomphe de ses ennemis? Le jeune homme, pénétré de douleur de n'avoir à leur donner qu'une fausse joie, répondit qu'en effet Bélisaire était libre, qu'il l'avait vu, qu'il lui avait parlé ; et que le croyant rendu auprès de sa famille, il venait lui offrir les services d'un bon voisin.

Eudoxe, qui avait les yeux attachés sur Tibère, fut frappée de l'air de tristesse qu'il tâchait de dissimuler. Vous portez, lui dit-elle, dans notre exil la plus douce consolation ; et loin de jouir du bien que vous nous faites, vous semblez renfermer quelque chagrin profond ! Est-ce notre misère qui vous afflige? Ah ! que mon père arrive, qu'il rende la santé à cette moitié de lui-même; et vous verrez si l'on a besoin de richesse pour être heureux.

La nature dans ces momens est si touchante par elle-même, qu'Eudoxe n'eut besoin que de ses sentimens pour attendrir et pour charmer Tibère. Il ne vit point si elle était belle ; il ne vit qu'une fille vertueuse et tendre, que son courage, sa piété, son amour pour son père élevait au-dessus du malheur. Ne prenez point, madame, lui dit-il, ce sentiment que je ne puis cacher pour une pitié offensante. Dans quelque état que Bélisaire et sa famille soient réduits, leur infortune même sera digne d'envie. Que parlez-vous d'infortune, reprit la mère? Si on a rendu à mon époux la liberté, on a reconnu son innocence; il faut donc qu'il soit rétabli dans ses honneurs et dans ses biens.

Madame, lui dit Tibère, ce serait vous préparer une surprise trop cruelle, que de vous flatter sur sa situation. Il n'a dû sa délivrance qu'à l'amour du peuple. C'est à la crainte d'un soulèvement qu'on a cédé ; mais en y cédant, on a renvoyé Bélisaire aussi malheureux qu'il était possible.

N'importe, ma mère, il est vivant, reprit la sensible Eudoxe ; et pourvu qu'on nous laisse ici un peu de terre à cultiver, nous ne serons pas plus à plaindre que tous ces villageois que je vois dans les champs. O ciel ! la fille de Bélisaire, s'écria le jeune homme, serait réduite à cet indigne état ! Indigne ! et pourquoi, lui dit-

elle ? Il n'était pas indigne des héros de Rome vertueuse et libre. Bélisaire ne rougira point d'être l'égal de Régulus. Ma mère et moi, depuis notre exil, nous avons appris les détails et les petits travaux du ménage ; mon illustre père sera vêtu d'un habit filé de ma main.

Tibère ne pouvait retenir ses larmes, en voyant la joie vertueuse et pure qui remplissait le cœur de cette aimable fille. Hélas! disait-il en lui-même, quel coup terrible va la tirer de cette douce illusion ! et les yeux baissés, il restait devant elle dans le silence de la douleur.

CHAPITRE VI.

Bélisaire, en ce moment même, entrait dans la cour du château. Le fidèle Anselme le voit, s'avance, reconnaît son maître, et, transporté de joie, court au-devant de lui. Mais tout à coup s'apercevant qu'il est aveugle : O ciel, dit-il, ô mon bon maître ! est-ce pour vous revoir dans cet état que le pauvre Anselme a vécu ! A ces paroles entrecoupées de sanglots, Bélisaire reconnaît Anselme, qui, prosterné, embrasse ses genoux. Il le relève, il l'exhorte à modérer sa douleur, et se fait conduire vers sa femme et sa fille.

Eudoxe en le voyant ne fait qu'un cri, et tombe évanouie : Antonine, qu'une fièvre lente consumait, comme je l'ai dit, fut tout à coup saisie du plus violent transport. Elle s'élance de son lit avec les forces que donne la rage, et s'arrachant des bras de Tibère et de la femme qui la gardait, elle veut se précipiter. Eudoxe, ranimée à la voix de sa mère, accourt, la saisit et l'embrasse. Ma mère, dit-elle ; ah, ma mère ! ayez pitié de moi. Laissez-moi mourir, s'écriait cette femme égarée. Je ne vivrais que pour le venger, que pour aller leur arracher le cœur. Les monstres ! voilà sa récompense ! Sans lui, vingt fois ils auraient été ensevelis sous les cendres de leur palais. Son crime est d'avoir prolongé leur odieuse tyrannie.... Il en est puni ; les peuples sont vengés.... Quelle férocité ! Quelle horrible bassesse !.... Leur appui ! leur libérateur !.... Cour atroce ! conseils de tigres !..... O ciel ! est-ce ainsi que tu es juste ? Vois qui tu permets qu'on opprime ; vois qui tu laisses prospérer.

Antonine, dans ses transports, tantôt s'arrachait les cheveux et se déchirait le visage ; tantôt ouvrant ses bras tremblans, elle courait vers son époux, le pressait dans son sein, l'inondait de ses larmes ; et tantôt repoussant sa fille avec effroi : Meurs, lui

disait-elle, il n'y a dans la vie de succès que pour les méchans de bonheur que pour les infâmes.

De cet accès, elle tomba dans un abattement mortel; et ces violens efforts de la nature ayant achevé de l'affaiblir, elle expira quelques heures après.

Un vieillard aveugle, une femme morte, une fille au désespoir des larmes, des cris, des gémissemens, et pour comble de maux l'abandon, la solitude et l'indigence, tel est l'état où la fortune présente aux yeux de Tibère une maison trente ans comblée de gloire et de prospérité. Ah! dit-il, en se rappelant les paroles d'un sage, voilà donc le spectacle auquel Dieu se complaît, l'homme juste luttant contre l'adversité, et la domptant par son courage!

Bélisaire laissa un libre cours à la douleur de sa fille, et lui-même il s'abandonna à toute son affliction; mais après avoir payé à la nature le tribut d'une âme sensible, il se releva de son accablement avec la force d'un héros.

Eudoxe étouffait ses sanglots de peur de redoubler la douleur de son père. Mais le vieillard qui l'embrassait se sentait baigné de ses pleurs. Tu te désoles, ma fille, lui dit-il, de ce qui doit nous affermir, et nous élever au-dessus des disgrâces. Après avoir expié les erreurs de sa vie, ta mère jouit d'une éternelle paix; et c'est elle à présent qui nous plaint d'être obligés de lui survivre. Cette froide immobilité, où elle laisse sa dépouille, annonce le calme où son âme est plongée. Vois comme tous les maux d'ici-bas sont vains: un souffle, un instant les dissipe. La cour et l'empire ont disparu aux yeux de ta mère; et du sein de son Dieu, elle ne voit ce monde que comme un point dans l'immensité. Voilà ce qui fait, dans le malheur, la consolation et la force du sage. — Ah! donnes-la moi, cette force que la nature me refuse, pour résister à tant de maux. J'aurais supporté la misère; mais voir une mère adorée mourir de douleur dans mes bras! Vous voir, mon père, dans l'horrible état où la cruauté des hommes vous a mis! Ma fille, lui dit le héros, en me privant des yeux, ils n'ont fait que ce que la vieillesse ou la mort allait faire; et quant à ma fortune, tu en aurais mal joui, si tu ne sais pas t'en passer. Ah! le ciel m'est témoin, dit-elle, que ce n'est pas sa perte qui m'afflige. Ne t'afflige donc plus de rien, lui dit son père; et de sa main lui essuya ses pleurs.

Bélisaire instruit qu'un jeune inconnu attendait le moment de lui parler, le fit venir, et lui demanda ce qui l'amenait. Ce n'est pas le moment, lui dit Tibère, de vous offrir des consolations. Illustre et malheureux vieillard, je respecte votre douleur, je la partage, et je demande au ciel qu'il me permette de l'adoucir.

Jusque-là, je n'ai qu'à mêler mes larmes à celles que je vois répandre.

Bientôt vint le moment de rendre à Antonine les devoirs de la sépulture; et Bélisaire, appuyé sur sa fille, accompagna le corps de sa femme au tombeau. La douleur du héros était celle d'un sage : elle était profonde, mais sans éclat, et soutenue de majesté. Sur son visage était peint le deuil, mais un deuil silencieux et grave. Son front élevé, sans défier le sort, semblait s'exposer à ses coups.

Tibère lui-même assista à cette triste cérémonie. Il fut témoin des regrets touchans qu'Eudoxe donnait à sa mère, et il en revint pénétré.

Bélisaire alors s'adressant à lui : Brave jeune homme, lui dit-il, c'est vous, je le vois, qui avez pris soin de me recommander sur la route; apprenez-moi qui vous êtes, et ce qui peut m'attirer cet empressement généreux. Je m'appelle Tibère, répondit le jeune homme : j'ai servi sous Narsès en Italie; j'ai fait depuis la guerre de Colchide. Je suis l'un de ces chasseurs à qui vous avez demandé l'asile, et dont vous avez si bien réprimé l'imprudence. Je n'ai pas eu de paix avec moi-même, que je ne sois venu vous demander pardon, et une grâce encore plus chère. Je suis riche : c'est un malheur, peut-être; mais si vous vouliez, ce serait un bien. J'ai près d'ici une maison de campagne; et toute mon ambition serait de la consacrer, en en faisant l'asile d'un héros. Ma tendre vénération pour vous est un titre si simple, que je n'oserais m'en prévaloir : il suffit d'aimer la patrie, pour partager la disgrâce de Bélisaire, et pour chercher à l'adoucir. Mais un intérêt digne de vous toucher, c'est le mien, c'est celui d'un jeune homme, qui désire passionnément d'être admis dans l'intimité d'un héros, et de puiser dans son âme, comme à la source de la sagesse, de la gloire et de la vertu.

Vous honorez trop ma vieillesse, lui répondit Bélisaire; mais je reconnais une belle âme à la sensibilité que vous me témoignez pour mon malheur. Dans ce moment, je désire d'être seul avec moi-même : mon âme ébranlée a besoin de se raffermir en silence; mais pour l'avenir, j'accepte une partie de ce que vous me proposez, le plaisir de vivre en bons voisins, et de communiquer ensemble. J'aime la jeunesse : l'âme encore neuve dans cet âge heureux, est susceptible des impressions du bien; elle s'enflamme, et s'élève au grand; et rien encore ne la retient captive. Venez me voir, je serai bien aise de converser avec vous.

Si vous me croyez digne de ce commerce, reprit Tibère, pourquoi ne le serais-je pas de vous posséder tout-à-fait? Mes aïeux seront honorés de voir leur héritage devenir votre bien, et leur

demeure votre asile. Vous y serez révéré, servi avec un saint respect par tout ce qui m'environne ; et c'est à mon exemple qu'on s'empressera de remplir ce pieux devoir.

Jeune homme, lui dit Bélisaire, vous êtes bon ; mais ne faisons point d'imprudence. Dites-moi (car il y a dix ans que je vis éloigné du monde) quel est l'état de votre père, et quelles vues il a sur vous. Nous sommes issus, lui dit Tibère, de l'une de ces familles que Constantin appela de Rome, et qu'il combla de bienfaits. Mon père a servi sous le règne de Justin, avec assez de distinction. Il était estimé et chéri de son maître. Sous le nouveau règne, on obtint sur lui des préférences qu'il croyait injustes ; il se retira ; il s'en est repenti, et il a pour moi l'ambition qu'il n'eut pas assez pour lui-même. Il suffit, lui dit Bélisaire : je ne veux mettre aucun obstacle à l'avancement de son fils. En suivant le mouvement de votre cœur, vous ne sentez que le plaisir d'être généreux ; et en effet, c'est une douce chose ; mais je vois pour vous le danger de vous envelopper dans la disgrâce d'un proscrit. Mon ami, que la cour ait raison, ou qu'elle ait tort, elle ne revient pas. Elle oublie un coupable qu'elle a puni ; mais elle hait toujours un innocent qu'elle a sacrifié : car son nom seul est un reproche, et son existence pèse, comme un remords, à ses persécuteurs.

Je me charge, dit le jeune homme, de justifier ma conduite. L'empereur a pu se laisser tromper ; mais il suffira qu'on l'éclaire.

Il ne faut pas même y penser, dit le héros. Le mal est fait : puisse-t-il l'oublier, pour le repos de sa vieillesse !

Hé bien donc, insista Tibère, soyez encore plus généreux : épargnez-lui le reproche éternel de vous avoir laissé languir dans la misère. L'indigne état où je vous vois, est un spectacle déshonorant pour l'humanité, honteux pour le trône, révoltant pour les gens de bien, et décourageant pour vos pareils.

Ceux qu'il découragera, répondit Bélisaire, ne seront point mes pareils. Je crois au surplus, comme vous, que mon état peut inspirer l'indignation avec la pitié. Un pauvre aveugle ne fait point d'ombrage, et peut faire compassion. Aussi mon dessein est-il de me cacher ; et si je me suis fait connaître à vos compagnons, c'est un mouvement d'impatience contre de jeunes étourdis, qui m'a fait commettre cette imprudence. Ce sera la dernière de ma vie ; et mon asile sera mon tombeau. Adieu. L'empereur peut ne pas savoir que les Bulgares sont dans la Thrace ; ne négligez pas de l'en faire avertir.

Le jeune homme se retira bien affligé de n'avoir pas mieux réussi, et il rendit à l'empereur ce que lui avait dit Bélisaire. Justinien fit marcher quelques troupes ; et peu de jours après on l'assura que les Bulgares avaient été chassés. A présent, dit-il à

Tibère, nous pouvons aller sans danger voir ce malheureux vieillard. Je passerai pour votre père ; et vous aurez soin de ne rien dire qui puisse le désabuser. Une maison de plaisance, à moitié chemin de la retraite de Bélisaire, fut le lieu d'où l'empereur, se dérobant aux yeux de sa cour, alla le voir le lendemain.

CHAPITRE VII.

Voilà donc où habite celui qui m'a rendu tant de fois vainqueur, dit Justinien en avançant sous un vieux portique en ruine ! Bélisaire, à leur arrivée, se leva pour les recevoir. L'empereur, en voyant ce vieillard vénérable dans l'état où il l'avait mis, fut pénétré de honte et de remords. Il jeta un cri de douleur, et s'appuyant sur Tibère, il se couvrit les yeux avec ses mains, comme indigne de voir le jour que Bélisaire ne voyait plus. Quel cri viens-je d'entendre, demanda le vieillard ? C'est mon père que je vous amène, dit Tibère, et que votre malheur touche sensiblement. Où est-il, reprit Bélisaire, en tendant les mains ? Qu'il approche, et que je l'embrasse ; car il a un fils vertueux. Justinien fut obligé de recevoir les embrassemens de Bélisaire ; et se sentant pressé contre son sein, il fut si violemment ému, qu'il ne put retenir ses sanglots et ses larmes. Modérez, lui dit le héros, cet excès de compassion : je ne suis peut-être pas aussi malheureux qu'il vous semble. Parlons de vous et de ce jeune homme, qui vous donnera de la consolation dans vos vieux ans. Oui, dit l'empereur, en s'interrompant à chaque mot ; oui.... si vous daignez me permettre.... qu'il vienne recueillir les fruits de vos leçons. Et que lui apprendrais-je, dit le vieillard ; qu'un père sage et homme de bien n'ait pu lui apprendre avant moi ? Ce que peut-être je connais le moins, dit l'empereur, c'est la cour, c'est le pays où il doit vivre ; et depuis long-temps j'ai si peu communiqué avec des hommes, que le monde est pour moi presque aussi nouveau que pour lui. Mais vous, qui avez vu les choses sous tant de faces diverses, de quel secours ne lui serez-vous pas, si vous voulez bien l'éclairer ? S'il voulait apprendre à fixer la fortune, dit Bélisaire, il s'adresserait mal, comme vous voyez ; mais s'il ne veut être qu'un homme de bien à ses périls et risques, je puis lui être de quelque utilité. Il est bien né, c'est l'essentiel. Il est vrai, dit Justinien, que sa noblesse est ancienne. — Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire ; mais cela même est un avantage, pourvu qu'on n'en abuse pas. Savez-vous, jeune homme, poursuivit Bélisaire, ce que c'est que la noblesse ? Ce sont des avances

que la patrie vous fait, sur la parole de vos ancêtres, en attendant que vous soyez en état de faire honneur à vos garans. Et ces avances, dit l'empereur, sont quelquefois bien hasardées ! N'importe, reprit le vieillard, ce n'en est pas moins une très-belle institution. Je crois voir, lorsqu'un enfant de noble origine vient au monde, faible, nu, indigent, imbécile comme le fils d'un laboureur ; je crois voir la patrie qui va le recevoir, et qui lui dit : Enfant, je vous salue, vous qui me serez dévoué, vous qui serez vaillant, généreux, magnanime comme vos pères. Ils vous ont laissé leur exemple ; j'y joins leurs titres et leur rang : double raison pour vous d'acquérir leurs vertus. Avouez, continua le vieillard, que parmi les actes les plus solennels, il n'y a rien de plus magnifique. Cela l'est trop, dit Justinien. Quand on veut élever les âmes, dit Bélisaire, il faut en agir grandement. Et puis, croyez-vous qu'il n'y ait pas de l'économie dans cette magnificence ? Ah ! quand elle ne produirait que deux ou trois grands hommes par génération, l'Etat n'aurait pas à se plaindre ; il serait bien dédommagé. Mon ami, dit-il au jeune homme, il faut que vous soyez un de ceux qui le dédommagent. Là, s'adressant à l'empereur : Vous m'avez permis, lui dit-il, de lui parler en père ? Ah ! je vous en conjure, lui dit Justinien. Hé bien, mon fils, commencez donc par vous persuader que la noblesse est comme la flamme qui se communique, mais qui s'éteint dès qu'elle manque d'aliment. Souvenez-vous de votre naissance, puisqu'elle impose des devoirs ; souvenez-vous de vos aïeux, puisqu'ils sont pour vous des exemples ; mais gardez-vous de croire que la nature vous ait transmis leur gloire comme un héritage, dont vous n'ayez plus qu'à jouir : gardez-vous de cet orgueil impatient et jaloux, qui, sur la foi d'un nom, prétend que tout lui cède, et s'indigne des préférences que le mérite obtient sur lui. Comme l'ambition a un faux air de noblesse, elle se glisse aisément dans le cœur d'un homme bien né ; mais cette passion, dans ses excès, a sa bassesse tout comme une autre. Elle se croit haute, parce qu'elle range au-dessous d'elle tous les devoirs de l'honnête homme ; et si vous voulez savoir ce qu'elle en fait, regardez un oiseau de proie, planer le matin sur la campagne, et choisir d'un œil avide entre mille animaux tremblans, celui dont il lui plaira de faire sa pâture : c'est ainsi que l'ambition délibère à son réveil, pour savoir de quelle vertu elle fera sa victime. Ah ! mon ami, la personnalité, ce sentiment si naturel, devient atroce dans un homme public, sitôt qu'elle est passionnée. J'ai vu des hommes qui, pour s'avancer, auraient jeté au hasard le salut d'une armée et le sort d'un empire. Envieux des succès qui ne leur sont pas dus, ils ont toujours peur qu'on ne leur enlève l'honneur d'une action d'éclat : s'ils osaient même, ils

traient échouer celle dont ils n'ont pas la gloire : le bien public est un malheur pour eux, s'il ne leur est pas attribué. Voilà l'espèce d'hommes la plus dangereuse, soit dans les conseils, soit dans les armées. L'homme de bien fait son devoir sans regarder autour de lui. Dieu et son âme sont les témoins dont il va mériter l'aveu. Une bonne volonté franche, un courage délibéré, un zèle prompt à concourir au bien, voilà les signes d'une grande âme. L'envie, la vanité, l'orgueil, tout cela est petit et lâche. C'est peu même de ne pas prétendre à ce que vous ne méritez pas; il faut savoir renoncer d'avance à ce que vous mériterez : il faut supposer votre souverain sujet à se tromper, car il est homme ; regarder comme très-possible que votre patrie et votre siècle vous jugent aussi mal que lui, et que l'avenir ne soit pas plus juste. Alors il faut vous consulter, et vous demander à vous-même : Si j'étais réduit au sort de Bélisaire, m'en consolerais-je avec mon innocence et le souvenir d'avoir fait mon devoir ? Si vous n'avez pas cette résolution bien décidée et bien affermie, vivez obscur : vous n'avez pas de quoi soutenir votre nom.

Ah ! c'est trop exiger des hommes, reprit Justinien avec un profond soupir ; et votre exemple est effrayant. Il est effrayant au premier coup d'œil, dit le vieillard, mais beaucoup moins quand on y pense. Car enfin, supposons que la guerre, la maladie, ou la vieillesse m'eût privé de la vue, ce serait un accident tout naturel, dont vous ne seriez point frappé. Eh quoi ! les vices de l'humanité ne sont-ils pas dans l'ordre des choses, comme la peste qui a désolé l'empire? Qu'importe l'instrument que la nature emploie à nous détruire ? La colère d'un empereur, la flèche d'un ennemi, un grain de sable, tout est égal (1). En s'exposant sur la scène du monde, il faut s'attendre à ses révolutions. Vous-même, en destinant votre fils au métier des armes, n'avez-vous pas prévu pour lui mille événemens périlleux ? Eh bien, comptez-y les assauts de l'envie, les embûches de la trahison, les traits de l'imposture et de la calomnie ; et si votre fils arrive à mon âge sans y avoir succombé, vous trouverez qu'il a eu du bonheur : tout est compensé dans la vie. Vous ne me voyez qu'aveugle et pauvre, et retiré dans une masure ; mais rappelez-vous trente ans de victoires et de prospérités, et vous souhaiterez à votre fils le destin de Bélisaire. Allons, mon voisin, un peu de fermeté : vous avez les alarmes d'un père ; mais je me flatte que votre fils me fait encore l'honneur de me porter envie. Assurément, s'écria Tibère ! Mais, c'est bien moins à vos prospérités, dit l'empereur, qu'il

(1) *Democritum pediculi, Socratem aliud pediculorum genus, nequissimi bipedes interemerunt. Quorsum hæc? Ingressus es vitam ; navigasti ; vectus es ; discede.* M. Antonin. Imper. *de se ipso.* Lib. 3.

doit porter envie, qu'à ce courage avec lequel vous soutenez l'a versité. Du courage, il en faut sans doute, dit Bélisaire; et il suffit pas d'avoir celui d'affronter la mort : c'est la bravoure d'u soldat. Le courage d'un chef consiste à s'élever au-dessus de to les événemens. Savez-vous quel est pour moi le plus courageu des hommes? Celui qui persiste à faire son devoir, même a péril, aux dépens de sa gloire, ce sage et ferme Fabius, qu laisse parler avec mépris de sa lenteur, et ne change point de con duite; et non ce faible et vain Pompée, qui aime mieux hasarde le sort de Rome et de l'univers, que d'essuyer une raillerie. Dan mes premières campagnes contre les Perses, les mauvais propos des étourdis de mon armée me firent donner une bataille, que je ne devais ni ne voulais risquer; je la perdis : je ne me le pardonnerai jamais. Celui qui fait dépendre sa conduite de l'opinion, n'est jamais sûr de lui-même. Et où en serions-nous, si, pour être honnêtes gens, il fallait attendre un siècle impartial et un prince infaillible? Allez donc ferme devant vous. La calomnie et l'ingratitude vous attendent peut-être au bout de la carrière; mais la gloire y est avec elles; et si elle n'y est pas, la vertu la vaut bien. N'ayez pas peur que celle-ci vous manque : dans le sein même de la misère et de l'humiliation, elle vous suivra. Eh, mon ami! si vous saviez combien un sourire de la vertu est plus touchant que toutes les caresses de la fortune!

Vous me pénétrez, dit Justinien attendri et confondu. Que mon fils est heureux de pouvoir de bonne heure recueillir ces hautes leçons! Ah! pourquoi cette école n'est-elle pas celle des souverains! Laissons les souverains, dit Bélisaire : ils sont plus à plaindre que nous. Ils ne sont à plaindre, dit Justinien, que parce qu'ils n'ont point d'amis, ou qu'ils n'en ont pas d'assez éclairés, d'assez courageux pour leur servir de guides. Mon fils est né pour vivre à la cour : peut-être un jour, admis dans les conseils, ou dans l'intimité du prince, aura-t-il lieu de faire usage de vos leçons pour le bonheur du monde; ne dédaignez pas d'agrandir son âme, en l'élevant à la connaissance de l'art sublime de régner. Instruisez-le, comme vous voudriez que fût instruit l'ami d'un monarque. Justinien va descendre au tombeau; mais son successeur, plus heureux que lui, aura peut-être pour ami le disciple de Bélisaire. Hélas! dit le vieillard, que ne puis-je encore une fois être utile à ma patrie! Mais ce que l'expérience et la réflexion m'ont fait voir, serait pris pour les songes de la vieillesse. Et en effet, dans la spéculation tout s'arrange le mieux du monde: les difficultés s'aplanissent; les circonstances naissent à propos et se combinent à souhait; on fait tout ce qu'on veut des hommes et des choses; soi-même on se suppose exempt de passions et de

blesses, toujours éclairé, toujours sage, aussi ferme que modéré. Douce et trompeuse illusion, qu'une légère épreuve aurait bientôt détruite, si l'on tenait en main les rênes d'un Etat! Cette illusion même a son utilité, dit le jeune homme; car la chimère du mieux possible devient le modèle du bien. Je le souhaite, dit Bélisaire, mais je n'ose l'espérer. Le plus mauvais état des choses trouve partout des partisans intéressés à le maintenir. Et moi je vous réponds, dit l'empereur, que les fruits de votre sagesse ne seront point perdus, si vous les confiez au zèle de mon fils. Vous méritez, dit le héros, que je vous parle à cœur ouvert; mais j'exige votre parole de ne rien divulguer, sous ce règne, de mes entretiens avec vous. Pourquoi? demanda Justinien. Pour ne pas affliger de mes tristes réflexions, dit Bélisaire, un vieillard qui ne sent que trop les maux qu'il ne peut réparer. Tel fut leur premier entretien.

Quelle honte pour moi, disait l'empereur en s'en allant, d'avoir méconnu un tel homme! Mon cher Tibère, voilà comme on nous trompe, comme on nous rend injustes malgré nous.

La nuit, le jour suivant, il ne vit dans sa cour que l'image de Bélisaire; et vers le soir, à la même heure, il revint nourrir sa douleur.

CHAPITRE VIII.

Bélisaire se promenait avec son guide sur la route. Dès que l'empereur l'aperçut, il descendit de son char; et en l'abordant: Vous nous trouvez plongés, lui dit-il, dans de sérieuses réflexions. Frappé de l'injustice que l'on a fait commettre au malheureux vieillard qui vous a condamné, je méditais avec mon fils sur les dangers du rang suprême; et je lui disais qu'il était bien étrange qu'une multitude d'hommes libres eût jamais pu s'accorder à remettre son sort dans les mains d'un seul homme, d'un homme faible et fragile comme eux, facile à surprendre, sujet à se tromper, et en qui l'erreur d'un moment pouvait devenir si funeste! Et croyez-vous, dit Bélisaire, qu'un sénat, qu'un peuple assemblé soit plus juste et plus infaillible? Est-ce sous le règne d'un seul que les Camilles, les Thémistocles, les Aristides ont été proscrits? Multiplier les ressorts du gouvernement, c'est en multiplier les vices: car chacun y apporte les siens. Ce n'est donc pas sans raison qu'on a préféré le plus simple; et soit que les Etats aient été conquis ou fondés, qu'ils aient mis leur espoir dans la bonté des lois, ou dans la force des armes, il est naturel que l'homme le

prince des jouissances délicates et sensibles, que le dégoût ne sui jamais. Par exemple, demanda le vieillard? Mais, par exemple, la gloire, dit le jeune homme. — Et laquelle? — Mais toute espèce de gloire, celle des armes en premier lieu. — Fort bien. Vous croyez donc que la victoire est un plaisir bien doux? Ah! quand on a laissé sur la poussière des milliers d'hommes égorgés, peut-on se livrer à la joie? Je pardonne à ceux qui ont couru les dangers d'une bataille, de se réjouir d'en être échappés; mais pour un prince né sensible, un jour qui a fait couler des flots de sang, et qui fera verser des ruisseaux de larmes, ne sera jamais un beau jour. Je me suis promené quelquefois à travers un champ de bataille : j'aurais voulu voir à ma place un Néron; il aurait pleuré. Je sais qu'il est des princes qui se donnent le plaisir de la guerre, comme ils se donneraient le plaisir de la chasse, et qui exposent leurs peuples, comme ils lanceraient leurs chiens; mais la manie de conquérir est une espèce d'avarice qui les tourmente, et qui ne s'assouvit jamais. La province qu'on vient d'envahir est voisine d'une province qu'on n'a pas encore envahie (1) : de proche en proche, l'ambition s'irrite; tôt ou tard survient un revers qui afflige plus que tous les succès n'ont flatté; et en supposant même que tout réussisse, on va, comme Alexandre, jusques au bout du monde, et comme lui on revient ennuyé de l'univers et de soi-même, ne sachant que faire de ces pays immenses, dont un arpent suffit pour nourrir le vainqueur, et une toise pour l'enterrer. J'ai vu dans ma jeunesse le tombeau de Cyrus; il était écrit sur la pierre : *Je suis Cyrus, celui qui conquit l'empire des Perses. Homme, qui que tu sois, d'où que tu viennes, je te supplie de ne pas m'envier ce peu de terre qui couvre ma pauvre cendre* (2). Hélas! dis-je en détournant les yeux, c'est bien la peine d'être conquérant!

Est-ce Bélisaire que j'entends? dit le jeune homme avec surprise. Bélisaire sait mieux qu'un autre, dit le héros, que l'amour de la guerre est le monstre le plus féroce que notre orgueil ait engendré. Il est, reprit Tibère, une gloire plus douce, dont un monarque peut jouir, celle qui naît de ses bienfaits, et qui lui revient en échange de la félicité publique. Ah! dit Bélisaire, si en montant sur le trône on était sûr de faire des heureux, ce serait sans doute un beau privilége, que de tenir dans ses mains la destinée d'un empire; et je ne m'étonnerais pas qu'une âme généreuse immolât son repos à cette noble ambition! mais deman-

(1) *O si angulus ille*
Parvulus accedat, qui nunc denormat agellum!
Hor. Ser. Lib. 1.

(2) *Voy.* Plut. vie d'Alex.

des à l'auguste vieillard qui vous gouverne, s'il est aisé de la remplir. Il est possible, dit l'empereur, de persuader aux peuples qu'on a fait de son mieux pour adoucir leur sort, pour soulager leurs peines, et pour mériter leur amour.

Quelques bons princes, dit Bélisaire, ont obtenu ce témoignage pendant leur vie, et il a fait leur récompense et leur plus douce consolation; mais à moins de quelque événement singulier qui fasse éclater l'amour des peuples, et rende solennel cet hommage des cœurs, quel prince osera se flatter qu'il est sincère et unanime? Ses courtisans lui en répondent; mais qui lui répond de ses courtisans? Tandis que son palais retentit des chants d'allégresse, qui l'assure qu'au fond de ses provinces, le vestibule d'un proconsul et la cabane d'un laboureur ne retentissent pas de gémissemens? Ses fêtes publiques sont des scènes jouées, ses éloges sont commandés, il voit avant lui les plus vils des humains honorés de l'apothéose; et tandis qu'un tyran, plongé dans la mollesse, s'enivre de l'encens de ses adulateurs, l'homme vertueux, qui sur le trône a passé sa vie à faire au monde le peu de bien qui dépendait de lui, meurt à la peine, sans avoir jamais su s'il avait un ami sincère. J'ai le cœur navré, quand je pense que Justinien va descendre au tombeau, persuadé que je l'ai trahi, et que je ne l'ai point aimé.

Non, s'écria l'empereur avec transport (et s'interrompant tout à coup), non, dit-il avec moins de chaleur, un souverain n'est pas assez malheureux pour ne jamais savoir si on l'aime.

Eh bien, dit Bélisaire, il le sait; et ce bonheur qui serait si doux, est encore mêlé d'amertume : car plus un prince est aimé de ses peuples, plus leur bonheur lui devient cher; et alors le bien qu'il leur fait, et les maux dont il les soulage, lui semblent si peu de chose dans la masse commune des biens et des maux, qu'arrivé au terme d'une longue vie, il se demande encore, *qu'ai-je fait?* Obligé de lutter sans cesse contre le torrent des adversités, voyez quelle douleur ce doit être pour lui, de ne pouvoir jamais le vaincre, et de se sentir entraîné par le cours des événemens. Qui méritait mieux que Marc-Aurèle de voir le monde heureux sous ses lois (1)? Toutes les calamités, tous les fléaux se réunirent sous son règne (2). On eût dit que la nature entière s'était soulevée, pour rendre inutiles tous les efforts de sa sagesse et de sa bonté; et celui des monarques qui le premier fit élever un temple à la bienfaisance, est peut-être celui de tous qui a vu le plus de

(1) *Iste virtutum omnium, cœlestisque ingenii extitit, ærumnisque publicis quasi defensor objectus est.* Aurel. Vict.

(2) *Ut prope nihil, quo summis angoribus atteri mortales solent, dici, seu cogitari queat, quod non, illo imperante, sævierit.* Idem.

y trouve un charme inconnu ; on y attache par habitude la douceur de son existence. Dès lors les peines ont beau prendre la place des plaisirs que l'on attendait : on sacrifie à l'amitié tous les biens qu'on espérait d'elle, et ce sentiment, conçu dans la joie, se nourrit et s'accroît au milieu des douleurs. Il en est de même de la vertu (1). Pour attirer les cœurs, il faut qu'elle présente l'attrait de l'agrément ou de l'utilité ; car avant de l'aimer, on s'aime ; et avant d'en avoir joui, on cherche en elle un autre bien. Quand Régulus, dans sa jeunesse, la vit pour la première fois, elle était triomphante et couronnée de gloire. Il se passionna pour elle, et vous savez s'il l'abandonna, lorsqu'elle lui montra des fers, des tortures et des bûchers.

Commencez donc par étudier ce qui flatte le plus les vœux d'un jeune prince. Ce sera vraisemblablement d'être libre, puissant et riche, obéi de son peuple, estimé de son siècle, et honoré dans l'avenir ; eh bien! répondez-lui que c'est de la vertu que dépendent ces avantages, et vous ne le tromperez pas.

Un secret que l'on cache aux monarques superbes, et qu'un bon prince est digne de savoir, c'est qu'il n'y a d'absolu que le pouvoir des lois, et que celui qui veut régner arbitrairement est esclave. La loi est l'accord de toutes les volontés réunies en une seule (2) : sa puissance est donc le concours de toutes les forces de l'Etat. Au lieu que la volonté d'un seul, dès qu'elle est injuste, a contre elle ces mêmes forces, qu'il faut diviser, enchaîner, détruire, affaiblir, ou combattre. Alors les tyrans ont recours, tantôt à des fourbes qui en imposent aux peuples, les étonnent, les épouvantent, et leur ordonnent de fléchir ; tantôt à de vils satellites, qui vendent le sang de la patrie, et qui vont, le glaive à la main, tranchant les têtes qui s'élèvent au-dessus du joug et qui osent réclamer les droits de la nature. De là ces guerres domestiques, où le frère dit à son frère : Meurs, ou obéis au tyran qui me paie pour t'égorger. Fier de régner par la force des armes, ou par les effrayans prestiges de la superstition, le tyran s'applaudit ; mais qu'il tremble, s'il cesse un moment de flatter l'orgueil, ou d'autoriser la licence de ses partisans dangereux. En le servant, ils le menacent ; et pour prix de l'obéissance, ils exigent l'impunité. Ainsi, pour être l'oppresseur d'une partie de sa nation, il se rend l'esclave de l'autre, bas et lâche avec ses complices, autant qu'il est superbe et dur pour le reste de ses sujets. Qu'il se garde bien de gêner ou de tromper dans son

(1) *Si quid in vitâ humanâ invenis potiùs justitiâ, veritate, temperantiâ, fortitudine.... ad ejus amplexum totis animi viribus contendas suadeo.* M. Antonin. Lib. 3.

(2) *Communis sponsio civitatis.* Pand. Lib. 1. tit. 3. Lege 1.

bonheur du monde (1)... Vous êtes ému, mon cher Tibère, et je sens votre main qui tremble dans la mienne. Ah! soyez sûr que la vertu, même dans les afflictions, a des jouissances célestes. Elle n'assure point de bonheur sans mélange; mais en est-il de tel au monde? Est-ce à l'homme inutile, au méchant, au lâche qu'il est réservé! Un bon prince donne des larmes aux maux qu'il ne peut soulager; mais ces larmes, les croyez-vous amères, comme celles de l'envie, de la honte, ou du remords? Ce sont les larmes de Titus, qui pleure un jour qu'il a perdu; elles sont pures comme leur source. Annoncez donc à votre ami, avec la même autorité que si un Dieu parlait par votre bouche, annonces lui que s'il est vertueux, dans quelque état pénible où le sort le réduise, il ne lui arrivera jamais de regarder d'un œil d'envie le plus fortuné des méchans. Mais cette confiance, l'appui de la vertu, ne s'établit pas d'elle-même; il faut y disposer l'âme d'un jeune prince; et demain nous verrons ensemble les moyens de l'y préparer.

Il fait ce qu'il veut de mon âme, dit Tibère à Justinien; il l'élève, l'abat, la relève à son gré. Il déchire la mienne, dit l'empereur; et ces mots échappés avec un soupir, furent suivis d'un long silence. Sa cour essaya, mais en vain, de le retirer de sa tristesse : il fut importuné des soins qu'on prenait pour la dissiper; et le lendemain ayant annoncé qu'il voulait se promener seul, il s'enfonça dans la forêt voisine. Tibère l'y attendait; ils partirent ensemble, et vinrent trouver le héros. Le jeune homme ne manqua point de lui rappeler sa promesse; et Bélisaire reprit ainsi.

CHAPITRE IX.

On demande s'il est possible d'aimer la vertu pour elle-même : c'est peut-être le sublime instinct de quelques âmes privilégiées; mais toutes les fois que l'amour de la vertu est réfléchi, il est intéressé. Ne croyez pas que cet aveu soit humiliant pour la nature; vous allez voir que l'intérêt de la vertu s'épure et s'ennoblit comme celui de l'amitié : l'un servira d'exemple à l'autre.

D'abord l'amitié n'est produite que par des vues de convenance, d'agrément et d'utilité. Insensiblement l'effet se dégage de la cause, les motifs s'évanouissent, le sentiment reste; on

(1) *Manè, cùm gravatim à somno surgis, in promptu tibi sit cogitare te ad humanum opus faciendum surgere.... Non sentis quàm multa possis præstare, de quibus nulla est excusatio naturæ ad ea non aptæ? et tamen adhuc, prudèns sciensque, humi fixus hæres!* Ibid.

bon paysan d'Illyrie; Justin, a fait chérir son règne. Etait-ce un politique habile? Non : mais le ciel l'avait doué d'un sens droit et d'une belle âme. Si j'étais roi, ce serait lui que je tâcherais d'imiter. Une prudence oblique et tortueuse a pour elle quelques succès; mais elle ne va qu'à travers les écueils et les précipices; et un souverain qui s'oublierait lui-même, pour ne s'occuper que du bonheur du monde, s'exposerait mille fois moins que le plus inquiet, le plus soupçonneux, et le plus adroit des tyrans. Mais on l'intimide, on l'effraie, on lui fait regarder son peuple comme un ennemi qu'il doit craindre; et cette crainte réalise le danger qu'on lui fait prévoir; car elle produit la défiance, que suit de près l'inimitié.

Vous avez vu que dans un souverain les besoins de l'homme isolé se réduisent à peu de chose; qu'il peut jouir à peu de frais de tous les vrais biens de la vie; que le cercle lui en est prescrit, et qu'au-delà ce n'est que vanité, fantaisie et illusion. Mais tandis que la nature lui fait une loi d'être modéré, tout ce qui l'environne le presse d'être avide. D'intelligence avec son peuple, il n'aurait pas d'autre intérêt, d'autre parti que celui de l'Etat; on sème entre eux la défiance; on persuade au prince de se tenir en garde contre une multitude indocile, remuante et séditieuse; on lui fait croire qu'il doit avoir des forces à lui opposer. Il s'arme donc contre son peuple; à la tête de son parti marchent l'ambition et la cupidité; et c'est pour assouvir ces deux hydres insatiables qu'il croit devoir se réserver des moyens qui ne soient qu'à lui. Telle est la cause de ce partage que nous avons vu dans l'empire, entre les provinces du peuple et les provinces de César, entre le bien public et le bien du monarque. Or, dès qu'un souverain se frappe de l'idée de propriété, et qu'il y attache la sûreté de sa couronne et de sa vie, il est naturel qu'il devienne avare de ce qu'il appelle son bien, qu'il croie s'enrichir aux dépens de ses peuples, et gagner ce qu'il leur ravit; qu'il trouve même à les affaiblir, l'avantage de les réduire; et de là les ruses et les surprises qu'il emploie à les dépouiller; de là leurs plaintes et leurs murmures; de là cette guerre intestine et sourde, qui, comme un feu caché, couve au sein de l'Etat, et se déclare çà et là par des éruptions soudaines. Le prince alors sent le besoin des secours qu'il s'est ménagés : il croit avoir été prudent; il ne voit pas qu'en étant juste, il se serait mis au-dessus de ces précautions timides, et que les passions serviles et cruelles qu'il soudoie et tient à ses gages, lui seraient inutiles, s'il avait des vertus. C'est là, Tibère, ce qu'un jeune prince doit entendre de votre bouche. Une fois bien persuadé que l'Etat et lui ne font qu'un, que cette unité fait sa force, qu'elle est la base de sa grandeur, de son repos et

de sa gloire, il regardera la propriété comme un titre indigne de sa couronne; et ne comptant pour ses vrais biens que ceux qu'il assure à son peuple (1), il sera juste par intérêt, modéré par ambition, et bienfaisant par amour de soi-même. Voilà dans quel sens, mes amis, la vérité est la mère de la vertu. Il faut du courage sans doute pour débuter par elle avec les souverains; et quand de lâches complaisans leur ont persuadé qu'ils règnent pour eux-mêmes, que leur indépendance consiste à vouloir tout ce qui leur plaît, que leurs caprices sont des lois, sous lesquelles tout doit fléchir, un ami sincère et courageux est mal reçu d'abord à détruire ce faux système. Mais si une fois on l'écoute, on n'écoutera plus que lui : la première vérité reçue, toutes les autres n'ont qu'à venir en foule, elles auront un libre accès; et le prince, loin de les fuir, ira lui-même au-devant d'elles.

La vérité lui aura fait aimer la vertu; la vertu, à son tour, lui rendra la vérité chère; car le penchant au bien qu'on ne connaît pas, n'est qu'un instinct confus et vague; et désirer d'être utile au monde, c'est désirer d'être éclairé. Or, la vérité que doit chercher un prince, est la connaissance des rapports qui intéressent l'humanité. Pour lui le vrai, c'est le juste et l'utile; c'est, dans la société, le cercle des besoins, la chaîne des devoirs, l'accord des intérêts, l'échange des secours, et le partage le plus équitable du bien public entre ceux qui l'opèrent. Voilà ce qui doit l'occuper, et l'occuper toute sa vie. S'étudier soi-même, étudier les hommes (2), tâcher de démêler en eux le fond du naturel, le pli de l'habitude, la trempe du caractère, l'influence de l'opinion, le fort et le faible de l'esprit et de l'âme; s'instruire, non pas avec une curiosité frivole et passagère, mais avec une volonté fixe et imposante pour les flatteurs, des mœurs, des facultés, des moyens de ses peuples, et de la conduite de ceux qu'il charge de le gouverner; pour être mieux instruit, donner de toutes parts un libre accès à la lumière; en détestant une délation sourde, encourager, protéger ceux qui lui dénoncent hautement les abus commis en son nom : voilà ce que j'appelle aimer la vérité; et c'est ainsi que l'aimera, dit-il, s'adressant à Tibère, un prince bien persuadé qu'il ne peut être grand qu'autant qu'il sera juste. Vous lui aurez appris à se rendre indépendant et libre au milieu de la cour; c'est à présent de sa liberté même qu'il doit savoir se défier; c'est avec elle que je vous mets aux prises, et c'est

(1) Trajan comparait le trésor du prince à la rate, dont l'enflure cause l'affaiblissement de tout le reste du corps.

(2) *Quantum sunt eorum mentes, quibus rebus student, quæ habent in honore, quæ amant. Cogitate nudas ipsorum mentes intueri.* Marc. Antonin. Lib. 9. § 36.

encore ici que votre zèle a besoin d'être courageux. Il le sera, di le jeune homme, et vous n'avez qu'à l'éclairer. A ces mots, ils s séparèrent.

C'est une chose étrange, dit l'empereur, que partout et dans tous les temps, les amis du peuple aient été haïs de ceux qui, par état, sont les pères du peuple. Le seul crime de ce héros est d'avoir été populaire : c'est par là qu'il a donné prise aux calomnies de ma cour, et peut-être à ma jalousie. Hélas! on me le faisait craindre! j'aurais mieux fait de l'imiter.

CHAPITRE X.

Le lendemain, à la même heure, Bélisaire les attendait sur le chemin, au pied d'un chêne antique, où la veille ils s'étaient assis; et il se disait à lui-même : Je suis bien heureux, dans mon malheur, d'avoir trouvé des hommes vertueux, qui daignent venir me distraire, et s'occuper avec moi des grands objets de l'humanité! Que ces intérêts sont puissans sur une âme! Ils me font oublier mes maux. La seule idée de pouvoir influer sur le destin des nations, me fait exister hors de moi, m'élève au-dessus de moi-même, et je conçois comment la bienfaisance, exercée sur tout un peuple, rapproche l'homme de la divinité.

Justinien et Tibère, qui s'avançaient, entendirent ces derniers mots. Vous faites l'éloge de la bienfaisance, dit l'empereur; et en effet, de toutes les vertus, il n'en est point qui ait plus de charmes. Heureux qui peut, en liberté, se livrer à ce doux penchant! Encore, hélas! faut-il le modérer, dit le héros; et s'il n'est éclairé, s'il n'est réglé par la justice, il dégénère insensiblement en un vice tout opposé. Écoutez-moi, jeune homme, ajouta-t-il, en adressant la parole à Tibère.

Dans un souverain, le plus doux exercice du pouvoir suprême, c'est de dispenser à son gré les distinctions et les grâces. Le penchant qui l'y porte a d'autant plus d'attraits, qu'il ressemble à la bienfaisance; et le meilleur prince y serait trompé, s'il ne se tenait en garde contre la séduction. Il ne voit que ce qui l'approche; et tout ce qui l'approche lui répète sans cesse que sa grandeur réside dans sa cour, que sa majesté tire tout son éclat du faste qui l'environne, et qu'il ne jouit de ses droits, et du plus beau de ses priviléges, que par les grâces qu'il répand, et qu'on appelle ses bienfaits.... Ses bienfaits, juste ciel! la substance du peuple! la dépouille de l'indigent!..... Voilà ce qu'on lui dissimule. L'adulation, la complaisance, l'illusion l'environnent; l'assiduité, l'ha-

bitude le gagnent comme à son insu; il ne voit point les larmes, il n'entend point les cris du pauvre qui gémit de sa magnificence; il voit la joie, il entend les vœux du courtisan, qui la bénit; il s'accoutume à croire qu'elle est une vertu; et sans remonter à la source des richesses dont il est prodigue, il les répand comme son bien. Ah! s'il savait ce qu'il lui en coûte, et combien de malheureux il fait pour un petit nombre d'ingrats! Il le saura, mon cher Tibère, s'il a jamais un véritable ami: il apprendra que sa bienfaisance consiste moins à répandre qu'à ménager; que tout ce qu'il donne à la faveur, il le dérobe au mérite; et que la faveur est la source des plus grands maux dont un Etat soit affligé.

Vous voyez la faveur d'un œil un peu sévère, dit le jeune homme. Je la vois telle qu'elle est, dit le vieillard, comme une prédilection personnelle, qui, dans le choix et l'emploi des hommes, renverse l'ordre de la justice, de la nature et du bon sens. Et en effet, la justice attribue les honneurs à la vertu, les récompenses aux services; la nature destine les grandes places aux grands talens; et le bon sens veut qu'on fasse des hommes le meilleur usage possible. La faveur accorde au vice aimable ce qui appartient à la vertu; elle préfère la complaisance au zèle, l'adulation à la vérité, la bassesse à l'élévation d'âme; et comme si le don de plaire était l'équivalent ou le gage de tous les dons, celui qui le possède peut aspirer à tout. Ainsi, la faveur est toujours le présage d'un mauvais règne; et le prince qui livre à ses favoris le soin de sa gloire et le sort de ses peuples, fait croire de deux choses l'une, ou qu'il fait peu de cas de ce qu'il leur confie, ou qu'il attribue à son choix la vertu de transformer les âmes, et de faire un sage, ou un héros, d'un vieil esclave, ou d'un jeune étourdi.

Ce serait une prétention insensée, dit Tibère; mais il y a dans l'Etat mille emplois que tout le monde peut remplir.

Il n'y en a pas un, dit Bélisaire, qui ne demande, sinon l'homme habile, du moins l'honnête homme; et la faveur recherche aussi peu l'un que l'autre. C'est peu même de les négliger, elle les rebute, et par là elle détruit jusques aux germes des talens et des vertus. L'émulation leur donne la vie, la faveur leur donne la mort. Un Etat où elle domine, ressemble à ces campagnes désolées, où quelques plantes utiles, qui naissent d'elles-mêmes, sont étouffées par les ronces; et je n'en dis pas assez: car, ici ce sont les ronces que l'on cultive, et les plantes salutaires qu'on arrache et qu'on foule aux pieds.

Vous supposez, insista Tibère, que la faveur n'est jamais éclairée et ne fait jamais de bons choix.

Très-rarement, dit Bélisaire; et en tirant au sort les hommes qu'on élève, on se tromperait beaucoup moins. La faveur ne s'at-

tache qu'à celui qui la brigue ; et le mérite dédaigne de la briguer. Elle est donc sûre d'oublier l'homme utile qui la néglige, et de préférer constamment l'ambitieux qui la poursuit. Et quel accès le sage ou le héros peut-il avoir auprès d'elle ? Est-il capable des souplesses qu'elle exige de ses esclaves ? Son âme ferme se pliera-t-elle aux manéges de la cour ? Si sa naissance le place auprès du prince et dans le cercle de ses favoris, quel rôle y jouera sa franchise, sa droiture, sa probité ? Est-ce lui qui trompe et qui flatte le mieux ? Qui étudie avec le plus de soin les faiblesses et les goûts du maître ? Qui sait feindre et dissimuler avec le plus d'adresse ? Taire et déguiser ce qui offense, et ne dire que ce qui plaît ? Il y a mille à parier contre un, qu'un favori n'est pas digne de l'être.

Le favori d'un prince éclairé, juste et sage, dit l'empereur, est toujours un homme de bien.

Un prince éclairé, juste et sage, dit Bélisaire, n'a point de favori. Il est digne d'avoir des amis, et il en a ; mais sa faveur ne fait rien pour eux. Ils rougiraient de rien obtenir d'elle. Trajan avait dans Longin un digne ami, s'il en fut jamais. Cet ami fut pris par les Daces ; et leur roi fit dire à l'empereur, que s'il refusait de souscrire à la paix qu'il proposait, il ferait mourir son captif. Savez-vous quelle fut la réponse de Trajan ? Il fit à Longin l'honneur de prononcer pour lui, comme Régulus avait prononcé pour lui-même. Voilà de mes hommes ; et c'est d'un tel prince qu'il est glorieux d'être l'ami. Aussi le brave Longin s'empoisonna-t-il bien vite, pour ne laisser aucun retour à la pitié de l'empereur.

Vous m'accablez, lui dit Tibère. Oui, je sens que le bien public, dès qu'il est compromis, ne permet rien aux affections d'un prince ; mais il peut avoir quelquefois des prédilections personnelles, qui n'intéressent que lui seul.

Il n'en peut témoigner aucune, dit Bélisaire, qui n'intéresse l'État. Rien de lui n'est sans conséquence ; et il doit savoir distribuer jusques aux grâces de son accueil. On se persuade que la faveur n'est qu'un petit mal dans les petites choses ; mais la liberté de répandre des grâces a tant d'attraits, et l'habitude en est si douce, qu'on ne se retient plus après s'y être livré. Le cercle de la faveur s'étend, l'espoir d'y pénétrer donne lieu à l'intrigue ; et la digue une fois rompue, le moyen que l'âme d'un prince résiste au choc des passions et des intérêts de sa cour ! Cette digue, mon cher Tibère, qu'il ne faut jamais que l'intrigue perce, c'est la volonté du bien. Un prince qui, dans le choix des hommes, n'a pour règle que l'équité, ne laisse d'espoir qu'au mérite. Les vertus, les talens, les services sont les seuls titres qu'il admette ; et quiconque aspire aux honneurs, est obligé de s'en rendre digne.

Alors l'intrigue découragée, fait place à l'émulation; et la perspective effrayante d'une disgrâce sans retour, interdit aux ambitieux les manéges et les surprises. Mais sous un prince qui se décide par des affections personnelles, chacun a droit de prétendre à tout. C'est à qui saura le mieux s'insinuer dans ses bonnes grâces, gagner les esclaves de ses esclaves, et, de proche en proche, s'élever en rampant. L'homme adroit et souple s'avance; l'homme fier de sa vertu, s'éloigne et demeure oublié. Si quelque service important le fait remarquer dans la foule, si le besoin qu'on a de lui le fait employer dignement, tous les partis, dont aucun n'est le sien, se réunissent pour le détruire; et il est réduit au choix de s'avilir, en opposant l'intrigue à l'intrigue, ou de se livrer sans défense à la rage des envieux. Dès qu'une cour est intrigante, c'est le chaos des passions; et je défie la sagesse même d'y démêler la vérité. L'utilité publique n'est plus rien; la personnalité décide et du blâme et de la louange; et le prince que le mensonge obsède, fatigué du doute et de la défiance, ne sort le plus souvent de l'irrésolution, que pour tomber dans l'erreur.

Que n'en croit-il les faits, reprit Tibère? Ils parlent hautement.

Les faits, dit le vieillard, les faits même s'altèrent; et ils changent de face en changeant de témoins. D'après l'événement on juge l'entreprise; mais combien de fois l'événement a couronné l'imprudence, et confondu l'habileté? On est quelquefois plus heureux que sage, quelquefois plus sage qu'heureux; et dans l'une et dans l'autre fortune, il est très-mal aisé d'apprécier les hommes, surtout pour un prince livré aux opinions de sa cour.

Justinien, dans sa vieillesse, en est la preuve, dit l'empereur: il a été cruellement trompé!

Et qui sait mieux que moi, dit Bélisaire, combien ses faux amis ont abusé de sa faveur, et tout ce que l'intrigue a fait pour le surprendre! Ce fut par elle que Narsès fut envoyé en Italie, pour traverser le cours de mes prospérités. L'empereur ne prétendait pas m'opposer un rival dans l'intendant de ses finances; mais Narsès avait un parti à la cour; il s'en fit un dans mon armée; la division s'y mit; et on perdit Milan, le boulevard de l'Italie. Narsès fut rappelé; mais il n'était plus temps: Milan était pris, tout son peuple égorgé, et la Ligurie enlevée à nos armes. Je suis bien aise que Narsès ait trouvé grâce auprès de l'empereur: nous devons au relâchement de la discipline d'avoir sauvé la vie à ce grand homme; mais du temps de la république, Narsès eût payé de sa tête le crime d'avoir détaché de moi une partie de mon armée, et de m'avoir désobéi (1). Je fus rappelé à mon tour;

(1) *In bello qui rem à duce prohibitam fecit, aut mandata non servavit, capite punitur, etiam si rem bene gesserit.* Pand. 49. T. 16.

et pour commander à ma place, une intrigue nouvelle fit nommer onze chefs, tous envieux l'un de l'autre, qui s'entendirent mal et qui furent battus. Il nous en coûta l'Italie entière. On m'y renvoie, mais sans armée. Je cours la Thrace et l'Illyrie pour y lever des soldats. J'en ramasse à peine un petit nombre (1), qui n'étaient pas même vêtus. J'arrive en Italie avec ces malheureux, sans chevaux, sans armes, sans vivres. Que pouvais-je dans cet état? J'eus bien de la peine à sauver Rome. Cependant, mes ennemis étaient triomphans à la cour, et ils se disaient l'un à l'autre : Tout va bien, il est aux abois, et nous l'allons voir succomber. Ils ne voyaient que moi dans la cause publique; et pourvu que sa ruine entraînât la mienne, ils étaient contens. Je demandais des forces, je reçus mon rappel; et pour me succéder, on fit partir Narsès, à la tête d'une puissante armée. Narsès justifia sans doute le choix qu'on avait fait de lui; et ce fut peut-être un bonheur qu'il eût été mis à ma place. Mais pour me nuire, il avait fallu nuire au succès de mes armes : on achetait ma perte aux dépens de l'Etat. Voilà ce que l'intrigue a de vraiment funeste. Pour élever ou détruire un homme, elle sacrifie une armée, un empire s'il est besoin.

Ah! s'écria Justinien, vous m'éclairez sur tout ce qu'on a fait pour obscurcir votre gloire. Quelle faiblesse dans l'empereur, d'en avoir cru vos ennemis!

Mon voisin, lui dit Bélisaire, vous ne savez pas combien l'art de nuire est raffiné à la cour; combien l'intrigue est assidue, active, adroite, insinuante. Elle se garde bien de heurter l'opinion du prince, ou sa volonté décidée; elle l'ébranle peu à peu, comme une eau qui filtre à travers sa digue, la ruine insensiblement, et finit par la renverser. Elle a d'autant plus d'avantage, que l'honnête homme qu'elle attaque, est sans défiance et sans précaution; qu'il n'a pour lui que les faits qu'on déguise, et que la renommée, dont la voix se perd aux barrières du palais. Là, c'est l'envie qui prend la parole; et malheur à l'homme absent qu'elle a résolu de noircir. Il n'est pas possible que dans le cours de ses succès il n'éprouve quelques revers : on ne manque pas de lui en faire un crime; et lors même qu'il fait le mieux, on lui reproche de n'avoir pas mieux fait : un autre aurait été plus loin, il a perdu ses avantages. D'un côté le mal se grossit, de l'autre le bien se déprime; et, tout compensé, l'homme le plus utile devient un homme dangereux. Mais un plus grand mal que sa chute, c'est l'élévation de celui que l'intrigue met à sa place, et qui communément ne la mérite pas; c'est l'impression que fait sur les esprits l'exemple d'un malheur injuste et d'une indigne prospérité. De

(1) 4000.

le relâchement du zèle, l'oubli du devoir, le courage de la honte, l'audace du crime, et tous les excès de la licence, qu'autorise l'impunité. Tel est le règne de la faveur. Jugez combien elle doit hâter la décadence d'un empire.

Sans doute, hélas! c'est dans un prince une faiblesse malheureuse, dit l'empereur; mais elle est peut-être excusable dans un vieillard, rebuté de voir que depuis trente ans il lutte en vain contre la destinée, et que malgré tous ses efforts, le vaisseau de l'Etat, brisé par les tempêtes, est sur le point d'être englouti. Car enfin, ne nous flattons pas : la grandeur même et la durée de cet empire sont les causes de sa ruine. Il subit la loi qu'avant lui le vaste empire de Bélus, celui de Cyrus ont subie. Comme eux il a fleuri; il doit passer comme eux.

Je n'ai pas foi, dit Bélisaire, à la fatalité de ces révolutions. C'est réduire en système le découragement où je gémis de voir que nous sommes tombés. Tout périt, les Etats eux-mêmes, je le sais; mais je ne crois point que la nature leur ait tracé le cercle de leur existence. Il est un âge où l'homme est obligé de renoncer à la vie, et de se résoudre à finir; il n'est aucun temps où il soit permis de renoncer au salut d'un empire. Un corps politique est sujet sans doute à des convulsions qui l'ébranlent, à des langueurs qui le consument, à des accès qui, du transport, le font tomber dans l'accablement; le travail use ses ressorts, le repos les relâche, la contention les brise; mais aucun de ces accidens n'est mortel. On a vu les nations se relever des plus terribles chutes, revenir de l'état le plus désespéré, et, après les crises les plus violentes, se rétablir avec plus de force et plus de vigueur que jamais. Leur décadence n'est donc pas marquée, comme l'est pour nous le déclin des ans : leur vieillesse est une chimère; et l'espérance qui soutient le courage, peut s'étendre aussi loin qu'on veut. Cet empire est faible, ou plutôt languissant; mais le remède, ainsi que le mal, est dans la nature des choses, et nous n'avons qu'à l'y chercher. Hé bien, dit l'empereur, daignez faire avec nous cette recherche consolante; et avant d'aller au remède, remontons aux sources du mal. Je le veux bien, dit Bélisaire, et ce sera plus d'une fois le sujet de nos entretiens.

CHAPITRE XI.

Justinien, plus impatient que jamais de revoir Bélisaire, vint le presser, le jour suivant, de déchirer le voile qui depuis si long-temps lui cachait les maux de l'empire. Bélisaire ne remonta

qu'à l'époque de Constantin. Quel dommage, dit-il, qu'avec tant de résolution, de courage et d'activité, ce génie vaste et puissant se soit trompé dans ses vues, et qu'il ait employé à ruiner l'empire plus d'efforts qu'il n'en eût fallu pour en rétablir la splendeur! Sa nouvelle constitution est un chef-d'œuvre d'intelligence : la milice prétorienne abolie, les enfans des pauvres adoptés par l'Etat (1), l'autorité du préfet divisée et réduite (2), les vétérans établis possesseurs et gardiens des frontières, tout cela était sage et grand. Que ne s'en tenait-il à des moyens si simples? Il ne vit pas, ou ne voulut pas voir que transporter le siége de l'empire, c'était en ébranler, et au physique et au moral, les plus solides fondemens. Il eut beau vouloir que sa ville fût une seconde Rome; il eut beau dépouiller l'ancienne de ses plus riches ornemens, pour en décorer la nouvelle; ce n'était là qu'un jeu de théâtre, qu'un spectacle fragile et vain.

Vous m'étonnez, interrompit Tibère; et la capitale du monde me semblait bien plus dignement, bien plus avantageusement placée sur le Bosphore, au milieu de deux mers, et entre l'Europe et l'Asie, qu'au fond de l'Italie, au bord de ce ruisseau, qui soutient à peine une barque.

Constantin a pensé comme vous, dit Bélisaire; et il s'est trompé. Un État obligé de répandre ses forces au dehors, doit être au dedans facile à gouverner, à contenir et à défendre. Tel est l'avantage de l'Italie. La nature elle-même semblait en avoir fait le siége des maîtres du monde. Les monts et les mers qui l'entourent, la garantissent, à peu de frais, des insultes de ses voisins; et Rome, pour sa sûreté, n'avait à garder que les Alpes. Si un ennemi puissant et hardi franchissait ces barrières, l'Apennin servait de refuge aux Romains, et de rempart à la moitié de l'Italie : ce fut là que Camille défit les Gaulois; et c'est dans ce même lieu que Narsès a remporté sur Totila une si belle victoire.

Ici nous n'avons plus de centre fixe et immuable. Le ressort du gouvernement est exposé au choc de tous les revers. Demandez aux Scythes, aux Sarmates, aux Esclavons, si l'Hèbre, le Danube, le Tanaïs sont des barrières qui leur en imposent. Byzance est contre eux notre unique refuge; et la faiblesse de ses murs n'est pas ce qui m'afflige le plus.

A Rome, les lois qui régnaient au dedans pouvaient étendre de proche en proche leur vigilance et leur action, du centre de l'Etat jusqu'aux extrémités; l'Italie était sous leurs yeux et sous

(1) Dès qu'un père déclarait ne pouvoir nourrir son enfant, l'État en était chargé; l'enfant devait être nourri, élevé aux dépens de la république. Constantin voulut que cette loi fût gravée sur le marbre, afin qu'elle fût éternelle.

(2) *Voyez* Zosime, *Lib.* 2, *ch.* 33.

leurs mains modératrices; elles y formaient les mœurs publiques, et les mœurs, à leur tour, leur donnaient de fidèles dispensateurs. Ici nous avons les mêmes lois; mais comme tout est transplanté, rien n'est d'accord, rien n'est ensemble. L'esprit national n'a point de caractère; la patrie n'a pas même un nom. L'Italie produisait des hommes qui respiraient en naissant l'amour de la patrie, et qui croissaient dans le champ de Mars. Ici quel est le berceau, quelle est l'école des guerriers? Les Dalmates, les Illyriens, les Thraces sont aussi étrangers pour nous que les Numides et les Maures. Nul intérêt commun qui les lie, nul esprit d'Etat et de corps qui les anime et les fasse agir. *Souvenez-vous que vous êtes Romains*, disait à ses soldats un capitaine de l'ancienne Rome, et cette harangue les rendait infatigables dans les travaux, et intrépides dans les combats. A présent, que dirons-nous à nos troupes pour les encourager? *Souvenez-vous que vous êtes Arméniens, Numides ou Dalmates?* L'État n'est plus un corps, c'est le principe de sa faiblesse; et l'on n'a pas vu qu'il fallait des siècles pour y rétablir cette unité qu'on appelle patrie, et qui est l'ouvrage insensible et lent de l'habitude et de l'opinion. Constantin a décoré sa ville des statues des héros de Rome: vain stratagême, hélas! ces images sacrées étaient vivantes au Capitole; mais le génie qui les animait n'est pas monté sur nos vaisseaux: ils n'ont transporté que des marbres. Les Paul-Emiles, les Scipions, les Catons sont muets pour nous: Byzance leur est étrangère; mais dans Rome ils parlaient au peuple, et ils en étaient entendus.

Je ne vois pas, dit Justinien, qu'à Rome l'empire ait été plus tranquille, ni plus heureux depuis long-temps. Le peuple y était avili, et le sénat plus avili encore.

Un empire est faible et malheureux partout, dit Bélisaire, quand il est en de mauvaises mains; mais à Rome il ne fallait qu'un bon règne pour changer la face des choses. Voyez de quel abaissement l'Etat sortit sous Adrien; et à quel point de gloire et de majesté il arriva sous Marc-Aurèle. La vertu romaine s'éclipsait sans s'éteindre; le prince digne de la ranimer en retrouvait le germe dans les cœurs. Ce germe a péri dans Byzance: il faut le semer de nouveau; et ce doit être le grand ouvrage d'un règne juste et modéré. Sans ce prodige tout est perdu. Les succès même de nos armes sont ruineux pour l'Etat. L'empire a sur les bras cent ennemis qui n'en ont qu'un. On croit les détruire; ils renaissent, ils se succèdent l'un à l'autre, et par des diversions rapides, ils se donnent mutuellement le temps de se relever. Cependant leur ennemi commun s'affaiblit en se divisant; ses courses le ruinent, ses travaux le consument, ses victoires même

sont pour lui des plaies qui n'ont pas le temps de se fermer; et après des efforts inouis pour affermir sa puissance, un seul jour ébranle et renverse vingt ans des plus heureux travaux. Combien de fois, sous ce règne, nos drapeaux n'ont-ils pas volé du Tibre à l'Euphrate, de l'Euphrate au Danube? Et tous les efforts de nos armes, sous Mundus, Germain, Salomon, Narsès et moi, si j'ose me nommer, tout cela s'est réduit à subir la loi de la paix.

Il le faut bien, dit l'empereur, puisque la guerre nous accable.

Le moyen d'éviter la guerre, dit le vieillard, ce n'est pas d'acheter la paix. Les Barbares du Nord ne cherchent qu'une proie; et plus elle se montre faible, plus ils sont sûrs de la ravir. Les Perses n'ont rien de plus intéressant que de venir, les armes à la main, piller tous les ans nos provinces d'Asie. On les renvoie avec de l'or! Quel moyen de les éloigner, que de leur présenter l'appât qui les attire! La rançon même de la paix devient l'aliment de la guerre, et nos empereurs, en épuisant leurs peuples, n'ont fait que rendre leurs ennemis plus avides et plus puissans.

Vous m'affligez, dit Justinien. Quelle barrière voulez-vous donc qu'on leur oppose? De bonnes armées, dit Bélisaire, et surtout des peuples heureux. Quand les Barbares se répandent dans nos provinces, ils n'y cherchent que le butin. Peu leur importe de laisser après eux la désolation et la haine, pourvu qu'ils laissent la terreur. Il n'en est pas ainsi d'un empire qui veut garder ce qu'il possède: s'il ne fait pas aimer sa domination, il faut qu'il y renonce; l'autorité fondée sur la crainte s'affaiblit et se perd dans l'éloignement; et il est impossible de régner par la force, depuis le Taurus jusqu'aux Alpes, depuis le Caucase jusqu'au pied de l'Atlas. Qu'importe en effet à des malheureux, dont on exprime la sueur, d'avoir pour oppresseurs les Romains ou les Perses? On défend mal une puissance dont on est accablé soi-même; et si on n'ose s'en affranchir, on s'en laisse au moins délivrer. L'humanité, la bienfaisance, la droiture, la bonne foi, une vigilance attentive au bonheur des peuples qu'on a soumis, voilà ce qui nous les attache. Alors le cœur de l'Etat est partout, et chaque province est un centre d'activité, de force et de vigueur.

Je vous parlerai souvent de moi, jeune homme, ajouta-t-il; et vous m'y autorisez, en consultant mon expérience. Quand je portai la guerre en Afrique, je commençai par ménager ces contrées comme ma patrie. La discipline établie dans mon armée y attira l'abondance, et j'eus bientôt le plaisir de voir les peuples d'alentour prendre mon camp pour asile, et se ranger sous mes drapeaux. Le jour que j'entrai dans Carthage, à la tête d'une armée victorieuse, on n'entendit pas une plainte: ni le travail, ni le repos des citoyens ne fut interrompu: à voir le commerce et

industrie s'exercer comme de coutume, on croyait être en pleine paix; aussi ne tenait-il qu'à moi de régner sur un peuple qui m'appelait son père. J'ai vu de même en Italie les naturels du pays venir en foule se donner à nous, et les Goths à Ravenne supplier leur vainqueur de vouloir bien être leur roi. Tel est l'empire de la clémence. Et ne croyez pas que je m'en glorifie : je n'ai fait que suivre les leçons que les Barbares me donnaient. Oui, les Barbares ont, comme nous, leurs Titus et leurs Marc-Aurèles. Théodoric et Totila ont mérité l'amour du monde. O villes d'Italie, s'écria le vieillard, quelle comparaison vous avez faite de ces Barbares avec nous! J'ai vu, dans Naples, égorger sous mes yeux, les femmes, les vieillards, les enfans au berceau. Je courais, j'arrachais des mains de mes soldats ces innocentes victimes; mais j'étais seul, mes cris n'étaient point entendus; et ceux qui auraient dû me seconder, étaient occupés au pillage. Cette même ville a été prise par le généreux Totila. Heureux prince! il a eu la gloire de la sauver de la fureur des siens. Il s'y est conduit comme un père tendre au milieu de sa famille. L'humanité n'a rien de plus touchant que les soins qu'il a pris du salut de ce peuple, qui venait se rendre à lui. Il a été le même dans Rome, dans cette Rome où nos commandans venaient d'exercer, au milieu des horreurs de la famine, le monopole le plus affreux. Voilà comme nos ennemis ont su gagner le cœur des peuples. Leur justice et leur modération nous ont plus nui que leur valeur.

Mais en revanche, ce qui les a bien servis, c'est l'avarice, la dureté, la tyrannie de nos chefs. Dès que j'eus quitté l'Italie, ces mêmes Goths, dont je venais de refuser la couronne, indignés des vexations de ceux qui m'avaient remplacé, résolurent de secouer le joug : de là le règne de Totila et nos malheurs en Italie. Après avoir défait les Vandales en Afrique, j'avais persuadé aux Maures de vivre en paix avec nous. Mais quand je fus parti, nos illustres brigands, nos gens de luxe et de rapine, loin de les traiter en amis, exercèrent en liberté sur leurs villes et leurs campagnes les plus horribles violences. Les Maures prirent le parti de la vengeance et du désespoir; le sang inonda nos provinces. Ainsi l'oppression excite la révolte, qui rompt tous les nœuds de la paix.

Il en est de même au dedans. Des préfets indolens, des proconsuls avides, tyrans absolus et impitoyables des provinces et des cités : voilà ce que j'ai vu partout. Par eux, les charges publiques sont devenues si accablantes, que, pour retenir sous le faix les principaux citoyens (1), il a fallu leur interdire la milice, le sa-

(1) Les décurions ou officiers municipaux.

cerdoce, la vente même de leurs biens, et, ce qu'on ne croit jamais, la ressource de l'esclavage. Comment voulez-vous que des peuples si cruellement tourmentés, aiment un joug qui les écrase? Peuvent-ils se croire liés ou d'intérêt ou de devoir avec de si durs oppresseurs? Au premier murmure que leur arrachent la misère et le désespoir, on crie à la révolte, à l'infidélité; on fait marcher dans les provinces des armées qui les ravagent. Triste et cruel moyen de réduire les hommes, que celui de les ruiner! Et que faire d'un peuple abattu de faiblesse? Il faut qu'il soit docile et fort. Il sera l'un et l'autre, s'il n'est point excédé par tous ces tyrans subalternes, qui, du règne d'un prince équitable et doux, ne font que trop souvent un règne intolérable.

C'est de ces dépositaires de l'autorité qu'il dépend de la faire aimer ou haïr. C'est donc sur eux que doit se fixer l'œil vigilant et sévère du prince. Il n'a pas de plus dangereux ni de plus cruels ennemis; car ils l'exposent à la haine publique; et c'est pour lui le plus grand des maux. Tout ce que leur dicte l'orgueil, la cupidité, le caprice, ils l'appellent sa volonté. A les entendre, ils ne font qu'obéir en exerçant leurs violences; et par eux le prince est, à son insu, le fléau des peuples qu'il aime. Mon cher Tibère, ajouta le héros, si un souverain a le bonheur de vous avoir pour ami, dites-lui bien de ne jamais lâcher les rênes de l'autorité; et que tous ceux qui l'exercent sous lui, sentent le frein de sa justice. Car les excès commis en son nom, calomnient son règne, et font retomber sur lui les larmes du faible opprimé; au lieu que si les peuples savent qu'il les protège et qu'il les venge, ils se plaindront à lui sans se plaindre de lui; et la haine publique, attachée aux artisans des malheurs publics, laissera le prince équitable en possession du cœur de ses sujets.

Rien de plus beau dans la spéculation, dit Justinien, qu'un prince attentif et présent à tout ce qui se passe dans son empire. Mais le détail en est immense; et s'il faut qu'il écoute les plaintes de ses peuples, qu'il les examine et les juge, il n'y suffira jamais.

C'est avec ces fantômes de difficultés qu'on l'effraie, dit Bélisaire; mais ils s'évanouissent, quand on les observe de près; et vous verrez demain que l'art de gouverner est moins compliqué qu'on ne pense. Adieu, mes amis. Vous voyez que de moi-même je m'engage plus loin que je n'aurais voulu. Régner est la folie de la plupart des hommes; et il en est peu qui, dans leurs rêveries, ne s'amusent, comme je fais, à régler le sort des Etats. C'est le délire du vulgaire, dit Justinien, mais la plus digne méditation du sage.

L'empereur se retira frappé de tout ce qu'il venait d'entendre; et le soir même, à son souper, il ouït dire à ses courtisans que

jamais l'empire n'avait été plus florissant et plus heureux. Sans doute, leur dit-il, l'empire est florissant, car vous nagez dans l'abondance; il est heureux, car vous vivez dans le luxe et l'oisiveté. Ici les peuples ne sont comptés pour rien, et la cour est pour vous l'empire. Ces mots leur firent baisser les yeux. Ils ne doutèrent pas que la mélancolie où l'empereur était plongé, ne fût la suite des entretiens qu'il avait eus avec Tibère. Tibère, disaient-ils, est un jeune enthousiaste, qui a la folie de l'humanité. Rien de plus dangereux ici qu'un homme de ce caractère; il faut tâcher de l'éloigner.

CHAPITRE XII.

Le lendemain, tandis que cette intrigue occupait la cour, le bon aveugle et ses deux hôtes avaient repris leurs entretiens.

Un prince qui veut régner par lui-même, leur disait-il, doit savoir tout simplifier. Son premier soin est de bien connaître ce qui est utile à ses peuples, et ce qu'ils attendent de lui (1). Cela seul, dit Tibère, est une étude immense. Elle est très-simple, dit le héros; car les besoins d'un seul sont les besoins de tous, et chacun de nous fait par lui-même ce qui est utile au genre humain. Par exemple, demanda-t-il au jeune homme, si vous étiez laboureur, qu'attendriez-vous de la bonté du prince? Qu'il m'assurât le fruit de mon travail, dit celui-ci; qu'il m'en laissât jouir, le tribut prélevé, avec mes enfans et ma femme; qu'il protégeât mon héritage contre la fraude et la rapine, et ma famille et moi contre la violence, l'injure et l'oppression. Hé bien, dit Bélisaire, voilà tout; et chaque citoyen, dans son état, n'en demande pas davantage. Et le prince à son tour, poursuivit le héros, qu'exige-t-il de ses sujets? — L'obéissance, le tribut, et des forces pour le maintien de sa puissance et de ses lois. — Cela est encore simple et juste, dit Bélisaire. Et les sujets, quels sont leurs devoirs réciproques? — De vivre en paix, de ne pas se nuire, de laisser à chacun le sien, et d'observer dans leur commerce la concorde et la bonne foi. Voilà, mon ami, dit le vieillard, l'abrégé du bonheur du monde; et pour cela, vous voyez bien qu'il ne faut pas des volumes de lois. Il fut un temps où celles de Rome étaient écrites sur douze tables : ce temps valait bien celui-ci. Le juste n'est que la balance de l'utile, et la mesure de ce qui revient à chacun de la somme du bien public. Que la seule équité préside

(1) *Semper officio fungitur, utilitati hominum consulens et societati.* Cic. Off. III. C. 6.

à ce partage, son code ne sera pas long. Ce qui l'embrouille et le grossit, c'est le caprice minutieux d'une volonté arbitraire, qui érige en lois ses fantaisies, dont elle change à tout propos; c'est la crainte pusillanime de ne pas donner à la liberté assez de liens qui l'enchaînent; c'est le jaloux orgueil de dominer, qui ne croit jamais faire assez sentir son pouvoir; c'est la manie de vouloir régler une infinité de détails, qui se règlent assez et beaucoup mieux d'eux-mêmes. On a fait sous ce règne une ample collection d'édits et de décrets sans nombre; c'est l'école des jurisconsultes, ce n'est pas l'école du peuple : or, c'est le peuple qu'il s'agit d'instruire de ses devoirs et de ses droits. Chacun doit être son premier juge; chacun doit donc savoir ce qui lui est prescrit, défendu, permis par la loi (1). Il faut pour cela des lois simples, claires, sensibles, en petit nombre, et faciles à appliquer. C'est là surtout ce qui abrégera les détails de l'administration. Car dès que le peuple est instruit de ce qu'il doit, et de ce qui lui est dû, il est fier de sa sûreté et content de sa dépendance; il voit ce qui lui revient des sacrifices qu'il a faits; et dans le bien public apercevant le sien, il révère l'autorité qui fait concourir l'un à l'autre. Pourquoi le voit-on si souvent impatient du joug des lois? parce que la rigueur est toute du côté des lois qui le gênent, et la mollesse et la négligence du côté des lois qui le favorisent et qui doivent le protéger. Or, la simplicité d'un code populaire remédierait encore à cet abus; car les juges voyant le peuple assez instruit pour les juger eux-mêmes, et en état de réclamer contre eux une loi précise et constante, ils n'oseraient plier la règle, ni changer de poids à leur gré.

Les plus abusives des lois, sont celles qui donnent prise sur les biens. Car on n'en veut guère à la vie ni à la liberté des peuples; et quand on leur lie les mains, ce n'est que pour les dépouiller. Aussi, de mille excès commis par les dépositaires de l'autorité, à peine y en a-t-il un seul qui ne soit pas le crime de l'avarice. C'est donc là que le prince doit porter la lumière, et commencer par éclairer la perception de l'impôt.

Tant que l'impôt sera multiplié, vague (2) et compliqué comme il l'est, la régie, quoique l'on fasse, en sera trouble et frauduleuse; il faut donc le simplifier. Que la loi qui le réglera soit précise et inaltérable; que le tribut lui-même, ce besoin de l'Etat (3), soit égal, aisé, naturel; qu'il soit un; qu'il soit appliqué à des

(1) *Legis virtus hæc est: imperare, vetare, permittere, punire.* Pand. Lib. 1, tit. 3.

(2) *Sub imperatoribus vectigalia, non lege ac ratione, sed arbitratu imperatorum processerunt.* Buleng. *De trib. ac vectig. P. R.*

(3) *Nam neque quies gentium sine armis, neque arma sine stipendiis, neque stipendia sine tributis haberi queunt.* Tacit. Hist. Liv. 4. C. 74.

biens réels et solides, réglé par leur valeur, et le même partout, le tribut, par exemple, que l'heureuse Sicile (1) payait avec joie aux Romains, celui dont la douceur fit adorer César dans les provinces de l'Asie (2). La fraude n'aura plus à se réfugier dans un dédale ténébreux d'édits absurdes (3) et bizarres; l'évidence même du droit en marquera les limites; et en cessant d'être arbitraire, il cessera d'être odieux.

Vous savez bien, dit l'empereur, ce qu'on oppose à vos principes! Simplifier l'impôt, ce serait le réduire. Je l'espère, dit le héros. Et puis, ajouta l'empereur, si le peuple est trop à son aise, il sera, dit-on, paresseux, arrogant, rebelle, intraitable. O juste ciel, s'écria Bélisaire! quel moyen de dégoûter le peuple du travail, que de lui en assurer les fruits! quel moyen de le rendre intraitable et rebelle, que de le rendre plus heureux! On craint qu'il ne soit arrogant! Ah! je sais bien qu'on veut qu'il tremble comme l'esclave sous les verges; mais devant qui doit-il trembler, s'il est sans crime et sans reproche? Sous quel pouvoir doit-il fléchir, si ce n'est sous celui des lois et du souverain légitime? Quel empire sera jamais plus sûr de son obéissance, que celui qui par les bienfaits, la reconnaissance et l'amour, s'est acquis tous les droits du pouvoir paternel? Croyez-moi, je connais le peuple; il n'est pas tel qu'on vous le peint. Ce qui l'énerve et le rebute, c'est la misère et la souffrance; ce qui l'aigrit et le révolte, c'est le désespoir d'acquérir sans cesse, et de ne posséder jamais. Voilà le vrai, et on le sait bien; mais on le dissimule: on s'est fait un système que l'on tâche d'autoriser. Ce système des grands est, que le genre humain ne vit que pour un petit nombre d'hommes, et que le monde est fait pour eux. C'est un orgueil inconcevable, dit l'empereur; mais il est vrai qu'il existe dans bien des âmes. Non, dit Bélisaire, il est joué: il n'a jamais été sincère. Il n'y a pas un homme de bon sens, quelque élevé qu'il soit, qui, se comparant en secret avec le peuple qui le nourrit, qui le défend, qui le protège, ne soit humble au dedans de lui-même; car il sent bien qu'il est faible, dépendant et nécessiteux. Sa hauteur n'est qu'un personnage qu'il a pris pour en imposer; mais le mal est qu'il en impose et parvient à persuader. Fasse le ciel, mon cher Tibère, que votre ami ne donne pas dans cette absurde illusion!

(1) *Omnis ager Siciliæ decumanus.* Buleng. *Ubi suprà.*

(2) *App. de Bell. civ. l. 5. Pro anni copiâ vel inopiâ uberius (ex Asiâ) vel angustius vectigal exactum est.* Item. Dio. L. 45.

(3) Les empereurs avaient mis des impôts sur l'urine, sur la poussière, sur les ordures, sur les cadâvres, sur la fumée, l'air et l'ombre. Il y avait des droits de gazon, de rivage, de roue, de timon, de bête de somme; *et quæ alia* (dit Tacite) *exactionibus illicitis nomina publicani invenerant.* Vid. Buleng. *Ubi suprà.*

Obtenez qu'il jette les yeux sur la société primitive; il la verra divisée en trois classes, et toutes les trois occupées à s'aider réciproquement, l'une à tirer du sein de la terre les choses nécessaires à la vie, l'autre à donner à ces productions la forme et les qualités relatives à leur usage, et la troisième à la régie et à la défense du bien commun. Il n'y a dans cette institution personne d'oisif, d'inutile; le cercle des secours mutuels est rempli; chacun, selon ses facultés, y contribue assidûment : force, industrie, intelligence, lumières, talens et vertus, tout sert, tout paie le tribut; et c'est à cet ordre si simple, si naturel, si régulier, que se réduit l'économie d'un gouvernement équitable.

Vous voyez bien qu'il serait insensé que l'une de ces classes méprisât ses compagnes; qu'elles sont toutes également utiles, également dépendantes; et qu'en supposant même qu'il y eût quelque avantage, il serait pour le laboureur; car si le premier besoin est de vivre, l'art qui nourrit les hommes est le premier des arts. Mais comme il est facile et sûr, qu'il n'expose point l'homme, et n'exige de lui que les facultés les plus communes, il est bon que des arts utiles, et qui demandent des talens, des vertus, des qualités plus rares, soient aussi plus encouragés. Ainsi les arts de premier besoin ne seront pas les plus considérés, et ils ne prétendent pas l'être. Mais autant il serait superflu de leur attribuer des préférences vaines, autant il est injuste et inhumain d'y attacher un dur mépris.

Que votre ami, mon cher Tibère, se garde bien de ce mépris stupide; qu'il ménage, comme sa nourrice et comme celle de l'État, cette partie de l'humanité si utile et si dédaignée. Il est juste que le peuple travaille pour les classes qui le secondent, et qu'il contribue avec elles au maintien du pouvoir qui fait leur sûreté. C'est à la terre à nourrir les hommes; mais les premiers qu'elle doit nourrir sont ceux qui la rendent fertile; et l'on n'a droit d'exiger d'eux que l'excédant de leurs besoins (1). S'ils n'obtenaient, par le travail le plus rude et le plus constant, qu'une existence malheureuse, ce ne seraient plus dans l'État des associés, mais des esclaves : leur condition leur deviendrait odieuse et intolérable; ils y renonceraient, ils changeraient de classe, ou cesseraient de se reproduire, et de perpétuer la leur.

Il est vrai, dit Justinien, qu'on les a mis trop à l'étroit; mais heureusement il faut si peu de chose à cette espèce d'hommes endurcis à la peine! Leur ambition ne va point au-delà des premiers besoins de la vie : qu'ils aient du pain, ils sont contens.

En vérité, mon voisin, dit Bélisaire, on dirait que vous avez passé votre vie à la cour, tant vous en savez le langage. Voilà ce

(1) C'était le principe de Henri IV; c'est celui de tous les bons rois.

qu'on y dit sans cesse, pour engager le prince à dépouiller ses peuples, à les accabler sans remords. Oui, je conviens avec vous qu'ils n'ont pas les besoins insensés du luxe; mais plus leur vie est frugale et modeste, plus on les reconnaît sobres et patiens, plus on est sûr, quand ils se plaignent, qu'ils se plaignent avec raison. Dans le langage de la cour, manquer du nécessaire, c'est n'avoir pas de quoi nourrir vingt chevaux inutiles, vingt valets fainéans; dans le langage du laboureur, c'est n'avoir pas de quoi nourrir son père accablé de vieillesse, ses enfans, dont les faibles mains ne peuvent pas l'aider encore, et sa femme enceinte ou nourrice d'un nouveau sujet de l'État; c'est n'avoir pas de quoi faire à la terre les avances qu'elle demande, de quoi soutenir une année de grêle ou de stérilité, de quoi se procurer à soi-même et aux siens, dans la vieillesse ou la maladie, les soulagemens, les secours dont la nature a besoin. Or, mes amis, je vous demande si cette première destination des produits de l'agriculture n'est pas sainte et inviolable, plus que ne devait l'être le trésor de Janus.

Hélas! dit l'empereur, il est des temps de calamités, où l'on ne peut se dispenser d'y porter atteinte.

Il faut pour cela, dit Bélisaire, que toutes les ressources du superflu soient épuisées, et qu'il n'y ait plus d'autre moyen de sauver un peuple que de le ruiner. Je n'ai jamais vu ces temps-là (1). Mais, parlons vrai: savez-vous ce qui accable la classe laborieuse et souffrante d'un État? c'est le fardeau que rejette sur elle (2) la classe oisive et jouissante. Ceux qui, par leur richesse, participent le plus aux avantages de la société, sont ceux qui contribuent le moins aux frais de sa régie et de sa défense. Il semble que l'inutilité soit un privilége pour eux. Obtenez que cet abus cesse; qu'on distribue, selon les forces et les facultés de chacun, le poids des dépenses publiques, ce poids sera léger pour tous.

Que n'a-t-on pas fait, dit l'empereur, pour établir cette égalité désirée (3)? N'a-t-on pas condamné au feu les décurions infidèles, qui, en distribuant l'impôt de leur cité, surchargeraient les uns pour exempter les autres (4)?

(1) Marc-Aurèle, dans un besoin pressant, plutôt que de charger les peuples de nouveaux impôts, vendit les meubles du palais impérial: *Vasa aurea, uxoriam ac suam sericam et auream vestem, multa ornamenta gemmarum; ac per duos continuos menses venditio habita est.* Aurel. Vict. Epitom. C. 16.

(2) *Inveniuntur plurimi divitum, quorum tributa pauperes necant.* Salv. Lib. 4. *Proprietatibus carent (pauperes) et vectigalibus obruuntur.* Ibid. L. 5. *De gub. dei.*

(3) *Cod. Leg. De annond.* Liv. 1. tit. 52.

(4) *Cod. Lib.* 1. *De censib. et censit.*

Hélas! je sais, dit Bélisaire, que ce n'est pas à ces malheureux qu'on fait grâce. Pour n'avoir pas vexé le peuple avec assez de dureté, on les met dans les fers, on les meurtrit de coups, on les réduit à envier la condition des esclaves (1). Mais y a-t-il des verges, des cachots, des supplices pour vos recteurs, vos proconsuls et vos préfets? Et quand il y en aurait, quoi de plus inutile, si on ferme la bouche aux peuples, et si on étouffe leurs cris? Donnez-leur des lois moins sévères, avec la pleine liberté d'en poursuivre les infracteurs.

De tous les temps, dit Justinien, il a été permis aux peuples de se plaindre.

Oui, reprit Bélisaire, pourvu que leurs tyrans veuillent bien les y autoriser (2). N'a-t-on pas exigé l'attache des présidens et des préfets, pour que les villes et les provinces pussent dénoncer à la cour les excès dont ils sont eux-mêmes ou les auteurs ou les complices? Et y avait-il un plus sûr moyen d'en assurer l'impunité? Les lois recommandent à leurs dépositaires (3) de s'opposer aux vexations; et ce sont eux qui les exercent. Les lois leur font un devoir religieux (4) de garantir le faible des injures du fort; et c'est dans leurs mains qu'est la force, avec le droit d'en abuser (5). Les lois déterminent la somme de l'impôt; mais les préfets, les proconsuls, les présidens le distribuent (6), et ils ne manquent jamais de prétextes pour l'aggraver. Les lois permettent de citer les créatures (7) du préfet au tribunal du préfet lui-même; mais elles défendent d'appeler de ce tribunal (8) à celui du prince, par la raison, disent-elles, que le prince n'élève à cette dignité que des hommes d'une droiture et d'une sagesse éprouvées. Il ne peut donc jamais se tromper dans son choix? Quelle imprudence de risquer le sort d'un peuple sur la foi d'un homme! Justinien en a senti l'abus: il a rétabli les préteurs, avec le droit de s'opposer aux déprédations des préfets: nouveaux oppresseurs pour les peu-

(1) Traité de l'orig. du Gouv. fr. par M. l'abbé Garnier.

(2) Le même.

(3) *Illicitas exactiones, et violentias factas, et extortas metu venditiones, etc. prohibeat præses provinciæ.* Pandec. Lib. 1. tit. 18.

(4) *Ne potentiores viri humiliores injuriis afficiant, ad religionem præsidis provinciæ.* Ibid.

(5) *Qui universas provincias regunt, jus gladii habent.* Ibid.

(6) Novell. 28. C. 3 et 4.

(7) *Det operam judex ut prætorium suum ipse componat.* Cod. Theod. Lib. 1, tit. 10.

(8) *Non potest à præfectis prætorio appellari. Credidit enim princeps eos qui ob singularem industriam, exploratâ eorum fide et gravitate, ad ejus officii magnitudinem adhibentur, non aliter judicaturos, pro sapientiâ ac luce dignitatis, quam ipse foret judicaturus.* Pand. Lib. 1. tit. 11.

ples (1). Leur résidence dans les provinces a bientôt donné prise à la contagion; et de surveillans devenus complices, ils n'ont fait que grossir le nombre des tyrans. Voilà d'où vient qu'on voit tant l'abus impunis, tant de bonnes lois inutiles (2).

Que feriez-vous? lui dit l'empereur. J'écouterais le cri du faible, lui Bélisaire, et l'homme injuste et puissant tremblerait.

Parmi les institutions de nos empereurs, il en est une que je révère, et que je désire ardemment de voir remettre en vigueur. Lorsque, dans la foule des préposés au maintien de l'autorité souveraine, j'ai trouvé des agens (3) spécialement chargés du soin d'aller dans les provinces recevoir les plaintes du peuple, pour en informer l'empereur, j'ai senti mon âme s'épanouir, et l'humanité respirer en moi. Je fais des vœux pour qu'un bon prince donne à cette charge importante tout l'éclat qu'elle doit avoir; qu'il y nomme ses amis les plus vertueux, les plus affidés, les plus intimes; que dans la pompe la plus solennelle et la plus imposante, il reçoive au pied des autels le serment qu'ils feront au ciel, à ses peuples et à lui-même, de ne jamais trahir les intérêts du faible en faveur de l'homme puissant; qu'il les envoie tous les ans à ses peuples, sous le nom sacré de tuteurs; et qu'il les rappelle vers lui, aussitôt leur tâche remplie, pour ne pas les livrer à la corruption. Quel effet ne produira point et leur présence et leur attente! Voyez, à l'arrivée de l'homme juste dans les provinces, la liberté lever un front serein, et la licence et la tyrannie baisser les yeux en frémissant: voyez vos préfets, vos présidens, vos proconsuls, et leurs préposés subalternes, pâlir, trembler devant leur juge, et les peuples l'environner comme leur père et leur vengeur. Les monarques se plaignent que la vérité les fuit! Ah, mes amis! elle les cherche, même au travers des lances et des épées. Combien plus aisément les aborderait-elle, s'ils lui donnaient ce libre accès! Et ce ne serait point le cri séditieux d'une populace en tumulte; ce serait la voix modérée de l'homme sage et vertueux qui porterait au pied du trône la plainte de l'humanité. Oh! que les abus, que les excès commis au nom du prince en seraient bien plus rares, s'ils devaient ainsi, tous les ans, passer sous les yeux attentifs et sévères de la justice; et si son glaive, du haut du trône, était levé pour les punir!

(1) *Ut prætor prohiberet exactores tributorum suscipere et exequi mandata quæ, malo more, à sede præfecti exeunt, de muris reficiendis, de viis sternendis, et aliis oneribus infinitis.* Novell. 24. C. 3.

(2) *Vide* Pandec. Lib. 48. tit. 11, 12, 13. *Leg. Jul. Repetundarum. Leg. Jul. De annonâ. Leg. Jul. peculatûs. Cod.* Theod. Lib. 4. tit. 12. *de vectig. et commiss. Cod.* Just. Lib. 1. *de censib. et censit.*

(3) On les appelait *Curiosi.*

De toutes les conditions, la milice est sans doute celle où la licence et le désordre semblent devoir régner le plus impunément. Mais qu'on rende à la discipline son austérité, sa vigueur; que la faveur ne se mêle point d'en mitiger les lois sévères; et quelques exemples, comme celui que Justinien a donné au monde, imposeront bientôt aux plus audacieux.

Et quel est cet exemple? demanda l'empereur. Le voici, reprit Bélisaire: c'est, à mon gré, le plus beau moment du règne de Justinien. Ses généraux, dans la Colchide, avaient trempé leurs mains dans le sang du roi des Laziens, son allié. Il envoya sur les lieux mêmes un homme intègre (1), avec pleine puissance de prononcer et de punir, après qu'il aurait entendu la plainte du peuple lazien, et la défense des accusés. Ce juge suprême et terrible donna à cette grande cause tout l'appareil dont elle était digne. Il choisit pour son tribunal une des collines du Caucase; et là, en présence de l'armée des Laziens, il fit trancher la tête aux meurtriers de leur roi. Mais tout cela demande au moins quelques hommes incorruptibles; et par malheur l'espèce en est rare, surtout depuis l'abaissement, l'avilissement du sénat.

Quoi, dit Tibère, regrettez-vous ces tyrans de la liberté, ces esclaves de la tyrannie?

Je regrette dans le sénat, dit le héros, non ce qu'il a été, mais ce qu'il pouvait être. Toute domination tend vers la tyrannie; car il est naturel à l'homme de prétendre que sa volonté fasse loi. La dureté du sénat envers le peuple, et son inflexible hauteur, a fait préférer à son règne, celui d'un maître qu'on espéra de trouver plus juste et plus doux. Ce maître, jaloux d'exercer une autorité sans partage, a fait plier l'orgueil du sénat sous le joug; et le sénat, saisi de crainte, a été plus bas et plus vil que son maître n'aurait voulu: Tibère s'en plaignait lui-même (1). Mais il est aisé de concevoir qu'en cessant d'être dangereux, le sénat devenait utile; qu'il donnait à l'autorité un caractère plus imposant, et qu'établi médiateur entre le peuple et le souverain, il eût été le point d'appui de toutes les forces de l'empire. Ce n'est pourtant pas sous ce point de vue que je regarde le sénat. Je regrette en lui une pépinière d'hommes exercés à tenir l'épée et la balance, nourris dans les conseils et dans les combats, instruits dans l'art de gouverner, et par les lois et par les armes. C'est de cet ordre de citoyens, contenu dans de justes bornes, et honoré comme il devait l'être, qu'un empereur aurait tiré ses généraux et ses ministres, ses préfets et ses commandans. Aujourd'hui, qu'on ait besoin d'un homme habile, ver-

(1) Athanase, l'un des principaux sénateurs.
(2) Tacite, *Ann. Lib.* I.

meux et sage ; où s'est-il fait connaître ? Pour essai, lui donnera-t-on le sort d'un peuple à décider? Est-ce dans les emplois obscurs de la milice palatine (1) qu'il se forme des Régulus, des Fabius, des Scipions? Au défaut d'une lice où les âmes s'exercent, où les talens mesurent leurs forces, où le caractère s'annonce, où le génie se développe, où les lumières et les vertus percent la foule et se distinguent, on a presque tout donné au hasard de la naissance, au caprice de la faveur. Ainsi s'accumulent les maux sous lesquels un Etat succombe.

Que voulez-vous, dit l'empereur? Quand les hommes sont dégradés, quand l'espèce en est corrompue, et qu'avec tout le soin possible on n'y fait que de mauvais choix, il faut bien que l'on se rebute, et qu'on se lasse de choisir.

Non, dit Bélisaire, jamais on ne doit se décourager. La corruption n'est jamais totale : il y a partout des gens de bien ; et s'il en manque, on en fait naître. Il suffit qu'un prince les aime, et qu'il sache les discerner. Adieu, mes amis. Ce sera demain un entretien consolant pour nous : car il est doux de voir que pour remédier au plus mauvais état des choses, un seul homme n'a qu'à vouloir.

Bélisaire fait tout dépendre de notre faible volonté, dit Justinien à Tibère ; mais est-on libre de se donner le discernement et le choix des hommes ? Et ne sait-il pas à quel point ils se déguisent avec nous ? Ce qui me confond, dit Tibère, c'est qu'il prétende que les hommes naissent tels que vous les voulez, comme si la nature vous était soumise. Cependant Bélisaire est sage ; les ans, le malheur l'ont instruit ; il mérite bien qu'on l'entende.

CHAPITRE XIII.

Le jour suivant, à leur arrivée, ils le trouvèrent dans son jardin, s'occupant de l'agriculture, avec Paulin son jardinier. Un moment plus tôt, leur dit-il, vous auriez pris, comme moi, une bonne leçon dans l'art de gouverner : car rien ne ressemble tant au gouvernement des hommes que celui des plantes ; et mon jardinier que voilà en raisonne comme un Solon.

Alors l'empereur et Tibère se promenant avec le héros, le jeune homme lui proposa les réflexions qu'ils avaient faites, et les raisons qu'ils avaient de craindre qu'il ne se fît illusion.

(1) Cette milice fictive était composée de la police et de la finance. La politique des empereurs y avait réduit le sénat.

Oui, leur dit-il, celui qu'au fond de son palais, un cercle épais de courtisans et d'adulateurs environne, connaît peu les hommes, sans doute; mais qui l'empêche de s'échapper de son étroite prison, de se communiquer, de se rendre accessible! L'affabilité, dans un prince, est l'aimant de la vérité. Ses esclaves la lui déguisent; mais l'homme du peuple, le laboureur, le vieux soldat, brusque et sincère, ne la lui déguiseront pas. Il entendra la voix publique : c'est l'oracle des souverains; c'est le juge le plus intègre du mérite et de la vertu; et l'on ne fait que de bons choix, lorsqu'on se décide par elle. Du reste, les choix d'un monarque ne roulent que sur deux objets, sur ses conseils et ses agens; et s'il a bien choisi les uns, je lui réponds du choix des autres. Tout dépend d'avoir près de soi quelques amis dignes de l'être. Théodoric n'en avait qu'un, le vertueux Cassiodore; et l'univers sait avec quelle sagesse et quelle gloire il a régné. Or, il est des signes certains, auxquels on peut, même à la cour, choisir ses conseils et ses guides. La sévérité dans les mœurs, le désintéressement, la droiture, le courage de la vérité, le zèle à protéger le faible et l'innocent, la constance dans l'amitié, mise à l'épreuve des disgrâces, une tendance vers le bien, que nul obstacle ne dérange, un attachement fixe aux lois de l'équité; voilà des traits auxquels un prince peut distinguer les gens de bien, et se choisir de vrais amis. Les motifs de l'exclusion me semblent encore plus sensibles; car la vertu peut être feinte, mais le vice n'est point joué : dès qu'il s'annonce, on peut le croire. Par exemple, si j'étais roi, celui qui m'aurait une fois parlé de mes peuples avec mépris, de mes devoirs avec légèreté, ou de l'abus de mon pouvoir avec une servile et basse complaisance, celui-là serait à jamais exclu du nombre de mes amis. Or, rien n'est plus aisé, en observant les hommes, que de surprendre, à leur insu, des traits de caractère qui trahissent et qui décèlent même les plus dissimulés. J'ai beaucoup entendu parler de cette dissimulation profonde qu'on attribue aux courtisans; il n'en est pas un qui ne soit connu, comme s'il était la franchise même; et si le prince a pu s'y méprendre, la voix publique le détrompera. Il ne tient donc qu'à lui de placer dignement son estime et sa confiance; et la vertu, la vérité une fois admises dans ses conseils, il peut se reposer sur elles du soin de l'éclairer sur tous ses autres choix.

Mais pensez-vous, dit l'empereur, à cette foule d'hommes vertueux et sages, dont il aura besoin pour dispenser ses lois, et pour exercer sa puissance? Où les prendre?

Dans la nature, dit Bélisaire : elle en produit, quand on sait bien la diriger.—Et pour la diriger, a-t-il d'autres moyens que des

lois justes et sévères? C'est beaucoup, ce n'est pas assez, reprit Bélisaire; et les mœurs ne sont pas du ressort des lois.

Que fera-t-il donc pour changer ces mœurs dès long-temps dépravées? demanda Justinien.

Mon jardinier va vous l'apprendre, dit Bélisaire; et il l'appela. Ecoute, Paulin, lui dit-il: lorsqu'il vient quelque mauvaise herbe parmi tes plantes, que fais-tu? Je l'arrache, dit le bon homme. — Au lieu de l'arracher, que ne la coupes-tu? — Elle repousserait sans cesse, et je n'aurais jamais fini. Et puis, mon bon maître, c'est par la racine qu'elle prend les sucs de la terre: c'est là ce qu'il faut empêcher. Vous l'entendez, dit Bélisaire: c'est la critique de vos lois. Elles retranchent tant qu'elles peuvent les crimes de la société; mais elles laissent subsister les vices, et ce seraient les vices qu'il faudrait extirper. Or, cela n'est pas impossible; car presque tous les vices, au moins ceux de la cour, ont une racine commune. Et c'est, lui demanda Tibère? C'est la cupidité, répondit le vieillard. Oui, sous ce nom, soit qu'on entende le désir d'amasser, ou l'ardeur de jouir, il n'est rien d'indigne et de bas que la cupidité n'engendre. La dureté, l'ingratitude, la mauvaise foi, l'iniquité, l'envie, et jusqu'à l'atrocité même, sont comme les rameaux de cette passion avide, cruelle et rampante. De sa proie elle nourrit encore la mollesse, la volupté, la dissolution, la débauche, et cette lâche oisiveté qui les couve dans son sein. Ainsi toute la masse des mœurs est corrompue par l'amour des richesses. S'il anime l'ambition, il la rendra perfide et noire; s'il se mêle au courage, il le déshonore par les excès les plus crians: il imprime la tache de la vénalité aux talens les plus estimables; et l'âme qui en est esclave, est sans cesse exposée en vente, pour se livrer au plus offrant.

De là tous les crimes publics que l'on commet pour amasser. Et cette tyrannie dont l'univers gémit, c'est le luxe qui en est le père; car il fait naître les besoins, ceux-ci font naître l'avarice, et l'avarice pour s'assouvir ne connaît plus rien de sacré. C'est donc au luxe qu'il faut s'en prendre; c'est par lui que doit commencer la révolution dans les mœurs.

Attaquer le luxe, dit l'empereur, c'est attaquer une hydre: on lui coupe une tête, il en repouse mille; ou plutôt c'est comme un Prothée qui, sous mille formes diverses, échappe à qui veut l'enchaîner. Je vous dirai bien plus, ajouta-t-il; les causes du luxe et ses influences, ses liaisons et ses rapports font un mélange de biens et de maux si compliqués dans ma pensée, qu'en supposant qu'il fût possible de l'enchaîner ou de le détruire, je douterais si l'un serait permis, et si l'autre serait utile.

Oui, je conviens, dit Bélisaire, que le luxe est dans un État,

comme ces malhonnêtes gens qui ont fait de grandes alliances, on les ménage par égard pour elles ; mais on finit par les enfermer. Je n'irais pourtant pas si loin. Commençons par les faits que j'ai vus par moi-même. On dit que le luxe est bon dans les villes. J'ai peine à le croire ; mais je suis bien sûr qu'il est funeste dans les armées. Pompée, en voyant les soldats de César se nourrir de racines sauvages, disait, *ce sont des bêtes brutes :* il devait dire, *ce sont des hommes*. Le premier courage d'un guerrier est d'exposer sa vie ; le second est de la réduire aux seuls besoins de la nature ; et celui-ci est le plus pénible pour qui a vécu mollement. Un peuple qui veut jouir au sein de la guerre des délices de la paix, n'est en état de soutenir ni les succès, ni les revers. C'est peu de la victoire, il lui faut l'abondance ; et dès que celle-ci lui manque, ou menace de le quitter, l'autre l'appellerait en vain. Une armée sobre a des ailes ; le luxe énerve et appesantit l'armée où il est répandu. La frugalité ménage la ressource du dedans et du dehors ; la prodigalité les épuise et n'en laisse aucune au besoin ; elle entraîne la dévastation, la famine, l'épouvante et la fuite honteuse. Tout est pénible pour des hommes que la mollesse a nourris ; le courage leur reste, mais les forces leur manquent : l'ennemi qui sait les fatiguer, n'a pas besoin de les vaincre ; et les lenteurs de la guerre lui tiennent lieu de combats.

Mais le luxe fait plus que d'énerver les corps ; il amollit et corrompt les âmes. L'homme riche, qui dans les camps traîne le luxe à sa suite, en donne l'émulation au pauvre qui, pour éviter l'humiliation d'être effacé par son égal, cherche des ressources dans le déshonneur même. L'estime s'attache aux richesses, la considération à la magnificence, le mépris à la pauvreté, le ridicule à la vertu modeste et désintéressée ; c'est alors que tout est perdu. Voilà ce que j'ai vu du luxe.

Je sais que vous l'aviez banni de vos armées, lui dit Tibère : comment y étiez-vous parvenu ? Le plus aisément du monde, dit le vieillard ; je l'avais banni de ma tente, et je l'avais dévoué au mépris. Le mépris est un puissant remède contre le poison de l'orgueil ! Je sus qu'un jeune Asiatique avait porté dans mon camp les délices de sa patrie ; qu'il dormait sous un pavillon de pourpre, qu'il buvait dans des coupes d'or, qu'il faisait servir à sa table les vins les plus exquis et les mets les plus rares. Je l'invitai à dîner, et en présence de ses camarades : Jeune homme, lui dis-je, vous voyez qu'on fait ici mauvaise chère ; c'est quelquefois bien pis, et il faut s'y attendre ; car ceux qui courent après la gloire, sont exposés à manquer de pain. Croyez-moi, votre délicatesse aurait trop à souffrir de la vie que nous allons mener ; je vous conseille de ne pas nous suivre. Il fut sensible

ce reproche. Il demanda grâce ; il l'obtint ; mais il renvoya ses bagages. Et cette leçon vous suffit ? lui demande le jeune homme. Oui, sans doute, dit le héros, car mon exemple l'appuyait, et l'on me connaissait une volonté ferme. — Vous dûtes exciter bien des plaintes ! — Quand la loi est égale et nécessaire, personne ne s'en plaint. — Non, mais il est dur pour le riche d'être mis au niveau du pauvre. — En revanche, il est doux pour le pauvre de voir le riche au niveau de lui ; et partout les pauvres sont le plus grand nombre. — Mais les riches sont à la cour les plus puissans, et les mieux écoutés. — Aussi n'ont-ils pas mal réussi à me nuire. Mais ce que j'ai fait, je le ferais encore ; car la force de l'âme, comme celle du corps, est le fruit de la tempérance. Sans elle, point de désintéressement ; sans le désintéressement point de vertu. Je demandais à un berger pourquoi ses chiens étaient si fidèles. C'est, me dit-il, parce qu'ils ne vivent que de pain. Si je les avais nourris de chair, ils seraient des loups. Je fus frappé de sa réponse. En général, mes amis, la plus sûre façon de réprimer les vices, c'est de restreindre les besoins.

Tout cela est possible dans une armée, dit l'empereur, mais impraticable dans un État. Il n'en est pas des lois civiles comme des lois militaires : celles-ci resserrent la liberté dans un cercle bien étroit. Aucune loi ne peut empêcher le citoyen de s'enrichir par des moyens honnêtes ; aucune loi ne peut l'empêcher de disposer de ses richesses, et d'en jouir paisiblement. Il est censé les avoir acquises par son travail, son industrie, ses talens, son mérite, ou celui de ses pères. Il a le droit de les dissiper, comme celui de les enfouir. J'en suis d'accord, dit Bélisaire. Je vais plus loin, dit l'empereur : si les richesses d'un état se trouvent accumulées dans les mains d'une classe d'hommes, il est bon qu'elles se répandent, et que le travail et l'industrie les tirent des mains de l'oisiveté. Je conviens encore de cela, dit le héros. J'ajoute, poursuivit Justinien, que la délicatesse, la sensualité, l'ostentation, la magnificence, les fantaisies du goût, les caprices de la mode, les recherches de la mollesse et de la vanité, sont de ces détails qui échappent à la police la plus sévère ; et les lois ne peuvent s'en mêler sans une espèce de tyrannie. A dieu ne plaise, dit le vieillard, que je veuille que les lois s'en mêlent. Voilà donc le luxe protégé, reprit Justinien, par tout ce qu'il y a de plus inviolable parmi les hommes, la liberté, la propriété, peut-être aussi l'utilité publique. J'accorde tout, excepté ce point-là, dit Bélisaire. Mais enfin, dit le prince, vous avouerez que le luxe anime et fait fleurir les arts ; qu'il rend les hommes industrieux, actifs, capables d'émulation ; qu'il oppose à leur indo-

lence et à leur penchant vers l'oisiveté, l'aiguillon des nouveaux besoins, et le désir des jouissances.

Je conviens, dit Bélisaire, que le luxe est doux à ceux qui en jouissent, et profitable à ceux qui les en font jouir; et que les lois doivent laisser ce commerce libre et tranquille. N'est-ce pas ce que vous voulez?

Je veux plus, reprit l'empereur: je prétends que, de proche en proche, son influence se répande sur toutes les classes de l'Etat, même sur celle des laboureurs, à qui elle procure un débit plus facile et plus avantageux des fruits de leurs travaux.

C'est ici, dit Bélisaire, que l'apparence vous séduit; car ce qui revient à la classe des laboureurs, des prodigalités du luxe, a déjà été pris sur elle; et tous les hommes qu'il emploie, sont autant d'étrangers qu'il lui donne à nourrir. Rappelez-vous l'idée que nous nous sommes faite de la société primitive. Quel en est le but? N'est-ce pas de rendre l'homme utile à l'homme? Et dans cette institution, le droit de l'un sur le travail de l'autre, n'est-il pas le droit de l'échange? Si donc un homme en occupe mille à ses besoins multipliés, sans contribuer lui-même aux besoins d'un seul, n'est-ce pas comme une plante stérile et vorace au milieu de la moisson? Tel est le riche fainéant, au sein du luxe et de la mollesse. Objet continuel des soins et du travail de la société, il en reçoit nonchalamment le tribut comme un pur hommage. C'est à flatter ses goûts, à combler ses désirs, que la nature est occupée: c'est pour lui que les saisons produisent les fruits les plus délicieux; les élémens, les mets les plus exquis; les arts, les plus rares chefs-d'œuvre. Il jouit de tout, ne contribue à rien, dérobe à la société une foule d'hommes utiles, ne remplit la tâche d'aucun, et meurt sans laisser d'autre vide que celui des biens qu'il a consumés.

Je ne sais, dit Tibère, mais il me semble qu'il est moins onéreux, moins inutile que vous ne croyez. Car si dans la masse des biens communs il ne met pas le fruit de ses talens, de son activité et de son industrie, il y met son argent, et c'est la même chose.

Eh, mon ami! l'argent, dit le vieillard, n'est que le signe des biens que l'on cède, et le gage de leur retour. Dans le commerce de ces biens, il en exprime la valeur; mais celui qui dans ce commerce ne présente que le signe, et jamais la réalité, abuse évidemment du moyen de l'échange pour se faire céder sans cesse ce qu'il ne remplace jamais; le garant mobile qu'il donne le dispense de tout, au lieu de l'engager. Que le magistrat veille, que le soldat combatte, que l'artisan et le laboureur travaillent sans cesse pour lui; ses droits acquis sur leurs services se

renouvellent tous les ans; et le privilége qu'il a de vivre inutile est gravé sur des lames d'or.

Ainsi donc l'opulence tient le monde à ses gages, dit le jeune homme. Oui, mon ami, dit le vieillard, sans qu'il en coûte à l'homme opulent d'autre fatigue et d'autre soin, que de rendre en détail à la société les titres de la servitude qu'elle a contractée avec lui. Et pourquoi cette servitude, demanda Tibère? Pourquoi des riches dans un État? Parce que les lois, dit le héros, conservent à chacun ce qui lui est acquis; que rien n'est mieux acquis que les fruits du travail, de l'industrie et de l'intelligence; qu'à la liberté d'acquérir se joint celle d'accumuler; et que la propriété, comme la liberté, doit être un droit inviolable (1). C'est un mal sans doute qu'il y ait des hommes qui puissent imposer à la société tous les frais de leur existence, et de celle d'une foule d'hommes, qu'ils n'emploient que pour eux seuls; mais ce serait un plus grand mal encore d'ôter à l'émulation, au travail et à l'industrie, l'espérance de posséder, et la sûreté de jouir. Ne vous fâchez donc pas d'un mal inévitable. Tant qu'il y aura des hommes plus actifs, plus industrieux, plus économes, plus heureux que d'autres, il y aura de l'inégalité dans le partage des biens; cette inégalité sera même excessive dans les États florissans, sans qu'on ait droit de la détruire.

Avouez donc, dit l'empereur, que le luxe est bon à quelque chose; car c'est lui qui, par ses dépenses, diminue et détruit cette inégalité. C'est-à-dire, que le luxe est bon à tarir les sources du luxe, je l'avoue, dit Bélisaire; et je consens qu'on laisse aux richesses tous les moyens de s'écouler. Je n'entends pas qu'on oblige celui qui les possède à les enfouir, ni qu'on lui en prescrive l'usage. Les lois, je vous l'ai dit, ne doivent se mêler que d'imposer la charge des besoins publics sur la propriété commune, en laissant intacte et sacrée la portion de la subsistance, pour ne toucher qu'à l'excédant de l'aisance de chaque état. L'opinion fera le reste. L'opinion! dit l'empereur. Oui, c'est elle, dit Bélisaire, qui, sans gêne et sans violence, remet chaque chose à sa place; et c'est d'elle qu'il faut attendre la révolution dans les mœurs.

Cette révolution vous paraît difficile; elle dépend de la volonté et de l'exemple du souverain. Dès qu'à mérite égal, l'homme le plus modeste et le plus simple dans ses mœurs sera le mieux reçu du prince, qu'il annoncera son mépris pour des dépenses fas-

(1) Un philosophe à Athènes ayant trouvé un trésor dans son champ, écrivit à Trajan, *j'ai trouvé un trésor*. Trajan lui répondit d'en user. *Il est trop grand pour un philosophe*, lui écrivit encore celui-ci. Trajan lui répondit d'en abuser. Alexandre Sévère pensait de même.

tueuses et pour un luxe efféminé, qu'il jettera un œil de dédain sur les esclaves de la mollesse, et qu'il fixera un regard de complaisance et de respect sur les victimes du bien public; le goût d'une simplicité noble et d'une sage économie sera bientôt celui de sa cour. Le faste, loin d'y être honorable, n'y sera pas même décent. Des mœurs pures et austères y prendront la place des mœurs licencieuses et frivoles; tous les respects s'y tourneront vers le mérite personnel, et laisseront le luxe et la vanité s'admirer seuls et se complaire. O mes amis, avec quelle rapidité on verrait tomber leur empire! Vous savez combien la ville est attentive, docile et prompte à suivre l'exemple de la cour: ce qui est en honneur est bientôt à la mode. L'antique frugalité rétablie produirait le désintéressement, et celui-ci les mœurs héroïques. L'homme en état de se rendre utile, n'ayant plus dans les bienséances un motif de cupidité, et délivré de l'esclavage des besoins avilissans du luxe, sentirait se développer en lui le germe des sentimens honnêtes; l'amour de la patrie, le désir de la gloire se saisiraient d'une âme libre, et fière de sa liberté; tous les ressorts d'une émulation noble s'y déploieraient en même temps. Ah! si un souverain savait quel ascendant il a sur les esprits, et comme il peut les remuer sans contrainte et sans violence: C'est de toutes ses forces la plus irrésistible; et c'est la seule qu'il ne connaît pas.

Et quelle force, dit Justinien, peut balancer le goût des plaisirs, l'attrait des jouissances, et le désir de posséder l'équivalent de tous les biens? Qu'importe à l'homme, que la volupté enivre par tous les sens, que la cour le blâme ou le loue? Un souverain peut-il empêcher que cet homme, tout à lui-même, ne dispose à sa fantaisie d'un peuple industrieux, ardent à le servir? que les plaisirs ne l'environnent? que les arts ne lui soient soumis? Non, dit Bélisaire; mais s'il le veut bien, il peut attacher la honte à la mollesse, le mépris à l'oisiveté; il peut interdire aux richesses le droit d'élever l'indolence, le vice et l'incapacité aux premiers emplois de l'Etat; il peut faire que les jouissances les plus sensibles, les agrémens les plus doux de la vie soient attachés à l'estime publique, et aillent avec elle au-devant du mérite; il peut du moins humilier le luxe, et lui ôter son orgueil. C'en est assez: le luxe humilié, n'humiliera plus l'indigence, n'éclipsera plus la vertu. Il y aura des biens dont les richesses ne seront plus l'équivalent: la reconnaissance et l'estime publique, les honneurs et les dignités seront réservés au mérite; l'or n'effacera plus les taches du blâme et de l'infamie; et la bassesse d'âme ne se cachera plus sous l'éclat d'un faste arrogant. Croyez, mes amis, que le luxe a peu de jouissances indépendantes de l'orgueil. Ses goûts les plus raffinés

sont factices; et l'opinion qu'on attache à ses plaisirs vains et fantasques, est ce qu'ils ont de plus flatteur. Détruisez cette opinion, vous réduirez les richesses à leur valeur propre et réelle; et alors celui qui les possédera, s'il veut s'honorer et les ennoblir, en fera un plus digne usage. Le luxe met l'homme opulent dans l'impossibilité d'être généreux : ses besoins le rendent avare; et son avarice est un mélange de toutes les passions qu'on satisfait avec de l'or. Mais si les plus ardentes de ces passions, l'orgueil, l'ambition, l'amour même, car il suit la gloire, ne tiennent plus aux objets du luxe, voyez combien il perd de son attrait, et l'avarice de sa force.

Les avantages réels de la richesse, l'aisance, les commodités, les délices de l'abondance, l'indépendance et le repos, enfin l'empire que le riche exerce sur une foule d'hommes occupés de lui, tout cela, dis-je, est plus que suffisant pour émouvoir les petites âmes; et je suis bien loin d'espérer ou de craindre la ruine entière des arts dont la richesse est l'aliment. Mais si les distinctions honorables n'y sont plus attachées, les âmes à qui la nature a donné de l'énergie et de l'élévation, les âmes susceptibles des passions nobles et des grandes vertus, dédaigneront les objets de la vanité, et chercheront ailleurs la louange et la gloire.

Ce ne sera jamais, reprit Tibère, dans un empire opulent, que le stérile éclat des honneurs effacera celui des richesses. Leur lustre est le seul qui éblouit le peuple; et les dignités, la majesté même, en ont besoin pour lui imposer.

Lequel des deux, à votre avis, lui demanda le vieillard, ajoutait le plus à la dignité, à la majesté du sénat romain, de Lucullus, ou de Caton? Cette demande interdit Tibère. Je vous parle d'un temps de luxe, reprit le héros; et dans ce temps-là même, avec quelle vénération la plus saine partie de l'Etat, le peuple, ne se rappelait-il pas les beaux jours de Rome libre, vertueuse et pauvre, l'âge où son modique domaine était cultivé par des mains triomphantes, et où le soc de la charrue était couronné de lauriers? Rendez plus de justice au peuple; et croyez qu'un sage monarque, environné de guerriers et de ministres dénués de faste, mais chargés d'ans et d'honneurs, offrira un spectacle cent fois plus imposant, qu'un prince voluptueux entouré d'une cour brillante. Les gens en place, qui veulent être honorés sans qu'il leur en coûte, ne cessent de dire que leur rang, pour imprimer le respect, a besoin d'être revêtu de pompe et de magnificence; et en effet, c'est comme un vêtement dont l'ampleur cache les défauts du corps; mais c'est une raison de plus pour écarter cet appareil, qui déguise et confond les hommes. Quand la vertu se présentera dans les places éminentes, comme l'athlète dans l'arène, on l'y distinguera bien mieux à sa force et

à sa beauté ; et si le vice, la bassesse, l'incapacité s'y montrent, ils auront bien plus à rougir.

Un autre avantage des mœurs simples dans les grandeurs, c'est de soulager l'Etat des frais ruineux de la décoration, et d'alléger pour lui le poids des récompenses. Des honneurs bien distribués tiennent lieu des plus riches dons ; et le prince qui en sera économe, le sera du bien de ses peuples. C'est là l'objet essentiel. Il ne s'agit pas d'empêcher les riches de se livrer au luxe : c'est un feu qui bientôt lui-même consumera son aliment. Il s'agit de préserver du goût du luxe et de la soif des richesses, ceux qui, n'ayant que des talens, des lumières et des vertus, seraient tentés de les mettre à prix. Pour cela il faut leur réserver des distinctions que rien n'efface, et qu'on ne profane jamais. J'ai servi mon prince avec zèle, et avec assez de bonheur ; et je sais par moi-même combien l'or est vil au prix du chêne et du laurier, quand ceux-ci sont le gage de la reconnaissance et de l'estime du souverain. Or, cette estime, si touchante lorsque la voix publique y applaudit, le prince a droit de la réserver à ce qui est utile et louable, en la refusant constamment à ce qui n'est que vain, frivole ou dangereux. Voilà sa grande économie. Mais tout cela demande une résolution courageuse et inébranlable, une équité sans cesse en garde contre la surprise et la séduction, une volonté ferme qui jamais ne varie, et qui ôte jusqu'à l'espoir de la voir mollir ou changer. Elle sera telle, si elle est éclairée et soutenue de l'amour du bien ; et c'est alors que l'opinion du prince fera l'opinion publique, et que son exemple décidera le caractère national.

Vous avouerai-je, lui dit Tibère, une inquiétude qui me reste ? Cette cour d'où vous voulez bannir la faveur, l'intrigue et le luxe, sera peut-être bien sérieuse ; et un jeune prince.... — J'entends, vous avez peur qu'il ne s'ennuie ; mais, mon ami, je ne vous ai pas dit que régner fût un passe-temps. Peut-être cependant, au milieu de ses peines, aura-t-il des momens bien doux. Un ministre, par exemple, lui annoncera les progrès de l'agriculture dans des provinces qui languissaient ; et il se dira à lui-même : Un acte de ma volonté vient de faire cent mille heureux. Ses magistrats lui apprendront qu'une de ses lois aura sauvé l'héritage de l'orphelin des mains de l'usurpateur avide ; et il dira : Béni soit le ciel ! le faible en moi trouve un appui. Ses guerriers ne lui donneront pas des consolations si pures ; mais lorsqu'ils lui raconteront avec quel zèle et quelle ardeur ses fidèles sujets auront versé leur sang pour leur prince et pour leur patrie, la pitié, le regret de les avoir perdus, seront mêlés d'un sentiment d'amour et de reconnaissance qui mouillera ses yeux de pleurs. Enfin les vœux et les louanges du siècle heureux qui le possède, la jouissance anticipée

les bénédictions de l'avenir, tels sont les plaisirs d'un monarque. Si pour le sauver de l'ennui ce n'est pas assez, il ira, comme les anciens rois de Perse, parcourir des yeux ses provinces, distribuant des récompenses à qui fera le mieux fleurir l'agriculture et l'industrie, l'abondance et la population, et déposant ceux dont l'orgueil, l'indolence ou la dureté auront produit les maux contraires. Dans Byzance comme dans Rome, les empereurs ont pris sur eux le soin de visiter les greniers publics; serait-il plus indigne d'eux d'aller voir si dans les campagnes, sous l'humble toit du laboureur, il y a du pain pour ses enfans? Oh! qu'un prince connaît bien peu ses intérêts et ses devoirs, s'il permet que l'ennui l'approche! Du reste ne croyez pas que dans le peu de momens tranquilles que son rang peut lui laisser, la majesté se refuse aux familiarités touchantes de la confiance et de l'amitié. Il aura des amis; ils lui feront goûter le charme des âmes sensibles. Les gens de bien, contens de peu, ont dans leur vertueux commerce une sérénité riante, qui prend sa source dans la paix de l'âme, et que le faste assiégé de besoins, le vice entouré de remords, ne connaissent pas. Les devoirs de l'honnête homme en place lui laissent peu de loisir, sans doute; mais les instans en sont délicieux. Ni le reproche, ni la crainte, ni l'ambition ne les trouble; et la cour d'un prince avec qui l'innocence, la droiture, la vérité, le zèle courageux du bien, n'auront aucun piége à éviter, aucune disgrâce à prévoir, aucune révolution à craindre, ne sera pas la cour la plus brillante, mais la plus heureuse de l'univers. Elle sera peu nombreuse, dit l'empereur. Pourquoi, dit Bélisaire? Quelques ambitieux oisifs, quelques lâches voluptueux s'en éloigneront; mais en revanche les gens utiles, les gens de bien y aborderont en foule. Je dis *en foule*, mon cher Tibère, et je le dis à la louange de l'humanité. Quand la vertu est honorée, elle germe dans tous les cœurs. L'estime publique est comme un soleil qui la fait éclore et pousser avec une vigueur extrême. N'en jugez pas sur l'état d'inertie et de langueur où sont les âmes. Comment voulez-vous qu'un fils à qui son père n'a jamais vanté que l'argent; qui n'a jamais entendu louer et envier que l'opulence; qui dans les villes et les campagnes n'a vu, dès son enfance, rien de plus méprisé que l'industrie et le travail; qui sait que les grandeurs s'abaissent, que la rigueur des lois fléchit, que les voies des honneurs s'aplanissent, que les portes de la faveur s'ouvrent devant la fortune; que par elle, et par elle seule, on se soustrait à la force, et on l'exerce impunément; qu'elle décore jusqu'au vice, qu'elle ennoblit jusqu'à la bassesse, qu'elle tient lieu de talens, de lumières et de vertus; comment voulez-vous que l'homme imbu de ces idées, ne confonde pas l'honnête avec l'utile? Mais que l'opinion change, que l'arbitre des mœurs, le souverain donne

l'exemple; que l'éducation, l'habitude fassent à l'homme un premier besoin de sa propre estime et de celle de ses semblables; qu'on accoutume son âme à s'élancer hors d'elle-même pour recueillir les suffrages de son siècle et de l'avenir; que sa renommée et sa mémoire soient pour lui, après la vertu, le plus précieux de tous les biens; que le soin de cette existence morale lui rende l'honneur plus cher que la vie, et la honte plus effrayante, plus horrible que le néant; on verra combien les inclinations basses auront peu d'empire sur lui. Hé, mes amis! qu'étaient les Décius, les Régulus et les Catons, sinon des hommes dont l'âme exaltée vivait de gloire et de vertu? Mais cette institution demande des encouragemens réels. On aurait beau prescrire aux pères de famille d'élever leurs enfans à la vertu, si la vertu languissait oubliée, et si le vice, honoré seul, avait le droit de l'insulter. Il faut donc, pour rétablir l'ordre, attacher le bien au bien, le mal au mal, l'utile au juste et à l'honnête. Cet ordre rétabli, vous prévoyez sans peine comme les mœurs seconderaient les lois, et comme l'opinion soulagerait la force. Les espérances et les craintes, les récompenses et les peines, les jouissances et les privations: voilà les poids que la politique doit savoir mettre à propos dans la balance de la liberté; avec cela elle est sûre de régir à son gré le monde.

Mais je m'en tiens à ce qui nous occupe. Les mœurs fastueuses des grands les rendent avides et injustes; des mœurs plus simples les rendraient modérés, humains, généreux; et le plus grand intérêt du vice ayant passé à la vertu, le même penchant qui les portait vers l'un, les ramenerait tous vers l'autre.

Voilà un beau songe, dit Justinien! Ce n'en est pas un, dit Bélisaire, que de prétendre mener les hommes par l'amour-propre et l'intérêt. Rappelez-vous comment s'était formé, dans la république naissante, ce sénat où tant de vertu, où tant d'héroïsme éclatait. C'est qu'il n'y avait alors dans Rome rien au-dessus d'une grande âme (1); c'est que l'estime publique était attachée aux mœurs honnêtes, la vénération aux mœurs vertueuses, la gloire aux mœurs héroïques. Tels ont été dans tous les temps les grands ressorts du cœur humain.

Je sais qu'une longue habitude, et surtout celle de la tyrannie, ne cède pas sans résistance aux motifs même les plus forts. Mais pour un homme injuste et violent qui se roidirait contre la crainte du blâme, de la disgrâce et du mépris, il y en a mille à qui ce frein, joint à l'aiguillon de la gloire, ferait suivre le droit sentier de l'honneur et de la vertu. Je poursuis donc, et je

(1) *Dum nullum fastidiretur genus in quo initeret virtus, crevit imperium Romanum.* Tit. Liv. L. 4. C. 37.

opposé d'honnêtes gens à la tête des peuples. Dès lors je réponds sur ma vie de l'obéissance, de la fidélité, du zèle de cette multitude d'hommes qu'on n'opprimera plus, qu'on ne vexera plus, et dont les jours, la liberté, les biens seront protégés par les lois. Dès lors l'empire se relève, ses membres épars se réunissent; le plan de Constantin, élevé sur le sable, acquiert des fondemens solides; et du sein de la félicité publique, je vois renaître le courage, l'émulation, la force, l'esprit patriotique, et avec lui cet ascendant que Rome avait sur l'univers.

Tandis que Bélisaire parlait ainsi, Justinien admirait en silence l'enthousiasme de ce vieillard, qui, oubliant son âge, sa misère, et le cruel état où il était réduit, triomphait à la seule idée de rendre sa patrie heureuse et florissante. Il est beau, lui dit-il, de prendre un intérêt si vif à des ingrats. Mes amis, leur dit le héros, le plus heureux jour de ma vie serait celui où l'on me dirait : Bélisaire, on va t'ouvrir les veines, et pour prix de ton sang, tes souhaits seront accomplis.

A ces mots, son aimable fille, Eudoxe, vint l'avertir que son souper l'attendait. Il rentra, il se mit à table. Eudoxe, avec une grâce mêlée de modestie et de noblesse, lui servit un plat de légumes, et prit place à côté de lui. Quoi! c'est là votre souper, dit l'empereur avec confusion? Vraiment, dit Bélisaire, c'était le souper de Fabrice, et Fabrice me valait bien.

Allons-nous-en, dit Justinien à Tibère. Cet homme-là me confond.

Sa cour, espérant de le dissiper, lui avait préparé une fête. Il ne daigna pas y assister. A table il ne s'occupa que du souper de Bélisaire; et en se retirant, il se dit à lui-même : Il est moins malheureux que moi; car il s'est couché sans remords.

CHAPITRE XIV.

Je ne vis plus qu'auprès de lui, dit l'empereur à Tibère le lendemain, en allant revoir le héros : le calme et la sérénité de son âme se communiquent à la mienne; mais sitôt que je m'en éloigne, ces nuages qu'il a dissipés se rassemblent, et tout s'obscurcit de nouveau. Hier je croyais voir dans son plan le tableau de la félicité publique, à présent ce n'est à mes yeux qu'un amas de difficultés. Le moyen, par exemple, qu'avec les frais immenses dont cet empire est chargé, on puisse soulager les peuples! Le moyen de renouveler des armées que vingt ans de guerre ont anéanties, et de réduire les impôts à un tribut simple et léger!

Il a tout prévu, dit Tibère, et il aura tout aplani. Proposez-l vos réflexions. Ce fut par là qu'ils débutèrent.

Je savais bien, dit le vieillard, après les avoir entendus, qu je vous laisserais des doutes; mais j'espère les dissiper.

Les dépenses de la cour sont réduites : nous en avons banni l luxe et la faveur. Passons à la ville, et dites-moi pourquoi u peuple oisif et innombrable est à la charge de l'Etat? Le bl qu'on lui distribue (1) nourrirait vingt légions. C'est pour peupler sa ville, et pour imiter Rome, que Constantin a pris sur lu cette dépense ruineuse. Mais à quel titre un peuple fainéant, qu n'est plus ni Romain ni soldat, est-il à la charge publique? Le peuple romain, tout militaire, avait le droit d'être nourri, même au sein de la paix, du fruit de ses conquêtes; encore ne demandait-il, dans les plus beaux jours de sa gloire, que des terres à cultiver; et quand l'Etat lui en accordait, vous savez avec quelle joie il se répandait dans les champs. Ici, que faisons-nous de cette multitude affamée qui assiége les portes du palais (2)? Est-ce avec elle que j'ai chassé les Huns qui ravageaient la Thrace? Qu'on n'en retienne que ce que l'industrie en peut occuper et nourrir; et que du reste on fasse d'heureuses colonies : elles repeupleront l'État, et vivront du fruit de leur peine. L'agriculture est la mère de la milice; et ce n'est pas au sein d'une oisive indigence que s'élèvent de bons soldats.

Toutes les lois simplifiées, et surtout celle du tribut, la milice palatine tombe d'elle-même par sa propre inutilité; et vous savez de quels frais immenses (3) nous sommes par là soulagés.

La dépense la plus effrayante qui nous reste, est celle des troupes; mais elle se réduit aux seules légions. Les colonies de vétérans établies sur les frontières, vivent de leur travail; et leurs immunités (4) leur tiennent lieu de solde. Ces colonies, le chef-d'œuvre du génie de Constantin, ne sont pas éteintes encore; et pour les voir revivre, on n'a qu'à le vouloir : tant de braves sol-

(1) 40,000 boisseaux par jour. Le boisseau, *modius*, d'un pied carré, sur quatre pouces de hauteur. Le pied romain de 10 de nos pouces. Le soldat n'ayant que 5 boisseaux par mois, ou le sixième d'un boisseau par jour; 40,000 boisseaux devaient nourrir 240,000 hommes.

(2) *Et quem panis alit gradibus dispensus ab altis.*
Prudent. *In Symmach.* Lib. 1. V. 583.
Panes Palatini bilibres. La livre des Romains faisait dix onces de la nôtre. Buleng. *De Trib. ac Vectig. Pop. R.*

(3) *Voyez* M. l'abbé Garnier, *de l'orig. du Gouv. fr.*

(4) *Jam nunc munificentiâ meâ (Constantini) omnibus veteranis id esse concessum perspicuum fit, ne quis illorum ullo munere civili, neque operibus publicis conveniatur.... Vacantes terras accipiant, easque perpetuò habeant immunes.* Cod. Theod. *de veteran.* Lib. 7. tit. 20.

dats, que vous laissez languir dans la misère et l'oisiveté, ne demandent pas mieux que d'aller cultiver et garder leur champ de victoire. Il en est de même des troupes répandues aux bords des fleuves (1) : ces bords qu'elles rendent fertiles, nourrissent leurs cultivateurs.

Des essaims de Barbares se présentent en foule (2) pour être admis dans nos provinces. On les y a reçus quelquefois avec trop peu de précaution (3) ; mais le danger n'est que dans le nombre. Qu'on les disperse, et qu'on leur donne des terres vagues et incultes; vous n'en avez que trop, hélas (4) ! Un gouvernement doux et ferme en fera des sujets fidèles, et des soldats disciplinés.

Il n'y a donc plus que les légions qui soient à la solde du prince; et le seul tribut de l'Egypte, de l'Afrique et de la Sicile, en nourrirait trois fois autant que l'empire en a jamais eu (5). Ce n'est donc pas sur elles que doit porter l'épargne ; et ce n'est pas de leur entretien (6), mais de leur rétablissement que l'Etat doit s'inquiéter. Il fut un temps, où l'honneur d'y être admis était réservé aux citoyens (7), et où l'élite de la jeunesse se disputait cet avantage. Ce temps n'est plus ; il faut le ramener. Et que ne fait-on pas des hommes avec de l'honneur et du pain !

Les hommes ne sont plus les mêmes, dit l'empereur. Rien n'est changé, dit Bélisaire, que l'opinion souveraine des mœurs; et il ne faut que l'âme d'un seul, que son génie et son exemple, pour entraîner tous les esprits. De mille traits qui me le prouvent, en voici un que je crois digne des plus beaux jours de la république, et qui fait voir que dans tous les temps les hommes valent ce qu'on les fait valoir.

Rome était prise par Totila. Un de nos vaillans capitaines, Paul, à la tête d'un petit nombre d'hommes, s'était échappé de la ville, et retranché sur une éminence où l'ennemi l'enveloppait.

(1) On les appelait *ripenses*. Alexandre Sévère les avait établies. *Voyez* Vopiscus *in divo Aurel.* C. 38. *et in Probo*, C. 14.

(2) Ceux-ci s'appelaient *Læti*, et les terres qu'on leur donnait à cultiver, *terres lætiques*.

(3) Comme les Goths, sous l'empereur Valens.

(4) Celles du fisc étaient immenses : la peine de la plupart des crimes étant la confiscation des biens. *Voyez* Garn. *de l'orig. du Gouv. fr.*

(5) La Sicile donnait pour tribut aux Romains 7,200,000 boisseaux de blé, l'Egypte 21,600,000, l'Afrique 43,200,000. A six hommes par boisseau, il y avait de quoi nourrir 1,200,000 hommes.

(6) La paie du soldat était, par mois, de 400 asses, valant 25 deniers d'argent, qui valaient un denier d'or, *nummus aureus*. L'asse était une once de cuivre, plus faible d'un sixième que la nôtre ; le denier d'argent pesait un gros; et l'*aureus*, 140 grains.

(7) Et à ceux des provinces qui avaient droit de cité à Rome.

On ne doutait pas que la faim ne l'obligeât de se rendre; et en effet, il manquait de tout. Réduit à cette extrémité, il s'adresse à sa troupe : « Mes amis, leur dit-il, il faut mourir ou être es-
» claves. Vous n'hésiterez pas sans doute; mais ce n'est pas tout
» de mourir, il faut mourir en braves gens. Il n'appartient qu'à
» des lâches de se laisser consumer par la faim, et de sécher en
» attendant une mort douloureuse et lente. Nous qui, élevés dans
» les combats, savons nous servir de nos armes, cherchons un
» trépas glorieux. Mourons, mais non pas sans vengeance : mou-
» rons couverts du sang de nos ennemis; qu'au lieu d'un sourire
» insultant, notre mort leur cause des larmes. Que nous servirait
» de nous déshonorer pour vivre encore quelques années, puis-
» qu'aussi bien dans peu il nous faudrait mourir? La gloire peut
» étendre les bornes de la vie; la nature ne le peut pas. »

Il dit : le soldat lui répond qu'il est résolu à le suivre. Ils marchent; l'ennemi juge, à leur contenance, qu'ils viennent l'attaquer, avec le courage du désespoir; et sans les attendre, il leur fait offrir le salut et la liberté (1).

Je crois connaître, mes amis, deux cents mille hommes dans l'empire, capables d'en faire autant, s'ils avaient un Paul à leur tête; et de ces dignes chefs, vous en avez encore : la victoire vous les a nommés. Ne croyez donc pas que tout soit perdu avec de pareilles ressources. Ignorez-vous à quel point la prospérité, l'abondance, la population, peuvent multiplier les forces d'un Etat? Rappelez-vous seulement ce qu'étaient autrefois, je ne dis pas les Gaules, que nous avons perdues, et lâchement abandonnées (2), mais l'Espagne, la Grèce, l'Italie, la république de Carthage, et tous ces royaumes d'Asie, depuis le Nil jusqu'au fond de l'Euxin. Souvenez-vous que Romulus, qui n'avait d'abord qu'une légion (3), laissa en mourant quarante-sept mille citoyens sous les armes; et jugez de ce que peut le règne d'un homme habile, actif et vigilant. L'Etat est ruiné, dit-on. Quoi! l'Hespérie et la Sicile, l'Espagne, la Lybie et l'Egypte, la Béotie et la Macédoine, et ces belles plaines d'Asie qui faisaient la richesse de Darius et d'Alexandre, sont-elles devenues stériles? Elles manquent d'hommes! Ah! qu'ils soient heureux, ils y viendront en foule; et pour lors, mes amis, j'oserai proposer le vaste plan que je médite, et qui seul rendrait cet empire plus puissant qu'il ne fut jamais. Quel

(1) Léonard Aretin. *De Bell. Ital. adversus Gothos*. Lib. 4.

(2) Les empereurs, pour délivrer Rome et l'Italie du joug des Goths, leur avaient cédé les plus belles provinces de la Gaule. *Facta est servitus nostra pretium securitatis alienæ*. Sidon Appolli. Lib. 7, Ep. 7.

(3) La légion n'était alors que de 3000 hommes de pied, et de 300 hommes de cheval. *Voyez* Denys d'Halic. et Plut. *vie de Romulus*.

est-il donc ce plan, demanda l'empereur? Le voici, reprit Bélisaire.

La guerre, comme nous la faisons, excède les armées par de trop longues marches, et par des travaux excessifs. Elle donne à nos ennemis le temps de nous surprendre par des incursions soudaines, que les lignes de vétérans et des soldats cultivateurs, dont on a bordé nos limites, n'ont pas la force de soutenir; et avant que les légions aient volé au point de l'attaque, l'épouvante, la désolation, le ravage ont fait de rapides progrès (1). Pour opposer à ces torrens une digue toujours présente, je demanderais qu'on rendît tout cet empire militaire: en sorte que tout homme libre serait soldat, mais seulement pour la défense du pays. Ainsi chaque préfecture composerait une armée, dont les cités formeraient les cohortes; les provinces, les légions, avec des points de ralliement, où le soldat, au son de la trompette, se rangerait sous les drapeaux.

Ces troupes auraient l'avantage d'être attachées à leur pays natal, qu'elles cultiveraient, qu'elles feraient fleurir, qu'elles peupleraient elles-mêmes. Et vous prévoyez avec quelle ardeur elles défendraient leurs foyers (2).

Dans un vaste empire, rien de plus difficile à établir que l'opinion de la cause commune. Des peuples séparés par les mers, s'intéressent peu l'un à l'autre. Le midi ne prend aucune part aux dangers qui menacent le nord. Le Dalmate, l'Illyrien, ne sait pas pourquoi on le fait passer en Asie: il lui est égal que le Tigre coule sous nos lois, ou sous les lois du Perse. La discipline le retient, l'espoir du butin l'encourage; mais la réflexion, la fatigue, l'ennui, le premier mouvement d'impatience ou de frayeur lui fait abandonner une cause qui n'est pas la sienne. Au lieu que dans mon plan, la patrie n'est plus un nom vague, une chimère pour le soldat; c'est un objet présent et cher, auquel chacun est attaché par tous les nœuds de la nature. « Citoyens, pourrait-on » leur dire en les menant à l'ennemi, c'est le champ qui vous a » nourri, c'est le toit qui vous a vu naître, c'est le tombeau de » vos pères, le berceau de vos enfans, le lit de vos femmes que vous » défendez. » Voilà des intérêts sensibles et puissans. Ils ont fait plus de héros que l'amour même de la gloire. Jugez de leur effet

(1) Sous Auguste les marches, ou frontières, n'étaient qu'au nombre de neuf. Il y avait établi les légions à poste fixe. Mais le nombre des provinces qu'il fallait garder s'étant accru, les légions n'y pouvaient suffire; et Constantin, en les retirant dans l'intérieur des provinces, y avait faiblement suppléé par des lignes de vétérans.

(2) La terre donne à ses laboureurs le courage de la défendre; elle met ses fruits, comme un prix, au milieu du jeu, pour le vainqueur. *Xénoph. traité du manége.*

sur des âmes accoutumées dès l'enfance aux rigueurs de la discipline et à l'image des combats.

Rien ne me plaît tant, je l'avoue, que le tableau de cette jeunesse laborieuse et guerrière, répandue autour des drapeaux dans les villes et les campagnes, préservée par le travail des vices de l'oisiveté, endurcie par l'habitude à des exercices pénibles, utile à l'ombre de la paix, et toute prête à courir aux armes au premier signal de la guerre. Parmi ces troupes, la désertion serait un crime contre nature (1) : tout ce qu'il y a de plus sacré au monde, répondrait de leur courage et de leur fidélité. L'Etat n'en aurait pas moins ses légions impériales, qui, comme autant de forteresses mouvantes, se porteraient d'un poste à l'autre, où le danger les appellerait. L'esprit militaire établi, l'émulation donnée, ce serait à qui mériterait le mieux de passer dans ces corps illustres; et au lieu de ces levées faites à la hâte, que la faveur, la collusion, la fraude ou la négligence font accepter sans examen (2), nous aurions l'élite du peuple. Alors, quelle comparaison des forces de l'empire, avec ce qu'il en eut jamais, dans ses temps même les plus heureux (3)? Et quels peuples du midi ou du nord oseraient venir nous troubler, nous qui les avons repoussés tant de fois avec des troupes sans discipline, presque sans armes et sans pain?

Et qui vous répond, lui dit Justinien, que dans un empire tout militaire, les peuples seront bien soumis? Qui m'en répond? leur intérêt, dit le vieillard, la bonté de vos lois, l'équité d'un gouvernement modéré, vigilant et sage. Oubliez-vous que j'ai demandé que les peuples fussent heureux? Non, dit Justinien; mais je les crois amis des nouveautés, enclins au changement, inquiets, remuans, crédules pour le premier audacieux qui leur promet un sort plus doux. Vous voyez le peuple, dit Bélisaire, dans l'état présent, dans l'état de souffrance, et tel qu'on le voyait à Rome (4), lorsqu'il y était malheureux. Mais croyez que les hommes savent ce qui leur manque, et ce qui leur est dû ; qu'ils ne seraient point insensibles au soin qu'un prince bienfaisant prendrait de soulager leurs peines, et que l'amour qu'il leur témoignerait serait payé par leur amour. Qu'il essaie d'être envers eux juste, sensible, secourable; qu'il n'emploie à régner sous lui que des gens dignes

(1) *Communis utilitatis derelictio contra naturam est.* Cic. *Off.* 3.

(2) *Hinc tot ubique ab hostibus illatæ clades : dum longa pax militem incuriosius legit ; dum possessoribus indicti tyrones per gratiam aut dissimulationem probantur.* Veget. Lib. 1. ch. 7.

(3) Sous Auguste 23 lég., sous Tibère 25, sous Adrien 30, sous Galba 372,000 hommes, moitié troupes romaines, moitié auxiliaires.

(4) *Hi mores vulgi : odisse præsentia, præterita celebrare..... Ingenio mobili (plebem), seditiosam, discordiosam, cupidam rerum novarum, quieti et otio adversam.* Salust.

de le seconder ; qu'il veille en père sur ses enfans ; je lui réponds qu'ils seront dociles. Et par quel prestige voulez-vous que quelques mécontens, quelques séditieux fassent d'un peuple fortuné, un peuple parjure et rebelle? C'est au prince qui laisse gémir ses sujets dans l'oppression, à craindre qu'ils ne l'abandonnent. Mais celui qu'on sait occupé du repos et du bonheur des siens, n'a point d'usurpateurs à craindre. Est-ce en entendant célébrer ses vertus, publier ses bienfaits, qu'on osera troubler son règne? Est-ce dans les campagnes où régneront l'aisance, le calme et la liberté; dans les villes où l'industrie et la fortune des citoyens, leur état, leurs droits et leur vie seront sous la garde des lois; dans les familles où l'innocence, l'honneur, la paix, la sainteté des nœuds de l'hymen et de la nature auront un asile sacré; est-ce là, dis-je, que les rebelles iront chercher des partisans? Non : si l'empire de la justice n'est pas inébranlable, rien ne l'est sur la terre. Je suppose avec vous cependant qu'il y ait du risque et de l'audace à rendre ses sujets puissans, pour les rendre heureux et tranquilles : c'est cette audace que j'aurais, dût-elle entraîner ma ruine; et je leur dirais hautement : Je vous mets à tous les armes à la main, pour me servir si je suis juste, et pour me résister si je ne le suis pas. Vous me trouvez bien téméraire! mais je me croirais bien prudent de m'assurer ainsi, à moi-même et aux miens, un frein contre nos passions, et surtout une digue contre celles des autres! Avec ma couronne, et au-dessus d'elle, je transmettrais à mes successeurs la nécessité d'être justes; et ce serait pour ma mémoire le monument le plus glorieux qu'un monarque eût jamais laissé. Je sais, mes amis, que la vertu n'a pas besoin du frein de la crainte; mais quel homme est sûr d'être vertueux à tous les instans de sa vie? Un prince est au-dessus des lois; vos lois le disent (1), et cela doit être. Mais ce serait la première chose que j'oublierais en montant sur le trône; et malheur au flatteur infâme qui m'en ferait souvenir (2). Adieu, mes amis. C'est un travail pénible que de changer la face d'un empire. Il est temps de nous reposer. Cependant il me reste encore à vous parler d'une calamité qui m'afflige sensiblement, et à laquelle je veux demain intéresser mon cher Tibère.

Il a sans doute de grandes vues, dit l'empereur en s'en allant; mais si l'exécution en est possible, ce n'est que pour un jeune prince, qui portera sur le trône un esprit mâle, une âme droite, du courage et de la vertu : encore, hélas! aura-t-il besoin d'un long règne, pour achever cette grande révolution. Je ne sais, dit

(1) *Princeps legibus solutus est.* Pandec. Lib. 1. tit. 3.

(2) *Digna vox est majestate regnantis, legibus obligatum se principem profiteri.* Cod. *de leg. et const. Princ.*

Tibère; mais il me semble avoir vu dans le projet de ce héros bien des choses qui ne demandent qu'un seul acte d'une volonté ferme; et si le reste veut du temps, ce temps du moins n'est pas si éloigné, qu'on ne puisse à tout âge espérer d'y atteindre. Mon cher Tibère, lui dit l'empereur, vous voyez les difficultés avec les yeux de la jeunesse. Votre activité les franchit; mais ma faiblesse s'en effraie. Si l'on veut faire de grandes choses, ajouta-t-il en gémissant, il faut s'y prendre de bonne heure : il n'est pas temps de commencer à vivre, quand on n'a plus besoin que de savoir mourir. Je veux pourtant revoir encore cet homme juste. Il m'afflige; mais j'aime mieux aller m'affliger avec lui, que de participer à la joie insultante de tous ces hommes froids et durs, dont je me vois environné.

CHAPITRE XV.

Le jour suivant, l'empereur et Tibère étant arrivés à l'heure accoutumée, trouvèrent le héros assis dans son jardin, à l'aspect du soleil couchant. Il ne m'éclaire plus, mais il m'échauffe encore, leur dit-il d'un air serein; et j'adore en lui la magnificence et la bonté de celui qui l'a fait. Que j'aime à voir, dit Justinien, ces sentimens dans un héros! c'est le triomphe de la religion. Son triomphe, dit Bélisaire, c'est de consoler l'homme dans le malheur; c'est de mêler une douceur céleste aux amertumes de la vie. Et qui l'éprouve mieux que moi? Accablé de vieillesse, privé de la vue, sans amis, seul avec moi-même, et n'ayant devant moi que la caducité, la douleur et la tombe; qui m'ôterait l'idée du ciel, me réduirait peut-être au désespoir. L'homme de bien est avec Dieu; il est assuré que Dieu l'aime (1) : voilà ce qui le remplit de force et de joie au milieu des afflictions. Je me souviens que dans des momens de détresse, où tout m'abandonnait, où tout conjurait ma ruine, je me disais : Courage, Bélisaire! tu es sans reproche, et Dieu te voit. Cette pensée me dilatait le cœur que la tristesse avait serré; elle rendait la vie et la force à mon âme. Je me parle de même encore; et quand ma fille est avec moi, qu'elle s'afflige, et que je sens ses larmes baigner mon visage, hé bien, lui dis-je, as-tu peur que celui qui nous a créés, ne nous délaisse et ne nous oublie? Ton cœur est pur, sensible, honnête; ton père n'est pas plus méchant que toi; comment veux-tu que la bonté même n'ait pas soin des bonnes gens?

(1) *Nulla sine Deo mens bona est.* Senec. *Inter bonos viros ac Deum amicitia est, conciliante virtute.* Idem.

laisse venir le moment où celui qui d'un souffle a produit mon âme, l'enveloppera dans son sein; et nous verrons si les méchans y viendront troubler mon repos. Ma fille, que ce langage éclaire et persuade, pleure en m'écoutant; mais ce sont de plus douces larmes; et peu à peu je l'accoutume à regarder la vie comme un petit voyage, où l'on est dans la barque assez mal à son aise, mais dont le port sera délicieux.

Vous vous faites, dit l'empereur, une religion en effet bien douce! Et c'est la bonne, reprit Bélisaire. Ne voulez-vous pas que je me représente le Dieu que je dois adorer, comme un tyran triste et farouche, qui ne demande qu'à punir? Je sais bien que lorsque des hommes jaloux, superbes, mélancoliques, nous le représentent, ils le font colère et violent comme eux; mais ils ont beau lui attribuer leurs vices, je tâche, moi, de ne voir en lui que ce que je dois imiter. Si je me trompe, au moins suis-je assuré que mon erreur est innocente. Dieu m'a créé faible, il sera indulgent: il sait bien que je n'ai ni la folie, ni la malice de vouloir l'offenser; c'est une rage impuissante et absurde que je ne conçois même pas. Je lui suis plus fidèle encore et plus dévoué mille fois que je ne le fus jamais à l'empereur; et je suis bien sûr que l'empereur, qui n'est qu'un homme, ne m'eût jamais fait aucun mal, s'il avait pu lire comme lui dans mon cœur.

Hélas! ce Dieu, reprit Justinien, n'en est pas moins un Dieu terrible. Terrible aux méchans, je le crois, dit Bélisaire; mais je suis bon. Autant l'âme d'un scélérat est incompatible avec cette divine essence, autant je me plais à penser que l'âme du juste lui est analogue. Et qui de nous est juste, dit l'empereur? Celui qui fait de son mieux pour l'être, dit Bélisaire; car la droiture est dans la volonté.

Je ne m'étonne pas, dit le jeune Tibère, si votre pensée aime à s'élever jusqu'à lui: vous le voyez si favorable! Hélas! dit le vieillard, je sens bien qu'en m'efforçant de le concevoir, je fatigue en vain ma faible intelligence à réunir tout ce que je sais de meilleur et de plus beau, et qu'il n'en résulte jamais qu'une idée très-imparfaite. Mais, que voulez-vous que fasse un homme qui tâche de connaître un Dieu? Si cet Être incompréhensible se plaît à quelque chose, c'est à l'amour de ses enfans; et ce qui me le peint sous les traits les plus doux, est ce que je saisis le plus avidement, pour en composer son image.

Ce n'est pas assez, dit l'empereur, de se le peindre bienfaisant, il faut ajouter qu'il est juste. C'est la même chose, dit le vieillard: se plaire au bien, hair le mal, récompenser l'un, punir l'autre, c'est être bon: je m'en tiens là. N'avez-vous jamais, comme moi, assisté en idée au lever de Titus, de Trajan, et des Antonins?

C'est une de mes rêveries les plus fréquentes et les plus délicieuses. Je crois être au milieu de cette cour, toute composée de vrais amis du prince ; je le vois sourire avec bonté à cette foule d'honnêtes gens, répandre sur eux les rayons de sa gloire, se communiquer à eux avec une majesté pleine de douceur, et remplir leur âme de cette joie pure, qu'il ressent lui-même en faisant des heureux. Hé bien, la cour de celui qui m'attend, sera infiniment plus auguste et plus belle. Elle sera composée de ces Titus, de ces Trajans, de ces Antonins, qui ont fait les délices du monde. C'est avec eux, et tous les gens de bien, de tous les pays, et de tous les âges (1), que le pauvre aveugle Bélisaire se trouvera devant le trône du Dieu juste et bon. Et les méchans, lui dit Tibère, qu'en faites-vous ? — Ils ne seront point là. J'espère y voir, ajouta-t-il, l'auguste et malheureux vieillard qui m'a privé de la lumière; car il a fait du bien, et il l'a fait par goût; et s'il a fait du mal, il l'a fait par surprise. Il sera bien aise, je crois, de me retrouver mes deux yeux ! En parlant ainsi, son visage était tout rayonnant de joie ; et l'empereur fondait en larmes, penché sur le sein de Tibère.

Mais bientôt l'attendrissement faisant place à la réflexion : Vous espérez trouver, dit-il à Bélisaire, les héros païens dans le ciel (2) ! Y pensez-vous ? Ecoutez, mon voisin, dit Bélisaire : vous n'avez pas envie d'affliger ma vieillesse ? Je suis un pauvre homme, qui n'ai d'autre consolation que l'avenir que je me fais. Si je ne décide pas, j'espère. C'est une illusion, laissez-la moi : elle me fait du bien; et Dieu n'en est point offensé, car je l'en aime davantage. Je ne puis me résoudre à croire qu'entre mon âme et celle d'Aristide, de Marc-Aurèle et de Caton, il y ait un éternel abîme; et si je le croyais, je sens que j'en aimerais moins l'Être excellent qui nous a faits.

Jeune homme, dit l'empereur à Tibère, en honorant dans ce héros cet enthousiasme généreux, n'allez pas le prendre pour guide. Bélisaire ne s'est jamais piqué d'être profond dans ces matières. Profond ! hélas ! et qui peut l'être, dit le vieillard ? Quel homme assez audacieux peut dire avoir sondé les décrets éternels? Mais Dieu nous a donné deux guides qui doivent être d'accord ensemble, la lumière de la foi et celle du sentiment. Ce qu'un sentiment naturel et irrésistible nous assure, la foi ne peut le

(1) *Turbam magnam, quàm dinumerare nemo poterat, ex omnibus gentibus, et tribubus, et populis, et linguis, stantes ante thronum, et in conspectu agni, amicti stolis albis; et palmæ in manibus eorum.* Apocal. C. VII. ℣. 9.

(2) Les Pères de l'Église ont décidé que Dieu ferait un miracle, plutôt que de laisser mourir hors de la voie du salut celui qui aurait fidèlement suivi la loi naturelle ; et Bélisaire a cru choisir les plus vertueux des païens.

désavouer. La révélation n'est que le supplément de la conscience : c'est la même voix qui se fait entendre du haut du ciel et du fond de mon âme. Il n'est pas possible qu'elle se démente; et si, d'un côté, je l'entends me dire que l'homme juste et bienfaisant est cher à la divinité; de l'autre, elle ne me dit pas qu'il est l'objet de ses vengeances. Et qui vous répond, dit l'empereur, que cette voix qui parle à votre cœur, soit une révélation secrète? Si elle ne l'est pas, Dieu me trompe, dit Bélisaire, et tout est perdu : c'est elle qui m'annonce un Dieu, elle qui m'en prescrit le culte, elle qui me dicte sa loi. Aurait-il donné l'ascendant irrésistible de l'évidence à ce qui ne serait qu'une erreur? Oh! qui que vous soyez, laissez-moi ma conscience : elle est mon guide et mon soutien : sans elle, je ne connais plus le vrai, le juste ni l'honnête; le mensonge et la vérité, le bien et le mal se confondent; je ne sais plus si j'ai fait mon devoir; je ne sais plus s'il y a des devoirs : c'est alors que je suis aveugle; et ceux qui m'ont privé de la clarté du jour, ont été moins barbares, que ne serait celui qui obscurcirait en moi cette lumière intérieure.

Que vous fait-elle donc voir si clairement, reprit Justinien, cette lueur faible et trompeuse? Qu'une religion qui m'annonce un Dieu propice et bienfaisant est la vraie, dit Bélisaire; et que tout ce qui répugne à l'idée et au sentiment que j'en ai conçu n'est pas de cette religion. Vous l'avouerai-je? ce qui m'y attache, c'est qu'elle me rend meilleur et plus humain. S'il fallait qu'elle me rendît farouche, dur, impitoyable, je l'abandonnerais, et je dirais à Dieu : Dans l'alternative fatale d'être incrédule ou méchant, je fais le choix qui t'offense le moins. Heureusement elle est selon mon cœur. Aimer Dieu, aimer ses semblables, quoi de plus simple et de plus naturel! Vouloir du bien à qui nous fait du mal, quoi de plus grand et de plus sublime! Ne voir dans les afflictions que les épreuves de la vertu, quoi de plus consolant pour l'homme! Après cela, qu'on me propose des mystères inconcevables; je m'y soumets, et je plains ceux dont la raison est moins éclairée ou moins docile que la mienne. Mais j'espère pour eux en la bonté d'un père, dont tous les hommes sont les enfans, et en la clémence d'un juge qui peut faire grâce à l'erreur.

Par là, reprit Justinien, vous allez sauver bien du monde! Est-il besoin, dit Bélisaire, qu'il y ait tant de réprouvés? Je sens comme vous, dit l'empereur, qu'il est plus doux d'aimer son Dieu que de le craindre; mais toute la nature atteste ses vengeances et la rigueur de ses décrets. Moi, dit Bélisaire, je suis certain qu'il ne punit qu'autant qu'il ne peut pardonner, que le mal ne vient point de lui, et qu'il a fait au monde tout le bien qu'il a pu (1).

(1) On attribue ici à Bélisaire l'opinion des Stoïciens, adoptée par Leibnitz

Telle est ma religion. Qu'on la propose à tous les peuples, et qu'on demande si elle n'est pas digne de vénération et d'amour; tout les voix de la nature vont s'élever en sa faveur. Mais si la violence et la cruauté lui mettent la flamme et le fer à la main, les princes qui la professent, faisant de ce monde un enfer, tout mentent, au nom d'un Dieu de paix, ceux qu'ils devraient aimer et plaindre, on croira de deux choses l'une, ou que leur religion est barbare comme eux, ou qu'ils ne sont pas dignes d'elle. Vous élevez là, dit Justinien, une question bien sérieuse! Il ne s'agit pas de moins que de savoir si un prince a le droit d'exiger dans ses États l'unité de dogme et de culte; car s'il a ce droit, il ne peut l'exercer sur des rebelles obstinés, que par la force et les châtimens.

Comme je suis de bonne foi, dit Bélisaire, je conviens d'abord que tout ce qui peut influer sur les mœurs et intéresser l'ordre public est du ressort du souverain, non pas comme juge de la vérité et de l'erreur, mais comme juge du bien ou du mal qui en résulte; car le premier principe de toute croyance est que Dieu est ami de l'ordre, et qu'il n'autorise rien de ce qui peut le troubler. Hé bien, dit l'empereur, doutez-vous que les mœurs publiques n'aient des rapports intimes et nécessaires avec la croyance? Je reconnais, dit Bélisaire, qu'il y a des vérités qui intéressent les mœurs; mais observez que Dieu en a fait des vérités de sentiment, dont aucun homme sensé ne doute. Au lieu que les vérités mystérieuses, et qui ont besoin d'être révélées, ne tiennent point à la morale. Examinez-les bien: Dieu les a détachées de la chaîne de nos devoirs, afin que, sans la révélation, il y eût partout d'honnêtes gens. Or, si la Providence a rendu indépendans de ces vérités sublimes l'ordre de la société, l'état des hommes, le destin des empires, les bons et les mauvais succès des choses d'ici-bas, pourquoi les souverains ne font-ils pas comme elle? Qu'ils examinent de bonne foi si, en croyant ou ne croyant pas tel ou tel point de doctrine, on en sera mieux ou plus mal, meilleur ou moins bon citoyen, et sujet plus ou moins fidèle. Cet examen sera leur règle; et vous voyez par là de combien de disputes je les dispense de se mêler.

Je vois, dit l'empereur, que vous ne leur laissez que le soin de ce qui intéresse les hommes; mais y a-t-il pour eux de devoir plus

et par tous les Optimistes. *Bonus est (Deus): bono nulla cujusquam boni invidia est: fecit itaque quàm optimum potuit.* Senec. Epistol. Lib. 15. *Quidquid nobis negatum est, dari non potuit.* Idem. De Beneficiis, Lib. 2. C. 28. *Magna accepimus; majora non cepimus.* Ibid. C. 29.

Deum sine consilio agentem ne cogitare quidem facile est: quæ autem fuisset causa propter quam male mihi consultum fuisset? Marc. Anton. L. 6.

aint que d'être les ministres des volontés du ciel? Ah! qu'ils soient les ministres de sa bonté, s'écria Bélisaire, et qu'ils laissent aux démons l'infernal emploi de ministres de ses vengeances. Il est dans l'ordre de la bonté, dit l'empereur, de vouloir que l'homme s'éclaire et que la vérité triomphe. Elle triomphera, dit Bélisaire; mais vos armes ne sont pas les siennes. Ne voyez-vous pas qu'en donnant à la vérité le droit du glaive, vous le donnez à l'erreur? que pour l'exercer il suffira d'avoir l'autorité en main, et que la persécution changera d'étendards et de victimes, au gré de l'opinion du plus fort? Ainsi Anastase a persécuté ceux que Justinien protège; et les enfans de ceux qu'on égorgeait alors, égorgent à leur tour la postérité de leurs persécuteurs. Voilà deux princes qui ont cru plaire à Dieu en faisant massacrer les hommes. Hé bien, lequel des deux est sûr que le sang qu'il a fait couler soit agréable à l'Éternel? Dans les espaces immenses de l'erreur, la vérité n'est qu'un point. Qui l'a saisi, ce point unique? Chacun prétend que c'est lui; mais sur quelle preuve? Et l'évidence même le met-elle en droit d'exiger, d'exiger le fer à la main (1) qu'un autre en soit persuadé? La persuasion vient du ciel ou des hommes. Si elle vient du ciel, elle a par elle-même un ascendant victorieux; si elle vient des hommes, elle n'a que les droits de la raison sur la raison. Chaque homme répond de son âme. C'est donc à lui, et à lui seul, à se décider sur un choix d'où dépend à jamais sa perte ou son salut. Vous voulez m'obliger à penser comme vous! Et si vous vous trompez, voyez ce qu'il m'en coûte. Vous-même, dont l'erreur pouvait être innocente, serez-vous innocent de m'avoir égaré? Hélas! à quoi pense un mortel de donner pour loi sa croyance? Mille autres, d'aussi bonne foi, ont été séduits et trompés. Mais quand il serait infaillible, est-ce un devoir pour moi de le supposer tel? S'il croit, parce que Dieu l'éclaire, qu'il lui demande de m'éclairer. Mais s'il croit sur la foi des hommes, quel garant pour lui et pour moi! Le seul point sur lequel tous les partis s'accordent, c'est qu'aucun d'eux ne comprend rien à ce qu'ils osent décider; et vous voulez me faire un crime de douter de ce qu'ils décident! Laissez descendre la foi du ciel, elle fera des prosélytes; mais avec des édits, on ne fera jamais que des rebelles, ou des fripons. Les braves gens seront martyrs, les lâches seront hypocrites; les fanatiques de tous les partis seront des tigres déchaînés. Voyez ce sage roi des Goths, ce Théodoric, dont le règne ne le céda que vers sa fin au règne de nos meilleurs princes. Il était Arien; mais bien loin d'exiger

(1) *Defendenda religio est, non occidendo, sed moriendo; non sævitiâ, sed patientiâ.... Si sanguine, si tormentis, si malo religionem defendere velis, jam non defendetur, sed polluetur atque violabitur.* (Lactant.)

qu'on adoptât ses sentimens, il punissait de mort dans ses favori cette complaisance infâme et sacrilége. « Comment ne me trahiriez » vous pas, disait-il, moi qui ne suis qu'un homme; puisque vous » trahissez pour moi celui que vos pères ont adoré? » L'empereur Constance pensait de même. Il ne fit jamais un crime à ses sujets d'être fidèles à leur croyance; il en faisait un à ses courtisans d'abjurer la leur pour lui plaire, et de trahir leur âme pour gagner sa faveur. Oh! plût au ciel que Justinien eût renoncé comme eux au droit d'asservir la pensée! Il s'est laissé engager dans des querelles interminables; elles lui ont coûté plus de veilles que ses plus utiles travaux. Qu'ont-elles produit? des séditions, des révoltes et des massacres: elles ont troublé son repos et le repos de ses États.

Le repos des États, reprit l'empereur, dépend de l'union des esprits. C'est une maxime équivoque, dit Bélisaire, et dont on abuse souvent. Les esprits ne sont jamais plus unis que lorsque chacun est libre de penser comme bon lui semble. Savez-vous ce qui fait que l'opinion est jalouse, tyrannique et intolérante? c'est l'importance que les souverains ont le malheur d'y attacher; c'est la faveur qu'ils accordent à une secte, au préjudice et à l'exclusion de toutes les sectes rivales. Personne ne veut être avili, rebuté, privé des droits de citoyen et de sujet fidèle; et toutes les fois que dans un Etat on fera deux classes d'hommes, dont l'une écartera l'autre des avantages de la société, quel que soit le motif de l'exhérédation, la classe proscrite regardera la patrie comme sa marâtre. Le plus frivole objet devient grave, dès qu'il influe sérieusement sur l'état des citoyens; et croyez que cette influence est ce qui anime les partis. Qu'on attache le même intérêt à une dispute élevée sur le nombre des grains de sable de la mer; on verra naître les mêmes haines. Le fanatisme n'est le plus souvent que l'envie (1), la cupidité, l'orgueil, l'ambition, la haine, la vengeance, qui s'exercent au nom du ciel; et voilà de quels dieux un souverain crédule et violent se rend l'implacable ministre. Qu'il n'y ait plus rien à gagner sur la terre à se débattre pour le ciel; que le zèle de la vérité ne soit plus un moyen de perdre son rival ou son ennemi, de s'élever sur leurs débris, de s'enrichir de leurs dépouilles, d'obtenir une préférence à laquelle ils pouvaient prétendre; tous les esprits se calmeront, toutes les sectes seront tranquilles.

Et la cause de Dieu sera abandonnée, lui dit Justinien.

Dieu n'a pas besoin de vous pour soutenir sa cause, dit Bélisaire.

(1) *Privatæ causæ pietatis aguntur obtentu, et cupiditatum quisque suarum religionem habet velut pedisequam.* (Le pape Léon à l'empereur Théodose.)

Est-ce en vertu de vos édits que le soleil se lève, et que les étoiles brillent au ciel? La vérité luit de sa propre lumière; et on n'éclaire pas les esprits avec la flamme des bûchers (1). Dieu remet aux princes le soin de juger les actions des hommes; mais il se réserve à lui seul le droit de juger les pensées; et la preuve que la vérité ne les a pas pris pour arbitres, c'est qu'il n'en est aucun qui soit exempt d'erreur.

Si la liberté de penser est sans frein, dit l'empereur, la liberté d'agir sera bientôt de même.

Point du tout, reprit Bélisaire : c'est là que l'homme rentre sous l'empire des lois; et plus cet empire se renfermera dans ses limites naturelles, moins il aura besoin de force pour maintenir l'ordre et la paix. La justice est le point d'appui de l'autorité; et celle-ci n'est chancelante que lorsqu'elle est hors de sa base. Comment voulez-vous accoutumer les hommes à voir un homme s'ériger en dieu, et commander, les armes à la main, de croire ce qu'il croit, de penser comme il pense? Demandez à vos généraux si l'on persuade à coups d'épée. Demandez-leur ce qu'a fait en Afrique la rigueur et la violence exercée sur les Vandales. J'étais en Sicile; Salomon y arriva furieux et désespéré. « Tout » est perdu en Afrique, me dit-il; les Vandales sont révoltés; » Carthage est prise, elle est au pillage; et dans ses murs et dans » les campagnes, on nage dans des flots de sang; et cela pour » quelques rêveurs qui ne s'entendent pas eux-mêmes, et qui » jamais ne seront d'accord. Si l'empereur s'en mêle, s'il donne » des édits pour des subtilités où il ne comprend rien, il n'a » qu'à mettre ses docteurs à la tête de ses armées : pour moi, j'y » renonce; je suis au désespoir. » Ainsi me parla ce brave homme. Entre nous, il avait raison. C'est bien assez des passions humaines pour troubler un si vaste empire, sans que le fanatisme encore y vienne agiter ses flambeaux.

Et qui apaisera les troubles élevés? demanda l'empereur. L'ennui, répondit Bélisaire, l'ennui de disputer sur ce qu'on n'entend pas, sans être écouté de personne. C'est l'attention qu'on a donnée aux nouveautés, qui a produit tant de novateurs. Qu'on n'y mette aucune importance; bientôt la mode en passera; et ils prendront d'autres moyens pour devenir des personnages. Je compare tous ces gens-là à des champions dans l'arène. S'ils étaient seuls, ils s'embrasseraient. Mais on les regarde; ils s'égorgent.

En vérité, dit le jeune homme, ses raisons me persuaderaient. Ce qui m'en afflige, dit l'empereur, c'est qu'il rend le zèle d'un

(1) *Non est religionis cogere religionem, quæ sponte suscipi debet, non vi.* (Tertulian. ad Scapulam.)

Arma militiæ nostræ carnalia non sunt. (Paul. 2. Corinth.)

prince inutile à la religion. Le ciel m'en préserve, dit Bélisaire! Je suis bien sûr de lui laisser le plus infaillible moyen de la rendre chère à ses peuples : c'est de faire juger de la sainteté de sa croyance par la sainteté de ses mœurs; c'est de donner son règne pour exemple et pour gage de la vérité qui l'éclaire et qui le conduit. Rien de plus aisé, en faisant des heureux, que de faire des prosélytes ; et un monarque juste a lui seul plus d'empire sur les esprits, que tous les persécuteurs ensemble. Il est plus commode sans doute de faire égorger les hommes, que de les persuader; mais si les souverains demandaient à Dieu : Quelles armes emploierons-nous, pour vous faire adorer comme vous devez l'être? et que Dieu daignât se faire entendre, il leur répondrait : *Vos vertus.*

Quand l'âme de Justinien, que cette dispute avait émue, se fut calmée dans le silence, il se rappela les maximes et les conseils des sectaires qui l'entouraient, leur violence, leur orgueil, leurs animosités cruelles. Quel contraste, disait-il en lui-même! Voilà un homme blanchi dans les combats, qui respire l'humanité, la modération, l'indulgence; et les ministres d'un Dieu de paix ne m'ont jamais recommandé qu'une contrainte tyrannique, et qu'une inflexible rigueur! Bélisaire est pieux et juste : il aime son Dieu, il désire que tous l'adorent comme lui; mais il veut que ce culte soit volontaire et libre. C'est moi qui me suis trop livré à ce zèle qui, dans mon âme, n'était peut-être que l'orgueil de dominer sur les esprits.

CHAPITRE XVI.

Le lendemain l'empereur et Tibère, en allant trouver le héros, coururent un danger qu'ils n'avaient pas prévu; et la gloire de les en délivrer fut un triomphe que le ciel voulut donner encore à Bélisaire.

Les Bulgares, qu'on n'avait poursuivis que jusqu'au pied des montagnes de la haute Thrace, n'avaient pas plus tôt vu la campagne libre, qu'ils s'y étaient répandus de nouveau; et l'un de leurs corps détachés faisait des courses sur la route du château de Bélisaire, lorsqu'ils aperçurent un char qui annonçait un riche butin : ils l'environnent, lui coupent le passage, et se saisissent des voyageurs. Ceux-ci, en donnant ce qu'ils avaient, obtinrent aisément la vie. Mais on mit à leur liberté un prix qu'ils n'étaient pas en état de payer sur l'heure; et on les emmenait captifs.

L'empereur ne vit qu'un moyen d'échapper aux Bulgares, sans

en être connu. Conduisez-nous, leur dit-il, où nous avons dessein de nous rendre : de là nous nous procurerons la rançon que vous demandez. Je vous réponds sur ma tête que vous n'avez point de surprise à craindre; et si je manque à ma parole, ou si je vous fais repentir de vous être fiés à moi, je consens à perdre la vie.

L'air d'assurance et de majesté dont il appuya ces paroles, fit impression sur les Bulgares. Où faut-il vous mener, lui demanda leur chef? A six milles d'ici, répondit l'empereur, au château de Bélisaire. De Bélisaire ! dit le Bulgare. Quoi ! vous connaissez ce héros? Assurément, dit l'empereur, et j'ose croire qu'il est mon ami. S'il est vrai, dit le chef, vous n'avez rien à craindre : nous allons vous accompagner.

Bélisaire, au bruit de leur arrivée, croit qu'on vient l'enlever une seconde fois; et sa fille toute tremblante le serre dans ses bras, avec des cris percans. Mon père, dit-elle; ah, mon père ! faut-il encore nous séparer !

A l'instant même on vient leur dire que la cour du château se remplit d'hommes armés, qui environnent un char. Bélisaire se montre; et le chef des Bulgares l'abordant avec ses captifs : Héros de la Thrace, lui dit-il, voilà deux hommes qui te réclament, et qui se disent de tes amis. Qu'ils se nomment, dit Bélisaire. Je suis Tibère, dit l'un d'eux, et mon père est pris avec moi. Oui, s'écria Bélisaire, oui sans doute, ce sont mes voisins, mes amis. Mais vous qui me les amenez, de quel droit sont-ils en vos mains? Qui êtes-vous? Nous sommes Bulgares, dit le chef; et nos droits sont les droits des armes. Mais il n'est rien qui ne cède au respect que nous avons pour toi. Ce serait mal servir un prince qui t'honore, que de manquer d'égards pour ceux qui te sont chers. Grand homme, tes amis sont libres, et ils te doivent leur liberté.

A ces mots l'empereur et Tibère tendirent les bras à leur libérateur; et Bélisaire se sentant envelopper de leurs chaînes : Quoi, dit-il, vos mains sont captives ! et il détacha leurs liens.

Quels furent, dans l'âme de l'empereur, l'étonnement, la joie et la confusion ! O vertu, dit-il en lui-même, ô vertu, quel est ton pouvoir ! Un pauvre aveugle, du fond de sa misère, imprime le respect aux rois ! désarme les mains des Barbares ! et rompt les chaînes de celui... ! Grand Dieu ! si l'univers voyait ma honte !... Ah ! ce serait encore un châtiment trop doux.

Les Bulgares voulaient lui rendre tout ce qu'il leur avait donné. Non, leur dit-il, gardez ces dons, et soyez sûrs que j'y joindrai la rançon qui vous est promise.

Leur chef, en quittant Bélisaire, lui demanda s'il ne le chargeait d'aucun ordre auprès de son roi. Dites-lui que je fais des

vœux, répondit le héros, pour qu'un si vaillant prince soit l'allié de ma patrie, et l'ami de mon empereur.

O Bélisaire ! s'écria Justinien, quand il fut revenu du trouble que ce péril lui avait causé; ô Bélisaire ! quel ascendant vous avez sur l'âme des peuples ! les ennemis même de l'Empire sont vos amis ! Ne vous étonnez pas, lui dit Bélisaire en souriant, de mon crédit chez les Bulgares. Je suis fort bien avec leur roi. Il y a même très-peu de jours que nous avons soupé ensemble. Où donc, lui demanda Tibère ? Dans sa tente, dit le vieillard : j'ai oublié de vous le dire. Lorsque je me rendais ici, ils m'ont arrêté comme vous sur la route, et ils m'ont mené dans leur camp. Leur roi m'a bien reçu, m'a donné à souper, m'a fait coucher sous ses pavillons; et le lendemain je me suis fait remettre au lieu même où l'on m'avait pris. Quoi, dit Justinien, ce roi sait qui vous êtes : et il ne vous a pas retenu ! Il en avait bien quelque envie, dit Bélisaire; mais ses vues et mes principes ne se sont pas trouvés d'accord. Il me parlait de me venger. Me venger ! moi ! la digne cause pour mettre mon pays en feu ! je l'ai remercié comme vous croyez bien; et il m'en estime davantage.

Ah ! quels remords ! quels remords éternels pour l'âme de Justinien, lui dit Justinien lui-même, s'il sait jamais quel a été l'excès de son ingratitude ! Où trouvera-t-il un ami comme celui qu'il a perdu? Et n'est-il pas indigne d'en avoir jamais, après son horrible injustice ?

Non, reprit Bélisaire, ne l'outragez pas. Plaignez, respectez sa vieillesse. Vous allez voir comment il a été surpris. Ma ruine a eu trois époques. La première fut mon entrée dans Carthage. Maître du palais de Gélimer, je fis de son trône un tribunal, où je siégai pour rendre la justice. Mon intention était de donner aux lois un appareil plus imposant; mais on n'était pas obligé de lire dans ma pensée; et lorsqu'on s'assied sur un trône, on a bien l'air de l'essayer. Je fis donc là une imprudence : ce ne fut pas la seule. J'eus la curiosité de me faire servir à la table de Gélimer, et à la manière des Vandales, par les officiers de leur roi. C'en fut assez pour faire croire que je voulais prendre sa place. Le bruit en courut à la cour. Pour le détruire, je demandai mon retour après ma victoire; et Justinien récompensa ma fidélité par le plus beau triomphe. Je menais Gélimer captif, avec sa femme et ses enfans, et les trésors accumulés que les Vandales, depuis un siècle, avaient ravis aux nations. L'empereur me reçut dans le cirque; et en le voyant sur ce trône élevé, qu'entourait un peuple innombrable, tendre la main à son sujet, avec une grâce mêlée de douceur et de majesté, je tressaillis de joie, et je dis en moi-même : Cet

exemple va lui donner une foule de héros : il sait le grand art d'exciter l'émulation et l'amour de la gloire ; on se disputera l'honneur de le servir. Mais si mon triomphe lui préparait des succès, il m'annonçait bien des traverses ! Ce fut dès lors que l'envie se déchaîna contre moi.

Cinq ans de victoires lui imposèrent silence ; mais lasse enfin de mes succès, elle perdit toute pudeur.

J'assiégeais Ravenne, où les Goths s'étaient retirés, chassés de toute l'Italie. C'était leur unique refuge ; ils ne pouvaient plus m'échapper. On fit entendre à l'empereur que la place était imprenable, que la ruine de son armée serait le fruit de son obstination ; et lorsque, réduits à l'extrémité, les Goths m'allaient rendre les armes, arrivent des ambassadeurs, que Justinien envoie pour leur offrir la paix. Je vois clairement qu'on l'a surpris, et que ce serait le trahir que de manquer l'instant de gagner l'Italie : je diffère de consentir à la paix qu'il fait proposer ; la ville se rend, et je suis accusé de révolte et de trahison. Ce n'était pas sans quelque apparence, comme vous voyez : j'avais désobéi, j'avais fait encore plus. Les assiégés, mécontens de leur roi, m'avaient offert sa couronne : un refus pouvait les aigrir ; je les flattai par ma réponse, et cette acceptation, en effet simulée, passa pour sincère à la cour. Je fus rappelé ; et mon obéissance déconcerta mes ennemis. Je menai captif aux pieds de l'empereur ce roi des Goths (1), dont on m'accusait d'avoir accepté la couronne. Mais cette fois le triomphe ne me fut point accordé. J'en eus une douleur mortelle. Non que j'en fusse humilié : mon cortège faisait ma pompe ; et l'affluence et les acclamations du peuple qui m'environnait, auraient satisfait une vanité plus ambitieuse que la mienne. Mais le froid accueil de Justinien m'annonçait qu'il n'était point dissuadé ; et par malheur, cette cruelle atteinte qu'on avait portée à son âme, fut encore envenimée par l'enthousiasme imprudent d'un peuple enivré de ma gloire.

Ici, de bonne foi, mettez-vous à la place de l'empereur, déjà prévenu contre moi. N'auriez-vous pas été blessé des éloges qu'on me donnait, et qui étaient pour lui des reproches ? N'auriez-vous pas pris quelque ombrage de l'ambition d'un sujet, que la voix publique élevait jusqu'au ciel ? N'auriez-vous pas vu avec quelque dépit tout un peuple, dans son ivresse, affecter de me venger de vous, en me décernant un triomphe plus beau que celui qu'on me refusait ? Auriez-vous fermé l'oreille aux réflexions de la cour, sur l'insulte faite à la majesté par ce tumulte populaire ? Mon voisin, le plus grand prince est homme : il n'en est point qui ne soient jaloux de leur gloire et de leur pouvoir ; et quand

(1) Vitigès.

Justinien n'aurait pas eu la force de se vaincre et de me pardonner, cela devrait peu nous surprendre. Il le fit cependant; il se mit au-dessus des faiblesses de la vanité, et des soupçons de la jalousie; il daigna me confier encore l'honneur de ses armes et la défense de ses États. Mais un dernier événement le fit pencher enfin du côté de mes ennemis.

J'étais au bout de ma carrière. Narsès, qui m'avait succédé en Italie, me consolait par ses victoires de ma triste inutilité; je croyais n'avoir plus qu'à mourir tranquille, quand les Huns vinrent désoler la Thrace. L'empereur se souvint de moi, et daigna charger ma vieillesse d'une expédition dont l'issue décidait du sort de l'État. Je couvris mes rides et mes cheveux blancs d'un casque rouillé par dix ans de repos (1). La fortune me seconda; je chassai les Huns, qui n'étaient plus qu'à quelques milles de nos murailles; et le succès d'une embuscade me fit regarder comme un dieu. Ce fut dans toute la ville, à mon retour, une folie, un égarement dont je gémissais en moi-même; mais le moyen de l'apaiser? L'empereur était vieux: cet âge a des faiblesses; et l'extrême faveur du peuple, les honneurs excessifs qu'il me rendait, firent croire à ce prince qu'on était las de son règne, et qu'on l'avertissait de céder le trône à celui qui le défendait. L'inquiétude et le chagrin se saisirent de son âme; et sans me traiter comme criminel, il m'éloigna comme dangereux. Ce fut alors que se forma contre lui cette conspiration, dont les complices sont morts dans les tortures, sans en avoir nommé le chef. La calomnie a suppléé au silence des coupables, et ce silence a été pris lui-même pour un aveu qui m'accusait. J'ai été arrêté; le peuple s'en est plaint; une longue prison l'a ému de pitié; l'indignation a produit la révolte; et l'empereur, obligé de me livrer au peuple, n'a cru faire, en m'ôtant les moyens de lui nuire, que désarmer son ennemi. Je ne le fus jamais, le ciel m'en est témoin; mais le ciel, qui lit dans les cœurs, n'a pas permis aux souverains d'y lire; et celui que vous accusez, est plus malheureux que coupable, d'en avoir cru des apparences qui vous auraient peut-être abusé comme lui.

Oui sans doute, il est malheureux, et le plus malheureux des hommes, dit Justinien, en se précipitant sur lui, et en le serrant dans ses bras. Quel est ce transport de douleur, lui de-

(1) *Dùm intereà civitas omnis tumultuando maximum in modum perturbaretur.... Belisarius, clarissimus olim præfectus, etsi, præ senectute, in curvitatem jam declinásset, mittitur tamen per imperatorem in hostes.... Et ipse quidem de se, mirâ animi promptitudine, juvenis munera exequebatur. Id namque ùltimum illi in vitâ certamen fuit; nec sanè minorem ex eo retulit gloriam, quàm ex Vandalis, Gothisque devictis.* Agathias. Lib. 5.

manda Bélisaire étonné! C'est le tourment d'une âme déchirée, lui dit Justinien. O mon cher Bélisaire! ce maître injuste, ce tyran barbare, qui vous a fait crever les yeux, et qui vous a réduit à la mendicité; c'est lui, c'est lui qui vous embrasse. Vous, seigneur! s'écria le héros. — Oui, mon ami, mon défenseur, oui, le plus vertueux des hommes, c'est moi qui ai donné au monde cet horrible exemple d'ingratitude et de cruauté. Laissez-moi subir à vos pieds l'humiliation que je mérite. J'oublie un trône que j'ai souillé, une couronne dont je suis indigne. C'est la poussière que vous foulez que je dois mouiller de mes larmes; c'est à que mon front doit cacher l'opprobre dont il est couvert.

Hé bien! lui dit Bélisaire qui, le retenant dans ses bras, le sentait suffoqué de sanglots, hé bien, seigneur! allez-vous succomber au repentir d'une faute? Vous voilà dans l'abattement, comme si vous étiez le premier homme que la calomnie eût séduit, ou que l'apparence eût trompé! Mais votre erreur fût-elle un crime, y a-t-il de quoi vous dégrader et vous avilir à vos propres yeux? Non, grand prince, un moment de surprise ne doit pas vous ôter l'estime de vous-même, et le courage de la vertu. Que votre âme flétrie et consternée se relève, au souvenir de tout le bien que vous avez fait aux hommes, avant ce malheureux moment. Bélisaire est aveugle; mais vingt peuples par vous sont délivrés du joug des Barbares; mais les ravages de tous les fléaux sont réparés par vos bienfaits; mais trente ans d'un règne marqué par des travaux utiles, ont prouvé à tout l'univers que vous n'êtes pas un tyran. Bélisaire est aveugle; mais il vous le pardonne; et si vous croyez devoir expier encore le mal que vous lui avez fait, voyez combien cela vous est facile. Ah! remplissez un seul des vœux que je fais pour le bonheur du monde, et je suis trop dédommagé.

Venez donc, lui dit l'empereur, en le serrant de nouveau dans ses bras, venez m'aider à expier mon crime; venez l'exposer dans toute son horreur aux yeux de ma perfide cour; et que votre présence, en rappelant ma honte, atteste aussi mon repentir.

Bélisaire eut beau le conjurer de le laisser dans sa solitude, il fallut, pour le consoler, qu'il consentît à le suivre. Alors Justinien s'adressant à Tibère: Que ne vous dois-je pas, lui dit-il, mon ami! et quels bienfaits égaleront jamais le service que vous m'avez rendu! Non, seigneur, lui dit le jeune homme, vous n'êtes pas assez riche pour m'en récompenser; mais chargez Bélisaire de la reconnaissance. Tout pauvre qu'il est, il possède un trésor que je préfère à tous les vôtres. Mon trésor est ma fille, dit Bélisaire, et je ne puis mieux le placer. A ces mots il fit ap-

peler Eudoxe. Ma fille, lui dit-il, embrassez les genoux de l'empereur, et demandez-lui son aveu, pour donner votre main au vertueux Tibère. Au nom, à la vue de Justinien, le premier mouvement de la nature, dans le cœur de la fille de Bélisaire, fut un frémissement d'horreur. Elle jette un cri douloureux, recule, et détourne la vue. Justinien s'avance vers elle. Eudoxe, lui dit-il, daignez me regarder: vous me verrez baigné de larmes: elles expriment le repentir qui me suivra dans le tombeau. Ni ces larmes, ni mes bienfaits ne peuvent effacer mon crime; mais Bélisaire me le pardonne; et voici le moment de vous montrer sa fille, en me pardonnant comme lui.

Ce fut pour Justinien une consolation, d'unir Eudoxe avec Tibère; et il commença, dès ce moment, à sentir rentrer dans son cœur la douce paix de l'innocence.

Jamais révolution plus soudaine et moins attendue, n'avait renversé les idées et les intérêts de la cour. L'arrivée de Bélisaire y jeta le trouble et la consternation. Le voilà, dit l'empereur à ses courtisans, le voilà ce héros, cet homme juste, que vous m'avez fait condamner. Tremblez, lâches: son innocence et sa vertu me sont connues; et votre vie est dans ses mains. La pâleur, la honte et l'effroi étaient peints sur tous les visages: on croyait voir dans Bélisaire un juge inexorable, un dieu terrible et menaçant; il fut modeste comme dans sa disgrâce; il ne voulut connaître aucun de ses accusateurs; et honoré jusqu'à sa mort de la confiance de son maître, il ne lui inspira jamais que l'indulgence pour le passé, la vigilance sur le présent, et une sévérité imposante pour tous les crimes à venir. Mais il vécut trop peu pour le bonheur du monde, et pour la gloire de Justinien. Ce vieillard, faible et découragé, se contenta de lui donner des larmes, et les conseils de Bélisaire furent oubliés avec lui.

LETTRES
RELATIVES A BÉLISAIRE.

Lettre de Marmontel au Roi de Prusse.

SIRE,

Il y a long-temps que j'envie à mes amis la gloire d'avoir attiré sur eux un regard de V. M. ; c'est la récompense la plus flatteuse de l'homme de lettres qui s'est rendu recommandable, et la plus noble ambition de celui qui aspire à le devenir. Sous les drapeaux de la philosophie, les simples soldats se disputent l'honneur de combattre à vos yeux, et l'espérance d'être aperçus, anime et soutient leur courage. Je l'ai eue, Sire, cette émulation, quand j'ai pris un sujet au-dessus de mes forces. Je suis bien loin de l'avoir rempli; mais ce n'est pas manque de zèle. La vérité, l'humanité n'ont à se plaindre que de ma faiblesse. J'ose donc me flatter un peu de l'indulgence de V. M. J'espère aussi que le caractère du vieux général de Justinien intéressera la grande âme de Frédéric. V. M. oubliera l'esquisse du peintre, pour ne s'occuper que de la beauté du modèle. Elle prêtera ses pensées, ses sentimens à mon héros ; dans mon ouvrage elle lira le sien, et alors il sera sublime.

Je suis avec un très-profond respect, Sire, etc.

A Paris, janvier 1767.

Lettre de Marmontel à l'Impératrice de Russie.

MADAME,

Tous les souverains qui ont voulu le bien, ont aimé le vrai. Ces deux sentimens sont inséparables ; et l'amour que V. M. I. témoigne pour la philosophie est le plus infaillible gage de toutes ses autres vertus. C'est à cette noble ambition d'être éclairée que vos peuples et l'univers peuvent juger combien vous désirez d'être juste. V. M. veut pouvoir dire aux hommes à son dernier soupir, j'ai cherché tant que je l'ai pu les principes de votre bonheur ; et s'il m'en est échappé quelqu'un, c'est la faute de la nature dont les lumières sont bornées, ou la faute des sages qui ne m'ont pas donné tous les secours que je leur demandais. L'homme de lettres qui dans ses études et dans ses méditations se sera proposé d'être

utile au monde, est donc bien sûr, madame, d'être reçu favorablement de V. M. I. La supériorité de vos vues ne vous fera pas dédaigner la droiture des siennes; et si, dans le grand art d'asservir les causes morales à un mécanisme régulier d'où résulte le bien public, il a entrevu quelque façon de rendre le mouvement commun plus précis, plus sûr, plus simple, cette lueur de vérité lui fera pardonner sans peine les erreurs de spéculation où il sera tombé. Tel est, madame, le motif de ma confiance en osant mettre aux pieds de V. M. I. un ouvrage dont le succès aurait peut-être mérité, pour l'exécuter dignement, un Voltaire ou un Montesquieu.

Je suis, madame, etc.

Lettre du général Betzki à Marmontel.

Dès que j'ai reçu, monsieur, l'histoire de Bélisaire par madame de La Motte, je n'ai rien eu de plus pressé que de la remettre à S. M. I. de votre part. Je ne vous parlerai point de la satisfaction que lui en a fait la lecture; la lettre ci-jointe vous en fera plus connaître que je ne pourrais vous en dire. Quand les souverains vous préviennent par quelques attentions de leur part, monsieur, ils ne font en quelque façon que ce que les talens exigent; les couronner, c'est les encourager, et comment le faire, si ce n'est en donnant à leurs auteurs des marques réelles de l'estime que l'on fait d'eux?

Souffrez que de ma part je vous témoigne ma reconnaissance, pour l'attention qui m'est personnelle, vous priant de me croire très-parfaitement, etc.

Réponse de l'Impératrice de Russie à Marmontel.

MONSIEUR,

J'ai reçu votre lettre, qui accompagnait le livre que vous avez bien voulu m'envoyer, au moment que je partais pour faire une course dans diverses provinces. J'en réservais la lecture pour le chemin. Elle est achevée. Recevez-en mes remerciemens. J'ai été enchantée de cette lecture, et je ne l'ai pas été seule. C'est un livre qui mérite d'être traduit dans toutes les langues. Bélisaire m'a confirmée dans l'opinion qu'il n'y a de vraie gloire que celle qui résulte des principes que Bélisaire soutient avec autant d'agrément que de solidité. Soyez assuré, monsieur, de l'estime distinguée que j'ai depuis long-temps pour son auteur.

Signé, CATHERINE.

P. S. Je ne sais d'où dater ma lettre. Je suis sur un vaisseau, au milieu du Wolga, avec un assez gros temps, que bien des dames appelleraient un orage effroyable.

Le 7 mai 1767.

Lettre du prince Galitzin à Marmontel.

J'ai reçu, monsieur, la lettre du 10 juillet que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Vous faites trop de cas des suffrages de mon impératrice, pour que je ne sois pas empressé à vous faire part du sort de votre *Bélisaire*. Son crédit est décidé auprès d'elle. Dans le long voyage qu'elle vient de faire dans l'intérieur de son empire, elle s'est amusée dans ses loisirs à le traduire en russe. Les seigneurs de sa suite eurent chacun un chapitre, mais le neuvième lui est tombé en partage. Il est tombé en bonnes mains, comme vous le voyez, monsieur; aussi me dit-on qu'il est traduit en perfection. Ensuite de quoi, s'étant donné la peine de rédiger elle-même tout l'ouvrage, elle le fait imprimer actuellement; et comme l'ouvrage a commencé dans la ville de Twer, l'impératrice l'a dédié à l'archevêque de Twer. Ce succès me paraît complet, et je vous en fais mon compliment de tout mon cœur..... Soyez persuadé, monsieur, qu'on ne saurait être avec un attachement plus sincère et une considération plus distinguée, etc.

Lettre du même au même.

Je me sais bien bon gré, monsieur, de vous avoir fait part de l'aventure arrivée à votre Bélisaire, puisque vous y témoignez tant de satisfaction. Rien n'est plus vrai que la traduction du neuvième chapitre est d'un bout à l'autre de la façon de mon aimable, de mon incomparable souveraine. On l'imprime réellement à Moscou, on veut le répandre promptement en Russie : *Afin*, dit-elle, *que mes sujets sachent les liens qui nous unissent ensemble.* J'en ai demandé quelques exemplaires, et je veux en déposer un à la bibliothèque du roi. Je vous conseille très-fort de lui écrire; et je me charge, comme à mon ordinaire, avec plaisir, de faire passer votre lettre à l'impératrice.....

Adieu, monsieur, soyez persuadé que l'amitié, l'estime et l'attachement sincères que je vous ai voués, ne finiront qu'avec la vie de celui qui a l'honneur d'être, etc.

Billet de Voltaire à d'Alembert.

Pendant que la Sorbonne, entraînée par un zèle louable, mais très-peu éclairé, et qui fait peu d'honneur à la nation, veut censurer Bélisaire, il est traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. L'impératrice de Russie mande de Cazan, en Asie, qu'on y imprime actuellement la traduction russe.

M. d'Alembert est prié de faire passer ce billet à M. de Marmontel, en quelque lieu qu'il puisse être.

Seconde lettre de Marmontel à l'Impératrice de Russie.

Madame,

Votre M. I. vient de mettre le sceau de l'immortalité à mon

ouvrage. On m'assure qu'elle a daigné le faire traduire sous ses yeux, et en traduire elle-même un chapitre, dans une langue que ses lois rendront chère à l'humanité. Mais cette faveur qui passe de si loin mon ambition et mes espérances, n'est pas ce qui me touche le plus sensiblement. J'oublie ce qu'elle a de personnel pour moi, et je m'occupe avec ravissement de ce qu'elle a d'intéressant pour vos peuples. C'est, Madame, le neuvième chapitre, où j'établis : *Qu'il n'y a d'absolu que le pouvoir des lois, et que celui qui veut régner arbitrairement est esclave ; que c'est toujours avec son peuple qu'un souverain doit se ligner ; que l'Etat et lui ne font qu'un ; que cette unité fait sa force ; qu'elle est la base de sa grandeur, de son repos et de sa gloire* ; c'est ce chapitre que V. M. adopte, et qu'elle daigne consacrer en le traduisant de sa main : *Afin*, dit-elle, *que mes sujets sachent les liens qui nous unissent ensemble*. Ce sont les paroles de V. M., paroles dignes d'être gravées sur l'airain, et dans tous les cœurs. Qu'il y a de magnanimité dans cette franchise héroïque ! Qu'elle annonce bien dans une souveraine la résolution d'être juste ! et que celle qui professe si ouvertement ses devoirs, est bien sûre de les remplir ! Voilà, madame, ce qui me transporte de joie et d'admiration. Ce n'est point l'orgueil reconnaissant que je mets aux pieds de V. M. : je lui rends de très-humbles grâces, non d'avoir laissé tomber un rayon de sa gloire sur mes faibles talens, mais d'avoir annoncé par un trait sublime de caractère, l'équité, la droiture, la grandeur de ses vues, pour le bonheur de vingt millions de mes semblables que le ciel a mis sous ses lois.

Je suis, avec un très-profond respect, madame, etc.

A Aix-la-Chapelle, le 12 septembre.

Lettre des Traducteurs de Bélisaire en langue russe à Marmontel.

MONSIEUR,

Lorsque Bélisaire arriva en Russie, il se trouva qu'une douzaine de personnes s'étaient proposées de descendre le Wolga, depuis la ville de Twer jusqu'à celle de Simbirsk, ce qui fait un espace de 1500 werstes, mesure du pays. Ils furent si enchantés de la lecture de ce livre, qu'ils résolurent d'employer leurs heures de loisir à traduire Bélisaire en langue du pays. Onze d'entre eux partagèrent au sort les chapitres. Le douzième, qui vint trop tard, fut chargé de composer une dédicace des traducteurs à l'évêque de Twer, que la compagnie trouva digne d'être nommé à la tête de Bélisaire. Outre les bonnes qualités de son esprit et de son cœur, il venait de se signaler par un sermon, dont la morale était aussi pure que cet excellent livre. L'évêque, bien loin de désapprouver cette dédicace, en a témoigné beaucoup de contentement, et même il

l'en glorifie. Notre traduction vient d'être imprimée. Quelque défectueuse qu'elle soit, ceux qui y ont travaillé croient ne pouvoir se dispenser de vous en offrir, monsieur, un exemplaire. Recevez-le comme une preuve de l'estime que nous avons conçue pour Bélisaire et pour son auteur. C'est elle qui nous a portés à entreprendre ce à quoi la plupart de nous ne s'étaient jamais appliqués. L'on reproche à notre traduction la diversité des styles : nous n'en disconvenons pas ; mais nous avons jugé à propos de n'y rien changer ; parce que cela même marque bien précisément ce qui a pu porter des personnes, qui n'ont fait de leur vie la profession de traducteur, à traduire Bélisaire. Chaque chapitre est un ouvrage à part ; c'est celui de la conviction de la morale la plus pure, et non du fanatisme persécuteur.

Nous nous disons avec autant de plaisir que de considération,

Signés, le compositeur de la dédicace des traducteurs à l'évêque, comte DE SCHOUVALOFF.

Le traducteur de la préface, du Ier et du IVe chapitres, J. JELAGIN.
Celui du IIe, Z. C. CZERNICHEW.
Celui du IIIe, S. COSMIN.
Celui du Ve, Gr. comte ORLOW.
VIe, Xe, XIe, XIIe, WOLKOW.
VIIe et VIIIe chapitres, A. DE NARESCHKIN.
IXe, CATHERINE.
XIIIe, A. BIBICOW.
XIVe, S. P. MESEZERSKOY.
XVe, C. V. ORLOW.
XVIe, GRÉGOIRE KOSITZKI.

Saint-Pétersbourg, ce 11 septembre 1768.

Troisième lettre de Marmontel à l'Impératrice de Russie.

MADAME,

Si Bélisaire n'était fait que pour inspirer aux peuples une fidélité inviolable et un dévouement absolu, il ne serait pas étonnant que la souveraine d'un grand empire eût pris soin de rendre ce livre populaire dans ses États; mais il est fait aussi pour démontrer aux rois que leur puissance, leur grandeur, leur gloire est d'être justes; et qu'ils sont les plus dépendans, les plus malheureux des esclaves, lorsqu'un despotisme arbitraire a mis les passions à la place des lois. C'est là ce que V. M., non-seulement a permis de traduire sous ses yeux dans la langue de ses sujets, mais ce qu'elle a eu le courage et la magnanimité de traduire elle-même. Ce sont là les amusemens de la législatrice du Nord. Elle a fait plus; et pour consacrer les maximes les plus contraires à l'oppression et au fanatisme, elle a voulu que la traduction de Bélisaire fût dédiée à l'un des hommes les plus vertueux de son empire, à un prélat dont les mœurs honorent le sacerdoce, et

rappellent ces temps heureux, où les choses saintes étaient dans les mains des saints.

O combien les principes de V. M. sont éloignés de ces maximes : Qu'on ne doit laisser voir à la multitude que l'un des deux bouts de sa chaîne ; qu'il faut sans cesse lui parler de ses engagemens, et jamais de ses droits ; que c'est manquer aux souverains que de révéler le secret des devoirs mutuels, des liens réciproques, que la nature a établis entre eux et leurs sujets !

La traduction de Bélisaire, en langue russe, est sans doute un beau monument élevé à la gloire des lettres et de la philosophie ; mais c'est aussi, j'ose le dire, un beau monument en l'honneur de la royauté ; et dans aucune cour du monde, la vérité ne se souvient d'avoir reçu un semblable accueil.

Je n'ai pu, madame, jouir pleinement de l'honneur que vous avez fait à mon livre. Je ne sais point la langue russe. Mais comme les vrais croyans révèrent la bible sans l'entendre, j'ai baisé avec un saint respect les caractères du neuvième chapitre, en pensant à la main qui les avait tracés. Je me suis fait expliquer littéralement cette version embellie ; et j'ai vu que mes idées avaient eu le même bonheur, que des ruisseaux qui traversent des mines d'or.

Je supplie V. M. d'agréer mes très-humbles actions de grâce, et d'être bien persuadée que ma reconnaissance est encore au-dessous de mon admiration, et du très-profond respect avec lequel je suis, madame, etc.

A Paris, ce 7 décembre 1768.

Réponse de Marmontel à MM. les Traducteurs.

MESSIEURS,

Dans un moment où il est si naturel que je sois transporté de joie et de reconnaissance, s'il m'était permis de me livrer à une idée poétique, je me peindrais le Wolga, étonné de voir sur ses eaux la philosophie et les muses, de voir sa souveraine, protectrice éclairée des lettres et des arts, en faire ses amusemens et les délices de sa cour.

Mais, sans me livrer à la fiction, je regarde, messieurs, comme un spectacle intéressant pour votre patrie et pour l'Europe entière, l'amusement que vous avez daigné vous faire, de traduire un ouvrage, auquel il ne manque plus que d'être digne de sa gloire.

Il vous a été facile, messieurs, d'exprimer les sentimens héroïques de Bélisaire : vous les aviez dans le cœur. Le récit des disgrâces qu'il a essuyées sous le règne d'un homme faible, ne vous a que mieux fait sentir le bonheur de servir une femme forte. De

vils courtisans auraient pâli en traduisant les discours de mon vieillard sur le désintéressement de la vertu, sur la faveur, et sur le luxe. Ce qui, pour eux, aurait été une peine humiliante, a été pour vous un plaisir. La peinture de la vertu réjouit l'âme vertueuse; la satire du vice ne blesse que le vicieux. Mon ambition a été que mon livre fût haï des méchans, aimé des gens de bien, chéri surtout des âmes élevées. Mon ambition est remplie en ce qui me touchait le plus, puisque ce livre a eu le bonheur de réussir auprès de vous. Agréez, messieurs, mes remercîmens, de l'honneur immortel que vous lui avez fait, et les assurances du profond respect avec lequel je suis, messieurs, etc.

A Paris, ce 17 décembre 1768.

Lettre de Marmontel à la Reine de Suède.

MADAME,

Un sage a dit que les peuples ne seraient heureux, que lorsque les philosophes seraient rois, ou que les rois seraient philosophes. Il y avait peu d'apparence que l'un ou l'autre arrivât jamais. Cependant nous voyons de nos jours que de tous les ordres de la société le rang suprême est celui où, proportion gardée, il y a le plus de vrais amis de la sagesse et de la vérité. Tel est, madame, l'ascendant de l'exemple, telle est la force de l'impulsion qu'un grand homme donne à son siècle. Ce grand homme, de qui les rois ont appris à s'élever au-dessus des préjugés et des cœurs du vulgaire, a eu sur l'âme de V. M. une influence plus prochaine; peut-être aussi que la nature, en vous formant du même sang, avait établi entre vous, dans le partage de ses dons, cet heureux et parfait accord de sentimens et de principes. Quoi qu'il en soit, madame, vous êtes comme lui un grand objet d'émulation et de triomphe pour la saine philosophie; et lorsqu'elle hasarde quelques vérités utiles et courageuses, elle a les yeux tournés vers V. M. Vous êtes pour le Nord un astre bienfaisant qui anime, échauffe et rend fécond le génie des Arts, des Sciences et des Lettres; mais cette influence ne se borne point aux climats que vous éclairez; elle s'étend sur l'Europe entière. Pour moi, dans mes faibles essais j'ai eu besoin, pour m'élever l'âme, de penser qu'un jour mes écrits pourraient paraître sous les yeux de Frédéric et de sa digne sœur. Cette ambition a produit l'ouvrage que je mets aux pieds de V. M. Je la supplie de faire grâce à l'exécution en faveur de l'entreprise. Je n'ai pas écrit pour les rois consommés dans l'art de régner, mais pour les enfans que le ciel destine à cet emploi sublime; et si mon ouvrage tombe dans leurs mains, il les pré-

servera peut-être de quelques uns des préjugés ou des vices de leurs flatteurs.

Je suis avec le plus profond respect, madame, etc.

A Paris, janvier 1767.

Lettre de M. de Gyllenstolpe, chambellan et secrétaire de la reine de Suède, à Marmontel, en lui envoyant de la part de S. M. une boîte d'or émaillée, sur laquelle étaient représentés les tableaux les plus intéressans du livre de Bélisaire.

MONSIEUR,

S. M. la reine ayant lu avec un plaisir infini Bélisaire, m'ordonne de vous en marquer sa satisfaction, et d'ajouter à ce témoignage la boîte ci-jointe. C'est à la lenteur de l'ouvrier que vous devez attribuer ce retardement de la bienveillance de cette princesse. Il m'est en mon particulier flatteur d'avoir cette occasion de vous assurer, monsieur, de l'estime et de la considération avec laquelle je suis, etc.

Stockholm, ce 14 août 1767.

P. S. (De la main de la Reine.)

MALGRÉ les 37 propositions de la Sorbonne, je ne puis refuser mon estime à l'auteur de Bélisaire. Je l'ai lu avec un plaisir infini, et je le félicite sincèrement d'avoir si bien réussi. LOUISE ULRIQUE.

Réponse de Marmontel à la Reine de Suède.

MADAME,

Je ne voyais rien au-dessus du suffrage de V. M.; mais les grâces dont elle l'accompagne, le rendent encore, s'il est possible, plus touchant, plus glorieux pour moi. V. M. semble avoir prévu que je serais tenté de dire à tout le monde le bonheur que mon livre a eu de réussir auprès d'elle, et que la pudeur m'en empêcherait. Elle a la bonté de me donner un gage ostensible de ma gloire, et tel que, sans affectation, je puis le montrer à chaque instant à mes amis et à mes ennemis. En voyant dans mes mains ce gage précieux, on ne manquera pas de me demander de qui je l'ai reçu, je rougirai, mais je répondrai; et comme il faut toujours dire la vérité, mon amour-propre jouira, avec l'air de la modestie, du triomphe le plus flatteur.

Mais c'est trop m'occuper, madame, du puéril intérêt de ma vanité. Il en est un plus sérieux; et c'est celui qui me rend si chère la grâce dont V. M. m'honore. Lorsque Persée alla combattre la Gorgone, Minerve daigna l'armer d'un bouclier brillant, dont le monstre fut ébloui. L'application de cette fable serait parfaitement juste, si, comme Persée, j'avais des ailes; mais peut-être l'émulation et le zèle m'en donneront. Rien de plus passionné,

madame, que le désir que j'ai de mériter l'aveu de V. M. C'est sous ses yeux que je vais combattre les préjugés et les erreurs, qui font depuis tant de siècles la honte et le malheur des hommes; et j'ose répondre du courage que vos bontés m'ont inspiré. Si la Sorbonne sait de quelle émulation je suis animé, elle regardera ma boîte comme la boîte de Pandore; mais il n'en sortira jamais que des vérités accablantes pour le fanatisme, et consolantes pour l'humanité.

Je mets aux pieds de V. M. ma reconnaissance infinie, et le très-profond respect avec lequel je suis, madame, de V. M. etc.

A Paris, le 5 octobre 1767.

Réponse de Marmontel à M. de Gyllenstolpe.

MONSIEUR,

Si vous aimez à faire des heureux, vous devez avoir du plaisir à m'annoncer ces bontés dont m'honore votre auguste souveraine. Recevez mes remercîmens de tout le bien que vous m'avez fait. Un suffrage aussi glorieux que celui de S. M. suffirait pour me consoler de toutes les clameurs de l'école. Ce qui m'intéresse le plus dans mon livre, ne pouvait avoir un juge plus éclairé que la digne sœur de Frédéric. Qui sait mieux qu'elle, par quelles maximes doivent se conduire les rois? et quel sceau immortel pour les vérités politiques, répandues dans mon ouvrage, que l'approbation d'une reine, que ses lumières et ses vertus ont mise au rang des sages et des héros? Le présent magnifiqué qu'elle a daigné me faire, les mots précieux qu'elle a daigné tracer de sa main au bas de votre lettre, comblent de gloire Bélisaire, et couvrent de honte les fanatiques qui ont voulu le persécuter; leur tribunal assemblé depuis plus de six mois pour censurer dans mon livre des erreurs et des impiétés qu'on disait être si palpables, est encore à les y chercher. La discorde s'est mise entre les docteurs. On change tous les jours d'avis. On fait un volume pour censurer dix lignes; et ce volume est déjà plein de ratures et de variantes. L'oracle ne sait encore s'il doit parler ou se taire; s'il prend le parti du silence, après le bruit qu'il a fait, il se rendra ridicule; s'il prononce, il va se rendre un peu plus ridicule encore: son embarras fait pitié. En attendant, je reçois des plus grands rois de l'Europe, des marques de satisfaction. Mais il n'en est point qui m'aient touché plus sensiblement que celui que vous m'avez annoncé. Je viens d'en rendre de très-humbles grâces à S. M. Recevez aussi pour vous-même les témoignages de ma reconnaissance, et des sentimens pleins d'estime et de considération avec lesquels je suis, etc.

Paris, ce 5 octobre 1767.

Lettre de Marmontel au Prince royal de Suède.

MONSEIGNEUR,

Les vérités morales sont aussi anciennes que le monde ; et dès que l'homme a senti ses besoins il a dû sentir ses devoirs. Il ne s'agit donc pas de lui découvrir, mais de lui rappeler ces vérités de sentiment ; et ce n'est pas à qui les inventera, mais qui les embellira des traits les plus touchans, des couleurs les plus vives. V. A. R., dans le petit ouvrage que j'ai l'honneur de lui offrir, ne trouvera que des choses simples, et assez sensibles pour être populaires. Si j'en avais dit de sublimes, elles seraient encore familières à V. A. R. Je sais combien l'activité de son esprit et l'élévation de son âme lui ont fait devancer son âge et son siècle dans la carrière de la philosophie. Rien de ce qui intéresse l'humanité ne lui est étranger ni nouveau. Ce n'est donc pas l'effort que j'ai fait pour embrasser de grands objets, mais la candeur, la simplicité répandues dans cet ouvrage, qui m'a fait espérer pour lui l'attention de V. A. R. J'ai pensé que le caractère de mon héros pourrait toucher une belle âme. Tout ce que sa renommée publie de vos lumières et de vos vertus, m'a persuadé que les maximes de Bélisaire seraient avouées d'un prince qu'aucun préjugé n'a séduit, qu'aucun flatteur n'a osé tromper. C'est dans votre cour, monseigneur, qu'il devrait naître un Bélisaire ; et si je vous fais désirer de trouver un pareil ami, mon succès est complet, et mon ambition remplie.

Je suis avec un très-profond respect, monseigneur, etc.

A Paris, janvier 1767.

Réponse du prince royal de Suède.

MONSIEUR de Marmontel, je vous aurais remercié plus tôt de l'excellent ouvrage que vous avez bien voulu m'envoyer, si je n'avais pas été retenu par des considérations dont vous êtes informé d'ailleurs. Les suffrages de toutes les nations ont déjà fixé la valeur de Bélisaire. Ainsi je ne vous en dis rien ici. Seulement je ne veux pas me taire sur ma reconnaissance particulière, d'autant plus grande, que ma situation et mon âge me mettent plus à portée de profiter des grandes leçons que vous donnez aux rois, et à ceux qui sont destinés à l'être. Si la Sorbonne vous condamne, vous êtes bien vengé par la voix publique qui condamne la Sorbonne. Après cela, le bien que produira votre ouvrage durera encore lorsque la censure ecclésiastique sera oubliée, et le plaisir d'avoir contribué au bonheur des hommes vaut mieux que celui d'avoir contenté quelques docteurs en théologie. Voilà, monsieur, ce qui me paraît vous devoir consoler de la sorte de persécution que vous essuyez

sur avoir consacré vos talens à publier les vérités les plus utiles qui mais aient été dites, ou qui du moins jamais n'ont été dites avec plus e force, ni d'une manière plus convaincante. Si vous continuez, omme je m'en flatte, à étendre les lumières de notre siècle par vos ravaux utiles, je vous prie de ne point oublier quelqu'un qui ne demande pas mieux que d'être instruit, et qui, dans ces sentimens, era toujours, monsieur de Marmontel, votre bien affectionné.

Signé, GUSTAVE.

Au château de Carlberg, le 19 juin 1767.

Seconde lettre de Marmontel au Prince royal de Suède.

MONSEIGNEUR,

Ce n'est point pour vous que j'ai osé écrire. Je sais trop combien la nature et l'influence d'une mère aussi sage que magnanime ont mis V. A. R. au-dessus des préceptes élémentaires que j'ai répandus dans mon livre. Je sais combien l'étude et la réflexion ont porté votre heureux génie loin des bornes que je me suis prescrites. Des écrivains plus éclairés et plus profonds pour moi, vous prendraient pour modèle, et jamais pour disciple. La vérité vous a cherché, vous a suivi dès le berceau. Vous l'aimez, vous en avez fait votre compagne assidue; et la vertu, en l'embrassant, lui a dit de ne pas vous quitter. Votre vie est déjà pour vos pareils une haute leçon de justice, de bienfaisance, d'application, de dévouement au bien public; et les princes n'auront jamais de meilleur livre que votre exemple. A Dieu ne plaise, monseigneur, que je veuille vous flatter. Je répète ce que j'ai lu, ce que j'ai entendu cent fois; et il faut bien que V. A., pour se ressembler à elle-même, sache qu'elle est selon les vœux du peuple destiné à lui obéir un jour, et de l'humanité entière. Oui, monseigneur, vous êtes connu de l'Europe presque aussi bien que de votre cour. Les secrets mêmes de votre grande âme sont révélés : l'admiration les a trahis. On a lu, de votre main, des paroles divines, des paroles dignes de Marcellus, et qui font de vous un éloge sur lequel j'ose défier tous les flatteurs de renchérir.

Je reviens aux marques de bonté dont V. A. R. m'honore, et je lui avoue ingénuement qu'au lieu de m'encourager, elles m'intimident : elles sont pour moi un engagement que je ne me sens pas la force de remplir. Il faudrait, pour en être digne, faire un ouvrage digne de vous, traiter, développer quelque sujet sublime, et ajouter, s'il était possible, à ce que l'étude, la réflexion et le génie vous ont fait voir dans cet art si grand, si pénible, de rendre les hommes heureux. Cette pensée me décourage; et il ne serait qu'un moyen de relever mon âme : ce serait, monseigneur, de

m'indiquer vous-même le sujet de mes méditations. S'il est encore des vérités qui vous paraissent avoir besoin d'être simplifiées ou approfondies, je m'en occuperai, je tâcherai de les rendre plus sensibles, plus familières; et en travaillant sous vos ordres j'aurai l'orgueil de me regarder comme un des artisans du bonheur du monde.

Je suis, avec un très-profond respect, monseigneur, etc.

Ce 5 octobre 1767.

Lettre du comte de Scheffer, sénateur de Suède, à Marmontel.

C'EST bien honnête à vous, monsieur, de vous rappeler notre ancienne connaissance, et de me la rappeler d'une manière aussi agréable que vous l'avez fait, par la lettre que M. le comte de Creutz m'a fait parvenir de votre part. Si je n'ai pas eu l'honneur de vous remercier plus tôt de cette aimable marque de votre souvenir, c'est que j'ai voulu bien connaître votre Bélisaire, avant que de vous en parler, et qu'on ne peut se faire une juste idée d'un ouvrage de cette importance, qu'après en avoir lu et médité les maximes plus d'une fois.

Je sens bien, monsieur, que la plupart de vos lecteurs auront été infiniment plus contens des premiers chapitres de votre livre, où tout est sentiment et où tout parle au cœur, que de la partie politique, qui n'intéresse que la raison et la réflexion; mais j'ose vous assurer, autant que je puis m'y connaître, que cette partie ne vous fait pas moins d'honneur que le reste. Si j'ai pleuré d'attendrissement aux malheurs de Bélisaire, à sa sublime vertu dans le camp du prince des Bulgares, j'ai senti mon âme exaltée et fortifiée par les grandes leçons de sagesse que Justinien et Tibère recueillent de sa bouche. Le chapitre du luxe, surtout, m'a paru véritablement admirable. L'Esprit des Lois, le livre de l'Esprit, l'Ami des Hommes, d'autres bons ouvrages encore ont traité cette matière importante et compliquée. Mais Bélisaire est, à mon gré, le premier qui a su la présenter d'une manière à concilier les grandes vues de la politique avec les intérêts précieux de la morale. Me permettrez-vous cependant, monsieur, de risquer une seule petite observation, sur un sujet que vous avez si supérieurement développé? Lorsque votre héros dit qu'il est *bien loin d'espérer ou de craindre la ruine entière des arts, dont la richesse est l'aliment*, il laisse le lecteur dans le doute, si la ruine de ces arts serait une chose à désirer, ou à redouter, pour la prospérité d'un état. Il me semble pourtant que celui qui gouverne, doit être décidé là-dessus, et qu'il doit, ou proscrire les arts s'ils sont dangereux, ou les encourager s'ils sont utiles. Ne pensez-vous pas, monsieur, que Cicéron a bien résolu ce problème, lorsqu'en parlant des temps heureux de la république, il s'exprime ainsi: *Odit populus romanus privatam luxuriam; publicam magnificentiam diligit?* Voilà un milieu qui sauve en même temps les arts et les mœurs. Si vous trouvez qu'il y ait du vrai dans cette observation, il serait digne de vous d'enrichir une nouvelle édition de votre ouvrage, d'une décision sur ce qui est resté problématique dans celle-ci.

Mais j'ai regret, monsieur, de m'être trop arrêté à cette bagatelle : une lettre a des bornes; et j'ai encore tant de choses à vous dire ! La censure de la Sorbonne ne fera jamais tort qu'à elle seule. Ce que vous avez fait dire à votre héros sur la religion, la servira sans doute mieux que mille traités de théologie que personne ne lit, ou qui souvent ne sont pas entendus par ceux même qui les lisent. Votre ouvrage sera entre les mains de tout le monde; et tout homme qui n'a point l'esprit gâté par les subtilités de la doctrine de l'école, sera édifié de la morale de Bélisaire. C'est donc à l'occasion de cette injuste censure, qu'on doit vous dire, d'après vous-même : *La calomnie et la persécution vous attendent au bout de la carrière; mais la gloire y est avec elles.* Cette gloire, monsieur, soyez sûr qu'elle vous est acquise, et que votre ouvrage immortel sera à jamais le livre des rois, et de tous ceux qui sont appelés au gouvernement des empires. La reine à qui vous l'avez envoyé, vous en témoignera elle-même sa satisfaction; le prince royal vous a déjà fait connaître la sienne. Je suis témoin tous les jours de leurs applaudissemens; et ce n'est pas une approbation stérile, que celle des personnes de ce rang. Il en résulte un bien général, qui, sans doute, a été le premier objet, comme il sera aussi, pour un vrai philosophe tel que vous, monsieur, le plus grand prix de vos travaux.

J'ai l'honeur d'être, avec toute la considération que vous doivent les bons citoyens de tous les pays, monsieur, votre, etc.

Stockholm, le 9 juillet 1767.

Réponse de Marmontel au sénateur comte de Scheffer.

Monsieur,

Vous avez jugé qu'il fallait opposer un éloge éclatant à une injuste censure; et la sagesse, en s'élevant contre le fanatisme, a pris le ton le plus imposant. C'est ce qui justifie l'excès de vos bontés pour Bélisaire et pour moi. Le Roseau plié par l'orage, vous rend de très-humbles grâces du soin que V. Exc. a pris de le relever. Mais il n'en sent que mieux le besoin qu'il a d'un si puissant appui; et il n'aura point pour cela l'orgueil de se croire un Chêne.

Je vois, avec une consolation bien douce, quels amis généreux la simple vérité trouve encore dans le monde. Qui aurait dit que la cour des rois serait son plus sûr asile, et que les rois daigneraient eux-mêmes se déclarer ses défenseurs? Que devient, après cet exemple, le préjugé, si établi, que la vérité n'ose paraître devant les souverains; que leurs ministres l'en éloignent; que leur majesté l'épouvante? Ah! ce n'est qu'un prétexte et une vaine excuse pour la lâcheté des flatteurs. Si un homme obscur, tel que moi, pour avoir dit, bien simplement et bien faiblement, quelques vérités utiles, est honoré d'un accueil si favorable et si touchant, à quelle estime ne doit pas s'attendre celui qui, près des

rois, unit à la candeur la supériorité des lumières, et en qui le zèle est secondé par le génie et les talens? Vous en êtes l'exemple, monsieur le comte; et cet exemple prouve assez que les bons rois ne demandent pas mieux que des amis utilement sincères.

Je suis bien aise d'avoir traité l'article du luxe d'une manière satisfaisante pour V. Exc. Je sens comme vous, cependant, qu'il aurait besoin d'être approfondi; et si je le puis, sans ôter au dialogue son naturel et sa vraisemblance, j'irai un peu plus loin dans une nouvelle édition.

Oui, sans doute, la distinction que nous donne ce beau passage de Cicéron: *Odit populus romanus privatam luxuriam; publicam magnificentiam diligit*: cette distinction, dis-je, sauve les arts et les mœurs; mais elle suppose un état opulent, où les fortunes des particuliers soient bornées; et c'est à présent le contraire dans plus d'un pays de l'Europe. L'Etat est pauvre, et les fortunes des particuliers sont exorbitantes. Ainsi, l'Etat n'a point de quoi fournir à la magnificence publique, et l'on est obligé de laisser aux richesses privées tous les moyens de se dissiper, et de refluer par le luxe dans les petits canaux de la circulation. Or, il faut prendre le monde comme il est; et si l'Etat, pressé par ses besoins, ne peut occuper les sculpteurs, les architectes et les peintres, on est réduit au choix de négliger et de proscrire l'architecture, la peinture, la sculpture, etc., ou de trouver bon qu'un riche financier, qu'un riche commerçant les tiennent à leurs gages. On les a vues fleurir en Italie, tandis que l'Eglise opulente, ne sachant que faire de ses revenus, les employait à décorer ses édifices et ses temples. Depuis que les papes sont pauvres, et leur Etat endetté, l'Italie n'a pas un peintre, ni un habile sculpteur.

Il fut un temps en France où les richesses étaient dans les mains des grands. Je parle du gouvernement féodal. Il y avait alors un luxe de distinction, lequel, par la dépense des grands propriétaires, faisait circuler leurs richesses. Ce luxe, ou plutôt ce faste, était attaché au rang; il n'était pas permis au peuple de l'imiter. Depuis, tout a changé de face: les grands ne sont pas les seuls riches, ni les plus riches de l'Etat: des hommes privés ont acquis des richesses considérables. Il faut donc laisser à ces riches les tentations du luxe, ou fermer cette voie au reflux des richesses accumulées dans leurs mains. L'un et l'autre est un très-grand mal. Il serait impossible d'accorder aux citoyens qui se sont enrichis un luxe de distinction qui serait interdit au peuple. L'émulation, la contagion de ce luxe particulier ne peut donc point avoir de borne; et de proche en proche, il s'étend et devient un besoin de décence dans l'opinion. De là cette soif des richesses, qui corrompt la masse des mœurs; et cependant, si la constitution éco-

nomique est telle qu'il se forme inévitablement de grandes fortunes dans l'Etat, et que ces fortunes absorbent une partie considérable de la richesse publique, les lois sont obligées de laisser des canaux à cet immense superflu, pour qu'il reflue dans la masse. A Venise, le luxe des courtisanes supplée à celui des Sénateurs. En Hollande, où le luxe extérieur n'est pas de mode, celui des jardins et des cabinets en tient lieu. Luxe de vanité, luxe de volupté, tout cela est un mal, mais un mal nécessaire dans un Etat où il se fait de grandes fortunes : sans quoi l'avarice entasserait sans cesse; et ce serait un plus grand mal encore. L'opinion seule, en attachant l'estime, la considération, l'honneur, au plus digne emploi des richesses, peut les soustraire en même temps au luxe et à l'avarice.

C'est ce que j'ai tâché de faire voir. Quant à la question, si le législateur doit favoriser, ou proscrire les arts de luxe, la solution dépend de l'état des choses et de la constitution du gouvernement. Il s'agit de voir quelle est l'inégalité des richesses, et si, sans le luxe, elles ont assez de moyens de se répandre et de circuler : car pour la splendeur de l'Etat, à laquelle, dit-on, les beaux arts contribuent, c'est une espèce d'ostentation, qui ne fait rien à la grandeur réelle, ni au solide bonheur. J'y réfléchirai cependant encore : trop heureux si je puis atteindre au degré de clarté, de justesse et de précision que vous désirez!

Je suis, avec un respect inviolable, M. le comte, etc.

Paris, le 6 octobre.

Extrait d'une lettre du comte de Creutz, ministre-plénipotentiaire de la cour de Suède à celle de France, à Marmontel.

J'ai regretté bien amèrement mon ami; et son absence me serait devenue insupportable, si sa lettre ne m'avait prouvé que je ne lui étais pas indifférent, et que ses sentimens sont toujours les mêmes.

Voici deux lettres que je vous envoie : l'une du prince royal de Suède, et l'autre du sénateur comte de Scheffer. Je suis sûr qu'elles vous feront beaucoup de plaisir. C'est un hommage bien pur qu'on rend à la supériorité de vos talens. Le prince royal m'en a écrit une remplie de réflexions profondes et lumineuses. En vérité, ce prince est étonnant. Il a des vues sublimes. Je ne conçois pas comment, à son âge, il a pu écarter les préjugés qui environnent la place qu'il occupe. Il méprise l'orgueil du trône; et s'il y monte un jour, il y placera la tendre humanité, et ces vertus simples, qui consolent les hommes de s'être donné un maître. Il sacrifie tous les vains plaisirs à la gloire d'être utile aux hommes. *Le travail*, me dit-il, *exalte mon âme, et me donne de nouvelles forces. Puissent-elles servir un jour à diminuer les maux de la terre! Je ne chercherai point des vertus fastueuses. Si je pouvais faire plus de bien comme particulier, je demanderais au ciel l'obscurité;*

et le rang le plus abject me paraîtrait alors plus beau que le trône [illegible] *monde*. Ah! mon cher Marmontel, je vous vois pleurer en lisant [illegible] mots.

Vous verrez par la lettre du comte de Scheffer, que Bélisaire a f[illegible] une sensation extrême. Mon prince l'a dévoré. Il lui a donné la fièv[illegible] Ce livre est regardé partout comme un ouvrage immortel. Il a f[illegible] germer des idées dans toutes les têtes. A l'occasion des observati[illegible] que M. de Scheffer a faites sur ce que vous avez écrit sur le lu[illegible] il m'est venu quelques idées. Les voici; car c'est vous qui me [illegible] avez inspirées.

Le luxe n'est qu'un effet : pour prévenir ses ravages, il faut remont[illegible] à ses causes. Ces causes sont la perte des mœurs, le prix attaché a[illegible] richesses, le mépris d'une pauvreté honnête, et l'indifférence po[illegible] la vertu. L'opinion est donc le moteur de l'univers moral. Mais voyo[illegible] pourquoi on ne peut résister à son influence.

L'homme a porté avec lui, en naissant, l'ennui et l'inquiétude : l'u[illegible] le tourmente dans le repos, l'autre l'élance dans l'avenir. La paix n'e[illegible] pas faite pour lui. Il la cherche pourtant sans cesse, cette paix [illegible] désirée. Mais toujours trompé dans son attente, sa vie n'est qu'u[illegible] enchaînement d'erreurs et de regrets. Ne pouvant vivre pour soi, il cherche à vivre dans l'opinion des autres; et son existence devie[illegible] le résultat de tous les préjugés. Il consent d'être faible, pourvu *qu'on* le croie puissant; il renonce au bonheur, pourvu qu'on le croie heureux; ne pouvant rajeunir ses sens, il tâche de créer de nouvelles jouissances, qui achèvent de l'engourdir, en lui ôtant la sensibilité de l'âme, la dernière ressource de l'humanité.

Vivre dans l'opinion des autres, voilà la maladie de l'homme. Il n'en guérit jamais. L'homme vertueux fait le bien : son cœur le domine, c'est son maître : sa sensibilité l'entraîne, sa raison le guide; mais il ne vit que dans l'opinion des gens vertueux. S'il connaît la félicité, c'est lorsqu'il recueille leurs suffrages. Mais si toute la nature crie autour de lui : Tu es un homme juste, c'est alors qu'il est le Dieu de la terre, et qu'il crée lui-même l'opinion.

Tel était Antonin. Tel sera un jour le prince royal de Suède. Les lois ne peuvent rien sur l'opinion : c'est elle au contraire qui peut tout sur les lois. L'autorité ne commande point à l'âme : son énergie émane d'elle-même; mais l'estime l'élève et lui fait retrouver ses ressorts.

Revenez bientôt, mon cher ami, faire le bonheur de ceux qui ont fait connaisance avec votre cœur. Je l'aime bien autant que votre esprit. L'un m'éclaire, mais l'autre me touche; et c'est par là que vous êtes devenu nécessaire à mon bonheur. Vous me dites que vous travaillez à un grand ouvrage. A merveille, pourvu qu'il ne fasse pas du tort aux Incas. Souvenez-vous que vous y plaidez la cause de la philosophie. Vous en êtes déjà l'apôtre. Vous seul savez combattre les préjugés avec les armes du plaisir, etc.

Paris, le 11 septembre 1767.

Lettre du Prince royal de Suède au comte de Creutz.

Je viens de relire Bélisaire pour la seconde fois, et je crois que je le relirai encore avec le même plaisir. Ce livre sera bien plus utile aux princes que Quinte-Curce qui a tourné la tête à tant de héros. En effet les leçons d'un vieillard respectable par son âge, son expérience et sa fermeté dans le malheur, ne prêchant que l'humanité, la tolérance et le respect pour les lois et la divinité, doivent être bien plus propres à réveiller les sentimens de vertu, de générosité dans les cœurs des hommes, que l'histoire d'un conquérant qui ne s'est occupé qu'à dévaster la terre. Bélisaire excusant Justinien qui avait causé ses malheurs est également une leçon pour les princes et pour les sujets qui ne croient jamais être assez récompensés. La Sorbonne vient d'augmenter les éloges qu'on doit à ce livre. On m'apprend qu'elle le fait brûler; elle est en possession depuis long-temps de déraisonner et de brûler.

C'est un problème si l'esprit de l'humanité a fait des progrès ou non. On chasse d'Espagne, il est vrai, les Jésuites parce qu'ils sont intolérans, mais on condamne à Paris Bélisaire; on brûle à Toulouse Jean Calas; et on persécute les Sirven. Il est vrai qu'un monarque sage a soulagé la misère de Calas; mais c'est la vertu du prince et non pas celle de son peuple. D'ailleurs le parlement de Toulouse subsiste, et les mêmes juges qui condamnèrent un vieillard respectable comme parricide, pourront encore condamner l'innocence, et se servir du glaive de la justice pour satisfaire le fanatisme. Il vous paraîtra peut-être extraordinaire que j'ose avancer que l'affaire des Jésuites me paraît aussi une persécution d'autant plus cruelle qu'on fait subir la peine de quelques coupables à bien des personnes innocentes. Il est vrai que jamais proscription ne fut faite avec tant d'humanité. Le roi d'Espagne leur a assuré des pensions; mais néanmoins ils sont séparés pour jamais de leur patrie, et voilà déjà trois mois qu'ils errent sur la mer comme Enée et les Troyens, sans pouvoir obtenir un asile. Dans le siècle passé, il est vrai, on les eût traités moins humainement, et voilà peut-être la seule nuance qui fait connaître les progrès de l'humanité. Tant que les hommes subsisteront il y aura des méchans; cela ne différera que du plus ou du moins. Mais il est toujours glorieux de travailler à ce moins, et c'est ce qu'a fait Bélisaire. Le fanatisme subsistera toujours; c'est dans le caractère des hommes de s'enthousiasmer pour des choses qu'ils ne comprennent pas. En France les Jésuites et les Jansénistes se sont persécutés mutuellement; en Portugal les Jésuites sont chassés; mais les autodafés continuent en Angleterre. Les Wighs et les Torys se combattent; l'amiral Bing a été condamné à mort pour leurs querelles. En Suède les chapeaux et les bonnets se persécutent avec autant d'acharnement que du temps jadis les huguenots et les catholiques. Partout mêmes regrets et même horreur pour les atrocités passées, même zèle pour en commettre de nouvelles et de plus horribles. Voilà des réflexions qui pourraient appuyer les paradoxes de Rousseau; mais non, les sciences ne sont pas inutiles aux hommes. Les princes qu'elles ont éclairés tâchent du moins d'arrêter la férocité du grand nombre. Les bons écrits et la saine philosophie trouvent quelque peu de sectateurs

qui, s'ils n'arrêtent pas le fanatisme, tâchent du moins d'empêche fureur de déborder.

Lettre du Roi de Suède.

Monsieur de Marmontel, le suffrage d'un homme éclairé, d'un h patriote, d'un vrai philosophe, est le seul qui peut vraiment flatt Les applaudissemens du peuple, toujours léger, souvent peu sa qui ne sont que l'expression de l'enthousiasme excité par des obj qui frappent ses yeux, et qu'Octave partage avec Titus et Trajan, peuvent point faire naître ce sentiment. Vous devez donc concevoir plaisir que m'a fait votre lettre. L'approbation de l'auteur de Bé saire, de celui qui a donné de si belles, de si utiles leçons aux rois aux peuples, ne peut qu'être bien agréable pour moi. C'est un aiguill de plus pour me faire continuer la carrière qui est ouverte pour me Puisse mon règne être celui de la vraie philosophie, de cette philo sophie bienfaisante et salutaire, qui, en respectant ce qui est vraime sacré, n'attaque que les préjugés qui font les malheurs des peuples; d cette philosophie, qui ne sert qu'à éclairer les souverains sur leur devoirs, et les peuples sur leur vrai bonheur qui ne peut subsister san le respect des lois! Je ne crois mieux pouvoir vous marquer mes sentimens, qu'en vous priant de continuer à concourir à cet ouvrage, en éclairant votre siècle. Sur ce, je prie Dieu de vous avoir en *sa sainte* garde, étant, M. de Marmontel, votre bien affectionné, Gustave.

Extrait d'une lettre du baron de Swieten, fils.

De Vienne, le 27 juin 1767.

C'est à Bélisaire que j'en veux venir, à ce livre excellent, fait pour être le bréviaire des souverains; où les vues les plus grandes et les plus solides sont développées avec netteté, et combinées avec justesse; où les matières les plus importantes sont discutées avec profondeur et réflexion; où la force des argumens est toujours soutenue d'une éloquence mâle et digne du sujet; ce livre enfin, qui devait mettre le sceau à votre réputation, et qui cependant vous a attiré des désagrémens chez vous. Je ne suis point surpris, monsieur, des censures qu'il a essuyées, puisqu'il attaque des préjugés à qui le faux zèle et de longs abus ont su donner un air respectable. Je les compare souvent, dans mon idée, à ces faux dieux que nos ancêtres les Germains adoraient sans les connaître, et qu'on leur cachait avec soin dans d'épaisses forêts, dont l'accès était interdit aux profanes. Ces dieux ne sont plus aujourd'hui que des troncs informes, et l'objet de nos mépris. J'aime à me flatter qu'il en sera de même un jour de beaucoup de nos préjugés, à mesure que les épaisses forêts de l'ignorance seront éclaircies par le travail constant de la philosophie. Nous sommes bien éloignés d'en être exempts; mais du moins n'ont-ils pas influé sur le jugement qu'on a porté chez nous de votre livre. Bélisaire est fait pour les souverains. Ce sont eux qui doivent le juger. Il a été lu par nos augustes maîtres, et dès lors le jugement n'était plus incertain. Comment n'auraient-ils

ont approuvé un ouvrage, où ils devaient se reconnaître à tous les traits qui caractérisent le bon souverain ? où ils rencontraient à chaque page, les moyens d'étendre, pour le bonheur de l'humanité, l'exercice des vertus que nous admirons, et que nous adorons en eux ? Je vous félicite, monsieur, d'avoir eu de tels juges. Bélisaire va être réimprimé ici, et sera bientôt dans les mains de tout le monde. C'est le plaisir que me fait cette justice rendue aux fruits de votre travail, qui m'a engagé à vous écrire, persuadé que vous me saurez quelque gré de vous instruire d'un événement dont je suis aussi glorieux pour mon pays, qu'il est flatteur pour vous. Il vous est libre, monsieur, de faire du contenu de cette lettre l'usage qu'il vous plaira d'en faire, etc.

Lettre de Marmontel au Roi de Pologne.

SIRE,

La plus tendre et la plus digne amie qu'un bon roi puisse avoir au monde, madame Geoffrin, qui m'honore de ses bontés, m'a rempli de joie et d'émulation, lorsqu'elle a bien voulu m'apprendre que V. M. se délassait quelquefois à parcourir les esquisses légères que j'ai tracées de nos mœurs. Puis-je espérer, Sire, que V. M. daignera lire avec la même indulgence le nouvel ouvrage que je mets à ses pieds ? J'ai pour principe que la véritable grandeur est simple ; et, voulant rendre cette vérité sensible, j'ai essayé de peindre un héros dans toute la simplicité et la candeur de la nature. C'est de ce caractère, Sire, que j'attends le succès de mon ouvrage auprès de V. M. Les récits attendrissans que j'ai le bonheur d'entendre d'un roi que la grandeur suprême n'a pu éblouir un moment, m'assurent qu'il sera touché de voir dans le vieux Bélisaire l'ingénuité d'un enfant. Mon sujet exigeait de moi des lumières que l'étude seule ne donne pas, et cette partie de mon ouvrage vous paraîtra faible sans doute ; mais pour les choses de sentiment et de magnanimité je suis sûr qu'une âme si tendre et si élevée en sera émue. Il n'est pas possible qu'en tâchant d'exprimer ce que l'héroïsme a de plus pur, de plus généreux, et de plus sublime, je n'aie pas atteint quelquefois l'endroit sensible du cœur d'un sage et d'un héros.

Je suis avec un très-profond respect, etc.

Réponse du Roi de Pologne.

MONSIEUR de Marmontel, il m'a paru que vous avez fait avec le public, comme on fait avec les enfans, auxquels on veut donner le goût de la lecture. On leur donne d'abord de jolis livres, amusans, peu profonds, mais qui leur font sentir qu'il y a quelque chose de plus à savoir. Quand leur curiosité est mise en mouvement, et que l'ambition de n'être plus enfans, agit en eux, on leur donne des livres plus forts. On était

sûr qu'un livre de vous devait être bien écrit et plein de sentiment. Aussi avez-vous réussi à faire lire avec plaisir et avec fruit, dans ce siècle élégant, un traité de morale très-sérieux. Que les hommes les plus éloquens, les plus instruits soient les apôtres de la vertu ; et les paradoxes injurieux aux lettres tomberont. En y contribuant aussi bien, vous m'engagez à vous dire de bien bon cœur, que je suis, monsieur de Marmontel, votre très-affectionné STANISLAS-AUGUSTE, roi.

Ce 26 août 1767.

---

*Lettre de M** à Marmontel.*

MONSIEUR,

Je quitte Bélisaire, et tout plein des grandes vérités que vous lui faites révéler, animé de la chaleur de ses discours poétiques et moraux, pénétré des sentimens de grandeur et d'humanité que respire partout votre bel ouvrage, je ne puis résister au désir de vous en témoigner non-seulement mon admiration, mais encore celle de quelques gens de goût, citoyens comme moi d'une petite ville de province. L'humanité entière doit un tribut de reconnaissance à qui plaide si bien sa cause. Ce compliment vient un peu tard, sans doute, mais peu à portée, mes amis et moi, de lire les nouveautés littéraires à leur naissance, nous nous trouvons assez heureux de les goûter les derniers; et des productions telles que les vôtres, monsieur, ont toujours le mérite de la nouveauté.

D'un aveugle écoutons les sages entretiens;
Ils n'ont pour but que le bonheur des hommes;
Et, tout clairvoyans que nous sommes,
Nos yeux ne valent pas les siens.
Mais non; de la vertu du triste Bélisaire,
Sans vouloir obscurcir les efforts généreux,
De son roman j'explique le mystère:
Vous parlez par sa bouche, il voit tout par vos yeux.

Que de grandes vues ! que de projets utiles ! que d'abus dévoilés ! que de remèdes pour les guerres ! Plût à Dieu qu'un tel aveugle nous conduisît par la main !

S'il se trouve des esprits mal faits, esclaves des préjugés et du faux zèle, qui osent s'élever contre votre ouvrage, il faut pour toute réponse les renvoyer au château de Bélisaire; c'est à l'école de ce héros aveugle qu'ils apprendront à voir clair, à devenir de vrais chrétiens et non de cruels fanatiques. Je suis, monsieur, etc.

A Preuilly en Touraine, 22 mai 1768.

Lettre d'un Anglais de la Caroline, à Marmontel.

MONSIEUR,

LES deux mondes vous doivent des remercimens pour votre incomparable Bélisaire; et je viens m'acquitter de ce devoir pour celui que

habite. Si ce n'était ce vaste océan qui nous sépare, je serais tenté de faire le personnage de la reine du Midi, et d'aller admirer l'auteur le plus aimable, le plus sage et le plus instructif de nos jours. Ah! qu'il reste à souhaiter, monsieur, pour le bonheur des peuples et des nations, que les rois et leurs ministres pensassent comme Bélisaire, et que les savans qui prétendent instruire le genre humain, eussent les qualités de l'esprit et du cœur de M. Marmontel... Aussi nos Anglais, qui naturellement ne sont pas grands admirateurs des ouvrages que l'Angleterre ne peut pas revendiquer, ne peuvent assez admirer ni louer le livre autant qu'il le mérite. Ils envient une pareille production à la France; et il leur semble qu'elle ne pouvait ni ne devait partir que d'une plume anglaise. Il est traduit en anglais. J'ignore qui en est le traducteur; mais la traduction est élégante, et part d'une bonne main. Un libraire nouvellement débarqué nous en a apporté plusieurs exemplaires français et anglais, qui ont bientôt été enlevés. Chacun voulait en faire l'acquisition. Il est beau d'aller à l'immortalité par des endroits si flatteurs, en rendant la vertu aimable, en éclairant les hommes sur les grands devoirs de l'humanité, et en les obligeant d'être meilleurs. C'est ce que vous avez fait, monsieur, et ce qui m'engage à me dire, dans les sentimens d'une estime et d'une considération distinguée, monsieur, votre, etc.

Charles-Town, dans la Caroline méridionale, 10 décembre 1768.

Réponse de Marmontel.

C'EST, monsieur, une belle cause à défendre que celle de l'humanité, et un beau rôle à jouer que celui de son défenseur, puisqu'avec si peu de talens et de lumières, et par la force naturelle du sentiment et de la raison, j'ai eu le bonheur de réunir tant et de si glorieux suffrages.

Mais rien, je l'avoue, ne m'a plus flatté, que la nouvelle que vous m'avez donnée du succès de Bélisaire dans le Nouveau-Monde, et les marques d'estime et de bienveillance dont vous avez accompagné cette nouvelle intéressante. Vous êtes, monsieur, sur le grand théâtre des horreurs qu'on a exercées au nom du ciel. L'abominable système de l'intolérance et de la persécution doit vous frapper encore plus vivement que nous. C'est des bords ensanglantés du Mexique et de la Floride, de S. Domingue et de Cuba, du Darien et du Pérou, que le cri de l'humanité s'élève contre l'absurde impiété d'un zèle persécuteur et destructeur : c'est là qu'on voit bien manifestement que la superstition n'a jamais été que l'instrument des passions humaines, et le prétexte de leurs forfaits. Heureusement le masque tombe, et l'hypocrisie du fanatisme se voit arracher son manteau.

Nous avouons avec reconnaissance, que la saine philosophie nous est venue de nos voisins, et principalement de la nation

anglaise. Les plus mortels ennemis du fanatisme ont été votre Bacon, votre Locke, notre Descartes, et, avec eux, l'inventeur de l'imprimerie. Les uns nous ont appris à penser, l'autre nous a donné le moyen de communiquer, de perpétuer la pensée. Il n'y a plus d'asile assuré pour l'imposture et pour l'erreur, plus de paix entre la philosophie et la superstition. Ce n'est pas assez que celle-ci ait lâché prise sur le droit de disposer des couronnes, de rompre les liens de la fidélité que les sujets doivent aux souverains, de commander des parricides, d'allumer les bûchers de l'inquisition et les flambeaux de la discorde. Elle sera forcée de reconnaître que la force, la violence et la contrainte ne sont point les armes de la vérité, et qu'elle n'a sur la terre d'autre empire que celui de la persuasion. Les rois qui commencent à voyager et à se visiter, reconnaîtront peut-être de leur côté, en raisonnant ensemble, que la guerre n'est bonne à rien; que leurs sujets sont hommes, que les hommes sont frères, et que des frères, au lieu de s'égorger, sont faits pour être amis, et pour s'aider entre eux. Voilà les espérances de la philosophie, songes peut-être bien trompeurs! Mais qui sait si, en multipliant le nombre des hommes raisonnables, il ne peut pas se faire un jour que les plus puissans trouvent leur avantage à être justes, et à rendre les faibles heureux? Vous le désirez comme moi, monsieur; et c'est cet intérêt commun de l'humanité qui nous lie d'une extrémité du monde à l'autre. Je vous supplie d'être persuadé que je réponds aux sentimens que vous me témoignez, par l'estime la plus parfaite que le mérite puisse inspirer, et avec laquelle je serai toute ma vie, monsieur, votre etc.

Paris, ce 18 avril 1769.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

MARMONTEL.

TOME TROISIÈME.

IIe. PARTIE.

CONTENANT

LES INCAS. — ESSAI SUR LES ROMANS.

ŒUVRES

DE

MARMONTEL.

TOME TROISIÈME.

IIe. PARTIE.

A PARIS,

CHEZ A. BELIN, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DES MATHURINS ST.-J., HÔTEL CLUNY.

1819.

LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION

DE L'EMPIRE DU PÉROU.

Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre, et en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion.

FÉNÉLON, *Direction pour la conscience d'un roi.*

AU ROI DE SUÈDE.

SIRE,

r hommage de la reconnaissance ne sera point souillé par
dation. C'est à la Suède, heureuse de vous avoir remis le
t de sa liberté, à la Suède, où règne à présent la tranquil-
, la concorde, la douce autorité des lois, à la place des fac-
s et des troubles de l'anarchie; c'est à ce peuple trop long-
ps divisé par des intérêts étrangers, et tout à coup éclairé sur
iens, réuni, rendu à lui-même, enfin délivré des entraves
retenaient captives sa force et sa vertu, c'est à lui, Sire, à
s louer.

'espère bien consigner dans les fastes de vos augustes alliés
e grande et première époque du règne de Votre Majesté, cette
olution si évidemment nécessaire au bonheur de vos États,
e, puisqu'elle s'est faite sans violence d'un côté, et sans résis-
ce de l'autre. Mais ce témoignage, que je rendrai au libéra-
r, au bienfaiteur de la Suède, ne sera publié que lorsque je
vivrai plus, et que la tombe, inaccessible à l'espérance et à la
inte, garantira ma sincérité.

Aujourd'hui, Sire, c'est de ma propre gloire que je m'occupe,
suppliant Votre Majesté de permettre que cet ouvrage pa-
sse au jour sous ses auspices, comme un monument des bontés
nt elle daigne m'honorer.

Que dis-je? Est-ce à moi, Sire, est-ce à ma vaine gloire que
dois penser en ce moment? La moitié du globe opprimée, dé-
itée par le fanatisme, est le tableau que je présente aux yeux
Votre Majesté; je rouvre la plus grande plaie qu'ait jamais
ite au genre humain le glaive des persécuteurs; je dénonce à
religion le plus grand crime que le faux zèle ait jamais commis
i son nom : puis-je ne pas m'oublier moi-même?

C'est l'humanité, Sire, outragée et foulée aux pieds par son
us cruel ennemi, que je mets aujourd'hui sous la protection
un roi sensible et juste, ou plutôt de tous les bons rois, de tous
s rois qui vous ressemblent. Les attentats du fanatisme ne sont
s de ceux qu'il suffit de déférer à la rigueur des lois; car les
is ne sont plus quand le fanatisme domine. Tous les autres
imes ont à redouter ou le châtiment ou l'opprobre; les siens
ortent un caractère qui en impose à l'autorité, à la force, à

l'opinion : un saint respect les garantit trop souvent de la peine, toujours de la honte ; leur atrocité même imprime une religieu terreur ; et si quelquefois ils sont punis, ils n'en sont que plus vérés. Le fanatisme se regarde comme l'ange exterminateur. Cha des vengeances du ciel, il ne reconnaît ni frein, ni loi, ni juge la terre. Au trône il oppose l'autel, aux rois il parle au nom d Dieu ; aux cris de la nature et de l'humanité il répond par anathèmes. Alors tout se tait devant lui ; l'horreur qu'il ins est muette. Tyran des âmes et des esprits, il étouffe le sen ment et la lumière naturelle ; il en chasse la honte, la pitié, remords ; plus d'opprobre, plus de supplice capable de l'intim der : tout est pour lui gloire et triomphe. Que lui opposer, mê du haut du trône qu'il regarde du haut des cieux ? Peuples rois, tout se confond devant celui qui ne distingue parmi hommes que ses esclaves et ses victimes. C'est surtout aux r qu'il s'adresse, soit pour en faire ses ministres, soit pour en fa des exemples plus éclatans de ses fureurs ; car ils ne sont sac pour lui, qu'autant qu'il est sacré pour eux. Aussi les a-t-on v cent fois le servir en le détestant, et de peur d'attirer sa rage s eux-mêmes, lui laisser dévorer sa proie, et lui livrer des mi lions d'hommes pour l'assouvir et l'apaiser. Quel ennemi, Sire pour les souverains, pour les pères des nations, qu'un monst qui, jusque dans leurs bras, déchire leurs enfans, sans qu'i osent les lui arracher ! C'est donc aux rois à se liguer d'un bout d monde à l'autre, pour l'étouffer dès sa naissance, ou plutôt avan sa naissance, avec la superstition qui en est le germe et l'aliment

Vous êtes né, Sire, pour donner de grands exemples à vo pareils ; mais peut-être ne serez-vous jamais plus utile et pl cher au monde, qu'en invitant les rois à soutenir, d'une protec-tion éclatante, les écrivains qui prémunissent les générations fu tures contre les séductions et les fureurs du fanatisme, et qu jettent dans les esprits cette lumière vraiment céleste, ces gran principes d'humanité et de concorde universelle, ces maxime enfin d'indulgence et d'amour, dont la religion, ainsi que la nature, a fait l'abrégé de ses lois et l'essence de la morale.

Je suis avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble et très-obéissant serviteur

MARMONTEL.

PRÉFACE.

OUTES les nations ont eu leurs brigands et leurs fanatiques, leurs ps de barbarie, leurs accès de fureur. Les plus estimables sont s qui s'en accusent. Les Espagnols ont eu cette sincérité, si digne eur caractère.

amais l'histoire n'a rien tracé de plus touchant, de plus terrible, les malheurs du Nouveau-Monde dans le livre de Las-Casas (1). apôtre de l'Inde, ce vertueux prélat, ce témoin qu'a rendu célèbre incérité courageuse, compare les Indiens à des agneaux (2), et les pagnols à des tigres, à des loups dévorans, à des lions pressés d'une gue faim. Tout ce qu'il dit dans son livre, il l'avait dit aux rois, conseil de Castille, au milieu d'une cour vendue à ces brigands qu'il asait. Jamais on n'a blâmé son zèle, on l'a même honoré; preuve éclatante que les crimes qu'il dénonçait n'étaient ni permis par rince, ni avoués par la nation.

On sait que la volonté d'Isabelle, de Ferdinand, de Ximenès, de arles-Quint, fut constamment de ménager les Indiens: c'est ce attestent toutes les ordonnances, tous les réglemens faits pour (3).

Quant à ces crimes, dont l'Espagne s'est lavée en les publiant elle-me et en les dévouant au blâme, on va voir que partout ailleurs mêmes circonstances auraient trouvé des hommes capables des mes excès.

Les peuples de la Zone tempérée, transplantés entre les tropiques, peuvent, sous un ciel brûlant, soutenir de rudes travaux. Il fallait nc, ou renoncer à conquérir le Nouveau-Monde, ou se borner à commerce paisible avec les Indiens, ou les contraindre par la rce de travailler à la fouille des mines et à la culture des champs.

Pour renoncer à la conquête, il eût fallu une sagesse que les peuples

(1) *La découverte des Indes Occidentales*, publiée en Espagne en 1542, ite en français, et imprimée à Paris en 1687.

(2) Christophe Colomb rendait aux Indiens le même témoignage. « Je jure, it-il à Ferdinand dans une de ses lettres, je jure à votre majesté qu'il n'y a s au monde un peuple plus doux. »

(3) « Ce que je vous pardonne le moins, disait Isabelle à Christophe Colomb, est d'avoir ôté, malgré mes défenses, la liberté à un grand nombre d'Indiens. »

Le réglement de Ximenès portait que les Indiens seraient séparés des Espagnols; qu'on les occuperait utilement, mais sans rigueur; qu'on en formerait plusieurs villages; qu'on assignerait à chaque famille un héritage qu'elle cultiverait à son profit, en payant un tribut équitablement imposé.

Dans une assemblée de théologiens et de jurisconsultes, qui se tint à Burgos, roi catholique, Ferdinand, déclara que les habitans du Nouveau-Monde aient libres, et qu'on devait les traiter comme tels. « Votre majesté, dit Las-sas à Charles-Quint, ordonna encore la même chose l'an 1523. » Même décision en 1529, d'après une conférence et de longs débats dans le conseil.

n'ont jamais eue, et que les rois ont rarement. Se borner à un
échange de secours mutuels eût été le plus juste : par de nouveaux
soins et de nouveaux plaisirs, l'Indien serait devenu plus laborie
plus actif, et la douceur eût obtenu de lui ce que n'a pu la viole
Mais le fort, à l'égard du faible, dédaigne ces ménagemens : l'ép
le blesse ; il domine, il commande, il veut recevoir sans donner.
cun, en abordant aux Indes, était pressé de s'enrichir ; et l'éch
était un moyen trop lent pour leur impatience. L'équité natu
avait beau leur crier : « Si vous ne pouvez pas vous-même tirer
sein d'une terre sauvage les productions, les métaux, les riche
qu'elle renferme, abandonnez-la ; soyez pauvres, et ne soyez pas in
mains. » Fainéans et avares, ils voulurent avoir, dans leur oisi
superbe, des esclaves et des trésors. Les Portugais avaient déjà tro
l'affreuse ressource des Nègres ; les Espagnols ne l'avaient pas :
Indiens, naturellement faibles, accoutumés à vivre de peu, sans
sirs, presque sans besoins, amollis dans l'oisiveté, regardaient com
intolérables les travaux qu'on leur imposait ; leur patience se las
et s'épuisait avec leur force ; la fuite, leur seule défense, les déro
à l'oppression ; il fallut donc les asservir. Voilà tout naturellem
les premiers pas de la tyrannie.

Les Castillans qui passèrent dans l'Inde avec Christophe Colom
étaient la lie de la nation, le rebut de la populace (1). La misè
l'avidité, la dissolution, la débauche, un courage déterminé, m
sans frein comme sans pudeur, mêlé d'orgueil et de bassesse, f
maient le caractère de cette soldatesque, indigne de porter les d
peaux et le nom d'un peuple noble et généreux. A la tête de
hommes perdus, marchaient des volontaires sans discipline et s
mœurs, qui ne connaissaient d'honneur que celui de la bravoure,
droit que celui de l'épée, d'objet digne de leurs travaux que le pill
et le butin ; et ce fut à ces hommes que l'amiral Colomb eut la malh
reuse imprudence d'abandonner les peuples qui se livraient à lui.

Les habitans de l'île Haïti (2) avaient reçu les Castillans comme
dieux. Enchantés de les voir, empressés à leur plaire, ils venaient le
offrir leurs biens avec la plus naïve joie et un respect qui tenait
culte. Il dépendait des Castillans d'en être toujours adorés. Mais C
lomb voulut aller lui-même porter à la cour d'Espagne la nouve
de ses succès. Il partit (3), et laissa dans l'île, au milieu des Indie
une troupe de scélérats qui leur prirent de force leurs filles et le
femmes, en abusèrent à leurs yeux, et par toutes sortes d'indignité
leur ayant donné le courage du désespoir, se firent massacrer.

Colomb, à son retour, apprit leur mort : elle était juste ; il aur
dû la pardonner : il la vengea par une perfidie. Il tendit un piége
cacique (4) qui avait délivré l'île de ces brigands, le fit prendre p

(1) On y joignit les malfaiteurs.

(2) L'île Espagnole, ou Saint-Domingue.

(3) Il eut peur qu'un de ses lieutenans, appelé Pinçon, qui s'était détaché
lui avec son navire, n'allât le premier en Espagne porter la nouvelle de la d
couverte, et s'en attribuer l'honneur.

(4) Le cacique s'appelait Caonabo. Le navire où il était embarqué, et ci

ison, le fit embarquer pour l'Espagne. Toute l'île se souleva ; s une multitude d'hommes nus, sans discipline et sans armes, ne tenir contre des hommes vaillans, aguerris, bien armés : le plus nd nombre des insulaires fut égorgé, le reste prit la fuite, ou subit oug des vainqueurs. Ce fut là que Colomb apprit aux Espagnols à re poursuivre et dévorer les Indiens par des chiens affamés, qu'on rçait à cette chasse (1).

Les Indiens, assujettis, gémirent quelque temps sous les dures lois e les vainqueurs leur imposaient. Enfin excédés, rebutés, ils se sauvrent sur les montagnes. Les Espagnols les poursuivirent, et en tuèrent n grand nombre ; mais ce massacre ne remédiait point à la nécessité pressante où l'on était réduit : plus de cultivateurs, et dès lors plus e subsistance. On distribua aux Espagnols des terres que les Indiens furent chargés de cultiver pour eux. La contrainte fut effroyable. Colomb voulut la modérer ; sa sévérité révolta une partie de sa troupe : les coupables, selon l'usage, noircirent leur accusateur, et le perdirent à la cour.

Celui qui vint prendre la place de Colomb (2), et qui le renvoya en Espagne chargé de fers, pour avoir voulu mettre un frein à la licence, se garda bien de l'imiter : il vit que le plus sûr moyen de s'attacher des hommes ennemis de toute discipline, c'était de donner un champ libre au désordre et au brigandage, dont il partagerait les fruits. Ce fut là sa conduite.

De la corvée à la servitude le passage est facile : ce tyran le franchit. Les malheureux insulaires, dont on fit le dénombrement, furent divisés par classes, et distribués comme un bétail dans les possessions espagnoles, pour travailler aux mines et cultiver les champs. Réduits au plus dur esclavage, ils y succombèrent tous, et l'île allait être déserte. La cour, informée de la dureté impitoyable du gouverneur, le rappela ; et par un événement qu'on regarde comme une vengeance du ciel, à peine fut-il embarqué, qu'il périt à la vue de l'île. Vingt-un navires chargés de l'énorme quantité d'or qu'il avait fait tirer des mines, furent abîmés avec lui. Jamais l'Océan, dit l'histoire, n'avait englouti tant de richesses. J'ajouterai, ni un plus méchant homme.

autres navires prêts à mettre à la voile, furent brisés et engloutis par une horrible tempête, avant d'être sortis du port.

(1) « Ils leur sautaient à la gorge avec d'horribles hurlemens, les étranglaient d'abord, et les mettaient en pièces après les avoir terrassés. » (*Las-Casas.*) Croirait-on que les historiens ont pris plaisir à faire un magnifique éloge de l'un de ces chiens, appelé *Bézerillo*, « lequel, pour sa férocité et sa sagacité singulière à distinguer un Indien d'avec un Espagnol, avait la même portion qu'un soldat, non-seulement en vivres, mais en or, en esclaves, etc. ? Les autres chiens n'avaient que la demi-paie ; mais ils se nourrissaient de la chair des Indiens qu'ils égorgeaient, ou que l'on égorgeait pour eux. On a vu, dit Las-Casas, des Espagnols assez inhumains pour donner à manger de petits enfans à leurs chiens affamés. Ils prenaient ces enfans par les deux jambes, et les mettaient en quartiers. »

(2) François de Bovadilla.

Son successeur (1) fut plus adroit, et ne fut pas moins inhumain. La liberté avait été rendue aux insulaires; et dès lors le travail des mines et leur produit avaient cessé. Le nouveau tyran écrivit à Isabelle, calomnia les Indiens, leur fit un crime de s'enfuir à l'approche des Espagnols, et d'aimer mieux être vagabonds, que de vivre avec des chrétiens, pour se faire enseigner leur loi : *comme s'ils eussent été obligés de deviner*, observe Las-Casas, *qu'il y avait une loi nouvelle.*

La reine donna dans le piége. Elle ne savait pas qu'en s'éloignant des Espagnols, les Indiens fuyaient de cruels oppresseurs; elle ne savait pas que, pour aller chercher et servir ces maîtres barbares, il fallait que les Indiens quittassent leurs cabanes, leurs femmes, leurs enfans, laissassent leurs terres incultes, et se rendissent au lieu marqué à travers des déserts immenses, exposés à périr de fatigue et de faim. Elle ordonna qu'on les obligerait à vivre en société et en commerce avec les Espagnols, et que chacun de leurs caciques serait tenu de fournir un certain nombre d'hommes pour les travaux qu'on leur imposerait.

Il n'en fallut point davantage. C'est la méthode des tyrans subalternes, pour s'assurer l'impunité, de surprendre des ordres vagues, qui servent au besoin de sauve-garde au crime, comme l'ayant autorisé. Le gouverneur s'étant délivré, par la plus noire trahison, du seul peuple de l'île qui pouvait se défendre (2), tout le reste fut opprimé (3); et dans les mines de Cibao il en périt un si grand nombre, que l'île fut bientôt changée en solitude. Ce fut là comme le modèle de la conduite des Espagnols dans tous les pays du Nouveau-Monde. De l'exemple on fit un usage, et de l'usage un droit de tout exterminer.

Or, que, dans ces contrées, comme partout ailleurs, le fort ait subjugué le faible; que pour avoir de l'or on ait versé du sang; que la paresse et la cupidité aient fait réduire en servitude des peuples enclins au repos, pour les forcer aux travaux les plus durs, ce sont des vérités communes. On sait que l'amour des richesses et de l'oisiveté engendre les brigands; on sait que dans l'éloignement les lois sont sans appui, l'autorité sans force, la discipline sans vigueur; que les rois qu'on trompe de près, on les trompe encore mieux de loin; qu'il est aisé d'en obtenir, par le mensonge et la surprise, des ordres dont ils frémiraient, s'ils en prévoyaient les abus.

Mais ce qui n'est pas dans la nature des hommes, même les plus pervers, c'est ce que je vais rappeler. La plume m'est tombée de la main plus d'une fois en l'écrivant; mais je supplie le lecteur de se faire un moment la violence que je me suis faite. Il m'importe, avant d'ex-

(1) Nicolas Ovando.

(2) Le peuple de Xaragua.

(3) « Ceux qu'Ovando avait mis à la tête des troupes, avec ordre d'ôter pour jamais aux Indiens le pouvoir de lui causer de l'inquiétude, les réduisirent à de si cruelles extrémités, que ces malheureux s'enfonçaient de rage leurs flèches dans le corps, les retiraient, les mordaient, les brisaient, et en jetaient les débris aux chrétiens, dont ils croyaient s'être vengés par cette insulte. » (Herrera.)

poser le dessein de mon ouvrage, que l'objet en soit bien connu. C'est Barthélemi de Las-Casas qui raconte ce qu'il a vu, et qui parle au conseil des Indes.

« Les Espagnols, montés sur de beaux chevaux, armés de lances et d'épées, n'avaient que du mépris pour des ennemis si mal équipés; ils en faisaient impunément d'horribles boucheries; ils ouvraient le ventre aux femmes enceintes, pour faire périr leurs fruits avec elles; ils faisaient entre eux des gageures à qui fendrait un homme avec le plus d'adresse d'un seul coup d'épée, ou à qui lui enleverait la tête de meilleure grâce de dessus les épaules; ils arrachaient les enfans des bras de leur mère, et leur brisaient la tête en les lançant contre des rochers... Pour faire mourir les principaux d'entre ces nations, ils élevaient un échafaud de perches. Après les y avoir étendus, ils allumaient sous l'échafaud un petit feu, pour faire mourir lentement ces malheureux, qui rendaient l'âme avec d'horribles hurlemens, pleins de rage et de désespoir. Je vis un jour quatre ou cinq des plus illustres de ces insulaires qu'on brûlait de la sorte; mais comme les cris effroyables qu'ils jetaient dans les tourmens étaient incommodes à un capitaine espagnol, et l'empêchaient de dormir, il commanda qu'on les étranglât promptement. Un officier dont je connais le nom, et dont on connaît les parens à Séville, leur mit un bâillon à la bouche, pour les empêcher de crier, et pour avoir le plaisir de les faire griller à son aise, jusqu'à ce qu'ils eussent rendu l'âme dans ce tourment. J'ai été témoin oculaire de toutes ces cruautés, et d'une infinité d'autres que je passe sous silence. »

Le volume d'où j'ai tiré cet amas d'abominations, n'est qu'un recueil de récits tout semblables; et quand on a lu ce qui s'est passé dans l'île espagnole, on sait ce qui s'est pratiqué dans toutes les îles du golfe, sur les côtes qui l'environnent, au Mexique, et dans le Pérou.

Quelle fut la cause de tant d'horreurs dont la nature est épouvantée? le fanatisme : il en est seul capable; elles n'appartiennent qu'à lui.

Par le fanatisme, j'entends l'esprit d'intolérance et de persécution, l'esprit de haine et de vengeance, pour la cause d'un Dieu que l'on croit irrité, et dont on se fait les ministres. Cet esprit régnait en Espagne, et il avait passé en Amérique avec les premiers conquérans. Mais comme si on eût craint qu'il ne se ralentît, on fit un dogme de ses maximes, un précepte de ses fureurs. Ce qui d'abord n'était qu'une opinion, fut réduit en système. Un pape y mit le sceau de la puissance apostolique, dont l'étendue était alors sans bornes : il traça une ligne d'un pôle à l'autre; et de sa pleine autorité, il partagea le Nouveau-Monde entre deux couronnes exclusivement (1). Il réservait au Portugal tout l'orient de la ligne tracée, donnait tout l'occident à l'Espagne, et autorisait ses rois à subjuguer, *avec l'aide de la divine clémence*, et amener à la foi chrétienne les habitans de toutes les îles et terre-ferme qui seraient de ce côté-là. La bulle (2) est de l'année 1493, la première du pontificat d'Alexandre VI.

(1) On sait que François Ier demandait à voir l'article du testament d'Adam qui excluait le roi de France du partage du Nouveau-Monde.

(2) *Decretum et indultum Alexandri Sexti, super expeditione in Barbaros Novi Orbis, quos* Indos *vocant.*

Or on va voir quel fut le système élevé sur cette base, et que de tous les crimes des Borgia, cette bulle fut le plus grand.

Le droit de subjuguer les Indiens une fois établi, on envoya d'Espagne en Amérique une formule pour les sommer de se rendre (1). Dans cette formule, approuvée et vraisemblablement dictée par des docteurs en théologie, il était dit que Dieu avait donné le gouvernement et la souveraineté du monde à un homme appelé Pierre; qu'à lui seul avait été attribué le nom de *pape*, parce qu'il est père et gardien de tous les hommes; que ceux qui vivaient en ce temps-là lui obéissaient et l'avaient reconnu pour le maître du monde; qu'au même titre, l'un de ses successeurs avait fait donation aux rois de Castille de ces îles et terre-ferme de la mer océane; que tous les peuples auxquels cette donation avait été notifiée, s'étaient soumis au pouvoir de ces rois, et avaient embrassé le christianisme de bonne volonté, sans condition ni récompense. « Si vous faites de même, ajoutait l'Espagnol qui parlait dans cette formule, vous vous en trouverez bien, comme presque tous les habitans des autres îles s'en sont bien trouvés.... Mais, au contraire, si vous ne le faites pas, ou si par malice vous apportez du retardement à le faire, je vous déclare et vous assure qu'*avec l'aide de Dieu*, je vous ferai la guerre à toute outrance; que je vous attaquerai de toutes parts et de toutes mes forces; que je vous assujettirai sous le joug de l'obéissance de l'église et du roi. Je prendrai vos femmes et vos enfans, je les rendrai esclaves, je les vendrai, ou les emploierai suivant la volonté du roi; j'enleverai vos biens et vous ferai *tous les maux imaginables*, comme à des sujets rebelles et désobéissans; et je proteste que *les massacres et tous les maux qui en résulteront* ne viendront que de votre faute, non de celle du roi, ni de la mienne, ni des seigneurs qui m'ont accompagné. »

Ainsi fut réduit en système le droit d'asservir, d'opprimer, d'exterminer les Indiens; et toutes les fois que cette grande cause fut débattue devant les rois d'Espagne, le conseil vit en même temps des théologiens réclamer, au nom du ciel, les droits de la nature, et des théologiens opposer à ces droits l'intérêt de la foi, l'exemple des Hébreux, celui des Grecs et des Romains, et l'autorité d'Aristote, lequel décidait, disait-on, que les Indiens étaient nés pour être esclaves des Castillans (2).

(1) Le premier qui employa cette formule fut Alfonse Ojeda, en 1510. « Elle a servi, dit Herrera, dans toutes les occasions où les Castillans ont voulu s'ouvrir l'entrée de quelques pays. »

(2) Dans la fameuse conférence de Barthélemi de Las-Casas avec l'évêque du Darien, dom Juan de Quévédo, l'évêque osa déclarer que les Indiens lui avaient tous paru nés pour la servitude.

Le docteur Sépulvéda, gagné par les grands de la cour, qui avaient des possessions dans l'Inde, fit un livre où il soutenait que les guerres des Espagnols dans le Nouveau-Monde étaient non-seulement permises, mais nécessaires pour y établir la foi, et que les Espagnols étaient fondés en droit pour subjuguer les Indiens.

Las-Casas, que l'on mit aux prises avec ce docteur forcené, répondait que les Indiens étaient capables de recevoir la foi, de prendre de bonnes habitudes, et d'exercer les actes de toutes les vertus; mais qu'il fallait les y engager par

Or, dès qu'une question de cette importance dégénère en controverse, on sent quelle est, dans les conseils, l'incertitude et l'irrésolution sur le parti que l'on doit prendre, et combien le plus violent a d'avantage sur le plus modéré (1). La cause de la justice et de la vérité n'a pour elle que leurs amis, et c'est le petit nombre; la cause des passions a pour elle tous les hommes qu'elle intéresse ou qu'elle peut intéresser, d'autant plus ardens à saisir l'opinion favorable au désordre, qu'elle les sauve de la honte, leur assure l'impunité, et les délivre du remords.

C'est cette opinion, combinée avec l'orgueil et l'avarice, qui, dans l'âme des Castillans, ferma, pour ainsi dire, tout accès à l'humanité; en sorte que les Indiens ne furent à leurs yeux qu'une espèce de bêtes brutes, condamnées par la nature à obéir et à souffrir; qu'une race impie et rebelle, qui, par ses erreurs et ses crimes, méritait tous les maux dont on l'accablerait; en un mot, que les ennemis d'un Dieu qui demandait vengeance, et auquel on se croyait sûr de plaire en les exterminant.

Je laisse à la cupidité, à la licence, à la débauche, toute la part qu'elles ont eue aux forfaits de cette conquête; je n'en réserve au fanatisme que ce qui lui est propre, la cruauté froide et tranquille, l'atrocité qui se complaît dans l'excès des maux qu'elle invente, la rage aiguisée à plaisir (2). Est-il concevable en effet que la douceur, la patience, l'humilité des Indiens, l'accueil tendre et si touchant qu'ils avaient fait aux Espagnols ne les eussent point désarmés, si le fanatisme ne fût venu les endurcir et les pousser au crime? Et à quelle autre cause imputer leur furie? Le brigandage, sans mélange de superstition, peut-il aller jusqu'à déchirer les entrailles aux femmes enceintes, jusqu'à égorger les vieillards et les enfans à la mamelle, jusqu'à se faire un jeu d'un massacre inutile, et une émulation diabolique de la rage des Phalaris? La nature, dans ses erreurs, peut quelquefois produire un semblable monstre; mais des troupes d'hommes atroces pour le plaisir de

la persuasion et par de bons exemples; et il proposait pour modèles les apôtres et les martyrs. Mais Sépulvéda lui opposa le *Compelle intrare*, et le Deutéronome, où il est dit : « Quand vous vous présenterez pour attaquer une place, vous offrirez d'abord la paix aux habitans, et s'ils l'acceptent, et qu'ils vous livrent les portes de la ville, vous ne leur ferez aucun mal, et vous les recevrez au nombre de vos tributaires; mais s'ils prennent les armes pour se défendre, vous les passerez tous au fil de l'épée, sans épargner les femmes ni les enfans. »

(1) On en vit un exemple lorsque les moines Jéronimites furent chargés, en qualité de commissaires, de faire exécuter le réglement de Ximenès. Ce réglement portait que les départemens où l'on avait distribué les Indiens, seraient abolis. Cet article, d'où dépendait le salut des Indiens, fut sans effet, et la servitude subsista par la faiblesse et l'infidélité de ces indignes commissaires.

(2) Les cruautés que les sauvages du Canada exercent sur leurs captifs sont réciproques, et du moins leur furie est aiguisée par la vengeance. Mais que des hommes soient pires que des tigres envers des hommes plus doux que des agneaux, c'est ce que la nature n'a jamais produit sans le concours du fanatisme; et il faut croire que les Espagnols qui passaient en Amérique, étaient une espèce de monstres unique dans l'univers, ou reconnaître une cause qui les avait dénaturés.

l'être, des colonies d'hommes-tigres passent les bornes de la nature. Les forcenés! en égorgeant, en faisant brûler tout un peuple, ils invoquaient Dieu et les saints! Ils élevaient treize gibets et y attachaient treize Indiens, en l'honneur, disaient-ils, de Jésus-Christ et des douze Apôtres! Etait-ce impiété ou fanatisme? Il n'y a point de milieu; et l'on sait bien que les Espagnols, dans ce temps-là comme dans celui-ci, n'étaient rien moins que des impies. J'ai donc eu raison d'attribuer au fanatisme ce que toute la malice du cœur humain n'eût jamais fait sans lui; et à qui se refuserait encore à l'évidence, je demanderais si les Espagnols, en guerre avec des catholiques, en auraient donné la chair à dévorer à leurs chiens? s'ils auraient tenu boucherie ouverte des membres de Jésus-Christ?

Les partisans du fanatisme s'efforcent de le confondre avec la religion : c'est là leur sophisme éternel. Les vrais amis de la religion la séparent du fanatisme, et tâchent de la délivrer de ce serpent caché et nourri dans son sein. Tel est le dessein qui m'anime.

Ceux qui pensent que la victoire est décidée sans retour en faveur de la vérité, que le fanatisme est aux abois, que les autels qu'il embrassait ne sont plus pour lui un asile, regarderont mon ouvrage comme tardif et superflu : fasse le ciel qu'ils aient raison! Je serais indigne de défendre une si belle cause, si j'étais jaloux du succès qu'elle aurait eu avant moi et sans moi. Je sais que l'esprit dominant de l'Europe n'a jamais été si modéré; mais je répète ici ce que j'ai déjà dit, qu'*il faut prendre le temps où les eaux sont basses, pour travailler aux digues.*

Le but de cet ouvrage est donc, et je l'annonce sans détour, de contribuer, si je le puis, à faire détester de plus en plus ce fanatisme destructeur; d'empêcher, autant qu'il est en moi, qu'on ne le confonde jamais avec une religion compatissante et charitable, et d'inspirer pour elle autant de vénération et d'amour, que de haine et d'exécration pour son plus cruel ennemi.

J'ai mis sur la scène, d'après l'histoire, des fourbes et des fanatiques; mais je leur ai opposé de vrais chrétiens. Barthélemi de Las-Casas est le modèle de ceux que je révère : c'est en lui que j'ai voulu peindre la foi, la piété, le zèle pur et tendre, enfin l'esprit du Christianisme dans toute sa simplicité. Fernand de Luques, Davila, Vincent de Valverde, Requelme, sont les exemples du fanatisme qui dénature l'homme et qui pervertit le chrétien : c'est en eux que j'ai mis ce zèle absurde, atroce, impitoyable, que la religion désavoue, et qui, s'il était pris pour elle, la ferait détester. Voilà, je crois, mon intention assez clairement exposée, pour convaincre de mauvaise foi ceux qui feraient semblant de s'y être mépris.

LES INCAS.

CHAPITRE PREMIER.

L'EMPIRE du Mexique était détruit; celui du Pérou florissait encore; mais, en mourant, l'un de ses monarques l'avait partagé entre ses deux fils. Cusco avait son roi, Quito avait le sien. Le fier Huascar, roi de Cusco, avait été cruellement blessé d'un partage qui lui enlevait la plus belle de ses provinces, et ne voyait dans Ataliba qu'un usurpateur de ses droits. Cependant un reste de vénération pour la mémoire du roi son père réprimait son ressentiment; et au sein d'une paix trompeuse et peu durable, tout l'empire allait célébrer la grande fête du soleil (1).

Le jour marqué pour cette fête, était celui où le dieu des Incas, le soleil, en s'éloignant du nord, passait sur l'équateur, et se reposait, disait-on, sur les colonnes de ses temples. La joie universelle annonce l'arrivée de ce beau jour; mais c'est surtout dans les murs de Quito, dans ses délicieux vallons, que cette sainte joie éclate. De tous les climats de la terre, aucun ne reçoit du soleil une si favorable et si douce influence; aucun peuple aussi ne lui rend un hommage plus solennel.

Le roi, les Incas, et le peuple, sur le vestibule du temple où son image est adorée, attendent son lever dans un religieux silence. Déjà l'étoile de Vénus, que les Indiens nomment l'*astre à la brillante chevelure* (2), et qu'ils révèrent comme le favori du soleil, donne le signal du matin. A peine ses feux argentés étincèlent sur l'horizon, un doux frémissement se fait entendre autour du temple. Bientôt l'azur du ciel pâlit vers l'orient; des flots de pourpre et d'or peu à peu s'y répandent, la pourpre à son tour se dissipe, l'or seul, comme une mer brillante, inonde les plaines du ciel. L'œil attentif des Indiens observe ces gradations, et leur émotion s'accroît à chaque nuance nouvelle. On dirait que la naissance du jour est un prodige nouveau pour eux; et leur attente est aussi timide que si elle était incertaine.

Soudain la lumière à grands flots s'élance de l'horizon vers les voûtes du firmament; l'astre qui la répand s'élève; et la cime du Cayambur (3) est couronnée de ses rayons. C'est alors que le temple s'ouvre, et que l'image du soleil, en lames d'or, placée au fond

(1) A l'équinoxe de septembre. On appelait cette fête *Citua Raïmi*. Voy. *Garcillasso, liv.* 2, *chap.* 22.

(2) *Chasca*, chevelue.

(3) Cayamburo ou Cayamburco, montagne au nord de Quito.

don de la vie vous être cher jusqu'à la fin ! puissiez-vous ne jamais pleurer le moment de votre naissance ! Croissez, pour m'aider à vous faire tout le bien qui dépend de moi, et à vous épargner ou adoucir les maux qui dépendent de la nature. »

Alors les dépositaires des lois en déploient le livre auguste. Ce livre est composé de cordons de mille couleurs (1) ; des nœuds en sont les caractères ; et ils suffisent à exprimer des lois simples comme les mœurs et les intérêts de ces peuples. Le pontife en fait la lecture ; le prince et les sujets entendent de sa bouche quels sont leurs devoirs et leurs droits.

La première de ces lois leur prescrit le culte. Ce n'est qu'un tribut solennel de reconnaissance et d'amour : rien d'inhumain, rien de pénible ; des prières, des vœux, quelques offrandes pures ; des fêtes où la piété se concilie avec la joie ; tel est le culte, la plus douce erreur, la plus excusable, sans doute, où pût s'égarer la raison.

La seconde loi s'adresse au monarque : elle lui fait un devoir d'être équitable comme le soleil, qui dispense à tous sa lumière ; d'étendre, comme lui, son heureuse influence, et de communiquer à ce qui l'environne sa bienfaisante activité ; de voyager dans son empire ; car la terre fleurit sous les pas d'un bon roi ; d'être accessible et populaire, afin que, sous son règne, l'homme injuste ne dise pas : *que m'importent les cris du faible ?* de ne point détourner la vue à l'approche des malheureux, car, s'il est affligé d'en voir, il se reprochera d'en faire ; et celui-là craint d'être bon, qui ne veut pas être attendri. Elle lui recommande un amour généreux, un saint respect pour la vérité, guide et conseil de la justice, et un mépris mêlé d'horreur pour le mensonge, complice de l'iniquité. Elle l'exhorte à conquérir, à dominer par les bienfaits, à épargner le sang des hommes, à user de ménagement et de patience envers les rebelles, de clémence envers les vaincus.

La même loi s'adresse encore à la famille des Incas ; elle les oblige à donner l'exemple de l'obéissance et du zèle, à user avec modestie des priviléges de leur rang, à fuir l'orgueil et la mollesse ; car l'homme oisif pèse à la terre, et l'orgueilleux la fait gémir.

La troisième imposait aux peuples le plus inviolable respect pour la famille du soleil, une obéissance filiale envers celui de ses enfans qui régnait sur lui en son nom, un dévouement religieux au bien commun de son empire.

Après cette loi, venait celle qui cimentait les nœuds du sang et de l'hymen, et qui, sur des peines sévères, assurait la foi

(1) Ces cordons s'appelaient *quippos*, et ceux qui les gardaient *Quippocamaïs*, chargés des *quippos*.

mjagale (1) et l'autorité paternelle, les deux supports des bonnes mœurs.

La loi du partage des terres prescrivait aussi le tribut. De trois rties égales du terrain cultivé, l'une appartenait au Soleil, autre à l'Inca, et l'autre au peuple. Chaque famille avait son panage ; et plus elle croissait en nombre, plus on étendait les mites du champ qui devait la nourrir. C'est à ces biens que se ornaient les richesses d'un peuple heureux. Il possédait en abonance les plus précieux des métaux, mais il les réservait pour écorer ses temples et les palais de ses rois. L'homme, en naissant, oté par la patrie (2), vivait riche de son travail, et rendait en nourant ce qu'il avait reçu. Si le peuple, pour vivre dans une louce aisance, n'avait pas assez de ses biens, ceux du soleil y appléaient (3). Ces biens n'étaient point engloutis par le luxe du acerdoce ; il n'en restait dans les mains pures des saints ministres les autels que ce qu'en exigeaient les besoins de la vie : non que la loi leur en fixât l'usage, mais leur piété modeste et simple ne royait rien que d'avilissant dans le faste et dans la mollesse ; ils avaient mis leur dignité dans l'innocence et la vertu.

La loi du tribut n'exigeait que le travail et l'industrie. Ce tribut se payait d'abord à la nature : jusqu'à cinq lustres accomplis, le fils se devait à son père, et l'aidait dans tous ses travaux. Les champs des orphelins, des veuves, des infirmes, étaient cultivés par le peuple (4). Au nombre des infirmités était comprise la vieillesse : les pères qui avaient la douleur de survivre à leurs enfans, ne languissaient pas sans secours ; la jeunesse de leur tribu était pour eux une famille : la loi les consolait du malheur de vieillir. Quand le soldat était sous les armes, on cultivait pour lui son champ ; ses enfans jouissaient du droit des orphelins ; sa femme de celui des veuves ; et s'il mourait dans les combats, l'État lui-même prenait pour eux les soins d'un père et d'un époux.

Le peuple cultivait d'abord le domaine du Soleil, puis l'héritage de la veuve, de l'orphelin et de l'infirme ; après cela, chacun vaquait à la culture de son champ. Les terres de l'Inca terminaient les travaux : le peuple s'y rendait en foule, et c'était pour

(1) L'Inca lui seul, afin d'étendre et de perpétuer la branche aînée de la famille du Soleil, pouvait épouser plusieurs femmes.

(2) A chaque enfant mâle, une portion de terrain égale à celle du père ; à chaque fille, une moitié.

(3) La laine des troupeaux du Soleil et de l'Inca était distribuée au peuple. Le coton se distribuait de même dans les pays où il fallait être plus légèrement vêtu.

(4) Le peuple occupé à ces travaux se nourrissait à ses dépens.

lui une fête. Paré comme aux jours solennels, il remplissait l'a de ses chants (1).

La tâche des travaux publics était distribuée avec une équi qui la rendait légère ; aucun n'en était dispensé ; tous y appo taient le même zèle. Les temples et les forteresses, les pon d'osier qui traversaient les fleuves, les voies publiques, q s'étendaient du centre de l'empire jusqu'à ses frontières, étaien des monumens, non pas de servitude, mais d'obéissance e d'amour. Ils ajoutaient à ce tribut celui des armes, dont on faisai d'effrayans amas pour la guerre : c'étaient des haches, des massues, des lances, des flèches, des arcs, de frêles boucliers : vain défense, hélas ! contre ces foudres de l'Europe qu'ils virent bientô éclater !

Tout, dans les mœurs, était réduit en lois : ces lois punissaient la paresse et l'oisiveté (2) comme celles d'Athènes ; mais, en imposant le travail, elles écartaient l'indigence ; et l'homme, forcé d'être utile, pouvait du moins espérer d'être heureux. Elles protégeaient la pudeur, comme une chose inviolable et sainte ; la liberté, comme le droit le plus sacré de la nature ; l'innocence, l'honneur, le repos domestique, comme des dons du ciel qu'il fallait révérer.

La loi qui faisait grâce aux enfans encore dans l'âge de l'innocence, portait sa rigueur sur les pères, et punissait en eux le vice qu'ils avaient nourri ou qu'ils n'avaient point étouffé. Mais jamais le crime des pères ne retombait sur les enfans : le fils du coupable puni le remplaçait sans honte et sans reproche ; on ne lui en retraçait l'exemple que pour l'instruire à l'éviter.

Ce fut partout le caractère de la théocratie d'exagérer la rigueur des peines : mais chez un peuple laborieux, occupé, satisfait de son égalité, sûr d'un bien-être simple et doux, sans ambition, sans envie, exempt de nos besoins fantasques et de nos vices raffinés, ami de l'ordre, qui n'était que le bonheur public distribué sur tous, attaché par reconnaissance au gouvernement juste et sage qui faisait sa félicité, l'habitude des bonnes mœurs rendait les lois comme inutiles : elles étaient préservatives, et presque jamais vengeresses.

On en voyait l'exemple dans cette loi terrible, qui regardait la violation du vœu des vierges du Soleil. Oh ! comment, chez un peuple si modéré, si doux, pouvait-il exister une loi si cruelle ?

(1) Le refrein de ces chants était *hailli*, triomphe.

(2) Chez les Péruviens, ni les aveugles, ni les muets n'étaient dispensés du travail ; les enfans mêmes, dès l'âge de cinq ans, étaient occupés à éplucher le coton et à égréner le maïs.

fanatisme ne croit jamais venger assez le Dieu dont il est le ministre; et c'était lui qui, chez ce peuple, le plus humain qui au monde, avait prononcé cette loi. Pour expier l'injure d'un tour sacrilége, et apaiser un Dieu jaloux, non-seulement il ait voulu que l'infidèle prêtresse fût ensevelie vivante (1), et séducteur dévoué au supplice le plus honteux, il enveloppait ns le crime la famille des criminels : pères, mères, frères et urs, jusqu'aux enfans à la mamelle, tout devait périr dans les mmes; le lieu même de la naissance des deux impies devait re à jamais désert. Aussi, quand le pontife, en prononçant la i, nomma le crime et dit quelle en serait la peine, il frissonna, acé d'horreur; son front pâlit, ses cheveux blancs se hérissèrent ir sa tête, et ses regards, attachés à la terre, n'osèrent de longmps se tourner vers le ciel.

Après la lecture des lois, le monarque levant les mains : O Soleil, dit-il, ô mon père! si je violais tes lois saintes, cesse e m'éclairer; commande au ministre de ta colère, au terrible *Illapa* (2), de me réduire en poudre, et à l'oubli de m'effacer de mémoire des mortels. Mais, si je suis fidèle à ce dépôt sacré, ais que mon peuple, en m'imitant, m'épargne la douleur de te enger moi-même; car le plus triste des devoirs d'un monarque, 'est de punir.

Alors les Incas, les caciques, le juge, les vieillards députés du peuple, renouvellent tous la promesse de vivre et de mourir fidèles au culte et aux lois du Soleil.

Les surveillans s'avancent à leur tour : leur titre (3) annonce l'importance des fonctions dont ils sont chargés : ce sont les envoyés du prince, qui, revêtus d'un caractère aussi inviolable que la majesté même, vont observer dans les provinces les dépositaires des lois, voir si le peuple n'est point foulé; et au faible à qui le puissant a fait injure ou violence, à l'indigent qu'on abandonne, à l'homme affligé qui gémit, ils demandent : *Quel est le sujet de ta plainte? qui cause ta peine et tes pleurs?* Ils s'avancent donc, et ils jurent, à la face du Soleil, d'être équitables comme lui. L'Inca les embrasse, et leur dit : « Tuteurs du peuple, c'est à vous que son bonheur est confié. Soleil, ajoute-t-il, reçois le serment des tuteurs du peuple. Punis-moi, si je cesse de protéger en eux la droiture et la vigilance; punis-moi, si je leur pardonne la faiblesse ou l'iniquité. »

(1) C'est une chose remarquable, que la superstition eût imaginé le même supplice à Rome et à Cusco, pour punir la même faiblesse dans les vierges de Vesta et dans celles du Soleil.

(2) Sous le nom d'*Illapa* étaient compris l'éclair, le tonnerre et la foudre. On les appelait les exécuteurs de la justice du Soleil.

(3) *Cucui-riroc*, ceux qui ont l'œil à tout.

CHAPITRE III.

Un nouveau spectacle succède : c'est l'élite de la jeunesse, des chœurs de filles et de garçons, tous d'une beauté singulière, tenant dans leurs mains des guirlandes, dont ils viennent orner les colonnes sacrées, en dansant à l'entour, et chantant les louanges du Soleil et de ses enfans. Leur robe, d'un tissu léger, formé du duvet d'un arbuste (1) qui croît dans ces riches vallons, est égale en blancheur aux neiges des montagnes : ses plis flottans laissent à la beauté toute la gloire de ses charmes; mais la pudeur, dans ces heureux climats, tient lieu de voile à la nature : le mystère est enfant du vice; et ce n'est point aux yeux de l'innocence que l'innocence doit rougir.

Dans leur danse autour des colonnes, ils s'entrelacent de leurs guirlandes, et cette chaîne mystérieuse exprime les douceurs de la société, dont les lois forment les liens.

Mais déjà l'ombre des colonnes s'est retirée vers leur base; elle s'abrège encore, et va s'évanouir. Alors éclatent de nouveau les chants d'adoration et de réjouissance; et l'Inca, tombant à genoux au pied de celle des colonnes où le trône d'or de son père étincelle de mille feux : « Source intarissable de tous les biens; ô Soleil, dit-il, ô mon père! il n'est pas au pouvoir de tes enfans de te faire aucun don qui ne vienne de toi. L'offrande même de tes bienfaits est inutile à ton bonheur comme à ta gloire : tu n'as besoin, pour ranimer ton incorruptible lumière, ni des vapeurs de nos libations, ni des parfums de nos sacrifices. Les moissons abondantes que ta chaleur mûrit, les fruits que tes rayons colorent, les troupeaux à qui tu prépares les sucs des herbes et des fleurs, ne sont des trésors que pour nous : les répandre, c'est t'imiter : c'est le vieillard infirme, la veuve et l'orphelin qui les reçoivent en ton nom; c'est dans leur sein, comme sur un autel, que nous devons en déposer l'hommage. Ne vois donc le tribut que je vais t'offrir, que comme un signe solennel de reconnaissance et d'amour; pour moi, c'est un engagement; pour les malheureux, c'est un titre, et le garant inviolable des droits qu'ils ont à mes bienfaits. »

Tout le peuple, à ces mots, rend grâces au Soleil, qui lui donne de si bons rois; et le monarque, précédé du pontife, des prêtres, et des vierges sacrées, va dans le temple offrir au dieu le sacrifice accoutumé.

(1) Le cotonnier.

Sur le vestibule du temple, se présentèrent aux yeux du prince ois jeunes vierges nouvellement choisies, que leurs parens maient consacrer au Soleil. Un léger tissu de coton les dérobait ux regards des profanes : la nature, dans ces climats, n'avait mais rien formé de si beau. Les trois Incas, leurs pères, les me- ient par la main; et leurs mères, à leur côté, tenaient le bout la ceinture, signe et gage sacré de la chaste pudeur dont leur gesse avait pris soin.

Le roi, les saluant d'un air religieux, les introduit dans le tem- le; le grand-prêtre les suit, et le temple est fermé. D'abord les ois vierges s'inclinent devant l'image de leur époux, et au même stant le grand-prêtre détache le voile qui les couvre. Le voile mbe; et que d'attraits il expose à l'éclat du jour! Le monarque crut ravi dans la cour du Soleil son père; il crut voir les femmes élestes, avec qui ce dieu bienfaisant se délasse du soin d'éclairer univers.

Deux de ces filles avaient la sérénité du bonheur peinte sur le isage, et leur cœur, tout plein de leur gloire, ne mêlait au doux ntiment d'une piété tendre et pure, l'amertume d'aucun regret; 'autre, et la plus belle des trois, quoiqu'avec la même candeur t la même innocence qu'elles, laissait voir la mélancolie et la tristesse dans ses yeux. Cora (c'était le nom de la jeune Indienne), avant de prononcer le vœu qui la détachait des mortels, saisit les mains de son père, et les baisant avec ardeur, ne laissa échapper d'abord qu'un timide et profond soupir; mais bientôt, relevant es beaux yeux sur sa mère, elle se jette dans ses bras, elle inonde ou sein de larmes, et s'écrie douloureusement : « Ah! ma mère! » Ses parens, aveuglés par une piété cruelle, ne virent, dans l'émo- ion et dans les regrets de leur fille, que l'attendrissement de ses derniers adieux, et le combat d'un cœur qui se détache de tout ce qu'il a de plus cher; elle-même n'attribua qu'à la force des nœuds du sang et au pouvoir de la nature la douleur qu'elle res- entait. « O le plus tendre et le meilleur des pères! ô mère mille fois plus chère que la vie! il faut vous quitter pour jamais! » Elle ne croyait pas sentir d'autres regrets : le prêtre y fut trompé comme elle; et il lui laissa consommer son téméraire et cruel dé- vouement.

Cependant, lorsqu'on fit entendre à ces trois jeunes vierges la loi qui attachait des peines si terribles à l'infraction de leur vœu, les deux compagnes de Cora l'écoutèrent sans trouble et presque sans émotion; elle seule, par un instinct qui lui présageait son malheur, sentit son cœur saisi d'effroi : on vit ses couleurs s'ef- facer, ses yeux se couvrir d'un nuage, les roses mêmes de sa bouche pâlir, se faner, et s'éteindre; et ses lèvres tremblèrent

en prononçant le vœu que son cœur devait abjurer. Ce pressentiment n'éclaira ni ses parens, ni le pontife. On soutint sa faiblesse, on apaisa son trouble, on l'enivra de la gloire d'avoir un dieu pour époux; et Cora suivit ses compagnes dans l'inviolable asile des épouses du Soleil.

Alors le temple fut ouvert; et les Incas, ministres des autels, commencèrent le sacrifice.

Ce sacrifice est innocent et pur. Ce n'est plus ce culte féroce, qui arrosait de sang humain les forêts de ces bords sauvages, lorsqu'une mère déchirait elle-même les entrailles de ses enfans sur l'autel du lion, du tigre, ou du vautour. L'offrande agréable au Soleil, ce sont les prémices des fruits, des moissons, et des animaux, que la nature a destinés à servir d'alimens à l'homme. Une faible partie de cette offrande est consumée sur l'autel; le reste est réservé au festin solennel que le Soleil donne à son peuple.

Sous un portique de feuillage dont le temple est environné, le roi, les Incas, les caciques se distribuent parmi la foule, pour présider aux tables où le peuple est assis. La première est celle des veuves, des orphelins, et des vieillards, l'Incas l'honore de sa présence, comme père des malheureux (1). Tito Zoraï, son fils aîné, y est assis à sa droite. Ce jeune prince, dont la beauté annonce une origine céleste, a rempli son troisième lustre : il est dans l'âge où se fait l'épreuve du courage et de la vertu (2). Son père, qui en fait ses délices, s'applaudit de le voir croître et s'élever sous ses yeux: jeune encore lui-même, il espère laisser un sage sur le trône. Hélas! son espérance est vaine; les pleurs de son vertueux fils n'arroseront point son tombeau.

CHAPITRE IV.

Au festin succèdent les jeux. C'est là que les jeunes Incas, destinés à donner l'exemple du courage et de la constance, s'exercent dans l'art des combats.

Ils commencent, au son des conques, par la flèche et le javelot, et le vainqueur, dès qu'il est proclamé, voit le héros qui lui a donné le jour s'avancer vers lui plein de joie, et lui tendre les bras, en lui disant: « Mon fils, tu me rappelles ma jeunesse, et tu honores mes vieux ans. »

Vient ensuite la lutte; et c'est là que l'on voit tout ce que l'habitude peut donner de ressort et d'énergie à la nature: c'est là

(1) L'un de ses titres était *Huaccha-cuyac*, ami des pauvres.
(2) C'était l'âge de seize ans.

qu'on voit des combattans agiles et robustes s'élancer, se saisir, se presser tour à tour, plier, se raffermir, et redoubler d'efforts pour s'enlever ou pour s'abattre; s'échapper, pour reprendre haleine, revoler au combat, se serrer de nouveau des nœux de leurs bras vigoureux; tour à tour immobiles, tour à tour chancelans, tomber, se rouler, se débattre, et arroser l'herbe flétrie des ruisseaux de sueur dont ils sont inondés.

Le combat, long-temps incertain, fait flotter l'âme de leurs parens entre la crainte et l'espérance. La victoire enfin se déclare; mais les vieillards, en décernant le prix du combat aux vainqueurs, ne dédaignent pas de donner aux vaincus quelques louanges consolantes; car ils savent que la louange est, dans les âmes généreuses, le germe et l'aliment de l'émulation.

Dans le nombre de ceux à qui leur adversaire avait fait plier le genoux, était le fils même du roi et son successeur à l'empire, le sensible et fier Zoraï. Aucun des prix n'a honoré ses mains; il en verse des larmes de dépit et de honte. L'un des vieillards s'en aperçoit, et lui dit, pour le consoler: « Prince, le Soleil notre père est juste; il donne la force et l'adresse à ceux qui doivent obéir, l'intelligence et la sagesse à celui qui doit commander. » Le monarque entendit ces paroles. « Vieillard, dit-il, laisse mon fils s'affliger et rougir de se trouver plus faible et moins adroit que ses rivaux. Le crois-tu fait pour languir sur le trône et pour vieillir dans le repos? »

Le jeune prince, à cette voix, jeta un coup-d'œil de reproche sur le vieillard qui l'avait flatté, et se précipita aux genoux de son père, qui, le serrant tendrement dans ses bras, lui dit: « Mon fils, la plus juste et la plus impérieuse des lois, c'est l'exemple. Vous ne serez jamais servi avec plus de zèle et d'ardeur que lorsque, pour vous obéir, on n'aura qu'à vous imiter. »

Après qu'on eut laissé respirer les lutteurs, on vit cette illustre jeunesse se disposer au combat de la course. C'est leur épreuve la plus pénible. La lice est de cinq mille pas. Le terme est un voile de pourpre que le vainqueur doit enlever. Dans l'intervalle de la barrière au terme, le peuple, rangé en deux lignes, appelle des yeux les combattans. Le signal est donné, ils partent tous ensemble; et des deux côtés de la lice, on voit les pères et les mères animer leurs enfans du geste et de la voix. Aucun ne donne à ses parens la douleur de le voir succomber dans sa course; ils remplissent tous leur carrière, et presque tous en même temps.

Zoraï avait devancé le plus grand nombre de ses rivaux. Un seul, le même qui l'avait vaincu au combat de la lutte, avait sur lui quelque avantage, et n'était qu'à cent pas du terme. « Non, s'écria le prince, tu n'auras pas la gloire de me vaincre une seconde

fois. » Aussitôt, ranimant ses forces, il s'élance, le passe, et lui enlève le prix.

Ceux qui l'ont suivi de plus près ont quelque part à son triomphe. De ce nombre étaient les vainqueurs aux exercices de la lutte, de la flèche, et du javelot. Zoraï s'avance à leur tête, tenant en main la lance où flotte suspendu le trophée de sa victoire, et avec eux il se présente devant le cercle des vieillards. Ceux-ci les jugent et les proclament dignes du nom d'*Incas* (1), de vrais fils du Soleil.

Alors leurs mères et leurs sœurs viennent, d'un air tendre et modeste, attacher à leurs pieds agiles, au lieu de la tresse d'écorce (2) qui fait les sandales du peuple, une natte de laine plus légère et plus douce, dont elles ont fait le tissu.

Ils vont de là, conduits par les vieillards, se prosterner devant le roi, qui, du haut de son trône d'or, environné de sa famille, les reçoit avec la majesté d'un dieu et la tendre bonté d'un père. Son fils, en qualité de vainqueur dans le plus pénible des jeux, tombe le premier à ses pieds. Le monarque s'efforce de ne montrer pour lui ni préférence, ni faiblesse; mais la nature le trahit; et en lui attachant le bandeau des Incas, ses mains tremblent, son cœur s'émeut et s'attendrit; il laisse échapper quelques larmes: le front du jeune prince en est arrosé; il les sent, il en est saisi, et de ses mains il presse les genoux paternels. Ces larmes d'amour et de joie sont la seule distinction que l'héritier du trône obtient sur ses émules. L'Inca leur donne de sa main la marque la plus glorieuse de noblesse et de dignité : il leur perce l'oreille, et y suspend un anneau d'or, faveur réservée à leur race, mais que n'obtient jamais celui qui trahit sa naissance, et qui n'en a pas les vertus.

Enfin le roi prend la parole, et s'adressant aux nouveaux Incas: « Le plus sage des rois, leur dit-il, Manco, vôtre aïeul et le mien, fut aussi le plus vigilant, le plus courageux des mortels. Quand le Soleil, son père, l'envoya fonder cet empire, il lui dit: « Prends-moi pour exemple : je me lève, et ce n'est pas pour moi; je répands ma lumière, et ce n'est pas pour moi; je remplis ma vaste carrière, je la marque par mes bienfaits; l'univers en jouit, et je ne me réserve que la douceur de l'en voir jouir : va, sois heureux, si tu peux l'être; mais songe à faire des heureux. » Incas, fils du Soleil, voilà votre leçon. Quand il plaira à votre père que vous soyez heureux sans fatigue et sans trouble, il vous rappellera vers lui. Jusque-là, sachez que la vie est une course laborieuse, que vos vertus doivent rendre utile, non pas à vous, mais à ce monde où vous passez. Le lâche s'endort sur la route; il faut que

(1) Auparavant on les appelait *Auqui, infans,* comme le traduit Garcilasso.
(2) D'un arbre appelé *Manguey*. Ce détail est pris de l'histoire.

la mort, par pitié, lui vienne abréger son travail. L'homme courageux supporte le sien, et d'un pas sûr et libre il arrive au terme, où la mort, la mère du repos, l'attend.

« O toi, mon fils, dit-il au prince, tu vois cet astre qui va finir son cours : que de biens, depuis son aurore, n'a-t-il pas faits à la nature ! Ce qui lui ressemble le plus sur la terre, c'est un bon roi. »

A ces mots, il se lève, et marche, accompagné de sa famille et de son peuple, pour aller avec le pontife, sur le vestibule du temple, observer l'aspect du Soleil à son couchant, et en recueillir les oracles.

CHAPITRE V.

Le peuple et les Incas se tiennent rangés en silence au-delà du parvis. Le roi seul monte les degrés du vestibule où l'attend le grand-prêtre, qui ne doit révéler qu'à lui les secrets du sombre avenir (1).

Le ciel était serein, l'air calme et sans vapeurs; et l'on eût pris dans ce moment l'horizon du couchant pour celui de l'aurore. Mais bientôt, du sein de la mer Pacifique, s'élève au-dessus de Palmar (2) un nuage pareil à des vagues sanglantes; présage épouvantable dans ce jour solennel. Le grand-prêtre en frémit; cependant il espère qu'avant le coucher du soleil ces vapeurs vont se dissiper. Elles redoublent, elles s'entassent comme les sommets des montagnes, et en s'élevant, elles semblent défier le Dieu qui s'avance, de rompre la vaste barrière qu'elles opposent à son cours. Il descend avec majesté, et, des rayons qui l'environnent, perçant de tous côtés ces flots de pourpre, il les entr'ouvre; mais soudain l'abîme est comblé. Vingt fois il écarte les vagues, qui vingt fois retombent sur lui. Submergé, renaissant, il épuise les traits de sa défaillante lumière, et lassé du combat, il reste enseveli comme dans une mer de sang.

Un signe encore plus terrible se manifeste dans le ciel : c'est un de ces astres que l'on croyait errans, avant que l'œil perçant de l'astronomie eût démêlé leur route dans l'immensité de l'espace.

Une comète, semblable à un dragon qui vomit des feux, et dont la brûlante crinière se hérisse autour de sa tête, paraît venir de l'orient et voler après le Soleil. Ce n'est dans le céleste

(1) Il ne lui était pas permis de divulguer ce qu'il savait de science divine. (*Garcil.*)

(2) Promontoire sous l'équateur.

azur qu'une étincelle aux yeux du peuple ; mais le grand-prêtre, plus attentif, y croit distinguer tous les traits de ce monstre prodigieux : il lui voit respirer la flamme ; il lui voit secouer ses ailes embrâsées ; il voit sa brûlante prunelle suivre, du haut des cieux, la trace du Soleil, dans l'ardeur de l'atteindre et de le dévorer. Mais dissimulant la terreur dont ce prodige le pénètre : « Prince, dit-il au roi, suivez-moi dans le temple ; » et là, recueilli en lui-même, après avoir été quelque temps immobile et en silence devant l'Inca, il lui parle en ces mots :

« Digne fils du Dieu que je sers, si l'avenir était inévitable, ce Dieu bienfaisant nous épargnerait la douleur de le prévoir ; et sans nous affliger d'avance du pressentiment de nos maux, il laisserait à l'esprit humain son aveuglement salutaire, et au temps son obscurité. Puisqu'il daigne nous éclairer, ce n'est pas inutilement ; et les malheurs qu'il nous annonce peuvent encore se détourner. Ne vous effrayez point de ceux qui vous menacent. Ils sont affreux, s'il en faut croire les signes que je viens d'observer dans le ciel. Ces signes ne s'accordent pas : l'un me dit que c'est du Couchant que doit venir une guerre sanglante ; l'autre m'annonce un ennemi terrible, qui fond sur nous de l'Orient : mais l'un et l'autre est un avis de ce Dieu qui veille sur nous. Prince, armez-vous donc de constance. Être innocent et courageux, ne pas mériter son malheur, et le souffrir ; voilà la tâche que la nature impose à l'homme : le reste est au-dessus de nous. »

Le prêtre consterné n'en dit pas davantage ; et le monarque, renfermant la tristesse au fond de son cœur, sortit du temple, et se montra au peuple avec un front calme et serein. « Notre Dieu, lui dit-il, sera toujours le même ; il veille au sort de son Empire et il protège ses enfans. »

Alors on vint lui annoncer que des infortunés, chassés de leur patrie, lui demandaient l'hospitalité. « Qu'ils paraissent, répond l'Inca : jamais les malheureux ne trouveront mon cœur inaccessible, ni mon palais fermé pour eux. »

Les étrangers s'avancent : c'est le triste débris de la famille de Montézume, fuyant le joug des Espagnols, et qui, de rivage en rivage, cherche un refuge impénétrable aux poursuites de ses tyrans.

Un jeune cacique se présente à la tête de ces illustres fugitifs. A sa démarche, à sa noble assurance, on reconnaît en lui, tout suppliant qu'il est, l'habitude de commander. Un chagrin profond et cruel paraît empreint sur son visage ; mais sa beauté, quoique ternie, est touchante dans sa langueur : en intéressant, elle étonne ; et l'altération de ses traits annonce moins l'abatte-

ment, que la souffrance d'une âme fière et indignée de son malheur.

L'Inca lui dit : « Jeune étranger, apprenez-moi qui vous êtes, d'où vous venez, et quel coup du sort vous fait chercher un asile en ces lieux. »

« Inca, lui répond Orozimbo (c'était le nom du Mexicain), tu vois en nous les déplorables restes d'un Empire au moins aussi vaste, aussi florissant que le tien. Cet Empire est détruit. Le sort ne nous laissait que la fuite ou que l'esclavage ; nous avons préféré la fuite. Deux hivers nous ont vus errans sur les montagnes. Las de vivre dans les forêts et parmi les bêtes féroces, nous avons pris la résolution d'aller chercher des hommes moins malheureux que nous, et moins cruels que nos tyrans. Il y a trois mois qu'à la merci des flots, nous parcourons, à travers mille écueils, les détours d'un rivage immense. Les maux que nous avons soufferts nous auraient accablés ; le bruit de tes vertus a soutenu notre espérance. On te dit juste et bienfaisant ; nous venons éprouver si la renommée en impose. Après toi, notre unique ressource, celle qui, dans le malheur, ne manque jamais qu'à des lâches, c'est le courage de mourir. »

« Étrangers, reprit le monarque, vous n'aurez pas en vain mis votre confiance en moi. Venez dans mon palais vous reposer et réparer vos forces. Je suis impatient d'entendre le récit de votre infortune, mais je désire encore plus de vous la faire oublier. »

Le cacique et ses compagnons, conduits au palais de l'Inca, y sont servis avec respect ; mais il défend qu'on étale à leurs yeux une vaine magnificence : car l'ostentation de la prospérité est une insulte pour les malheureux. Un bain pur, des vêtemens frais, une table abondante et simple, des asiles pour le sommeil, où règne un tranquille silence, sont les premiers secours de l'hospitalité qu'exerce envers eux ce monarque.

Le lendemain il les reçoit au milieu de sa famille, vertueuse et paisible cour, les fait asseoir autour de son trône, et parlant au jeune Orozimbo avec tous les ménagmens que l'on doit aux infortunés, il l'invite à soulager son cœur du poids accablant de ses peines, en lui racontant ses malheurs.

« Le souvenir en est cruel, dit le cacique mexicain, avec un triste et profond soupir ; mais je te dois l'effort d'en retracer la désolante image. Ecoute-moi, généreux prince, et puisse l'exemple de ma patrie t'apprendre à garantir ces bords du fléau qui l'a ravagée ! » A ces mots, le silence règne dans l'assemblée des Incas ; et le cacique reprend ainsi.

CHAPITRE VI.

Enfans du Soleil, vous savez la route qu'il suit tous les ans. Il est à présent sur vos têtes; il y a trois lunes qu'il se levait de même sur le pays où je suis né. Ce pays s'appelle Mexique. Il avait pour roi Montézume, dont nous sommes les neveux. Montézume avait des vertus, un cœur droit, généreux, fidèle. Mais trop souvent, du sein de la prospérité naissent l'orgueil et l'indolence. Après avoir oublié qu'il était homme, il oublia qu'il était roi. Sa dureté superbe éloigna ses amis; sa faiblesse et son imprudence le livrèrent aux mains d'un ennemi perfide, et causèrent tous ses malheurs.

Vingt caciques, tous possesseurs d'autant de fertiles provinces, étaient réunis sous ses lois. Trop puissant et trop absolu, il abusa de sa fortune, ou plutôt, ses flatteurs, dont il avait fait ses ministres, en abusèrent en son nom; et de ses provinces foulées, les unes, secouant le joug, avaient repris leur liberté, d'autres, plus faibles ou plus timides, gémissaient en silence, et, pour se déclarer rebelles, attendaient qu'il fût malheureux; lorsqu'on apprit que vers l'aurore, dans une enceinte où le rivage se courbe et embrasse la mer (1), une race d'hommes qu'on prenait pour des dieux, étaient venus de l'Orient sur des châteaux aîlés, d'où partaient l'éclair et la foudre; que de ces forteresses flottantes sur les eaux, dès qu'elles touchaient le rivage, on voyait s'élancer des animaux terribles, qui portaient sur leurs dos ces hommes immortels. Mille autres témoins assuraient que le quadrupède et l'homme n'étaient qu'un; que ses pas rapides devançaient les vents; que ses regards lançaient la mort, et une mort inévitable; que ses deux têtes, d'homme et de bête farouche, dévoraient tout ce que le feu de ses regards avait épargné, et que la pointe de nos flèches s'émoussait sur la dure écaille dont tout son corps était couvert.

Ces bruits répandaient l'épouvante. Un cri d'alarme universel retentit jusqu'à Mexico. (C'était le siége de l'Empire). Montézume en parut troublé; mais la même faiblesse qui lui faisait tout craindre, lui fit d'abord tout négliger.

Il sut que ces brigands avides se laissaient apaiser par de riches offrandes; il espéra les adoucir. Il députa vers eux deux hommes honorés parmi nous, Pilpatoé et Teutilé; l'un blanchi dans les camps, l'autre dans les conseils. Douze caciques (j'étais du

(1) Le golfe du Mexique.

nombre) accompagnaient cette ambassade; deux cents Indiens nous suivaient, chargés de riches présens; vingt captifs, choisis parmi ceux que l'on engraissait dans nos temples pour être immolés à nos dieux, terminaient ce nombreux cortége.

Nous arrivons au camp des Espagnols (car c'est ainsi que ces brigands se nomment); et quel est notre étonnement, en voyant que cinq cents hommes épouvantaient des nations! Oui, je l'avoue, à notre honte, ils n'étaient que cinq cents, ce n'étaient que des hommes; et des millions d'hommes tremblaient.

Nous parûmes devant leur chef.... Ah, le perfide! sous quel air majestueux et tranquille il sut déguiser sa noirceur!

Pilpatoé, en l'abordant, le salue et lui parle ainsi: « Le monarque du Mexique, le puissant Montézume, nous envoie te saluer, et savoir de toi qui tu es, d'où tu viens, et ce que tu veux. Si tu es un Dieu propice et bienfaisant, voilà des parfums et de l'or. Si tu es un Dieu méchant et sanguinaire, voilà des victimes. Si tu es un homme, voilà des fruits pour te nourrir, des vêtemens pour ton usage, et des plumes pour te parer. »

« Non, nous ne sommes point des dieux, nous répondit Cortès (car tel était son nom); mais par une faveur du ciel, qui dispense à son gré la force, l'intelligence, et le courage, nous avons sur les Indiens des avantages et des droits que vous reconnaîtrez vous-mêmes. Je reçois vos présens, je retiens vos captifs, pour m'obéir et me servir, non pour être offerts en victimes; car mon Dieu est un Dieu de paix, qui ne se nourrit point de sang. Vous voyez l'autel que nos mains lui ont élevé; soyez témoins du culte que nous allons lui rendre. Pour la première fois il descend sur ces bords. »

L'autel était simple et rustique; un feuillage, en forme de temple, l'environnait de son ombre, un vase d'or en faisait l'ornement; un pain léger, d'une extrême blancheur, et quelques gouttes d'une liqueur que nous prîmes d'abord pour du sang, mais qui n'est que le jus d'un fruit délicieux, étaient l'offrande du sacrifice. Ce culte n'avait à nos yeux rien d'effrayant, rien de terrible; te l'avouerai-je cependant? soit par la force de l'exemple, soit par le charme des paroles que proférait le sacrificateur, et par l'ascendant invincible que leur Dieu prenait sur nos dieux, le respect de ces étrangers, prosternés devant leur autel, nous frappa, nous saisit de crainte.

Après le sacrifice, on nous fit avancer sous les pavillons de Cortès. Il nout reçut avec cet air d'assurance et d'autorité d'un maître absolu qui commande. « Mexicains, nous dit-il, le vrai Dieu, le Dieu que j'adore, le seul que l'on doit adorer, puisqu'il a créé l'univers, qu'il le gouverne, et le soutient, vient de

descendre sur ces bords; et il commande à vos idoles de s'anéantir devant lui. C'est lui qui nous envoie pour abolir leur culte, et pour vous enseigner le sien. Renversez vos autels sanglans, rasez vos temples abominables, et cessez d'outrager le ciel par des offrandes qu'il abhorre; ou voyez en nous ses vengeurs.

Pilpatoé lui répondit, que si le Dieu qu'il nous annonçait était le Dieu de la nature entière, il avait l'empire des cœurs comme celui des élémens; qu'il n'avait tenu qu'à lui d'être plus tôt connu et adoré dans ces contrées; qu'il était bien sûr qu'à sa voix ce monde se prosternerait; que c'était le supposer faible que de s'armer pour sa défense; que celui dont la volonté seule était toute-puissante, n'avait pas besoin de secours; et que c'était en faire un homme et s'ériger soi-même en Dieu, que de s'établir son vengeur. Il ajouta, que si ces étrangers, plus éclairés, plus sages, et plus heureux que nous, venaient, par la seule puissance de l'exemple et de la raison, nous détromper et nous instruire, nous croirions qu'en effet un Dieu se servait de leur entremise; mais que la menace et la violence étaient les armes du mensonge, indignes de la vérité.

Cortès étonné répliqua que les desseins de son Dieu étaient impénétrables; qu'il n'en devait pas compte aux hommes; qu'il commandait, et que c'était à nous d'adorer et d'obéir. Il nous assura cependant qu'il n'employerait jamais la force qu'à l'appui de la vérité. Il ne doutait pas, disait-il, que Montézume et tous les sages de ses conseils et de sa cour ne reconnussent aisément combien monstrueux et barbare était le culte des idoles qu'on arrosait de sang humain; mais le peuple, endurci, aveuglé par ses prêtres, et accoutumé dès l'enfance à trembler devant ses faux dieux, avait besoin qu'on le forçât, par une heureuse violence, à laisser tomber le bandeau de l'ignorance et de l'erreur.

Alors on servit un festin. Cortès nous admit à sa table. Il nous vit regarder avec inquiétude les viandes qu'on nous présentait; car nous savions qu'on avait égorgé un grand nombre de nos amis. Il pénétra notre pensée; et nous lui en fîmes l'aveu. « Non, dit-il, cet usage impie est en horreur parmi nous; et ni la faim la plus cruelle, ni la plus dévorante soif ne vaincraient notre répugnance pour la chair et le sang humain... » Quelle répugnance, grands dieux! Ils ne dévorent pas les hommes; mais les en égorgent-ils moins? Et qu'importe lequel des deux, du vautour ou du meurtrier, aura bu le sang innocent?

Au sortir du festin, nous eûmes le spectacle de leurs exercices guerriers. Les cruels! on voit bien qu'ils sont nés pour détruire. Quel art profond ils en ont fait! Ils s'élancèrent, à nos yeux, sur ces animaux redoutables, que, d'une main, ils savent gouverner,

tandis que l'autre fait voler autour d'eux un glaive étincelant et rapide comme l'éclair. Imaginez, s'il est possible, l'avantage prodigieux que leur donnent sur nous la fougue, la vitesse, la force de ces animaux, fiers esclaves de l'homme, et qui combattent sous lui.

Mais cet avantage étonnant l'est moins que celui de leurs armes: puisses-tu, grand roi, ne jamais connaître l'usage qu'ils ont fait du feu, et d'un métal dur et tranchant, qu'ils méprisent, les insensés! et auquel ils préferent l'or, inutile à notre défense. Puisses-tu ne jamais entendre cette foudroyante machine, dont on fit l'essai devant nous. Le tonnerre du ciel n'est pas plus effrayant, lors qu'ilroule sur les nuages. Inca, c'est le génie de la destruction qui leur a fait ce don fatal. Enfin, ce qui acheva de nous confondre, ce fut l'intelligence et l'accord de leurs mouvemens, pour l'attaque et pour la défense. Cet art de marcher sans se rompre, de se déployer à propos, de se rallier au besoin; cet art, changé en habitude, est ce qui les rend invincibles. Nous défions mort, nous la bravons comme eux; nous ne la savons pas la donner..... A ces mots, le jeune cacique, laissant tomber sa tête sur ses genoux, et de ses mains cachant ses larmes: Pardonne, dit-il à l'Inca, une rage, hélas! impuissante. Il est des maux contre lesquels jamais le cœur ne s'endurcit.

Avant de nous congédier, Cortès, en échange de l'or, des perles, des tissus qu'on lui avait offerts, nous fit quelques présens futiles, mais que leur nouveauté nous rendit précieux.

« Je ne vous ai parlé, jusqu'à présent, ajouta-t-il, qu'au nom du Dieu qui m'a choisi pour renverser vos idoles, et pour lui élever des temples sur les débris de leurs autels; mais vous voyez encore en moi le ministre d'un roi puissant, d'un roi qui, vers les bords d'où le soleil se lève, règne sur des Etats plus vastes, plus riches, et plus florissans que l'empire de Montézume. Il veut bien cependant l'avoir pour allié. Dites à Montézume que je viens à sa cour pour lui offrir cette alliance, et que Charles d'Autriche, monarque d'orient, ne doute pas qu'on ne lui rende, dans la personne de son ministre, tout ce qu'on doit à la majesté et à l'amitié d'un grand roi. »

Pilpatoé lui répondit encore, que si son maître était si riche et si puissant, on s'étonnait qu'il envoyât chercher si loin des alliés et des amis; que Montézume serait sans doute honoré de cette ambassade; mais qu'il fallait du moins attendre son aveu, pour pénétrer dans ses Etats.

« Exposez-lui, nous dit Cortès, que, pour le voir, j'ai traversé les mers; que l'honneur de mon roi exige qu'il m'entende; que, sans lui faire injure, il ne peut refuser de me recevoir dans sa

cour; et que je serais trop indigne du titre d'ambassadeur, dont je suis revêtu, si je m'en retournais chargé de ses mépris, sans en avoir tiré vengeance. »

CHAPITRE VII.

La réponse de Montézume ne se fit pas long-temps attendre. Il crut, par de nouveaux présens, adoucir le refus qu'il faisait à Cortès de le laisser pénétrer plus avant; mais Cortès reçut les présens, et persista dans sa demande.

Il avait su quelle était la haine des caciques pour Montézume; il leur avait promis d'abaisser son orgueil, d'assurer leur indépendance; et déjà reçu en ami dans le palais de Zampola (1), nous le trouvâmes environné d'une foule de rois, tous vassaux de l'empire, dont il avait formé sa cour.

« Vous voyez, lui dit Teutilé, avec quelle magnificence Montézume répond à l'amitié d'un roi qui veut bien rechercher la sienne. Mais les mœurs, les usages, les lois de son empire ne lui permettent rien de plus; et à moins de vous déclarer ses ennemis, vous ne pouvez tarder à quitter ce rivage. »

Cortès, à ces mots, regardant les caciques ses alliés avec un air riant et fier, sembla vouloir les rassurer; et puis, composant son visage : « Rendez-vous, nous dit-il, demain au port où mes vaisseaux m'attendent; vous y apprendrez ma résolution. »

A l'instant, quelques uns des siens, la frayeur peinte dans les yeux, vinrent lui parler en secret. Il écoute, et soudain, avec emportement, il nous ordonne de le suivre.

Il marche au temple, où l'on menait de jeunes captifs destinés à être immolés à nos dieux; car c'était l'une de nos fêtes. Il arrive, au moment qu'on livrait les victimes aux mains du sacrificateur. « Arrêtez, dit-il, arrêtez, hommes stupides et féroces. Vous offensez le ciel en croyant l'honorer. » A ces mots, s'élançant lui-même entre le prêtre et les victimes, il commande qu'on les dégage, et qu'on les garde auprès de lui.

Tout le peuple était assemblé; les prêtres, indignés, criaient au sacrilége, et demandaient vengeance pour leurs dieux outragés; un murmure confus, élevé dans la foule, annonçait un soulèvement; Cortès n'attend pas qu'il éclate. Accompagné de quelques uns des siens, il monte, et force le cacique à monter les degrés du temple; et là, saisissant d'une main ce prince interdit et tremblant, et de l'autre levant sur lui son glaive prêt à le percer:

(1) *Zampoala.*

« Bas les armes! dit-il au peuple, d'une voix forte et menaçante, ou je frappe, et je vais commander à l'instant qu'on égorge tout sans pitié. »

Le fer levé sur le cacique, la voix de Cortès, sa menace, son étonnante résolution, glacent tous les esprits; et la rumeur est étouffée. Comment ne pas craindre celui qui brave impunément les dieux? A son courage, à sa fierté, il paraissait un dieu lui-même. Il se fait amener les sacrificateurs, qui s'étaient retirés à l'ombre des autels. « Eh bien! dit-il, est-ce ainsi que vos dieux vous défendent, vous et leur temple? Qui les retient? qui les enchaîne? Je ne suis qu'un mortel; que ne m'écrasent-ils, puisque j'ose les insulter? Allez, vos dieux sont impuissans; ils ne sont rien que les fantômes du délire et de la frayeur. Des dieux avides de carnage, et nourris de chair et de sang! pouvez-vous bien y croire? Et si vous y croyez, pouvez-vous adorer les plus méchans des êtres? Abjurez ce culte exécrable, et renoncez, pour le vrai Dieu, à ces idoles monstrueuses que vous nous allez voir briser. »

Il dit, et profitant de la terreur profonde dont tout le peuple était frappé, il commande à sa troupe de renverser nos dieux du haut de leurs autels, et de les rouler hors du temple.

A ce comble d'impiété, nous espérions tous que le temple s'écroulerait sur les profanateurs. Le temple resta immobile; et nos dieux, renversés, roulés dans la poussière, se laissèrent fouler aux pieds.

L'étranger, alors, reprenant une sérénité tranquille: « Peuple, dit-il, voilà vos dieux. C'est à ces simulacres vains que vous avez sacrifié des millions de vos semblables. Ouvrez les yeux, et frémissez. » Ensuite il fit venir les jeunes Indiens arrachés de la main des prêtres. « Mes enfans, leur dit-il, vivez; donnez la vie à d'autres hommes; rendez-la douce, tranquille, heureuse à ceux dont vous l'avez reçue; et gardez-en le sacrifice pour le moment où votre prince, votre patrie, et vos amis vous le demanderont dans les combats. »

« Vous voyez, reprit-il, en nous adressant la parole, que j'ai quelque raison de vouloir pénétrer jusqu'à la cour de Montézume. A demain. Rendez-vous au port; vous jugerez s'il est prudent qu'il persiste dans ses refus. »

Inca, tu ne peux concevoir la révolution soudaine qui se fit dans tous les esprits, quand le peuple fut assuré de la ruine de ses dieux. Imagine-toi des esclaves flétris, courbés dès leur naissance sous les chaînes de leurs tyrans, et qui, tout à coup délivrés de cette longue servitude, respirent, soulagés d'un fardeau accablant; tel fut le peuple de Zampola. D'abord un reste de frayeur troublait et réprimait sa joie. Il semblait craindre que la

vengeance de ses dieux ne fût qu'assoupie, et ne vînt à se réveiller. Mais, quand il les vit mutilés et dispersés hors de leur temple, il se livra à des transports qui firent bien voir que son culte n'avait jamais été que celui de la crainte, et qu'il détestait dans son cœur les dieux que sa bouche implorait.

« Sans doute, dit l'Inca; et il n'est pas dans l'homme, d'aimer, d'adorer autre chose qu'un être juste et bienfaisant, tel que vous l'annonçaient, que l'adoraient eux-mêmes ces étrangers, dont je conçois une autre opinion que vous. » Ce sont des tigres, dit le cacique, qui adorent un tigre comme eux. Ils nous annoncent un Dieu de paix, un Dieu propice et débonnaire; c'est un piége qu'ils tendent à la crédulité. Leur Dieu est cruel (1), implacable, et mille fois plus altéré de sang que tous les dieux qu'il a vaincus.

Apprends que, sous nos yeux, ils lui ont immolé plus d'un million de victimes; qu'en son nom ils ont fait couler des flots de larmes et de sang; qu'il n'en est point rassasié, et qu'il leur en demande encore. Mais laisse-moi poursuivre : tu vas bientôt connaître et détester ces imposteurs.

Le lendemain on nous mena au port, où était la flotte de Cortès; et l'on nous dit de l'y attendre. Mille pensées nous agitaient. Ce que nous avions vu la veille, ce que nous avions entendu, l'ascendant que prenait cet homme inconcevable sur l'esprit des caciques et sur l'âme des peuples, l'apparence de ses vertus, la puissance de sa parole, la chute de nos dieux, le triomphe du sien, tout nous plongeait dans des réflexions accablantes sur l'avenir.

Cependant, du haut du rivage, nous admirions ces canots immenses, dont la structure était un prodige pour nous. Leurs larges flancs sont un assemblage de bois solides, qu'on a courbés et façonnés comme des joncs flexibles; leurs ailes sont des tissus d'écorce, suspendus à des tiges d'arbres aussi élevés que nos cèdres; ces tissus, flottans dans les airs, se laissent enfler par les vents. Ainsi c'est aux vents qu'obéit cette forteresse mouvante; une seule rame, attachée à l'extrémité du canot, lui sert à diriger son cours.

Comme nous étions occupés de cette effrayante industrie, Cortès arrive, accompagné des siens. A l'instant ses soldats se jettent sur les barques. Nous croyons les voir s'éloigner; mais cette fausse joie est tout à coup suivie de la plus profonde douleur. Nous voyons dépouiller ces vastes édifices : bois, métaux, voiles et cor-

(1) Barthélemi de Las-Casas, après avoir fait à Charles-Quint la peinture des cruautés commises dans le Nouveau-Monde : « Voilà, dit-il, pourquoi les Indiens se moquent du Dieu que nous adorons, et persistent opiniâtrément dans leur incrédulité : ils croient que le Dieu des Chrétiens est le plus méchant des dieux, parce que les Chrétiens qui le servent et l'adorent, sont les plus méchans et les plus corrompus des hommes. » (*Découverte des Indes occident.*, *pag.* 180.)

dages, on enlève tout; et Cortès, donnant l'exemple à sa troupe, s'élance, la flamme à la main, embrase l'un de ses canots, et les fait tous réduire en cendre.

Tandis que la flamme ondoyante les enveloppe et les consume, Cortès, avec une tranquillité insultante, nous regarde, et nous parle ainsi : « Tant que j'aurais eu le moyen de m'éloigner de ce rivage, Montézume aurait pu douter si je persisterais dans ma résolution : Mexicains, dites-lui ce que vous avez vu ; et qu'il se prépare à me recevoir en ami, ou en ennemi. » Ce fut avec cette arrogance qu'il nous renvoya consternés.

CHAPITRE VIII.

Montézume attendait notre retour avec impatience. Il assembla ses ministres et ses prêtres pour nous entendre. La présence des prêtres nous fit dissimuler l'humiliation et l'opprobre dont le Dieu de Cortès avait couvert nos dieux; tout le reste fut exposé dans un récit fidèle et simple, et quelques figures tracées nous aidèrent à faire entendre ce qui ne pouvait s'exprimer. Le monarque nous écoutait avec cet étonnement stupide, qui semble interdire à l'âme la pensée et la volonté. « Ces étrangers, dit-il, ont sur nous, je l'avoue, un ascendant qui m'épouvante. Tout ce que vous m'en racontez, me semble tenir du prodige; et j'y vois quelque chose au-dessus de l'humain. »

« Ils sont plus éclairés sans doute, et plus industrieux que nous, lui dit Pilpatoé; mais toutes leurs lumières ne les rendent pas immortels. La fatigue, la faim, le sommeil, la douleur, tous les besoins, tous les maux de la vie sont faits pour eux comme pour nous. Leur âme s'écoule avec leur sang par la piqûre d'une flèche, comme celle d'un Indien : c'est ce que je voulais savoir ; le reste est de peu d'importance. »

Montézume, à qui ce discours devait inspirer du courage, n'en parut point touché. Il regardait les prêtres, et il semblait chercher à lire dans leurs yeux.

Alors le pontife se lève, et d'un air imposant : « Seigneur, dit-il à Montézume, ne vous étonnez pas de la faiblesse de nos dieux et de la décadence où tombe leur empire. Nous avons évoqué le puissant Dieu du mal, le formidable Telcalépulca. Il nous est apparu sur le faîte du temple, dans les ténèbres de la nuit, au milieu des nuages que sillonnait la foudre. Sa tête énorme touchait au ciel ; ses bras, qui s'étendaient du midi jusqu'au nord, semblaient envelopper la terre ; sa bouche était remplie du venin

de la peste, qu'elle menaçait d'exhaler; dans ses yeux sombres et cavés pétillait le feu dévorant de la famine et de la rage; il tenait d'une main les trois dards de la guerre, de l'autre il secouait les chaînes de la captivité. Sa voix, pareille au bruit des vents et des tempêtes, nous a fait entendre ces mots : On me dédaigne; on ne fait plus couler sur mes autels que le sang de quelques victimes, que l'on néglige d'engraisser. Qu'est devenu le temps où vingt mille captifs étaient égorgés dans mon temple? Ses voûtes ne retentissaient que de gémissemens et de cris douloureux, qui remplissaient mon cœur de joie; mes autels nageaient dans le sang; mon parvis regorgeait d'offrandes. Montézume a-t-il oublié que je suis Telcalépulca, et que tous les fléaux du ciel sont les ministres de ma colère? Qu'il laisse tous les autres dieux languir, tomber de défaillance; leur indulgence les expose au mépris; en le souffrant ils l'encouragent; mais c'est le comble de l'imprudence de négliger le dieu du mal. »

Epouvanté d'un tel prodige, Montézume ordonne à l'instant que, parmi les captifs, on en choisisse mille pour les immoler à ce dieu; que dans son temple tout abonde pour les engraisser à la hâte; et qu'il en soit fait incessamment un sacrifice solennel.

A ce récit, l'Inca s'écrie en frémissant : « Quoi! dans un jour, mille victimes! » Que veux-tu! lui dit le cacique. Tant de calamités ont affligé la terre, que l'homme, faible et malheureux, a regardé le dieu du mal comme le plus puissant des dieux; et pour le désarmer, il croit devoir lui rendre un culte barbare et sanglant, un culte enfin qui lui ressemble. Je te l'ai dit, ces étrangers lui sacrifient comme nous. Et à quelle autre divinité offriraient-ils tant d'homicides? C'est là le secret qu'ils nous cachent; et c'est par là, sans doute, qu'ils gagnent la faveur de ce dieu altéré de larmes et de sang.

Quoi qu'il en soit, notre faible monarque croyait avoir pourvu à tout, en ordonnant ce sacrifice; mais son ennemi s'avançait. Vainqueur de nos voisins (1), et secondé par les vaincus, il parut avec une armée.

Ce fut alors que Montézume ne dissimula plus son découragement. Il voulut essayer encore avec les Espagnols la force des bienfaits; il leur offrit de partager avec eux ses trésors immenses, et de faire pour eux les frais d'une nouvelle flotte, s'ils voulaient s'éloigner. Misérable ressource! C'était leur montrer sa faiblesse, accroître leur orgueil, et irriter encore leur insatiable avarice. Aussi Cortès, plus obstiné et plus arrogant que jamais, déclara-t-il qu'en vain l'on croyait l'éblouir par des présens qu'il méprisait;

(1) Le peuple de Tlascala.

que l'or n'effaçait point les taches que faisait l'injure ; et que l'affront qu'il avait reçu, ne se lavait que dans le sang.

Cette ville superbe, qui n'est plus que ruines, la malheureuse Mexico, s'élevait au milieu d'un lac, comme sortant du sein des eaux ; on y arrivait par des digues, qu'on pouvait couper aisément ; celle par où venait Cortès traversait la ville où régnait mon père, et pour disputer ce passage, mon père ne demandait que l'aveu de Montézume ; il ne put l'obtenir : il fallut recevoir ces étrangers comme nos maîtres, nous humilier devant eux.... Oh ! combien je frémis ! combien je détestai l'ordre absolu qui nous forçait à cet abaissement ! Quel vice, dans un roi, qu'un excès de faiblesse ! Il vient lui-même, désarmé, au-devant de ses ennemis, s'efforçant de cacher sa honte sous sa vaine magnificence ; il les reçoit avec toutes les marques de la joie et de l'amitié, les comble de présens, les invite à loger dans le palais du roi son père (1) ; et inaccessible pour nous, n'est plus visible que pour eux. Cortès, le plus dissimulé des hommes, le flatte, l'éblouit, gagne sa confiance, et l'attire (adresse incroyable !) dans ce palais changé en forteresse, qu'ils occupaient lui et les siens.

Ah ! c'est ici, s'écria le cacique, le comble de la perfidie, de l'insolence et de l'outrage. Au milieu de sa ville, au milieu de son peuple, et dans le palais de son père, Montézume lui-même est retenu captif, en otage, par ces brigands. Ils font plus, et pour achever d'abattre et d'avilir son âme, ils l'enchaînent comme un esclave, ou plutôt comme un criminel. Montézume, que son orgueil et son courage avaient abandonné, tendit les mains, et sans se plaindre reçut ces liens flétrissans. Il porta la bassesse jusqu'à se réjouir lorsqu'on daigna l'en délivrer.

Honteux de sa faiblesse, il voulut la cacher à son peuple, à sa cour, à ses ministres même. Il dit qu'il venait d'expier, par une peine volontaire, la mort de quelques uns des soldats de Cortès (2), tués dans les champs de Zampola ; il permit que, devant ses yeux, on fît brûler vifs ceux des siens qui avaient puni leur insolence. Je vis ce brave Colpoca, qui, dans l'émeute de ces brigands, en avait tué deux de sa main, et qui s'était montré à nous, de la droite portant la tête d'un Castillan (3), et de la gauche la flèche encore sanglante dont il l'avait percé ; je le vis, ce brave homme, à qui jamais la peur n'avait fait baisser la paupière, cet homme tel, que si le Mexique en avait eu vingt comme lui, le Mexique eût été

(1) Le palais d'Axayaca.

(2) Descalante, et sept Espagnols, du nombre de ceux qu'on avait laissés à la Vera-Crux. Ils avaient pris parti pour des mutins contre les troupes de l'empire.

(3) Ce castillan s'appelait Arguello.

sauvé ; je le vis périr dans les flammes. Cortès l'y fit jeter vivant. Regarde ce jeune homme qui pleure en m'écoutant, c'est son frère : il allait se brûler avec lui ; je le retins, et je lui dis : « Que fais-tu, Naïrco ? tu nous abandonnes ! tu veux mourir ; et tu n'es pas vengé ! »

Montézume dévora tout, les affronts et les violences ; il se loua de la bonté, de la noblesse de Cortès ; il feignit d'être heureux et libre au milieu de ses gardes qui le faisaient trembler, et qu'il appelait ses amis. Le malheureux invitait son peuple à venir leur donner des fêtes, et sa cour à les honorer. Le bien de son Empire, le maintien de la paix, l'avantage de cette alliance, qui déguisait sa servitude, les avis secrets de ses dieux, il mit tout en usage pour nous en imposer. Il voulut même paraître libre à ceux dont il était l'esclave. Il prévenait leur volonté, pour se dispenser de la suivre, et s'imposait les plus dures lois, de peur qu'on ne les lui dictât. A l'avarice de ses maîtres il prodiguait des monceaux d'or. Il offrit de rendre à leur prince un hommage que leur orgueil eût à peine exigé de lui. Il croyait donner à cet acte de faiblesse et de dépendance l'apparence de la justice et de la magnanimité ; et il se consolait de s'avilir lui-même, pourvu qu'on ne vît pas qu'il y était forcé. Ses dieux, qui le trompaient, qui l'avaient tous trahi, furent les seuls qu'il défendit avec une noble constance ; tout le reste, l'honneur, la liberté ; les biens de son peuple et de sa couronne, tout fut abandonné à ses insolens oppresseurs.

Il espérait qu'à la fin, comblés de ses présens, adoucis par ses complaisances, rassasiés de notre honte et de leur gloire, ils consentiraient à nous délivrer d'eux. Ils le promirent ; et le ciel sembla vouloir les y contraindre ; car on apprit que de nouveaux brigands, partis des mêmes régions, venaient leur ravir leur conquête ; et Cortès, obligé de les aller combattre, ne pouvait laisser dans nos murs qu'un très-petit nombre des siens. Mais tel était l'étonnement, l'abattement de Montézume, que ce petit nombre suffit pour le retenir parmi eux. On le pressa de consentir à sa délivrance ; il en fut offensé. Il dit qu'il n'était point captif, que sa conduite était volontaire, et plus sage qu'on ne pensait ; qu'il lui en avait assez coûté pour s'attacher de tels amis, et qu'il ne voulait pas s'exposer au reproche de leur avoir manqué de foi. « J'ai leur parole, ajouta-t-il, qu'après s'être assurés de la nouvelle flotte, ils vont s'éloigner de ces bords. »

Montézume était si frappé de cette illusion, que toute la scélératesse du crime dont tu vas frémir, put à peine le détromper. On célébrait l'une de nos fêtes ; et il était d'usage, dans ces solennités, de rendre hommage aux dieux par des danses publiques. La fleur de la jeune noblesse s'y distinguait par sa magnificence ;

et Montézume, sur la foi de la paix, voulut que ces brigands, qu'il appelait ses hôtes, fussent présens à ce spectacle. Ils étaient en petit nombre, mais ils étaient armés ; et nous étions sans armes comme sans défiance. Qu'on s'imagine voir des lynx, des léopards errans autour d'un pâturage où bondit un faible troupeau de chevreuils ou de daims paisibles. La soif du sang qui les dévore, s'irrite sourdement au fond de leurs entrailles : ils approchent sans bruit, dissimulant leur rage ; mais leurs regards avides la décèlent ; et tout à coup, s'y abandonnant, ils s'élancent sur le troupeau, dont ils font un carnage horrible. Tels on voyait les Castillans, témoins de nos paisibles jeux, nous entourer, nous observer avec des yeux où l'avarice étincelait comme une fièvre ardente. L'or, les perles, les diamans dont nous étions parés, viles richesses qu'ils adorent, allumèrent en eux cette ardeur furieuse pour laquelle rien n'est sacré. Eperdus, forcenés, se donnant l'un à l'autre le signal (1) du meurtre et de la rapine, ils tirent le glaive ; et fondant sur les Indiens, ils égorgent tout ce que la frayeur, l'épouvante et la fuite ne dérobent pas à leurs coups. Maîtres de ce champ de carnage, on les voyait dépouiller leur proie, et s'applaudir de leur butin, aussi peu sensibles aux plaintes des mourans, que le sont les bêtes féroces au cri des animaux tremblans qu'elles déchirent, et dont elles boivent le sang.

Après ce crime atroce, il fallait ou périr, ou nous délivrer de ces traîtres. Montézume eut beau colorer la noirceur de leur attentat, on ne l'écouta plus : l'emportement du peuple et sa fureur étaient au comble. Il vint au palais de mon père le supplier de prendre sa défense, et de l'aider à délivrer son roi. O mon père, si la valeur, la prudence, la fermeté avaient pu sauver ta patrie, qui mieux que toi eût mérité d'en être le libérateur? Sous lui le trouble et le tumulte font place à l'ordre et au conseil. A la tête du peuple, il force l'ennemi à se retirer dans l'enceinte du palais qui lui sert d'asile, le réduit à ne plus paraître, et l'assiége de toutes parts. Alors on nous annonce le retour de Cortès.

CHAPITRE IX.

Cet heureux brigand, délivré d'un rival (2) qui venait lui disputer sa proie, avait tiré de nouvelles forces du parti opposé au sien (3). Plus fier que jamais, il arrive, il s'avance ; un silence

(1) Ce signal était le nom de saint Jacques.

(2) Narvaëz.

(3) La conduite de Cortès, dans cette occasion, est regardée comme le plus beau trait de sa vie. (*Voyez Antonio de Solis.*)

profond l'étonne à son entrée dans nos murs. Il pénètre avec défiance jusqu'aux portes de son palais, et s'y enferme avec ses compagnons.

Mon père les suivait des yeux; il entendit leurs cris de joie. « Demain, dit-il, demain, si le ciel nous seconde, nous changerons ces cris en des cris de douleur. » En effet, dès le jour suivant, tout le peuple fut sous les armes, et mon père ordonna l'assaut. Inca, ce moment fut terrible. S'il ne nous eût fallu franchir que des murs hérissés de lances et d'épées, ce péril ne serait pas digne d'être rappelé; mais peins-toi un mur de feu, un rempart foudroyant, d'où partaient sans cesse, à travers des tourbillons de fumée et de flamme, une grêle homicide et d'horribles tonnerres, dont tous les coups étaient marqués par un vide affreux dans nos rangs. Ce vide était rempli; nos Indiens, couverts du sang de leurs amis, qui rejaillissait autour d'eux, marchaient sur des monceaux de morts : c'était le courage effréné de la haine, de la vengeance et du désespoir réunis. On travaillait obstinément à briser les murs et les portes; on se faisait, avec des lances, des échelons pour s'élever; les Indiens blessés servaient, en expirant, de degrés à leurs compagnons, pour atteindre au haut des murailles : le trouble, l'effroi, l'épouvante régnaient au dedans, la fureur au dehors. C'en était fait, si le soleil, en nous dérobant sa lumière, n'eût pas terminé le combat.

La nuit, des flèches enflammées embrasèrent les toits de ce palais funeste; l'horreur de l'incendie en écarta le sommeil; et tandis qu'au milieu des siens, Cortès travaillait à l'éteindre, nous prîmes un peu de repos; mais l'aurore du jour suivant nous vit les armes à la main.

L'ennemi sort; la ville entière devient un champ de bataille. Notre sang l'inonda; mais nous vîmes aussi, et avec des transports de joie, couler celui des Castillans. La nuit fit cesser le carnage. L'ennemi rentra dans ses murs.

Il fallut donner quelques jours aux devoirs de la sépulture; et l'ennemi les employa à construire des tours mouvantes, pour combattre à l'abri d'une grêle de pierres qu'on lui lançait du haut des toits. Cependant mon père appliquait tous ses soins à éviter, dans le combat, ce désordre qui nous perdait; à donner à nos mouvemens plus d'accord et d'intelligence; à établir ses postes, disposer ses attaques, ménager pas à pas une retraite à ses troupes, et l'interdire à l'ennemi. La ville, bâtie au milieu d'un lac, était coupée de canaux, dont les ponts, faciles à rompre, pouvaient laisser après nous de larges fossés à franchir. C'est surtout de cet avantage qu'il voulait qu'on sût profiter.

« O mes enfans, nous disait-il, gardez-vous de cette ardeur

aveugle qui vous ôte la liberté d'agir ensemble et de concert. La foule est toujours faible; et dans les flots pressés d'un peuple qui charge en tumulte, le nombre nuit à la valeur. Observez dans vos mouvemens l'ordre que je vous ai prescrit, je vous réponds de la victoire : elle coûtera cher; mais ce n'est pas ici le moment de nous ménager. Il serait indigne de nous de fuir, dans les combats, la mort qui nous attend sous nos toits, dans les bras de nos enfans et de nos femmes. Mais la liberté, la vengeance, la gloire d'avoir bien servi votre patrie et votre roi, vous ne les trouverez qu'avec moi, au milieu de vos ennemis terrassés. »

Enfin, du palais de Cortès, on vit sortir ces tours pleines d'hommes armés, que traînaient de fiers quadrupèdes, et dont la cime chancelante lançait de rapides feux; mais des pierres énormes, tombant du haut des toits, les eurent bientôt fracassées. On combattit à découvert, sans trouble et sans confusion. Le meurtre était affreux, mais tranquille. A travers l'incendie de nos palais, où l'ennemi portait la flamme, la fureur marchait en silence; la mort s'avançait à pas lents. Chaque tranchée était un poste attaqué, défendu avec acharnement. L'avantage des armes, de ces armes terribles qui sont l'image de la foudre, était le seul qu'eût l'ennemi sur nous; mais quel nombre, ou quelle valeur peut compenser cet avantage? Ce fut ce qui rendit douteux le succès d'un combat si long et si sanglant. L'ennemi nous céda la place, mais plutôt lassé que vaincu.

Mon père, en nous montrant parmi les morts quarante de ces furieux (1), nous faisait espérer d'exterminer le reste. « Encore deux combats comme celui-ci, nous disait-il, et le Mexique est délivré. »

Le peuple regardait d'un œil avide les Castillans étendus à ses pieds. « Ils ne sont pas immortels, » disait-il en comptant leurs blessures. Chacun s'attribuait la gloire d'avoir porté l'un de ces coups.

Encouragé par ce spectacle, on attendit avec impatience l'assaut remis au lendemain. Il fut tel que les assiégés ne pouvaient plus le soutenir. On approchait des murs; on allait bientôt les franchir, et gagner la première enceinte; Cortès alors désespéré força Montézume à paraître, pour nous ordonner de cesser. Montézume se montre, et, du haut des murailles, il fait signe de l'écouter. Sa présence suspend l'assaut. Le peuple, saisi de respect, se prosterne, et prête silence. Le monarque éleva la voix : il remercia ses sujets d'avoir tenté sa délivrance; mais il leur dit qu'il était libre et au milieu de ses amis. « Du reste, ils consentent, dit-il,

(1) Les deux tiers des Espagnols, et Cortès lui-même, avaient été blessés dans ce combat.

à se retirer dès demain, pourvu qu'à l'instant même l'on mette bas les armes, et que pour signe de la paix, on cesse toute hostilité. Je le veux, je vous le commande. Obéissez à votre roi. »

La multitude, à cette voix, était incertaine et flottante. Mon père la détermina.

« Si tu es libre, grand roi, dit-il à Montézume, sors de ta prison, et viens régner sur nous. Jusque-là nous n'écoutons point un monarque opprimé, qu'on force à se trahir lui-même. Non, peuple, ce n'est pas votre roi qui vous parle; c'est un captif que l'on menace, et qui subit la loi de la nécessité. Sa bouche demande la paix; son cœur implore la vengeance. Vengez-le donc, sans écouter ce que lui dictent ses tyrans. »

A ces mots, l'assaut recommence. On crie au roi de s'éloigner. L'ennemi l'arrête, et l'expose à nos coups. Mon père, qui tremble pour lui, veut détourner l'attaque.... Il n'est plus temps. Une pierre fatale a frappé Montézume. Il chancelle, et tombe expirant dans les bras de ses ennemis. En le voyant tomber, le peuple jette un cri de douleur, s'épouvante, et s'enfuit, comme chargé d'un parricide. Bientôt l'ennemi nous renvoie son corps pâle et défiguré. Une multitude éplorée accourt, s'empresse, l'environne, et détestant la main qui l'a frappé, remplit l'air de ses hurlemens, et baigne son roi de ses larmes.

Les caciques s'assemblent, et mon père est élu pour succéder à Montézume. Alors un nouveau plan d'attaque et de défense achève de déconcerter et d'effrayer nos ennemis.

Mon père, aux assauts meurtriers, préféra les lenteurs d'un siége. Dans une enceinte inaccessible au feu des Espagnols, il les fit entourer de tranchées et de remparts. Les travaux avançaient. Cortès s'en épouvante, et il médite sa retraite. C'était le moment décisif. Il lui fallait, pour s'échapper, repasser sur l'une des digues dont le lac était traversé; et mon père, ayant bien prévu que Cortès choisirait les ombres de la nuit pour favoriser son passage, fit rompre les ponts de la digue, la borda d'une multitude de canots remplis d'Indiens, habiles à tirer de l'arc et de la fronde; et, à la tête de ses caciques, il voulut lui-même charger la colonne des ennemis. Tout fut exécuté, mais avec trop d'ardeur. Des canots, on voulut s'élancer sur la digue. Cette imprudence coûta la vie à une foule d'Indiens. Deux cents des soldats de Cortès et mille de ses alliés tombèrent sous nos coups; un pont volant sauva le reste; et quand le jour vint éclairer le carnage de la nuit, on trouva ceux des Castillans dont la mort nous avait vengés, on les trouva chargés de l'or qu'ils étaient venus nous ravir, et dont le poids les avait accablés. Ainsi, l'or une fois fut utile à notre défense.

Dans ce combat, où le lac du Mexique avait été rougi de sang, mon père avait reçu deux blessures mortelles. A son heure dernière il m'appela, et il me dit : « Mon fils, tu vois le fruit d'un mauvais règne. Ces brigands reviendront plus forts, secondés de ces mêmes peuples que Montézume a fait gémir. Hélas ! je prévois, en mourant, la ruine de ma patrie, moins malheureux de ne pas lui survivre, et d'avoir fait, jusqu'au dernier soupir, ce que j'ai pu pour la sauver. Défends-la comme moi, défends-la même sans espérance ; et sois le dernier à combattre sur ses débris. » A ces mots, je me sentis presser entre ses bras ; et de ses lèvres éteintes m'ayant donné le baiser paternel, il expira.

Ce souvenir cruel et tendre émut si vivement le héros mexicain, que sa voix en fut étouffée ; et les Incas, les yeux attachés sur un fils si vertueux et si sensible, attendirent en silence que son cœur se fût soulagé.

CHAPITRE X.

Pour succéder à mon vertueux père, reprit Orozimbo, le choix des caciques tomba sur le jeune Guatimozin, son neveu, mon ami, le plus vaillant des hommes. Hélas ! il se montra bien digne de ce choix ; mais le sort trahit son courage.

Cortès revint au bord du lac avec des forces redoutables. A mille Castillans (1), sa fortune avait joint plus de cent mille auxiliaires : telle était l'ardeur de nos peuples à voler au-devant du joug.

L'épouvante se répandit dans toutes les villes voisines. Les unes se rangèrent du côté de Cortès, et prirent les armes pour lui ; d'autres se trouvèrent désertes ; et leurs habitans éperdus, ou se sauvèrent dans nos murs, ou s'enfuirent vers les montagnes.

Dans peu, sur le lac du Mexique, nous vîmes lancer une flotte (2) semblable à celle qui, sur nos bords, avait apporté ces brigands. La multitude de nos canots eut beau l'environner et l'assaillir de toutes parts ; brisés, engloutis par le choc de ces barques énormes, ils faisaient périr avec eux les Mexicains dont ils étaient chargés.

Le génie et l'activité de notre jeune roi firent des efforts inouis pour suppléer à l'avantage que les barques des ennemis avaient sur nos frêles canots. Son ardeur, son intelligence se signalèrent encore plus à la défense de nos digues. Dans les travaux, dans

(1) Il avait reçu d'Espagne de nouveaux secours.

(2) Composée de treize brigantins.

les dangers, partout et sans cesse présent, il était l'âme de ce peuple. Le feu de son courage enflammait tous les cœurs. Les obstacles qu'il opposa aux approches des Castillans, lassèrent enfin leur constance. Effrayés des périls et des fatigues d'un long siége, ils nous proposèrent la paix. Tout le peuple la demandait; le roi y consentait lui-même; la famine qui nous pressait y disposait tous les esprits; les prêtres, au nom de leurs dieux, furent les seuls qui s'y opposèrent. Ils avaient abattu l'âme de Montézume, ils flattèrent imprudemment l'audace de Guatimozin. Une ombre de péril les avait d'abord consternés, une apparence de succès les rendit aussi arrogans qu'ils avaient été lâches.

Sur la foi d'un oracle, nous refusâmes la paix. Crédulité *fatale!* un dieu plus fort que tous nos dieux démentit leur vaine promesse. Il fit descendre des montagnes les peuples les plus indomptés (1); il changea leur féroce orgueil en un zèle ardent et docile; et Cortès n'eut pas plutôt vu grossir son camp de leurs fiers bataillons, qu'il résolut de nous livrer l'assaut (2).

Le passage sur les trois digues fut ouvert, malgré les efforts d'un courage déterminé. L'ennemi ayant pénétré dans nos murs, s'y établit parmi des ruines. Il s'avança, précédé du carnage que faisaient devant lui ses foudroyantes armes; et, par trois routes opposées, parvint enfin jusqu'au centre de cette ville, où, depuis trois jours, régnaient l'épouvante et la mort.... A ces mots il s'interrompit par un frémissement de rage. « O souvenir affreux! » s'écria-t-il; et ses yeux semblaient indignés de voir encore la lumière.

L'Inca tâchait de le calmer. Ah! reprit le malheureux prince, tu vas juger toi-même si ma douleur est juste. Je combattais près de mon roi, j'avais quitté le palais de mes pères; et dans ce palais assiégé j'avais abandonné ma sœur, une sœur adorée, à qui moi-même j'étais plus cher que la lumière du jour. Pour sa garde et pour sa défense, j'avais laissé, à la tête de quelques Indiens, le brave Télasco, le fidèle ami de mon cœur, celui de tous les hommes que j'ai le plus aimé, à qui ma sœur était promise. Ce digne ami se défendait avec tout le courage de l'amour et du désespoir; il l'inspirait à ses soldats: chacun d'eux semblait comme lui protéger les jours d'une amante. Aucune de leurs flèches ne partait en vain; le vestibule du palais était inondé de sang, la mort en défendait l'approche; mais des palais voisins, que l'ennemi avait embrasés, l'incendie atteint celui-ci; les assiégés y sont envelop-

(1) Les Otomies.

(2) Cortès se vit à la tête de deux cent mille hommes: ce n'est donc pas avec cinq cents hommes, comme on l'a dit tant de fois, qu'il prit la ville de Mexico.

pés d'un noir tourbillon de fumée; la flamme perce à travers ce nuage; elle s'attache aux lambris de cèdre, et s'y répand à flots pressés.

Le péril de ma sœur occupe seul mon ami: il la cherche au milieu de l'embrasement; et dans ce palais solitaire, dont ses soldats de tous côtés défendent l'enceinte, il appelle avec des cris perçans sa chère Amazili. Il la trouve éperdue, courant échevelée, et le cherchant pour l'embrasser, avant de périr dans les feux. « O chère moitié de mon âme! lui dit-il en la saisissant et en la serrant dans ses bras, il faut mourir, ou être esclaves. Choisis: nous n'avons qu'un instant. — Il faut mourir, lui répondit ma sœur. » Aussitôt il tire une flèche de son carquois, pour se percer le cœur. « Arrête! lui dit-elle, arrête! commence par moi. Je me défie de ma main, et je veux mourir de la tienne. »

A ces mots, tombant dans ses bras, et approchant sa bouche de celle de son amant pour y laisser son dernier soupir, elle lui découvre son sein. Ah! quel mortel, dans ce moment, n'eût pas manqué de courage! Mon ami tremblant la regarde, et rencontre des yeux dont la langueur eût désarmé le dieu du mal. Il détourne les siens, et relève le bras sur elle; son bras tremblant retombe sans frapper. Trois fois son amante l'implore, et trois fois sa main se refuse à percer ce cœur dont il est adoré. Ce combat lui donna le temps de changer de résolution. « Non, non, dit-il, je ne puis achever. Et ne vois-tu pas, lui dit-elle, les flammes qui nous environnent, et devant nous l'esclavage et la honte, si nous ne savons pas mourir? Je vois aussi, lui répond-il, la liberté, la gloire, si nous pouvons nous échapper. » Alors, appelant ses soldats: « Amis, leur dit-il, suivez-moi; je vais vous ouvrir un passage. » Il fait environner ma sœur, commande que les portes du palais soient ouvertes, et s'élance à travers la foule des ennemis épouvantés.

Celui qui m'a peint ce combat en frémissait lui-même. Un énorme rocher, qui se détache et roule du haut des monts au sein des mers, chasse les vagues mugissantes, et s'ouvre à grand bruit un abîme à travers les flots courroucés: tel, en sortant du palais de mon père, se présenta le formidable Télasco. Les flots d'ennemis qu'il avait écartés, en retombant sur lui, allaient l'accabler sous le nombre. Il les repousse encore; une lourde massue, qu'il fait voler autour de lui, brise les lances et les glaives, et, comme un tourbillon rapide, renverse tout ce qu'elle atteint. Au milieu d'un rempart de morts, mon ami, couvert de blessures, et le corps sillonné de ruisseaux de sang, se défend et combat jusqu'à l'épuisement du peu de forces qui lui restent. Enfin ses bras laissent tomber la massue et le bouclier; bientôt il chancelle,

il succombe.... Il respirait encore. Il fut pris vivant; et ma sœur suivit le sort de mon ami. Est-il mort? a-t-elle eu la force et le malheur de lui survivre? c'est ce que je n'ai pu savoir. Peut-être, ô ciel! dans ce moment, il gémit sous les coups d'un maître inflexible. Ma sœur, peut-être.... Ah! loin de moi cette épouvantable pensée; elle rallume en vain toute ma rage, et fait le tourment de mon cœur.

L'Inca, qui lui voyait étouffer ses soupirs et dévorer ses larmes, le pressait d'interrompre ce récit désolant. Non, dit le cacique, achevons: puisque j'ai pu survivre à mes malheurs, je dois avoir la force d'en soutenir l'image.

Tous nos postes forcés livraient la ville en proie à nos vainqueurs. Le roi n'avait plus pour asile que son palais, où sa noblesse lui offrait de s'ensevelir. Il voulut, dans l'espoir de rallier sur les montagnes les Indiens que la frayeur et la fuite avaient dispersés, il voulut s'échapper lui-même, pour revenir assiéger à son tour et accabler nos ennemis. Il traversait le lac, et, pour favoriser sa fuite, nos canots occupaient la flotte de Cortès par un combat désespéré. Monarque infortuné! tout le sang prodigué pour lui ne put le sauver: il fut pris.... C'est encore ici que mon courage m'abandonne. Alors un délire stupide se saisissant d'Orozimbo, sa langue parut se glacer, sa bouche entr'ouverte et ses yeux immobiles marquaient l'épouvante et l'horreur. Sa voix s'ouvre enfin un passage; il s'écrie: O Guatimozin! ô le plus magnanime, ô le meilleur des rois! Un brasier, des charbons ardens!... C'est sur ce lit qu'ils l'étendirent. « O barbarie atroce! » s'écrie à ce récit l'Inca, saisi d'horreur. Attends, dit le cacique, attends; tu vas mieux les connaître. Tandis que le feu pénétrait jusqu'à la moelle des os, Cortès, d'un œil tranquille, observait les progrès de la douleur, et il disait au roi: « Si tu es las de souffrir, déclare où tu as caché tes trésors. »

Soit qu'il n'eût rien caché, soit qu'il trouvât honteux de céder à la violence, le héros du Mexique honora sa patrie par sa constance dans les tourmens. Il attache un œil indigné sur le tyran, et il lui dit: « Homme féroce et sanguinaire, connais-tu pour moi de supplice égal à celui de te voir? » Il ne lui échappa ni plainte, ni prière, ni aucun mot qui implorât une humiliante pitié.

Sur le brasier était aussi un fidèle ami de ce prince. Cet ami, plus faible, avait peine à résister à la douleur; et, prêt à succomber, il tournait vers son maître des regards plaintifs et touchans. « Et moi, lui dit Guatimozin, suis-je sur un lit de roses? » Ces paroles étouffèrent le soupir au fond de son cœur (1).

(1) Cortès ayant fait cesser l'exécution, Guatimozin vécut encore deux ans.

Tu frémis, Inca; ce n'est rien que tout ce que tu viens d'entendre. Tu n'as vu ces brigands que dans l'ardeur du carnage. Pour en juger, il faut les voir au sein de la paix, au milieu des peuples qu'ils ont désarmés, dont les uns vont au-devant d'eux avec une joie ingénue, et les autres d'un air timide et suppliant; qui leur présentent de plein gré ce qu'ils ont de plus précieux; qui s'empressent à les servir, à les loger dans leurs cabanes; qui supportent pour eux les travaux les plus rudes; qui courbent le dos, sans se plaindre, sous le faix dont ils les accablent, sous les coups dont ils les meurtrissent; qui se laissent flétrir, avec un fer brûlant, des marques de la servitude: c'est là que s'est montrée la cruauté des Castillans. Tout ce que tu peux concevoir des excès de la tyrannie et des rigueurs de l'esclavage, n'approche pas encore des maux que ces hommes dénaturés font souffrir aux plus doux des hommes.

Ceux-ci, épouvantés par le supplice de leur roi, par le saccagement de leur ville et de leurs campagnes, ne s'occupaient qu'à fléchir les vainqueurs: ils opposaient la douceur des agneaux à la férocité des tigres. Leurs caresses, leurs larmes, l'abandon volontaire du peu de bien qu'ils possédaient, une obéissance muette, une aveugle soumission, le dernier et le plus pénible de tous les sacrifices que l'homme puisse faire à l'homme, celui de sa liberté, rien n'adoucit ces cœurs farouches. Si leurs esclaves surchargés, dans une longue et pénible route, osent gémir sous le fardeau, un châtiment soudain leur impose silence; et s'ils succombent sous l'excès du travail et de la misère, un bras impitoyable achève de leur arracher le dernier soupir. « Cruels! disent ces innocens, que vous avons-nous fait? Notre vie n'est employée qu'à vous servir, pourquoi nous l'arracher? Epargnez du moins nos enfans et nos femmes. » Les monstres sont sourds à ces plaintes. *De l'or, de l'or*, c'est leur cri de rage; on ne peut les en assouvir. Un peuple en vain se hâte d'apporter à leurs pieds le peu qu'il a de ce métal funeste. Ce n'est jamais assez; et tandis qu'à genoux, les mains au ciel, les yeux en pleurs, il proteste qu'il n'en a plus, on l'enchaîne; on le livre à d'horribles tourmens, pour l'obliger à découvrir ce qu'il peut en avoir encore. Leur avarice a inventé des tortures inconcevables et des supplices inouis. Ingénieuse à compliquer et à prolonger les douleurs, elle donne à la mort mille formes horribles, que la mort ne connaissait pas.

Mais ce qui révolte le plus de leur atrocité, c'est sa froideur tranquille. La nature est muette dans ces cœurs endurcis. Autour des bûchers, où la flamme dévore une famille entière, au milieu

Il finit par être pendu, sur la déposition d'un Indien qui l'accusa d'avoir conspiré contre les Espagnols.

d'un hameau dont les toits embrasés fondent sur les femmes enceintes, sur les faibles vieillards, sur les enfans à la mamelle, au pied des échafauds où un feu lent consume de faibles innocens, déchirés avant de mourir; on les voit, ces hommes féroces, on les voit, rians et moqueurs, se réjouir, et insulter aux victimes de leur furie.

Inca, ne nous reproche point d'avoir vu tant de maux sans mourir de douleur, ajouta le cacique en versant des ruisseaux de larmes, et d'une voix entrecoupée par les sanglots qui l'étouffaient : si nous supportons nos malheurs, si nous vivons, si nous fuyons notre déplorable patrie, c'est pour lui chercher des vengeurs.

« Ah! vous en méritez sans doute, lui dit l'Inca en l'embrassant. Je sens vos maux, je les partage. Si je ne puis les réparer, j'espère au moins les adoucir. Demeurez parmi nous, illustres malheureux, et que ma cour soit votre asile. Hélas, si j'en crois des présages qui commencent à s'avérer, le temps approche où j'aurai besoin de votre expérience et de votre courage. Ah! s'écrient les caciques, la vie est l'unique bien que le destin nous laisse : généreux prince, elle est à toi, et tu peux en être prodigue; sans toi le désespoir en eût déjà tranché le cours. »

CHAPITRE XI.

Tandis que la paix, la justice, l'humanité régnaient encore dans ces régions fortunées, sous les lois des fils du Soleil, la tyrannie des Castillans s'étendait comme un incendie : la ruine et la solitude en marquaient partout les progrès.

Le nord de l'Amérique était dévasté; le midi commençait à l'être. En vain ce pieux solitaire, cet ami courageux et tendre des malheureux Indiens, Barthélemi de Las-Casas, avait fait retentir le cri de la nature jusqu'au fond de l'âme des rois (1); une pitié stérile, une volonté faible de remédier à tant de maux, fut tout ce qu'il obtint. On fit des lois : ces lois, sans force, ne purent de si loin réprimer la licence; la cupidité secoua le frein qu'on voulait lui donner; et sous des rois qui condamnaient l'oppression et l'esclavage, l'Indien fut toujours esclave, l'Espagnol toujours oppresseur.

Barthélemi, s'humiliant devant l'éternelle sagesse, pleurait au

(1) Ferdinand et Charles-Quint.

bord de l'Ozama (1), dans une retraite profonde, l'impuissance de ses efforts.

Cependant l'isthme était en proie au plus inhumain des tyrans. Ce barbare était Davila. Sa cruauté l'avait rendu l'effroi des peuples des montagnes qui joignent les deux Amériques. A travers les rochers, les forêts et les précipices, ses soldats, ses chiens dévorans furent lancés contre les sauvages. Pour les détruire, il n'en coûta que la peine de les poursuivre, et celle de les égorger. Ainsi fut ouvert le passage de l'Océan du nord à la mer Pacifique.

Là, de nouveaux bords se découvrent; et l'ambition des conquêtes y voit un champ vaste à courir. Balboa (2), digne précurseur du sanguinaire Davila, a déjà voulu pénétrer dans ces régions du midi; et des flots de sang indien ont inondé les bords où il a tenté de descendre. Après lui, de nouveaux brigands ont risqué de plus longues courses; mais la constance ou la fortune leur a manqué dans ces travaux.

Il fallait que, pour la ruine de cette partie du Nouveau-Monde, la nature eût formé un homme d'une résolution, d'une intrépidité à l'épreuve de tous les maux; un homme endurci au travail, à la misère, à la souffrance; qui sût manquer de tout et se passer de tout, s'animer contre les périls, se roidir contre les obstacles, s'affermir encore sous les coups de la plus dure adversité. Cet homme étonnant fut Pizarre; et cette force d'âme, que rien ne put dompter, n'était pas sa seule vertu. Ennemi du luxe et du faste, simple et grand, noble et populaire, sévère quand il le fallait, indulgent lorsqu'il pouvait l'être, et modérant, par la douceur d'un commerce libre et facile, la rigueur de la discipline et le poids de l'autorité, prodigue de sa propre vie, attachant un grand prix à celle d'un soldat, libéral, généreux, sensible, il n'avait point pour lui cette cupidité qui déshonorait ses pareils: l'ambition de s'illustrer, la gloire d'avoir entrepris et fait une immense conquête, étaient plus dignes de son cœur. Il vit entasser à ses pieds des monceaux d'or dans des flots de sang; cet or ne l'éblouit jamais, il ne se plut qu'à le répandre. Sobre et frugal pendant sa vie, on le trouva pauvre à sa mort. Tel fut

(1) Rivière sur laquelle Barthélemi Colomb, frère de l'amiral, avait fait bâtir la ville de Saint-Domingue.

(2) Vasco Nugnès de Balboa. Il avait découvert la mer du Sud en 1513. Ce fut à lui qu'un Indien répondit *Béru*, *Pelu*, je m'appelle *Béru*, et j'habite le bord de *la rivière*: de là le nom de *Pérou*. Balboa était gendre de Davila. Celui-ci lui fit trancher la tête.

l'homme que la fortune avait tiré de l'état le plus vil (1), pour en faire le conquérant du plus riche empire du monde.

Connu, par sa bravoure, du vice-roi de l'isthme (2), il en obtint le droit d'aller chercher, par-delà l'équateur, des régions nouvelles et de nouveaux trésors. Un seul des vaisseaux qui restaient de la flotte de Balboa, lui suffit pour son entreprise. Il l'arme au port de Panama; et le bruit s'en répand bientôt jusqu'à l'île espagnole (3), à cette île fameuse par la conquête de Colomb, et dont on avait fait depuis le siége de la tyrannie.

Au nom de Pizarre, une fière jeunesse demande à s'aller joindre à lui. Leur chef, Alonzo de Molina, magnanime et vaillant jeune homme, mais d'un courage trop bouillant et d'un naturel trop sensible, avait gagné, par sa candeur, l'estime et l'amitié du vertueux Las-Casas. Il voulut, avant de partir, l'embrasser et lui dire adieu.

« Eh quoi! lui dit le solitaire, l'avarice des Castillans n'est donc pas encore assouvie; et vous allez chercher pour eux de nouveaux bords à ravager! — Le ciel m'est témoin, répondit Alonzo, que c'est la gloire qui me conduit. — La gloire! ah! reprit l'homme juste, en est-il pour des assassins? en est-il à tomber sur un troupeau timide d'hommes nus, faibles, désarmés, à les égorger sans péril, avec une cruauté lâche? Votre gloire est celle du vautour, lorsqu'il déchire la colombe. Non, mon ami, je vous le dis, la honte et la douleur dans l'âme, rien ne peut effacer l'opprobre dont se couvrent les Castillans. Ils trahissent leur Dieu, leur prince, leur patrie; et leur avarice insensée se trompe, en croyant s'assouvir. Hélas! s'ils avaient bien voulu ménager leur conquête, l'Inde serait heureuse, l'Espagne serait opulente; mais, par l'abus honteux qu'ils font de la victoire, ils auront épuisé l'Espagne et ruiné l'Inde sans fruit.

« Eh bien! voici, lui dit Alonzo, le moment de les éclairer. Je ne connais Pizarre que par sa renommée; mais on me l'a peint généreux. Il est digne peut-être, ô mon ami, d'entendre de votre bouche la voix de l'humanité. Pourquoi ne demandez-vous pas à le suivre dans sa conquête? Venez. Vos conseils, votre zèle vous rendront respectable et cher à mes compagnons comme à moi. »

Aux instances d'Alonzo, Barthélemi s'émeut; il sent réveiller dans son cœur son activité bienfaisante; et l'espoir d'être utile aux hommes ranime son ardeur. Mais la réflexion, la triste prévoyance,

(1) La première condition de Pizarre avait été la même que celle de Sixte-Quint.

(2) Dom Pèdre Arias Davila.

(3) Saint-Domingue.

se découragent de nouveau. « Molina, dit-il au jeune homme, vous connaissez mon cœur. Je ne verrai jamais patiemment faire du mal aux Indiens; je parlerais pour eux sans ménagement et sans crainte; et vous-même peut-être, exposé à la haine de ceux que j'aurais offensés, vous vous plaindriez de mon zèle. — Venez, lui dit Alonzo; et ne pensons qu'au bien que votre présence peut faire. Qui sait les crimes et les maux que vous épargnerez au monde? Et quel reproche ne vous feriez-vous pas de n'avoir eu qu'à vous montrer, pour sauver des millions d'hommes, et de ne l'avoir pas voulu? — C'en est assez, lui dit Las-Casas. Je ne vous laisserai pas croire que j'aie renoncé par faiblesse à l'espérance d'être utile à ces infortunés. Je vous suivrai. Fasse le ciel que Pizarre daigne m'entendre! »

Ils partent ensemble; et bientôt le vaisseau qui les a reçus, aborde au rivage de l'isthme. On y débarque à l'embouchure du fleuve des Lézards (1); et pour le remonter, on s'élance sur des canots. Chacun de ces canots, formé du creux d'un cèdre, porte vingt rameurs indiens, qu'un farouche Espagnol commande. Mais ces rameurs, animés par les cris d'une jeunesse impatiente, redoublent en vain leurs efforts; le fleuve leur oppose tant de rapidité, qu'ils ont peine à le vaincre, et ne vont contre le torrent qu'avec une extrême lenteur. Celui qui les commande, semble leur faire un crime de la violence des eaux. Leur corps, ruisselant de sueur, est meurtri de verges sanglantes. Hors d'haleine et presque aux abois, ils souffrent leurs maux sans se plaindre; seulement des larmes muettes tombent sur leur rame, et se mêlent avec les gouttes de sueur qu'on voit distiller de leur sein; et quelquefois ils lèvent sur celui qui les frappe un regard douloureux et tendre, qui semble implorer sa pitié.

Las-Casas, témoin de tant de barbarie, éprouve le tourment d'un père qui voit déchirer ses enfans. « Cessez, cruels, dit-il, cessez de tourmenter ces malheureux, qui se consument en efforts pour votre service. Voulez-vous les voir expirer? Ils sont hommes; ils sont vos frères; ils sont enfans du même Dieu que vous. » Alors s'adressant au plus jeune et au plus faible des rameurs: « Mon ami, lui dit-il, respirez un moment, je vais ramer à votre place. »

Les jeunes Espagnols, touchés de ce spectacle, s'empressèrent tous à l'envi de soulager les Indiens. Ceux-ci tendaient les mains à l'homme bienfaisant qui leur procurait ce relâche, le comblaient de bénédictions, et lui donnaient ce tendre nom de père qu'il avait si bien mérité!

Alors Molina, s'approchant de Las-Casas, lui dit tout bas, avec

(1) Aujourd'hui *la Chagre*, qui, des montagnes de l'isthme, descend dans la mer du Nord. Ses eaux font une lieue par heure.

un mouvement de joie : « Eh bien, mon père, vous repentez-vous à présent de nous avoir suivis ? » Barthélemi le regarda d'un œil où la tendre compassion et la tristesse étaient peintes, et ne lui répondit que par un profond soupir.

Il est un village, connu sous le nom de Crucès, où le fleuve cesse d'être navigable. Ce fut là qu'obligé de quitter les canots, on suivit, à travers les bois, une longue et pénible route. Mais toute pénible qu'elle est, la fatigue en est adoucie, quand, du haut des coteaux, le regard se promène sur des vallons que la nature se plaît à parer de ses mains; où la variété des arbres et des fruits, la multitude des oiseaux peints des couleurs les plus brillantes, forment un coup d'œil enchanteur. Hélas ! dans ces climats si beaux, tout ce qui respire est heureux; l'homme opprimé, souffrant et misérable, y gémit seul sous le joug de l'homme, et remplit de ses plaintes les antres solitaires qui le cachent à son tyran.

De montagne en montagne, on s'élève, on parvient jusqu'au sommet qui les domine, et d'où la vue, au loin, s'étend vers l'un et l'autre bord, sur l'immense abîme des eaux. De là se découvrent à la fois (1), d'un côté l'Océan du nord, de l'autre la mer Pacifique, dont la surface, dans le lointain, s'unit avec l'azur du ciel. « Compagnons, leur dit Molina, saluons cette mer, cette terre inconnue, où nous allons porter la gloire de nos armes. Si Magellan s'est rendu immortel, pour avoir seulement reconnu ces pays immenses, quelle sera la renommée de ceux qui les auront soumis (2) ? »

Il descend la montagne, et bientôt, approchant des murs où Davila commande, il lui fait annoncer cent jeunes Castillans qui viennent s'offrir à Pizarre, pour aller chercher avec lui la gloire et les dangers.

Le farouche tyran de l'isthme était plongé dans la douleur. Il venait de perdre son fils unique à la poursuite des sauvages. « Soyez les bienvenus, dit-il aux jeunes Castillans; et prenez part à la désolation d'un père, dont ces féroces Indiens ont dévoré le fils. Oui, les cruels l'ont dévoré, ce fils, mon unique espérance. Ah! tout leur sang peut-il jamais rassasier ma fureur ? Poursuivez, massacrez cette race impie et funeste. S'il en échappe un seul, je ne me croirai point vengé. »

Pizarre fit un accueil plus doux aux nouveaux compagnons que lui amenait la fortune. Il les reçut sur son vaisseau, avec cet air

(1) On préfère ici le témoignage de M. de La Condamine à celui de Lionnel Wafer, lequel assure que d'aucun endroit de l'isthme on ne découvre à la fois les deux mers.

(2) Le voyage de Magellan, en 1521 et 1522; l'entreprise de Pizarre en 1524.

plein de franchise et d'affabilité qui lui gagnait les cœurs ; et après les éloges qu'il devait à leur zèle, il leur présenta ses amis. « Voilà, dit-il, le généreux Almagre et le pieux Fernand de Luques (1), qui consacrent, à mon exemple, leur fortune à cette entreprise ; Almagre, assez connu par sa valeur, et Fernand par les dignités qu'il remplit dans le sacerdoce. Près de lui vous voyez Valverde, zélé ministre des autels : c'est lui qui sera parmi nous l'interprète du ciel, l'organe de la foi, l'apôtre de la vérité, chez ces nations idolâtres. Ce guerrier est Salcédo, noble et vaillant jeune homme: c'est à ses mains que l'étendard de la Castille est confié, et c'est lui qui nous conduira dans le chemin de la victoire. Vous voyez dans Ruïz un savant pilote, à qui cette mer est connue, et qui le premier a tenté d'en parcourir les écueils, sous l'intrépide Balboa. » Il leur nomma de même avec éloge Peralte, Ribéra, Séraluze, Aléon, Candie, Oristan, Salamon, et tous ceux qui l'accompagnaient.

Alonzo lui nomme à son tour les Castillans qu'il lui amène, tels que le jeune et beau Mendoce, l'audacieux Alvar, le bouillant et fougueux Pennate, et Valasquès plus froidement superbe, et le magnanime Moscose, et Moralès, qui le premier devait périr en abordant. Infortuné jeune homme, tu portais dans tes yeux le courage d'un immortel! Pizarre en connaît un grand nombre, ou par leur renommée, ou par celle de leurs aïeux. Il leur témoigne à tous combien il est sensible à l'honneur de les commander. Ses regards s'attachent enfin sur l'humble et pieux solitaire qu'il voit à côté d'Alonzo. « Est-ce encore là, demande-t-il, un messager de la foi, que son zèle engage à nous suivre? »

Au nom de Las-Casas, au nom de ce héros de la religion et de l'humanité, que l'Espagne avait honoré du nom de *Protecteur de l'Inde*, Pizarre est saisi de respect, et se prosternant devant lui, croit adorer la vertu même. « Est-ce vous, lui dit-il, vénérable et pieux mortel, est-ce vous qui venez bénir et encourager nos travaux? Quel présage pour moi de la faveur du ciel, et du succès de mon entreprise! »

« Vaillant et généreux Pizarre, lui répondit le solitaire, le seul témoignage assuré de la faveur du ciel est dans le cœur de l'homme juste. Méritez-la par vos vertus ; et n'enviez point aux méchans, des succès dont le ciel s'irrite. La gloire d'être humain, sensible, et bienfaisant, sera pure, et d'autant plus belle, que vous aurez peu de rivaux. »

(1) Augustin Zarate prétend qu'Almagre était fils naturel de Fernand de Luques. (*Découverte et conquête du Pérou*, *l.* 1.)

CHAPITRE XII.

Le vaisseau, pour mettre à la voile, attendait un vent favorable. On fit des vœux pour l'obtenir. Le plus auguste de nos mystères fut célébré sur la poupe par ce même Fernand de Luques, intéressé avec Almagre dans les risques de l'entreprise, et comme lui associé dans le partage du butin..... O superstition! Ce prêtre sacrilége, pour rendre les autels garans de ses vils intérêts, suspend le divin sacrifice, au moment de le consommer; et tenant dans ses mains la victime pure et céleste, il se tourne vers l'assistance. Sur son front chauve et sillonné de rides, l'austérité paraît empreinte; il soulève un sourcil épais, dont son œil morne est ombragé; et d'une voix semblable à celle qui, du creux des autels, prononçait les oracles: « Venez, Pizarre, et vous, Almagre, venez, *dit-il*, sceller du sang d'un Dieu notre illustre et sainte alliance. » Alors rompant l'hostie en trois (1), il s'en réserve une partie, et en donnant une à chacun de ses associés interdits et tremblans: « Ainsi, dit-il, soit partagée la dépouille des Indiens. Tel fut leur serment mutuel, tel fut le pacte de l'avarice. Barthélemi en fut épouvanté.

Le même jour on tint conseil; et là on entendit Pizarre exposer son plan, ses moyens, ses mesures et ses ressources. Fernand de Luques, chargé du soin de pourvoir aux besoins de la flotte, devait rester à Panama, tandis qu'Almagre voyagerait sans cesse du port de l'isthme aux bords où l'on allait descendre, et y menerait les secours: rien n'avait été négligé; et la prudence de Pizarre, en prévoyant tous les obstacles, semblait les avoir aplanis: tel fut l'éloge unanime qu'elle reçut dans le conseil.

Mais Las-Casas, qui, dans ce plan, voyait les Indiens vassaux des Castillans, ou plutôt leurs esclaves, destinés aux plus durs travaux, ne put renfermer sa douleur. Il demande à parler; on lui prête silence; et la tristesse dans les yeux: « J'entends, dit-il, qu'on se propose de distribuer les Indiens comme de vils troupeaux. On l'a fait dans les îles; les îles ne sont plus que d'effrayantes solitudes. Des millions d'infortunés ont péri sous le joug. Suivrez-vous ces exemples, et ferez-vous périr de même les peuples de ces bords? »

Chacun s'empressa de répondre qu'on les ménagerait. « Il n'en est qu'un moyen, continua le solitaire; c'est de ne laisser à per-

(1) Ce trait-là est historique. *Pigliarono l'hostia consacrata del santissimo sacramento, giorando di non romper mai la fede.* (Benzoni, l. 3.)

comme le pouvoir de les opprimer. Qu'ils soient sujets, mais sujets libres. Le même roi, la même loi, et, comme je l'espère, le même Dieu que nous ; mais jamais d'autre dépendance : voilà leur droit, que je réclame au nom de la nature, à la face du ciel. »

« Vertueux Las-Casas, lui répondit Pizarre, vos vœux et les miens sont d'accord. Faire adorer mon Dieu, faire obéir à mon roi, imposer à ces peuples un tribut modéré, établir entre eux et l'Espagne un commerce utile pour eux, autant qu'avantageux pour elle ; voilà ce que je me propose. Fasse le ciel que, sans user de contrainte et de violence, je puisse l'obtenir ! Je vous en suis garant, reprit vivement Las-Casas. Mais, Pizarre, promettez-moi que si ces peuples sont dociles, s'ils souscrivent à des lois justes, s'ils ne demandent qu'à s'instruire, ils seront libres comme nous ; que leurs jours, leurs biens, leur repos seront protégés par vos armes ; que l'honnêteté, la pudeur, la timide et faible innocence auront en vous un défenseur, un vengeur. — Je vous le promets. — Que vous ne souffrirez jamais qu'on les arrache à leur patrie, qu'on les condamne à des travaux, qu'on exige d'eux, par la crainte, la menace, et les châtimens, au-delà du tribut imposé par vous même. — Telle est ma résolution. — Eh bien, jurez-le donc au Dieu que vous avez reçu, et que tous vos amis le jurent. »

A ce discours, un bruit confus se répandit dans l'assemblée ; et Fernand de Luques prenant la parole : « Quoi, dit-il à Barthélemi, jurer à Dieu de ménager des barbares qui le blasphèment, qui brûlent devant les idoles un encens qui n'est dû qu'à lui ! Jurons plutôt de les exterminer, s'ils osent défendre leurs temples, et s'ils refusent d'adorer le Dieu que nous leur annonçons. L'Amérique nous appartient au même titre que Canaan appartenait aux Hébreux : le droit du glaive qu'ils avaient sur l'idolâtre Amalécite (1), nous l'avons sur des infidèles, plus aveuglés, plus abrutis dans leurs détestables erreurs. Ils se plaignent qu'on leur impose un trop rigoureux esclavage ; mais eux-mêmes, sont-ils plus doux, plus humains envers leurs captifs ? Sur des autels rougis de sang, ils leur déchirent les entrailles ; ils se partagent, par lambeaux, leurs membres encore palpitans ; ils les dévorent, les barbares ; ils en sont les vivans tombeaux. Et c'est pour cette race impie qu'on parle avec tant de chaleur ! Si les châtimens les effrayent, qu'ils cessent de nous dérober cet or stérile dans leurs mains, et qui nous a déjà coûté tant de périls et de fatigues. Quoi ! n'avez-vous franchi les mers, n'avez-vous bravé les tempêtes, et cherché ce malheureux monde à travers tant d'écueils, que pour abandonner l'unique fruit

(1) Cette comparaison a été faite par le missionnaire Gumilla, et par bien d'autres fanatiques.

de vos travaux, vous en retourner les mains vides, et ne rapporter en Espagne que la honte et la pauvreté? L'or est un don de la nature; inutile à ces peuples, il nous est nécessaire : c'est donc à nous qu'il appartient ; et leur malice, opiniâtre à le cacher, à l'enfouir, les rendrait seule assez coupables pour justifier nos rigueurs. Quant à leur esclavage, il est la pénitence des crimes dont les a souillés un culte impie et sanguinaire. Ce ne sont pas les creux des mines, où ils sont enfermés vivans, que l'on doit redouter pour eux; ils méritent d'autres ténèbres que celles de ces noirs cachots ; et pourvu qu'ils y meurent résignés et contrits, il béniront un jour les mains qui les auront chargés de chaînes. »

Ainsi parla Fernand de Luques. Las-Casas qui, d'un œil immobile d'horreur, le regardait et l'écoutait, lui répondit : « Prêtre d'un Dieu de paix, vos lèvres, où ce Dieu reposait tout à l'heure, ont-elles proféré ce que je viens d'entendre? Est-ce du haut du bois arrosé de son sang, où, s'immolant pour tous les hommes, sa bouche expirante implorait la grâce de ses ennemis, est-ce du haut de cette croix qu'il vous a dicté ce langage? Vous, chrétien, vous parlez d'exterminer un peuple qui ne vous a fait aucun mal! S'il vous en avait fait, votre religion vous dirait encore de l'aimer. Vous vous comparez aux Hébreux, et ce peuple aux Amalécites! Laissez, laissez là ces exemples, dont on n'a que trop abusé. Si Dieu, dans ses conseils, a jamais dérogé aux saintes lois de la nature, il a parlé, il a donné un décret formel, authentique, dans toute la solennité que sa volonté doit avoir, pour forcer l'homme à lui obéir plutôt qu'à la voix de son cœur; et ce décret n'a pu s'étendre au-delà des termes précis où lui-même il l'a renfermé : l'ordre accompli, la loi qu'il avait suspendue, a repris son cours éternel. Dieu parlait aux Israélites; mais Dieu ne vous a point parlé. Tenez-vous-en donc à la loi qu'il a donnée à tous les hommes : *Aimez-moi, aimez vos semblables :* voilà sa loi, Fernand. Sont-ce là vos tortures, et vos chaînes, et vos bûchers?

» Les Indiens, sans doute, ont exercé entre eux des cruautés bien condamnables; mais, fussent-ils plus inhumains, est-ce à vous de les imiter? Leur malheur, hélas! est de croire à des dieux sanguinaires. Si, au lieu du tigre, ils voyaient sur leurs autels l'agneau sans tache, ils seraient doux comme l'agneau. Et qui de nous peut dire, qu'élevé dès l'enfance dans le sein des mêmes erreurs, l'exemple de ses pères, les lois de son pays n'auraient pas tenu sa raison captive sous le même joug? Plaignez donc, sans les condamner, ces esclaves de l'habitude, ces victimes du préjugé. Cependant dites-moi s'ils sont partout les mêmes, et quel mal avaient fait les peuples de l'Espagnole et de Cuba? Rien de plus doux, de plus tranquille, de plus innocent que ces

peuples. Toute leur vie était une paisible enfance ; ils n'avaient pas même des flèches pour blesser les oiseaux de l'air. Les en-t-on plus épargnés ? C'est là que j'ai vu des brigands, sans motifs, sans remords, massacrer les enfans, égorger les vieillards, se saisir des femmes enceintes, leur déchirer les flancs, en arracher le fruit.... O religion sainte, voilà donc tes ministres ! O Dieu de la nature, voilà donc tes vengeurs ! Enfermer un peuple vivant dans les rochers où germe l'or, l'y faire périr de misère, de fatigue, et d'épuisement, pour accumuler vos richesses, et pour engendrer sur la terre tous les vices, enfans du luxe, de l'orgueil, de l'oisiveté ; ô Fernand, c'est la pénitence que vous imposez à ces peuples ! Ecartez ce masque hypocrite, qui vous gêne sans nous tromper. Vous servez un Dieu ; mais ce Dieu, c'est l'impitoyable avarice. C'est elle qui, par votre bouche, outrage ici l'humanité, et veut rendre le ciel complice des fureurs qu'elle inspire, et des maux qu'elle fait. »

Fernand, qui, pendant ce discours, n'avait cessé de frémir et de rouler sur l'assemblée des yeux étincelans, se levait pour répondre. Pizarre le retint ; mais Valverde parla, et prit le ton paisible d'un sage conciliateur. Cet homme, le plus noir, le plus dissimulé que l'Espagne eût produit, pour le malheur du Nouveau-Monde, portait dans son cœur tous les vices ; mais il les couvait sourdement ; et le masque de l'hypocrisie, qu'il ne quittait jamais, en imposait à tous les yeux.

« Barthélemi, dit-il, ne consultons ici que les intérêts de Dieu même : car l'homme n'est rien devant lui. Ces peuples sont ses ennemis, et ses ennemis éternels, s'ils meurent dans l'idolâtrie ; vous ne le désavouerez pas. Comment donc celui qui demain sera l'objet de sa colère, peut-il être aujourd'hui l'objet de mon amour ? Qu'ils se fassent chrétiens ; la charité nous lie. Mais jusque-là Dieu les exclut du nombre de ses enfans. C'est à ce titre d'ennemis des gentils et des infidèles, et de conquérans pour la foi, que ce monde nous appartient. Le souverain pontife en a fait le partage, et l'a fait du plein pouvoir de celui de qui tout dépend (1) ; mais quelles que soient les richesses que profanent les Indiens, quelque abus même qu'ils en fassent, le droit d'en dépouiller les temples et les autels de leurs idoles, pour en faire un plus digne usage, n'est pas ce qui doit nous toucher. Oublions ces fragiles biens ; ne pensons qu'au salut des âmes. Il s'agit de gagner, ou de laisser périr celles de tous ces malheureux. Voulez-vous les abandonner,

(1) Les termes de la bulle : *De nostrâ merâ liberalitate, et ex certâ scientiâ, ac de apostolicæ potestatis plenitudine..... Autoritate omnipotentis Dei, nobis in beato Petro concessâ..... donamus, concedimus et assignamus.*

ou les retirer de l'abîme ? Pour les sauver, à Dieu ne plaise que je veuille que l'on préfère les moyens les plus violens. Dans les îles peut-être on a été trop loin ; on n'a pas assez modéré la première ferveur du zèle ; et s'il est un moyen plus doux de captiver les Indiens, qu'un esclavage salutaire, comme vous je demande qu'on daigne l'essayer. Mais si l'on se voit obligé de faire à des esprits rebelles une heureuse nécessité de subir le joug de la foi, vaut-il mieux les abandonner, que d'employer à les réduire une utile et sainte rigueur ? C'est ce que je ne puis penser. Attendons que les circonstances nous éclairent et nous décident, sans renoncer au droit divin de commander et de contraindre, mais avec la ferme assurance de ne jamais en abuser. Voilà, je crois, ce que le zèle, d'accord avec l'humanité, conseille à des héros chrétiens. »

L'assemblée était satisfaite du parti modéré que proposait Valverde. Mais Las-Casas ne vit en lui qu'un fourbe adroit et dangereux. « De toutes les superstitions, dit-il, la plus funeste au monde est celle qui fait voir à l'homme, dans ceux qui n'ont pas sa croyance, autant d'ennemis de son Dieu : car elle étouffe dans les cœurs tout sentiment d'humanité ; et Valverde a raison : comment peut-on aimer l'éternel objet des vengeances et de la haine de son Dieu ? De là ce barbare mépris qu'on a conçu pour les sauvages, et souvent cette joie atroce qu'on ressent à les opprimer. Ah ! loin de nous cette pensée, que Dieu, tant que l'homme respire, puisse le haïr un moment. Ces Indiens sont comme vous l'ouvrage de ses mains ; il aime son ouvrage, il les a faits pour être heureux. Toujours le même, il veut encore ce qu'il voulut en les créant ; et infini dans sa puissance comme dans sa bonté, il a mille moyens qui nous sont inconnus, d'attirer à lui ses enfans.

» Le lien fraternel n'est donc jamais rompu : la charité, l'égalité, le droit naturel et sacré de la liberté, tout subsiste ; et d'accord avec la nature, la foi, d'un bout du monde à l'autre, ne présente aux yeux du chrétien que des frères et des amis. Mais, dites-vous, si l'esclavage est le seul moyen d'engager, de retenir les Indiens sous le joug de la foi !... Juste ciel ! l'esclavage, la honte et le scandale de la religion, est le seul moyen de l'étendre ! Ah ! c'est lui qui la déshonore, qui la rend odieuse, et qui la détruirait, si l'enfer pouvait la détruire. Il fut cruel chez tous les peuples ; il est atroce parmi nous. Vous le savez, vous avez vu le fils arraché à son père, la femme à son époux, la mère à ses enfans ; vous avez vu jeter dans le fond d'un vaisseau des troupeaux d'hommes enchaînés, y croupir entassés, consumés par la faim ; vous avez vu ceux qui sortaient de cet exécrable tombeau, pâles,

battus de faiblesse, aussitôt condamnés aux travaux les plus accablans. Et c'est là, dit-on, le moyen de gagner les esprits! En a-t-on tenté d'autres? a-t-on daigné les éclairer? a-t-on pris soin de les instruire? veut-on même qu'ils soient instruits? On veut qu'ils vivent et qu'ils meurent comme des animaux stupides. Pour les persuader il eût fallu vivre avec eux, souffrir leur indocilité, l'apprivoiser par la douceur, l'attirer par la confiance, et la vaincre par les bienfaits. C'est l'exemple qui prouve; et le plus digne apôtre de la religion, c'est la vertu. Soyez bons, soyez justes; vous serez écoutés. Je connais bien ce Nouveau-Monde! Interrogez ceux dont le zèle portait le flambeau de la foi dans ces régions désolées, où l'on a commis tant de maux. Demandez-leur quel doux empire a sur l'âme des Indiens la raison, l'équité, la vertu bienfaisante, la consolante vérité. Demandez-leur s'il fut jamais de peuple moins jaloux de ses opinions, plus empressé d'ouvrir les yeux à la lumière, plus facile à persuader? Mais au moment qu'on leur prêchait un Dieu clément et débonnaire, ils voyaient arriver des ravisseurs perfides et d'infâmes déprédateurs, qui, au nom de ce même Dieu, les dépouillaient, les enchaînaient, leur faisaient souffrir mille outrages. Pouvaient-ils ne pas accuser de fourberie et d'imposture ceux qui leur annonçaient la douceur de sa loi? Ce que je dis là, je l'ai vu, je l'ai vu : ce n'est pas devant moi qu'il faut calomnier ces peuples.

« Mais fussent-ils opiniâtres et obstinés dans leurs erreurs, est-ce pour vous une raison de les réduire au rang des bêtes? On espère adoucir pour eux les rigueurs de la servitude! On l'a promis cent fois; a-t-on pu s'y résoudre? J'ai vu Ferdinand s'attendrir; j'ai vu Ximenès s'indigner; j'ai vu Charles frémir des inhumanités dont je leur faisais la peinture. Ils y ont voulu remédier; et, avec toute leur puissance, ils l'ont voulu en vain. Quand le vautour de la tyrannie s'est saisi de sa proie, il faut qu'il la dévore, et rien ne peut l'en détacher. Non, mes amis, point de milieu : il faut renoncer au nom d'hommes, abjurer le nom de chrétiens, ou nous interdire à jamais le droit de faire des esclaves. Cet avilissement honteux, où le plus fort tient le plus faible, est outrageant pour la nature, révoltant pour l'humanité, mais abominable surtout aux yeux de la religion. *Mon frère, tu es mon esclave*, est une absurdité dans la bouche d'un homme, un parjure et un blasphême dans la bouche d'un chrétien.

» Et de quel titre s'autorise la fureur d'opprimer? *Conquérans pour la foi!* La foi ne nous demande que des cœurs librement soumis. Qu'a-t-elle de commun avec notre avarice, nos rapines, nos brigandages? Le Dieu que nous servons est-il affamé d'or? *Un pontife a partagé l'Inde!* Mais l'Inde est-elle à lui? mais

avait-il lui-même le droit qu'on s'arroge en son nom ? Il a pu confier ce monde à qui prendrait soin de l'instruire, mais non pas le livrer en proie à qui voudrait le ravager. Le titre de sa concession est fait pour un peuple d'apôtres, non pour un peuple de brigands.

» L'Inde n'est donc à vous que par droit de conquête ; et le droit de conquête, tyrannique en lui-même, ne peut être légitimé que par le bonheur des vaincus. Oui, Pizarre, c'est la clémence, la bonté qui le justifient; et l'usage de la victoire va vous donner la renommée, ou d'un brigand par vos fureurs, ou d'un héros par vos bienfaits. Ah ! croyez-moi, n'attendez pas le moment de l'ivresse et de l'emportement, pour mettre un frein à la victoire. Ce jour est, pour vous, consacré à des résolutions saintes. Tous ces guerriers, disposés comme vous à écouter la voix de la nature, suivront votre exemple à l'envi. Ils sont jeunes, sensibles, et la corruption ne les a point gagnés encore : j'en ai fait l'épreuve récente ; je crois même les voir touchés des malheurs que je vous ai peints. Je vous conjure, au nom de la religion, au nom de la patrie et de l'humanité, de faire avec eux le serment d'épargner les peuples soumis, de respecter leurs biens, leur liberté, leur vie. C'est un lien sacré dont vous aurez besoin peut-être, pour vous épargner de grands crimes ; c'est du moins un gage de paix, qu'au nom des Indiens, leur ami, dirai-je leur père, vous demande à genoux, et les larmes aux yeux. » A ces mots il se prosterna.

« Et moi, dit Fernand, je m'oppose à cet acte déshonorant. Tant de précaution marque pour nous trop peu d'estime. L'homme fidèle à son devoir se répond assez de lui-même, et n'a pas besoin qu'on le gêne par les entraves du serment. »

« Pour garantir vos intérêts, reprit modestement Las-Casas, le serment le plus redoutable vient d'être exigé par vous-même ; et pour le salut de ces peuples, le serment vous paraît inutile et injurieux ! »

Fernand se sentit confondu, et n'en devint que plus atroce. Il se répandit en injures contre le protecteur de l'Inde, l'accusa de trahir son roi, sa patrie, et son Dieu lui-même, lui donna les noms odieux de délateur, de partisan du crime et de l'impiété. Pizarre, à qui cet homme violent et pervers était trop nécessaire encore, vit le moment qu'il le perdait. Il commença par l'apaiser, et puis, s'adressant à Las-Casas, lui dit d'un air respectueux, que son zèle méritait bien la gloire qu'il lui avait acquise ; que ses conseils et ses maximes lui seraient à jamais présens ; qu'il les suivrait autant qu'il lui serait possible ; mais qu'il croyait que sa parole était un gage suffisant.

Le solitaire consterné se retire avec Alonzo. « Vous voyez, lit-il, mon ami, qu'ici mon zèle est inutile. Je vous l'avais bien lit. Cette épreuve m'éclaire; n'en demandez pas davantage. Je crois connaître assez Pizarre; il serait juste et modéré, si chacun consentait à l'être : mais il veut réussir; et son ambition fera céder aux circonstances sa droiture et son équité. Je ne vous propose point de renoncer à le suivre; ce serait affaiblir le nombre et le parti des gens de bien. Mais moi, dont la présence est déjà importune, et serait bientôt odieuse, je n'ai plus désormais qu'à regagner ma solitude. Adieu. Si vous voyez tourner cette conquête en brigandage, prenez conseil de votre cœur, il vous conduira toujours bien.

Alonzo, déjà mécontent de tout ce qui s'était passé, fut surtout indigné de voir qu'on se délivrait de Las-Casas; et lui-même il l'aurait suivi, si son honneur, trop engagé, ne l'avait retenu. « Mon ami, lui dit-il, je reste; je vous obéis à mon tour; mais j'observerai la conduite et les intentions de Pizarre; j'éprouverai dans peu s'il tient ce qu'il vous a promis; et si j'ai le malheur d'être avec des brigands, soyez bien assuré que je n'y serai pas long-temps. »

CHAPITRE XIII.

Barthélemi fut remmené jusqu'au fleuve des Lézards. Il monte une barque indienne, et la rapidité du fleuve l'éloigne bientôt de Crucès. Libre et seul avec ses sauvages, il leur parlait, il jouissait de leurs caresses naïves, il tâchait de les consoler.

L'un d'eux lui dit : « Notre bon père, tu nous aimes et tu nous plains. Nous savons tout ce que tu as fait pour soulager notre misère. Veux-tu porter la joie chez nos amis de la montagne? Ils savent que nous t'avons vu : Capana, le chef de nos frères, donnerait dix ans de sa vie pour te posséder un moment. Viens le voir. Le sentier qui mène à sa retraite est rude, étroit, entrecoupé de torrens et de précipices; mais, sur des tissus de liane, nous te porterons tour à tour. »

A ces mots, deux ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de Las-Casas; et tant de courses d'un monde à l'autre, tant de peines et de travaux qu'il avait essuyés pour eux, tout fut récompensé.

Quoi, sur l'isthme! quoi, près d'ici, des Indiens libres encore! Ah! du moins sont-ils bien cachés, demanda-t-il, et Davila ne peut-il pas les découvrir? » Leur asile est sûr, lui dirent les sau-

vages ; nous seuls en connaissons la route ; et le silence est sur nos lèvres. Nous savons nous taire et mourir.

Las-Casas consent à les suivre. On laisse le canot dans une anse du fleuve ; et à travers d'épais buissons on s'enfonce dans ces déserts.

Comme ils passaient un défilé entre deux hautes montagnes, un cri fit retentir les bois. Les Indiens pâlirent, leurs cheveux se dressèrent. C'était le cri du tigre ; ils l'avaient reconnu. Immobiles et en silence, ils écoutèrent ; le même cri se fait entendre de plus près. Alors, jugeant que le péril approche, et que le tigre vient sur eux, ils se rassemblent, ils se pressent autour de Las-Casas. « Laisse-nous t'entourer, lui disent-ils, et ne crains rien, ne crains rien ; il n'en prendra qu'un, et ce ne sera pas toi. » En effet, l'animal féroce, pour franchir le vallon, ne fait que trois élans, et, saisissant un Indien, l'emporte dans les bois, sans ralentir sa course (1). Le pieux solitaire lève les mains au ciel, en poussant un cri lamentable, et tombe oppressé de douleur. Bientôt, reprenant ses esprits, et se retrouvant au milieu de ses Indiens qui le rappellent à la vie : « Ah ! mes amis, qu'ai-je vu? leur dit-il. Allons, mon père, prends courage, lui répondent ces malheureux ; ce n'est rien. — Ce n'est rien, grand Dieu ! — Non, ce n'est rien que les tigres, en comparaison des Espagnols. — O race impie et féroce, quelle honte pour vous ! s'écria Las-Casas : vous réduisez les Indiens à ne pas se plaindre des tigres ! »

Enfin, de rochers en abîmes, ils approchent de la vallée. Elle était entourée d'un cercle de montagnes couvertes d'épaisses forêts, et qui, de tous côtés, ne présentaient aux yeux qu'une masse énorme et profonde, sans laisser soupçonner le vide que leur enceinte renfermait.

A travers l'épaisseur des bois, on s'avance, on gravit, on franchit enfin les montagnes. Tout à coup, aux yeux de Las-Casas, se découvre un riche vallon, dont la fertilité l'enchante. Au centre de la plaine s'élevait un hameau, et au milieu du hameau la cabane du cacique. Barthélemi, à cette vue, se sent ému de joie et de pitié. « Pauvre peuple, s'écria-t-il avec attendrissement, fasse le ciel que ton asile soit à jamais impénétrable ! »

A l'approche des Indiens, leurs compagnons accourent, impatiens d'apprendre ce qu'ils leur viennent annoncer. « Nous vous amenons notre père, disent ceux-ci avec transport. Le voilà,

(1) On lit dans l'histoire générale des voyageurs, que dans la province de Vénézuéla les tigres sont si terribles, qu'il n'est pas rare de les voir entrer dans les cases des Indiens, saisir un homme, et l'emporter dans leur gueule aussi facilement qu'un chat emporte une souris.

c'est lui, c'est Las-Casas. » A ce nom, rien ne peut exprimer l'allégresse de ce peuple reconnaissant. Leurs bras se disputent la gloire de l'enlever, de le porter en triomphe jusqu'au village, où le cacique a déjà su l'arrivée de Las-Casas.

Il s'avance au-devant de lui, et lui tendant les bras : « Viens, lui dit-il, mon père, viens consoler tes enfans de tous les maux qu'on leur a faits : en te voyant, ils les oublient. » Las-Casas jouissait du bonheur le plus doux que puisse goûter sur la terre un cœur vertueux et sensible. « O mes amis, leur disait-il en les embrassant tour à tour, si vous m'aimez si tendrement, moi qui ne vous ai fait aucun bien, quel n'eût pas été votre amour pour un peuple qui eût mis sa gloire à vous donner des arts utiles, de sages lois, de bonnes mœurs, et un culte agréable au Dieu de l'univers! Ah! mon père, dit le cacique, nous aurions adoré ce peuple généreux. Laissons les regrets inutiles. Le seul homme, entre ces barbares, qui ait été juste et bienfaisant, nous le possédons. Je ne veux t'occuper que de notre joie. »

Il le mena dans sa cabane ; et quelle fut la surprise de Barthélemi, en y voyant sur un autel une statue de bois de cèdre, où ses traits étaient ébauchés ! Le cacique lui dit : « Regarde. C'est toi, mon père, oui, c'est toi-même. Un de nos Indiens qui t'avait vu, et qui t'avait toujours présent, m'a fait ta ressemblance. Elle nous suit partout ; c'est elle que nous invoquons dans toutes nos entreprises ; et depuis que nous la possédons, tout nous a réussi. »

Las-Casas, qui d'abord n'avait pu se défendre d'un mouvement de reconnaissance, se reprocha ce sentiment ; et parlant au cacique d'un air doux et sévère : « Renversez, dit-il, cette image ; un simple mortel n'est pas digne de votre vénération. » A ces mots, il allait saisir la statue, pour la briser. Le cacique la défendit, comme il eût défendu ses enfans et sa femme. « Ah! lui dit-il, laisse-nous cette chère ombre de toi-même. Quand tu ne seras plus, elle rappellera à nos enfans, à nos neveux, le seul ami que nous ayons eu parmi nos cruels oppresseurs. »

Tout le peuple s'assemble autour de la cabane, et demande à voir Las-Casas. Il se montre, et l'air retentit de ce cri d'allégresse : « Le voilà l'homme juste, l'homme bienfaisant, le voilà. Il nous aime, il nous plaint, il vient voir ses amis. Qu'il reste avec nous, l'homme juste : nos cœurs et nos biens sont à lui. »

« O Dieu de la nature ! s'écria Las-Casas, se pourrait-il que des cœurs si vrais, si doux, si simples, si sensibles, ne fussent pas innocens devant toi ! »

Cependant de jeunes chasseurs se sont répandus dans la plaine, les uns perçant les oiseaux de l'air de leurs flèches inévitables, les

autres forçant à la course les chevreuils, moins agiles qu'eux. La proie arrive en affluence ; et le festin est préparé.

Assis à côté du cacique et au milieu de sa famille, Las-Casas s'instruit de leurs lois, de leurs mœurs, et de leur police. La nature est leur guide et leur législateur. S'aimer, s'aider mutuellement, éviter de se nuire ; honorer leurs parens, obéir à leur roi ; s'attacher à une compagne qui les soulage dans leurs travaux, et qui leur donne des enfans, sans que le soupçon même de l'infidélité trouble cette union paisible ; cultiver en commun leurs champs, et s'en distribuer les fruits : telle était leur société.

Eh bien ! dit Las-Casas, c'est la loi de mon Dieu, qu'il a gravée dans vos âmes : vous le servez sans le connaître ; et c'est sa voix qui vous conduit.

« Ton Dieu ! il est notre ennemi, dit le cacique ; il est le Dieu des Espagnols. — Le Dieu des Espagnols n'est point votre ennemi : il est le Dieu de la nature entière ; et nous sommes tous ses enfans. Ah ! s'il est vrai, dit le cacique, nous cherchons un Dieu qui nous aime ; celui de Las-Casas doit être juste et bon, et nous voulons bien l'adorer. Hâte-toi, fais-le-nous connaître. » Alors, se livrant à son zèle, Las-Casas leur fit de son Dieu une peinture si sublime et si touchante, que le cacique, se levant avec transport, s'écria : « Dieu de Las-Casas, reçois nos vœux ! » Et tout son peuple répéta ces mots après lui.

Dans ce moment, le cacique regardant le solitaire, crut voir sur son visage un éclat tout divin : car la piété l'animait ; il était rayonnant de joie. « Ecoute, lui dit-il ; ton Dieu ne se fait-il jamais voir aux hommes ? Ils l'ont vu, répondit Las-Casas ; il a même daigné habiter parmi eux. — Sous quels traits ? — Sous les traits d'un homme. — Achève. N'es-tu pas toi-même ce Dieu qui vient nous consoler ? — Moi ! — Si tu l'es, cesse de nous cacher ce que tant de vertu annonce. Parle. Nous allons t'adorer. »

Barthélemi se confondit dans une humilité profonde, et rejeta loin cette erreur. Mais avant d'exposer des vérités sublimes à l'incrédulité de ces faibles esprits, il voulut savoir quel était leur culte. « Hélas ! dit le cacique, nous adorions le tigre, comme le plus terrible de tous les animaux. Mais que ton Dieu n'en soit point jaloux. C'était le culte de la crainte, et non pas celui de l'amour. Allons, allons, dit Las-Casas, renverser cette horrible idole. » Et les Indiens, animés du zèle qu'il leur inspirait, couraient au temple sur ses pas.

CHAPITRE XIV.

D'une grotte profonde, voisine de ce temple, Barthélemi crut entendre sortir des gémissemens. « Qu'est-ce ? demanda-t-il. Passons, dit le cacique. Epargne à tes amis la honte de te montrer des malheureux. » Sans vouloir insister, Barthélemi s'avance jusqu'à ce temple abominable, où l'on voit le dieu tigre sur un autel rougi de sang. « Quel est le sang, demanda-t-il encore, qu'on a versé sur cet autel? Celui des animaux, répondit le cacique, et quelquefois..... — Achève. — Celui des Espagnols. — Des Espagnols! — Lorsqu'ils pénètrent jusqu'au centre de ces forêts, il faut bien les tuer ou les prendre vivans. Et que faire de ces captifs, avant que de les immoler? S'il s'en échappait un seul, notre asile serait connu, et notre perte inévitable. Tu viens d'entendre la plainte d'un malheureux jeune homme qui nous fait compassion. Je ne puis me résoudre à le faire mourir. Cependant il faut bien qu'il meure; car, s'il nous échappait, il irait nous trahir. »

Las-Casas demande à le voir; et après avoir fait briser l'autel et l'idole du tigre, il retourne vers la prison où le jeune homme est enfermé.

Le captif, en voyant entrer ce religieux vénérable, ne douta point que ce ne fût encore un nouveau martyr de la foi, qu'on allait immoler. « O mon père, venez, dit-il, m'encourager par votre exemple; venez apprendre à un jeune homme à se détacher de la vie, à mourir courageusement. »

Mais dès qu'il s'aperçut que le solitaire était libre; qu'il commandait aux Indiens de s'éloigner, et que ceux-ci lui obéissaient: « Ah! reprit-il, que vois-je, et quel est cet empire que vous exercez parmi eux? Êtes-vous un ange du ciel descendu pour ma délivrance? Parlez. Dites-moi qui vous êtes. Je sens revenir l'espérance dans ce cœur qu'elle abandonnait. »

« Je suis Espagnol comme vous, lui dit le solitaire; mais, n'ayant jamais trempé dans les crimes de ma patrie, je suis libre et chéri parmi les Indiens. Hélas! et moi, lui dit Gonsalve (c'était le nom du jeune homme), qu'ai-je fait que je n'aie dû faire, et dont j'aie pu me dispenser? Je suis le fils de Davila, du gouverneur de l'isthme : il m'avait envoyé à la poursuite des sauvages. Mes compagnons et moi, à travers les forêts, nous avons pénétré dans ce vallon; les Indiens nous ont enveloppés, nous ont accablés sous le nombre; les plus heureux des miens ont péri

dans le combat, le reste a été pris, et sur l'autel du tigre je les ai vus tous immolés. Moi seul ils m'épargnent encore : soit que ma jeunesse ait touché ces inhumains, et que mes larmes leur inspirent quelque pitié ; soit que leur cruauté m'ait voulu réserver pour un nouveau sacrifice ; ils me laissent languir dans ce triste abandon, et dans l'attente de la mort, plus cruelle que la mort même. Hélas ! pardonnez à mon âge un excès de faiblesse, dont je rougis en l'avouant. La vie m'est chère ; il m'est affreux de la quitter à son aurore. Elle devait avoir tant de charmes pour moi ! il m'eût été si doux de revoir ma patrie ! Et quand je pense que ces beaux jours, ces jours délicieux *que j'y* devais passer, sont évanouis pour jamais, je tombe dans le désespoir. Si du moins j'étais mort au milieu des combats, et par les mains d'un ennemi digne d'honorer mon courage ! Mais ici, sur les autels d'un peuple stupide et féroce, me sentir tout vivant déchirer les entrailles, et voir, aux pieds du tigre, allumer mon bûcher ! Cette destinée est affreuse. Ah ! s'il se peut, délivrez-moi de ces mains inhumaines ; rendez-moi à mon père. Il n'a que moi, je suis son unique espérance ; ces barbares l'en ont privé. »

« Mon ami, lui dit Las-Casas, que vous êtes loin encore d'être changé par le malheur ! Vous, fils de Davila, vous appelez barbares ces peuples, dont lui-même il fait, depuis dix ans, le massacre le plus horrible ! Hélas ! combien de pères, privés par ses fureurs de leur seule et douce espérance, se sont vus égorgés eux-mêmes, en implorant à ses genoux la grâce de leurs enfans ! Il a versé plus de flots de sang que vous n'en avez de gouttes dans les veines ; et le peuple enfermé dans ces forêts profondes, n'est que le malheureux débris de ceux qu'il a exterminés. Vous voyez qu'il poursuit encore ce qui lui en est échappé. Ils sont perdus, s'il les découvre ; et lui rendre son fils, vous l'avouerez vous-même, ce serait risquer qu'un secret, d'où leur salut dépend, ne lui fût révélé. Ah ! gardez-vous, lui dit Gonsalve, de leur apprendre qui je suis. Moi ! dit Las-Casas, les tromper ! leur cacher le péril de votre délivrance ! Non ; ce serait leur tendre un piége. Si je parle pour vous, je dirai qui vous êtes ; on saura ce que je demande, ce qu'on risque à me l'accorder. Ou mon silence, ou ma franchise ; c'est à vous de choisir. — Choisir ! De tous côtés je ne vois que la mort. Je m'abandonne à vous. — Reprenez donc courage. Mais tirez de l'état où vous êtes réduit, cette utile et grande leçon, que le droit de la force est un droit odieux ; que si les Indiens l'exerçaient à leur tour, et se permettaient la vengeance, il n'est point de supplice auquel ne dût s'attendre le fils du cruel Davila ; que l'état naturel de l'homme est la faiblesse ; qu'à votre

ge, il n'en est point qui ne fût timide et tremblant; que l'or-
il, dans un être si voisin du malheur, est le comble de la dé-
nce ; et qu'exposé lui-même chaque jour à devenir un objet de
ié, il est aussi insensé que méchant, lorsqu'il ose être impi-
yable. »

Las-Casas, de retour auprès de Capana : « Cacique, lui dit-il,
es-tu pas soulagé, comme d'un joug triste et pénible, de ne
ns adorer un être malfaisant, et de servir un Dieu clément et
ste? Il est vrai, lui dit le cacique, que nos cœurs, flétris par la
ainte, semblent ranimés par l'amour. — Oui, mon ami, l'homme
st fait pour aimer. La haine, la vengeance, toutes les passions
uelles sont pour lui un état de gêne, d'angoisse et d'avilisse-
nent. Il se sent élever, il sent qu'il se rapproche de l'être excel-
nt qui l'a fait, à mesure qu'il est plus doux, plus magnanime.
Étouffer son ressentiment et triompher de sa colère, opposer les
ienfaits à l'injure qu'on a reçue, en accabler son ennemi; c'est
n plaisir vraiment divin. Je le conçois, dit le cacique. — Non,
n ne peux le concevoir avant de l'avoir éprouvé. Mais il ne tient
u'à toi de jouir pleinement de ce plaisir pur et céleste. Fais venir
ce jeune captif qui tremble et gémit dans tes chaînes, et dis-lui,
en le délivrant : Fils du désolateur de l'isthme, fils du meurtrier
de nos pères, de nos femmes, de nos enfans, fils de Davila, je
pardonne à ton âge et à ta faiblesse. Vis, apprends d'un sauvage
à imiter ton Dieu. Le fils de Davila ! s'écria le cacique ; quoi !
c'est lui que je tiens captif ! » A ces mots, ses yeux irrités s'en-
flammèrent comme la foudre. « Oui, c'est le fils de Davila, reprit
le solitaire avec un air tranquille, c'est lui que tu peux déchirer,
dévorer même si tu veux. Mais écoute-moi. A peine ta vengeance
sera-t-elle assouvie, tu seras triste, et tu diras : Le voilà égorgé ;
et son sang répandu ne rend la vie à aucun des miens : ma fureur
est donc inutile ; j'ai fait périr le faible, peut-être l'innocent; et je
suis coupable sans fruit..... Sa vie est dans tes mains ; choisis de
renoncer à mon Dieu ou à ta vengeance ; et reprends le culte du
tigre, si tu veux t'abreuver de sang. »

« J'adore le Dieu de Las-Casas, dit le cacique. Mais toi-même,
crois-tu qu'il me commande de laisser impunis tous les maux
qu'un barbare nous fait depuis dix ans? — Oui, la loi de mon
Dieu te prescrit le pardon et l'amour de tes ennemis. — L'amour!
— Ne sont-ils pas ses enfans comme toi? ne les aime-t-il pas lui-
même? Et peux-tu adorer le père, sans aimer les enfans? Plains-
les d'être coupables, et souhaite qu'ils cessent d'être méchans;
mais ne sois pas méchant comme eux, et mérite, par ta clémence,
que ton Dieu en use envers toi. »

« Tu me confonds ; mais tu me touches, dit le cacique. Allons,

qu'exiges-tu de moi? Qu'au fils du cruel Davila je pardonne comme à mon frère? J'y consens. Qu'on l'amène ici. Je briserai sa chaîne, et je l'embrasserai. Mais qu'en ferai-je, après lui avoir permis de vivre? S'il s'échappe, il divulguera le secret de notre asile; et tu auras perdu tes amis. — J'ai cette crainte comme toi, lui répondit le solitaire; et je ne veux, quant à présent, qu'adoucir sa captivité. »

Gonsalve attendait avec impatience le retour de Las-Casas. « Eh bien, lui dit-il en tremblant, qu'avez-vous obtenu? — Qu'on vous laisse la vie. — Ah! mon père! Et la liberté, l'ai-je perdue pour jamais? — Je vous ai dit que le salut de ces malheureux Indiens tient au secret de leur asile. — Je le sais; mais répondez-leur qu'il ne sera jamais trahi par moi. Comment répondrais-je de vous? dit le solitaire. A votre âge on ne répond pas de soi-même. C'est à vous de gagner l'estime du cacique, et d'obtenir, avec le temps, qu'il daigne se fier à vous. Et lui avez-vous dit qui je suis? demanda Gonsalve. — Oui, sans doute. — Je suis perdu. — Non, vous ne l'êtes pas. Je vais vous mener devant lui. »

« Jeune homme, lui dit le cacique en le voyant, adores-tu le Dieu qu'adore Las-Casas? Oui, répond Davila. — Crois-tu que nous soyons enfans de ce Dieu, comme toi? — Je le crois. — Nous sommes donc frères? Pourquoi venir tremper tes mains dans notre sang? — J'obéissais. — A qui? — Vous le savez assez. — Oui, je sais que tu es né du plus méchant des hommes, et du plus cruel envers nous. Mais Las-Casas me dit que son Dieu et le mien m'ordonne de te pardonner. Je te pardonne. Viens, embrasse ton ami. » Le jeune homme, à ces mots, tombe aux pieds du cacique. « Que fais-tu? lui dit le sauvage; ne sommes-nous pas frères? N'es-tu pas mon égal? » Il dit, et lui tendant la main, il le délivra de ses chaînes. Barthélemi, témoin de ce spectacle, avait le cœur saisi de joie et d'attendrissement. « Davila, dit-il au jeune homme, voilà, voilà de vrais chrétiens! »

CHAPITRE XV.

Gonsalve fut, dès ce moment, parmi les Indiens, comme dans sa patrie, et comme au sein de sa famille. On le gardait, mais sans contrainte; et la seule liberté qu'il n'eût pas, était celle de s'échapper. Las-Casas le voyait sans cesse. Il eût voulu lui faire aimer la vie heureuse et simple de ce peuple sauvage; mais le jeune homme ne l'écoutait qu'en poussant de profonds soupirs.

Me voilà, disait-il, instruit par le malheur, par vos leçons, par ir exemple; qu'ils daignent se fier à moi, et me mettre en état détromper mon père, de le fléchir, de lui apprendre à les nnaître, à les aimer. Ils m'ont déjà laissé la vie; je leur devrai liberté. Ces bienfaits toucheront un père. Il cédera aux larmes son fils. »

A cet âge on ne sait pas feindre avec tant d'art et de noirceur, Las-Casas ne doutait pas que Gonsalve ne fût sincère; mais il le nnaissait trop faible, pour oser compter sur sa foi. « Vous êtes ns doute à présent bien déterminé, lui dit-il, à ne pas trahir ce on peuple; mais je prévois tout l'ascendant d'un père; et je ne pondrai jamais qu'il ne vienne à bout de surprendre ou d'arraher votre secret. Ce que je vous dis là, je l'ai dit de même au acique. C'est lui que le péril regarde, c'est à lui de se connlter. »

« Je laisse, dit-il à Capana, ton captif dans l'affliction. Il souire ardemment pour la liberté. Je t'ai fait voir tout le danger de renvoyer à son père; mais je ne dois pas te dissimuler l'avanage de ce bienfait. Il peut arriver que son père vous découvre; t alors vous auriez pour appui ce jeune homme, à qui ta clémence aurait fait un devoir sacré de ne t'abandonner jamais. L'amour paternel a des droits sur les tyrans les plus farouches. C'est le dernier endroit sensible par où leur âme s'endurcit. Après cela, décide-toi sur le parti que tu dois prendre : j'ignore comme toi quel serait le plus sage, et tu sais aussi-bien que moi quel serait le plus généreux.

» Pour moi, dépourvu des moyens de célébrer ici nos augustes mystères, d'y établir le sacerdoce, et d'y perpétuer le culte des autels, je vais vous chercher des pasteurs, et peut-être vous assurer un repos plus tranquille. Adieu. Je demande au ciel, et j'espère de vous revoir avant de descendre au tombeau. »

La désolation du jeune Davila fut extrême, quand il apprit que Las-Casas l'abandonnait. Il alla se jeter aux pieds du cacique. « Ah! lui dit-il, pourquoi te défier d'un malheureux qui te doit tout? La nature m'a fait un cœur sensible comme à toi; mais eût-elle mis à la place le cœur du tigre que tu adorais, tes vertus l'auraient attendri. Tu m'as appelé ton ami, tu m'as embrassé comme un frère; va, je ne l'oublierai jamais : je ne suis ingrat ni perfide. Il y va de ta vie et du salut de tes amis, que ton asile soit inconnu; il le sera par mon silence. J'en atteste mon Dieu, ce Dieu qui est devenu le tien. »

Oui, je te crois sensible et bon, dit le cacique; mais tu es faible; et l'homme faible est toujours à la veille d'être méchant. Comment braverais-tu l'autorité d'un père? tu n'a pas su braver la

mort. La mort m'a causé de l'effroi, je l'avoue, dit le jeune homme en se levant avec fierté; mais si, pour éviter la mort, tu m'avais proposé un crime, tu aurais vu lequel des deux m'aurait le plus épouvanté. Puisque je n'ai pas ton estime, je ne te demande plus rien. Je renonce à la liberté; je te dispense même de me laisser la vie. » A ces mots, il se retira.

Le cacique, qui le suivait des yeux, et qui le voyait abattu de tristesse, sentit lui-même, comme un poids dont son cœur était oppressé, la dureté de son refus. Il fit appeler Las-Casas. « Emmène avec toi ce jeune homme, lui dit-il : sa douleur me pèse et me fatigue; la présence d'un malheureux est insupportable pour moi. As-tu bien réfléchi? lui dit le solitaire. — Oui, je sais qu'un mot de sa bouche nous perd, mon peuple et moi, nous livre à nos tyrans; mais la pitié l'emporte sur la crainte : je ne veux plus le voir souffrir. »

Si l'on a vu des enfans vertueux aux funérailles de leur père, d'un père tendre et bien aimé, c'est l'image de la douleur des Indiens, au départ de Las-Casas. Le cacique et son peuple, le visage abattu, les yeux baissés et pleins de larmes, l'accompagnèrent en silence jusqu'au bord de la forêt. Là, il fallut se séparer.

Témoin de leurs tristes adieux, Gonsalve renfermait sa joie. Le cacique, ôtant son collier, le jeta au cou du jeune homme, l'embrassa, et lui dit : « Sois toujours notre ami; et si jamais tu étais pressé par nos tyrans de leur découvrir où nous sommes, regarde ce collier, souviens-toi de Las-Casas, et demande à ton cœur si tu dois nous trahir. »

Les deux Espagnols, sur la foi de leurs guides, s'en allant à travers les bois, se retraçaient les mœurs et le naturel des sauvages. Vint un moment où Las-Casas, regardant le jeune Davila : « Vous voyez, lui dit-il, si, comme on le prétend, ils sont indignes du nom d'hommes, et s'il est malaisé d'en faire des chrétiens. L'homme n'est indocile que pour ce qui répugne au sentiment de la bonté. Il ne se refuse jamais aux vérités qui le consolent, qui le soulagent dans ses peines, et qui lui font chérir ces deux présens du ciel, la vie et la société. Que ces vérités passent sa faible intelligence, pourvu qu'elles touchent son cœur, il en sera persuadé; il croit tout ce qu'il aime à croire. Toute la nature à ses yeux est un mystère assurément; eh bien, voit-on qu'en jouissant de ses bienfaits il lui reproche l'obscurité de ses moyens? Il en sera de même de la religion; plus elle fera d'heureux, moins elle trouvera d'incrédules. »

« Mais, reprit Gonsalve, peut-on dissimuler ce qu'elle a d'affligeant, ce qu'elle a d'effrayant pour l'homme? Elle n'a rien

ne d'attrayant, d'encourageant pour la vertu, de consolant pour l'innocence, lui répondit le solitaire; et je n'en veux pas davantage pour la faire adorer partout. De bonnes lois gênent le vice, épouvantent le crime, affligent les méchans; et l'on aime de bonnes lois, parce qu'il dépend de chacun d'en recueillir les fruits et d'être heureux par elles. On aimera de même une religion qui, comme ces lois salutaires, est favorable aux gens de bien, rigoureuse aux méchans, et indulgente aux faibles. Mais en la professant dans cette pureté, on ne peut opprimer personne; on ne s'abreuve point de sang; on est obligé d'être humain, juste, patient, secourable, et surtout désintéressé; de joindre l'exemple au précepte, d'instruire par ses bonnes œuvres, et de prouver par ses vertus. L'orgueil et la cupidité ne peuvent se forcer à ces ménagemens; le droit du glaive est plus commode; et avec d'odieux prétextes, dont les passions s'autorisent, on se permet la violence, la rapine, et le brigandage jusqu'aux excès les plus crians... » Le solitaire, à ces mots, s'aperçut que le fils de Davila baissait les yeux, et que la rougeur de la honte se répandait sur son visage. Pardonne, lui dit-il, jeune homme. Je t'afflige. C'est le ciel qui te l'a donné, ce père rigoureux. Tout injuste qu'il est, ne cesse jamais de l'aimer, de le respecter, de le plaindre. Seulement ne l'imite pas. »

On arrive à Crucès. Les Indiens s'éloignent; Barthélemi et Gonsalve, au moment de se séparer, s'embrassent tendrement. « Adieu. Tu vas revoir ton père, dit le solitaire au jeune homme; souviens-toi du cacique, daigne penser à moi. Je n'entendrai point tes paroles; mais Dieu sera présent, et ton cœur lui a juré d'être fidèle aux Indiens. »

Gonsalve retourne à Panama; et Las-Casas descend le fleuve jusqu'à la côte orientale, où un navire le reçoit, et va le porter au rivage que baigne l'Ozama, en épanchant son onde dans le sein du vaste Océan.

CHAPITRE XVI.

Dom Pèdre Davila pleurait l'héritier de son nom avec les larmes de l'orgueil, de la rage et du désespoir. En le voyant, il se livra à tous les transports de la joie. « Le ciel, lui dit-il, ô mon fils, le ciel te rend aux vœux d'un père Mais tous ces braves Castillans qui t'accompagnaient, que sont-ils devenus? Ils sont morts, répondit Gonsalve. Les Indiens poursuivis nous ont enfin résisté; et nous avons succombé sous le nombre. Ils me tenaient

captif; ils ont su qui j'étais; et leur chef m'a laissé la vie, et m'a rendu la liberté. O mon père! si vous m'aimez, qu'un procédé si généreux vous touche et vous désarme... » Le tyran ne l'écoutait pas. Interdit, indigné de voir qu'après le vaste et long carnage qu'il avait fait des Indiens, ils se défendissent encore, il ne cherchait que le moyen d'achever leur ruine sans être sensible au bienfait qui seul aurait dû le toucher. « Oui, dit-il, je reconnaîtrai ce qu'ont fait pour toi les sauvages. Dis-moi où tu les as laissés, et où s'est passé le combat. »

Il serait mal aisé de retrouver mes traces dans ces déserts, lui répondit Gonsalve, et je me suis laissé conduire, sans savoir moi-même où j'allais, d'où je venais..... »

« J'entends, reprit le père en observant son trouble: ils t'ont fait promettre sans doute de ne pas m'indiquer leur marche et leur retraite; et tu te crois lié par tes sermens? »

« Si j'avais promis, je tiendrais parole, dit le jeune homme: et je leur dois assez pour ne pas les trahir. »

Des nœuds plus sacrés vous engagent à votre Dieu, à votre roi, à votre patrie, à moi-même, insista le tyran. Vous avez vu tomber sous les coups des sauvages la moitié des miens; voulez-vous qu'ils en exterminent le reste? En vous laissant la vie, ont-ils brisé leurs arcs? ont-ils promis de ne plus tremper leurs traits dans ce venin mortel qu'ils ont inventé, les perfides? Obéissez à votre père, et demain soyez prêt à nous servir de guide; car je veux marcher sur leurs pas. »

Gonsalve, réduit au choix, ou de trahir les sauvages, ou de tromper son père, ou de refuser d'obéir, prit le parti de la franchise, et déclara que de sa vie il ne contribuerait au mal qu'on ferait à ses bienfaiteurs. Davila devint furieux; mais son fils, avec modestie, soutint sa résolution; et le reproche et la menace n'ayant pu l'ébranler, on eut recours à l'artifice.

Fernand de Luques fut choisi pour ce ministère odieux. Il alla trouver le jeune homme. « Davila, lui dit-il d'un ton affectueux et d'un air pénétré, vous ferez mourir votre père. Il vous aime; j'ai vu couler pour vous ses larmes paternelles; et vous ne lui êtes rendu que pour l'accabler de douleur. Ah! répondit le jeune homme, qu'il me demande ma vie, et non pas une trahison. Si c'était une trahison, serait-ce moi, dit le perfide, qui vous presserait d'obéir? Le sort des Indiens me touche autant que vous. Mais, en irritant votre père, vous les perdez; et c'est sur eux que sa colère tombera. Il est mortellement blessé de votre résistance. Mon fils me méprise et me hait, dit-il: plus attaché à ce peuple barbare qu'à son prince, qu'à moi, et qu'à son Dieu lui-même, il ne connaît plus qu'un devoir, celui de la rébellion;

il n'ose se fier à ma reconnaissance, et il me croit moins généreux qu'un misérable Indien. Non, Davila, ce n'était pas ainsi qu'il fallait servir les sauvages. Touché de leur humanité, et plus sensible encore à votre confiance, je sais que votre père se fût laissé fléchir. Mais si, par eux, il a perdu l'estime et l'amour de son fils, peut-il leur pardonner jamais? »

« Non, il n'a rien perdu de ses droits sur mon cœur, reprit Gonsalve; mon respect, mon amour pour lui sont les mêmes. Qu'il daigne ne me demander rien que d'innocent et de juste, il est bien sûr d'être obéi. Mais que veut-il de moi? et pourquoi s'obstiner à me rendre ingrat et perfide? S'il veut poursuivre encore ce peuple malheureux, ce n'est pas à moi d'éclairer ses recherches impitoyables; et s'il consent à l'épargner, il n'a pas besoin de savoir en quels lieux il respire en paix. Pour prix du salut de son fils, les sauvages ne lui demandent que de vivre éloignés de lui et inconnus, s'il est possible. L'oubli sera pour eux le plus grand de tous les bienfaits. »

« Vous ne pensez donc pas, lui dit Fernand, que répandus dans les forêts, on ne peut les instruire; qu'ils vivent sans culte et sans lois? Ils sont chrétiens, dit le jeune homme. Qu'on leur laisse adorer, dans leur simplicité, un Dieu qu'ils servent mieux que nous. Ils sont chrétiens! Ah! s'il est vrai, reprit le fourbe, doutez-vous qu'on n'use envers eux d'indulgence et de ménagement? Reposez-vous sur moi du soin du salut de nos frères. Je les protégerai, je les porterai dans mon sein. — Eh bien! protégez-les, en obtenant qu'on les oublie. Ils ne demandent rien de plus. »

« Ah! Gonsalve, vous voulez donc être chargé d'un parricide! Ils sortiront de leurs forêts, ils nous dresseront des embûches; votre père, que sa valeur expose, y tombera: ce sera vous qui l'aurez livré en leurs mains. La flèche empoisonnée qui percera son cœur, ce sera vous qui l'aurez lancée. »

A ces mots, Gonsalve frémit. Mais, se rappelant Las-Casas: « M'aurait-il conseillé un crime? dit-il en lui-même. Ah! je sens que la nature est d'accord avec lui. Cessez de me tenter, reprit-il, en parlant au fourbe. La voix intime de mon cœur s'élève contre vos reproches, et me parle plus haut que vous. »

Fernand interdit et confus de l'inutilité de son odieuse entremise, dit à Davila que son fils était tombé dans l'endurcissement; qu'il fallait qu'on l'eût perverti; et que tant d'obstination était au-dessus de son âge.

Dès ce moment Gonsalve, odieux à son père, pleurait nuit et jour son malheur.

« Va-t-en, fils indigne de moi, lui dit ce père inexorable,

après une nouvelle épreuve, va-t-en; fuis loin de moi. Je ne veux plus souffrir tes outrages, ni ta présence. Malheur à ceux qui de mon fils, d'un fils obéissant, respectueux, fidèle, ont fait un rebelle obstiné. »

« Ah! mon père, dit le jeune homme en tombant à ses pieds, tout baigné de ses larmes, est-il possible que le refus d'être ingrat, perfide, et parjure, m'attire un si dur traitement? Qu'exigez-vous de moi? Quelle haine obstinée portez-vous à ces malheureux? Ah! si vous aviez vu leur roi briser ma chaîne, m'embrasser, m'appeler son ami, son frère, me demander avec douceur quel mal ils nous ont fait, et pourquoi l'on oublie qu'ils sont des hommes comme nous; vous-même, oui, vous-*même*, mon père, vous me feriez un crime de l'infidélité dont vous me faites une loi. Il m'est affreux de vous déplaire; mais il me serait, je l'avoue, plus affreux de vous obéir. Ne me réduisez point à ces extrémités. Ayez pitié d'un fils que votre haine accable, et qui, même en vous irritant, se croit digne de votre amour.—*Non*, je n'ai plus de fils et tu n'as plus de père. Délivre-moi d'un traître que je ne puis souffrir. »

Gonsalve, abattu, consterné, sortit du palais de son père, et lui fit demander quel lieu il lui marquait pour son exil. « Les forêts, les cavernes qui recèlent sans doute les lâches qu'il m'a préférés, » répondit le père inflexible.

Le jeune homme reprit le chemin de Crucès; et en s'en allant, à travers le vaste silence des bois, il pleurait; mais il se disait à lui-même : « Je désobéis à mon père, je l'afflige et l'irrite au point qu'il m'éloigne à jamais de lui, et je ne sens dans ma douleur aucune atteinte de remords; au lieu qu'en lui obéissant et en poursuivant les sauvages, mon cœur en était dévoré. Il est donc des devoirs plus saints que la soumission aux volontés d'un père! Notre première qualité, sans doute, est celle d'homme; notre premier devoir est d'être humain. »

L'abandon où il était réduit, la douleur où il était plongé, l'imprudence et la bonne foi de son âge, ne lui permirent pas de voir le piége qu'on lui avait tendu. Les sauvages, qui dans ce lieu même l'avaient vu avec Las-Casas, ne se défiaient pas de lui : il leur avoua son malheur, sans en dissimuler la cause. Eh bien! lui dirent-ils, pourquoi, si tu ne veux que vivre en paix et sans reproche, ne pas retourner au vallon? Une cabane, une douce compagne, notre amitié, ton innocence seront tes biens. Suis-nous : le cacique aura soin de te faire oublier l'injustice d'un mauvais père. » Il suivit ce conseil funeste. Mais lorsqu'il eut percé l'obscurité des bois, et qu'en revoyant le vallon, son cœur soulagé commençait à sentir renaître la joie, quels furent son

étonnement et sa douleur, de se voir tout à coup entouré d'Espagnols qui lui ordonnaient, au nom du vice-roi son père, de retourner avec eux à Crucès. A la vue des Espagnols, deux Indiens, qu'il avait pris pour guides, se sauvèrent dans le vallon, et y répandirent l'alarme. Dès ce moment plus de sûreté pour le cacique et pour son peuple; leur asile était découvert.

Le malheureux jeune homme, ramené à Crucès, prenait la terre et le ciel à témoin de son innocence. Il apprit qu'un navire allait faire voile pour l'Isle Espagnole. Il fit demander à son père qu'il lui fût permis d'y passer, pour lui épargner, disait-il, le spectacle de sa douleur. Le père y consentit, soit pour se délivrer d'un témoin dont la vue l'accuserait sans cesse, soit pour lui laisser exhaler dans cet exil volontaire l'amertume de ses regrets. Ah! dit Gonsalve en quittant ce rivage, je ne reverrai plus mon père. Il m'a surpris; il m'a rendu parjure et traître aux yeux de mes amis. Non, je ne le reverrai plus. »

Il arrive à l'Isle Espagnole; il demande où est Las-Casas, il va se jeter dans son sein, et lui dit son malheur, qu'il appelle son crime, avec tous les regrets d'un cœur coupable et consterné.

Mon ami, lui dit Las-Casas après l'avoir entendu, vous avez fait une imprudence; mais votre cœur est innocent. Ce doit être un supplice affreux pour un fils honnête et sensible, de voir les maux que fait son père; vous n'en serez plus le témoin. Désormais rendu à vous-même, c'est en Espagne qu'il faut aller vous offrir à votre patrie, et, si elle a besoin de votre sang, le verser pour elle sans crime contre de justes ennemis. Sollicitez votre départ; et attendez ici que le roi y consente. »

Gonsalve, après avoir épanché sa douleur au sein du pieux solitaire, sentit son courage renaître, et il resta auprès de son ami, en attendant que le monarque lui eût permis de quitter ces bords.

CHAPITRE XVII.

Cependant Pizarre avait mis à la voile; et déjà loin du rivage de l'isthme, il s'avançait vers l'équateur. A travers les écueils d'une mer inconnue encore, sa course était pénible et lente; la disette le menaçait; et il fallut bientôt risquer l'abord de ces côtes sauvages (1); mais il trouva partout des hommes aguerris. Dès qu'un village est attaqué, ses voisins accourent en foule, et se présentent au combat. Le feu des armes les disperse; mais leur

(1) On a donné à cette plage le nom de *Pueblo quemado*, peuple brûlé.

courage les rassemble. On en fait tous les jours un nouveau carnage ; et tous les jours ces malheureux, dans l'espérance de venger leurs amis, reviennent périr avec eux. Le fer des Espagnols s'émousse, leurs bras se lassent d'égorger.

Un vieux cacique, autrefois renommé par sa valeur et sa prudence, mais alors accablé par les travaux et les années, était couché au fond d'un antre, et n'attendait plus que la mort. Les cris de rage, de douleur et d'effroi retentirent jusqu'à lui. Il vit revenir ses deux fils couverts de sang et de poussière, et qui, s'arrachant les cheveux, lui dirent : « C'en est fait, mon père, c'en est fait ; nous sommes perdus. Eh quoi ! dit le vieillard en soulevant sa tête, sont-ils en si grand nombre, ou sont-ils immortels ? Est-ce la race de ces géans (1) qui, du temps de nos pères, étaient descendus sur ces bords ? Non, lui répond l'un de ses fils ; ils sont en petit nombre, et semblables à nous, à la réserve d'un poil épais qui leur couvre à demi la face : mais sans doute ce sont des dieux ; car les éclairs les environnent ; le tonnerre part de leurs mains : nos amis écrasés nous ont couverts de leur sang ; en voilà les marques fumantes. »

« Je veux demain les voir de près : portez-moi, dit le vieux cacique, sur cette roche escarpée, d'où j'observerai le combat. »

Les Indiens, dès le point du jour, se rassemblèrent dans la plaine. Les Castillans les attendaient. Pizarre en parcourait les rangs avec un air grave et tranquille ; sous lui commandait Aléon, plus superbe et plus menaçant ; Molina était à la tête des jeunes Espagnols qu'il avait amenés. Ses yeux étaient baissés, son visage était abattu, non de crainte, mais de pitié : on croyait entendre l'humanité gémir au fond du cœur de ce jeune homme.

Un cri formé de mille cris fut le signal des Indiens ; et à l'instant une nuée de flèches obscurcit l'air sur la tête des Castillans ; mais de ces flèches égarées presque aucune, en tombant, ne porta son atteinte. Pizarre se laisse approcher, et fait sur eux un feu terrible, dont tous les coups sont meurtriers : ceux du canon font des vides affreux dans la masse profonde des bataillons sauvages. Trois fois elle en est ébranlée ; mais la présence du vieux cacique soutient le courage des siens. Ils s'affermissent, ils s'avancent, et se déployant sur les ailes, ils vont envelopper le petit nombre des Castillans. Pizarre fond sur eux avec son escadron rapide ; et ces flots épais d'Indiens sont entr'ouverts et dissipés. Leur fuite ne présente plus que le pitoyable spectacle d'un massacre d'hommes épars, qui, désarmés et supplians, tendent la gorge au coup mortel. Les bois et les montagnes servirent de refuge à tout ce qui put s'échapper.

(1) Voyez Garcil., liv. 9, chap. 9.

Le vieillard, du haut du rocher, contemple ce désastre d'un œil pensif et morne. Il a vu le plus jeune de ses fils brisé comme un roseau par la foudre des Castillans. Son cœur paternel en a été meurtri ; mais l'impression de ce malheur domestique est effacée par le sentiment plus profond de la calamité publique. Il fait rassembler autour de lui ses Indiens, et il leur dit : « Enfans du tigre et du lion, il faut avouer que ces brigands nous surpassent dans l'art de nuire. Ce feu meurtrier, ces tonnerres, ces animaux rapides qui combattent sous l'homme, tout cela est prodigieux. Mais revenez de l'étonnement que vous causent ces nouveautés. L'avantage du lieu et du nombre est à vous ; profitez-en. Qui vous presse d'aller vous jeter en foule au-devant de vos ennemis ? Pourquoi leur disputer la plaine ? Est-elle couverte de moissons ? Ne voyez-vous pas la famine, avec ses dents aiguës et ses ongles tranchans, qui se traîne vers eux ? Elle va les saisir, sucer tout le sang de leurs veines, et les laisser étendus sur le sable, exténués et défaillans. Tenez-vous en défense, mais dans l'étroit vallon qui serpente entre ces collines. Là, s'ils viennent vous attaquer, nous verrons quel usage ils feront de ces foudres et de ces animaux qui combattent pour eux.

Le sage conseil du vieillard fut exécuté la nuit même ; et quand le jour vint éclairer ces bords, les Espagnols, épouvantés du silence et de la solitude qui régnaient au loin dans la plaine, n'y trouvèrent plus d'ennemis que la faim, le plus cruel de tous.

Pizarre à peine eut découvert la trace des Indiens, il résolut de les poursuivre. Les Indiens s'y attendaient. Dans tous les détours du vallon, le vieillard les avait postés par intervalle et en petit nombre. « Vous êtes assurés, dit-il, d'échapper à vos ennemis ; et les fatiguer, c'est les vaincre. Protégés contre leurs tonnerres par les angles de ces collines, vous les attendrez au détour. Là, je vous demande, non pas de tenir ferme devant eux, mais de lancer de près votre première flèche, et de fuir jusqu'au poste qui vous succédera, et qui les attend au détour. Je me tiendrai au dernier défilé ; et vous vous rallierez à moi. » Tel fut l'ordre qu'il établit.

Dès que la tête des Castillans se montre au premier détroit du vallon, il part une volée de flèches ; et l'arc à peine est détendu, les Indiens sont dissipés. On les poursuit ; et on rencontre une nouvelle troupe qui se dissipe encore, après avoir lancé ses traits.

Pizarre, frémissant de voir que l'ennemi et la victoire lui échappent à chaque instant, part avec la rapidité de l'éclair, et commande à son escadron de le suivre. Le vieillard avait tout prévu. Les Indiens, dès qu'ils entendent la terre retentir sous les pas des chevaux, gagnent les deux bords du vallon ; et l'escadron,

après une course inutile, est assailli de traits lancés comme par d'invisibles mains.

Les Castillans s'irritent de voir couler leur sang, moins furieux encore de leurs blessures que de celles de leurs coursiers. Celui de Pizarre, à travers sa crinière épaisse et flottante, a senti le coup pénétrer. Impatient du trait qui lui est resté dans la plaie, il agite ses crins sanglans; il se dresse, il écume, il bondit de douleur. Pizarre, en arrachant le trait, est renversé sur la poussière. Mais, d'un cri menaçant, dont les forêts retentissent, il étonne et rend immobile le coursier tremblant à sa voix. En se relevant, il commande à la moitié des siens de mettre pied à terre, de gravir, l'épée à la main, sur la pente des deux collines, et d'en chasser les Indiens. On lui obéit, on les attaque; et soudain ils sont dispersés.

On les poursuivait; et Pizarre recommandait surtout qu'on en prît un vivant, pour savoir de lui en quel lieu on trouverait des subsistances; car ces peuples avaient caché leurs moissons, leur unique bien.

Ceux des jeunes sauvages qui portaient le vieillard, après une assez longue course, hors d'haleine, accablés par ce pesant fardeau, virent bientôt qu'ils allaient être pris. Le vieillard leur dit: « Laissez-moi. Sans me sauver, vous vous perdriez vous-mêmes. Laissez-moi. Je n'ai plus que quelques jours à vivre. Ce n'est pas la peine de priver vos enfans de leurs pères, et vos femmes de leurs époux. Si mon fils demande pourquoi vous m'avez abandonné, répondez-lui que je l'ai voulu. »

« Tu as raison, lui dirent-ils. Tu fus toujours le plus sage des hommes. » A ces mots, l'ayant déposé au pied d'un arbre, ils l'embrassèrent en pleurant, et se sauvèrent dans les bois.

Les Espagnols arrivent; le vieillard les regarde sans étonnement ni frayeur. Ils lui demandent où est la retraite des Indiens? Il montre les bois. Ils lui demandent où est le toit qu'il habite? Il montre le ciel. Ils lui proposent de le porter dans sa demeure; et d'un coup d'œil fier et moqueur, il fait signe que c'est la terre.

Pour l'obliger à rompre ce silence obstiné, d'abord ils employèrent les caresses perfides; il n'en fut point ému. Ils eurent recours aux menaces; il n'en fut point épouvanté. Leur impatience à la fin se change en fureur. Ils dressent aux yeux du vieillard tout l'appareil de son supplice. Il y jette un œil de mépris. « Les insensés, disait-il avec un sourire amer et dédaigneux, ils pensent rendre la mort effrayante pour la vieillesse! Ils prétendent imaginer un plus grand mal que de vieillir! » Les Castillans, outrés de ses insultes, l'attachèrent à un poteau, et allumèrent à l'entour un feu lent, pour le consumer.

Le vieillard, dès qu'il sent les atteintes du feu, s'arme d'un courage invincible : son visage, où se peint la fierté d'une âme libre, devient auguste et radieux ; et il commence son chânt de mort.

« Quand je vins au monde, dit-il, la douleur se saisit de moi ; et je pleurais, car j'étais enfant. J'avais beau voir que tout souffrait, que tout mourait autour de moi, j'aurais voulu, moi seul, ne pas souffrir ; j'aurais voulu ne pas mourir ; et comme un enfant que j'étais je me livrais à l'impatience. Je devins homme ; et la douleur me dit : Luttons ensemble. Si tu es le plus fort, je céderai ; mais si tu te laisses abattre, je te déchirerai, je planerai sur toi, et je battrai des ailes, comme le vautour sur sa proie. S'il est ainsi, dis-je à mon tour, il faut lutter ensemble ; et nous nous prîmes corps à corps. Il y a soixante ans que ce combat dure, et je suis debout, et je n'ai pas versé une larme. J'ai vu mes amis tomber sous vos coups, et dans mon cœur j'ai étouffé la plainte. J'ai vu mon fils écrasé à mes yeux, et mes yeux paternels ne se sont point mouillés. Que me veut encore la douleur ? Ne sait-elle pas qui je suis? La voilà qui, pour m'ébranler, rassemble enfin toutes ses forces ; et moi, je l'insulte, et je ris de lui voir hâter mon trépas, qui me délivre à jamais d'elle. Viendra-t-elle encore agiter ma cendre ? La cendre des morts est impalpable à la douleur. Et vous, lâches, vous, qu'elle emploie à m'éprouver, vous vivrez ; vous serez sa proie à votre tour. Vous venez pour nous dépouiller ; vous vous arracherez nos misérables dépouilles. Vos mains, trempées dans le sang indien, se laveront dans votre sang ; et vos ossemens et les nôtres, confusément épars dans nos champs désolés, feront la paix, reposeront ensemble, et mêleront leur poussière, comme des ossemens amis. En attendant, brûlez, déchirez, tourmentez ce corps, que je vous abandonne ; dévorez ce que la vieillesse n'en a pas consumé. Voyez-vous ces oiseaux voraces qui planent sur nos têtes ? Vous leur dérobez un repas ; mais vous leur engraissez une autre proie. Ils vous laissent encore aujourd'hui vous repaître ; mais demain ce sera leur tour. »

Ainsi chantait le vieillard ; et plus la douleur redoublait, plus il redoublait ses insultes. Un Espagnol (c'était Moralès) ne put soutenir plus long-temps les invectives du sauvage. Il saisit l'arc qu'on lui avait laissé, le tendit, et perça le vieillard d'une flèche. L'Indien, qui se sentit mortellement blessé, regarda Moralès d'un œil fier et tranquille : « Ah ! jeune homme, dit-il, jeune homme, tu perds, par ton impatience, une belle occasion d'apprendre à souffrir ! » Il expira ; et les Espagnols consternés passèrent la nuit dans les bois, sans pouvoir retrouver leur route. Ce ne fut qu'au lever du jour et au bruit du signal que fit donner Pizarre, qu'ils se

rallièrent à lui ; mais on s'aperçut que la vengeance du ciel avait choisi sa victime. Moralès, perdu dans les bois, ne reparut jamais.

CHAPITRE XVIII.

Pizarre, au milieu de ses compagnons découragés, marquait encore de la constance, et cachait, sous un front serein, les noirs chagrins qui lui rongeaient le cœur. Mais se voyant réduits au choix de périr par la faim, ou par les flèches des sauvages, ils remontent sur leur navire, et, à force de voile, ils cherchent des bords plus heureux.

Ils découvrent une campagne riante et cultivée, où tout annonce l'industrie et la paix : c'est la côte de Catamès, pays fertile et abondant, dont le peuple est en petit nombre. Les Espagnols y descendent ; et ce peuple exerce envers eux les devoirs naturels de l'hospitalité. Mais lui-même, exposé sans cesse aux ravages de ses voisins, il avoue à ses hôtes que chez lui leur asile serait mal assuré. « Etrangers, leur dit le cacique, la nature, qui nous a faits doux et paisibles, nous a donné des voisins féroces. Dites-nous si partout de même les bons sont en proie aux méchans. Chez nous, lui dit Pizarre, le ciel a réuni la douceur avec l'audace, la force avec la bonté. Retournez donc chez vous, lui dit tristement le cacique ; car les bons, parmi nous, sont faibles et timides, et les méchans, forts et hardis. Pizarre l'en crut aisément, et il se retira dans une île voisine (1), où, peu de temps après, Almagre vint lui porter quelques secours.

Mais tout avait changé sur l'isthme. Davila n'avait pu survivre à la honte et à la douleur d'être abandonné par son fils. Il était mort dans les angoisses du remords et du désespoir. Son successeur (2) s'était laissé persuader que les compagnons de Pizarre ne demandaient que leur retour, et que lui-même il ne s'obstinait dans sa malheureuse entreprise que par un orgueil insensé. Il fit donc partir deux vaisseaux, sous la conduite d'un Castillan nommé Tafur, pour ramener les mécontens.

A la vue de ces vaisseaux qui s'avançaient à pleines voiles, Pizarre tressaillit de joie. Mais cette joie fit bientôt place à la plus profonde douleur.

« Je ne sais, dit-il à Tafur qui lui déclarait l'ordre dont il était chargé, quel est le fourbe qui, pour me nuire, a fait parler mes compagnons ; mais, quel qu'il soit, il en impose. Ces nobles Cas-

(1) L'île *del Gallo*.
(2) Pèdre de Los-rios.

lans s'attendaient, comme moi, à des périls, à des travaux gnes d'éprouver leur constance. Si l'entreprise n'eût demandé e des cœurs lâches et timides, on l'aurait achevée avant nous, sans nous. C'est parce qu'elle est pénible, qu'elle nous est ré-rvée : les dangers en feront la gloire, quand nous les aurons rmontés. On a donc fait injure à mes amis, lorsqu'on a dit au ce-roi de l'isthme qu'ils voulaient se déshonorer. Pour moi, je en retiens aucun. De braves gens, tels que je les crois tous, ne emanderont qu'à me suivre; et les hommes sans cœur, s'il y en parmi nous, ne méritent pas mes regrets. Faites tracer une ligne a milieu de mon vaisseau. Vous serez à la proue; je serai à la oupe avec tous mes compagnons. Ceux qui voudront se séparer e moi, n'auront qu'un pas à faire de la gloire à la honte. »

Tafur accepta ce défi; et quels furent l'étonnement et la dou-eur de Pizarre, lorsqu'il vit presque tous les siens passer du côté le Tafur! Indigné, mais ferme et tranquille, il les regardait d'un eil fixe. L'un d'eux le regarde à son tour; et voyant sur son front ne noble tristesse, une froide intrépidité, il dit à ceux de qui 'exemple l'avait entraîné : « Castillans, voyez qui nous aban-lonnons! Je ne puis m'y résoudre; et j'aime mieux mourir avec cet homme-là, que de vivre avec des perfides. Adieu. » A ces mots, il repasse du côté de Pizarre, et jure, en l'embrassant, de ne le plus quitter. Ce guerrier était Aléon. Quelques uns l'imi-tèrent; ce fut le petit nombre; mais leur malheureux chef n'en fut que plus sensible à ce dévouement généreux. Il ne lui était échappé contre les déserteurs ni plainte, ni reproche; mais lors-qu'il vit que douze Castillans voulaient bien lui rester fidèles, ré-solus à mourir pour lui, plutôt que de l'abandonner, son cœur soulagé s'attendrit; il les embrasse; et la reconnaissance lui fait verser des larmes, que la douleur n'a pu lui arracher. « Tu vois, dit-il à Tafur, que mon navire brisé s'entr'ouvre et va périr; laisse-moi l'un des tiens. » Tafur lui refusa durement sa prière. « Je puis vous ramener, dit-il; mais je ne puis rien de plus. Ainsi, lui dit Pizarre, on met de braves gens dans la nécessité du choix, entre leur déshonneur et leur perte inévitable! Va, notre choix n'est pas douteux. Laisse-nous seulement des muni-tions et des armes. Celui qui t'envoie aura honte de nous avoir abandonnés. »

Au moment fatal où Tafur mit à la voile et quitta le rivage, Pizarre fut près de tomber dans le plus affreux désespoir. Il se vit presque seul, sur des mers inconnues et dans un nouvel univers, abandonné de sa patrie, faible jouet des élémens, en butte à des dangers horribles, en proie à ces peuples sauvages, dont il fallait

attendre ou la vie ou la mort. Son âme eut besoin de toutes ses forces pour soutenir la pesanteur du coup dont il était frappé. Ses compagnons, qui l'environnaient, gardaient un morne silence; et le héros, pour relever leur courage abattu, rappela tout le sien.

Il commence d'abord par les éloigner du rivage, d'où ils suivaient des yeux les voiles de Tafur; et s'enfonçant avec eux dans l'île : « Mes amis, félicitons-nous, leur dit-il, d'être délivrés de cette foule d'hommes timides qui nous auraient mal secondés; la fortune me laisse ceux que j'aurais choisis. Nous sommes peu, mais tous déterminés, mais tous unis par l'amitié, la confiance, et le malheur. Ne doutez pas qu'il ne nous vienne des compagnons jaloux de notre renommée; car dès ce moment elle vole aux bords d'où nous sommes partis : les déserteurs vont l'y répandre. Oui, mes amis, quoi qu'il arrive, treize hommes qui, seuls, délaissés sur des bords inconnus, chez des peuples féroces, persistent dans la résolution et l'espérance de les dompter, sont déjà bien sûrs de leur gloire. Qui nous a rassemblés? La noble ambition de rendre nos noms immortels? Ils le sont : l'événement même est désormais indifférent. Heureux ou malheureux, il sera vrai du moins que nous aurons donné au monde un exemple encore inoui d'audace et d'intrépidité. Plaignons notre patrie d'avoir produit des lâches; mais félicitons-nous de l'éclat que leur honte va donner à notre valeur. Après tout, que hasardons-nous? La vie? Et cent fois, à vil prix, nous en avons été prodigues. Mais, avant de la perdre, il est pour nous encore des moyens de la signaler. Commençons par nous procurer un asile moins exposé aux surprises des Indiens. Ici nous manquerions de tout. L'île de la Gorgone est déserte et fertile; la vue en est terrible, et l'abord dangereux; l'Indien n'ose y pénétrer; hâtons-nous d'y passer; c'est là le digne asile de treize hommes abandonnés et séparés de l'univers.

L'île de la Gorgone est digne de son nom. Elle est l'effroi de la nature. Un ciel chargé d'épais nuages, où mugissent les vents, où les tonnerres grondent, où tombent, presque sans relâche, des pluies orageuses, des grêles meurtrières, parmi les foudres et les éclairs; des montagnes couvertes de forêts ténébreuses, dont les débris cachent la terre, et dont les branches entrelacées ne forment qu'un épais tissu, impénétrable à la clarté; des vallons fangeux, où sans cesse roulent d'impétueux torrens; des bords hérissés de rochers, où se brisent, en gémissant, les flots émus par les tempêtes; le bruit des vents dans les forêts, semblable aux hurlemens des loups et au glapissement des tigres; d'énormes couleuvres qui rampent sous l'herbe humide des marais, et qui de leurs vastes replis embrassent la tige des arbres; une multitude

d'insectes, qu'engendre un air croupissant, et dont l'avidité ne cherche qu'une proie : telle est l'île de la Gorgone, et tel fut l'asile où Pizarre vint se réfugier avec ses compagnons.

Ils furent tous épouvantés à l'aspect de ce noir séjour, et Pizarre en frémit lui-même; mais ils n'avaient point à choisir. Son vaisseau n'eût pas résisté à une course plus longue. En abordant, il déguisa donc, sous l'apparence de la joie, l'horreur dont il était saisi.

Son premier soin fut de chercher une colline où la terre ne fût jamais inondée, et qui, voisine de la mer, permît de donner le signal aux vaisseaux. Malgré l'humidité des bois dont la colline était couverte, il s'y fit jour avec la flamme. Un vent rapide alluma l'incendie; et le sommet fut dépouillé. Pizarre s'y établit, y éleva des cabanes environnées d'une enceinte.

« Amis, dit-il, nous voilà bien. Ici la nature est sauvage, mais féconde. Les bois y sont peuplés d'oiseaux; la mer y abonde en poissons; l'eau douce y coule des montagnes. Parmi les fruits que la nature nous présente, il en est d'assez savoureux pour tenir lieu de pain. L'air est humide dans les vallons; il l'est moins sur cette éminence; et des feux sans cesse allumés vont le purifier encore. Sous des toits épais de feuillages, nous serons garantis de la pluie et des vents. Quant à ces noirs orages, nous les contemplerons comme un spectacle magnifique; car les horreurs de la nature en augmentent la majesté. C'est ici qu'elle est imposante. Ce désordre a je ne sais quoi de merveilleux qui agrandit l'âme, et l'affermit en l'élevant. Oui, mes amis, nous sortirons d'ici avec un sentiment plus sublime et plus fort de la nature et de nous-mêmes. Il manquait à notre courage d'avoir été mis à l'épreuve du choc de ces fiers élémens. Du reste, n'imaginez pas que leur guerre soit sans relâche : nous aurons des jours plus sereins; et pendant le silence des vents et des tempêtes, le soin de notre subsistance sera moins pour nous un travail, qu'un exercice intéressant. »

Ce fut ainsi que d'un séjour affreux, Pizarre fit à ses compagnons une peinture consolante. L'imagination empoisonne les biens les plus doux de la vie, et adoucit les plus grands maux.

Les Castillans eurent bientôt construit un canot, dans lequel, quand la mer était calme, ils se donnaient, non loin du bord, l'utile amusement d'une pêche abondante. La chasse ne l'était pas moins : car, avant que les animaux d'un naturel doux et timide aient appris à connaître l'homme, ils semblent le voir en ami. Dans cette confiance, ils tombent dans ses piéges, et vont au devant de ses coups. Ce n'est qu'après avoir éprouvé mille fois sa malice et sa perfidie, qu'épouvantés de son approche, ils s'instruisent l'un l'autre à fuir devant leur ennemi commun.

Trois mois s'écoulèrent, sans que Pizarre et ses compagnons vissent paraître aucun vaisseau. Leurs yeux, tournés du côté du nord, se fatiguaient à parcourir la solitude immense d'une mer sans rivages. Tous les jours l'espérance renaissait et mourait dans leurs cœurs plus découragés. Pizarre seul les relevait, les animait à la constance. « Donnons à nos amis le temps de pourvoir à tout, disait-il. Je crains moins leur lenteur que leur impatience. Le vaisseau que j'attends serait trop tôt parti, s'il ne m'apportait que des hommes levés à la hâte et sans choix. S'il est chargé de braves gens, il mérite bien qu'on l'attende. »

Il était loin d'avoir lui-même la confiance qu'il inspirait. La rigueur du climat de l'île, son influence inévitable sur la santé de ses amis, la ruine de son vaisseau, que la vague battait sans cesse, et qu'elle achevait de briser, l'incertitude et la faiblesse du secours qu'il pouvait attendre, son état présent, l'avenir, pour lui plus effrayant encore, tout cela formait dans son âme un noir tourbillon de pensées, où quelques lueurs d'espérance se laissaient à peine entrevoir.

Ses amis, moins déterminés, se lassaient de souffrir. L'air humide qu'ils respiraient, et dont ils étaient pénétrés, déposait dans leur sein le germe d'une langueur contagieuse; et leur courage, avec leur force, diminuait tous les jours. « Nous ne te demandons, disaient-ils à Pizarre, qu'un climat plus doux et plus sain. Fais-nous respirer; sauve-nous de cette maligne influence; allons chercher des hommes qu'on puisse fléchir ou combattre; oppose-nous des ennemis sur qui du moins, en expirant, nous puissions venger notre mort. »

Pizarre cède à leurs instances; et des débris de leur navire, il leur fait construire une barque, pour regagner le continent. Mais lorsqu'on y travaille avec le plus d'ardeur, l'un d'eux croit, du haut du rivage, apercevoir dans le lointain les voiles d'un vaisseau. Il pousse un cri de surprise et de joie, et tous les yeux se tournent vers le nord. Ce n'est d'abord qu'une faible apparence: on craint de se tromper; on doute si ce qu'on a pris pour la voile, n'est pas un nuage léger; on observe long-temps encore; et peu à peu l'espérance, en croissant, affaiblit la crainte, comme la lumière naissante pénètre l'ombre et la dissipe au crépuscule du matin. Toute incertitude enfin cesse: on distingue la voile, on reconnaît le pavillon; et ce rivage, qui n'avait jusqu'alors répété que des plaintes et des gémissemens, retentit de cris d'allégresse. Mais le vaisseau, en abordant, étouffe bientôt ces transports. Les matelots qui le conduisent, sont l'unique secours qu'on envoie à Pizarre; et, ce qui l'afflige encore plus, lui-même on le rappelle, on l'oblige à partir. Il en est outré de douleur. « Eh quoi! dit-il,

nous envie jusques au triste honneur de mourir sur ces bords! » puis, rappelant son courage : « Nous y reviendrons, reprit-il; je ne veux m'en éloigner qu'après avoir marqué moi-même le rage où nous descendrons. » Avant de quitter la Gorgone, il alut y laisser un monument de sa gloire. Il écrivit sur un cher, au bas duquel les flots se brisent : *Ici treize hommes* (et étaient nommés), *abandonnés de la nature entière, ont éprouvé qu'il n'est point de maux que le courage ne surmonte. Que celui qui veut tout oser, apprenne donc à tout souffrir.* »

Alors, montant sur le navire qu'on leur amenait, ils s'avancent qu'au rivage de Tumbès.

CHAPITRE XIX.

LÀ, tout ce qui s'offre à leurs yeux annonce un peuple industrieux et riche. Pizarre fait dire à ce peuple qu'il recherche son amitié; et bientôt il le voit s'assembler en foule sur le port. Il voit son navire entouré de radeaux (1) chargés de présens : ce sont des grains, des fruits, et des breuvages, dont les vases d'or sont remplis. Sensible à la bonté, à la magnificence de ce peuple doux et paisible, Pizarre s'applaudit d'avoir enfin trouvé des hommes; mais ses compagnons s'applaudissent d'avoir trouvé de l'or.

Les Indiens, sans défiance comme sans artifice, sollicitaient les Castillans à descendre sur le rivage. Pizarre le permit, mais seulement à deux des siens, à Candie et à Molina. A peine sont-ils descendus, qu'une foule empressée et caressante les environne. Le cacique lui-même les conduit dans sa ville, les introduit dans son palais, et leur fait parcourir les demeures tranquilles de ses Indiens fortunés. Ces hommes simples les reçoivent comme des amis tendres reçoivent des amis; et avec l'ingénuité, la sécurité de l'enfance, ils leur étalent ces richesses qu'ils auraient dû ensevelir.

« Quoi de plus touchant, disait Molina, que l'innocence de ce peuple? Il est vrai qu'il est simple, et facile à civiliser, disait Candie; » et cependant, le crayon à la main, au milieu des sauvages, il levait le plan de la ville et des murs qui l'environnaient. Les Indiens, enchantés de l'art ingénieux avec lequel sa main traçait comme l'ombre de leurs murailles, ne se lassaient pas d'admirer ce prodige nouveau pour eux. Ils étaient loin de soupçonner que ce fût une perfidie. « Que faites-vous? lui demande Alonzo. J'examine, répond Candie, par où l'on peut les atta-

(1) Ces radeaux s'appelaient des *balzes*.

quer. — Quoi! dans le moment même qu'ils vous comblent de biens, qu'ils se livrent à vous sans crainte et sur la foi de l'hospitalité, vous méditez le noir projet de les surprendre dans leurs murs! Êtes-vous assez lâche?.... Et vous, reprit Candie, êtes-vous assez insensé pour croire qu'on passe les mers, et qu'on vienne d'un monde à l'autre pour s'attendrir, comme des enfans, sur l'imbécillité d'un peuple de sauvages? On ferait de belles conquêtes avec vos timides vertus. Peut-être, dit Alonzo. Mais est-ce bien Pizarre qui fait lever le plan de ces murs? — C'est lui-même. — J'en doute encore. — Vous m'insultez. — Je l'estime trop pour vous croire. » Et à ces mots, l'impétueux jeune homme arrache des mains de Candie le dessin qu'il avait tracé.

Tout à coup, se lançant l'un à l'autre un regard de colère, ils écartent la foule; et l'épée étincelle comme un éclair dans leurs vaillantes mains. Les sauvages, persuadés que ce combat n'était qu'un jeu, applaudissaient d'abord, avec les regards de la joie et les signes naïfs de l'admiration, à l'adresse dont l'un et l'autre paraient les coups les plus rapides. Mais, lorsqu'ils virent le sang couler, ils jetèrent des cris perçans de douleur et d'effroi; et leur roi, se précipitant lui-même entre les deux épées, s'écrie: « Arrête! arrête! C'est mon hôte, c'est mon ami, c'est le sang de ton frère que tu fais couler. » On s'empresse, on les retient, on les désarme, on les mène sur le vaisseau.

Pizarre, instruit de leur querelle, les reprit tous les deux; mais, quelque égalité qu'il affectât dans ses reproches, Alonzo crut s'apercevoir que Candie était approuvé. Un noir chagrin s'empara de son âme. Il se rappela les conseils du vertueux Barthélemi; il se retraça le supplice du vieillard indien qu'on avait fait brûler, la guerre injuste et meurtrière qu'on avait livrée à ces peuples, l'avidité impatiente de ses compagnons à la vue de l'or. Enfin l'exemple du passé ne lui fit voir dans l'avenir que le meurtre et que le ravage; et dès lors il se repentit de s'être engagé si avant.

Comme il était chéri des Indiens, c'était lui que Pizarre chargeait le plus souvent d'aller pourvoir aux besoins du navire. Un jour qu'il était descendu, il fut accueilli par ce peuple avec une amitié si naïve et si tendre, qu'il ne put retenir ses pleurs. « Dans quelques mois peut-être, disait-il en lui-même, les fertiles bords de ce fleuve, ces champs couverts de moissons, ces vallons peuplés de troupeaux, seront tous ravagés; les mains qui les cultivent seront chargées de chaînes; et de ces Indiens si doux et si paisibles, des milliers seront égorgés, et le reste, réduit au plus dur esclavage, périra misérablement dans les travaux des mines d'or. Peuple innocent et malheureux! non, je ne puis t'abandonner;

je me sens attaché à toi, comme par un charme invincible. Je ne trahis point ma patrie en me déclarant l'ennemi des brigands qui la déshonorent, et en cherchant moi-même à lui gagner les mœurs. » Telle fut sa résolution; et il écrivit à Pizarre : « J'aime les Indiens; je reste parmi eux, parce qu'ils sont bons et justes. Adieu. Vous trouverez en moi un médiateur, un ami, si vous respectez avec eux les droits de la nature; un ennemi, si, par la force, le brigandage et la rapine, vous violez ces droits sacrés. »

Pizarre, affligé de la perte d'Alonzo, le fit presser de revenir. On le trouva au milieu des sauvages, éclairant leur raison, et jouissant de leurs caresses. « Racontez à Pizarre ce que vous avez vu, dit-il à ceux qui venaient le chercher; et que mon exemple lui apprenne que le plus sûr moyen de captiver ces peuples, c'est d'être juste et bienfaisant. »

L'un des regrets de Pizarre, en quittant ces bords, fut d'y laisser ce vaillant jeune homme. Mais celui-ci n'avait jamais été plus heureux que dans ce moment. Se voyant au milieu d'un peuple naturellement simple et doux, il jouissait du calme des passions; il respirait l'air pur de l'innocence; il prenait plaisir à l'entendre célébrer les vertus des Incas, enfans du Soleil, et mettre au rang de leurs bienfaits l'heureuse révolution qui s'était faite dans ses mœurs, lorsque, par la raison plus que par la force des armes, les Incas l'avaient obligé de suivre leur culte et leurs lois. Alonzo, à son tour, leur donnait une idée de nos mœurs et de nos usages, des progrès de nos connaissances, et des prodiges de nos arts. Ce merveilleux les étonnait. Le cacique lui demanda ce qui l'avait engagé à se séparer de ses amis, et à demeurer sur ces bords. « Ceux avec qui je suis venu, lui répondit Alonzo, m'ont dit : Allons faire du bien aux habitans du Nouveau-Monde; aussitôt je les ai suivis. J'ai vu qu'ils ne pensaient qu'à vous faire du mal, et je les ai abandonnés. » Il lui raconta le sujet de sa querelle avec Candie. L'Indien en fut pénétré de reconnaissance pour lui. Il le regardait avec une admiration douce et tendre; et il disait tout bas : « Il en est digne, il en est plus digne que moi. » L'heure du sommeil approchait; le cacique prit congé d'Alonzo; mais, en s'en allant, il retournait vers lui les yeux, et levait les mains vers le ciel.

Le lendemain, il vient le trouver dès l'aurore. « Éveille-toi, roi de Tumbès, lui dit-il en lui présentant son diadème et ses armes, éveille-toi; reçois de ma main la couronne. J'y ai bien pensé, je te la dois. J'ai ton courage et ta bonté, mais je n'ai pas tes lumières. Prends ma place, règne sur nous. Je serai ton premier sujet. L'Inca l'approuvera lui-même. » Alonzo, confondu de voir dans un sauvage cet exemple inoui de modestie et de magnanimité,

sentit, ce que l'orgueil ignore, que la véritable grandeur et la simplicité se touchent, et qu'il est rare qu'un cœur droit ne soit pas un cœur élevé. Il rendit grâces au cacique, et lui dit : « Tu es juste et bon ; tu dois être aimé de ton peuple. Laissons-lui son roi. D'autres soins doivent occuper ton ami. »

Bientôt après, il vit venir les plus heureuses mères, celles qui pouvaient s'applaudir d'avoir les filles les plus belles, et qui, les menant par la main, les lui présentaient à l'envi. « Daigne agréer, lui disaient-elles, cette jeune et douce compagne. Elle excelle à filer la laine, elle en fait les plus beaux tissus; elle est sensible, elle t'aimera. Tous les matins, à son réveil, elle soupire après un époux; et du moment qu'elle t'a vu, tu es l'époux que son cœur désire. Tous mes enfans ont été beaux; les siens le seront encore plus : car tu seras leur père; et jamais nos campagnes n'ont rien vu de si beau que toi. »

Molina se fût livré sans peine aux charmes de la beauté, de l'innocence et de l'amour; mais se donner une compagne, c'était lui-même s'engager, et ses desseins demandaient un cœur libre. Il avait appris du cacique qu'au-delà des montagnes, deux Incas, deux fils du Soleil, se partageaient un vaste empire; et dès lors il avait formé la résolution de se rendre à leur cour. « L'Inca roi de Cusco, lui disait le cacique, est superbe, inflexible; il se fait redouter. Celui de Quito, bien plus doux, se fait adorer de ses peuples. Je suis du nombre des caciques que son père a mis sous ses lois. » Alonzo, pour se rendre à la cour de Quito, demanda deux fidèles guides. Le cacique aurait bien voulu le retenir encore. « Quoi! sitôt, tu veux nous quitter! lui disait-il. Et dans quel lieu seras-tu plus aimé, plus révéré que parmi nous? Je vais pourvoir à ton salut, lui répondit Alonzo, et engager l'Inca à prendre avec moi ta défense; car vos ennemis vont dans peu revenir sur ces bords. Mais ne t'alarme point; je viendrai moi-même, à la tête des Indiens, te secourir. » Ce zèle attendrit le cacique; et les larmes de l'amitié accompagnèrent ses adieux. Lui-même il choisit les deux guides que son ami lui demandait; et avec eux Alonzo, traversant les vallées, suivit la rive du Dolé, qui prend sa source vers le nord.

CHAPITRE XX.

Après une marche pénible, ils approchaient de l'équateur, et allaient passer un torrent qui se jette dans l'Emeraude; lorsqu'Alonzo vit ses deux guides, interdits et troublés, se parler

l'un à l'autre avec des mouvemens d'effroi. Il leur en demanda la cause. « Regarde, lui dit l'un d'eux, au sommet de la montagne. Vois-tu ce point noir dans le ciel? Il va grossir, et former un affreux orage. » En effet, peu d'instans après, ce point nébuleux s'étendit; et le sommet de la montagne fut couvert d'un orage sombre.

Les sauvages se hâtent de passer le torrent. L'un d'eux le traverse à la nage, et attache au bord opposé un long tissu de liane (1), auquel Alonzo, suspendu dans une corbeille d'osier, passe rapidement; l'autre Indien le suit; et dans le même instant, un murmure profond donne le signal de la guerre que les vents vont se déclarer. Tout à coup leur fureur s'annonce par d'effroyables sifflemens. Une épaisse nuit enveloppe le ciel, et le confond avec la terre; la foudre, en déchirant ce voile ténébreux, en redouble encore la noirceur; cent tonnerres qui roulent, et semblent rebondir sur une chaîne de montagnes, en se succédant l'un à l'autre, ne forment qu'un mugissement qui s'abaisse et qui se renfle comme celui des vagues. Aux secousses que la montagne reçoit du tonnerre et des vents, elle s'ébranle, elle s'entrouvre; et de ses flancs, avec un bruit horrible, tombent de rapides torrens. Les animaux épouvantés s'élançaient des bois dans la plaine; et à la clarté de la foudre, les trois voyageurs pâlissans voyaient passer à côté d'eux le lion, le tigre, le lynx, le léopard, aussi tremblans qu'eux-mêmes. Dans ce péril universel de la nature, il n'y a plus de férocité; et la crainte a tout adouci.

L'un des guides d'Alonzo avait, dans sa frayeur, gagné la cime d'une roche. Un torrent, qui se précipite en bondissant, la déracine et l'entraîne; et le sauvage, qui l'embrasse, roule avec elle dans les flots. L'autre Indien croyait avoir trouvé son salut dans le creux d'un arbre; mais une colonne de feu, dont le sommet touche à la nue, descend sur l'arbre, et le consume avec le malheureux qui s'y était sauvé.

Cependant Molina s'épuisait à lutter contre la violence des eaux : il gravissait dans les ténèbres, saisissant tour à tour les branches, les racines des bois qu'il rencontrait, sans songer à ses guides, sans autre sentiment que le soin de sa propre vie; car il est des momens d'effroi, où toute compassion cesse, où l'homme, absorbé en lui-même, n'est plus sensible que pour lui.

Enfin il arrive, en rampant, au bas d'une roche escarpée; et, à la lueur des éclairs, il voit une caverne dont la profonde et ténébreuse horreur l'aurait glacé dans tout autre moment. Meurtri, épuisé de fatigue, il se jette au fond de cet antre; et là, rendant grâces au ciel, il tombe dans l'accablement.

(1) Ces ponts s'appellent tarabites. La liane est une espèce d'osier.

L'orage enfin s'apaise ; les tonnerres, les vents cessent d'ébranler la montagne; les eaux des torrens, moins rapides, ne mugissent plus à l'entour ; et Molina sent couler dans ses veines le baume du sommeil. Mais un bruit plus terrible que celui des tempêtes, le frappe au moment même qu'il allait s'endormir.

Ce bruit, pareil au broiement des cailloux, est celui d'une multitude de serpens (1), dont la caverne est le refuge. La voûte en est revêtue; et entrelacés l'un à l'autre, ils forment, dans leurs mouvemens, ce bruit qu'Alonzo reconnaît. Il sait que le venin de ces serpens est le plus subtil des poisons; qu'il allume soudain, et dans toutes les veines, un feu qui dévore et consume, au milieu des douleurs les plus intolérables, le malheureux qui en est atteint. Il les entend ; il croit les voir rampans autour de lui, ou pendus sur sa tête, ou roulés sur eux-mêmes, et prêts à s'élancer sur lui. Son courage épuisé succombe ; son sang se glace de frayeur; à peine il ose respirer. S'il veut se traîner hors de l'antre, sous ses mains, sous ses pas, il tremble de presser un de ces dangereux reptiles. Transi, frissonnant, immobile, environné de mille morts, il passe la plus longue nuit dans une pénible agonie, désirant, frémissant de revoir la lumière, se reprochant la crainte qui le tient enchaîné, et faisant sur lui-même d'inutiles efforts pour surmonter cette faiblesse.

Le jour qui vint l'éclairer, justifia sa frayeur. Il vit réellement tout le danger qu'il avait pressenti; il le vit plus horrible encore. Il fallait mourir ou s'échapper. Il ramasse péniblement le peu de forces qui lui restent; il se soulève avec lenteur, se courbe, et les mains appuyées sur ses genoux tremblans, il sort de la caverne, aussi défait, aussi pâle qu'un spectre qui sortirait de son tombeau. Le même orage qui l'avait jeté dans le péril, l'en préserva : car les serpens en avaient eu autant de frayeur que lui-même; et c'est l'instinct de tous les animaux, dès que le péril les occupe, de cesser d'être malfaisans.

Un jour serein consolait la nature des ravages de la nuit. La terre, échappée comme d'un naufrage, en offrait partout les débris. Des forêts qui, la veille, s'élançaient jusqu'aux nues, étaient courbées vers la terre; d'autres semblaient se hérisser encore d'horreur. Les collines, qu'Alonzo avait vues s'arrondir sous leur verdoyante parure, entr'ouvertes en précipices, lui montraient leurs flancs déchirés. De vieux arbres déracinés, précipités du haut des monts, le pin, le palmier, le gayac, le caobo, le cèdre, étendus, épars dans la plaine, la couvraient de leurs troncs brisés et de leurs branches fracassées. Des dents de rochers, détachées, marquaient la trace des torrens; leur lit profond était bordé d'un

(1) Les serpens à sonnettes.

nombre effrayant d'animaux, doux, cruels, timides, féroces, qui avaient été submergés et revomis par les eaux.

Cependant ces eaux écoulées laissaient les bois et les campagnes se ranimer aux feux du jour naissant. Le ciel semblait avoir fait la paix avec la terre, et lui sourire en signe de faveur et d'amour. Tout ce qui respirait encore, recommençait à jouir de la vie, les oiseaux, les bêtes sauvages avaient oublié leur effroi; car le prompt oubli des maux est un don que la nature leur a fait, et qu'elle a refusé à l'homme.

Le cœur d'Alonzo, quoique flétri par la crainte et par la douleur, sentit un mouvement de joie. Mais, en cessant de craindre pour lui-même, il trembla pour ses compagnons. Sa voix, à grands cris, les appelle; ses yeux les cherchent vainement; il ne les revoit plus; et les échos seuls lui répondent. « Hélas! s'écria-t-il, mes guides! mes amis! c'en est donc fait! ils ont péri sans doute. Et moi, que vais-je devenir? » Le jeune homme, à ces mots, se croyant poursuivi par un malheur inévitable, retomba dans l'abattement. Pour comble de calamité, il ne retrouva plus le peu de vivres qu'ils avaient pris, et dont il sentait le besoin, par l'épuisement de ses forces. La nature y pourvut; les mangles, les bananes, l'oca, furent ses alimens (1).

Aussi loin que sa vue pouvait s'étendre, il cherchait des lieux habités; il n'en voyait aucun indice; son courage était épuisé. Enfin il découvre un sentier pratiqué entre deux montagnes. Heureux de voir des traces d'hommes, l'espérance et la joie se raniment en lui; l'obscurité de cette route, où des rochers, suspendus sur sa tête, laissent à peine un étroit passage à la lumière, ne lui inspire aucune horreur. L'instinct, qui semblait l'attirer vers un lieu où il espérait de trouver ses semblables, précipitait ses pas, et le rendait insensible à la fatigue et au danger. Il sort enfin de ce sentier profond, et il découvre une campagne semée çà et là de cabanes et de troupeaux. Il respire; et tendant les mains au ciel, il lui rend grâce.

A peine a-t-il paru, que des sauvages l'environnent avec des cris et des transports qu'il prend pour des signes de joie. Il s'approche, et leur tend les bras. Il ne voit pas sur leurs visages la simple et naïve douceur des peuples de Tumbès: leur sourire même est cruel; leur regard lui paraît moins curieux qu'avide; et leur accueil, tout caressant qu'il est, a je ne sais quoi d'effrayant. Cependant Alonzo s'y livre. « Indiens, leur dit-il, je suis un étranger, mais un étranger qui vous aime. Ayez pitié de l'abandon où je me vois réduit. » Comme il disait ces mots, il se voit

(1) L'oca est une racine savoureuse; les mangles et les bananes sont des fruits.

chargé de liens; les cris d'allégresse redoublent; et il est conduit au hameau. Les femmes sortent des cabanes, tenant par la main leurs enfans. Elles entourent le poteau où Molina est attaché; et on le laisse au milieu d'elles.

Il vit bien qu'il était tombé chez un peuple d'anthropophages. En lui liant les mains, on l'avait dépouillé, triste présage de son sort! Il entendait les sauvages, répandus dans le hameau, s'inviter l'un l'autre à la fête; et les chansons des femmes, qui se réjouissaient et qui dansaient autour de lui, ne lui déguisaient pas ce qui allait se passer. « Enfans, disaient-elles, chantez : vos pères sont tombés sur une bonne proie. Chantez; vous serez du festin. »

Tandis qu'elles s'applaudissaient, le malheureux Alonzo, pâle, tremblant, les regardait de l'œil dont le cerf aux abois regarde la meute affamée. La nature fit un effort sur elle-même; il rassembla le peu de forces que lui laissait la peur dont il était saisi, et s'adressant à ces femmes sauvages : « Lorsque vos enfans, leur dit-il, sont suspendus à vos mamelles, et que leur père les caresse et vous sourit avec amour, combien ne serait pas cruel celui qui viendrait, dans vos bras, déchirer le fils et le père, comme vous m'allez déchirer? La nature vous a donné des ennemis dans les bêtes sauvages; vous pouvez leur livrer la guerre, et vous abreuver de leur sang. Mais moi, je suis un homme innocent et paisible, qui ne vous a fait aucun mal. Une femme semblable à vous m'a porté dans ses flancs, et m'a nourri de son lait. Si elle était ici, vous la verriez, tremblante, vous conjurer, par vos entrailles, d'épargner son malheureux fils. Résisteriez-vous à ses pleurs, et laisseriez-vous égorger un fils dans les bras de sa mère? La vie est pour moi peu de chose; mais ce qui me touche bien plus, c'est le péril qui vous menace, et le soin de votre défense contre une puissance terrible qui va venir vous attaquer. Je le savais; j'allais, pour vous, implorer à Quito le secours des Incas. Pour vous, je me suis exposé, dans ce pénible et long voyage, au danger d'être pris, d'être déchiré par vos mains. Femmes indiennes, croyez que je suis votre ami, celui de vos enfans, celui même de vos époux. Voulez-vous dévorer la chair de votre ami, boire le sang de votre frère? »

Ces femmes, étonnées, le contemplaient en l'écoutant; et par degré leur cœur farouche était ému et s'amollissait à sa voix. La nature a pour tous les yeux deux charmes tout-puissans, lorsqu'ils se trouvent réunis : c'est la jeunesse et la beauté. Du moment qu'il avait parlé, sa pâleur s'était dissipée; les roses de ses lèvres et de son teint avaient repris tout leur éclat; ses beaux yeux noirs ne jetaient point ces traits de feu dont ils auraient brillé, ou dans

l'amour, ou dans la joie : ils étaient languissans ; et ils n'en étaient que plus tendres. Les ondes de ses longs cheveux, flottantes sur l'ivoire de ses bras enchaînés, en relevaient la blancheur éclatante ; et sa taille, dont l'élégance, la noblesse, la majesté, formaient un accord ravissant, ne laissait rien imaginer au-dessus d'un si beau modèle. Dans la cour d'Espagne, au milieu de la plus brillante jeunesse, Molina l'aurait effacée. Combien plus rare et plus frappant devait être, chez des sauvages, le prodige de sa beauté? Ces femmes y furent sensibles. La surprise fit place à l'attendrissement, l'attendrissement à l'ivresse. Ces enfans qu'elles amenaient pour les abreuver de son sang, elles les prennent dans leurs bras, les élèvent à sa hauteur, et pleurent en voyant qu'il leur sourit avec tendresse, et qu'il leur donne des baisers.

Dans ce moment, les Indiens se rassemblent en plus grand nombre. Armés de ces pierres tranchantes qu'ils savent aiguiser, ils se jetaient sur la victime, impatiens de lui ouvrir les veines, et d'en voir ruisseler le sang. Plus tremblantes qu'Alonzo même, les femmes l'environnent avec des cris perçans, et tendant les mains aux sauvages : « Arrêtez ! épargnez ce malheureux jeune homme. C'est votre ami, c'est votre frère. Il vous aime ; il veut vous défendre d'un ennemi cruel qui vient vous attaquer. Il allait implorer pour vous le secours du roi des montagnes. Laissez-le vivre ; il ne vit que pour nous. » Ces cris, cet étrange langage étonnèrent les Indiens ; mais leur instinct féroce les pressait. Ils dévoraient des yeux Alonzo, et tâchaient de se dégager des bras de leurs compagnes, pour se jeter sur lui. « Non, tigres, non, s'écrièrent-elles, vous ne boirez pas son sang, ou vous boirez aussi le nôtre. » Ces hommes farouches s'arrêtent ; ils se regardent entre eux, immobiles d'étonnement. « Dans quel délire, disaient-ils, ce captif a plongé nos femmes ? Êtes-vous insensées ? et ne voyez-vous pas que, pour s'échapper, il vous flatte ? Eloignez-vous, et nous laissez dévorer en paix notre proie. Si vous y touchez, dirent-elles, nous jurons toutes, par le cœur du lion, dont vous êtes nés, de massacrer vos enfans, de les déchirer à vos yeux, et de les dévorer nous-mêmes. » A ces mots, les plus furieuses, saisissant leurs enfans par les cheveux, et d'une main les tenant suspendus aux yeux de leurs maris, grinçaient les dents et rugissaient. Ils en furent épouvantés. « Qu'il vive, dirent-ils, puisque vous le voulez ; » et ils dégagèrent Alonzo.

« Nous voyons bien, lui dirent-ils, que tu possèdes l'art des enchantemens ; mais du moins apprends-nous quel ennemi nous menace ? Un peuple cruel et terrible, leur répondit Alonzo. — Et tu allais, disent nos femmes, demander au roi des montagnes de venir à notre secours ? — Oui, c'est dans ce dessein que je suis

parti de Tumbès; mais j'ai perdu mes guides. — Nous t'en donnerons un qui te menera jusqu'au fleuve, au bord duquel est un chemin qui remonte jusqu'à sa source. Mais assiste à notre festin.»

A ce festin, où des beliers sanglans étaient déchirés, dévorés, comme lui-même il devait l'être, Alonzo frissonnait d'horreur. Il eut cependant le courage de demander au cacique, s'il ne sentait pas la nature se soulever, lorsqu'il mangeait la chair, ou qu'il buvait le sang des hommes? « Par le lion! dit le sauvage, un inconnu, pour moi, n'est qu'un animal dangereux. Pour m'en délivrer, je le tue; quand je l'ai tué, je le mange. Il n'y a rien là que de juste; et je ne fais tort qu'aux vautours. »

Après le festin, le cacique invitait Alonzo à passer la nuit dans sa cabane, lorsque les femmes vinrent en foule, et lui dirent: « Va-t-en. Ils sont assouvis; ils s'endorment. N'attends pas qu'ils s'éveillent et que la faim les presse. Nous les connaissons. Fuis; tu serais dévoré. » Cet avis salutaire pressa le départ d'Alonzo. Il se mit en chemin avec son nouveau guide, non sans avoir baisé cent fois les mains qui l'avaient délivré.

CHAPITRE XXI.

En arrivant au bord de l'Emeraude, il fut surpris de voir à l'autre rive un peuple nombreux s'embarquer, avec ses femmes et ses enfans, sur une flotte de canôts. Il ordonne à son guide de passer à la nage, et de demander à ce peuple s'il descend vers Atacamès, ou s'il remonte l'Emeraude, et s'il veut recevoir sur l'un de ses canots un étranger, ami des Indiens.

Le chef de cette colonie lui fit répondre qu'il remontait le fleuve; qu'il ne refusait point un homme qui s'annonçait en ami; et qu'il lui envoyait un canot pour venir lui parler lui-même.

Le jeune homme, après les périls auxquels il venait d'échapper, ne voyait plus rien à craindre. Il prend congé de son guide, entre sans défiance dans le canot, et passe à l'autre bord.

« Tu es Espagnol, et tu t'annonces comme l'ami des Indiens! lui dit, en le voyant, le chef de cette troupe de sauvages. Je suis Espagnol, lui répondit Alonzo; et je donnerais tout mon sang pour le salut des Indiens. C'est leur intérêt qui m'engage..... » Comme il disait ces mots, ses yeux furent frappés d'une figure que les Indiens portaient à côté du cacique. A cette vue, Alonzo se trouble; la surprise, la joie, et l'attendrissement suspendent son récit, et lui coupent la voix. Dans cette image, il entrevoit les traits, il reconnaît du moins le vêtement et l'attitude de Las-

Casas. « Ah! dit-il d'une voix tremblante, est-ce Las-Casas? est-ce lui qu'on révère ici comme un Dieu? » Et il embrasse la statue. « C'est lui-même, dit le cacique. Est-il connu de toi? — S'il est connu de moi? lui, dont les soins, l'exemple et les leçons ont formé ma jeunesse! Ah! vous êtes tous mes amis, puisque ses vertus vous sont chères, et que vous en gardez le souvenir. » A ces mots, il se jette dans les bras du cacique. « D'où venez-vous? ajouta-t-il; où l'avez-vous laissé? et quel prodige nous rassemble? » Deux frères, qu'une amitié sainte aurait unis dès le berceau, n'auraient pas éprouvé des mouvemens plus doux, en se réunissant, après une cruelle absence.

« Peuple, dit Canapa, c'est l'ami de Las-Casas que je rencontre sur ces bords. » Aussitôt le peuple s'empresse à témoigner au Castillan le plaisir de le posséder. « Tu es l'ami de Las-Casas! viens, que nous te servions, » lui disent les femmes indiennes; et d'un air simple et caressant elles l'invitent à se reposer. Cependant l'une va puiser, au bord du fleuve, une eau plus fraîche et plus pure que le cristal, et revient lui laver les pieds; l'autre démêle, arrange, attache sur sa tête les ondes de ses longs cheveux; l'autre, en essuyant la poussière dont son visage est couvert, s'arrête et l'admire en silence.

Alonzo attendrit le cacique en lui faisant l'éloge de Las-Casas; et le cacique lui raconta le voyage de l'homme juste dans le vallon qui leur servait d'asile. « Hélas! ajouta le sauvage, le croirais-tu? Cet Espagnol que nous avions sauvé, à la prière de Las-Casas, c'est lui qui nous a perdus. — Lui? — Lui-même. — Le malheureux vous a trahis! — Oh non : ce jeune homme était bon; mais son père était un perfide. Il l'a fait épier, comme il revenait parmi nous; et notre asile découvert, il a fallu l'abandonner. Las d'être poursuivis, nous cherchons un refuge dans le royaume des Incas. C'est à Quito que nous allons; et pour éviter les montagnes, nous avons pris ce long détour. C'est aussi à Quito que j'ai dessein d'aller, dit Molina; » et il lui apprit comment, ayant quitté Pizarre, touché des maux qui menaçaient les peuples de ces bords, il avait résolu d'aller trouver Ataliba, pour l'appeler à leur secours. « Ah! lui dit le cacique, je reconnais en toi le digne ami de l'homme juste; il me semble voir dans tes yeux une étincelle de son âme. Sois notre guide; présente-nous à l'Inca comme tes amis, et réponds-lui de notre zèle. »

La colonie s'embarque, on remonte le fleuve; et lorsqu'affaibli vers sa source, il ne porte plus les canots, on suit le sentier qui pénètre à travers l'épaisseur des bois. Les racines, les fruits sauvages, les oiseaux blessés dans leur vol par les flèches des Indiens, le chevreuil et le daim timides, atteints de même dans leur course,

ou pris dans des liens tendus et cachés sous leurs pas, servent de nourriture à ce peuple nombreux.

Après avoir franchi cent fois les torrens et les précipices, on voit les forêts s'éclaircir, et la stérilité succède à l'excès importun de la fécondité. Au lieu de ces bois si touffus, où la terre, trop vigoureuse, prodigue et perd les fruits d'une folle abondance, l'œil ne découvre plus au loin que des sables arides et que des rochers calcinés. Les Indiens en sont épouvantés; Alonzo en frémit lui-même. Mais à peine ils sont arrivés sur la croupe de la montagne, il semble qu'un rideau se lève, et ils découvrent le vallon de Quito, les délices de la nature. Jamais ce vallon ne connut l'alternative des saisons; jamais l'hiver n'a dépouillé ses rians coteaux; jamais l'été n'a brûlé ses campagnes. Le laboureur y choisit le temps de la culture et de la moisson. Un sillon y sépare le printemps de l'automne. La naissance et la maturité s'y touchent; l'arbre, sur le même rameau, réunit les fleurs et les fruits.

Les Indiens, Molina à leur tête, marchent vers les murs de Quito, l'arc pendu au carquois, et tenant par la main leurs enfans et leurs femmes, signes naturels de la paix. Ce fut aux portes de la ville un spectacle nouveau, que de voir tout un peuple demander l'hospitalité. L'Inca, dès qu'il lui est annoncé, ordonne qu'on l'introduise, et qu'on l'amène devant lui. Il sort lui-même, avec la dignité d'un roi, de l'intérieur de son palais, suivi d'une nombreuse cour, s'avance jusqu'au vestibule, et y reçoit ces étrangers.

Le jeune Espagnol, qui marchait à côté du cacique, saluait le monarque, et allait lui parler; mais il fut prévenu par les frémissemens et par les cris des Mexicains. « Ciel! dirent-ils, un de nos oppresseurs! Oui, poursuivit Orozimbo, je reconnais les traits, les vêtemens de ces barbares. Inca, cet homme est Castillan. Laisse-moi venger ma patrie. » En disant ces mots, il avait l'arc tendu, il allait percer Molina. L'Inca mit la main sur la flèche. » Cacique, lui dit-il, modérez ce temportement. Innocent ou coupable, tout homme suppliant mérite au moins d'être entendu. Parle, dit-il à Molina; dis-nous qui tu es, d'où tu viens, ce qui t'amène, ce que tu veux de moi. Garde surtout d'en imposer; et si tu es Castillan, ne sois point étonné de l'horreur que ta vue inspire à la famille de Montézume. »

» Ah! s'il est vrai, lui dit Alonzo, leur ressentiment est trop juste; et ce serait peu de mon sang pour tout celui qu'on a versé. Oui, je suis Castillan; je suis l'un des barbares qui ont porté la flamme et le fer sur ce malheureux continent; mais je déteste leurs fureurs. Je viens d'abandonner leur flotte. Je suis l'ami des Indiens. J'ai traversé des déserts pour venir jusqu'à toi, et pour t'avertir des malheurs dont ta patrie est menacée. Inca, si, comme

m nous l'assure, la justice règne avec toi, si l'humanité bienfaisante est l'âme de tes lois et la vertu de ton empire, je t'offre le cœur d'un ami, le bras d'un guerrier, les conseils d'un homme instruit des dangers que tu cours. Mais si je trouve, dans ces climats, la nature outragée par des lois tyranniques, par un culte impie et sanglant, je t'abandonne, et je vais vivre dans le fond des déserts, au milieu des bêtes farouches, moins cruelles que les humains. Quant au peuple que je t'amène, je ne connais de lui que sa vénération pour un Castillan, mon ami, et le plus vertueux des hommes. Je l'ai trouvé portant l'image de ce respectable mortel. La voilà : je l'ai reconnue; et dès lors j'ai été l'ami d'un peuple vertueux lui-même, puisqu'il adore la vertu. C'est par ses secours généreux que je suis venu jusqu'à toi. Je te réponds qu'il est sensible, intéressant, digne de l'appui qu'il implore. Il fuit son pays qu'on ravage; et voilà son cacique, homme généreux, simple et juste, dont tu te feras un ami, si tu sens le prix d'un grand cœur. »

La franchise et la grandeur d'âme ont un caractère si fier et si imposant par lui-même, qu'en se montrant, elles écartent la défiance et les soupçons. Dès que Molina eut parlé, Ataliba lui tendit la main. « Viens, lui dit-il; le guerrier et l'ami, le courage de l'un, les conseils de l'autre, tout sera bien reçu de moi. Ton estime pour ce cacique et pour son peuple me répond de leur foi, et je n'en veux point d'autre gage. »

Il ordonna qu'on eût soin de pourvoir à tous les besoins de ses nouveaux sujets. Un hameau s'éleva pour eux dans une fertile vallée; et Molina et le cacique, reçus, logés dans le palais des enfans du Soleil, partagèrent la confiance et la faveur du monarque avec les héros mexicains.

CHAPITRE XXII.

Pizarre, de retour sur l'isthme, n'y avait trouvé que des cœurs glacés et rebutés par ses malheurs. Il vit bien que, pour imposer silence à l'envie, et pour inspirer son courage à des esprits intimidés, sa voix seule serait trop faible; il prit la résolution de se rendre lui-même à la cour d'Espagne, où il serait mieux écouté.

Ce long voyage donna le temps à un rival ambitieux de tenter la même entreprise.

Ce fut Alvarado, l'un des compagnons de Cortès, et celui de ses lieutenans qui s'était le plus signalé dans la conquête du Mexique.

La province de Guatimala était le prix de ses exploits; il la gou-

vernait, ou plutôt il y dominait en monarque. Mais, toujo
plus insatiable de richesses et de gloire, il regardait d'un œil av
les régions du midi.

Dans son partage étaient tombés Amazili et Télasco, la s
et l'ami d'Orozimbo : amans heureux, dans leur malheur,
vivre et de pleurer ensemble, de partager la même chaîne, et
s'aider à la porter. Il les tenait captifs ; et il avait appris, par
Indien, qu'Orozimbo et les neveux de Montézume, échap
au fer des vainqueurs, allaient chercher une retraite chez
monarques du midi, dont on lui vantait les richesses. Il en conç
une espérance qui alluma son ambition.

Il avait près de lui un Castillan appelé Gomès, homme actif,
ardent, intrépide, aussi prudent qu'audacieux. « J'ai formé, lui
dit-il, un grand dessein : c'est à toi que je le confie. Nous n'avons
encore travaillé l'un et l'autre que pour la gloire de Cortès : nos
noms se perdent dans l'éclat du sien. Il s'agit, pour nous, d'égaler
l'honneur de sa conquête, et peut-être de l'effacer. Au midi de
ce Nouveau-Monde, est un empire plus étendu, plus opulent que
celui du Mexique : c'est le royaume des Incas. Les neveux de
Montézume ont espéré d'y trouver un asile ; c'est par eux que je
veux gagner la confiance du monarque dont ils vont implorer
l'appui. Le jeune et vaillant Orozimbo est à leur tête ; sa sœur
et l'amant de sa sœur sont au nombre de mes esclaves : rien de
plus vif et de plus tendre que leur mutuelle amitié ; et celui qui
leur promettra de les réunir, en obtiendra tout aisément. Un
vaisseau t'attend au rivage, avec cent Castillans des plus déter-
minés. Emmène avec toi mes captifs, Amazili et Télasco ; em-
ploie avec eux la douceur, les ménagemens, les caresses ; aborde
aux côtes du midi ; envoie à la cour des Incas donner avis à Oro-
zimbo que la liberté de sa sœur et de son ami dépend de toi et de
lui-même ; qu'ils l'attendent sur ton navire ; et que la faveur des
Incas, l'accès de leur pays, l'heureuse intelligence qu'il peut éta-
blir entre nous, est le prix que je lui demande pour la rançon
des deux esclaves que tu es chargé de lui rendre. Tu sens bien
de quelle importance est l'art de ménager cette négociation, et
avec quel soin les otages doivent être gardés jusqu'à l'événement.
Je m'en repose sur ta prudence : et dès demain tu peux partir. »

Il fit venir les deux amans : « Allez retrouver Orozimbo,
leur dit-il ; je vous rends à lui ; votre rançon est dans ses mains. »

La surprise d'Amazili et de Télasco fut extrême : elle tint leur
âme un moment suspendue entre la joie que leur causait cette
étrange révolution, et la frayeur que ce ne fût un piége. Ils trem-
blaient, ils se regardaient, ils levaient les yeux sur leur maître,
cherchant à lire dans les siens. Amazili lui dit : « Souverain de

destinées, que tu es cruel, si tu nous trompes! Mais que cœur est généreux, si c'est lui qui nous a parlé. Je ne vous npe point, reprit le Castillan. Il n'appartient qu'à des lâches sulter à la faiblesse, et de se jouer du malheur; je sais rester l'un et l'autre. Je plains le sort de cet empire, et je vous ins encore plus, vous, de qui la fortune passée rend la chute s accablante. Osez donc croire à mes promesses, que vous allez r s'accomplir. Ah! lui dit Télasco, te j'ai vu porter la flamme s le palais de mes pères; j'ai vu tes mains rougies du sang mes amis; enfin tu m'as chargé de chaînes, et c'est le comble l'opprobre: mais quelques maux que tu m'aies faits, ils seront bliés; je te pardonne tout; et, ce qu'on ne croira jamais, je chéris et te révère. Vois à quel point tu m'attendris. Moi, si jamais ne t'ai demandé que la mort, je tombe à tes pieds, les baise, je les arrose de mes pleurs. »

Alvarado les embrassa avec une apparence de sensibilité. Si ous êtes reconnaissans de mes bienfaits, leur dit-il, le seul prix ue j'ose en attendre, c'est que vous m'en soyez témoins auprès u vaillant Orozimbo. Dites-lui que, si je sais vaincre, je sais ussi mériter la victoire, et ménager mes ennemis, quand la paix es a désarmés. » Alors les deux captifs, emmenés au rivage, 'embarquèrent sur le vaisseau qui leva l'ancre au point du jour.

La course fut assez paisible (1) jusque vers les îles Galapes; nais là, on sentit s'élever, entre l'orient et le nord, un vent rapide auquel il fallut obéir, et se voir pousser sur des mers qui n'avaient point encore vu de voiles. Dix fois le soleil fit son tour, sans que le vent fût apaisé. Il tombe enfin; et bientôt après un calme profond lui succède. Les ondes, violemment émues, se balancent long-temps encore après que le vent a cessé. Mais insensiblement leurs sillons s'aplanissent; et sur une mer immobile, le navire, comme enchaîné, cherche inutilement dans les airs un souffle qui l'ébranle; la voile, cent fois déployée, retombe cent fois sur les mâts. L'onde, le ciel, un horizon vague, où la vue a beau s'enfoncer dans l'abîme de l'étendue, un vide profond et sans bornes, le silence et l'immensité, voilà ce que présente aux matelots ce triste et fatal hémisphère. Consternés et glacés d'effroi, ils demandent au ciel des orages et des tempêtes; et le ciel, devenu d'airain comme la mer, ne leur offre de toutes parts qu'une affreuse sérénité. Les jours, les nuits s'écoulent dans ce

(1) Dans un conte très-intéressant, intitulé *Ziméo*, imprimé à la suite du poëme des Saisons, se trouve une description assez semblable à celle-ci. Mais j'ai pris soin de constater que cette partie de mon ouvrage était écrite et connue de mes amis avant que le conte de Ziméo fût fait. L'auteur l'a reconnu lui-même, et m'a permis de l'en prendre à témoin.

repos funeste. Ce soleil, dont l'éclat naissant ranime et réjouit la terre ; ces étoiles, dont les nochers aiment à voir briller les feux étincelans ; ce liquide cristal des eaux, qu'avec tant de plaisir nous contemplons du rivage, lorsqu'il réfléchit la lumière et répète l'azur des cieux, ne forment plus qu'un spectacle funeste ; et tout ce qui, dans la nature, annonce la paix et la joie, ne porte ici que l'épouvante, et ne présage que la mort.

Cependant les vivres s'épuisent. On les réduit, on les dispense d'une main avare et sévère. La nature, qui voit tarir les sources de la vie, en devient plus avide ; et plus les secours diminuent, plus on sent croître les besoins. A la disette enfin succède la famine, fléau terrible sur la terre, mais plus terrible mille fois sur le vaste abîme des eaux : car au moins sur la terre quelque lueur d'espérance peut abuser la douleur et soutenir le courage ; mais au milieu d'une mer immense, écarté, solitaire, et environné du néant, l'homme, dans l'abandon de toute la nature, n'a pas même l'illusion pour le sauver du désespoir : il voit comme un abîme l'espace épouvantable qui l'éloigne de tout secours ; sa pensée et ses vœux s'y perdent ; la voix même de l'espérance ne peut arriver jusqu'à lui.

Les premiers accès de la faim se font sentir sur le vaisseau : cruelle alternative de douleur et de rage, où l'on voyait des malheureux étendus sur les bancs, lever les mains vers le ciel, avec des plaintes lamentables, ou courir éperdus et furieux de la proue à la poupe, et demander au moins que la mort vînt finir leurs maux. Gomès, pâle et défait, se montre au milieu de ces spectres, dont il partage les tourmens ; mais, par un effort de courage, il fait violence à la nature. Il parle à ses soldats, les soutient, les apaise, et tâche de leur inspirer un reste d'espérance, que lui-même il n'a plus.

Son autorité, son exemple, le respect qu'il imprime, suspend un moment leur fureur. Mais bientôt elle se rallume comme le feu d'un incendie ; et l'un de ces malheureux, s'adressant au capitaine, lui parle en ces terribles mots :

« Nous avons égorgé sans besoin, sans crime, ou du moins sans remords, des milliers de Mexicains : Dieu nous les avait livrés, disait-on, comme des victimes, dont nous pouvions verser le sang. Un infidèle, une bête farouche, sont égaux devant lui ; on nous l'a répété cent fois. Tu tiens en tes mains deux sauvages ; tu vois l'extrémité où nous sommes réduits ; la faim dévore nos entrailles. Livre-nous ces infortunés qui n'ont plus, comme nous, que quelques momens à vivre, et auxquels ta religion t'ordonne de nous préférer. »

« Si cette ressource pouvait vous sauver, leur répondit Gomès,

hésiterais pas ; je céderais, en frémissant, à l'affreuse néces-
; mais ce n'est pas la peine d'outrager la nature, pour souffrir
ques jours de plus. Mes amis, ne nous flattons point : à moins
miracle évident, il faut périr. Dieu nous voit ; l'heure ap-
che ; implorons le secours du ciel. » Cette réponse les cons-
a ; et chacun, s'éloignant dans un morne silence, alla s'aban-
ner au désespoir qui lui rongeait le cœur.

Dans un coin du vaisseau languissaient en silence Amazili et
asco. Plus accoutumés à la souffrance, ils la supportaient sans
plaindre ; seulement ils se regardaient d'un œil attendri et mou-
t, et ils se disaient l'un à l'autre : « Je ne verrai plus mon
re ; je ne verrai plus mon ami. »

Les Castillans, d'un air sombre et farouche, errant sans cesse
our d'eux, les regardaient avec des yeux ardens, et suivaient
patiemment les progrès de leur défaillance. A l'approche des
tillans, à leurs regards avides, à leurs frémissemens, aux
uvemens de rage qu'ils retenaient à peine, Télasco, qui croyait
voir comme des tigres affamés, prêts à déchirer son amante,
tenait près d'elle avec l'inquiétude de la lionne qui garde ses
nceaux. Ses yeux étincelans étaient sans cesse ouverts sur eux,
les observaient sans relâche. Si quelquefois il se sentait forcé
céder au sommeil, il frémissait, il serrait dans ses bras sa
ndre Amazili. « Je succombe, lui disait-il, mes yeux se ferment
algré moi ; je ne puis plus veiller à ta défense. Les cruels saisi-
nt peut-être l'instant de mon sommeil, pour se saisir de leur
oie. Tenons-nous embrassés, ma chère Amazili ; que du moins
s cris me réveillent. »

Gomès, qui lui-même observait les mouvemens des Espagnols,
ur fit donner quelque soulagement, du peu de vivres qui res-
ient, et les contint pendant ce jour funeste. La nuit vint, et ne
it troublée que par des gémissemens. Tout était consterné, tout
sta immobile.

Amazili, d'une main défaillante, pressant la main de Télasco :
Mon ami, si nous étions seuls, je te demanderais, dit-elle, de
'épargner une mort lente, de me tuer pour te nourrir, heureuse
'avoir pour tombeau le sein de mon amant, et d'ajouter mes
ours aux tiens. Mais ces brigands t'arracheraient mes membres
alpitans ; et, à ton exemple, ils croiraient pouvoir te déchirer
oi-même, et te dévorer après moi. C'est là ce qui me fait frémir.
) toi, lui répondit Télasco, ô toi, qui me fais encore aimer
a vie, et résister à tant de maux, que t'ai-je fait pour désirer que
e te survive un moment ? Si je croyais que ce fût un bien de pro-
onger les jours de ce qu'on aime, en lui sacrifiant les siens, crois-
n que j'eusse tant tardé à me percer le sein, à me couper les

veines, et à t'abreuver de mon sang? Il faut mourir ensemble; c'est l'unique douceur que notre affreux destin nous laisse. Tu es la plus faible, et sans doute tu succomberas la première; alors, s'il m'en reste la force, je collerai mes lèvres sur tes lèvres glacées, et, pour te sauver des outrages de ces barbares affamés, je te traînerai sur la poupe, je te serrerai dans mes bras, et nous tomberons dans les flots, où nous serons ensevelis. « Cette pensée adoucit leur peine; et l'abîme des eaux, prêt à les engloutir, devint pour eux comme un port assuré.

Avec le jour enfin se lève un vent frais, qui ramène l'espérance et la joie dans l'âme des Castillans. Quelle espérance, *hélas!* ce vent s'oppose encore à leur retour vers l'orient, et va les pousser plus avant sur un océan sans rivages. Mais il les tire de ce repos, plus horrible que tout le reste; et quelque route qu'il faille suivre, elle est pour eux comme une voie de délivrance et de salut.

On présente la voile à ce vent si désiré; il l'enfle: le vaisseau s'ébranle, et sur la surface ondoyante de cette mer, si longtemps immobile, il trace un vaste sillon. L'air ne retentit point de cris: la faiblesse des matelots ne leur permit que des soupirs et des mouvemens de joie. On vogue, on fend la plaine humide, les yeux errans sur le lointain, pour découvrir, s'il est possible, quelque apparence de rivage. Enfin, de la cime du mât, le matelot croit apercevoir un point fixe vers l'horizon. Tous les yeux se dirigent vers ce point éminent, et qui leur paraît immobile. C'est une île, on l'ose espérer, le pilote même l'assure. Les cœurs flétris s'épanouissent; les larmes de la joie commencent à couler; et plus la distance s'abrège, plus la confiance s'accroît.

Tout occupé du soin de ranimer ses soldats défaillans, Gomez leur fait distribuer le peu de vivres qu'on réservait pour le soutien des matelots. « Amis, dit-il, avant la nuit nous aurons embrassé la terre; là, nous oublierons tous nos maux. »

Ces secours furent inutiles au plus grand nombre des Espagnols. Les organes, trop affaiblis, avaient perdu leur activité. Les uns mouraient en dévorant le pain dont ils étaient avides; les autres, en frémissant de rage de ne pouvoir plus engloutir l'aliment qu'on leur présentait, et en maudissant la pitié qui les avait fait s'abstenir de la chair et du sang humain. Quelques uns, adoucis par la faiblesse et la souffrance, libres de passions, rendus à nature, guéris de ce délire affreux où le fanatisme et l'orgueil les avaient plongés, détestaient leurs erreurs, leurs préjugés barbares; et devenus humains, voyaient enfin des hommes dans ces malheureux Indiens qu'ils avaient si cruellement et si lâchement tourmentés. Ceux-là, tendant les mains au ciel, imploraient sa miséricorde; ceux-ci tournaient leurs yeux mourans vers les en

claves mexicains ; et les traits douloureux du repentir étaient empreints sur leur visage. L'un d'eux, faisant un dernier effort, se traîne aux pieds de Télasco, et d'une voix entrecoupée par les sanglots de l'agonie : « Pardonne-moi, mon frère, lui dit-il, demande pour moi à notre Dieu qu'il me pardonne. » En achevant ces mots, il expira.

CHAPITRE XXIII.

Cependant le rivage approche. On voit des forêts verdoyantes s'élever au-dessus des eaux : c'étaient les îles qui depuis sont devenues célèbres sous le nom de *Mendoce*. On aborde, et on voit sortir d'un canal qui sépare ces îles fortunées, une multitude de barques qui environnent le vaisseau. Ces barques sont remplies de sauvages d'une gaieté et d'une beauté ravissante, presque nus, désarmés, et portant dans la main des rameaux verts, où flotte un voile blanc, en signe de paix et de bienveillance.

Le malheur avait amolli le cœur des Castillans, et brisé leur orgueil farouche. L'éloignement et l'abandon leur avaient appris à aimer les hommes ; car le sentiment du besoin est le premier lien de la société. Pour être humain, il faut s'être reconnu faible. Attendris de l'accueil plein de bonté que leur font les sauvages, ils y répondent par les signes de la joie et de l'amitié. Les insulaires, sans défiance, s'élancent à l'envi de leurs barques sur le vaisseau ; et voyant sur tous les visages la langueur et la défaillance, ils en paraissent attendris : leur empressement et leurs caresses expriment la compassion, et le désir de soulager leurs hôtes.

Le capitaine n'hésita point à se livrer à leur bonne foi. Un port formé par la nature servit d'asile à son vaisseau ; et lui et les siens descendirent dans celle de ces îles (1) dont le bord leur parut le plus riche et le plus riant.

Les insulaires enchantés les conduisent dans leur village, au bas d'une colline, sur le bord d'un ruisseau, qui d'un rocher coule avec abondance, et serpente dans un vallon dont la nature a fait le plus riant verger. Les cabanes de ce hameau sont revêtues de feuillages ; l'industrie, éclairée par le besoin, y a réuni tous les agrémens de la simplicité. Le nœud fragile, qui, pendant la nuit, ferme l'entrée de ces cabanes, est le symbole heureux de

(1) On l'a nommée depuis l'île Christine. A neuf degrés de latitude méridionale. Cet épisode était écrit long-temps avant la découverte de l'île Ataïti, d'après les anciennes relations des voyages faits dans la mer du Sud.

la sécurité, compagne de la bonne foi. La lance, l'arc et le carquois suspendus sous ces toits paisibles, n'annoncent qu'un peuple chasseur : la guerre lui est inconnue.

D'abord les sauvages invitent leurs hôtes à se reposer; et à l'instant de jeunes filles, belles comme les nymphes, et comme elles à demi-nues, apportent dans des corbeilles les fruits que leurs mains ont cueillis. Il en est un (1) que la nature semble avoir destiné, comme un lait nourrissant, à ranimer l'homme affaibli par la vieillesse ou par la maladie. Ce fruit si délicat, si sain, sembla faire couler la vie dans les veines des Castillans. Un doux sommeil suivit ce repas salutaire; et le peuple, autour des cabanes, se tint dans le silence, tandis que ses hôtes dormaient.

A leur réveil, ils virent ce bon peuple, se rassemblant le soir sous des palmiers plantés au milieu du hameau, les inviter à son repas. Des légumes, d'excellens fruits, une racine savoureuse dont ils font un pain nourrissant, des tourterelles, des palombes; les hôtes des bois et des eaux, que la flèche a blessés, qu'a séduits l'hameçon; une eau pure, quelques liqueurs qu'ils savent exprimer des fruits, et dont ils font un doux mélange : tels sont les mets et les breuvages dont ce peuple heureux se nourrit.

Tandis que le repos, l'abondance, la salubrité du climat réparaient les forces des Castillans, Gomès observait à loisir les mœurs, ou plutôt le naturel des insulaires; car ils ne connaissaient de lois que celles de l'instinct. L'affluence de tous les biens, la facilité d'en jouir, ne laissait jamais au désir le temps de s'irriter dans leurs âmes. S'envier, se haïr entre eux, vouloir se nuire l'un à l'autre, aurait passé pour un délire. Le méchant, parmi eux, était un insensé, et le coupable un furieux. De tous les maux dont se plaint l'humanité dépravée, le seul qui fût connu de ce peuple, était la douleur. La mort même n'en était pas un; ils l'appelaient *le long sommeil*.

L'égalité, l'aisance, l'impossibilité d'être envieux, jaloux, avare, de concevoir rien au-delà de sa félicité présente, devaient rendre ce peuple facile à gouverner. Les vieillards réunis formaient le conseil de la république; et comme l'âge distinguait seul les rangs entre les citoyens, et que le droit de gouverner était donné par la vieillesse, il ne pouvait être envié.

L'amour seul aurait pu troubler l'harmonie et l'intelligence d'une société si douce; mais paisible lui-même, il y était soumis à l'empire de la beauté. Le sexe, fait pour dominer par l'ascendant du plaisir, avait l'heureux pouvoir de varier, de multiplier ses conquêtes, sans captiver l'amant favorisé, sans jamais s'engager soi-même. La laideur, parmi eux, était un prodige; et la

(1) Les voyageurs l'appellent *blanc-manger*.

beauté, ce don partout si rare, l'était si peu dans ce climat, que le changement n'avait rien d'humiliant ni de cruel : sûr de trouver à chaque instant un cœur sensible et mille attraits, l'amant délaissé n'avait pas le temps de s'affliger de sa disgrâce, et d'être jaloux du bonheur de celui qu'on lui préférait. Le nœud qui liait deux époux, était solide ou fragile à leur gré. Le goût, le désir le formait; le caprice pouvait le rompre; sans rougir on cessait d'aimer, sans se plaindre on cessait de plaire : dans les cœurs la haine cruelle ne succédait point à l'amour; tous les amans étaient rivaux; tous les rivaux étaient amis; chacune de leurs compagnes voyait en eux, sans nul ombrage, autant d'heureux qu'elle avait faits ou qu'elle ferait à son tour. Ainsi, la qualité de mère était la seule qui fût personnelle et distincte : l'amour paternel embrassait toute la race naissante; et par-là les liens du sang, moins étroits et plus étendus, ne faisaient de ce peuple entier qu'une seule et même famille.

Les Espagnols ne cessaient d'admirer des mœurs si nouvelles pour eux. La nuit, ce peuple hospitalier, leur cédant ses cabanes, n'en avait réservé que quelques unes pour les vieillards, pour les enfans, et pour les mères. La jeunesse, au bord du ruisseau qui serpentait dans la prairie, n'eut pour lit que l'émail des fleurs, pour asile que le feuillage du platane et du peuplier. On les vit, dans leurs danses, se choisir deux à deux, s'enchaîner de fleurs l'un à l'autre; et quand le jour cessa de luire, quand l'astre de la nuit, au milieu des étoiles, fit briller son arc argenté, cette foule d'amans, répandue sur un beau tapis de verdure, ne fit que passer doucement de la joie à l'amour, et des plaisirs au sommeil.

Le lendemain ce fut un nouveau choix, qui, dès le jour suivant, fit place à des amours nouvelles. La marque d'amour la plus tendre qu'une jeune insulaire pût donner à son amant, était d'engager ses compagnes à le choisir à leur tour. Il eût été humiliant pour elle de le posséder seule; et plus, en vantant son bonheur, elle lui procurait de nouvelles conquêtes, plus il était enchanté d'elle et lui revenait glorieux.

Quelle espèce de culte pouvait avoir ce peuple? On désirait de s'en instruire; on crut enfin le démêler. On vit dans une enceinte, que l'on prit pour un temple, quelques statues révérées. Gomès voulut savoir quelle idée ces insulaires y attachaient. Le vieillard qu'il interrogeait, lui répondit : « Tu vois nos cabanes; voilà l'image de celui qui nous apprit à les élever. Tu vois cet arc et ce carquois; voilà l'inventeur de ces armes. Tu nous a vus tirer du feu du froissement du bois et du choc des cailloux; voilà celui qui le premier découvrit à nos pères ce secret merveilleux. Regarde ces tissus

d'écorce, dont nous sommes à demi-vêtus ; l'art de les travailler nous est venu de celui-ci. Celui-là nous apprit à nouer les filets où les oiseaux et les poissons s'engagent. Près de lui se présente l'industrieux mortel qui nous a montré l'art de creuser les canots et de fendre l'onde à la rame. Cet autre imagina de transplanter les arbres, il forma ce beau portique dont le hameau est ombragé. Enfin tous se sont signalés par quelque bienfait rare ; et nous honorons les images qui nous représentent leurs traits. »

CHAPITRE XXIV.

Des malheureux, à peine échappés aux dangers les plus effroyables, ayant trouvé dans cette île enchantée le repos, l'abondance, l'égalité, la paix, devaient être peu disposés à la quitter, pour traverser les mers, où les mêmes horreurs les attendaient peut-être encore. Un nouveau charme vint s'offrir, et acheva de les captiver.

On les invita aux danses nuptiales, à ces danses qui, sur le soir, rassemblaient dans la prairie les jeunes amans du hameau, et dans lesquelles un nouveau choix variait tous les jours les nœuds et les charmes de l'hyménée. Gomès s'opposa vainement aux instances des Indiens ; il vit qu'il les affligerait, et qu'il révolterait sa flotte, s'il obligeait les siens à résister aux plaisirs qui les appelaient. Tout ce qu'il put lui-même, fut de se refuser à cet attrait si dangereux, et de ne pas donner l'exemple.

Amazili et Télasco, depuis leur séjour dans cette île, rappelés à la vie, chéris des Indiens, libres parmi les Espagnols, ne respiraient que pour s'aimer. Ils ne se quittaient pas ; ils jouissaient ensemble des douceurs de ce beau climat, des délices de leur asile : il ne manquait à leur bonheur que de posséder Orozimbo. Ils furent aussi conviés aux danses de la prairie. Jamais Amazili ne voulut consentir à s'y mêler. « S'il n'y avait que des sauvages, dit-elle à Télasco, je n'hésiterais pas. Ils laissent à leurs femmes la liberté du choix ; et tu serais bien sûr du mien. Si une plus belle que moi te choisissait aussi, je serais préférée, je le crois ; et s'il arrivait qu'elle fût plus belle à tes yeux, je reviendrais pleurer dans la cabane ; et je dirais : Il est heureux avec une autre que moi. Mais non, cela n'est pas possible ; et ce n'est pas la crainte de te voir infidèle qui m'inquiète et me retient ; c'est l'orgueil jaloux de nos maîtres, que je ne veux pas irriter. Quelqu'un d'eux prétendrait peut-être au choix de ton amante : ils sont fiers, violens ; ils seraient offensés de voir préférer leur esclave. Ah ! leur esclave sera toujours le maître absolu de mon cœur. Fais

donc entendre aux insulaires que notre choix est fait, que nous sommes heureux d'être uniquement l'un à l'autre; ou, si quelqu'une de ces beautés te touche plus que moi, va te montrer au milieu d'elles : tous leurs vœux se réuniront; tu n'auras qu'à choisir; et moi je te serai fidèle, et, en pleurant, je dirai au sommeil de me laisser songer à toi. » Cette seule pensée faisait couler ses larmes. Le cacique les essuya par mille baisers consolans. « Qui, moi? dit-il, que je respire, que mon cœur palpite un instant pour une autre qu'Amazili ! Ne le crains pas; ce serait une injure. J'ai voulu, je l'avoue, assister à ces danses, pour me voir préférer par toi : car tu sais que j'aime la gloire; et il est doux d'être envié. Mais puisque tu crains d'exciter la jalousie des Castillans, je cède à tes raisons. Soyons fidèlement unis, et laissons à ces malheureux, qui ne connaissent point l'amour, les vains plaisirs de l'inconstance. » On fut surpris de leur refus; mais on n'en fut point offensé.

L'enchantement des Espagnols, dans cette fête voluptueuse, se conçoit mieux qu'on ne peut l'exprimer. Environnés d'une foule de jeunes femmes, belles de leurs simples attraits, sans parure et presque sans voile, faites par les mains de l'amour, douées des grâces de la nature, vives, légères, animées par le feu de la joie et l'attrait du plaisir, souriant à leurs hôtes, et leur tendant la main avec des regards enflammés, ils étaient comme dans l'ivresse; et leur ravissement ressemblait au délire du plus délicieux sommeil.

Les Indiennes, dans leurs danses, semblaient toutes se disputer la conquête des Castillans : ainsi l'exigeait le devoir de l'hospitalité. Ils firent donc un choix eux-mêmes; mais, le jour suivant, la beauté reprit ses droits, et choisit à son tour. Alors ce caprice bizarre que notre orgueil a engendré, et que nous appelons l'amour, cette passion triste, inquiète et jalouse, commence à verser ses poisons dans l'âme des Castillans. Ils prétendent détruire la liberté du choix, en usurper les droits eux-mêmes. Ils menacent les insulaires, ils intimident leurs compagnes, ils effarouchent les plaisirs.

Gomès reçut, à son réveil, les justes plaintes des Indiens. « Tu nous as amené, lui dirent-ils, des bêtes féroces, et non pas des hommes. Nous les rappelons à la vie; nous partageons avec eux les dons que nous fait la nature; nous les invitons à nos jeux, à nos festins, à nos plaisirs; et les voilà qui nous menacent et qui nous glacent de frayeur. Ils veulent, entre nos compagnes, choisir, et se voir préférés. Qu'ils sachent que le premier droit de la beauté c'est d'être libre. Nos femmes sont toutes charmantes, et c'est leur faire injure, que de vouloir gêner leur choix. Si tes compagnons veulent vivre en bonne intelligence avec nous, qu'ils tâchent de

nous ressembler; qu'ils soient bienfaisans et paisibles. S'ils sont méchans, remmène-les. »

Gomès sentit tout le danger de la licence qu'il avait donnée, et vit les suites qu'elle aurait, s'il tardait à les prévenir. Mais l'ivresse, l'égarement où les esprits étaient plongés, rendit ses efforts inutiles. Au mépris de la discipline, le désordre allait en croissant. Les soldats se disaient entre eux, que leur retour était impossible vers le rivage américain; que le vent d'orient, qui régnait sur ces mers, s'opposerait à leur passage; que, par un miracle visible, le ciel les avait conduits dans un asile fortuné, où l'on vivait exempt de fatigue et de soins, et au milieu de l'abondance; que, résolus de s'y fixer, ils n'avaient plus d'autre patrie, et ne connaissaient plus de chef auquel ils dussent obéir. C'en était fait, si les insulaires, révoltés de l'ingratitude et de l'orgueil des Castillans, n'avaient pris eux-mêmes la résolution et le moyen de s'en délivrer.

Une nuit, forcés de céder à l'arrogance impérieuse de leurs hôtes, et les laissant s'abandonner aux charmes des plaisirs, aux douceurs du sommeil, ils se saisirent de leurs armes, et les jetèrent dans la mer.

Gomès, instruit de ce désastre, assembla les siens, et leur dit: « Nos armes nous sont enlevées. Ce peuple se venge: il s'est lassé de vos mépris. Plus adroit que nous, plus agile, il serait aussi courageux. Mieux que nous il ferait usage de la flèche et du javelot. Il connaît les retranchemens de ses bois et de ses montagnes; et des îles voisines, les peuples ses amis l'aideraient à nous accabler. Laissez-moi donc vous ménager une retraite assurée; et, en attendant, évitez tout ce qui peut troubler la paix. »

A ce discours, les Castillans furent interdits et troublés. Les plus intrépides pâlirent, les plus impétueux se sentirent glacés. Alors un vieillard se présente, et parle ainsi aux Castillans: « Il y eut, du temps de nos pères, un méchant parmi eux: il voulait dominer; il voulait que tout lui cédât; que tout ne fût fait que pour lui. Nos pères le saisirent, quoiqu'il fût fort et vigoureux; ils lui lièrent les pieds et les mains avec la branche du *saule*, et le jetèrent dans la mer. Nous n'y avons jeté que vos armes. Eloignez-vous, et nous laissez en paix. Nous voulons être heureux et libres. Vous avez cette plaine immense de l'Océan à traverser; nous vous donnerons, pour le voyage, du bois, de l'eau, des vivres; mais ne différez pas. Pour vous, dit-il aux deux Mexicains, vous avez le choix de rester avec nous, ou de partir avec eux; car tout ce qui respire l'air que nous respirons, devient libre comme nous-mêmes. Ici la force n'est employée qu'à protéger la liberté. »

Les Castillans, indignés de s'entendre faire la loi, se plaignient, et accusèrent les Indiens de trahison. « Nous ne vous avons point trahis, reprit le vieillard indien. Vos armes vous donnaient sur nous trop d'avantage; et vous en avez abusé. Nous vous avons réduits, comme il est juste, à l'égalité naturelle. A présent, voulez-vous la paix? Nous l'aimons; et vous partirez de ces bords sans avoir reçu de nous la plus légère offense. Voulez-vous la guerre? Nous la détestons, mais la liberté nous est plus chère que la vie. Vous aurez le choix du combat. Nous partagerons avec vous nos flèches et nos javelots; et nous nous détruirons; jusqu'à ce qu'il ne reste aucun de vous pour nous faire injure, ou aucun de nous pour la souffrir. »

Ce courage vulgaire, qui n'est dans l'homme qu'un sentiment de supériorité, abandonna les Castillans. Ils se repentirent d'avoir aliéné un peuple si brave et si juste; et ils supplièrent Gomès de les réconcilier ensemble. Gomès n'eut garde d'engager les Indiens à se laisser fléchir; et dès lors toute liaison fut rompue entre les deux peuples. Mais les devoirs de l'hospitalité n'en étaient pas moins observés. La même abondance régnait dans les cabanes des Castillans; et leur navire fut pourvu de tout ce qu'exigeait la longueur du voyage.

Amazili et Télasco n'eurent pas long-temps à se consulter. « Renoncerons-nous à revoir ton frère et mon ami? dit Télasco à son amante. Non, dit-elle, je ne puis vivre sur des bords où je serais sûre de ne le revoir jamais. Gomès nous donne l'espérance de nous rejoindre à lui; partons. »

Rien de plus rare, sur ces mers, que de voir les vents de l'aurore céder à celui du couchant (1). Gomès fut long-temps à l'attendre; et lorsqu'il le vit s'élever, il en rendit grâces au ciel, comme d'un prodige opéré pour favoriser son retour. Il assemble les siens. « Compagnons, leur dit-il, n'attendons pas que l'on nous chasse. Le vent nous seconde; partons, et partons sans regret: cette terre inconnue n'eût été pour nous qu'un tombeau. Vivre sans gloire, ce n'est pas vivre. Être oublié, c'est être enseveli. Allons chercher des travaux qui laissent de nous quelque trace. L'influence de l'homme sur le destin du monde, est la seule existence honorable pour lui, la seule au moins digne de nous. »

L'homme se fait par habitude un cercle de témoins, dont la voix est pour lui l'organe de la renommée. Il existe dans leur pensée; il vit de leur opinion. Rompre à jamais, entre eux et lui, ce commerce qui l'agrandit, qui le répand hors de lui-même, c'est l'environner d'un abîme, c'est le plonger dans une nuit profonde. Aussi ces mots que prononça Gomès frappèrent-ils les Cas-

(1) Cela n'arrive qu'au décours de la lune.

tillans d'un trait foudroyant de lumière ; et ils ne purent, sans frayeur, se voir, pour le reste du monde, au rang des morts, dont le nom même et la mémoire avaient péri.

Ce moment était favorable ; et Gomès le saisit pour précipiter son départ. On le suit, on s'embarque, on dégage les ancres, on livre les voiles au vent. Les Indiens, tristement rassemblés sur le rivage, voyant le vaisseau s'éloigner, disaient en soupirant : « Que vont-ils devenir ? Ils étaient si bien parmi nous ! Pourquoi ne pas y vivre en paix ? Ils nous appelaient leurs amis, et nous ne demandions qu'à l'être. Mais non : ils sont méchans ; qu'ils partent. Ils nous auraient rendus méchans. »

Les Castillans, de leur côté, regrettaient cette île charmante. Tous les yeux y étaient attachés, tous les cœurs gémissaient de la voir s'éloigner. Enfin elle échappe à leur vue ; et les soucis d'un long et pénible voyage viennent se mêler au regret d'avoir quitté ce fortuné séjour.

CHAPITRE XXV.

Bientôt l'inconstance des vents se fit sentir, et tint la flotte dans de continuelles alarmes ; mais ils ne firent que décliner alternativement vers l'un ou l'autre pôle ; et l'art du pilote ne s'exerça qu'à diriger sa course vers l'aurore, sans s'écarter de l'équateur.

Le trajet fut long, mais tranquille, jusqu'à la vue du Pérou. Le naufrage les attendait au port, et le ciel voulut qu'Orozimbo fût témoin du désastre qui vengeait sa patrie sur ces malheureux Castillans.

Alonzo, dans l'attente du retour de Pizarre, avait pressé l'Inca, roi de Quito, de se mettre en défense. « Il n'est pas besoin, disait-il, d'élever des remparts solides, des murs de sable et de gazon suffisent pour rebuter les Castillans. De tous les dangers de la guerre ils ne craignent que les lenteurs. C'est à Tumbès qu'ils vont descendre ; c'est ce port qu'il faut protéger. »

Ce plan de défense approuvé, Alonzo se chargea lui-même d'aller présider aux travaux. Orozimbo voulut le suivre ; et par les champs de Tumibamba, ils se rendirent à Tumbès. Le retour du jeune Espagnol chez ce peuple, son premier hôte, fut célébré par des transports de reconnaissance et d'amour. « Eh quoi ! lui dit le bon cacique, tu ne m'as donc pas oublié ? Tu as bien raison ! Mon peuple et moi, nous n'avons cessé de parler du généreux et cher Alonzo. Ils m'ont demandé que le jour où tu vins parmi nous, fût célébré, tous les ans, comme une fête. Tu crois bien

que j'y ai consenti. C'en est une de te revoir ; et les larmes de joie que tu nous vois répandre, en sont de fidèles témoins. »

Les travaux qu'Alonzo dirige, commencent dès le jour suivant, et sont poussés avec ardeur. Ils s'avançaient; le fort qui dominait la plaine, et qui menaçait le rivage, excitait l'admiration des Indiens qui l'avaient élevé. Un soir qu'avec Orozimbo et le cacique de Tumbès, Alonzo parcourait l'enceinte de la forteresse, et s'entretenait avec eux de cette fureur de conquête qui avait saisi les Espagnols, et qui dépeuplait leur pays pour dévaster un Nouveau Monde, il aperçut de loin le vaisseau de Gomès qui s'avançait à voiles déployées. Il regarde, et ne doutant pas que ce ne fût le vaisseau de Pizarre : « Les voilà, les voilà, dit-il. Quelle diligence incroyable a si fort pressé leur retour? Le ciel les seconde, les vents semblent leur obéir. » Comme il disait ces mots, tout à coup, au milieu d'une sérénité perfide, un tourbillon de vent s'élève sur la mer. Les flots, qu'il roule sur eux-mêmes, s'enflent en écumant, et semblent bouillonner. Dans le même instant, un nuage, roulé comme les flots, s'abaisse, s'étend, s'arrondit, se prolonge en colonne ; et cette colonne fluide, dont la base touche à la mer, forme une pompe, où l'onde émue, cédant au poids de l'air qui la presse à l'entour, monte, jusqu'au nuage, et va lui servir d'aliment.

Molina reconnut ce prodige, si redouté des matelots, qui lui ont donné le nom de *trombe* ; et, à la vue du danger qui menaçait les Castillans, il oublia leurs crimes, les maux qu'ils avaient faits, les maux qu'ils allaient faire encore ; il se souvint seulement que leur patrie était la sienne, et son cœur fut saisi de crainte et de compassion.

Gomès eut beau se hâter de faire ployer les voiles, pour ne pas donner prise au tourbillon rapide qui enveloppait son vaisseau, le vent le saisit, l'entraîna jusque sous la colonne d'eau, qui, rompue par les antennes, tomba comme un déluge sur le navire, et l'engloutit.

« Le ciel est juste, s'écria Orozimbo. Qu'ainsi périssent tous les brigands qui ont ravagé, détruit, inondé de sang ma patrie ! Cacique, lui dit Molina, réservez votre haine et vos malédictions pour les heureux coupables. Le malheur a le droit sacré de purifier ses victimes, et celui que le ciel punit, devient comme innocent pour nous. » Orozimbo rougit de la joie inhumaine qu'il venait de faire éclater. « Pardon, dit-il ; j'ai tant souffert ! j'ai tant vu souffrir mes amis ! »

Le calme renaît. La colonne et le navire avaient disparu. Mais, peu d'instans après, on aperçut de loin deux malheureux, échappés du naufrage, qui nageaient à l'aide d'un banc dont ils s'étaient saisis. Ah ! s'écrie Orozimbo, ils respirent encore, il faut

les secourir. Cacique, hâtez-vous; détachez des canots, pour les sauver, s'il est possible. Je vais au-devant d'eux. » Il dit, et soudain se jette à la nage. Un canot le suivit de près, et le joignit avant qu'il eût atteint le bois flottant au gré de l'onde, que ces malheureux embrassaient.

Ces malheureux étaient sa sœur et son ami, qui, prévoyant la chute de la trombe, s'étaient élancés dans les eaux, plus hardis que les Castillans, et plus exercés à la nage. « On vient à nous, courage, ma chère Amazili, disait Télasco : soutiens-toi ; nous touchons au salut. Ah ! je succombe, disait-elle ; ma faiblesse est extrême ; mes défaillantes mains vont abandonner leur appui. Si l'on tarde un moment encore, c'en est fait, tu ne me verras plus. »

Cependant leur libérateur, monté sur le canot, fait redoubler l'effort des rames. Il arrive, il se penche, il tend les bras : « Venez, dit-il, ô qui que vous soyez, vous êtes nos amis, puisque vous êtes malheureux. » Le péril, le trouble, l'effroi, l'image de la mort présente empêcha de le reconnaître. Amazili saisit la main qu'il lui tendait. Il la prend dans ses bras, l'enlève, et reconnaît sa sœur, une sœur adorée. Il jette un cri. « Ciel ! est-ce toi? ma sœur ! ma chère Amazili! Ah ! laisse-moi, dit-elle d'une voix expirante, et sauve Télasco. » A ce nom, Orozimbo, la laissant étendue au milieu des rameurs, s'élance dans les flots, où son ami surnage encore; il le saisit par les cheveux, dans le moment qu'il enfonçait, regagne la barque, y remonte, et y enlève son ami.

Télasco, qui l'a reconnu, succombe à sa joie; il l'embrasse, et sentant ses genoux ployer, il tombe auprès d'Amazili. Orozimbo, qui croit les voir expirer l'un et l'autre, les appelle à grands cris. Télasco revient le premier d'un long évanouissement, mais c'est pour partager la crainte et la douleur de son ami. Livide, glacée, étendue entre son frère et son amant, Amazili respire à peine. Orozimbo sur ses genoux soutient sa tête languissante, dont les yeux sont fermés encore, et sur ce visage, où se peint la pâleur de la mort, il verse un déluge de larmes. Télasco cherche inutilement, à travers sa paupière, quelques étincelles de vie. « Tu respires, lui disait-il; mais tu as perdu le sentiment. Tu n'entends plus ma voix ? Ton âme va-t-elle s'éteindre, et ton cœur se glacer? Après tant de périls, après t'avoir sauvée, ô moitié de mon âme! la mort, la mort cruelle te saisit dans nos bras! O mon cher Orozimbo, le jour qui nous rassemble sera-t-il le plus malheureux de tes jours et des miens! N'as-tu revu ta sœur que pour l'ensevelir? n'as-tu embrassé ton ami, ne l'as-tu retiré des flots, que pour le voir désespéré, s'y précipiter pour jamais ?

Cependant le canot avait abordé au rivage, et le cacique et Molina ne savaient que penser de cet événement. Ah! vous voyez le plus heureux des hommes, si je puis ranimer cette femme expirante, leur dit Orozimbo : c'est ma sœur ; voilà cet ami dont je vous ai tant de fois parlé. Le ciel réunit dans mes bras ce que j'ai de plus cher au monde. Ah! s'il est possible, aidez-moi à rendre la vie à ma sœur.

Lorsqu'Amazili, ranimée, ouvrit les yeux à la lumière, elle crut, au sortir d'un pénible sommeil, être abusée par un songe. Elle regarde autour d'elle ; elle n'ose en croire ses yeux. « Quoi! dit-elle, est-ce vous? mon frère! mon ami! Parlez, rassurez-moi. — Oui, tu revois Télasco. — Tous mes sens sont troublés; mon âme est égarée; je ne sais encore où je suis. Télasco! j'étais avec toi, et nous allions périr ensemble. Mais mon frère! — Il est dans tes bras. Notre bonheur est un prodige. — Hélas! je suis trop faible pour l'excès de ma joie. Viens, Télasco, retiens mon âme sur mes lèvres ; je sens qu'elle va s'échapper. « Elle achève à peine ces mots ; et sans un déluge de larmes qui soulagea son cœur, elle allait expirer. Télasco recueillit ces larmes. « Rends le calme à tes sens, respire, ô mon unique bien! lui disait-il, vis pour aimer, pour rendre heureux un frère, un époux qui t'adorent. Mon ami! mon frère! c'est vous! redisait-elle mille fois en leur tendant les mains; je retrouve tout ce que j'aime! Dites-moi sur quels bords, et quel prodige nous rassemble. Sommes-nous chez un peuple ami? Vraiment ami, lui dit Alonzo, et je vous réponds de son zèle. Voilà son roi qui nous est dévoué; et plus loin, par-delà ces hautes montagnes, règne un monarque plus puissant, qui nous comble de ses bienfaits. »

La joie et le ravissement de ces trois Mexicains ne peut se concevoir. Ils ne se lassaient point d'entendre mutuellement leurs aventures; et le souvenir retracé des dangers qu'ils avaient courus, les faisait frémir tour à tour.

Cependant le rempart s'élève ; Alonzo le voit s'achever. Il instruit, il exerce le cacique et son peuple à la défense de leurs murs; et après avoir tout prévu, tout disposé pour leur défense, il retourne auprès de l'Inca, suivi de ses trois Mexicains.

Ataliba reçut avec tant de bonté la sœur et l'ami d'Orozimbo, qu'en se voyant dans son palais, ils croyaient être au sein de leur patrie, dans la cour des rois leurs aïeux.

Mais ce monarque généreux était loin de jouir lui-même du repos qu'il leur procurait. Une profonde mélancolie s'est emparée de son âme. Puissant, aimé, révéré de son peuple, il fait des heureux, et il ne l'est point. La fortune, envieuse de ses propres

dons, a mêlé l'amertume des chagrins domestiques aux douceurs apparentes de la prospérité.

CHAPITRE XXVI.

La confiance d'Ataliba autorisait Alonzo à chercher dans son âme le secret de cette tristesse dont il le voyait consumé. « Inca, lui dit-il, j'appréhende que le danger qui te menace, et dont j'ai voulu t'avertir, ne t'ait frappé trop vivement. »

« Tu me soulages, lui dit l'Inca, en interrogeant ma tristesse. Je n'osais t'affliger; cependant j'ai besoin qu'un ami s'afflige avec moi. Écoute. Il s'agit de mes droits au trône que j'occupe, et d'où l'Inca, roi de Cusco, s'obstine à vouloir me chasser. J'aurais besoin, auprès de lui, d'un ministre éclairé, et d'un médiateur habile; et j'ai jeté les yeux sur toi. Veux-tu l'être? Oui, répond Alonzo, si ta cause est juste. — Elle est juste; et tu vas toi-même en juger. Apprends donc quel fut le génie de cet empire dès sa naissance; dans quelle vue il a été fondé; et comment, destiné à s'agrandir sans cesse, il ne pouvait, sans s'affaiblir, n'être pas enfin partagé.

» Autrefois ce pays immense était habité par des peuples sans lois, sans discipline et sans mœurs. Errans dans les forêts, ils vivaient de leur proie, et des fruits qu'une terre inculte semblait produire par pitié. Leur chasse était une guerre que l'homme faisait à l'homme. Les vaincus servaient de pâture aux vainqueurs. Ils n'attendaient pas le dernier soupir de celui qu'ils avaient blessé, pour boire le sang de ses veines (1); ils le déchiraient tout vivant. Ils faisaient des captifs, et ils les engraissaient pour leurs festins abominables. Si ces captifs avaient des femmes, ils les laissaient s'unir ensemble, ou ils rendaient eux-mêmes leurs esclaves fécondes, et ils dévoraient les enfans.

» Quelques uns d'entre eux, par l'instinct de la reconnaissance, adoraient, dans la nature, tout ce qui leur faisait du bien, les montagnes mères des fleuves, les fleuves mêmes et les fontaines qui arrosaient la terre et la fertilisaient, les arbres qui donnaient du bois à leurs foyers, les animaux doux et timides dont la chair était leur pâture, la mer abondante en poissons, et qu'ils appelaient leur nourrice (2). Mais le culte de la terreur était celui du plus grand nombre.

(1) *Voyez* Garcil. liv. 1, chap. 12.
(2) *Mama Cocha*, mère mer.

» Ils s'étaient fait des dieux de tout ce qu'il y avait de plus idéux, de plus horrible ; car il semble que l'homme se plaise à effrayer. Ils adoraient le tigre, le lion, le vautour, les grandes couleuvres; ils adoraient les élémens, les orages, les vents, la foudre, les cavernes, les précipices ; ils se prosternaient devant les torrens dont le bruit imprimait la crainte, devant les forêts ténébreuses, au pied de ces volcans terribles qui vomissaient sur eux des tourbillons de flamme et des rochers brûlans.

» Après avoir imaginé des dieux cruels et sanguinaires, il fallut bien leur rendre un culte barbare comme eux. L'un crut leur plaire en se perçant le sein, en se déchirant les entrailles; l'autre, plus forcené, arracha ses enfans de la mamelle de leur mère, et les égorgea sur l'autel de ses dieux altérés de sang. Plus la nature frémissait, plus la divinité devait se réjouir. On croyait pouvoir tout attendre des dieux à qui on immolait tout ce qu'on avait de plus cher (1).

» Celui dont les rayons animent la nature, vit cet égarement, et il en eut pitié. Il n'est pas étonnant, dit-il, que des insensés soient méchans. Au lieu de les punir de s'égarer dans les ténèbres, envoyons-leur la vérité; ils marcheront à sa lumière. Il ne m'est pas plus difficile d'éclairer leur intelligence, que d'éclairer leurs yeux.

» Il dit, et il envoie dans ces climats sauvages deux de ses enfans bien aimés, le sage et vertueux Manco, et la belle Oello, sa sœur et son épouse (2).

» Mon cher Alonzo, tu verras l'endroit célèbre et révéré où ces enfans du Soleil descendirent (3). Les sauvages, répandus dans les forêts d'alentour, se rassemblèrent à leur voix. Manco apprit aux hommes à labourer la terre, à la semer, à diriger le cours des eaux, pour l'arroser; Oello instruisit les femmes à filer, à ourdir la laine, à se vêtir de ses tissus, à vaquer aux soins domestiques, à servir leurs époux avec un zèle tendre, à élever leurs enfans.

» Au don des arts, ces fondateurs ajoutèrent le don des lois. Le culte du Soleil leur père, ce culte inspiré par l'amour, fondé sur la reconnaissance, et qui ne coûta jamais un soupir à la nature, ni un murmure à la raison, fut la première de ces lois et l'âme de toutes les autres.

» L'homme, étonné de voir si près de lui des biens qu'il ne soupçonnait pas, l'abondance, la sûreté, la paix, crut recevoir

(1) *Voyez* Garcil. liv. 1, chap. 2.

(2) Garcil. liv. 1, chap. 15.

(3) Au bord d'un lac, à une lieue de Cusco. Les Incas y avaient élevé un temple au Soleil.

un nouvel être. Ses besoins satisfaits, ses terreurs dissipées, le plaisir d'adorer un dieu propice et bienfaisant, le devoir d'être juste et bon à son exemple, la facilité d'être heureux, la bienveillance mutuelle, le charme enfin d'une innocente et paisible société captiva tous les cœurs. Honteux d'avoir été aveugles et barbares, ces peuples se laissèrent apprivoiser sans peine, et ranger sous de douces lois. Cusco fut bâti par leurs mains; cent villages l'environnèrent (1); et le vénérable Manco, avant d'aller se reposer auprès du Soleil son père, vit prospérer, dès sa naissance, l'empire qu'il avait fondé.

» Son fils aîné lui succéda (2); et comme lui, par la *douceur*, la persuasion, les bienfaits, il recula les bornes de cet heureux empire.

» Le fils aîné de celui-ci (3) fit respecter ses armes, mais ne les employa qu'à rendre ses voisins dociles, sans tremper ses mains dans leur sang.

» Son successeur (4) fut moins heureux : les peuples qu'il voulait gagner le forcèrent de les combattre (5). Le premier combat fut sanglant; mais le vainqueur, par ses vertus, se fit pardonner sa victoire. Sa valeur apprit à le craindre; sa clémence apprit à l'aimer.

» Le fils aîné de ce héros (6) fit des conquêtes encore plus vastes, sans coûter ni larmes ni sang aux peuples qu'il soumit à son obéissance. Son retour à Cusco fut le plus beau triomphe : il y fut porté par des rois.

» Les Incas qui lui succédèrent (7) furent obligés quelquefois, pour dompter des peuples féroces, d'assiéger leur retraite, de les

(1) Treize à l'orient, trente à l'occident, vingt au nord, quarante au midi.

(2) Sinchi Roca, deuxième roi. Il conquit vingt lieues de pays, au midi.

(3) Loqui Yupanqué, troisième roi. Il conquit quarante lieues de pays du nord au sud, et vingt du couchant au levant.

(4) Maïta Capac, quatrième roi, conquit quatre-vingt-dix lieues d'étendue, dans le pays de *Cunti Suyu*.

(5) Ceux de *Cayaviri*, peuple du midi, qu'il assiégea sur leur montagne. Il combattit aussi les *Collas* au passage d'une rivière, les peuples des montagnes d'*Atom-Puna*, et ceux de *Villili* et *Dallia* au couchant.

(6) Capac Yupanqué, cinquième roi. Ses conquêtes s'étendaient, au couchant, jusqu'à la mer; au midi, jusqu'à *Tatira*, au pays des *Charcas*; à l'orient, jusqu'au pied de la montagne des *Antis*; au nord, jusqu'à *Racuna*, dans la province de *Chinca*.

(7) Roca, surnommé *Pleure-sang*, sixième roi.
Septième, Viracocha.
Huitième, Pachacutec.
Neuvième, Yupanqué.
Dixième, Tupac Yupanqué.
Onzième, Huaïna Capac, père des deux Incas régnans.

y repousser, et de leur laisser prendre conseil de la nécessité. Mais nos armes les attendaient, et ne les provoquaient jamais. On avait pour maxime de les abandonner, plutôt que de les détruire, s'ils s'obstinaient à vivre indépendans et malheureux. La paix allait au-devant d'eux, toujours indulgente et facile, et n'exigeant de ces rebelles que de consentir à goûter les biens qu'elle leur présentait (1). Engager le monde à être heureux, fut le grand projet des Incas. Un culte pur, de sages lois, des lumières, des arts utiles, étaient les fruits de la victoire; et ils les laissaient aux vaincus. Telle a été, pendant onze règnes, leur ambition et leur gloire; tel a été le prix de leurs travaux.

» Cependant, plus on étendait les limites de cet empire, plus on avait de peine à les garder. Dans tout l'espace de dix règnes, l'empire n'avait eu qu'une seule révolte. Mon père, le plus doux et le plus juste des rois, en vit trois, l'une vers le nord, deux au midi de ces montagnes. Les extrémités reculées n'étaient plus sous les yeux du monarque. Vers l'aurore, on avait franchi la haute barrière des Andes (2); on touchait à la mer dans les régions du couchant; vers le nord et vers le midi, nous avions encore à pénétrer dans des déserts profonds et vastes; enfin le plan de nos conquêtes embrassait tout ce continent. Il exigeait donc un partage entre les enfans du Soleil.

» Mon père, après avoir conquis cette vaste et riche province, a cru que le moment du partage était arrivé. Il avait épousé deux femmes; l'une était Ocello, sa sœur; l'autre, Zulma, fille du sang des rois (3). Huascar est l'aîné des enfans d'Ocello; il possède Cusco, la ville du Soleil, et l'empire de nos ancêtres. Je suis l'aîné des enfans de Zulma; et la province de Quito, ce fruit des exploits de mon père, est l'héritage qu'en mourant il a bien voulu me laisser.

» A-t-il pu disposer d'un bien qu'il ne tenait que de lui-même, qu'il ne devait qu'à sa valeur? C'est ce qui cause, entre mon frère et moi, des débats qui seront sanglans, s'il me force à prendre les armes.

» Mon frère est altier et superbe. Son froid orgueil ne sut jamais fléchir. Au mépris de la volonté et de la mémoire d'un père, il exige de moi que je descende du trône, et que je me range sous ses lois. Tu sens si je puis m'y résoudre. J'aime mon frère; il

(1) Lorsqu'assiégés sur leurs montagnes, ils manquaient de subsistances, et qu'on trouvait leurs enfans et leurs femmes paissant l'herbe dans les vallons, on leur donnait à manger et on les renvoyait, chargés de vivres, vers leurs pères et leurs maris, avec des offres de paix et d'amitié.

(2) Montagnes des Antis, depuis appelées *Cordillières*.

(3) Des Caciques, rois de *Quito*, avant la conquête de cette province.

m'est affreux de voir sa haine me poursuivre ; il m'est affreux de penser que son peuple et le mien vont être ennemis l'un de l'autre, et qu'une guerre domestique, allumée entre les Incas, va les livrer, demi-vaincus, à un oppresseur étranger. Mais ce sceptre, ce diadème, c'est de mon père que je les tiens; laisserai-je outrager mon père? Il n'est rien qu'à titre d'égal, d'allié, de frère et d'ami, Huascar n'obtienne de moi. Veut-il étendre ses conquêtes par-delà les bords du Mauli (1), ou sur le fleuve des Couleuvres (2) ? Je le seconderai. Lui reste-t-il encore, dans les vallées de Nasca ou de Pisco, quelques rebelles à dompter? Je l'aiderai à les soumettre. Ses ennemis seront les miens. Mais pourquoi demander ma honte? pourquoi vouloir déshonorer et avilir son propre sang? *Les larmes* que tu vois s'échapper de mes yeux, te sont témoins de ma franchise. Je désire ardemment la paix : je suis sensible, mais je suis violent, et je me crains surtout moi-même. C'est à toi, cher Alonzo, à nous sauver des maux dont la discorde nous menace. Va trouver mon frère à Cusco. L'humanité réside dans ton cœur, et la vérité sur tes lèvres; ta candeur, ta droiture, l'ascendant naturel de ta raison sur nos esprits, enfin ce charme si touchant que tu donnes à tes paroles, le fléchira peut-être, et nous épargnera d'effroyables calamités. Ne crains pas d'exprimer trop vivement l'horreur que me fait la guerre civile; mais aussi ne crains pas d'assurer que jamais je n'abandonnerai mes droits. Mon père, en mourant, m'a placé sur un trône élevé, affermi par lui-même ; il faut m'en arracher sanglant. »

Alonzo sentit l'importance et les difficultés d'une telle entremise ; mais il voulut bien s'en charger ; et tout fut préparé dans peu pour donner à son ambassade une splendeur qui répondît à la majesté des deux rois.

CHAPITRE XXVII.

Avant le départ d'Alonzo, l'Inca, pour entreprendre l'ouvrage de la paix sous de favorables auspices, fit un sacrifice au Soleil. Les Mexicains y assistèrent, et Alonzo lui-même, sans y participer, crut pouvoir en être témoin.

Les vierges du Soleil, admises dans son temple, servaient le pontife à l'autel. C'est de leur main qu'il recevait le pain du sacrifice (3); et l'une d'elles, après l'offrande, le présentait aux Incas.

(1) Rivière du Chili.

(2) *Amarumayu*, aujourd'hui la rivière de la *Plata*.

(3) Ce pain était fait du maïs le plus pur; on l'appelait *Cancu*.

La destinée de Cora voulut qu'en ce jour solennel ce fût elle qui dut remplir ce ministère si funeste.

Alonzo, par une faveur signalée du monarque, était placé auprès de lui. La prêtresse s'avance, un voile sur la tête, et le front couronné de fleurs. Ses yeux étaient baissés; mais ses longues paupières en laissaient échapper des feux étincelans. Ses belles mains tremblaient; ses lèvres palpitantes, son sein vivement agité, tout en elle exprimait l'émotion d'un cœur sensible. Heureuse si ses yeux timides ne s'étaient pas levés sur Alonzo! Un regard la perdit; ce regard imprudent lui fit voir le plus redoutable ennemi de son repos et de son innocence. Lui, dont la grâce et la beauté, chez les féroces anthropophages, avaient apprivoisé des cœurs nourris de sang, quel charme n'eut-il pas pour le cœur d'une vierge simple, tendre, ingénue, et faite pour aimer! Ce sentiment, dont la nature avait mis dans son sein le germe dangereux, se développa tout à coup.

Dans le tressaillement que lui causa la vue de ce mortel, dont la parure relevait encore la beauté, peu s'en fallut que la corbeille d'or qui contenait l'offrande ne lui tombât des mains. Elle pâlit; son cœur suspendit tout à coup et redoubla ses battemens. Un frisson rapide est suivi d'un feu brûlant qui coule dans ses veines; et sur ses genoux défaillans elle a peine à se soutenir.

Son ministère enfin rempli, elle retourne vers l'autel. Mais Alonzo, présent à ses esprits, semble l'être encore à ses yeux. Interdite et confuse de son égarement, elle jette un regard suppliant sur l'image du soleil; elle y croit voir les traits d'Alonzo. « O Dieu! dit-elle, ô Dieu! quel est donc ce délire? Quel trouble ce jeune étranger a mis dans tous mes sens! Je ne me connais plus. »

Le sacrifice et les vœux offerts, l'Inca, suivi de sa cour, se retire; les prêtresses sortent du temple, et rentrent dans l'asile inviolable et saint qui les cache aux yeux des mortels.

Cette retraite où Cora voyait couler ses jours dans une paisible langueur, fut pour elle, dès ce moment, une prison triste et funeste. Elle sentit tout le poids de sa chaîne; et son cœur ne désira plus qu'un désert et la liberté, un désert où fût Alonzo: car elle ne cessait de le voir, de l'entendre, de lui parler, et de se plaindre à lui, comme s'il eût été présent. « Quoi! jamais, jamais, disait-elle, l'illusion que je me fais ne sera qu'une illusion! Ah! pourquoi t'ai-je vu, charme unique de ma pensée, si je suis condamnée à ne plus te revoir? Ah! du moins, avant que j'expire, viens, mortel adoré, viens voir quel ravage ta seule vue a causé dans un faible cœur; viens voir et plaindre ta victime. Où es-tu? Daignes-tu penser à moi, à moi qui brûle,

qui me meurs du désir, sans espoir, de te revoir encore? Hélas! quel malheur est le mien! Je sens qu'un pouvoir invincible m'attire sans cesse vers lui; sans cesse mon âme s'élance hors de ces murs pour le chercher; dans la veille et dans le sommeil, lui seul occupe mes esprits; je donnerais ma vie pour qu'un seul de mes songes pût se réaliser, ne fût-ce qu'un moment, et ce moment, on l'a retranché de ma vie! O Dieu bienfaisant! est-ce toi qui te plais à tyranniser, à déchirer un cœur sensible? Tu sais si le mien consentait au serment que t'a fait ma bouche. Un pouvoir absolu me l'a fait prononcer; mais la nature, par un cri qui a dû s'élever jusqu'à toi, réclamait dans le même instant contre une injuste violence. Mon cœur n'est point parjure; *il ne* t'a rien promis. Rends-moi donc à moi-même. Hélas! suis-je digne de toi? Trop faible, trop fragile, un seul moment, tu le vois, un seul regard a mis le trouble dans mon âme: éperdue, insensée, je ne commande plus à ma raison ni à mes sens. » A ces mots, prosternée et n'osant plus voir la lumière du Dieu qu'elle croyait trahir, elle se couvrait le visage de son voile arrosé de larmes; mais bientôt l'image d'Alonzo, et cette pensée accablante, *Je ne le verrai plus*, venant s'offrir encore, faisaient éclater sa douleur. « O mon père! qu'avez-vous fait? que vous avais-je fait moi-même? pourquoi me séparer de vous? pourquoi m'ensevelir vivante? Hélas! j'avais pour vous une vénération si tendre! je vous aurais servi avec tant de zèle et d'amour! O mon père! mon père! vous m'auriez vue auprès de vous, douce consolation de votre paisible vieillesse, partager avec mon époux le devoir de vous rendre heureux, élever sous vos yeux mes enfans.... Mes enfans! ah! jamais je ne serai mère; jamais ce nom cher et sacré ne fera tressaillir mon cœur. Ce cœur est mort aux sentimens les plus tendres de la nature: ses penchans les plus doux, ses plaisirs les plus purs me sont interdits pour jamais. »

Cet éclair rapide et terrible, qui embrase à la fois deux cœurs faits l'un pour l'autre, avait frappé le jeune Espagnol au même instant que la jeune Indienne. Etonné de voir tant de charmes, ému, troublé jusqu'à l'ivresse, d'un seul regard qu'elle lui avait lancé, il la suivit des yeux au fond du temple; et il fut jaloux du Dieu même, en le lui voyant adorer.

Sombre, inquiet, impatient, il retourne au palais. Tout l'afflige et le gêne. Il veut rappeler sa raison; il se reproche un fol amour, il le condamne, il en rougit, il veut l'éloigner de son âme; vain reproche! efforts inutiles! La réflexion même enfonce plus avant le trait qu'il voudrait arracher. Un seul regard de la prêtresse a versé au fond de son cœur le doux poison de l'espérance. Des vœux indissolubles, un étroit esclavage, une

garde incorruptible et vigilante, une austère prison, il voit tout; et il espère encore. Il lui est impossible de posséder Cora, mais non pas d'avoir su lui plaire; et si elle m'aimait, disait-il, si elle savait que je l'adore, si nos deux cœurs, d'intelligence, pouvaient du moins s'entendre, ah! ce serait assez. »

En s'occupant d'elle sans cesse, il passait mille fois le jour par tous les mouvemens d'un amour insensé; mais la réflexion le rendait à lui-même, et lui faisait voir l'imprudence et la honte de ses transports. Chez un peuple religieux, oser tenter un sacrilége! dans la cour d'un roi, son ami, violer les droits de l'hospitalité! exposer celle qu'il aimait à l'opprobre et au châtiment qui suivaient l'oubli de ses vœux! C'étaient autant de crimes, dont un seul eût suffi pour faire frémir Alonzo. Il en repoussait la pensée, bien résolu de n'y jamais céder.

Seulement il allait nourrir sa profonde mélancolie autour de l'enceinte sacrée des murs qui renfermaient Cora. L'enclos des vierges était vaste et ombragé d'arbres épais, dont la hauteur majestueuse ajoutait encore au respect qu'imprimait ce lieu révéré. C'est sous ces arbres, disait-il, que la belle Cora respire. Hélas! peut-être elle y gémit; et ni la pitié ni l'amour n'oseraient entreprendre de rompre ses liens. Ces murs sont élevés; la garde en est sévère; mais combien ne serait-il pas facile encore d'y pénétrer! C'est leur sainteté qui les garde. L'amour, cet ennemi fatal du repos et de l'innocence, l'amour, tel que je le ressens, n'est point connu de ce bon peuple. L'habitude à ne désirer que les biens qui lui sont permis, le fait marcher paisiblement dans l'étroit sentier de ses lois. Qu'elles sont cruelles ces lois, dont la jeunesse, la beauté, l'amour, sont les tristes victimes! Qu'il serait juste et généreux de les en affranchir! » A ces mots, effrayé lui-même de sentir tressaillir son cœur, il s'éloignait. « Ah! disait-il, est-ce là ce projet si beau, si magnanime qui m'avait amené à la cour de l'Inca! Je m'annonce comme un héros; je finis par être un perfide, un faible et lâche ravisseur! »

Ainsi sa vertu combattait; elle aurait triomphé sans doute. Mais un événement terrible la fit céder aux mouvemens de la crainte et de la pitié.

CHAPITRE XXVIII.

Heureux les peuples qui cultivent les vallées et les collines que la mer forma dans son sein, des sables que roulent ses flots, et des dépouilles de la terre! Le pasteur y conduit ses troupeaux

sans alarmes ; le laboureur y sème et y moissonne en paix. Mais malheur aux peuples voisins de ces montagnes sourcilleuses, dont le pied n'a jamais trempé dans l'océan, et dont la cime s'élève au-dessus des nues ! Ce sont des soupiraux que le feu souterrain s'est ouverts, en brisant la voûte des fournaises profondes où sans cesse il bouillonne. Il a formé ces monts, des rochers calcinés, des métaux brûlans et liquides, des flots de cendres et de bitume qu'il lançait, et qui, dans leur chute, s'accumulaient aux bords de ces gouffres ouverts. Malheur aux peuples que la *fertilité* de ce terrain perfide attache : les fleurs, les fruits, et les moissons couvrent l'abîme sous leurs pas. Ces germes de *fécondité*, dont la terre est pénétrée, sont les exhalaisons du feu qui la *dévore* : sa richesse, en croissant, présage sa ruine ; et c'est au sein de l'abondance qu'on lui voit engloutir ses heureux possesseurs. Tel est le climat de Quito. La ville est dominée par un volcan terrible (1), qui, par de fréquentes secousses, en ébranle les fondemens.

Un jour que le peuple indien, répandu dans les campagnes, labourait, semait, moissonnait (car ce riche vallon présente tous ces travaux à la fois), et que les filles du Soleil, dans l'intérieur de leur palais, étaient occupées les unes à filer, les autres à ourdir les précieux tissus de laine dont le pontife et le roi sont vêtus, un bruit sourd se fait d'abord entendre dans les entrailles du volcan. Ce bruit, semblable à celui de la mer, lorsqu'elle conçoit les tempêtes, s'accroît, et se change bientôt en un mugissement profond. La terre tremble, le ciel gronde, de noires vapeurs l'enveloppent ; le temple et les palais chancellent et menacent de s'écrouler ; la montagne s'ébranle, et sa cime entr'ouverte vomit, avec les vents enfermés dans son sein, des flots de bitume liquide, et des tourbillons de fumée qui rougissent, s'enflamment, et lancent dans les airs des éclats de rocher brûlans qu'ils ont détachés de l'abîme : superbe et terrible spectacle, de voir des rivières de feu bondir à flots étincelans à travers des monceaux de neige, et s'y creuser un lit vaste et profond.

Dans les murs, hors des murs, la désolation, l'épouvante, le vertige de la terreur se répandent en un instant. Le laboureur regarde, et reste immobile. Il n'oserait entamer la terre, qu'il sent comme une mer flottante sous ses pas. Parmi les prêtres du Soleil, les uns, tremblans, s'élancent hors du temple ; les autres, consternés, embrassent l'autel de leur dieu. Les vierges éperdues sortent de leur palais, dont les toits menacent de fondre sur leur tête ; et courant dans leur vaste enclos, pâles, échevelées, elles

(1) Pichencha. Voyez la description de ce volcan et de ses éruptions en 1538 et 1660, dans la relation du voyage de M. de La Condamine.

tendent leurs mains timides vers ces murs, d'où la pitié même ose approcher pour les secourir.

Alonzo seul, errant autour de cette enceinte, entend leurs gémissantes voix. Dans le péril de la nature entière, il ne tremble que pour Cora. Les cris qui frappent son oreille, lui semblent tous être les siens. Egaré, frémissant de douleur et de crainte, et pareil au ramier qui, d'une aile tremblante, voltige autour de la prison où sa palombe est enfermée, ou tel plutôt que la lionne qui, l'œil étincelant, rôde et rugit autour du piége où l'on a pris ses lionceaux, il cherche, il découvre à la fin des ruines et un passage. Transporté de joie, il gravit sur les débris du mur sacré. Il pénètre dans cet asile où nul mortel jamais n'osa pénétrer avant lui. Les ténèbres le favorisent : un jour lugubre et sombre a fait place à la nuit; la nuit n'est éclairée que par les flots brûlans qui s'élancent de la montagne; et cette effroyable lueur, pareille à celle de l'Érèbe, ne laisse voir aux yeux d'Alonzo que comme des ombres errantes, les prêtresses du Soleil courant épouvantées dans les jardins de leur palais.

D'autres yeux que ceux d'un amant, tout occupé de l'objet qu'il adore, chercheraient inutilement l'une d'elles entre ses compagnes. Alonzo reconnaît Cora. Les grâces qui, dans la frayeur, ne l'ont point abandonnée, la lui font distinguer de loin. Il retient ses premiers transports, de peur de l'effrayer. Il s'avance d'un pas timide. « Cora, lui dit-il de la voix la plus douce et la plus sensible, un dieu veille sur vous, et prend soin de vos jours. » A cette voix, Cora s'arrête intimidée; et à l'instant la terre tremble, et la montagne, avec éclat, jette une colonne de flamme, qui, dans l'obscurité, découvre aux yeux de la prêtresse son amant qui lui tend les bras.

Soit par un mouvement soudain de frayeur, ou d'amour peut-être, Cora se précipite et tombe évanouie dans les bras du jeune Espagnol. Il la soutient, il la ranime, il tâche de la rassurer. « O toi, lui dit-il, que j'adore depuis que je t'ai vue au temple, toi pour qui seule je respire, Cora; ne crains rien : c'est le ciel qui t'envoie un libérateur. Suis-moi, quittons ces lieux funestes; laisse-moi te sauver. »

Cora, faible et tremblante, s'abandonne à son guide. Il l'emporte; il franchit sans peine les débris du mur écroulé; et le premier asile qui s'offre à sa pensée, est le vallon de Capana, du cacique ami de Las-Casas.

« Où vais-je? lui disait Cora; la frayeur a troublé mes sens. Je ne sais où je suis; je ne sais même qui vous êtes. Que vais-je devenir? Ayez pitié de moi. Vous êtes, lui dit Alonzo, sous la garde d'un homme qui ne respire que pour vous. Je vous mène loin

du danger, dans un vallon délicieux, où un cacique, mon ami, vous recevra comme sa fille. Ah ! cachez-moi plutôt, dit-elle, à tous les yeux. Il y va de ma vie ; il y va de bien plus ! Vous ignorez la loi terrible que vous me faites violer. Me voilà hors de cet asile où je devais vivre cachée. Je suis les pas d'un homme, après avoir fait vœu de fuir à jamais tous les hommes. A quoi m'exposez-vous ? Ah ! plutôt laissez-moi périr. »

« Cora, lui répondit Alonzo, le premier devoir de tout ce qui respire, comme son premier sentiment, c'est le soin de sa propre vie ; et dans un moment où la mort vous environne et vous poursuit, il n'est ni vœu ni loi qui doive s'opposer à ce mouvement invincible. Quand tout sera calmé, demain, avant l'aurore, vous rentrerez dans ces jardins, où vos compagnes effrayées auront passé la nuit sans doute, et le secret de votre absence ne sera jamais révélé. »

Cependant le péril s'éloigne, et bientôt il s'évanouit. La terre cesse de trembler, le volcan cesse de mugir. Cette pyramide de feu, qui s'élevait du sommet de la montagne, s'émousse et paraît s'enfoncer ; les noirs tourbillons de fumée dont le ciel était obscurci, commencent à se dissiper ; un vent d'orient les chasse vers la mer. L'azur du ciel s'épure ; et l'astre de la nuit, par sa consolante clarté, semble vouloir rassurer la nature.

Dans ce moment, Alonzo et sa tendre compagne traversaient de belles prairies, où mille arbres, chargés de fruits, entrelaçaient leurs rameaux. Les rayons tremblans de la lune, perçant à travers le feuillage, allaient nuancer la verdure, et se jouer parmi les fleurs. « Respire, ma chère Cora, dit Alonzo, repose-toi ; et dans le calme et le silence d'une nuit qui nous favorise, laisse-moi me rassasier du plaisir de te voir, d'adorer tant de charmes. » Cora consentit à s'asseoir. Le premier soin d'Alonzo fut de cueillir des fruits, qu'il vint lui présenter. Le doux savinte, le palta, d'un goût plus ravissant encore, la moëlle du coco, son jus délicieux, furent les mets de ce festin.

Assis aux genoux de Cora, Alonzo respirait à peine. Le trouble, le saisissement, cette timidité craintive qui se mêle aux brûlans désirs, et dont l'émotion redouble aux approches du bonheur, suspendent son impatience. Il presse de ses mains, il presse de ses lèvres la main tremblante de Cora. « Fille du ciel, lui disait-il, est-ce bien toi que je possède, toi, l'unique objet de mes vœux ? Qui m'eût dit qu'un prodige, dont frémit la nature, s'opérait pour nous réunir, et qu'il n'épouvantait la terre, que pour nous dérober aux yeux de tes surveillans inhumains ? Un Dieu, sans doute, a pris pitié de mon amour et de mes peines. Ah ! profitons de sa faveur. Nous voilà seuls, libres, cachés, et n'ayant pour

témoin que la nuit, qui jamais n'a trahi les tendres amans, mais ces instans si précieux s'écoulent ; n'en perdons plus aucun ; et, si je te suis cher, dis-moi : Sois heureux. Sois heureux, dit-elle ; » et dès ce moment un nuage se répandit sur l'avenir.

A leurs yeux tout s'est embelli. La sérénité de la nuit, la solitude, le silence ont pour eux un charme nouveau. « Ah ! le délicieux séjour ! disait Cora. Pourquoi chercher un autre asile ? Cette douce clarté, ces gazons, ces feuillages semblent nous dire : Où voulez-vous aller ? où serez-vous mieux qu'avec nous ? Oh ! douce moitié de moi-même, dit Alonzo, ainsi toujours puisses-tu te plaire avec moi ! Passons ici la nuit, et demain, dès l'aube du jour, fuyons des lieux où tu es captive. Allons.... que sais-je ? où le destin nous conduira : fût-ce dans un antre sauvage, j'y vivrais heureux avec toi ; et sans toi, je ne puis plus vivre. » Ainsi le fol amour faisait parler Alonzo. Cora le pressait dans ses bras ; et il sentait tomber sur son visage les larmes qu'elle répandait. « Mon ami, lui dit-elle, éloignons, s'il se peut, une prévoyance affligeante. Je suis avec toi, je ne veux m'occuper que de toi : qu'un bien que j'ai tant souhaité ne soit pas mêlé d'amertume. »

Cora ne savait point encore le nom de son amant ; elle désira de l'entendre, et le répéta mille fois. Il lui parla de sa patrie ; il voulut même la flatter de la douce espérance de voir un jour avec lui les bords où il était né. Elle n'en fut point abusée, et la réflexion cruelle écarta cette illusion. Enfin le sommeil suspendit tous les mouvemens de leurs âmes ; et Cora, aux genoux d'Alonzo, reposa jusqu'au point du jour.

L'étoile du matin éveille les oiseaux, et leurs chants éveillent Alonzo. Il ouvre les yeux, et il voit Cora : ses yeux parcourent mille charmes. Il approche sa bouche de ces lèvres de rose, où la volupté lui sourit ; il en respire l'haleine ; et son âme y vole, attirée par un souffle délicieux.

Cora s'éveille ; un tressaillement, mêlé de frayeur et de joie, exprime son émotion. « Est-ce toi, dit-elle en se précipitant dans le sein d'Alonzo, est-ce bien toi que je retrouve ? Ah ! je croyais t'avoir perdu. — Non, Cora, non ; rassure-toi : nous ne serons point séparés. Mais hâtons-nous : voici l'aube du jour ; gagnons le détroit des montagnes ; et sur la foi de la nature, qui nourrit les hôtes des bois, cherche avec moi, dans leur asile, la liberté, le premier des biens après l'amour. Ah ! cher Alonzo, dit Cora, que ne suis-je seule, avec toi, dans ces forêts où elle règne ! que n'y suis-je inconnue au reste des mortels ! » Et, en disant ces mots, elle le serrait dans ses bras ; elle frémissait ; et ses yeux, attachés sur ceux de son amant, se remplissaient de larmes. Attendri et troublé lui-même, il la presse de lui avouer ce qui

l'agite. Elle s'effraye du coup qu'elle va lui porter; mais elle cède enfin. « Délices de mon âme, mon cher Alonzo, lui dit-elle, mon cœur est déchiré; le tien va l'être; mais pardonne : un devoir sacré, un devoir terrible m'enchaîne; il va m'arracher de tes bras; voici le moment d'un éternel adieu. — Ah ! que dis-tu, cruelle ? — Ecoute. En me dévouant aux autels, mes parens répondirent de ma fidélité. Le sang d'un père, d'une mère, est garant des vœux que j'ai faits. Fugitive et parjure, je les livrerais au supplice; mon crime retomberait sur eux; et ils en porteraient la peine : telle est la rigueur de la loi. — Oh Dieu ! — Tu frémis ! — Malheureuse ! qu'as-tu fait? qu'ai-je fait moi-même? s'écria-t-il en se précipitant le front contre terre et en s'arrachant les cheveux. Que ne m'as-tu montré plus tôt l'abîme où je tombais, où je t'entraînais?.... Laisse-moi. Ton amour, ta douleur, tes larmes redoublent l'horreur où je suis.... Que veux-tu? que je te remmène? Tu veux ma mort.... Te retenir ! oh ! non : je ne suis pas un monstre. Je ne souffrirai pas que tu sois parricide; je ne le souffrirai jamais. Va-t-en !.. cruelle!.. Arrête! arrête! Je me meurs. »

Cora, désolée et tremblante, était revenue à ses cris, était tombée à ses genoux. Il la regarde, il la prend dans ses bras, l'arrose de ses pleurs, se sent baigner des siens, lui jure un éternel amour; et, dans l'excès de sa douleur, il s'égare et s'oublie encore. « Que faisons-nous? lui dit Cora; voilà le jour. Si nous tardons, il ne sera plus temps; et mon père, et ma mère, et leurs enfans, tout va périr. Je vois le bûcher qui s'allume. — Viens donc, viens, lui dit-il, avec le regard sombre, l'air farouche du désespoir; » et tout à coup s'armant de force, de cette force courageuse qui foule aux pieds les passions, il la prend par la main, et, marchant à grands pas, la remmène, pâle et tremblante, jusqu'au pied de ces murs, où elle va cacher son crime, son amour, et son désespoir.

L'amour, dans l'âme de Cora, n'avait été, jusqu'au moment de cette fatale entrevue, qu'un délire confus et vague : elle n'en connut bien la force que lorsqu'elle en eut possédé l'objet. Sa passion, en s'éclairant, a redoublé de violence; le souvenir et le regret en sont devenus l'aliment; et le désir sans espérance, toujours trompé, toujours plus vif et plus ardent, en est le supplice éternel.

Mais du moins elle est sans remords et sans frayeur sur l'avenir. Le désordre de cette nuit, où chacun tremblait pour soi-même, n'a pas permis qu'on s'aperçût de sa fuite et de son absence; elle ne se fait point un crime de l'égarement où l'ont précipitée le péril, la crainte, et l'amour. Sa plus cruelle prévoyance est d'être en proie au feu qui la consume, et qui ne s'éteindra jamais.

un amant est plus malheureux. Il éprouve les mêmes peines, et de plus un souci rongeur qui le tourmente incessamment.

Oh ! sous combien de formes, diversement cruelles, l'amour tyrannise les cœurs ! Alonzo tremblait d'être père ; et ce danger, que l'innocence dérobait aux yeux de Cora, était sans cesse présent aux siens. Il se rappelle avec effroi les plus doux momens de sa vie, et déteste l'amour qui l'a rendu heureux. Cependant il allait partir. Mais, en s'éloignant de Quito, il sentit son âme, attirée par une force irrésistible, se détacher de lui, s'élancer vers les murs où son amante gémissait.

CHAPITRE XIX.

Une route immense, aplanie d'une extrémité de l'empire à l'autre, à travers les hautes montagnes, les abîmes, et les torrens (1), monument prodigieux de la grandeur des Incas ; et sur cette route les arsenaux distribués par intervalles, les hospices sans cesse ouverts aux voyageurs, les forteresses et les temples, les canaux qui dans les campagnes faisaient circuler l'eau des fleuves (2), les merveilles de la nature, dans des climats nouveaux pour le jeune Espagnol, rien ne put effacer Cora de sa pensée. Son image, qu'en soupirant il écartait toujours, lui revenait sans cesse.

Enfin l'impérieuse voix de l'amitié se fit entendre. Alonzo tout à coup sortit comme d'un long délire, et en approchant de Cusco, les soins dont il était chargé commencèrent à l'occuper. Il se fit précéder par trois caciques, et s'annonça au monarque en ces mots : « Un homme né par-delà les mers, vers les bords d'où le soleil se lève, un Castillan, reçu dans la cour de ton frère, vient te voir, et t'apporte des paroles de paix. »

La renommée des Castillans était parvenue à Cusco ; et ce nom, devenu terrible, frappa le superbe Huascar. Il envoya au-devant d'Alonzo une partie de sa cour, et le reçut lui-même dans toute la splendeur de la majesté des Incas, élevé sur un trône d'or,

(1) La route de Quito à Cusco, et par-delà, avait cinq cents lieues. Elle fut faite sous le règne de *Hualna Capac*. Sous le même règne, l'on en fit une de la même étendue dans le plat pays, et plusieurs autres qui traversaient l'empire du centre aux extrémités. C'étaient des levées de terre de quarante pieds de largeur, qui mettaient les vallées au niveau des collines.

(2) Un de ces canaux, dans les plaines du couchant, avait cent cinquante lieues de longueur du sud au nord.

dans un palais dont les lambris, les murs mêmes étaient revêtus de ce métal éblouissant, ayant à ses pieds vingt caciques, et à ses côtés vingt tribus d'Incas descendans de Manco.

Alonzo, qui jamais n'avait rien vu de si auguste, en fut saisi d'étonnement. Le prince, avec une bonté majestueuse, lui fit signe de s'approcher, et de parler.

« Inca, lui dit Alonzo, c'est un présent du ciel qu'un frère vertueux et tendre; c'est un don du ciel, non moins rare, qu'un véritable ami. Réjouis-toi; le ciel t'a donné l'un et l'autre dans le roi de Quito. Son âme m'est connue, et mon cœur, qui jamais n'a su mentir, répond du sien. Vous êtes tous deux menacés par un ennemi redoutable, qui s'avance de l'orient. Vous avez besoin l'un de l'autre pour résister à ses efforts. Réunis, vous pouvez le vaincre; divisés, vous êtes perdus. L'Inca ton frère demande ton secours, et t'offre celui de ses armes. Tel est l'objet de l'ambassade dont il m'honore auprès de toi. »

« J'ai bien voulu t'entendre, lui répondit l'Inca, quoiqu'envoyé par un rebelle; mais, avant tout, n'es-tu pas toi-même un de ces étrangers nouvellement descendus sur nos bords, et qui, dans les campagnes d'Acatamès, ont semé l'épouvante? Tu te dis Castillan; c'est, je crois, le nom qu'on leur donne; ils viennent, dit-on, comme toi, des bords de l'orient. »

« Oui, je suis du nombre de ceux que l'on a vus sur ce rivage, lui dit Alonzo. Je cherchais la gloire sur leurs pas; je n'ai vu que le crime; et je les ai abandonnés. J'aime la bonne foi, j'honore la droiture et la grandeur d'âme; et c'est ce qui m'attache à ce généreux prince qui te parle ici par ma voix. Tous les deux nés du même sang, enfans du même père, aimez-vous, et vivez en paix; vous serez heureux et puissans. »

« S'il se souvient, reprit Huascar, de quel père nous sommes nés, qu'il se rappelle aussi quels rangs nous a marqués la naissance. Le Soleil n'a donné qu'un maître à cet empire; le règne de son fils doit être l'image du sien. Il n'a point d'égal dans le ciel; et je n'en veux point sur la terre. »

« Inca, lui répondit Alonzo, je veux bien parler ton langage, et supposer ce que tu crois. N'aimes-tu pas assez les hommes, et n'estimes-tu pas assez les lois de tes aïeux, pour souhaiter que l'univers fût rangé sous ces lois paisibles? »

« Sans doute, répondit l'Inca, je le souhaite, et je l'espère: c'est la volonté du Soleil; les temps la verront s'accomplir. »

« Et alors, poursuivit Alonzo, le monde n'aura-t-il qu'un roi, comme il n'a qu'un Soleil? La sagesse d'un homme étendra-t-elle ses regards aussi loin que l'astre du jour étend l'éclat de sa lumière? Tu n'oserais le croire; ose donc avouer que ta vigilance a des

bornes, que ta puissance en doit avoir, et qu'il serait injuste de vouloir envahir ce que l'on ne peut gouverner. »

« Etranger, quelle est ton audace, interrompit l'Inca, de venir me marquer les limites de ma puissance ! »

« Ce n'est pas moi, lui dit Alonzo, c'est la nature qui les a marquées; je ne dis que ce qu'elle a fait. Je t'avertis que tu es homme par ta faiblesse, quand tu veux être un dieu par ton ambition. »

« Je suis homme, mais je suis roi, reprit l'Inca; et ce nom seul t'apprend le respect qui m'est dû. »

« Sache, lui dit Alonzo, que mes pareils parlent aux rois sans les flatter, et les respectent sans les craindre. Il ne tient qu'à toi de me voir à tes pieds; mais commence par être juste, et par honorer la mémoire d'un père qui fut roi lui-même. C'est de sa main que ton frère a reçu le sceptre que tu lui disputes; et en désavouant le don qu'il lui a fait, tu l'insultes dans son tombeau, et tu foules aux pieds sa cendre. »

L'Inca frémit; mais son orgueil l'emporta sur sa piété. « Mon père, dit-il, a vieilli; et dans cet état de défaillance, l'homme est crédule et facile à tromper. Il a cédé aux artifices d'une femme ambitieuse; et pour le fils de l'étrangère, il a déshérité celui que les sages lois de Manco lui avaient donné pour successeur. »

« Il t'a remis, lui dit Alonzo, tout ce qu'il avait reçu : il n'a disposé que de sa conquête. »

« Si, comme lui, chacun de nos rois, dit le prince, eût dissipé ce qu'il avait acquis, où serait leur empire? L'unité de pouvoir en fait la grandeur et la force; et mon père, qui sans partage l'avait reçu de ses aïeux, devait le laisser sans partage. On l'a surpris; et sans cesser d'honorer ses vertus, de révérer sa cendre, je puis désavouer un moment de faiblesse qui lui fit oublier mes droits. »

« Apprends, lui dit Alonzo, qu'au nord de ces climats, un empire aussi vaste, plus puissant que le tien, vient d'être ravagé, détruit, inondé du sang de ses peuples, pour avoir été divisé. Ses princes, à peine échappés au glaive du vainqueur, se sont réfugiés dans la cour de l'Inca ton frère; et leur malheur atteste ce que je te prédis. Un ennemi terrible va vous trouver tous deux affaiblis, défaits l'un par l'autre. Ah! songe à sauver ton empire; et quand la foudre est sur ta tête et l'abîme à tes pieds, tremble, malheureux prince, tremble toi-même, au lieu de menacer. »

Toute la cour, qui l'entendait, parut troublée à ce langage; l'Inca lui-même en fut ému. Mais, dissimulant sa frayeur sous

les dehors de la fierté : « C'est, dit-il, à l'usurpateur à prévenir les maux dont il serait la cause, et à se ranger sous mes lois. »

« Ne l'espère pas, dit Alonzo, consterné de sa résistance. Ataliba, couronné par un père expirant, ne croira jamais avoir usurpé ce qu'il a reçu de son père. Il regarde sa volonté comme une inviolable loi. Il faut, pour le chasser du trône, l'en arracher sanglant : je te répète ses paroles. C'est à toi de voir si tu veux te baigner dans le sang d'un frère, d'un frère vertueux, qui t'aime, qui fait sa gloire et son bonheur d'être ton allié, ton ami le plus tendre ; qui te conjure, au nom d'un père, de ne pas révoquer les dons qu'il lui a faits ; qui te conjure, au nom de son peuple et du tien, de ne pas le forcer à une guerre impie. Dispose de lui, de ses armes : il ne craint point la guerre ; il a sous ses drapeaux un peuple fidèle et vaillant ; il a vingt rois autour de lui, tous aussi dévoués que moi. Tout ce qu'il craint, c'est de verser le sang de ses amis, de sa famille, de ces peuples, qui, sujets de vos pères, nés sous les mêmes lois, sont ses enfans comme les tiens. Consulte, comme lui, ton cœur : il doit être bon, magnanime, sensible au moins à la pitié. Il ne s'agit pas de régler entre nous tes droits et les siens ; de pareils débats n'ont jamais été vidés que par les armes. Il s'agit de savoir lequel des deux perd le plus à céder. Il y va pour lui d'un royaume ; pour toi d'une province inutile à ta gloire, à ta puissance, à ta grandeur. Il défend, avec sa couronne, l'honneur de son père et le sien ; et à ces intérêts qu'opposes-tu ? l'orgueil de ne point souffrir de partage ! Vois si cela mérite d'allumer entre vous les feux d'une guerre civile, au moment qu'un péril commun vous presse de vous réunir. »

Le fier Huascar n'en voulut pas entendre davantage ; mais la franchise courageuse, la noble fermeté d'Alonzo, laissèrent dans tous les esprits l'étonnement et le respect ; l'Inca lui-même en fut saisi.

« Je ne sais, disait-il, mais cette race d'hommes a quelque chose d'imposant et de supérieur à nous. Je veux gagner la bienveillance et l'estime de celui-ci. Qu'on lui rende tous les honneurs qui sont dus à son ministère et à la dignité dont il est revêtu. »

Il l'admit à sa table ; et prenant avec lui le ton de l'amitié : « Castillan, lui dit-il, je veux bien accéder, autant que je le puis sans honte, à la paix que tu me proposes. Qu'Ataliba garde son apanage ; qu'il règne à Quito, j'y consens, mais tributaire de l'empire, et obligé de rendre hommage à l'aîné des fils du Soleil. »

Quoiqu'il y eût peu d'apparence qu'Ataliba subît cette condi-

tion, Alonzo ne crut pas devoir la rejeter sans l'en instruire; et, en attendant sa réponse, il eut le temps de voir tout ce qui décorait, au dedans et au dehors, la florissante ville du Soleil.

CHAPITRE XXX.

Le temple du Soleil, le palais du monarque, ceux des Incas, celui des vierges, la forteresse à triple enceinte qui dominait la ville et qui la protégeait, les canaux qui, du haut des montagnes voisines, y répandaient en abondance les eaux vives et salutaires, l'étendue et la magnificence des places qui la décoraient, ces monumens, dont il ne reste plus que de déplorables ruines, le frappaient d'admiration. « Sans le fer, disait-il, sans l'art des mécaniques, la main de l'homme a opéré tous ces prodiges! Elle a roulé ces rochers énormes; elle en a formé ces murailles dont la structure m'épouvante, dont la solidité ne cédera jamais qu'aux lentes secousses du temps et à l'écroulement du globe. On peut donc suppléer à tout par le travail et la constance? »

Mais il voyait avec effroi cet amas incroyable d'or, qui, dans le temple et les palais, tenait lieu du fer, du bois, et de l'argile, et, sous mille formes diverses, éblouissait partout les yeux (1). « Ah! disait-il, en soupirant, si jamais l'avarice européenne vient à découvrir ces richesses, avec quelle avide fureur elle va les dévorer! »

Le culte du Soleil avait à Cusco une majesté sans égale. La magnificence du temple, la splendeur de la cour, l'affluence des peuples, l'ordre des prêtres du Soleil et le chœur des vierges choisies (2), plus nombreux et plus imposant, donnaient, dans cette ville, à la pompe du culte un caractère si auguste, qu'Alonzo même en fut pénétré de respect.

Il y avait dans toutes les fêtes, des rites, des jeux, des festins, des sacrifices usités. Ce qui distinguait celle du mariage, c'était le don du feu céleste. Alonzo la vit célébrer. C'était le jour où le soleil, terminant sa course au midi, se repose sur le tropique, pour revenir sur ses pas vers le nord.

On observait l'instant où le flambeau du jour étant sur son déclin, les colonnes mystérieuses formaient, vers l'orient, une ombre égale à elles-mêmes; et alors l'Inca, prosterné devant

(1) Les historiens ont poussé jusqu'à l'extravagance l'exagération de ces richesses. Il y avait, dit Garcilasso, des bûchers de lingots d'or en forme de bûches, des greniers remplis de grains d'or, etc.

(2) A Cusco elles étaient au nombre de 1500.

le Soleil son père : « Dieu bienfaisant, lui disait-il, tu vas t'éloigner de nous, et rendre la vie et la joie aux peuples d'un autre hémisphère, que l'hiver, enfant de la nuit, afflige loin de toi; nous n'en murmurons pas. Tu ne serais pas juste si tu n'aimais que nous, et si, pour tes enfans, tu oubliais le reste du monde. Suis ton penchant; mais laisse-nous, comme un gage de ta bonté, une émanation de toi-même; et que le feu de tes rayons, nourri sur tes autels, répandu chez ton peuple, le console de ton absence et l'assure de ton retour. »

Il dit, et présente au Soleil la surface creuse et polie d'un cristal (1) enchâssé dans l'or : artifice mystérieux qu'on avait grand soin de cacher au peuple, et qui n'était connu que des Incas. Les rayons croisés en un point tombent sur un bûcher de cèdre et d'aloès, qui tout à coup s'enflamme, et répand dans les airs le plus délicieux parfum.

C'était ainsi que le sage Manco avait fait attester aux Indiens, par le Soleil lui-même, qu'il l'envoyait pour leur donner des lois. « O Soleil, lui dit-il, si je suis né de toi, que tes rayons, du haut des cieux, allument ce bûcher que ma main te consacre; et le bûcher fut allumé.

La multitude, en voyant ce prodige se renouveler tous les ans, fait éclater les transports de sa joie; chacun s'empresse à recueillir une parcelle du feu céleste; le monarque le distribue à la famille des Incas; ceux-ci le font passer au peuple, et les prêtres veillent au soin de l'entretenir sur l'autel.

Alors s'avancent les amans que l'âge appelle aux devoirs d'époux (2); et rien de plus majestueux que ce cercle immense, formé d'une florissante jeunesse, la force et l'espoir de l'Etat, qui demande à se reproduire, et à l'enrichir à son tour d'une postérité nouvelle. La santé, fille du travail et de la tempérance, y règne, et s'y joint avec la beauté, ou supplée à la beauté même.

« Enfans de l'Etat, dit le prince, c'est à présent qu'il attend de vous le prix de votre naissance. Tout homme qui regarde la vie comme un bien, est obligé de la transmettre et d'en multiplier le don. Celui-là seul est dispensé de faire naître son semblable, pour qui c'est un malheur que de vivre et que d'être né. S'il en est quelqu'un parmi vous, qu'il élève la voix; qu'il dise ce qui lui fait haïr le jour; c'est à moi d'écouter ses plaintes. Mais si chacun de vous jouit paisiblement des bienfaits du Soleil

(1) Ils avaient le cristal de roche. Garcilasso dit que l'on tirait le feu céleste avec une petite coupe d'or, *comme la moitié d'une orange*, que le grand-prêtre portait en bracelet.

(2) Vingt-cinq ans pour les garçons, et vingt ans pour les filles. (*Idem.*)

son père, venez, en vous donnant une foi mutuelle, vous engager à reproduire et à perpétuer le nombre des heureux. »

On n'entendit pas une plainte; et mille couples, tour à tour, se présentèrent devant lui. « Aimez-vous, observez les lois, adorez le Soleil mon père, » leur dit le prince; et pour symbole des travaux et des soins qu'ils allaient partager, il leur faisait toucher, en se donnant la main, la bêche antique de Manco, et la quenouille d'Oello, sa laborieuse compagne.

Alonzo, parcourant des yeux ce cercle de jeunes beautés, soupira, et dit en lui-même : « Ah! si dans cette fête, Cora, tu paraissais, fille céleste, tous ces charmes seraient effacés par les tiens. »

L'une des jeunes épouses, en rapprochant de l'Inca, avait les yeux mouillés de pleurs. Le prince, qui s'en aperçoit, lui demande ce qui l'afflige. Elle gardait encore un timide et triste silence. L'Inca daigne la rassurer. « Hélas! dit-elle, j'espérais consoler l'amant de ma sœur : car ma sœur est si belle, qu'on la réserve pour le temple; et le malheureux Ircilo, à qui mon père la refuse, venait pleurer auprès de moi. Elina, me dit-il un jour, tu n'es pas aussi belle, mais tu es aussi douce : ton cœur est bon, il est sensible; tu aimes tendrement Méloé; je sais combien tu lui es chère; je croirai la voir dans sa sœur : tiens-moi lieu d'elle, par pitié. Je refusai d'abord : Méloé, tout en pleurs, me pressa de prendre sa place. Qui le consolera, si ce n'est toi? me dit-elle. Vois comme il est affligé. Je le veux bien, lui dis-je, si cela le console. Il le croyait; il le promit. Eh bien, il vient de m'avouer qu'il ne peut jamais aimer qu'elle, et qu'il la pleurera toujours. »

L'Inca fit appeler le père d'Elina et de Méloé. « Amenez-moi Méloé, lui dit-il. Vous la réservez pour le temple; mais le Soleil veut des cœurs libres, et le sien ne l'est pas. Elle aime ce jeune homme; et je veux qu'il soit son époux. Pour Elina, je prendrai soin de lui en choisir un digne d'elle. »

Le père obéit. Méloé s'avance affligée et tremblante; mais dès qu'elle voit Ircilo, et qu'elle entend que c'est à lui qu'on accorde sa main, sa beauté se ranime; un doux ravissement éclate sur son front; et levant ses yeux attendris sur les yeux de son jeune amant : « Tu ne seras donc plus affligé? lui dit-elle. C'est tout ce que je souhaitais. »

Un nouveau couple se présente; et tout à coup un jeune homme éperdu fend la foule, s'élance entre les deux époux, et tombant aux pieds de l'Inca : « Fils du Soleil, s'écria-t-il, empêchez Osaï de manquer à la foi qu'elle m'a donnée : c'est moi qu'elle aime. Elle va faire son malheur, en faisant le mien. »

Le roi, surpris de son audace, mais touché de son désespoir,

lui permit de parler. « Inca, dit-il, daigne m'entendre. C'était le temps de la moisson; je faisais celle de mon père; on annonça celle du sien. Hélas! disais-je, c'est demain qu'on moissonne le champ du père d'Osaï; mes rivaux s'y rendront en foule, quel malheur si je n'y suis pas! Hâtons-nous, redoublons d'ardeur pour achever la moisson de mon père. J'en vins à bout; j'étais épuisé de fatigue; j'allai me reposer: le sommeil me trompa; et quand je m'éveillai, votre père éclairait le monde. Désolé, j'arrive; et je trouve Osaï dans les champs, avec le jeune Mayobé, qui, dès l'aube du jour, avait moissonné avec elle. Va, Nelti, tu ne m'aimes point, et tu ne chéris point mon père, me dit-elle avec mépris: l'amour et l'amitié auraient été plus diligens. Elle ne voulut point m'entendre; et depuis, elle n'a cessé de m'éviter et de me fuir. Mais elle m'aime encore; oui, sois sûr qu'elle m'aime: car elle, qui jamais ne trompe, m'a dit souvent: Nelti, je n'aimerai que toi. »

« Osaï, demanda le prince, est-il vrai? — Non, jamais je n'eusse aimé que lui; mais l'ingrat! il a négligé la moisson de mon père, qui l'aimait comme son enfant. » A ces mots elle s'attendrit. « Tu l'aimes, et tu lui pardonnes, reprit l'Inca. Reçois sa main. Et toi, dit-il à Mayobé, cède-lui son amante; et pour te consoler, regarde: celle-ci n'est-elle pas assez belle? Ah! si belle, qu'Osaï même ne l'efface point à mes yeux, dit le jeune homme. Eh bien, si tu lui plais, je te la donne, dit le prince. Y consentez-vous, Elina? Je le veux bien, dit-elle, pourvu qu'il ne s'afflige pas; car c'est la joie du mari qui fait la gloire de la femme. Ma mère me l'a dit souvent, et mon cœur me le dit aussi. »

Tels étaient, parmi ce bon peuple, les plus grands troubles de l'amour.

Au milieu des chants et des danses qui précédaient les sacrifices, un prodige parut dans l'air; et il attira tous les yeux. On vit un aigle assailli et déchiré par des milans, qui, tour à tour, fondaient sur lui d'un vol rapide (1). L'aigle, après s'être débattu sous leurs griffes tranchantes, tombe, épuisé de sang, au pied du trône de l'Inca et au milieu de sa famille. Le roi, comme le peuple, en fut d'abord saisi d'étonnement et de frayeur; mais avec cette fermeté qui ne l'abandonnait jamais: « Pontife, dit-il, immolez sur l'autel du Soleil mon père, cet oiseau, l'image frappante de l'ennemi qui nous menace, et qui vient tomber sous nos coups. »

Le pontife invita le prince à venir dans le sanctuaire. « Je vous suis, lui dit Huascar; mais cachez la frayeur qui se peint sur

(1) Ce trait est pris de Garcilasso.

votre visage. Le vulgaire n'a pas besoin qu'on l'avertisse de trembler. »

« Regardez, lui dit le pontife avant que d'entrer dans le temple, les trois cercles empreints sur le front pâlissant de l'épouse du soleil. » La Lune se levait alors sur l'horizon ; et l'Inca vit distinctement trois cercles marqués sur son disque, l'un couleur de sang, l'autre noir, l'autre nébuleux, et semblable à une trace de fumée.

« Prince, lui dit le prêtre, ne nous déguisons pas la vérité de ces présages. Ce cercle de sang est la guerre ; le cercle noir annonce les revers ; et ce trait de fumée, plus effrayant encore, est le présage de la ruine. »

« Le Soleil, lui dit le monarque, vous a-t-il révélé ce malheureux avenir? Je l'entrevois, dit le pontife ; le Soleil ne m'a point parlé. Laissez-moi donc, reprit l'Inca, le dernier bien qui reste à l'homme, l'espérance, qui l'encourage et le soutient dans ses malheurs. Tout ce qui peut n'être qu'un jeu, qu'un accident de la nature, ne se doit jamais expliquer comme un signe prodigieux, à moins qu'il ne soit à propos d'en intimider le vulgaire. Ce n'est pas ici le moment. »

CHAPITRE XXXI.

Huascar, loin de laisser paraître le trouble élevé dans son âme, se montra aux yeux d'Alonzo plus ferme et plus résolu que jamais ; il le mena le lendemain dans ces jardins (1) éblouissans, où l'on voyait, imités en or et avec assez d'industrie, les plantes, les fleurs, et les fruits qui naissent dans ces climats. Ce qui eût été parmi nous un exemple inoui de luxe, n'annonçait là que l'abondance et l'inutilité de l'or.

De ces jardins, où l'art s'était joué à copier la nature, l'Inca fit passer Alonzo dans ceux où la nature même étalait ses propres richesses. Ils occupaient un vallon charmant, au bord du fleuve Apurimac. Ces jardins étaient l'abrégé des campagnes du Nouveau-Monde. Des touffes d'arbres majestueux, associant leurs ombres, mariant leurs rameaux, formaient, par la variété de leur bois et de leur feuillage, un mélange rare et frappant. Plus loin, des bosquets, composés d'arbustes couronnés de fleurs, attiraient et charmaient la vue. Là, des prairies odorantes répandaient les plus doux parfums. Ici les arbres d'un verger, ployant sous le poids de leurs fruits, étendaient et ployaient leurs branches

(1) Ceci est historique.

au-devant de la main dont ils sollicitaient le choix. Là, des plantes d'une vertu où d'une saveur précieuse, semblaient présenter à l'envi des secours à la maladie et des plaisirs à la santé.

Alonzo parcourait ces jardins enchantés, d'un œil triste et compatissant. « Ces beaux lieux, disait-il, ces asiles sacrés de la paix et de la sagesse seront-ils violés par nos brigands d'Europe? et sous la hache impie les verrai-je tomber, ces arbres dont l'antique ombrage a couvert la tête des rois? »

Non loin de Cusco est un lac que le peuple indien révère : car ce fut, dit-on, sur ses bords que Manco descendit avec Oello sa compagne; et au milieu du lac est une île riante, où les Incas ont élevé un superbe temple au Soleil. Cette île est un lieu de délices; et sa fertilité semble tenir de l'enchantement. Ni les prairies de Chita, où l'on voyait bondir les troupeaux du Soleil, ni les champs de Colcampara, dont la moisson lui était consacrée, ni la vallée le Youcaï, qu'on appelait le jardin de l'Empire, n'égalaient cette île en beauté. Là, mûrissaient les fruits les plus délicieux; là, se recueillait le maïs, dont la main des vierges choisies faisait le pain des sacrifices.

Le roi voulut aussi lui-même y conduire Alonzo. Le jeune Castillan ne pouvait se lasser d'y admirer, à chaque pas, les prodiges de la culture.

Il vit les prêtres du Soleil labourer eux-mêmes leurs champs. Il s'adresse à l'un d'eux, que sa vieillesse et son air vénérable lui avaient fait remarquer. « Inca, lui dit-il, serait-ce à vous de vaquer à ces durs travaux? N'en êtes-vous pas dispensé par votre ministère auguste? et n'est-ce point le profaner, que de vous dégrader ainsi? »

Quoiqu'Alonzo parlât la langue des Incas, celui-ci crut ne pas l'entendre. Appuyé sur sa bêche, il le regarde avec étonnement. « Jeune homme, lui dit-il, que me demandes-tu? et que vois-tu d'avilissant dans l'art de rendre la terre fertile? Ne sais-tu pas que, sans cet art divin, les hommes, épars dans les bois, seraient encore réduits à disputer la proie aux animaux sauvages? Souviens-toi que l'agriculture a fondé la société, et qu'elle a, de ses nobles mains, élevé nos murs et nos temples. »

« Ces avantages, dit Alonzo, honorent l'inventeur de l'art, mais l'exercice n'en est pas moins humiliant et bas, autant qu'il est pénible : c'est du moins ainsi que l'on pense dans les climats où je suis né. »

« Dans vos climats, dit le vieillard, il doit être honteux de vivre, puisqu'on attache de la honte à travailler pour se nourrir. Ce travail, sans doute, est pénible, et c'est pour cela que chacun

y doit contribuer; mais il est honorable autant qu'il est utile; et parmi nous, rien ne dégrade que le vice et l'oisiveté. »

« Il est étrange cependant, reprit Alonzo, que des mains qui se consacrent aux autels, et qui viennent d'y présenter les parfums et les sacrifices, prennent, l'instant d'après, la bêche et le hoyau, et que la terre soit labourée par les enfans du Soleil. »

« Les enfans du Soleil font ce que fait leur père, dit le prêtre. Ne vois-tu pas qu'il est tout le jour occupé à fertiliser nos campagnes? Tu l'admires dans ses bienfaits, et tu reproches à ses enfans de l'imiter dans leurs travaux! »

Le jeune Espagnol, confondu, insistait cependant encore. « Mais le peuple, dit-il, n'est-il pas obligé de cultiver pour vous les champs qui vous nourrissent? »

« Le peuple est obligé de venir à notre aide, dit le vieillard; mais c'est à nous d'être avares de sa sueur. »

« Vous avez, dit Alonzo, de quoi payer ses peines; et votre superflu... Nous n'en avons jamais, dit le vieillard. — Comment! ces richesses immenses! — Ces richesses ont leur emploi. Si tu as vu nos sacrifices, ils consistent dans une offrande pure, dont la plus légère partie est consumée sur l'autel: le reste en est distribué au peuple. Tel est l'emploi que le Soleil veut que l'on fasse de ses biens. C'est lui rendre le culte le plus digne de lui: c'est surtout à ce caractère que l'on reconnaît ses enfans. Nos besoins satisfaits, le reste de nos biens n'est plus à nous: c'est l'apanage de l'orphelin et de l'infirme. Le prince en est dépositaire; c'est à lui de le dispenser: car personne ne doit mieux connaître les besoins du peuple, que le père du peuple. »

« Mais, en vous dépouillant ainsi, ne retranchez-vous point de la vénération qu'aurait pour vous la multitude, si elle vous voyait vous-mêmes répandre avec magnificence ces richesses, qui vous échappent obscurément et sans éclat? »

Le sage vieillard, à ces mots, sourit modestement, et ses mains reprirent la bêche.

« Pardonnez, lui dit Alonzo, à l'imprudence de mon âge: je vois que je vous fais pitié; mais je ne cherche qu'à m'instruire. »

« Mon ami, lui dit le vieillard, je ne sais si le faste et la magnificence inspireraient autant de vénération que la simplicité d'une vie innocente; mais ce serait une raison de plus de nous dépouiller de nos biens: car, en nous flattant d'être aimés et honorés pour nos richesses, nous nous dispenserions peut-être de nous décorer de vertus. »

Alonzo quitta le vieillard, attendri de sa piété, et pénétré de sa sagesse.

Il témoigna le désir de voir les sources de cet or, dont l'abon-

dance l'étonnait; et l'Inca voulut bien lui-même l'accompagner sur l'Abitanis, la plus riche des mines que l'on connût encore. Un peuple nombreux, répandu sur la croupe de la montagne, y travaillait à tirer l'or des veines du rocher, mais avec indolence. Alonzo s'aperçut qu'à peine on daignait effleurer la terre, et qu'on abandonnait les veines les plus riches, dès qu'il fallait s'ensevelir pour les suivre dans leurs rameaux. « Ah! dit-il, que les Castillans pousseront ces travaux avec bien plus d'ardeur! Peuple timide et faible, ils te feront pénétrer dans les entrailles de la terre, en déchirer les flancs, en sonder les abîmes, t'y creuser un vaste tombeau. Encore n'assouviras-tu point leur impitoyable avarice. Tes maîtres opulens, paresseux, et superbes, deviendront tributaires des talens et des arts de leurs laborieux voisins; ils verseront dans l'Europe les trésors de l'Amérique; et ce sera comme le bitume jeté dans la fournaise ardente: la cupidité, irritée par la richesse et par le luxe, s'étonnera de voir ses besoins renaissans ramener toujours l'indigence: l'or, en s'accumulant, s'avilira bientôt lui-même; le prix du travail, en croissant, suivra le progrès des richesses; leur stérile abondance, dans des mains plus avides, fera moins que leur rareté; et toi, malheureux peuple, et ta postérité, vous aurez péri dans ces mines, épuisées par vos travaux, sans avoir enrichi l'Europe. Hélas! peut-être même en aurez-vous accru la misère avec les besoins, et les malheurs avec les crimes. »

CHAPITRE XXXII.

Alonzo, de retour à la ville du Soleil, y reçut la réponse d'Ataliba; elle était conçue en ces mots: « Si le roi de Cusco a oublié la volonté de son père, celui de Quito s'en souvient. Il désire d'être l'ami et l'allié de son frère, mais il ne sera jamais au nombre de ses vassaux. »

Le jeune ambassadeur, qui voyait le moment où la guerre allait s'allumer, voulut préparer Huascar au refus de l'Inca son frère; et l'ayant attiré au temple où étaient les tombeaux des rois: « Explique-moi, lui dit-il, Inca, par quel privilége ton père est le seul, entre tous ces rois, qui regarde en face l'image du Soleil? C'est comme son enfant chéri, lui répondit l'Inca, qu'il a seul cette gloire. — *Son enfant chéri!* N'est-ce pas la complaisance et le mensonge qui l'ont décoré de ce titre? — Tout son peuple le lui a donné, et tout un peuple n'est point flatteur. Crois-moi, fais cesser, dit Alonzo, cette injuste distinction: tu

mis bien qu'il n'en est pas digne. Étranger, dit l'Inca, respecte ma présence et sa mémoire. Comment veux-tu, reprit Alonzo, que je respecte un roi que son fils va demain déclarer insensé, parjure, et sacrilége? N'a-t-il pas couronné ton frère? n'a-t-il pas violé les lois? Celui dont les derniers soupirs ont allumé les feux de la guerre civile entre les enfans du Soleil, a-t-il mérité d'avoir place dans le temple du Soleil et de le regarder en face? Ou tu es injuste, ou il le fut: la guerre est ton crime, ou le sien. Choisis: car le roi de Quito est résolu de s'en tenir à la volonté de son père. »

Un coursier fougueux et superbe n'est pas plus étonné du frein qu'un maître habile et courageux lui a mis pour la première fois, que ne le fut le fier Inca, de l'intérêt puissant qu'opposait Alonzo à sa colère impétueuse. « Tu as donc reçu, dit-il au jeune Castillan, la réponse de ce rebelle? Oui, dit Alonzo, et, grâce au ciel, il est digne, par sa constance, d'être ton ami et le mien. Je le désavouerais, si, légitime roi, il se fût rendu tributaire. »

Huascar, plein de colère, rentra dans son palais. Le ressentiment, la vengeance furent les premiers mouvemens qui s'élevèrent dans son cœur. Mais en y cédant, il fallait déshonorer son père, outrager sa mémoire; c'était, dans les mœurs des Incas, le comble de l'impiété. La nature se soulevait à cette effroyable pensée; et l'âme d'Huascar, tour à tour emportée par deux sentimens opposés, ne savait, dans le trouble où elle était plongée, auquel des deux s'abandonner.

Ce fut dans ce combat pénible que son épouse favorite, la belle et modeste Idali, le trouva livré à lui-même, et si violemment agité, qu'elle n'approcha qu'en tremblant. Idali menait par la main le jeune Xaïra, son fils, destiné à l'Empire; et ses yeux, tendrement baissés sur cet enfant, versaient des pleurs. Le roi, levant sur elle un regard triste et sombre, la voit pleurer, lui tend la main, et lui demande le sujet de ses larmes. « Hélas! je suis tremblante, lui dit-elle. J'étais avec mon fils; je caressais l'image d'un époux adoré. Ocello, votre auguste mère, arrive pâle et désolée, le trouble et l'effroi dans les yeux. Tendre et malheureuse Idali! m'a-t-elle dit, tu te complais dans cet enfant, ton unique espérance; tu t'applaudis de sa destinée; mais, hélas! qu'elle est incertaine, et que le droit qui l'appelle à l'Empire est mal assuré désormais! Voilà qu'une paix odieuse met la volonté des Incas à la place de nos lois saintes; et l'exemple une fois donné, tout leur sera permis. Le caprice d'un homme, l'adresse d'une femme, le charme de la nouveauté, la séduction d'un moment suffit pour renverser toutes nos espérances. Le sceptre des Incas passera dans les mains de celle qui aura surpris un der-

nier mouvement d'amour ou de faiblesse. Le fils de l'étranger couronné dans Quito, et reconnu roi légitime, rien ne peut plus être sacré. Ah! cher enfant, a-t-elle dit encore en pressant mon fils dans ses bras, puisse ton père, après avoir autorisé le parjure de ton aïeul, ne pas s'en prévaloir lui-même! Ainsi a parlé votre mère; et elle demande à vous voir. »

A l'instant Ocello parut; et aux reproches de l'Inca, qui s'offensait de ses alarmes, elle ne répondit qu'en l'accablant lui-même des reproches les plus amers.

Rivale de Zulma, rivale abandonnée, elle gardait au fils la haine qu'elle avait eue pour la mère. Le nom d'Ataliba lui était odieux. L'amour jaloux a beau s'affaiblir avec l'âge; même en mourant, il laisse son venin dans la plaie : on cesse d'aimer l'infidèle; on ne cesse point de haïr l'objet de l'infidélité. C'est avec cette haine pour le sang de Zulma, que la plus fière des Pallas (1) s'efforça d'animer son fils à la vengeance.

Eh bien, venez-vous, lui dit-elle, de céder à l'orgueil rebelle de l'usurpateur de vos droits? Venez-vous d'annoncer au monde que les lois du Soleil doivent toutes fléchir devant les volontés d'un homme? que l'ivresse, l'égarement, le caprice d'un roi fait le sort d'un Etat? qu'un père injuste peut exclure son fils de l'héritage auquel la nature l'appelle, et en disposer à son gré? »

Je suis loin d'applaudir, lui répondit l'Inca, à ces dangereuses maximes; et si je dissimule l'iniquité d'un père, croyez que je m'y vois forcé. » Alors il lui dit les raisons qui s'opposaient à son ressentiment.

« Ces raisons spécieuses, lui répliqua sa mère, m'en cachent deux, que je pénètre, et que vous n'osez avouer. L'une est l'espoir qu'à votre tour il vous sera permis de mettre la passion à la place des lois; et déjà de fières rivales partagent entre leurs enfans les débris de votre héritage et de l'Empire du Soleil. L'autre raison qui vous retient, c'est l'indolence et la mollesse, la peine de prendre les armes, et la frayeur d'être vaincu : ainsi du moins va le penser tout un peuple, témoin de cette paix infâme; et de vaines raisons ne l'éblouiront pas. Le règne de tous vos aïeux a été marqué par la gloire; le vôtre le sera par une honte ineffaçable. Cet empire qu'ils ont fondé, qu'ils ont étendu, affermi par leur courage et leur constance, vous, par votre faiblesse, vous l'aurez dégradé, vous en aurez hâté la décadence et la ruine; le sang aura perdu ses droits; et le premier exemple de ce lâche abandon, c'est mon fils qui l'aura donné! Est-ce là honorer la mémoire d'un père? et pour lui, et pour vos aïeux, et pour ce Dieu lui-même, dont vous êtes issu, le plus coupable des ou-

(1) C'est le nom qu'on donnait aux femmes du sang royal.

trages, n'est-ce pas d'avilir leur sang? Si votre père eut des vertus, imitez-les : s'il eut un moment de faiblesse, avouez, en la réparant, ce que vous ne pouvez cacher, qu'il fut homme fragile, et une fois séduit par les caresses d'une femme; et après cet aveu, faites céder aux lois, qui sont toujours sages et justes, la passion, qui est aveugle, et le caprice passager, que le regret désavoue et condamne. »

L'Inca voulut insister sur les maux qu'entraînait la guerre civile. « Non, non, dit-elle; allez souscrire à cette paix déshonorante que l'usurpateur vous impose; et s'il le faut, pour le fléchir, mettez votre sceptre à ses pieds. O malheureux enfant! s'écria-t-elle enfin en embrassant le jeune prince, que je te plains! et qui m'eût dit qu'un jour tu aurais à rougir de ton père! A ces mots, elle s'éloigna.

L'Inca, mortellement blessé de ces reproches, sortit, et fit dire à l'instant à l'ambassadeur de Quito, que la guerre était déclarée, et qu'il se hâtât de partir. Alonzo lui fit demander qu'il voulût bien le voir encore; mais ses instances furent vaines, et le soir même il fut remmené au-delà de l'Abancaï.

CHAPITRE XXXIII.

Ataliba fut consterné, quand il apprit le mauvais succès de l'entremise d'Alonzo. Il s'enferme seul avec lui; et après l'avoir entendu : « Roi superbe, s'écria-t-il, rien ne peut donc te fléchir; tu veux ou ma honte, ou ma perte! Le ciel est plus juste que toi, et il punira ton orgueil. » A ces mots, se précipitant dans les bras du jeune Espagnol : « O mon ami! dit-il, que de sang tu vas voir répandre! Nos peuples égorgés l'un par l'autre!..... Il l'aura voulu, il sera satisfait; mais la peine suivra le crime. »

« Dispose de moi, lui dit Alonzo. Avec la même ardeur que j'implorais la paix, laisse-moi repousser la guerre; et quel que soit le sort des armes, permets à ton ami de vaincre ou de mourir à tes côtés. »

« Non, dit le prince en l'embrassant, je ne veux point t'associer aux forfaits d'une guerre impie. Garde-moi ta valeur pour des périls dignes de toi. Tu n'es pas fait, sensible et vertueux jeune homme, pour commander des parricides. C'est bien assez que j'y sois condamné. Toi seul, et quelques vrais amis à qui j'ai confié mes peines, vous lisez au fond de mon cœur. Le reste du monde, en voyant la discorde armer les deux frères, confondra l'innocent

avec le criminel. Laisse-moi ma honte à moi seul ; et ménage tes jours, pour ne partager que ma gloire. »

Orozimbo et ses Mexicains, Capana et ses sauvages voulurent aussi s'armer pour sa défense ; mais il les refusa de même ; et il ne leur permit, comme au jeune Espagnol, que de l'accompagner jusqu'aux champs d'Alausi, sur les confins des deux royaumes.

Cependant, à l'un des sommets du mont Ilinissa, l'Inca de Quito fit arborer l'étendard de la guerre ; et ses peuples, à ce signal, se mirent tous en mouvement.

C'est dans les fertiles plaines de Riobamba qu'ils s'assemblent ; et les premiers qui se présentent, sont les peuples de ces campagnes qu'enferment, du nord au midi, deux longues chaînes de montagnes : vallons délicieux, et plus voisins du ciel que la cime des Pyrénées (1).

Du pied du Sangaï, dont le sommet brûlant fume sans cesse au-dessus des nuages, du mugissant Cotopaxi (2), du terrible Latacunga (3), du Chimboraço, près duquel l'Emus, le Caucase, l'Atlas, ne seraient que d'humbles collines (4), du Cayambur, qui, noirci de bitume, le dispute au Chimboraço, tous ces peuples courent aux armes pour la défense de leur roi.

Des régions du nord s'avancent ceux d'Ibara et de Carangué, peuple indigent, fourbe et féroce, avant qu'il eût été dompté, mais depuis heureux et fidèle. Il avait jadis égorgé sur l'autel de ses dieux, et dévoré dans ses festins les Incas qu'on lui avait laissés pour l'apprivoiser et l'instruire. Ce crime fut suivi d'un châtiment épouvantable ; et le lac où furent jetés les corps mutilés des perfides (5) s'est appelé le lac de sang (6).

A ce peuple se joint celui d'Otovalo, pays fertile (7), et sillonné de mille ruisseaux, qui, sous un ciel brûlant, répandent dans les plaines une salutaire fraîcheur.

(1) Le sol du vallon de Quito est élevé au-dessus du niveau de la mer de quatorze cent soixante toises, c'est-à-dire, plus que le Canigou et le Pic du midi, les plus hautes montagnes des Pyrénées. (*M. de La Condamine.*)

(2) Ses éruptions ont été terribles en 1738, 1743, 1744, 1750 et 1753. En 1753, la flamme s'élevait à 500 toises au-dessus du sommet de la montagne. En 1743, le bruit de l'éruption se fit entendre à cent vingt lieues. Le volcan a lancé à trois lieues dans la plaine des éclats de rocher de douze à quinze toises cubes. (*Idem.*)

(3) En 1738, le tremblement de cette montagne renversa le bourg de son nom et celui de Hambato. Les habitans furent presque tous ensevelis sous les ruines.

(4) La hauteur du Chimboraço est de trois mille deux cent vingt toises au-dessus du niveau de la mer.

(5) Au nombre de 2000 selon Garcilasso, et de 20,000 selon Pédro de Cieça.

(6) *Yahuar-Cocha.*

(7) La terre y produit cent cinquante pour un.

Des rivages du couchant, depuis Acatamès jusques aux champs de Sullana, tous les peuples de ces vallées qu'arrosent l'Emeraude, la Saya, le Dolé, et les rameaux du fleuve dont la rapidité refoule les flots du golfe de Tumbès, viennent, le carquois sur l'épaule et la lance à la main, se rendre où l'Inca les appelle; et dès qu'il les voit assemblés (1), il leur parle en ces mots :

« Peuples que mon père a soumis par ses bienfaits autant que par ses armes, vous souvient-il de l'avoir vu, avec ses cheveux blancs et son air vénérable, s'asseoir au milieu de vous et vous dire: Soyez heureux; c'est tout le prix de ma victoire? Il est mort ce bon roi; il a laissé deux fils, et il leur a dit en mourant : Régnez en paix, l'un au midi, et l'autre au nord de mon empire. Mon frère, alors content de ce partage, a dit à ce père expirant : Ta volonté sera pour nous une loi sainte. Il l'a dit, et il se dément, et il prétend me dépouiller de l'héritage de mon père. Peuples, je vous prends pour mes juges. Abandonnez-moi, si j'ai tort; si j'ai raison, défendez-moi. Tu as raison, s'écrièrent-ils d'une commune voix; et nous embrassons ta défense. Voilà mon fils, reprit l'Inca, celui qui me doit succéder, et me surpasser en sagesse; car il a, comme moi, l'exemple des rois nos aïeux, et de plus il aura le mien. Qu'il vive, répondent ces peuples; et quand tu ne seras plus, qu'il nous rappelle son père. Venez donc, poursuivit l'Inca, défendre mes droits et les siens. Mon frère, plus puissant que moi, me dédaigne, et fait à loisir les apprêts d'une guerre dont sans doute il se flatte que le signal me fait trembler; je veux le prévenir, avant qu'il ait pu rassembler ses forces. Demain nous marchons à Cusco. »

Dès le jour suivant, il s'avance, par les champs d'Alausi, vers les murs de Cannare, ville célèbre encore par sa magnificence et par ses trésors enfouis. Les Incas, en la décorant de murs, de palais, et de temples, en avaient fait une forteresse, pour dominer sur les Chancas.

Cette nation des Chancas, nombreuse, aguerrie, et puissante, embrasse une foule de peuples. Les uns, comme ceux de Curampa, de Quinvala et de Tacmar, fiers de se croire issus du lion, qu'adoraient leurs pères, se présentent, encore vêtus de la dépouille de leur dieu, le front couvert de sa crinière, et portant dans les yeux son orgueil menaçant. D'autres, comme ceux de Sulla, de Vilca, d'Hanco, d'Urimarca, se vantent d'être nés, ceux-là d'une montagne, ceux-ci d'une caverne, ou d'un lac, ou d'un fleuve, à qui leurs pères immolaient les premiers nés de leurs enfans. Ce culte horrible est aboli; mais on n'a pu les dé-

(1) Ils étaient au nombre de 30,000.

tromper de leur fabuleuse origine; et cette erreur soutient leur courage guerrier.

A l'approche d'Ataliba, ces peuples, surpris sans défense, lui firent demander pourquoi, les armes à la main, il pénétrait dans leur pays? « Je vais, leur répondit l'Inca, supplier le roi de Cusco de m'accorder son alliance, et lui jurer, s'il y consent, sur le tombeau de notre père, une inviolable amitié. »

Rien ne ressemblait moins à un roi suppliant, que ce prince à la tête d'une puissante armée; mais on fit semblant de le croire; et trompé par les apparences, il allait passer plus avant, lorsqu'il vit entrer dans sa tente l'un des caciques du pays. Ce cacique, qu'avait blessé l'orgueil de l'Inca de Cusco, salue Ataliba, et lui tient ce langage: « Tu crois passer en sûreté chez un peuple à qui tu défends qu'on fasse injure et violence; apprends que dans un conseil, où je viens d'assister, on a conspiré contre toi. Je t'aime, parce qu'on m'assure que tu es affable et bon; et je hais ton rival, parce qu'il est dur et superbe. Il m'a humilié. Je suis fils du lion; je ne veux pas qu'on m'humilie. »

Ataliba rendit grâce au cacique, et consulta ses lieutenans sur l'avis qu'il avait reçu. Ses lieutenans étaient Palmore et Corambé, tous deux nourris dans les combats, sous les drapeaux du roi son père, et révérés des troupes, qu'ils avaient aguerries dans la conquête de Quito. « Prince, lui dit l'un d'eux, voyez ces plaines où s'élèvent des monceaux d'ossemens ensevelis sous l'herbe; ce sont les restes honorables de vingt mille Chancas, morts dans une bataille (1) en défendant leur liberté. Leurs enfans ne sont point des hommes sans courage. Vainqueurs, nous leur imposerons, je le crois; mais le sort des combats est trompeur; et celui-là est insensé qui n'en prévoit pas l'inconstance. J'ose espérer de vaincre, sans me dissimuler que nous pouvons être vaincus; et alors je les vois, ces peuples, enhardis par notre défaite, tomber sur une armée éparse et fugitive, et achever de l'accabler. Ne négligez donc pas l'avis de ce cacique. La forteresse de Cannare est un point d'appui, de défense, et de ralliement au besoin. Ce poste, auquel le salut de l'armée est attaché, ne peut être remis en des mains trop fidèles; et, si j'ose le dire, Inca, c'est à vous-même à le garder. »

L'Inca ne vit, dans ce conseil prudent, que l'intention de le laisser en un lieu sûr; et il le prit pour une offense. « Si ma présence vous fait ombrage, dit-il à Corambé, vous me connaissez mal. Votre âge, vos exploits, l'estime de mon père, vous ont

(1) Sous le règne de l'Inca Roca: il resta sur la place trente mille hommes, huit mille du côté des Incas. La plaine Sascahuana, où se donna cette bataille, fut appelée *Yahuar-Pampa*, *campagne de sang*. Voyez le chapitre XXX.

acquis ma confiance ; et je n'ai jamais su la donner à demi. Vous commanderez ; je serai votre premier soldat : on apprendra de moi à vous obéir avec zèle ; et si la victoire est à nous, n'ayez pas peur que votre roi vous en dérobe le mérite. Quant au soin de mes jours, ce n'est pas le moment de nous en occuper. Ce sont mes droits qu'on va défendre ; il serait honteux que, sans moi, l'on combattît pour moi. Ne me parlez donc plus de me tenir loin des combats. »

« Non, prince, lui dit Corambé, je vous servirais mal, si je vous croyais lâche ; mais moi, vous me croyez jaloux et envieux de votre gloire. Vous vous reprocherez d'avoir fait cette injure au zèle d'un ami, que votre père a mieux connu. »

« Ah ! généreux vieillard, pardonne, lui dit l'Inca en l'embrassant. J'ai été un moment injuste. Mais pourquoi vouloir me laisser oisif à l'ombre de ces murs ? »

« J'y resterai, lui dit Corambé. Laissez-moi trois mille hommes, et ces vaillans caciques, et cet étranger, qui, comme eux, ne demande qu'à vous servir. » L'Inca n'hésita point. Alonzo, Capana, le vaillant Orozimbo, les sauvages, les Mexicains applaudirent tous avec joie, résolus de verser leur sang pour la défense de l'Inca. Ayant donc laissé avec eux trois mille hommes d'élite dans les murs de Cannare, il fit avancer son armée vers les champs de Tumibamba.

CHAPITRE XXXIV.

Cependant le roi de Cusco se hâtait d'assembler ses troupes ; et tous les peuples d'alentour quittaient leurs champs, volaient aux armes, et se rendaient auprès de lui.

Des bords de ce lac célèbre (1) où Manco descendit, les peuples d'Assilo, d'Avancani, d'Uma, d'Urco, de Cayavir, de Mullama, d'Assan, de Cancola et d'Hillavi, compris sous le nom de Collas, quittent leurs rians pâturages, où ils adoraient autrefois un belier blanc, comme le dieu de leurs troupeaux et la source de leurs richesses. Ils se disent nés de ce lac que leurs cabanes environnent ; et c'est le Léthé, où leurs âmes se replongent après la vie, pour revoir un jour la lumière, et passer dans de nouveaux corps.

De son côté s'avance la fière et courageuse nation des Charcas. C'est la raison qui l'a soumise, et non pas la force des armes. Lorsque les Incas lui annoncèrent qu'ils venaient lui donner des

(1) Le lac de Collao.

lois, ses jeunes guerriers, pleins d'ardeur, demandèrent tous à combattre, et à mourir, s'il le fallait, pour la défense de leur liberté. Les vieillards leur firent l'éloge de la sagesse des Incas et de leur bonté généreuse; les armes leur tombèrent des mains; et ils allèrent tous en foule se prosterner aux pieds de ce fils du Soleil qui voulait bien régner sur eux.

Plus sage encore avait été le vaillant peuple de Chayanta. Sa réduction volontaire sous la puissance des Incas est le modèle des bons conseils. Le prince qui l'allait soumettre, lui fit dire qu'il lui apportait des lois, des mœurs, une police, un culte, une façon de vivre enfin plus raisonnable et plus heureuse. « S'il est vrai, répondirent les Chayantas aux députés, votre roi n'a pas besoin d'une armée pour nous réduire. Qu'il la laisse sur nos frontières; qu'il vienne, et qu'il nous persuade; nous lui serons soumis; c'est au plus sage à commander. Mais qu'il promette aussi de nous laisser en paix, si, après l'avoir entendu, nous ne voyons pas comme lui, à changer de culte et de mœurs, l'avantage qu'il nous annonce. » A des conditions si justes, l'Inca vint presque sans escorte; il parla, il fut écouté; et quand ce peuple eut bien compris qu'il était utile pour lui de se ranger sous les lois des Incas, il se soumit et rendit grâces. Tels étaient ces sauvages, que les Européens n'ont cru pouvoir apprivoiser que par le meurtre et l'esclavage.

En plus petit nombre s'avancent les peuples qui, vers l'orient, cultivent le pied des montagnes inaccessibles des Antis. Leurs aïeux adoraient d'énormes couleuvres (1), dont ce pays sauvage abonde. Ils adoraient aussi le tigre, à cause de sa cruauté. Ils en ont abjuré le culte, mais ils font toujours gloire d'en porter la dépouille, et leur cœur n'en a point encore oublié la férocité. Chez les Antis, dont ils descendent, la mère, avant de présenter la mamelle à son nourrisson, la trempe dans le sang humain, afin qu'ayant sucé le sang avec le lait, les enfans en soient plus arides.

Du côté du nord, se replient vers les bords de l'Apurimac, les peuples de Tumibamba, de Cassamarca, de Zamore, et cette nation farouche, dont les murs ont gardé le nom du Contour (2), le dieu de ses pères. Un panache des plumes de cet oiseau terrible (3) distingue les enfans de ses adorateurs, et flotte sur leur tête altière.

(1) Elles ont jusqu'à vingt-cinq et trente pieds de longueur.

(2) Cuntur-Marca.

(3) Il est noir et blanc comme la pie. La nature lui a refusé des serres; mais il a le bec si dur et si fort, que d'un seul coup il perce le cuir d'un taureau. Ses ailes déployées ont plus de vingt pieds d'étendue. Deux de ces oiseaux suffisent pour tuer un taureau, et pour le dévorer.

Après eux vient l'élite des peuples de Sura, pays fertile, où germe l'or; de Rucana, où la beauté semble être un des dons du climat, tant la nature en est prodigue; et des champs de Pumalacta (1), autrefois repaire sauvage des lions que l'homme adorait.

Des plaines du couchant se rassemblent en foule les vaillans peuples d'Imara, de Collapampa, de Quéva, par qui l'empire fut sauvé de la révolte des Chancas (2), et qui portent encore les marques de leur gloire. Ces marques sont pour eux les mêmes que pour les enfans du Soleil (3).

Enfin venaient les habitans des riches vallées d'Yca, de Pisco, d'Acari, de Nasca, de Rimac, docilement soumis; et ceux d'Huaman, plus rebelles, mais enfin réduits à leur tour. Lorsqu'on leur avait proposé de recevoir le culte et les lois des Incas, ils avaient répondu qu'ils adoraient la mer, divinité féconde et libérale; qu'ils ne défendaient point aux peuples des montagnes d'adorer le Soleil, qui leur faisait du bien, et dont la chaleur tempérait l'âpreté de leurs froids climats; mais que pour eux, qu'il consumait et dont il brûlait les campagnes, ils n'en feraient jamais leur dieu; qu'ils étaient contens de leur roi comme de leur divinité, et qu'au prix de leur sang ils étaient résolus à les défendre l'un et l'autre. La guerre fut longue et terrible; mais l'ennemi, pour les réduire, ayant fait couper les canaux qui arrosaient leurs sillons arides, la nécessité fit la loi; et la douce équité du règne des Incas justifia leur violence.

Ces nations à peine étaient rendues sous les murailles de Cusco, lorsqu'on apprit que le roi de Quito s'avançait vers Tumibamba. Huascar voulait aller l'attendre au passage du fleuve qui baigne ces campagnes; mais la fortune le servit mieux que la prudence et le conseil.

Ataliba avait passé le fleuve; et, sur la colline opposée, il voulait établir son camp. Le jour penchait vers son déclin. L'armée de Quito avait fait une longue marche; et le soldat, excédé de fatigue, n'eût demandé que le repos. Mais ranimé par la voix de l'Inca, il montait la colline avec sécurité. Tout à coup, sur la cime, se présente en colonne l'armée du roi de Cusco. A la vue de l'ennemi, elle se déploie; à l'instant le signal du combat se donne. L'avantage du lieu, du nombre, sur des troupes déjà vaincues par l'épuisement de leurs forces, rendit leur courage inutile. Ceux de Quito, vingt fois ralliés et rompus, ne durent leur salut qu'aux

(1) Dépôt du lion.

(2) Sous l'Inca Roca. *Voyez* les chapitres XXX et XXXIV.

(3) Les cheveux coupés, les oreilles percées, et la frange *Lautu* sur le front.

ombres de la nuit, qui favorisa leur retraite. Il fallut repasser le fleuve; et le roi, qui voulut en personne protéger ce passage, s'étant laissé envelopper, fut pris et enlevé par l'ennemi.

Huascar dédaigna de le voir. « Il aura le sort d'un rebelle, dit-il; qu'on le garde avec soin dans le fort de Tumibamba. »

Ce désastre porta la désolation dans l'armée du roi captif. Tout le camp était en tumulte. Le fils d'Ataliba y courait éperdu, et criait à ces peuples en leur tendant les bras: « Mes amis! rendez-moi mon père. » Sa douleur, son égarement, redoublaient encore la tristesse dont les esprits étaient frappés.

Palmore affligé, mais tranquille, va au-devant de Zoraï, et le ramenant dans sa tente, lui dit: « Prince, modérez-vous; *rien* n'est désespéré. Vos peuples sont fidèles. Votre père est vivant. Il vous sera rendu. Vous me flattez, dit le jeune homme tremblant de frayeur et de joie. Je ne vous flatte point; il vous sera rendu, dit le vieillard. Allez, et donnez à vos peuples l'exemple de la fermeté. »

La nuit vint; un silence morne, répandu dans toute l'armée, marquait la consternation. Palmore seul, enfermé dans sa tente, veillant et méditant, se disait à lui-même: « Que ferai-je? Si par la force je tente de délivrer mon roi, je connais bien son ennemi, il le fera périr plutôt que de le rendre; et si je laisse voir de l'irrésolution, de la faiblesse, et de la crainte, le découragement s'empare de l'armée: elle va tout abandonner. »

Comme il était plongé dans ces tristes pensées, un vieux soldat se présente à lui. « Me reconnais-tu? lui dit-il. J'ai combattu sous tes enseignes dans la conquête de Quito. Tu vois encore mes cicatrices. Quand le cacique de Tacmar fut vaincu, pris, et enfermé dans le fort de Tumibamba, je fus l'un de ses gardes. On vint pour l'enlever; et, par une longue caverne, on allait percer sa prison. L'entreprise fut découverte; et Tacmar, réduite à se rendre, obtint que son cacique fût mis en liberté. La paix fit oublier la guerre, et l'on négligea de combler le chemin creusé sous le fort: seulement d'épais mangliers en dérobent l'entrée; mais elle m'est connue; et si la prison de l'Inca est, comme je le crois, la prison du cacique, je ne veux que dix hommes d'un courage éprouvé, pour le délivrer cette nuit. »

Palmore applaudit à son zèle, lui dit de se choisir lui-même des compagnons dignes de lui, et dans le plus profond silence il les voit s'éloigner du camp; mais il passe la nuit dans les plus cruelles alarmes. Il craint, il espère, il médite l'incertitude, l'apparence, le danger de l'événement. Il y va de la liberté et de la vie de son roi; il l'aura sauvé ou perdu; ce moment fatal en décide.

Cependant le roi de Quito gémit sous le poids de ses chaînes, plus tourmenté par la pensée de ses peuples et de son fils, que par le sentiment de son propre malheur.

Tout à coup, au milieu de ces réflexions où son âme était abîmée, il entend un bruit souterrain. Il écoute; ce bruit approche. Il sent frémir la terre sous ses pas. Il recule, il la voit s'écrouler. A l'instant s'élève, comme d'un tombeau, un homme qui, sans lui parler, lui fait le geste du silence, et l'ayant saisi par la main, l'entraîne dans l'abîme qui vient de s'ouvrir devant lui. Ataliba, sans résistance, se livre à son guide; il le suit, et, à l'issue de la caverne, il se voit entouré de soldats qui lui disent: « Venez, prince; vous êtes libre. Venez; vos peuples vous attendent. Rendez-leur la vie et l'espoir. Je suis libre! et par vous! O mes libérateurs, leur dit-il en les embrassant, que ne vous dois-je pas! Serais-je assez puissant pour vous récompenser jamais? Achevez. Il s'agit de frapper les esprits par l'apparence d'un prodige. Cachez-leur que c'est vous qui m'avez délivré. » Ils lui promettent le silence; et, à la faveur de la nuit, Ataliba passe le fleuve, arrive dans son camp, et pénètre sans bruit jusqu'à la tente de Palmore.

Le vieillard, qu'avait épuisé le tourment de l'inquiétude, en revoyant son maître, se jette à ses genoux. L'Inca le relève et l'embrasse. « Soldats, que l'un de vous, sans bruit, coure annoncer au prince le retour de son père, » dit Palmore; et l'instant d'après arrive, dans l'égarement de la surprise et de la joie, ce fils si tendre et si chéri. Les transports mutuels du jeune Inca et de son père furent interrompus, au réveil de l'armée, par les cris d'une multitude empressée à revoir son roi. Il parut; les cris redoublèrent: « Le voilà, c'est lui, c'est lui-même. Il est libre. Il nous est rendu. »

« Oui, peuple, dit Ataliba, le Soleil mon père a trompé la vigilance de mes ennemis. Il m'a fait échapper des murs qui m'enfermaient. Ma délivrance est son ouvrage. »

A ce récit, la multitude ajoute (car elle aime à exagérer l'objet de son étonnement), elle ajoute qu'Ataliba, pour s'échapper de sa prison, a été changé en serpent (1). Ce bruit vole de bouche en bouche. On le croit, et on le publie comme un signe éclatant de la faveur du ciel.

« Palmore, dit le roi, voilà bien le moment de surprendre mes ennemis, et de réparer ma disgrâce. »

« Non, prince, non, lui dit Palmore, vous ne vous exposerez plus. C'est assez des frayeurs que cette nuit nous a causées. Allez vous joindre à ceux qui défendent Cannare, et me ren-

(1) Ce trait-là est d'après l'histoire.

voyez Corambé. » Le roi céda à ses instances; et il fit appeler son fils.

« Prince, lui dit-il, je vous laisse sous la conduite de mes amis et sous la garde de mes peuples. Souvenez-vous de vos aïeux. Ils portèrent dans les combats une sage intrépidité. Imitez leur prudence, ou plutôt consultez celle des chefs qui vous commandent. Une sage docilité pour les conseils de ceux que les ans ont instruits, est la prudence de votre âge. Mes amis, dit-il à Palmore et aux guerriers qui l'entouraient, je vous le confie, et sur lui je vous donne les droits d'un père. Adieu, mon fils; reviens digne de toute ma tendresse. » A ces mots, pressant dans ses bras ce jeune homme, dont la beauté, noble avec modestie et fière avec douceur, était l'image de la vertu dans l'ingénue adolescence, le roi laissa échapper quelques larmes; et fixant sur Palmore et sur les caciques un regard qui leur exprimait toute l'émotion de son cœur paternel, il leur remit son fils, et détourna les yeux.

CHAPITRE XXXV.

Tandis qu'Ataliba, pour retourner à Cannare, traversait les champs de Loxa, la révolte des Cannarins venait d'éclater. Tout un peuple environnait la citadelle, et menaçait de couper les canaux des fontaines qui l'abreuvaient. L'extrémité était pressante. Pour forcer ce peuple aguerri à lever le siége, il fallait sortir des murs et l'attaquer, au risque d'être enveloppé et d'être accablé sous le nombre.

Alors parut le plus étonnant des phénomènes de la nature. L'astre adoré dans ces climats s'obscurcit tout à coup au milieu d'un ciel sans nuage. Une nuit soudaine et profonde investit la terre. L'ombre ne venait point de l'orient; elle tomba du haut des cieux, et enveloppa l'horizon. Un froid humide a saisi l'atmosphère. Les animaux, subitement privés de la chaleur qui les anime, de la lumière qui les conduit, dans une immobilité morne, semblent se demander la cause de cette nuit inopinée. Leur instinct, qui compte les heures, leur dit que ce n'est pas encore celle de leur repos. Dans les bois, ils s'appellent d'une voix frémissante, étonnés de ne pas se voir; dans les vallons, ils se rassemblent et se pressent en frissonnant. Les oiseaux, qui, sur la foi du jour, ont pris leur essor dans les airs, surpris par les ténèbres, ne savent où voler.

La tourterelle se précipite au-devant du vautour, qui s'épouvante à sa rencontre. Tout ce qui respire est saisi d'effroi. Les

végétaux eux-mêmes se ressentent de cette crise universelle. On dirait que l'âme du monde va se dissiper ou s'éteindre ; et dans ses rameaux infinis, le fleuve immense de la vie semble avoir ralenti son cours.

Et l'homme !.... ah ! c'est pour lui que la réflexion ajoute aux frayeurs de l'instinct le trouble et les perplexités d'une prévoyance impuissante. Aveugle et curieux, il se fait des fantômes de tout ce qu'il ne conçoit pas, et se remplit de noirs présages, aimant mieux craindre qu'ignorer. Heureux, dans ce moment, les peuples à qui des sages ont révélé les mystères de la nature ! Ils ont vu sans inquiétude l'astre du jour, à son midi, dérober sa lumière au monde ; sans inquiétude ils attendent l'instant marqué où notre globe sortira de l'obscurité. Mais comment exprimer la terreur, l'épouvante dont ce phénomène a frappé les adorateurs du Soleil ! Dans une pleine sérénité, au moment où leur dieu, dans toute sa splendeur, s'élève au plus haut de sa sphère, il s'évanouit ! et la cause de ce prodige, et sa durée, ils l'ignorent profondément. La ville de Quito, la ville du Soleil, Cusco, les camps des deux Incas, tout gémit, tout est consterné.

A Cannare, une horreur subite avait glacé tous les esprits. Les assiégés, les assiégeans avaient le front dans la poussière. Alonzo, tranquille au milieu de ces Indiens éperdus, observait avec un étonnement mêlé de compassion, ce que peuvent sur l'homme l'ignorance et la peur. Il voyait pâlir et trembler les guerriers les plus intrépides. « Amis, dit-il, écoutez-moi. Le temps presse, il est important que votre erreur soit dissipée. Ce qui se passe dans le ciel n'est point un prodige funeste. Rien de plus naturel : vous l'allez concevoir, vous allez cesser de le craindre. » Les Indiens, que ce langage commence à rassurer, prêtent une oreille attentive, et Alonzo poursuit. « Lorsqu'à l'ombre d'une montagne, vous ne voyez point le Soleil ; sans vous en effrayer, vous dites : la montagne me le dérobe ; ce n'est pas lui, c'est moi qui suis dans l'ombre ; il est le même dans le ciel. Eh bien, au lieu d'une montagne, c'est un globe épais et solide, un monde semblable à la terre, qui dans ce moment passe au-dessous du soleil ; mais ce monde, qui suit sa route dans l'espace, va s'éloigner, et le soleil va reparaître plus beau, plus brillant que jamais. N'ayez donc plus de peur d'une ombre passagère, et profitez de l'épouvante dont vos ennemis sont frappés. »

Le caractère de l'erreur, chez les peuples du Nouveau-Monde, est de n'avoir point de racines. Elle tient si peu aux esprits, que le premier souffle de la vérité l'en détache. Ils l'ont prise sans examen, ils l'abandonnent sans résistance. Alonzo, par le seul moyen d'une image claire et sensible, a détrompé tous les esprits,

et a ranimé tous les cœurs. On vit en effet le soleil qui, comme un cercle d'or brillant au bord de l'ombre, commençait à se dégager. « Quoi ! ce n'est donc ni défaillance, ni colère dans notre dieu ? s'écrièrent-ils. » A ces mots, Corambé achevant de dissiper leur crainte : « Soldats, dit-il, j'ai déjà vu arriver ce qu'il nous annonce. Il est plus éclairé que nous. Hâtez-vous donc, prenez vos armes, sortons, et chassons ces rebelles que la frayeur a déjà vaincus. »

Aux cris des assiégés, qui, dès le crépuscule du jour renaissant, s'élançaient hors des murs de la citadelle, les Cannarins s'abandonnèrent à une terreur insensée. On fit main basse sur leur camp ; un instant le mit en déroute ; et le soleil, éclairant ces campagnes, les vit jonchées de mourans et de morts.

Alonzo, dans cette sortie, n'avait point quitté Capana ; et à la tête des sauvages, ils achevaient de dissiper les bataillons qu'ils avaient rompus, lorsqu'ils virent de loin un autre combat s'engager. « Voilà, je crois, dit Alonzo, une troupe de nos amis, sur qui les Cannarins se vengent. Volons à leur secours. » Ils traversent la plaine avec la rapidité d'un vent orageux ; et un tourbillon de poussière marque la trace de leurs pas. Ils arrivent. C'était le roi, c'était l'Inca lui-même, qu'une vaillante escorte environnait, et défendait contre une foule d'ennemis.

Au bandeau qui lui ceint la tête, à l'éclat de son bouclier, et plus encore à son courage, Alonzo reconnaît le roi de Quito. L'éclair fend le nuage avec moins de vitesse que le glaive du Castillan n'entr'ouvre l'épais bataillon qui presse Ataliba. Celui-ci voit Alonzo, et croit voir la victoire. Il ne se trompait pas. Leurs efforts réunis enfoncent, repoussent, renversent tout ce qui s'oppose à leurs coups.

Dès que les Cannarins, dispersés devant eux, ont pris la fuite, Ataliba, se jetant dans les bras d'Alonzo : « Qu'il m'est doux, lui dit-il, ô mon ami, de te devoir ma délivrance ! Mais je suis blessé. Je te laisse le soin de rallier mes troupes. Fais grâce aux vaincus désarmés. » A ces mots, pâle et chancelant, il se fit porter dans le fort.

Sa blessure était douloureuse, mais elle ne fut pas mortelle. La gomme du mulli, ce baume précieux, dont la nature a fait présent à ces climats, comme pour expier le crime d'y avoir fait germer l'or, ce baume, versé dans la plaie, en fut la guérison, et rendit ce malheureux prince à la vie et à la douleur.

Corambé porta dans le camp la nouvelle de la victoire de l'Inca sur les Cannarins. Mais Palmore voulut attendre qu'elle fût répandue dans le camp ennemi, et qu'elle y eût jeté l'alarme. Alors il s'y rendit lui-même ; et parlant au roi de Cusco : « L'Inca

ton frère, lui dit-il, t'a demandé la paix; et tu lui as déclaré la guerre. Il est venu au-devant de la guerre, et il demande encore la paix. Un moment d'imprudence, qui t'a donné sur nous l'avantage d'une surprise, ne nous a point découragés, et ne doit point t'enorgueillir. Nous souhaitons la paix, uniquement par amour de la paix, et par la juste horreur que nous fait la guerre civile. Inca, pèse bien ta réponse. Nos lances sont baissées, nos arcs sont détendus, la flèche de la mort repose dans le carquois; songe, avant qu'elle soit tirée, aux malheurs qu'un mot de ta bouche peut prévenir, ou peut causer. C'est ici surtout que la parole est meurtrière, et que la langue d'un roi est un dard à cent mille pointes. Tu réponds au Soleil ton père du sang de ses enfans, et de celui de tes sujets. L'égalité, l'indépendance, mais la concorde et l'union, voilà ce que le roi ton frère me charge de t'offrir et de te demander. »

Le monarque lui répondit, que les Incas ses aïeux n'avaient jamais reçu la loi. Palmore, en gémissant, lui dit : « Eh bien, tu le veux!.... A demain. » Et il retourna dans son camp.

L'aube du jour vit les deux armées se déployer dans la campagne. C'était la première fois, depuis onze règnes, qu'on voyait arborer, dans les deux camps, l'étendard de Manco. C'est le gage de la victoire; et le centre, où il est placé, est le point le plus important de l'attaque et de la défense.

Loin de ce centre périlleux, et sur une éminence, du côté de Cusco, étincelle, aux rayons du jour, le trône d'Huascar, porté par vingt caciques, et ombragé d'un pavillon de plumes de mille couleurs. Huascar, du haut de ce trône, domine sur la campagne, et semble présider au sort du combat qui va se donner.

Les deux armées, d'un pas égal, marchent l'une à l'autre; et soudain le cri de guerre de ces peuples, ce mot formidable, *Illapa* (1), répété par cent mille voix, fait retentir les bois et les montagnes. A ce cri redoublé se joint le sifflement des flèches qui vont se tremper dans le sang.

Mais bientôt les carquois s'épuisent; et la flèche, dès ce moment, fait place au javelot, qui, lancé de plus près, porte des coups plus assurés. Bientôt on voit les bataillons flottans s'éclaircir et se resserrer pour remplir et cacher leurs vides. La douleur étouffe ses cris, la mort est farouche et muette; et pour ne pas donner à l'ennemi la joie d'entendre de honteuses plaintes, l'Indien renferme en lui-même jusques à ses derniers soupirs.

Au javelot succèdent la hache et la massue : armes terribles chez des peuples à qui le fer et le salpêtre, ces présens des furies,

(1) On a déjà dit que ce mot signifiait *l'éclair, le tonnerre, et la foudre.*

sont encore inconnus. Jusque-là une égale intrépidité avait rendu le combat douteux : la victoire, incertaine entre les deux armées, planant sur le champ de bataille, trempait, des deux côtés, ses ailes dans le sang; mais le moment de la mêlée fit voir quel avantage avaient des peuples aguerris sur des peuples long-temps paisibles. Ce que l'armée de Cusco avait de plus vaillant défendait la colline. Le reste, composé de pasteurs amollis dans une douce oisiveté, avait l'avantage du nombre, qui ne peut balancer long-temps celui de la valeur. De nouveaux bataillons se présentaient en foule à la place de ceux qui, rompus et défaits, tournaient le dos à l'ennemi; mais ils succombaient à leur tour. Pas à pas ceux de Quito s'avancent, et menacent d'envelopper le corps qui défend l'étendard. Le roi de Cusco voit de loin fléchir le centre de son armée; il détache de la colline l'élite des peuples guerriers qui gardaient sa personne. C'est ce qu'attendait Corambé; et tandis que ce corps détaché vole au centre, lui-même, avec des bataillons qu'il a choisis et réservés, il marche droit à la colline; enfonce l'enceinte affaiblie du trône de l'Inca, s'ouvre par le carnage un chemin sanglant jusqu'à lui, le fait prendre vivant, le fait charger de liens, et l'entraîne.

Aussitôt mille cris funestes avertissent de ce malheur. Le bruit s'en répand dans l'armée, et y porte le désespoir. Tout s'épouvante et se disperse. On ne voit que des peuples désolés, éperdus, jeter leurs armes et s'enfuir. La douleur, le trouble, l'effroi leur interdit même la fuite : ils tombent épars dans la plaine, et vaincus, ils n'ont plus d'espoir qu'en la clémence des vainqueurs; mais c'est vainement qu'ils l'implorent. Plus de pitié : l'aveugle rage transporte ceux d'Ataliba. Les deux vieillards qui les commandent, ont beau leur crier de cesser, d'épargner le sang; le sang coule et ne peut les rassasier. Jamais ils ne croiront avoir assez vengé la perte qui les rend furieux et barbares. Leur prince, le fils de leur roi, Zoraï ne vit plus. O père infortuné ! que tu vas pleurer ta victoire !

A l'attaque de l'étendard, Zoraï s'avançait à la tête des siens, qu'il animait par son exemple. A sa jeunesse, à sa beauté, au feu de son courage, tous les cœurs se sentaient émus. L'ennemi, le voyant s'exposer à ses coups, l'admirait, le plaignait, oubliait de le craindre, et aucun n'osait le frapper. Un seul, et ce fut l'un des féroces Antis, au moment que le jeune prince, au fort de la mêlée, venait de saisir l'étendard, lui lance une flèche homicide. Le caillou dont elle est armée lui perce le sein. Il chancelle : ses Indiens s'empressent de le soutenir, mais, hélas ! inutilement. Le feu de ses regards s'éteint, l'éclat de sa beauté s'efface, le frisson de la mort commence à se répandre dans ses veines. Tel, sur le

bord d'une forêt, un jeune cèdre, déraciné par un coup de vent furieux, ne fait que se pencher sur les cèdres voisins, qui le soutiennent dans sa chute. On le croirait encore vivant; mais la langueur de ses rameaux et la pâleur de son feuillage annoncent qu'il est détaché de la terre qui l'a nourri. Tel, appuyé sur ses soldats, parut le jeune Inca, mortellement blessé. « O mon père ! dit-il d'une voix défaillante, oh ! quelle sera ta douleur ! Amis, achevez. Que mon sang lui ait au moins acquis la victoire. Vous envelopperez mon corps dans ce drapeau qui m'a coûté la vie, pour dérober aux yeux d'un père une image trop affligeante, et pour le consoler, en l'assurant que je suis mort digne de lui. »

Le cri de la douleur, le cri de la vengeance retentissaient autour du jeune prince. « Non, dit-il, c'est assez de vaincre; je ne veux point être vengé. Je suis Inca, et je pardonne. » On l'emporte loin du combat, dont la fureur se renouvelle; et peu d'instans après, soulevant sa paupière vers les montagnes de Quito, il prononce encore une fois le nom, le tendre nom de père, et il rend le dernier soupir. C'est dans ce moment même que des cris lamentables annoncent à ceux de Cusco que leur roi vient d'être enlevé.

D'un côté l'épouvante, de l'autre côté la fureur, ne présentent dès lors, dans les champs de Tumibamba, que la déroute et le carnage. Cusco fut prise et saccagée; l'aîné des frères de son roi, le vaillant et sage Mango, qui la défendait, vit enfin qu'il fallait périr ou céder : il fit sa retraite en combattant, et se sauva vers les montagnes. A peine la fière Ocello, la belle et touchante Idali, avec cet enfant précieux (1) que sa naissance avait destiné à l'empire, eurent le temps de s'échapper; et les généraux d'Ataliba, après des efforts inouis pour faire cesser le ravage, rallièrent enfin leurs troupes sur le bord de l'Apurimac.

CHAPITRE XXXVI.

C'est là que frémissait Huascar, sous une garde inexorable. Palmore et Corambé, en entrant dans sa tente, se prosternent, selon l'usage, et, par des paroles de paix, tâchent de l'adoucir. Il soulève à peine sa tête; et d'un œil indigné regardant ses vainqueurs : « Traîtres, dit-il, rompez mes chaînes, ou trempez vos mains dans mon sang. C'est insulter à mon malheur, que de mêler ainsi le respect à l'outrage. Si je suis roi, rendez-moi libre;

(1) Xaïra.

alors vous vous prosternerez. Mais si je ne suis qu'un esclave, que ne me foulez-vous aux pieds? »

A peine il achevait ces mots, que son oreille fut frappée de cris et de gémissemens. « Tu n'es pas le seul malheureux, lui dit Palmore. Ataliba vient de perdre son fils. Ah! je le verrai donc pleurer, s'écria Huascar avec une joie inhumaine. Puisse le ciel lui rendre tous les maux qu'il m'a faits! »

Les peuples de Quito, rassemblés dans leur camp, ont demandé à voir le corps du jeune prince, que l'on dérobait à leurs yeux; et ce sont leurs cris de douleur et de rage que l'on vient d'entendre. On les apaise, on les retient, on les engage à repasser le fleuve; et la marche de cette armée victorieuse et conquérante ressemble à la pompe funèbre d'un jeune homme, que sa famille, dont il aurait été l'espoir, accompagnerait au tombeau. La consternation, le deuil et le silence environnaient le pavois où le prince était étendu, enveloppé dans cette enseigne, triste et glorieux monument de sa valeur. Après lui, le roi de Cusco, porté sur un siége pareil, jouissait, au fond de son cœur, de la calamité publique.

Les deux généraux d'Ataliba accompagnaient le lit funèbre, l'œil morne, le front abattu, oubliant qu'ils venaient de conquérir un empire, et ne pensant qu'à la douleur dont ce malheureux père allait être frappé.

« Hélas! disait Palmore, il nous l'a confié; il l'attend; ses bras paternels seront ouverts pour l'embrasser; et ce n'est plus qu'un corps glacé que nous allons lui rendre! Comment paraître devant lui? »

« Il est homme, dit Corambé : son fils était mortel : je le plains; mais, au lieu de flatter sa faiblesse, je veux lui donner le courage de résister à son malheur. Laissez-moi devancer l'armée, et le voir, avant que le bruit de cette mort soit répandu. »

Ataliba, guéri de sa blessure, mais faible encore et languissant, avait eu le chagrin d'apprendre que la défaite des Chancas ne l'avait que trop bien vengé. Il gémissait sur sa victoire, roulant dans sa pensée, avec inquiétude, les dangers qu'affrontaient pour lui son fils, ses amis, et ses peuples, lorsqu'il s'entendit annoncer l'arrivée de Corambé. Surpris, impatient d'apprendre quel sujet peut le ramener, il ordonne qu'on l'introduise. Corambé paraît devant lui. « Inca, lui dit-il, c'en est fait; l'empire est à toi sans partage : tes ennemis sont tous détruits ou désarmés : Huascar est le seul qui te reste; il est captif, on te l'amène. »

A peine il achevait ces mots, Ataliba, transporté de joie, se lève, l'embrasse, et lui dit : « Invincible guerrier, j'attendais tout de toi et de celui qui te seconde; mais ce prodige a passé mon attente

et les vœux que j'osais former. Achève de mettre le comble au bonheur de ton roi. Il est père; il ressent les alarmes d'un père. Où est mon fils? où l'as-tu laissé? pourquoi n'est-il pas avec toi? —Ton fils..... il a vu des dangers dont le plus courageux s'étonne. —Et sans doute il les a bravés? Réponds. Ce silence est terrible. —Que te dirais-je, hélas! pour la première fois il voyait l'horreur des batailles. La nature a des mouvemens que la vertu ne peut dompter. — Ciel! qu'entends-je? Il a fui! il s'est couvert de honte! il a déshonoré son père! — Eût-il mieux valu qu'exposé à une mort inévitable, il s'y fût livré? — Plût au ciel! — Eh bien, console-toi. Il s'est comblé de gloire, et il est mort digne de toi. —Il est mort!—Ton armée te l'apporte en pleurant: il en fut l'amour et l'exemple. Jamais, dans un âge si tendre, on n'a montré tant de valeur. »

Ce coup terrible pénétra jusqu'au fond de l'âme d'un père; mais il la soulagea, même en la déchirant. Il tombe accablé de douleur; et alors deux sources de larmes coulent de ses yeux. « Ah, cruel! par quelle épreuve, disait-il, vous avez préparé mon cœur à la constance! Vous avez pu calomnier mon fils! et moi j'ai pu vous croire! Ah, cher enfant! pardonne: des larmes éternelles expieront mon erreur. La gloire même de ta mort ne me la rend que plus cruelle. Jour désastreux! combat funeste! ah! c'est ainsi que le ciel venge le crime d'une guerre impie: les vaincus, les vainqueurs en partagent la peine horrible; et sa colère les confond. »

Il fallut prendre, pour ce père affligé, le soin de son nouvel empire. Cette riche et vaste conquête, fruit des travaux de onze règnes, et qu'il avait faite en un jour, Cusco, réduite sous ses lois, son rival même prisonnier et mis en son pouvoir, rien ne le touche. Il demande son fils. Le cortége s'avance. Le corps enveloppé dans l'enseigne fatale est déposé sous ses yeux. L'Inca le regarde en silence. Il fait signe au cortége et à sa cour de s'éloigner. On lui obéit; et seul au fond de son palais avec l'objet de sa douleur, il s'enferme; il approche, et d'une main tremblante il soulève le voile, il découvre ce corps sanglant; il jette un cri, et se renverse, comme frappé du coup mortel. Immobile et glacé lui-même, il est sans couleur et sans voix; et quand il a repris ses sens et que sa douleur se ranime, il s'y abandonne tout entier. Cent fois il embrasse son fils, cent fois, collant sa bouche sur ses lèvres éteintes, et de son sein pressant ce cœur qui ne bat plus contre le sien, il demande au ciel de pouvoir le ranimer, en expirant lui-même. Tantôt, contemplant la blessure, il lave de ses pleurs le sang qui s'en est épanché; tantôt ses regards immobiles, fixés sur les yeux de son fils, semblent y rechercher la vie. « Ah!

dit-il, si ce corps glacé pouvait revivre! si ces yeux pouvaient me revoir! Hélas! plus d'espérance! Ils sont fermés ces yeux; ils le sont pour jamais. Ses grâces, sa beauté, ses vertus, rien n'a pu prolonger ses jours; et d'un fils qui faisait ma gloire et ma félicité, voilà ce qui me reste! » C'est ainsi qu'oubliant ses prospérités, son triomphe, il s'abîmait dans sa douleur.

Après qu'elle fut épuisée, et que la nature affaiblie fut tombée de cet accès dans un stupide abattement, ce père malheureux se laissa détacher des tristes restes de son fils. Ses amis, et surtout Alonzo, essayaient de le consoler. « Ah! laissez-moi, disait-il, payer à la nature le tribut d'une âme sensible. J'ai bu la coupe du bonheur, j'en ai épuisé les délices; l'amertume est au fond, je veux m'en abreuver. Mon fils, mon cher fils m'a donné tant de douces illusions! tant de flatteuses espérances! La douleur suit la joie; hélas! elle sera plus longue. C'est sans retour, c'est pour jamais que la joie a quitté mon cœur. »

On lui parla de sa puissance, du soin de l'affermir, des moyens de la conserver. « Qu'en ferais-je, dit-il, de cette puissance accablante? Suis-je un dieu, pour veiller sur un empire immense, pour être sans cesse et partout présent à ses besoins? Qu'on m'amène mon frère. Oui, je veux l'apaiser; je veux que, témoin de mes larmes, il en soit touché, qu'il me plaigne, et qu'il me trouve encore plus malheureux que lui. »

Huascar, chargé de liens, parut devant Ataliba. « Vois, lui dit ce père affligé, vois, cruel, ce que tu me coûtes. Il te sied bien, répond le farouche Huascar, de me reprocher une mort, quand dix mille Incas égorgés sont les victimes de ta rage! Tu pleures, tigre, tu le dois; mais est-ce là ce que tu pleures? Va voir le meurtre qu'on a fait des peuples sujets de tes pères, Cusco, ses palais et ses temples regorger du sang des vieillards, et des femmes et des enfans, ses murs saccagés, ses campagnes, qui ne sont plus que des tombeaux; et pleure ton fils, si tu l'oses. »

Ces terribles mots étouffèrent dans le cœur d'Ataliba le sentiment de son propre malheur : le roi prit la place du père. Il regarde ses lieutenans, et les interroge des yeux. Leur silence même est l'aveu de ce qu'il vient d'entendre. « Il est donc vrai, dit-il, et par une aveugle fureur on m'a rendu exécrable à la terre! Cela seul manquait à mes maux. » Alors, renversé sur son trône, et détournant les yeux pour ne pas voir la lumière, il reste dans l'accablement, et ne respire que par de longs sanglots. « Jusqu'à l'instant où ton fils a péri, lui dit Palmore avec tristesse, j'ai pu commander à tes peuples; mais, du moment qu'ils l'ont vu tomber, leur douleur, transformée en rage, n'a plus connu de frein. Punis-les, si tu veux, de l'avoir trop aimé; ou pardonne

leur désespoir, dont la cause n'est que trop juste, et dont l'excuse est dans ton cœur. Ils ont vengé ton fils comme l'aurait vengé son père. »

« Huascar, reprit Ataliba après un long et douloureux silence, voilà les excès effroyables où se portent les nations, lorsqu'une fois la discorde et la guerre ont rompu les nœuds les plus saints, et chassé des cœurs la nature. Etouffons ces fureurs dans nos embrassemens. Reprends ton sceptre et ton empire, et pardonne-moi tes malheurs. »

Huascar indigné le repousse, et lui dit : « Va, meurtrier de ma famille, va régner sur des morts, t'asseoir sur des ruines, et t'applaudir, en contemplant des massacres et des débris. Tel est l'empire que tu m'offres. Je ne veux de toi que la mort. Garde tes présens, ta pitié; garde les fruits de tes forfaits; qu'ils en éternisent la honte; et que, pour mieux te détester, les malheureux que je te laisse soient condamnés à t'obéir. »

« Tu sais, lui dit Ataliba, que les crimes que tu m'imputes ne sont pas les miens, tu le sais; mais ta douleur te rend injuste. Je laisse au temps à la calmer. Un jour tu te ressouviendras que j'ai détesté la guerre, que je t'ai demandé la paix, que je te la demande encore, plus pénétré, plus accablé que toi des maux que nous nous sommes faits. Alors tu retrouveras ton frère tel que tu le vois aujourd'hui, traitable, humain, sensible et juste. Adieu. Je te laisse en ces murs, captif, il est vrai, mais n'ayant qu'à vouloir, pour cesser de l'être. Le jour même que, sur l'autel du Soleil notre père, tu consentiras, avec moi, à nous jurer une alliance et une paix inviolable, ton trône, ton empire, tout te sera rendu. »

CHAPITRE XXXVII.

La citadelle de Cannare fut la prison du roi captif. Le vainqueur y laissa une garde fidèle sous le sévère Corambé. Il envoya Palmore gouverner en son nom les Etats de Cusco; et lui, rendant, sur son passage, aux vallons de Riobamba, de Muliambo, d'Iliniça, les laboureurs qu'il en avait tirés, il retourne à Quito sans pompe, accompagné du lit funèbre qui portait son malheureux fils.

L'arrivée d'Ataliba fut le tableau le plus touchant d'une désolation publique. Sa famille éplorée vient au-devant de lui; un peuple nombreux l'accompagne : mais aucune voix ne s'élève pour féliciter le vainqueur, on n'est occupé que du père; et si la nuit dérobait à ses yeux tout ce peuple qui l'environne, aux gémisse-

mens échappés à travers un vaste silence, il se croirait dans un désert, où quelques malheureux égarés et plaintifs implorent le secours du ciel.

Dans cette foule, et au milieu de la famille de l'Inca, paraît une femme éperdue. Ses voiles déchirés, sa tête échevelée, son sein meurtri, ses yeux égarés, sa pâleur, les convulsions de la douleur dans tous les traits de son visage, ses mains qu'elle tend vers le ciel, tout annonce une mère, et une mère au désespoir.

Du plus loin que l'Inca la voit, il descend de son siége, il va au-devant d'elle; et la recevant dans ses bras : « Ma bien aimée, lui dit-il, le Soleil notre père a rappelé ton fils; il dispose de ses enfans. Heureux celui que l'innocence, la vertu, la gloire, l'amour, accompagnent jusqu'au tombeau! Il a fait la moisson, il quitte le champ de la vie. Ton fils a peu vécu pour nous, mais assez pour lui-même : il emporte avec lui ce que les ans donnent à peine, et ce qu'un instant peut ravir, les regrets et l'amour du monde. Affligeons-nous de lui survivre : l'homme à plaindre est celui qui pleure, et non pas celui qui est pleuré. Mais, par un excès de douleur, n'accusons pas la destinée; ne reprochons pas au Soleil d'avoir repris un de ses dons. » Vérités consolantes pour de moindres douleurs, mais trop faible soulagement pour le cœur d'une mère! Elle demande à voir son fils; on apporte à ses pieds ce que la mort lui en a laissé; et à l'instant, avec un cri qui part du fond de ses entrailles, elle se jette sur ce corps inanimé, elle l'embrasse, elle le serre étroitement, elle l'inonde de ses larmes, jusqu'à ce qu'elle-même, étouffée, expirante, elle ait perdu le sentiment de la vie et de la douleur.

L'Inca, dans les bras d'Alonzo, sentait rouvrir, à cette vue, toutes les plaies de son cœur; le jeune homme mêlait ses larmes aux larmes de son ami; et les neveux de Montézume, témoins de la désolation d'une auguste famille, pensaient à leurs propres malheurs.

Aciloé (c'était le nom de cette mère infortunée) fut portée dans son palais; et l'Inca se rendit au temple, où le corps de son fils, arrosé de parfums, fut déposé, en attendant le jour destiné à ses funérailles.

Après un humble sacrifice pour rendre grâces au Soleil, l'Inca sortit du temple; et sous le portique, où son peuple l'environnait, il éleva la voix et demanda silence. « Ma cause était juste, dit-il, et notre dieu l'a protégée; mais l'aveugle ardeur de mes troupes à nous venger, mon fils et moi, a déshonoré ma victoire; et c'est moi qui porte la peine des excès commis en mon nom. Peuple, je veux bien expier ce qu'on a fait d'in-

juste et d'inhumain. Mais c'est assez pour votre roi d'être malheureux ; n'achevez pas de l'accabler en le croyant coupable. Il ne l'est point. J'étais expirant à Cannare, lorsqu'on y a versé tant de sang ; j'étais éloigné de Cusco, lorsqu'on l'a saccagée ; et j'ai détesté ces fureurs. Je vous conjure, au nom du dieu qui m'en punit, de m'en épargner le reproche. Puisse mon nom être effacé de la mémoire des hommes, avant qu'on y ajoute le surnom de cruel ! Le roi mon frère, que le sort a mis entre mes mains, sera, malgré lui-même, un exemple de ma clémence. Cependant si le cri de la calamité retentit jusqu'à vous, et s'il vous fait entendre qu'Ataliba fut violent et sanguinaire ; ô mon peuple ! élevez la voix, et répondez qu'Ataliba fut malheureux. »

Le soir même, avec Alonzo, soulageant son âme oppressée : « Mon ami, lui dit-il, tu sais toute l'horreur que nos discordes m'inspiraient ; l'événement a passé mes craintes ; et dans cet abîme de maux, je vois trop s'accomplir mes funestes pressentimens. Vouloir la guerre, c'est vouloir tous les crimes et tous les malheurs à la fois. Dire à des meurtriers, qu'on assemble pour l'être, d'user de modération, c'est dire aux torrens des montagnes de suspendre leur chute et de régler leur cours. Aucun roi ne sera jamais plus résolu que je l'étais à réprimer l'emportement et les abus de la victoire ; et voilà cependant que des millions d'hommes me regardent comme un fléau. »

« Hélas ! prince, lui dit Alonzo, l'homme, en proie à ses passions, est si faible contre lui-même et si peu sûr de se dompter ! comment pourrait-il s'assurer d'une multitude effrénée, à qui lui-même il a donné l'affreuse liberté du mal ! Mais tout cet empire est témoin que l'inflexible roi de Cusco vous a forcé de tirer le glaive. Ne vous accablez point vous-même d'un injuste reproche ; et si les malheureux que la guerre a faits, vous accusent, laissez à vos vertus répondre de votre innocence, et repoussez l'injure par la clémence et les bienfaits. »

Ces mots consolans relevèrent le courage d'Ataliba ; et sa douleur fut suspendue jusqu'au jour qu'il avait marqué pour les funérailles de son fils. C'était la fête du Soleil, lorsque, repassant l'équateur, il rentre dans notre hémisphère, et revient donner le printemps et l'été aux climats du nord. C'était aussi la fête de la paternité.

CHAPITRE XXXVIII.

Après les cantiques, les vœux, et les offrandes accoutumées, le monarque, assis sur son trône, au milieu d'un parvis (1) immense, ayant à ses pieds les caciques et les vieillards, juges des mœurs (2), voit s'avancer les pères de famille, qui mènent, chacun devant soi, leurs enfans parvenus à l'âge de l'adolescence. Ils s'inclinent devant l'Inca, et après l'avoir adoré, *le père*, qui porte en ses mains un faisceau de palmes, les distribue à *ceux* de ses enfans qui ont fidèlement rempli les saints devoirs de la nature. Ces palmes sont les monumens de la piété filiale. Tous les ans, chacun des enfans, dont l'obéissance et l'amour ont obtenu ce prix, l'ajoute à son trophée; et de ces palmes réunies, qu'il recueille dans sa jeunesse, il compose le dais du siége paternel, d'où lui-même il dominera un jour sur sa postérité. Ce siége est dans chaque famille comme un autel inviolable : le chef a seul le droit de s'y asseoir; et les palmes qui le couronnent, rappelant ses vertus, disent à ses enfans : Obéissez à celui qui sut obéir; révérez celui qui révéra son père. Dès qu'il sent la mort s'approcher, il se fait placer expirant sous ce vénérable trophée, il y rend le dernier soupir; et au moment de sa sépulture, ses enfans détachent ses palmes pour en ombrager son tombeau. La menace la plus terrible d'un père à son fils qui s'oublie, c'est de lui dire : « Que fais-tu, malheureux? Si tu es indigne de mon amour, tu n'auras point de palmes sur ta tombe. » C'est donc là le signe et le gage que chaque père vient donner au monarque, père du peuple, de l'obéissance, du zèle, et de l'amour de ses enfans.

Si quelqu'un d'eux a manqué de remplir ces pieux devoirs, la palme lui est refusée. Le père, en soupirant, obéit à la loi qui l'oblige de l'accuser. Une plainte sincère et tendre échappe à regret de sa bouche; et si le sujet en est grave, l'enfant rebelle est exilé de la maison de son père. Condamné, durant son exil, à la honte d'être inutile, attachée à l'oisiveté, il n'est admis à la culture ni du domaine du Soleil, ni des chants de l'Inca, ni de celui des veuves, des orphélins et des infirmes; le champ même qui nourrit son père est interdit à ses profanes mains. Ce temps d'expiation est prescrit par la loi. Le malheureux jeune homme en compte les momens; et on le voit, seul, étranger à ses amis, à sa famille, errer sans cesse autour de la demeure

(1) Cette place s'appelait *Cuci-pata*, lieu de réjouissance.
(2) *Lacta-Camayu* était le nom de ces magistrats.

paternelle, dont il n'ose toucher le seuil. Celui dont l'exil finissait avec l'année révolue, rentrait ce jour-là même en grâce; les décurions (1) le ramenaient devant le trône du monarque; son père lui tendait les bras en signe de réconciliation; à l'instant il s'y précipitait avec la même ardeur qu'un malheureux, long-temps agité sur les mers par les vents et par les tempêtes, embrasse le rivage où le jettent les flots. Dès lors il était rétabli dans tous les droits de l'innocence; car on ne connaissait point chez ce peuple si sage la coutume d'ôter au coupable puni tout espoir de retour dans l'estime des hommes. La faute une fois expiée, il n'en restait aucune tache; tout, jusqu'au souvenir, en était effacé.

Après que la clémence et la sévérité ont donné d'utiles leçons, le monarque prend la parole. « Pères, dit-il, écoutez-moi. Comme vous je suis père; je le suis encore avec vous : vos enfans sont les miens. Et la royauté est-elle autre chose qu'une paternité publique? C'est là le titre le plus auguste que le Soleil, père de la nature, ait pu donner à ses enfans. Je viens donc, comme le garant de vos droits, vous les confirmer; mais je viens, comme le modèle de vos devoirs, vous en instruire; car vos devoirs fondent vos droits, et vos bienfaits en sont les titres. La vie est un présent du ciel, qui seul la dispense à son gré. Gardez-vous donc de vous prévaloir d'un prodige opéré par vous, et sachez où vous commencez à mériter le nom de pères : c'est lorsqu'ayant reçu des mains de la nature le nouveau-né de votre sang, et l'ayant remis dans les bras de celle qui doit le nourrir, vous veillez sur les jours et de l'enfant et de la mère, chargé du soin d'assurer leur repos et de pourvoir à leurs besoins. Jusque-là même encore vous ne faites pour eux que ce que font pour leurs petits le vautour, le serpent, le tigre, les plus cruels des animaux. Ce qui, dans l'homme, distingue et consacre la paternité, c'est l'éducation, c'est le soin de semer, de cultiver dans ses enfans ce qu'on a recueilli soi-même, l'expérience, le seul gain de la vie, et la sagesse qui en est le fruit, et qui seule nous dédommage de la peine d'avoir vécu. Former, dès l'âge le plus tendre, par votre exemple et vos leçons, une âme honnête, un cœur sensible, un citoyen docile aux lois, un époux, un ami fidèle, un père à son tour révéré; chéri de ses enfans, un homme enfin selon le vœu de la nature et de la société : ce sont là vos devoirs, vos bienfaits et vos titres; c'est là ce qui fonde vos droits.

» Et vous, enfans, souvenez-vous que la nature n'a prolongé la faiblesse et l'imbécillité de l'homme, que pour le lier plus étroitement à ceux dont il a reçu la naissance, et lui faire, par le be-

(1) *Chinca-Camayu*, qui a charge de dix.

soin, une longue et douce habitude d'en dépendre et de les aimer. Si elle eût voulu le dispenser de ce tribut d'amour et de reconnaissance, elle l'eût pourvu des moyens de vivre indépendant presque aussitôt qu'il serait né, et de se suffire à lui-même. Sa longue enfance est dénuée de force et d'intelligence; sa faiblesse n'a pour ressource ni l'agilité, ni la ruse, ni la finesse de l'instinct. Tel est l'ordre de la nature, pour forcer l'enfant à chérir et à révérer ses parens. Il semble qu'elle ait voulu l'abandonner à leurs soins, pour leur en laisser le mérite, et qu'elle ait consenti à passer pour marâtre, afin de donner lieu à toute leur tendresse de s'exercer sur leur enfant. Ainsi, en lui refusant tout, elle supplée à tout par l'amour paternel. Rappelez-vous donc votre enfance; et tout ce qui vous a manqué dans ce long état de faiblesse, pour vous dérober aux besoins, aux périls qui vous assiégeaient; songez que c'est de vos parens que vous l'avez reçu; que la nature, en vous jetant parmi les écueils de la vie, s'est reposée sur leur amour du soin de vous en garantir. Mais ce que vous devez surtout à leur tendresse vigilante, c'est de vous avoir éclairés sur les moyens de devenir heureux; c'est de vous avoir adoucis, apprivoisés, soumis aux lois de l'équité, de la raison, de la sagesse. Sans les soins qu'ils ont pris de vous, vous seriez sauvages, stupides, féroces comme vos aïeux. Aimez donc vos parens, pour vous avoir appris l'usage du don de la vie, dont l'innocence fait le charme, et dont la vertu fait le prix. »

A ces mots, des larmes de joie et d'amour coulent de tous les yeux. Les enfans, aux genoux des pères, s'attendrissent et rendent grâces; les pères, en les embrassant, s'applaudissent de leurs bienfaits. L'Inca, témoin de ce spectacle, sent plus vivement que jamais la perte de son fils. « Guerre impitoyable, dit-il, sans toi, sans tes fureurs, je partagerais l'allégresse et la gloire de ces bons pères. Il serait là, il aurait reçu de ma main la première palme. Qui la méritait mieux que lui? » Il n'en put dire davantage: les sanglots lui étouffaient la voix. Il fut quelques instans muet et baigné dans ses larmes. « Non, reprit-il enfin, qu'on m'apporte mon fils, je ne veux pas qu'il soit frustré de ce dernier tribut d'amour et de louange. Du haut du ciel il entendra la voix gémissante d'un père; il me plaindra d'être privé de lui. »

On lui obéit; et au pied de son trône fut apporté le lit funèbre où reposait le corps de Zoraï. « Peuple, s'écria le monarque en s'y précipitant, le voilà ce modèle de l'amour filial; le voilà le plus tendre, le plus respectueux, le plus aimable des enfans. Oui, depuis sa naissance, il l'a été pour moi, il l'a été jusqu'à sa mort. Des jouissances délicieuses, des espérances encore plus douces,

tout ce que l'âme d'un père peut éprouver de joie et de consolation, tel était le prix de mes soins, et le présage du bonheur i vous attendait sous son règne. Il était impossible qu'un si bon ne fût pas un bon roi. Le goût du bien, l'amour de l'ordre, sentiment de l'équité, lui étaient naturels. Il n'estimait dans la oire que la compagne de la vertu; il détestait le mensonge mme le complaisant du vice; il adorait la vérité. Magnanime ns faste, et modeste avec dignité, il était simple, et il mait tout ce qui l'était comme lui. Il ne voyait dans sa ssance que la destination et que le dévouement de sa vie a bonheur du monde; et le nom de fils du Soleil, loin de enorgueillir, l'humiliait sans cesse, en lui faisant sentir le poids es devoirs qu'il lui imposait. Si quelqu'un des jeunes Incas e montre plus digne que moi de régir cet empire auguste, 'est à lui, me disait-il souvent, de vous remplacer sur le trône; 'est à moi de le lui céder. Jugez, s'il eût fait des heureux. Vous 'auriez été sous son règne; et son père, encore plus heureux, erait mort sans inquiétude dans les bras d'un tel successeur. Un lieu juste n'a pas voulu que cette âme sensible ait vu les crimes et les ravages d'une guerre, hélas! trop funeste. Mon fils eût arrosé de larmes ce trophée de ma victoire, cet étendard qu'on a trempé dans un déluge de sang. Il n'est plus. Nous avons perdu, moi, le plus vertueux fils, et vous, le plus vertueux prince. Soumettons-nous, et allons lui rendre les tristes honneurs du tombeau. »

Alors le monarque, à la tête de sa famille et de son peuple, accompagna le corps de son fils jusqu'au temple, où, sur un trône d'or, il fut placé en face de l'image du Soleil, ayant à ses pieds l'étendard qui lui avait coûté la vie, et dans sa main la palme de l'amour filial.

Cora ne parut point au temple. Alonzo l'y chercha des yeux; et ne l'ayant point aperçue, il en fut pénétré d'effroi.

Le monarque, au retour du temple, le fit appeler. « Mon ami, lui dit-il, mes tristes devoirs sont remplis. Il est temps que le père cède la place au roi, et que je me mette en défense contre cet ennemi terrible dont tu nous a menacés. C'est à toi que je me confie. Ton zèle, ton expérience, ta valeur, voilà mon espoir. Je le remplirai, dit Alonzo; et plût au ciel que la défense et le salut de cet empire ne dût te coûter que mon sang! Je le verserais avec joie. O mon ami! qu'ai-je donc fait, lui dit l'Inca en l'embrassant, pour avoir mérité de toi un zèle si noble et si tendre?... » A ces mots, on vient dire au roi que le grand-prêtre du Soleil demande à lui parler. Alonzo se retire, et va, s'il est possible, chercher dans le sommeil un soulagement à ses peines, et aux pressentimens terribles dont il venait d'être frappé.

CHAPITRE XXXIX.

Pour une âme abandonnée à l'orage des passions, l'incertitude est le plus grand des maux. Battu sans cesse par les vagues de l'espérance et de la crainte, le courage n'a point de prise; la résolution même d'être malheureux n'a point de terme où se fixer.

Telle fut, pour l'âme d'Alonzo, cette longue et pénible nuit. Enfin le sommeil, par pitié, laissait tomber quelques pavots sur sa paupière appesantie. Un bruit le frappe; il se lève, et, à la faible lueur du crépuscule du matin, il voit paraître un vieillard vénérable, le front couvert de cheveux blancs, pâle et triste comme les spectres, mais conservant dans sa douleur un air noble et majestueux. « Je suis le père de Cora, lui dit-il. Ma fille m'envoie; c'est sa dernière volonté que j'accomplis. Va-t-en, malheureux jeune homme, et laisse-nous les maux que tu nous fais. Tu as porté l'opprobre et la mort dans une famille innocente, qui, sans toi, le serait encore. » A ces mots, le vieillard sentit ses genoux qui ployaient sous lui, et il tomba de défaillance. Alonzo, pâle et frémissant, lui tend les bras, et le relève. « Parlez, lui dit-il; qu'ai-je fait? de quel malheur suis-je la cause? — Cruel! peux-tu le demander, peux-tu vouloir l'entendre de la bouche d'un père. Tu nous annonçais des vertus : la bonté, la candeur étaient peintes sur ton visage; le crime et la trahison se cachaient au fond de ton cœur. Sois content. Ma fille, trop faible, trop simple, hélas! pour avoir pu se sauver de tes artifices, ma fille vient de me révéler le parjure et le sacrilége qu'elle a commis en se livrant à toi. Elle n'a pu cacher qu'elle allait être mère; et demain notre honte éclate : demain, elle, sa mère et moi, ses sœurs, ses frères innocens, nous serons menés au supplice. La solitude, l'infamie, une éternelle stérilité marqueront la place où ma fille est née. On dispersera notre cendre. Nous n'aurons pas même un tombeau. Va-t-en : ma fille t'en conjure. La malheureuse t'aime encore; et, en me confiant le secret de son âme, elle m'a fait promettre de ne le point trahir. Mais elle craint que ta douleur ne te décèle et ne t'accuse; et le seul prix qu'elle demande de sa mort, dont tu es la cause, c'est que tu n'en sois pas témoin. »

Tandis que l'Indien parlait, le remords et le désespoir déchiraient le cœur d'Alonzo. Ses yeux attachés à la terre, ses cheveux hérissés d'horreur, son immobilité stupide, tout annonçait un criminel condamné par son juge; et son juge était dans son cœur.

Il tombe aux pieds du vieillard, et, d'une voix étouffée, il prononce à peine ces mots : « O mon père! tu sais mon crime; sais-tu quelle fatalité m'y a poussé malgré moi? Sais-tu dans quel moment terrible la frayeur et l'égarement m'ont livré ta fille mourante et l'ont fait tomber dans mes bras? J'atteste mon Dieu et le tien, que dans ce péril effroyable mon unique résolution était de la sauver. Nous nous sommes perdus, et nous t'avons perdu toi-même. Je ne prétends pas t'apaiser. Voilà mon sein, voilà mon épée. Frappe; venge-toi. Me venger! Eh! ne sais-tu pas, dit le vieillard, que la vengeance est insensée; qu'au malheur elle joint le crime, et ne soulage que les méchans? Va, ton sang ne racheterait ni la mère ni les enfans. Je n'en mourrais pas moins, et je mourrais coupable. Laisse-moi du moins l'innocence : tout le reste est perdu pour moi. Tu fus égaré, je le crois : tu n'es ni méchant, ni perfide; mais, quand tu le serais, nous avons dans le ciel un dieu pour juger et punir. »

« Ame céleste! s'écrie Alonzo, tu m'accables, tu me confonds... Et l'opprobre, et la mort, et le dernier supplice seraient le prix de tes vertus! Et ta fille, aussi vertueuse, non moins innocente que toi!.... Non, vous ne mourrez point. Ne me méprise pas assez pour croire que je veuille me cacher, m'enfuir lâchement. Je paraîtrai, j'avouerai tout, j'embrasserai votre défense, je vous tirerai de l'abîme où je vous ai précipités, ou bien j'y périrai moi-même. Mais commence par t'éloigner avec ta femme et tes enfans. »

« Connais-tu, lui dit le vieillard, quelque asile contre les lois et contre les remords qui suivraient le parjure? J'ai promis au Soleil de rester soumis à ses lois. Ma parole, ma foi, sont pour moi des liens plus forts que ne seraient des chaînes. Un Inca n'en connaît point d'autres; et je mourrai sans les briser. Toi, qui n'es point engagé sous ces lois redoutables, éloigne-toi; donne à ma fille la consolation de te savoir hors de danger. Epargne-lui l'horreur de ton supplice. Va, dit Alonzo pénétré de respect, de douleur et de reconnaissance, va lui jurer que jamais son amant ne l'abandonnera. Je suis époux et père. Il n'est point de danger au-dessus d'un courage à la fois animé par l'amour et par la nature. » A ces mots, il tendit les bras au vieillard encore frémissant. « Mon père, lui dit-il, mon père, embrasse-moi, ou perce-moi le cœur. Je ne puis soutenir ta haine. » Le vieillard tombe dans son sein, l'embrasse, le plaint, lui pardonne; et des torrens de larmes se confondent dans leurs adieux.

Cependant le bruit se répand que l'asile des vierges a été profané; que l'une d'elles a violé ses vœux; qu'elle porte le fruit d'un amour sacrilége; et que le Soleil, irrité de ce parjure abominable, en demande l'expiation. Un crime inoui jusqu'alors

remplit d'horreur tous les esprits. Les malheurs qui l'ont annoncé, et dont peut-être il est la cause, les feux de la guerre civile allumés entre les deux frères, tout le sang qu'elle a fait couler, le fils d'Ataliba, l'héritier du trône enlevé à ses peuples par une mort funeste, ce long amas de crimes et de calamités se retrace à la fois comme des signes de colère, que le Soleil, en s'éclipsant, n'a déjà que trop confirmés. On craint même qu'un dieu jaloux ne soit pas encore apaisé, et ne se venge sur tout un peuple de l'injure faite à sa gloire. O superstition ! le peuple le plus doux, le plus humain de l'univers, criait vengeance au nom d'un dieu dont il adorait la clémence. Il ne se rassura que lorsqu'il eut appris que le pontife avait dénoncé la criminelle au tribunal suprême ; que déjà l'on creusait la tombe, et que l'on dressait le bûcher.

CHAPITRE XL.

Ce jour-là le soleil se couvrit de tristes nuages ; et ce deuil sombre de la nature ajoutait encore à l'effroi dont tous les cœurs étaient frappés. Le roi parut, selon l'usage, sous le portique du palais. Une multitude tremblante environnait le trône, et à travers les flots de ce peuple assemblé, le pontife, les prêtres, les ministres des lois, se faisant ouvrir un passage, amenèrent devant l'Inca la jeune et timide prêtresse. Son père accablé de douleur, sa mère pâle et défaillante, deux sœurs plus jeunes, aussi belles, trois frères, l'espérance d'une auguste famille, victimes de la même loi, venaient tous s'offrir au supplice.

Cora, qu'il fallait soutenir, tant elle était faible et tremblante, tomba sans force et sans couleur, en paraissant devant son juge. On la ranime ; il l'interroge. Elle répond avec candeur. « Ce fut, dit-elle, dans cette nuit horrible, où le volcan menaçait d'ensevelir ces murs : ma frayeur me précipita dans les bras d'un libérateur. Voilà mon malheur et mon crime. Fils du Soleil, s'il est possible d'en adoucir la peine, écoute la nature qui réclame contre la loi. Ce n'est pas pour moi que j'implore ta clémence : il faut que je meure, je le sais ; mais regarde un père, une mère, des sœurs, des frères innocens ; c'est pour eux seuls qu'en mourant je demande grâce. »

Le père alors prit la parole. « Inca, dit-il, dans un moment d'égarement et de terreur, ma fille a été faible, imprudente et fragile : c'est au dieu qui voit dans les cœurs à la juger ; mais c'est à moi d'accuser l'auteur de sa perte. Ce premier coupable, c'est moi. Ma piété aveugle a dévoué ma fille au culte des autels, et

y a offerte en victime. Dans le moment du sacrifice j'ai entendu frémir son cœur; et, religieusement cruel, le mien s'est endurci. Père dénaturé, j'ai vu ses larmes, je l'ai vue se précipiter dans le sein de sa mère, y chercher un asile contre la violence du pouvoir paternel; et moi, sans pitié, sans remords, j'ai consommé le parricide. Son crime, hélas! son premier crime fut de m'obéir; son respect, son amour pour moi l'a perdue. Je suis le bourreau de ma fille. Je la traîne au supplice!» En prononçant ces mots, le vieillard embrassait sa fille; ses sanglots étouffaient sa voix; son cœur se brisait de douleur; et les larmes de sang qui coulaient de ses yeux, inondaient le sein de Cora. Tous les cœurs étaient déchirés.

Le monarque attendri lui-même, mais contraint par la loi à user de rigueur, poursuit, et ordonne à Cora de déclarer son ravisseur et son complice.

Cora frémit, et son silence fut d'abord sa seule réponse; mais les instances de son juge la forcèrent enfin de prononcer ces mots: « Fils du Soleil, seras-tu plus cruel et plus violent que la loi? La loi me condamne à la mort; j'y traîne avec moi ma famille. N'est-ce pas assez? Te faut-il encore un nouveau parricide? Veux-tu que, portant dans la tombe, où je vais descendre vivante, le fruit de mon funeste amour, j'accuse encore celui qui lui a donné la vie? Veux-tu voir mes entrailles se déchirer d'horreur, et mon enfant épouvanté s'arracher des flancs de sa mère? »

Ces paroles firent sur l'âme d'Ataliba l'impression la plus terrible; et, sans insister davantage, il ordonnait, en gémissant, au dépositaire des lois de prononcer l'arrêt fatal, lorsqu'on vit tout à coup Alonzo fendre la foule et se précipiter au pied du trône de l'Inca. « C'est moi qui suis le criminel, Inca, s'écria-t-il; Cora est innocente: ne punis que son ravisseur. » A cette vue, à ces paroles que le désespoir animait, le roi frémit, le peuple reste immobile d'étonnement; et Cora tremblante et glacée: « Hélas! dit-elle en succombant, je n'aurai donc pu le sauver! Non, reprit Alonzo, elle n'est point coupable. Je l'enlevai mourante, et son âme éperdue ne put ni consentir ni résister à son malheur. »

L'Inca voulut sauver Alonzo. « Etranger, lui dit-il, notre culte n'est pas le vôtre; vous ne connaissez pas nos lois; et ce qui pour nous est un crime, n'est pour vous qu'une erreur, que je n'ai pas droit de punir. Eloignez-vous. Nos lois n'obligent que mes sujets et moi. Vous fûtes imprudent, mais vous n'êtes point criminel, à moins que vous n'ayez usé de violence; et Cora seule a droit de vous en accuser. Non, non, dit-elle; un charme aussi doux qu'invincible m'a livrée à lui. Cesse, Alonzo, cesse de t'imputer mon crime. Tu me fais mourir mille fois. Loin de vous accuser,

vous voyez, dit le roi, qu'elle vous déclare innocent. Puis-je l'être, s'écrie Alonzo, après avoir égaré sa jeunesse, après avoir creusé la tombe sous ses pas, la tombe où vous allez la faire descendre vivante? O comble d'horreur! Elle s'ouvre cette tombe effroyable, elle s'ouvre à mes yeux, prête à la dévorer; et je suis innocent! Je vois s'allumer le bûcher où son père, sa mère, tous les siens vont périr; et moi, l'auteur de tant de maux, juste ciel, je suis innocent! Inca, ton amitié pour moi t'a mis un bandeau sur les yeux; et tu ne veux pas voir mon crime. Plus juste que toi, je le sens, et je m'en accuse moi-même. Pardon, malheureuses victimes d'un amour insensé, pardon! Je n'aurai pas du moins la honte et la douleur de vous survivre; et si je vous même à la mort, je vous devancerai; j'irai sur ce bûcher me livrer le premier aux flammes. Là, ce fer qui devait défendre un peuple vertueux, un roi, que je ne suis plus digne d'appeler mon ami, ce fer me percera le cœur. Je ne demande, avant ma mort, que la grâce d'être entendu.

» Je ne suis ingrat ni perfide, reprit-il avec fermeté. Reçu dans la cour de l'Inca, honoré de sa confiance, comblé de ses bienfaits, je n'ai jamais eu le dessein de trahir l'hospitalité. Je suis jeune, ardent, trop sensible. J'ai vu Cora, mon cœur s'est enflammé pour elle; mais j'ai respecté son asile. Ce n'est qu'au moment effroyable où la montagne mugissante lançait un déluge de feu, où le ciel embrasé, où la terre tremblante n'offraient partout que les horreurs de mille morts inévitables; ce n'est qu'en ce moment, qu'à travers les débris des murs de l'enceinte sacrée, j'ai cherché, j'ai saisi, j'ai enlevé Cora.

» Elle vous dit qu'elle a cédé! et qui n'eût pas cédé comme elle? Est-ce assez d'une loi pour étouffer en nous les sentimens de la nature, pour en vaincre les mouvemens? Vous exigez de la jeunesse la froideur d'un âge avancé! Vous exigez de la faiblesse le triomphe le plus pénible de la force et de la vertu! Ah! c'est la superstition qui vous commande, au nom d'un dieu, d'être cruels. L'en croyez-vous? oubliez-vous que le dieu que vous adorez est à vos yeux la bonté même? Quoi! le Soleil, la source de la fécondité, lui, par qui tout se régénère, ferait un crime de l'amour! Et l'amour n'est lui-même que l'émanation de cet astre qui vous anime. C'est ce même feu répandu au sein des métaux et des plantes, dans les veines des animaux, et surtout dans le cœur de l'homme, c'est ce feu que vous adorez dans son intarissable source. Vous condamnez son influence; et parce qu'une vierge innocente, faible et craintive, aura cédé aux mouvemens les plus naturels, les plus doux d'un cœur que le ciel lui a donné, son père, sa mère, ses sœurs, ses frères seront condamnés à mourir avec elle

au milieu des supplices! Non, peuple, j'en atteste votre dieu et le mien, car le Soleil en est l'image : ces horreurs ne peuvent lui plaire; et la loi qui vous le commande ne saurait émaner de lui. Elle est des hommes; elle vous vient de quelque roi jaloux, superbe, et tyrannique, qui attribuait à son dieu un cœur comme le sien.

» On vous a dit que le Soleil faisait à sa prêtresse un crime d'être mère, et qu'il fallait, pour expier ce crime, les supplices les plus affreux; on vous l'a dit, et vous avez eu la simplicité de le croire! Ah! peuple, on avait dit de même à vos aïeux que leurs dieux, le serpent, le vautour et le tigre, demandaient qu'une mère versât sur leurs autels le sang de l'innocent qu'elle allaitait; et, comme vous, pieusement crédule, la mère immolait son enfant. Vous l'avez aboli ce culte; et le vôtre, non moins barbare, est encore plus insensé. »

Alors, du ton d'un homme inspiré par un dieu, et comme si ce dieu avait parlé par sa bouche : « Roi, peuple, dit-il, apprenez à discerner, par d'infaillibles marques, la vérité, qui vient du ciel, d'avec l'erreur, qui vient des hommes. Jetez les yeux sur la nature : voyez son ordre et son dessein. Quel que soit le dieu qui préside à cet ordre immuable établi par lui-même, il y a conformé ses lois. Et qu'importe à l'ordre éternel le vœu qu'a fait imprudemment une jeune et faible mortelle de sécher, comme une plante oisive, dans la langueur de la stérilité? Est-ce là ce qu'en la formant lui a recommandé la nature? Voyez, dit-il en saisissant les voiles de Cora, et en les déchirant avec une audace imposante, voyez ce sein : voilà le signe des desseins de son dieu sur elle. A ces deux sources de la vie reconnaissez le droit, le devoir sacré d'être mère. C'est ainsi que parle et s'explique ce dieu qui n'a rien fait en vain. »

Pendant ce discours d'Alonzo, un murmure confus, élevé dans la multitude, annonça la révolution qui se faisait dans les esprits; et le monarque saisit l'instant de la décider sans retour. « Il a raison, dit-il; et la raison est au-dessus de la loi. Non, peuple, il faut que je l'avoue, cette loi cruelle ne vient point du sage Manco : ses successeurs l'ont faite; ils ont cru plaire au dieu dont elle vengerait l'injure; ils se sont trompés. L'erreur cesse; la vérité reprend ses droits. Rendons grâces à l'étranger qui nous détrompe, nous éclaire, et nous fait révoquer une loi inhumaine. C'est un bienfait trop signalé, pour ne pas effacer une malheureuse imprudence. Que les prêtresses du Soleil n'aient plus d'autre lien qu'un zèle pur et libre; et que celle qui désavoue la témérité de ses vœux, en soit dès l'instant dégagée. Un dieu juste ne peut

vouloir qu'on le serve à regret; et ses autels ne sont pas faits pour être environnés d'esclaves. »

Ainsi parlait ce prince, avec la double joie de détruire un abus funeste, et de conserver un ami. Le vieillard, père de Cora, se prosterne, avec ses enfans, aux genoux du monarque; tout le peuple, les mains au ciel, pousse des cris de joie; Alonzo triomphant se jette aux pieds de son amante. Hélas! encore évanouie dans les bras de sa mère, ses yeux, obscurcis d'un nuage, n'aperçoivent point Alonzo. En le voyant se dévouer pour elle, le trouble, l'attendrissement, la frayeur l'avaient accablée. Froide, tremblante, inanimée, laissant ployer sous elle ses genoux défaillans, elle s'était penchée dans le sein de sa mère, qui, croyant l'embrasser pour la dernière fois, n'avait pas eu la cruauté de la rappeler à la vie. Ce fut le cri de la nature, qui, du sein des pères, des mères, et de tout un peuple attendri, s'éleva jusqu'au ciel; ce fut ce cri qui ranima ses sens. Elle revient du sommeil de la mort; elle respire, ouvre les yeux, et se voit dans les bras d'Alonzo, qui, transporté, lui dit en l'embrassant: « Vis, chère amante; tu es à moi; la loi fatale est abolie. Que dis-tu? que fais-tu? Malheureux! lui dit-elle, va-t-en, et me laisse mourir. Non, tu vivras, reprit Alonzo. La nature et l'amour l'emportent; les saints noms de père et de mère ne sont plus un crime pour nous. » A ces mots, Cora, dans l'excès de la surprise et de la joie, soupire, serre dans ses bras son amant, son libérateur; et, trop faible pour soutenir une révolution si violente et si soudaine, succombe une seconde fois.

Tandis qu'Alonzo la ranime, le peuple s'empresse à les voir, à se réjouir avec eux. Un père, une mère éperdus, leurs enfans qui tremblent encore. Cora qui, dans les bras d'Alonzo, reprend avec peine l'usage de la vie et du sentiment; le trouble, l'effroi, la tendresse de cet amant, qui craint de la voir expirer, la joie et le ravissement du peuple qui les environne, forment un spectacle si doux, que le roi, les Incas, les héros mexicains ne peuvent retenir leurs larmes. Amazili, surtout, et son fidèle Télasco en jouissent avec transport. « Ah! Télasco, disait cette fille charmante, que ces amans vont être heureux! Ils passent, comme nous, de l'excès du malheur à la félicité suprême. Qu'ils vont bien s'aimer! Comme nous, lui dit Télasco. Le ciel a fait pour eux deux cœurs tout semblables aux nôtres. »

La foule s'étant écoulée, et le monarque, avec les Incas, étant rentré dans le palais, Cora et son amant sont appelés, et le prêtre leur parle ainsi: « Cora est libre; un dieu qui ne veut que l'amour, ne peut exiger la contrainte; et j'ai la joie, avant de

descendre au tombeau, de voir du nombre de ses lois retrancher une loi cruelle, qui n'était pas digne de lui; mais devant lui la sainteté de l'hymen est inviolable. Il veut qu'en sa présence le don d'une foi mutuelle en consacre les nœuds. Ah! le ciel et la terre me sont témoins, s'écrie Alonzo, que je suis l'époux de Cora; qu'elle est la moitié de moi-même; qu'elle a reçu ma foi; que mes jours sont à elle; et que mon devoir le plus saint est de mériter son amour. Seulement je demande, sages et vertueux Incas, que nous voyions, de votre culte ou de celui de ma patrie, quel est le plus digne du Dieu que l'univers doit adorer. J'espère que bientôt nous n'aurons plus qu'un même autel; et ce sera au pied de cet autel, sous les yeux de l'Être suprême, que la religion sanctifiera les vœux de la nature et de l'amour. »

CHAPITRE XLI.

La superstition (1), qui par toute la terre va traînant ses chaînes sacrées, dont elle charge les nations, frémit de rage, en voyant abolir la seule loi qu'elle eût dictée aux adorateurs du Soleil. Mais pour s'en consoler, elle jeta les yeux sur l'Europe, où elle dominait, sur l'Espagne, où elle avait placé le siége affreux de son empire. Son triomphe s'y préparait, on y allait célébrer sa fête abominable, lorsque le vaisseau de Pizarre, ayant franchi les vastes mers, entra dans ce golfe (2) célèbre par où l'Océan s'est ouvert un passage jusqu'aux bords de l'Egypte et de la Scythie.

Ce grand homme, tout occupé de l'importance de ses desseins, en méditait profondément les difficultés effrayantes. L'une de ces difficultés était l'état de sa fortune. Le peu d'or qu'il avait recueilli de sa première course, s'était perdu et dissipé dans les mains de ses compagnons. Son entreprise, qui d'abord avait passé pour insensée, n'avait plus aucun partisan. La confiance était perdue; et les secours en dépendaient. Il fallait, pour la ranimer, l'éclat de la faveur du prince. Mais quelle horreur la cour d'Espagne ne devait-elle pas avoir des ravages, des cruautés qui s'exerçaient en Amérique! Ces brigands, ces fléaux de l'Inde n'étaient-ils pas en exécration à leur patrie, épouvantée des excès qu'ils avaient commis? Un jeune roi, surtout, que la cupidité n'avait pas corrompu

(1) Le fanatisme est la frénésie du zèle. La superstition est le délire de la piété. L'un est la maladie des esprits violens, l'autre celle des âmes faibles. Tous les deux outragent la religion, l'un par ses fureurs, et l'autre par ses craintes.

(2) Le golfe de Cadis.

encore, devait les détester; et dans l'opinion qu'il avait de ces cœurs féroces, il allait confondre celui qui solliciterait le droit d'imiter leur exemple, et de rendre odieux son règne aux peuples d'un autre hémisphère. Le cri plaintif de la nature, le cri de la religion, ses ministres tonnans, et lançant l'anathème sur les profanateurs qui la rendaient complice de leurs sacrilèges fureurs; c'est là ce que Pizarre roulait dans sa pensée, lorsqu'un vent favorable, l'amenant vers les bords de la fertile Andalousie, le fit entrer dans le port de Palos, dans ce port d'où était parti l'intrépide Colomb, quand sur la foi d'un nautonnier que les tempêtes avaient instruit (1), il était allé découvrir ce malheureux Nouveau-Monde.

Pizarre, en abordant, prit soin de mander à Truxillo (c'était le lieu de sa naissance) la nouvelle de son retour; et il se rendit à Séville. Le jeune roi y tenait sa cour; et Pizarre, pour observer les mœurs et le génie de cette cour nouvelle, arrivait inconnu. Tout lui parut changé dans sa déplorable patrie. En la revoyant, il gémit.

Le premier objet de son étonnement fut la solitude des villes et l'abandon des campagnes, où la contagion semblait avoir passé. « Eh quoi! se disait-il à lui-même, est-ce pour se jeter dans les déserts du Nouveau-Monde, qu'on a quitté des champs si fertiles, si fortunés? » Il ne fut pas moins interdit de la réserve austère et de la gravité mystérieuse et taciturne de ce peuple, autrefois brillant, ingénieux, plein de candeur et de franchise, noble jusque dans ses plaisirs, et magnifique dans ses fêtes. La tristesse, l'abattement étaient peints sur tous les visages; la défiance était dans tous les yeux; la crainte avait resserré tous les cœurs.

A peine arrivé dans Séville, il veut la parcourir; et il la voit plongée dans le silence et dans le deuil. Il se trouve au milieu d'une place publique, lieu vaste et décoré avec magnificence par les temples et les palais dont il était environné. Au centre un grand bûcher s'élève, et, non loin du bûcher, un trône resplendissant de pourpre et d'or. A cet appareil imposant, il s'arrête. Il voit arriver un peuple nombreux sans tumulte, et gardant un silence morne, tel que l'impose la terreur. Il interroge autour de lui; il demande quel sacrilége, quel parricide on va punir avec tant de solennité, et si le roi vient présider au supplice des cri-

(1) En 1484, Alonzo Sanchès de Huelua, en allant des Canaries à Madère, avait été, dit-on, poussé sur la côte de Saint-Domingue. Il revint à Terère, n'ayant plus avec lui que quatre de ses compagnons. Dans cette île, un fameux pilote, génois de naissance, appelé Christophe Colomb, leur donna l'asile. Ils moururent tous dans sa maison; et ce fut, dit-on, sur leurs mémoires qu'il entreprit la découverte de l'Amérique.

minels, comme la pompe de ce trône l'annonce. Mais personne ne lui répond. « Qui que tu sois, lui dit enfin un vieillard qu'il interrogeait, ou cesse de nous tendre un piége, ou, si tu es de bonne foi, regarde, écoute et tremble comme nous. »

Bientôt Pizarre voit paraître le cortége effrayant des juges et des vengeurs de la foi. Il les voit monter et s'asseoir sur ce trône terrible. Le calme est peint sur leur visage; la joie éclate dans leurs yeux.

Les victimes s'avancent; le bûcher s'allume. Une foule de malheureux, pâles, tremblans, courbés sous le poids de leurs chaînes, viennent recevoir leur sentence; et ce décret qui les condamne à être brûlés vivans, ce décret leur est prononcé du ton affectueux et tendre de la charité secourable et de l'indulgente bonté.

Le jeune roi avait demandé qu'au moins, dans ce moment terrible, en présence du peuple, à la face du ciel, lorsqu'ils entendraient leur sentence, il leur fût permis de parler, de se défendre, et de se plaindre : faible adoucissement qu'il aurait voulu mettre aux rigueurs de ce tribunal, mais qui, ayant révolté les juges, fut traité de scandale, et n'eut lieu qu'une fois.

Dans le nombre était un vieillard qu'on avait surpris observant les pratiques du judaïsme. Les séductions, les menaces le lui avaient fait abjurer au temps de sa faible jeunesse. Imbu de la foi de ses pères, le regret de l'avoir quittée vint le troubler; il la reprit; et dans le silence et la crainte, il adressait au ciel les vœux de l'antique Sion. Son crime était connu; sur le bord de sa tombe, il n'avait pas même daigné le désavouer; il marchait au supplice, comme une victime à l'autel. Mais lorsqu'il entendit que tous ses biens, livrés à l'avidité de ses juges, étaient ravis à ses enfans, sa constance l'abandonna. « Cruels! dit-il, c'est donc ainsi que vous dévorez votre proie! J'ai mérité la mort, quand j'ai trahi mon âme, quand j'ai désavoué de bouche ce que j'adorais dans le cœur; mais qu'ont fait mes enfans, pour être dépouillés du peu de bien que je leur laisse? Ils ont subi, dès le berceau, le joug de votre loi nouvelle; je vous les ai livrés. Ah! laissez à leur mère, pour nourrir ces infortunés, un pain arrosé de mon sang, et qu'ils tremperont dans leurs larmes. »

« Eh quoi! lui répond d'un air serein le chef du tribunal terrible, ne sais-tu pas que Dieu poursuit dans les enfans l'iniquité des pères; que la dépouille des criminels de lèze-majesté divine appartient aux ministres des vengeances divines, comme les entrailles de la victime appartenaient au sacrificateur; que l'esclave n'a rien qui ne soit à son maître, et qu'enfin tes pareils sont nés esclaves parmi les chrétiens? Si l'on se réserve des biens qui n'étaient pas à toi, c'est pour en faire un digne usage; et quel plus

digne usage du bien des infidèles, que de servir de récompense aux défenseurs de la foi? Si chacun vit de son travail, celui de poursuivre l'erreur sera-t-il privé de salaire? et n'est-il pas bien juste qu'une race funeste paye, en mourant, le soin pénible et salutaire que l'on prend de l'exterminer? »

« Hommes sans pudeur et sans foi, s'écria le vieillard, la force vous seconde, et votre hypocrisie abuse insolemment du pouvoir de nous opprimer. Mais tremblez que le ciel enfin ne se lasse... » On ne permit pas au vieillard d'achever; et il fut jeté dans les flammes.

Après lui, se présente devant le tribunal un jeune homme simple et timide, né parmi les chrétiens, élevé dans leur croyance, et n'ayant pas même l'idée des erreurs qu'on lui attribuait. Il aimait une fille aussi simple que lui, aussi pieuse, aussi docile; il en était aimé : un rival furieux l'avait accusé d'hérésie; et ce fourbe avait pour complice un confident digne de lui. Dans les cachots, dans les tortures, l'infortuné jeune homme avait pris mille fois la terre et le ciel à témoin de sa foi, de son innocence; on ne l'avait point écouté. En paraissant devant ses juges, et à la vue du bûcher, ses plaintes, ses cris redoublèrent. « Ministres du Dieu que j'adore, et vous, peuple, dit-il, je proteste en mourant, que j'ai vécu fidèle à la religion de mes pères. Je crois tout ce que nos pasteurs, dès l'enfance, m'ont enseigné. Qu'on me dise dans quelle erreur j'ai pu tomber, sans le vouloir; je l'abjure et je la déteste. Que voulez-vous de plus? — Nous voulons que vous-même vous fassiez le sincère aveu de votre impiété. — Je ne la connais pas. Opposez-moi du moins mes accusateurs; qu'ils paraissent, qu'ils me confondent à vos yeux. Non, lui dit-on encore : l'intérêt de la foi ne permet pas que l'on décèle ceux qui veillent à sa défense, et qui nous dénoncent l'erreur. N'avez-vous pas déclaré vous-même que vous n'aviez point d'ennemis? — Hélas! non : je ne hais personne; j'ignore qui peut me haïr. — Eh bien, ce n'est donc pas la haine, mais le zèle qui vous accuse, et le zèle est digne de foi. O mon père! dit le jeune homme à un religieux qui l'exhortait à la mort, je suis attaché à la vie; ce supplice me fait frémir. Dites-moi quel aveu l'on attend que je fasse; et, tout innocent que je suis, je veux bien me calomnier. Moi! vous enseigner le mensonge! lui dit cet homme pieusement cruel. A Dieu ne plaise. Non, mon fils, mourez martyr, plutôt que d'en imposer à vos juges. Après tout, ne vous flattez pas que cet aveu tardif pût vous sauver. Il n'est plus temps. C'est dans les fers que l'on doit s'avouer coupable; mais, à l'approche du supplice, ce n'est plus un vrai repentir, c'est la frayeur qui parle; on ne l'écoute plus. » Ce fut alors que le jeune homme, s'abandonnant

sa douleur, et versant des torrens de larmes, en fit couler de ous les yeux. » O Dieu ! dit-il, on m'annonçait ta religion pure t sainte comme l'appui de l'innocence ; et tes ministres...! » On 'interrompit, pour le traîner sur le bûcher.

Tandis qu'un tourbillon de feu l'enveloppait vivant, et que ses cris déchiraient tous les cœurs, un Maure, à peu près du même âge, mais plus ferme et plus courageux, fut condamné comme blasphémateur, pour avoir murmuré contre le fanatisme et son tribunal odieux. On lui prononça sa sentence, en l'exhortant à déclarer, devant Dieu et devant les hommes, qui pouvait l'avoir soulevé contre les vengeurs de la foi. « Peuple, s'écria-t-il avec indignation, savez-vous qui l'on veut que j'accuse ? Mon père. On me l'a nommé dans les fers, ce complice dont on s'efforce de me rendre le délateur. C'est lui qu'on veut que je traîne au supplice. On m'a promis d'user envers moi d'indulgence, si j'étais assez lâche, assez dénaturé pour noircir et calomnier celui qui m'a donné le jour. Ah ! loin de l'accuser, j'atteste toutes les puissances du ciel, que ce vieillard est innocent. Il gémit comme vous, mais dans le fond de son âme ; et, à moins que des larmes n'offensent nos tyrans, il ne les offensa jamais. Plus impatient, j'ai parlé, je l'ai détestée hautement, cette tyrannie odieuse. J'ai demandé, au nom du ciel, par quelle haine de la vérité, par quelle horreur de l'innocence, on refusait à l'accusé le droit naturel et sacré d'une défense légitime ; pourquoi le délateur, dispensé de paraître, portant ses coups dans l'ombre, comme un lâche assassin, et se tenant enveloppé dans le manteau du juge, était compté au nombre des témoins ? Cette procédure infernale, cet appareil d'iniquité, des fers, des cachots, des ténèbres, un silence affreux, tous les piéges de l'artifice et du mensonge, pour surprendre, ou pour effrayer un malheureux abandonné à la calomnie, à la fraude la plus subtile et la plus noire ; voilà ce qui m'a révolté. Je l'ai dit ; ma franchise les a blessés ; ils m'en punissent ; mais un jour ces fourbes seront démasqués ; et leurs crimes retomberont sur eux, comme un déluge, avec les vengeances du ciel. »

A ces mots, s'arrachant des bras de celui qui l'accompagnait : « Laisse-moi, lui dit-il, je ne reconnais point le Dieu que mes bourreaux adorent. Dieu juste, Dieu clément, père de tous les hommes ! s'écria-t-il, reçois mon âme. » Et lui-même, en traînant ses chaînes, il s'élança sur le bûcher.

Après lui, venait une foule d'adolescens de l'un et de l'autre sexe, élevés en silence sous la loi musulmane, et livrés pour ce crime aux inquisiteurs de la foi. On leur avait promis, s'ils se baisaient chrétiens, qu'on les sauverait du supplice. Faibles, timides et crédules, ils s'étaient faits chrétiens ; et on les menait

solant des fêtes ; plus de trente villes superbes, où florissaient les arts ; cent autres villes moins opulentes, mais toutes riches et peuplées ; deux mille villages remplis de cultivateurs fortunés ; les plus belles campagnes, les plus riches de l'univers, tout est perdu, tout est détruit ; la mort, l'effroi, la solitude y règne ; la tyrannie des esprits, la plus odieuse de toutes, comme la plus injuste et la plus violente, en a fait de vastes tombeaux, où elle domine en silence sur des cendres et des débris. »

« Ainsi, lui demanda Pizarre, les rapines, les cruautés que l'on exerce en Amérique étonnent peu l'Espagne ? — Elle y est endurcie par ses propres malheurs, reprit Gonzale. Et de quoi veux-tu qu'elle s'étonne et s'épouvante ? Parmi nous, dans son sein, elle voit consacrer les crimes les plus odieux. L'humanité n'a plus de droits, le sang n'a plus de priviléges. Que le fils accuse son père, le père ses enfans, la femme son époux ; c'est le triomphe du faux zèle. Ils sont accueillis, écoutés ; et l'accusé périt sur leur délation. Un simple soupçon fait saisir, traîner dans les cachots la faible et timide innocence ; et l'imposture qui l'accuse, protégée à l'abri d'un silence éternel, est sûre de l'impunité. La seule ressource du faible, la fuite, est réputée une preuve du crime ; et l'anathême qui poursuit le transfuge, rompt pour lui les nœuds les plus saints. En lui, ses amis méconnaissent leur ami, ses enfans leur père, ses sujets leur roi : plus d'asile, plus de refuge assuré pour lui, pas même au sein de la nature. La main qui lui perce le cœur est innocente ; elle a vengé le ciel. Tout chrétien est, de droit divin, le juge et le bourreau d'un infidèle fugitif. Telle est la loi du fanatisme ; et je t'épargne le détail de mille atrocités pareilles, qui forment son code infernal (1). Ne crains donc plus de voir les esprits soulevés de ce qui se passe dans l'Inde. »

« Et la cour, demanda Pizarre, est-elle attaquée de ce délire ? La cour ne pense, lui répondit Gonzale, qu'à tirer avantage de nos calamités. Que le peuple tremble et fléchisse, c'est tout ce qu'elle veut ; et les malheurs de l'Inde ne la touchent que faiblement. Les grands, avec pleine licence, opprimaient autrefois le peuple : les juges leur étaient vendus ; les lois se taisaient devant eux ; et, sans frein comme sans pudeur, ils exerçaient impunément les vexations les plus criantes. Le peuple est rentré dans ses droits ; la régence de Ximenès l'a tiré de l'oppression : il est armé, discipliné, ligué pour sa propre défense ; la force est du côté des lois ; et le peuple, qu'elles protègent, les protège à son tour contre les attentats des grands, leurs ennemis communs. Ainsi le faste de la cour, n'ayant plus au dedans les ressources du brigandage,

(1) Voyez le Directoire des Inquisiteurs, et l'extrait qu'on en a donné sous le titre de Manuel des Inquisiteurs.

a rendu les grands plus avides des richesses du dehors ; et l'espérance de partager les dépouilles du Nouveau-Monde, en fait de zélés partisans au premier qui promet d'en payer le tribut à leur orgueilleuse avarice. Tout est vénal sous ce nouveau règne ; et quand l'or est le prix de tout, on obtient tout avec de l'or : c'est ce que j'ai voulu t'apprendre. Flatte l'ambition et la cupidité ; ce sont elles qui nous dominent. Elles président dans les conseils, elles ont l'oreille du prince, elles sont l'âme de la cour. La religion même est ici leur esclave ; et tu verras qu'on la fait taire, quand elle prétend les gêner. Rome, le siége de l'Eglise, vient d'être prise et saccagée ; le souverain pontife a été mis aux fers... Sans doute par les infidèles ? demanda Pizarre. Par nous, reprit Gonzale, par ce jeune empereur qui lui-même a porté le deuil de sa victoire. Va le trouver ; annonce-lui une vaste et riche conquête. Il gémira peut-être sur le malheur de l'Inde ; mais si ce malheur est utile à sa grandeur, à sa puissance, il le laissera consommer. »

Pizarre, en profitant des instructions de Gonzale, eut sans peine accès à la cour. On le présente à l'empereur ; et au milieu du conseil assemblé, ce jeune prince ayant daigné l'entendre, le guerrier lui parle en ces mots :

« Puissant et glorieux monarque, vous voyez l'un des premiers soldats qui, sous le règne de Ferdinand, ont porté les armes de la Castille dans le Nouveau-Monde. Je m'appelle Pizarre ; Truxillo m'a vu naître le plus obscur de vos sujets ; mais j'ai l'ambition, peut-être le moyen de faire oublier ma naissance. Sur la côte de Carthagène et vers les bords du Darien, je suivis Alfonce Ojeda, l'homme le plus déterminé qui fut jamais. J'appris à son école qu'il n'est point de dangers que le courage ne surmonte ; et je puis dire qu'il m'a mis à l'épreuve de tous les maux. Après lui ce fut sous Vasco de Balboa que je servis, et que je conçus l'espérance d'égaler Colomb et Cortès.

» On vous a vanté les richesses de l'Amérique ; et moi, je vous annonce qu'on ne les connaît pas. Les îles dont la découverte a fait la gloire de Colomb, le royaume dont la conquête a rendu Cortès si fameux, ne sont rien en comparaison des pays que j'ai découverts, et dont je viens vous faire hommage. C'est le royaume des Incas, peuple adorateur du Soleil, dont ses rois se disent les enfans. Et qui ne le croirait leur père, en voyant les richesses que ses rayons répandent dans ces heureux climats ?

» C'est une chaîne de montagnes d'or, qui s'étend depuis l'équateur jusqu'au tropique du midi ; et parmi ces montagnes, les plus rians coteaux et les vallons les plus fertiles. Le même jour y

présente toutes les saisons réunies ; la même terre y produit à la fois les fleurs, les fruits et les moissons.

» Les peuples de ces contrées sont vaillans, mais presque sans armes. Il est facile de les vaincre, plus facile de les gagner par la clémence et la douceur. J'avais abordé sur leurs côtes, je pénétrais dans leur pays ; et avec un vaisseau et moins de deux cents hommes, j'aurais mis sous vos lois un florissant empire, et à vos pieds des monceaux d'or. Le vice-roi de Panama, jaloux d'une entreprise commencée avant lui, et dont il n'avait pas la gloire, a rappelé mes compagnons ; il ne m'en est resté que douze ; et avec eux j'ai soutenu, dans une île déserte, au milieu des tempêtes, les plus rudes épreuves de la nécessité. J'attendais un faible secours ; on me l'a refusé, et on m'a rappelé moi-même. J'ai obéi, sans renoncer à ma glorieuse entreprise ; et pour vous soumettre un pays le plus riche de l'univers, je ne demande que l'honneur dont jouit Cortès au Mexique, l'honneur de commander pour vous, et de n'obéir qu'à vous seul. »

Pizarre mit alors sous les yeux du conseil le récit de ses aventures, attesté par ses compagnons ; et ce récit, quoique très-simple, ne fut pas lu sans étonnement. Mais soit que le jeune empereur voulût encore éprouver Pizarre, soit que, par sa naissance, il ne le crût pas digne du titre auquel il aspirait : « L'audace de ton entreprise, lui dit-il, semble autoriser celle de ton ambition ; mais sois content de partager les richesses que tu m'annonces, et ne demande rien de plus. Des richesses ? lui dit Pizarre d'un air chagrin et dédaigneux ; mes matelots et mes soldats en reviendront chargés. Il me faut de la gloire. Le reste est au-dessous de moi. Si je ne suis pas digne de gouverner, je ne suis pas digne de vaincre. Nommez le vice-roi qui me doit remplacer ; je l'instruirai : mon plan, mes projets, mes découvertes, je lui communiquerai tout, excepté mon courage...., dont j'ai besoin pour dévorer l'humiliation d'un refus. »

Cette franchise brusque et fière ne déplut point au jeune monarque. « Il me servira bien, dit-il, puisqu'il ne sait pas me flatter. » Il lui accorda sa demande ; et Pizarre, dès ce moment, vit une foule de courtisans l'entourer, le féliciter, briguer l'honneur de protéger ses cruautés et ses rapines, et mendier le prix infâme de l'appui qu'ils lui promettaient. Il vit une jeunesse ardente, ambitieuse, se disputer la gloire de le suivre et de partager ses travaux ; il vit l'avarice elle-même s'empresser, à l'appât du gain, de lui équiper une flotte, et risquer en tremblant les frais d'une entreprise dont elle attendait des trésors.

Pizarre, sans croire en imposer à ceux qui se fiaient à lui, leur prodigua les espérances, se ménagea l'appui des grands, s'attira

faveur du peuple, fit un choix de bons matelots et de soldats déterminés, et, parmi les plus braves, prit vingt hommes d'élite pour commander sous lui. Ses frères furent de ce nombre (1). Le jeune Gonsalve Davila ne fut point oublié : Charles daigna recommander à Pizarre de l'emmener avec lui en passant à l'Isle Espagnole.

Ainsi, tout secondant ses vœux, Pizarre, dans le même temple (2) et sur le même autel où Magellan avait fait le serment l'obéissance et de fidélité à la couronne de Castille, Pizarre, dans les mains de Charles, prononça le même serment.

« Guerrier, lui dit le jeune prince, ici l'on confond tous les droits; chacun, selon ses intérêts ou ses opinions, fait pencher la balance entre les Indiens et nous (3). Fatigué de tous ces débats, je te recommande deux choses : l'une, de faire à ton pays tout le bien que tu croiras juste et qui dépendra de toi ; l'autre, de faire aux Indiens le moins de mal qu'il te sera possible : car si je veux en être obéi, je désire encore plus d'en être aimé. » A ces mots, il lui ceignit l'épée, cette épée qui devait être la marque de sa dignité (4), et qui ne fut pour lui qu'une trop faible défense contre de lâches assassins.

Cependant sa flotte à la rade, et ses compagnons rassemblés dans le port de Palos, n'attendent que lui et les vents. Il arrive ; les vents l'invitent à partir ; il s'embarque ; il fait lever l'ancre, et part aux acclamations de tout un peuple, qui l'exhorte à revenir, chargé des richesses de l'Amérique, déposer les dépouilles des temples du Soleil au pied des autels du vrai Dieu.

CHAPITRE XLIII.

En abordant à l'Isle Espagnole, Pizarre apprit que Las-Casas, attaqué d'une maladie que l'on croyait mortelle, languissait au bord du tombeau. Il l'alla voir. Gonsalve Davila était auprès de lui, et le servait avec ce zèle tendre qu'un fils aurait eu pour son père.

Le solitaire, en revoyant Pizarre, se sentit vivement ému. Sur son visage, où étaient peintes la douleur, la faiblesse et la séré-

(1) Fernand, Jean, et Gonzale Pizarre.

(2) Dans l'église de Notre-Dame de la Victoire.

(3) On sait que la cour était composée de Flamands et d'Espagnols. Les Flamands étaient pour les Indiens, et voulaient qu'on les laissât libres. Les Espagnols avaient des intérêts et des principes opposés.

(4) Marquis, gouverneur, et adelantado, ou lieutenant général.

nité, se répandit un rayon de joie. « Mon ami, dit-il à Pizarre en lui tendant la main, je vais le voir, ce Dieu qui nous a tous fait naître pour nous aimer mutuellement, pour vivre en paix, nous secourir et nous soulager dans nos peines. Voyez combien l'image de la mort est tranquille et riante pour l'homme simple et doux qui se dit à lui-même : Je n'ai jamais fait gémir l'innocent. Voyez avec quelle confiance mes yeux, avant de se fermer, se lèvent encore vers le ciel; avec quelle consolation mes bras s'étendent vers mon père. Il me voit expirant, et il dit : Celui-là fut bien faible, mais il ne fut pas méchant; son sein renferme un cœur sensible; ses yeux n'ont jamais vu les larmes des malheureux sans y mêler des larmes; ces mains qu'il tend vers moi, il les tendait de même vers les infortunés qu'il pouvait secourir : je serai miséricordieux envers l'homme compatissant. Ah! Pizarre, je vous souhaite une mort semblable à la mienne. Méritez-la en exerçant la justice et l'humanité. »

A cette voix faible et touchante, à ce langage qu'animait une piété vive et tendre, à ces regards où semblait éclater la dernière étincelle de la vie et du sentiment, Pizarre fut ému; il pressa dans ses mains la main de l'homme juste. « O mon père, dit-il, vivez pour me voir pratiquer ce que votre exemple m'enseigne, ce que m'inspirent vos vertus. Pour vous répondre de moi, j'avais besoin d'être revêtu d'une autorité imposante : je le suis; et j'espère apprendre à ma patrie à conquérir sans opprimer. »

Le solitaire lui demanda des nouvelles de son ami, du vertueux Alonzo. « Il m'a quitté, lui répondit Pizarre avec douleur; il s'est jeté parmi les sauvages. »

Le bon jeune homme! dit Las-Casas, il les aima toujours; il est digne d'en être aimé. Mais dites-moi quel est à leur égard l'esprit de la nouvelle cour d'Espagne? Elle est partagée, lui dit Pizarre; mais le parti de l'avarice et de la tyrannie est toujours le plus fort. J'ai même vu dans le sacerdoce des hommes dévoués à ce parti cruel. Ils s'autorisent de la cause de Dieu pour conseiller la violence; et ils l'exercent en Espagne avec une rigueur que je n'ai pu voir sans frémir. » Alors il lui fit le tableau de cette fête abominable, à laquelle lui-même il avait assisté. « Les monstres! s'écria Las-Casas avec un sentiment d'horreur si profond, si passionné, qu'il en oublia sa faiblesse. O mon ami! daignez en croire le témoignage d'une bouche expirante; car les craintes, les espérances, et tous les intérêts humains s'évanouissent devant celui qui ne va plus laisser au monde qu'une poussière inanimée; et c'est ce moment que je saisis pour rendre gloire à la religion. Vous avez entendu, vous entendrez encore autoriser au nom du ciel les plus détestables excès. L'orgueil, l'ambition, la cupidité,

la passion insatiable de dominer et d'envahir, ont trouvé dans le sanctuaire et jusqu'au pied des autels, de lâches partisans, de féroces apologistes; et, par une bassesse indigne d'un ministère auguste et saint, on a cru devoir se ranger du côté du puissant, du fort et de l'injuste, pour s'assurer de leur appui. Mais, mon ami, Dieu est immuable, la vérité l'est comme lui. Ni l'un ni l'autre n'a besoin de la faveur d'une cour avare et d'une populace avide. Le glaive de la tyrannie, le sceptre de l'iniquité, seront réduits en poudre; les trônes même ne seront plus; et Dieu sera, et la vérité avec lui. J'atteste donc ici ce Dieu devant lequel je vais paraître, qu'il condamne dans ses ministres cette honteuse politique, vile esclave des passions; je l'atteste qu'il n'a donné à aucun homme sur la terre le droit de forcer la croyance et d'annoncer sa loi le poignard à la main; que celui qui a créé les âmes des Maures et des Indiens n'a pas besoin de nos tortures pour les changer et les réduire; et que le Dieu qui fait lever le soleil sur ces régions, y fera luire aussi, quand bon lui semblera, le flambeau de la vérité. Ainsi, toutes les fois que vous verrez des hommes sacriléges remettre le fer et le feu dans les mains des rois et des peuples, et puis lever les mains au ciel, et dire : Elles sont innocentes, elles n'ont point versé le sang; fuyez ces fourbes hypocrites. Qu'ils soient bourreaux eux-mêmes, s'ils veulent des martyrs; mais gardez-vous d'attribuer à la religion la dureté, l'orgueil, la cruauté de ses ministres. La paix, l'indulgence et l'amour, voilà son esprit, son essence. C'est à ce caractère immuable, éternel, qu'on la reconnaîtra toujours. Mon ami, je l'ai dit aux rois, je l'ai dit aux tyrans de l'Inde; et si Dieu prolongeait mes jours, j'irais le dire à ce jeune monarque dont on égare la raison; je monterais sur ce bûcher où l'on fait périr, dites-vous, tant de malheureuses victimes; et de là je demanderais à ce tribunal sanguinaire, si c'est sur l'autel de l'agneau qu'il a pris ces tisons ardens. Je demanderais à ce roi, qui l'a rendu le juge des pensées et le tyran des âmes; et si ces prêtres fanatiques ont pu lui conférer un pouvoir qu'ils n'ont pas. Ils le renverseraient, ce bûcher infernal, ou m'y feraient brûler vivant. »

« Homme juste, lui dit Pizarre, calmez-vous, et n'abrégez point des jours qui nous sont précieux. Vous avez assez fait; et ce zèle héroïque va même au-delà des devoirs que vous impose votre état. — Mon état! et qui rendra gloire à la religion, si ce n'est son ministre? Qui la vengera de l'injure qu'un fanatisme atroce lui fait en l'invoquant? Les voilà, nos devoirs, sans doute. Tant que les peuples et les rois ne mêlent point les intérêts du ciel dans leurs projets d'iniquité, ils peuvent nous fermer la

bouche ; mais dès qu'ils s'autorisent de la cause de Dieu pour être injustes et cruels, c'est à nous, à travers les lances et les épées, de crier que Dieu désavoue les crimes commis en son nom. Malheur à nous si, par notre silence, on l'en croyait complice ! Eh quoi ! le zèle ne saura-t-il jamais qu'opprimer et détruire ? La charité, comme la foi, n'aura-t-elle pas ses martyrs ? »

Tandis que Las-Casas, d'une voix ranimée par l'amour de l'humanité, tenait ce langage à Pizarre, la nuit avait enveloppé l'Isle Espagnole de ses ombres ; le silence y régnait ; tout reposait, jusqu'aux esclaves ; on n'entendait que le bruit des flots qui se brisaient contre le rivage avec un murmure plaintif, qui semblait imiter celui de la nature, opprimée dans ces climats.

Alors on entendit frapper à la porte du solitaire. Le jeune Davila se lève, va, et revient avec inquiétude ; et se penchant sur le lit de Las-Casas, il le consulte en secret. « Oui, qu'il entre, dit Las-Casas. Pizarre est magnanime ; et ce serait lui faire injure, que de nous méfier de lui. Vous allez voir, lui dit-il, un cacique, qui, s'étant retiré depuis plus de dix ans dans les montagnes de l'île (1), s'y conduit avec une valeur et une bonté sans exemple. Par lui sa retraite sauvage est devenue inaccessible ; et c'est le refuge assuré de tous les insulaires qui échappent à leurs tyrans. Il a discipliné trois cents hommes pleins de courage, et il les contient dans les bornes d'une défense légitime. Vigilant, actif, plein d'ardeur, et aussi prudent qu'intrépide, il se tient sur ses gardes, et il n'attaque jamais. Il a vu massacrer ses amis, sa famille entière ; il a vu brûler vifs son père et son aïeul (2) ; et s'il lui tombe entre les mains un des bourreaux de sa patrie, il le désarme et le renvoie : son ennemi le plus cruel, dès qu'il est pris vivant, est assuré de son salut : il ne voit plus en lui qu'un homme. Heureusement, et pour la gloire de la religion, il est chrétien. J'ai eu le bonheur de l'instruire ; il s'en souvient ; il m'aime tendrement. Il a su que j'étais malade ; et vous voyez à quels dangers il s'est exposé pour me voir. »

Barthélemi achevait à peine, lorsque le jeune Davila revint, suivi du cacique qu'une Indienne accompagnait. Henri (c'était le nom de ce héros sauvage) se précipite avec transport sur le lit de Las-Casas, et lui baisant mille fois les mains avec un attendrissement inexprimable : « O mon père, dit-il, mon père ! je te revois. Qu'il me tardait ! Mais je te revois souffrant ; et ta main brûle sous mes lèvres ! Mes frères, tes enfans, alarmés de ton mal, sont venus affliger mon âme. Je n'ai pu résister à l'impatience de

(1) Les montagnes de Baoruco.

(2) A Xaragua, sous le gouvernement d'Ovando.

le voir. Si j'étais pris, je sais ce qui m'attend; mais j'ai voulu m'y exposer, pour venir embrasser mon père. Ecoute, ajouta le sauvage en soulevant sa tête, ils disent que tu es attaqué d'une maladie à laquelle le lait de femme est salutaire. Je t'amène ici ma compagne. Elle a perdu son enfant; elle a pleuré sur lui; elle a baigné du lait de ses mamelles la poussière qui le couvre; il ne lui demande plus rien. La voilà. Viens, ma femme, et présente à mon père ces deux sources de la santé. Je donnerais pour lui ma vie; et si tu prolonges la sienne, je chérirai jusqu'au dernier soupir le sein qui l'aura allaité. »

Barthélemi, les yeux attachés sur Pizarre, jouissait de l'impression que faisait sur le cœur du Castillan la bonté du cacique; le jeune Davila, présent, versait de douces larmes; et l'Indienne, d'une beauté céleste et d'une modestie encore plus ravissante, regardant Las-Casas d'un œil respectueux et tendre, n'attendait qu'un mot de sa bouche pour y porter son chaste sein.

Las-Casas, pénétré jusqu'au fond de l'âme, voulut refuser ce secours : « Ah! cruel, s'écria le cacique, dis-nous donc, si tu veux mourir, quel est l'ami que tu nous laisses. Tu le sais, nous n'avons que toi pour consolation, pour espoir; si tu nous aimes, si tu nous plains, et si je te suis cher moi-même, accorde-moi ce que je viens te demander au péril de ma tête, au milieu de mes ennemis. Viens, ma femme, embrasse mon père, et que ton sein force sa bouche à y puiser la vie. » En achevant ces mots, il prend sa femme dans ses bras, et l'ayant fait pencher sur le lit de Las-Casas : « Adieu, mon père, lui dit-il. Je laisse auprès de toi la moitié de moi-même, et je ne veux la revoir que lorsqu'elle t'aura rendu à la vie et à notre amour. »

Cette jeune et belle Indienne, à genoux devant Las-Casas, lui dit à son tour : « Que crains-tu, homme de paix et de douceur? Ne suis-je pas ta fille? n'es-tu pas notre père? Mon bien-aimé me l'a tant dit! Il donnerait pour toi son sang. Moi, je t'offre mon lait. Daigne puiser la vie dans ce sein que tu as fais tressaillir tant de fois, lorsqu'on me racontait les prodiges de ta bonté. »

Trop attendri pour rejeter une prière si touchante, trop vertueux pour rougir d'y céder, le solitaire, avec la même innocence que le bienfait lui était offert, le reçut; il permit à la jeune Indienne de ne plus s'éloigner de lui; et ce fut à la piété de Henri et de sa compagne, que la terre dut le bonheur de posséder encore long-temps cet homme juste.

« Ange tutélaire de ce Nouveau-Monde, lui dit Pizarre, que vous êtes heureux d'y régner ainsi sur les cœurs! D'autres auront subjugué l'Inde; mais vous seul vous l'aurez soumise par l'ascendant de la vertu. »

L'attendrissement du jeune Davila le fit remarquer de Pizarre, et Las-Casas le lui nomma. « Fils d'un père trop ennemi des Indiens, lui dit Pizarre, vous voyez des exemples bien différens du sien ! « Il lui apprit que l'empereur l'avait recommandé à lui, et qu'il était destiné à le suivre. Mais Gonsalve, dans ce moment, ne pouvait se résoudre à se séparer de Las-Casas.

« Mon ami, lui dit le solitaire, votre devoir est d'obéir. J'aimerais mieux vour voir obscur que de vous savoir coupable. Mais la confiance que Pizarre m'inspire adoucit mes regrets, et modère mes craintes. Je vous conseille de le suivre, et vous invite à l'imiter. Venez me voir encore demain : j'écrirai à mon cher Alonzo; je vous chargerai de ma lettre ; et si Pizarre peut savoir où ce bon jeune homme respire, il la lui fera parvenir. »

En écrivant cette lettre fatale, qui lui eût dit qu'il allait signer la ruine des Indiens ?

CHAPITRE XLIV.

Impatient de se rendre sur l'isthme, Pizarre, au premier souffle d'un vent favorable, mit à la voile, et partit de l'Isle Espagnole. Son arrivée à Panama rendit l'espérance et la joie à ses amis. On s'empressa de lui armer une flotte, et dès qu'elle fut équipée, il s'embarqua, avec la résolution d'aller descendre aux bords qu'il avait reconnus. Mais il fut forcé par les vents d'aborder au port de Coaque, non loin du promontoire de Palmar; et de là, pour ne plus dépendre de l'inconstance des flots, il marcha le long du rivage, ayant commandé à sa flotte de le joindre au port de Tumbès.

Des sables, des vallons remplis de bois hérissés et touffus, dont la ronce et le manglier font un tissu impénétrable, des torrens, des fleuves rapides, un air embrasé, les horreurs d'une solitude profonde, tout ce que la nature a de plus effrayant s'oppose à son passage, et ne peut arrêter ses pas. Il marche sous un ciel de feu, il foule une terre brûlante. Ses compagnons, qu'il encourage au nom de la gloire et de l'or, s'enfoncent avec lui dans ces bois où jamais les serpens venimeux, dont ils étaient jonchés, n'avaient vu les traces de l'homme. Il s'élance dans les torrens, il enseigne à ses compagnons à les traverser à la nage, et ceux que le danger rebute, ou que les forces abandonnent, il les anime, il les soutient, il les dispute aux flots qui les entraînent, et luttant d'une main, les soulevant de l'autre, il les amène au bord. Intrépide et infatigable, il s'avance, il découvre enfin des champs cultivés,

des cabanes, des hameaux peuplés d'Indiens; et la terreur qu'il y répand fait bientôt passer à Quito la nouvelle de son retour. Mais le cruel état de choses, dans le royaume des Incas, n'avait pas permis de veiller à la défense des vallées.

Huascar était captif dans les murs de Cannare; mais l'un de ses frères, Mango, réfugié dans les détroits des montagnes de l'orient, avec les restes de sa famille et les débris de son armée, méditait le hardi dessein de rentrer dans Cusco, et d'en chasser Palmore. Il voyait même tous les jours son camp se grossir de nouveaux transfuges, qu'effrayait la domination de l'usurpateur de l'empire et de l'oppresseur de leur roi.

Tels, lorsqu'un vaste incendie se répand dans une forêt, les animaux qui l'habitaient, chassés de leur retraite par la rapidité des flammes, que pousse un vent impétueux, se retirent, en mugissant, sur des rochers inaccessibles; et de là, fixant un œil morne sur la forêt que le feu dévore, ils semblent murmurer entre eux leur épouvante et leur douleur.

Bientôt l'intrépide Mango descend, à la tête des siens, des montagnes de l'orient. La renommée, qui le précède, a semé le bruit de sa marche. Le courage, dans tous les cœurs, se ranime avec l'espérance; dans Cusco le peuple commence à s'émouvoir, et le bruit sourd et menaçant de la révolte s'y fait entendre.

Au signal d'un soulèvement et à l'approche d'une armée, Palmore abandonne la ville. Il fait pourvoir abondamment la citadelle qui la domine (1), et s'y enferme avec les siens.

Mango trouve la ville ouverte; il y entre comme en triomphe; et fier d'une nombreuse armée qu'il fait camper autour des murs, il envoie à la citadelle sommer Palmore de se rendre. Celui-ci répond que la paix ou la mort le désarmera. On le presse, on lui fait entendre que tout l'empire est soulevé, qu'Ataliba est perdu sans ressource, et que lui-même il n'a d'espoir qu'en la clémence de Mango. Je ne sais point ce qui se passe hors des remparts que je défends, répond ce généreux guerrier. Ataliba est homme, il peut éprouver des revers; mais puisqu'il lui reste avec moi deux mille sujets fidèles, il n'a pas tout perdu. S'il n'était plus lui-même, peut-être alors prendrais-je conseil de la nécessité; mais tant qu'il est vivant, je ne dépens que de lui seul; et je laisse Mango exercer sa clémence sur des malheureux, s'il en est d'assez lâches pour l'implorer. »

Cependant, comme il s'aperçut que quelques uns des siens étaient troublés de ces menaces : « Quand il serait vrai, leur dit-il, qu'Ataliba fût malheureux, lui en serions-nous moins fidèles?

(1) Tupac Yupangué, dixième Inca, avait fait construire cette citadelle avec les matériaux amassés par son père Yupangué.

Ressemblerions-nous aux oiseaux qui s'envolent d'un arbre, dès qu'il est ébranlé par quelque tourbillon rapide? L'arbre est courbé; il se relevera : laissons passer l'orage. » Alors, choisissant parmi eux un messager intelligent et sûr : « Cherche Ataliba, lui dit-il; apprends-lui que la forteresse de Cusco est à nous encore; que c'est moi qui la garde, et que j'ai avec moi deux mille hommes déterminés à verser pour lui tout leur sang. Voilà, dit-il en se tournant vers ses soldats qui l'écoutaient, voilà comme il faut que l'on parle à ses amis dans le malheur; et le meilleur ami d'un bon peuple, c'est un bon roi. »

Sur les premiers avis qu'on avait reçus du soulèvement de Cusco, le roi de Quito s'avançait au secours de Palmore; et Alonzo avait voulu le suivre, malgré les larmes de Cora. Ils avaient passé les plaines de Loxa, vu les sources de l'Amazone, et du haut des monts qui dominent le fleuve Abancaï, ils découvraient les campagnes que ce beau fleuve arrose, quand le messager de Palmore vint au-devant d'Ataliba, l'avertit que Mango venait à lui, que Palmore, avec deux mille hommes, gardait encore la citadelle, et que le chef et les soldats lui étaient dévoués. Molina l'entendit, et dans le moment même il prit sa résolution. « Laisse-moi, dit-il à l'Inca, te choisir, non loin de ce fleuve, un camp facile à retrancher, où ton armée se repose; et profitons de l'avantage que le sort nous a ménagé. » Il fit donc avancer l'armée sur le coteau qui dominait la plaine, lui traça lui-même son camp; et vers la nuit il appela le messager de Palmore, l'instruisit, et le renvoya.

Mango passe l'Abancaï, s'avance, et voyant l'ennemi retranché dans son camp, l'insulte et l'appelle au combat.

Ataliba, vivement offensé, s'indignait de ne pas sortir; il se croyait couvert de honte, et s'en plaignait à son ami. « Ne vois-tu pas, lui dit Alonzo, que ces désirs et ces menaces n'annoncent dans tes ennemis qu'imprudence et légèreté? Laisse venir le jour que j'ai marqué pour leur défaite; alors nous répondrons en hommes à ces témérités d'enfans. »

Deux jours après, l'aurore ayant éclairé l'horizon, le roi de Quito vit paraître, au-delà du camp ennemi, sur une colline opposée, le drapeau flottant de Palmore. « Voici le moment, prince, dit le jeune Espagnol; et si Palmore fait son devoir, l'empire est à toi sans partage. » Il dit; et le signal donné, l'armée abandonne son camp, et va se ranger dans la plaine.

Alonzo se réserve deux mille combattans armés de haches et de massues, pour charger lui-même à leur tête. C'est la troupe de Capana; et ce cacique anime ses sauvages à mériter l'honneur de combattre sous Alonzo. Cependant la flèche et la fronde engagent

le combat. On s'approche ; et bientôt une horrible mêlée confond les coups, et fait couler ensemble des flots de sang des deux partis.

Alors, du haut de l'éminence où Palmore s'est reposé, il fond sur l'armée ennemie ; et d'une ardeur égale, l'impétueux Alonzo marche à la tête du corps terrible qu'il réservait pour ce moment.

Entre ces deux attaques soudaines et rapides, Mango, surpris, épouvanté, dissimule en vain son effroi. Le trouble a gagné son armée. Tout se disperse, tout s'enfuit. La légion des Incas résiste seule et se tient immobile, comme un rocher au milieu des vagues qui le couvrent de leur écume. En vain ses pertes l'affaiblissent, en vain elle se voit accabler sous le nombre : trois fois on l'invite à se rendre, trois fois, avec un fier mépris, elle rejette son salut. Sa résistance, et le carnage qu'elle fait en se défendant, achevèrent d'étouffer un reste de compassion dans les bataillons qui la pressent. Elle succombe enfin ; aucun de ses guerriers ne quitte son rang ; ils périssent dans la place où ils combattaient ; et ce qui reste des vaincus, cherchant leur salut dans la fuite, laissent sur le champ de bataille Ataliba, vainqueur et consterné, parcourir ces plaines de sang, et se reprocher sa victoire. Hélas ! cette victoire qui lui arrachait des larmes, était pour lui le terme de la prospérité, et comme le dernier sourire, le sourire cruel et traître de la fortune qui l'abandonnait.

Ce même jour, ce jour funeste vit arriver Pizarre sur la rive du fleuve qui baigne les champs de Tumbès.

CHAPITRE XLV.

Vers l'embouchure de ce fleuve est une île sauvage (1), où Pizarre avait résolu de se ménager un refuge. Il y passa sur des canots, car il avait devancé sa flotte. Mais cette île était la demeure d'un peuple indomptable et féroce. Pizarre, dédaignant de perdre, à réduire ce peuple, un temps qui lui était précieux, n'attendit que sa flotte, pour revenir camper sur le rivage et devant le fort de Tumbès.

Dans ce fort étaient enfermés mille Indiens détachés de l'armée d'Ataliba. Orozimbo était à leur tête. Sous lui commandait Télasco. La belle et tendre Amazili, l'arc à la main, le carquois sur l'épaule, telle et plus fière en son maintien et plus légère dans sa course qu'on ne peint Diane elle-même, avait suivi son frère et son amant, digne, par son courage, de partager leur gloire.

(1) L'île de Puna.

Pizarre se souvint du peuple de Tumbès, de l'accueil plein d'humanité (1), de candeur et de bienveillance qu'il en avait reçu; il résolut de bonne foi d'achever de gagner l'estime et l'amitié de ce bon peuple. Il assembla donc ses guerriers, et leur tint ce discours :

« Castillans, je vous ai promis des richesses et de la gloire. De ces deux biens, l'un vous est assuré, l'autre dépend de vous. Ceux de vous qui veulent de l'or, s'en retourneront chargés d'or : je vous en suis garant : ne vous abaissez pas jusqu'au soin vil d'en amasser. Pour la gloire, c'est autre chose : une haute entreprise la promet, ne l'assure pas. Celui-là seul l'obtient, qui la mérite : jamais le crime ne la donne. Les conquérans de l'Amérique ont fait tout ce qu'on peut attendre de l'audace et de la valeur. Ils ne seront pourtant jamais qu'au nombre des brigands insignes. L'homme étonnant à qui l'Espagne a dû le Nouveau-Monde, Colomb s'est dégradé par une trahison; Cortez, par une perfidie plus noire et plus infâme encore; et c'est lui qu'ont flétri les fers dont il a chargé Montézume. Le reste s'est déshonoré par les plus indignes excès. Il dépend de nous, mes amis, d'en partager l'opprobre, ou de nous en laver, nous et notre patrie, par une conduite opposée : nous en avons encore le choix. Il s'agit de ranger sous la puissance de l'Espagne la plus riche moitié de ce Nouveau-Monde; et il en est deux moyens, la douceur et la violence. La violence est inutile; et chez des nations guerrières, où nous sommes en petit nombre, elle serait aussi dangereuse qu'injuste; le danger n'est rien, je le sais; mais la gloire, la gloire est tout; et quand nous aurions opprimé, dévasté, changé ces contrées en des déserts sanglans, en de vastes tombeaux, oserions-nous repasser les mers, chargés de trésors et de crimes, et poursuivis par les remords? Les malédictions d'un monde, les reproches de l'autre, la colère du ciel, enfin les cris de la nature et de l'humanité, tout cela fait horreur. Ni les grandeurs, ni les richesses ne consolent d'être odieux : c'est un courage qui me manque; vous ne l'avez pas plus que moi. Faisons-nous des prospérités dont nous n'ayons point à rougir, ou un malheur qui nous honore. Rien n'est si beau que ce qui est juste, rien n'est si juste sur la terre que l'empire de la vertu. Tâchons de dominer par elle. Quelle conquête, mes amis, que celle qui n'aurait coûté ni larmes ni sang! Quel triomphe, que celui qui ne

(1) L'histoire attribue ici au peuple de Tumbès une trahison sans vraisemblance. *Il immola*, dit-on, *à ses idoles trois Espagnols qui s'étaient confiés à lui*. Le peuple de Tumbès n'avait plus d'idoles; ils n'adoraient que le Soleil; et on ne faisait point au Soleil des sacrifices de sang humain. Cette absurde imputation est encore plus démentie par les mœurs de ce peuple, par sa candeur et sa bonté.

serait dû qu'au pouvoir des bienfaits! La reconnaissance et l'amour nous livreraient tous les biens de ces peuples : pour les vaincre et les captiver, nos armes seraient inutiles; et c'est alors qu'elles seraient dignes d'orner les temples de ce Dieu que nous venons faire adorer. »

Toute la jeunesse applaudit; mais ceux des guerriers castillans qui avaient servi sous Davila, et dont les mains s'étaient déjà trempées dans le sang des peuples de l'isthme, tirèrent un mauvais présage de ce qu'ils appelaient mollesse dans leur général. Vincent de Valverde surtout, ce prêtre ardent et fanatique, fut indigné de reconnaître dans le langage de Pizarre les sentimens de Las-Casas, et fronçant un sourcil atroce : « Ils fléchiront, disait-il en lui-même, ils fléchiront sous le joug de la foi, ou ils seront exterminés. »

Sans écouter cet odieux murmure, Pizarre marcha vers Tumbès, et fit demander au cacique de le recevoir en ami. Mais le cacique, enfermé dans sa ville, répondit qu'elle dépendait d'Ataliba, roi de Quito, qui l'avait prise sous sa garde; et que le fort la protégeait.

Il fallait attaquer ce fort. Pizarre s'approche; il l'observe; et quel est son étonnement, lorsqu'à cette enceinte, à ces angles, à ces murs de gazon, faits pour être à l'épreuve de ses plus foudroyantes armes, il reconnaît l'art des Européens! « C'est Molina, c'est lui qui enseigne aux Indiens à se retrancher devant nous, dit Pizarre : il a fait construire ces remparts; peut-être il les défend lui-même. » Impatient de s'en instruire, il demande à parler au commandant du fort; et Orozimbo se présente. « Espagnol, je suis Mexicain, je suis neveu de Montézume. Juge si je dois te connaître, si je puis me fier à toi. C'est ici mon dernier asile; ce sera mon tombeau, si ce n'est pas le tien. »

Des Mexicains dans le fort de Tumbès! Rien n'était plus inconcevable : Pizarre ne pouvait le croire. Cependant il fallut céder aux instances des Castillans. Indignés d'une résistance qu'ils regardaient comme une insulte, ils murmuraient, ils demandaient l'assaut. Pizarre le promit. Mais afin qu'il fût moins sanglant, il voulut agir de surprise, et à la faveur de la nuit. On se plaignit de sa prudence; elle faisait injure à ceux qu'elle paraissait ménager: ses guerriers, ses soldats eux-mêmes se seraient crus déshonorés par ces précautions timides : ce n'était pas devant ces troupeaux d'Indiens qu'il fallait craindre le grand jour, si favorable à la valeur. Le héros gémit, et céda.

L'attaque fut vive et rapide. Les foudres de l'Europe volaient sur les remparts; les Indiens épouvantés n'osaient paraître; et la fascine amoncelée allait aplanir le fossé. Orozimbo, qui voit la terreur dont tous les esprits sont frappés, les ranime et les

encourage. « Eh quoi! mes amis, leur dit-il, qu'a donc ce bruit qui vous effraie? Est-ce le bruit qui tue? et faut-il tant d'efforts pour rompre le fil de la vie? Ces bouches brûlantes sans doute vomissent la mort; mais la mort est aussi au bout d'une flèche; et l'arc, dans la main d'un brave homme, est terrible comme le feu. Chacun de vous n'a qu'une mort à craindre, et il en a mille à donner: vos carquois en sont pleins. Paraissez donc, et repoussez une troupe d'hommes hardis, mais faibles, vulnérables et mortels comme vous. »

Il dit, et à l'instant une grêle de traits répond au feu des Castillans. L'approche du fossé, la route du soldat qui vient y jeter sa fascine, commence à être périlleuse. Plus d'une flèche, mais surtout celles des Mexicains, se trempent dans le sang. Un œil vengeur les guide, et choisit ses victimes. Pennates, Mendès et Salcédo se retirent blessés; l'intrépide Lerma entend siffler à travers son panache le trait qui lui était destiné. Le vaillant Péralte s'étonne de voir une flèche rapide percer son épais bouclier, et venir effleurer son sein. Le bras nerveux de Télasco l'avait lancée; mais l'airain l'émoussa: elle tomba sans force aux pieds du superbe Espagnol.

Bénalcasar, qui devait être l'un des fléaux de ces contrées, du haut de son coursier fougueux, pressait les travaux des soldats. Une flèche qui part de la main d'Orozimbo, atteint le coursier dans le flanc. L'animal indompté se dresse, frappe l'air de ses pieds, se renverse, et sous lui foule son guide étendu sur le sable. Orozimbo, qui le voit tomber, en pousse un cri de joie. « Ombres de Montézume et de Guatimozin! ombre de mon père! dit-il, ombres de mes amis! recevez ce tribut, ce faible tribut de vengeance. Je ne mourrai donc pas sans avoir fait vomir le sang et l'âme à l'un de nos tyrans! » Il se trompait: la molle arène céda sous le poids du coursier; le Castillan y fut enseveli, mais se releva de sa chute, plus furieux, plus implacable, plus altéré du sang des Indiens.

Le plomb mortel qui portait sur les murs de plus inévitables coups, ne vengeait que trop bien Pizarre, mais ne le consolait pas. Pour lui la plus légère perte était funeste. Il s'affligeait surtout de voir les Indiens s'aguerrir et s'accoutumer à ce bruit, à ce feu des armes qui partout avait répandu tant d'effroi dans ce Nouveau-Monde. Il fallait, ou les rendre plus intrépides, en cédant à leur résistance, ou faire tout dépendre du hasard d'un moment. Le fossé, dans sa profondeur, était comblé de l'un à l'autre bord, et l'escalade était possible. Pizarre s'y résout, et l'ordonne. A l'instant le feu redouble et la protège.

Orozimbo ne perd point courage. Il défend à ses Indiens de s'exposer au feu. « Imitez-nous, dit-il: Télasco, mes amis et moi, nous allons vous donner l'exemple. » Il eut seulement soin d'écarter

lu lieu de l'assaut sa sœur, qui lui tendait les bras, et le conjurait par ses larmes de la souffrir auprès de lui.

Alors, s'armant de haches et de lourdes massues, ils attendent, tête baissée, les plus hardis des assaillans.

Il en parut trois à la fois, Moscose, Alvare, et Fernand, le jeune frère de Pizarre. Ils s'élèvent, tenant le glaive d'une main, le bouclier de l'autre, et portant dans les yeux un courage déterminé.

Télasco s'adresse à Moscose, et d'un coup de massue lui brisant sur la tête l'écu qui lui sert de défense, le renverse du haut des murs. Il tombe comme foudroyé sur ses soldats qui allaient le suivre, et roule sur leurs boucliers.

Fernand Pizarre va s'élancer de l'échelle sur le rempart; mais encore chancelant sur un appui fragile, il ne peut ni parer ni porter des coups assurés. Orozimbo, l'ayant saisi au bras dont il tenait le glaive, le désarme et l'entraîne à lui. Il se débat; mais il est terrassé. Son vainqueur lui laisse la vie; et le soldat qui prend sa place reçoit pour lui le coup mortel.

Alvare, dans l'instant qu'il s'attache au bord du mur pour le franchir, sent tomber sur son casque la hache meurtrière; et le coup, en glissant, le blesse au bras qui lui servait d'appui. Il est précipité sanglant; et ses soldats, voyant sur leur tête la massue levée pour les frapper, n'osent s'exposer après lui à une mort inévitable.

Pizarre croit avoir perdu le plus tendre, le plus aimable, le plus vertueux de ses frères; mais il dévore sa douleur. Il voit la consternation de ceux qu'il a trop écoutés; et sans y ajouter le reproche, il fit interrompre l'assaut.

Le premier soin d'Orozimbo, après que l'ennemi se fut retiré dans son camp, fut de faire réduire en cendres ce vaste monceau de fascines dont on avait comblé le fossé du rempart; et tandis que des tourbillons de fumée et de flammes s'élevaient au-dessus des murs: « Viens, dit-il au jeune Pizarre, et vois ce bûcher allumé. Quand je t'y jetterais vivant, quand j'y ferais brûler avec toi tous tes compagnons, et avec eux leurs pères, leurs enfans et leurs femmes, je ne vous rendrais pas les maux que ta nation nous a faits.... Va-t-en, va dire à ces barbares que les neveux de Montézume ayant à leurs pieds un brasier, et dans leurs mains un Castillan... Va-t-en, te dis-je, et ne tarde pas; car je crois entendre les plaintes de l'ombre de Guatimozin. »

Fernand Pizarre s'en allait, le cœur flétri, l'âme abattue, n'osant s'avouer à lui-même qu'il respirait par la clémence d'un Indien, d'un Indien neveu de Montézume! Dans la plaine qui séparait le camp des Espagnols du fort de Tumbès, il rencontre

un vieillard étendu sur le sable et baigné dans son sang. Ce vieillard respirait encore, et tendant les bras au jeune homme il l'appelait à son secours. Pizarre approche. L'Indien lève sur lui un œil mourant, lui montre son flanc déchiré, et fait un signe vers le rivage, un autre signe vers le ciel, comme pour indiquer le crime et le vengeur.

Le guerrier attendri lui donne tous les soins de l'humanité; il étanche le sang de sa blessure; et l'aidant à se soulever et à se soutenir, il paraît vouloir le mener au camp. Le vieillard, frissonnant d'horreur, le conjurait, en lui baisant les mains, de prendre une route opposée. « Non, disait-il; c'est de ce côté-là qu'ils sont allés. Qui donc? lui demanda Pizarre. Les meurtriers, dit le vieillard. Ils étaient vêtus comme toi; ils te ressemblaient.... Non, pardonne, je ne veux pas te faire injure; tu es aussi bon qu'ils sont méchans. Ils venaient du fort, ils allaient vers le rivage de la mer; et moi, je traversais la plaine; je ne leur faisais aucun mal. L'un d'eux m'a regardé d'un œil menaçant et farouche. Je tremblais; je l'ai salué pour l'adoucir; et lui, tirant son glaive, il me l'a plongé dans le flanc. »

« Ah! les barbares, s'écria le jeune homme saisi d'horreur. Et moi, et moi, dans le moment qu'ils t'assassinaient !.... » Il n'en put dire davantage, les sanglots lui étouffaient la voix. Il embrasse, il baigne de pleurs le vieillard indien. « Ah! si tu savais, reprit-il, combien je déteste leur crime! combien je le dois abhorrer! Bon vieillard, tes jours me sont chers : je ne t'abandonnerai pas. Dis-moi, où faut-il te conduire? A ce village que tu vois, dit l'Indien. C'est là que mes enfans m'attendent. Au nom de ton père, aide-moi à me traîner vers ma cabane: je ne demande au ciel que de voir encore une fois mes enfans, et de mourir entre leurs bras. » Il n'eut pas même cette joie. A quelques pas de là, ses genoux s'affaiblirent; il sentit son corps défaillir; et se laissant tomber dans le sein de Pizarre, il fixa ses yeux sur les siens, lui serra la main tendrement, regarda le ciel, et tournant sa vue attendrie et mourante vers son village, il expira.

Fernand, accablé de tristesse, retourne au camp des Espagnols. Le conseil était assemblé dans la tente du général; et quel fut le ravissement de ce héros, en revoyant son frère, un frère tendrement chéri, qu'il croyait perdu pour jamais! Il se lève, il l'embrasse. Les autres guerriers du même sang témoignent les mêmes transports, et tout le conseil s'intéresse à leur joie et à son retour. On l'interroge. Il dit ce qu'il a vu, et la valeur des Mexicains, et la clémence de leur chef, et la rencontre du vieillard. Son âme se répand dans ce récit qui la soulage; son attendrissement s'exprime par des larmes, et il en fait couler. « O mon frère! dit-il enfin en

s'adressant au général, c'est nous qui apprenons aux sauvages à être cruels et perfides; et ils ne peuvent nous apprendre à être bons et généreux! Quelle honte pour nous! Je demande vengeance du meurtre de cet Indien; je la demande au nom du ciel et au nom de l'humanité. Découvrez quel est parmi nous l'homme assez lâche, assez féroce, pour avoir plongé son épée dans le sein d'un homme paisible, d'un faible et timide vieillard. »

Il y avait dans ce conseil des hommes durs, qui, en souriant, disaient tout bas, que le jeune Pizarre mettait un grand prix à la vie, puisqu'en daignant la lui laisser, on l'avait si fort attendri. Il s'aperçut de ce sourire, et en était indigné; mais le général, imposant à son impatience, lui dit de prendre place dans l'assemblée.

Le grand intérêt des Castillans était de ménager leurs forces. Ils étaient en trop petit nombre pour hasarder encore de s'affaiblir par un nouvel assaut. Il fallait donc, ou laisser en arrière la ville et le fort de Tumbès, ou chercher une plage d'un abord plus facile, ou réduire, par un long siége, les défenseurs de celle-ci aux plus dures extrémités.

Le parti de former le siége parut le plus sage et le plus glorieux: il réunit toutes les voix. Le général lui seul, recueilli en lui-même et profondément occupé, semblait encore irrésolu. Sa tête, long-temps appuyée sur ses deux mains, se relève avec majesté, et des yeux parcourant lentement l'assemblée: « Castillans, dit-il, j'ai voulu vous donner, par ma déférence, une marque de mon estime. J'ai permis l'attaque du fort; l'événement a démontré l'imprudence de l'entreprise. Vous voulez assiéger ces murs, vous le voulez, et j'y consens encore. Mais chez des peuples qui, sans nous et loin de nous, vivaient paisibles, sur des bords où, quoi qu'on en dise, nous portons une guerre injuste, ne vous attendez pas que je fasse éprouver à une ville entière les dernières extrémités de la disette et de la faim. Je veux bien les leur faire craindre; mais si ce peuple a le courage de les attendre, je n'aurai pas la barbarie de les lui laisser endurer. Lorsque dans un combat je risque et je défends mes jours et ceux de mes amis, le danger auquel je m'expose compense le mal que je fais, et je puis me le pardonner. Mais sans péril être inhumain! mais voir languir devant ses yeux une multitude affamée, l'enfant sur le sein de sa mère, le vieillard dans les bras de son fils expirant! les voir se déchirer, les voir se dévorer entre eux, dans les accès de la douleur, de la rage, et du désespoir! Je ne m'y résoudrai jamais; je vous en avertis. Jusque-là je ferai tout ce que la guerre autorise. »

CHAPITRE XLVI.

Ce que Pizarre avait prévu ne tarda point à arriver. Le trésor des moissons était déposé dans les villages; la disette fut dans les murs. Il fallait, pour faciliter les secours du dehors, attaquer et forcer les lignes. Orozimbo voulut commander ces sorties, et ni sa sœur ni son ami ne voulurent l'abandonner.

Les Espagnols, trop affaiblis par l'étendue de leur enceinte, surpris, attaqués dans la nuit, avaient d'abord cédé au nombre. La première sortie avait, pour quelques jours, rendu la vie aux assiégés; mais la seconde fut fatale aux héros mexicains: l'un et l'autre y perdirent ce qu'ils avaient de plus cher au monde.

L'attaque avait été si vive, que les lignes forcées, le secours introduit, les Indiens se retiraient sans être poursuivis. Ce fut dans ce moment qu'Amazili crut voir, à l'incertaine clarté de l'astre de la nuit, un jeune Indien se débattre entre deux soldats espagnols. Ils l'avaient pris; ils l'entraînaient. Télasco n'est pas avec elle, et ce jeune homme lui ressemble. Elle approche. C'est lui. Éperdue, elle crie au secours; on ne l'entend point. Il n'a qu'elle pour sa défense. Il faut le sauver ou périr. Elle tend son arc. Mais va-t-elle percer le sein d'un ennemi? percer le cœur de son amant? Son œil est sûr, mais sa main tremble; et la crainte ajoute au danger. Deux fois elle vise, et deux fois son amant se présente devant la flèche qui va partir. Un frisson mortel la saisit; ses genoux chancelans fléchissent; son arc va lui tomber des mains; il ne lui reste plus que la force de le détendre. La nature et l'amour font pour elle un de ces efforts réservés aux périls extrêmes. Elle saisit l'instant où l'un des deux Espagnols sert de bouclier au Mexicain; le trait part; le soldat blessé tombe; le bras de Télasco, le bras qui tient la hache est dégagé; l'autre ennemi en éprouve l'effort terrible; et délivré comme par un prodige, Télasco va rejoindre ses compagnons, qui rentrent dans les murs... Que fais-tu, malheureux? Tu laisses ton amante au pouvoir de tes ennemis!

A peine la flèche est partie, à peine Amazili a pu voir son amant se dégager et s'enfuir, elle n'a plus la force de le suivre. Cette frayeur de réflexion qui suit les grands périls, et qui reste dans l'âme lorsque le péril est passé, s'est emparée de son cœur épuisé de courage, et l'a saisie si violemment, qu'une défaillance mortelle l'a fait tomber évanouie. Elle ne se ranime, elle n'ouvre les yeux que pour se voir environnée de soldats castillans que le bruit de l'attaque a fait accourir dans ce lieu. Ils la trouvent sans

mouvement; ils en sont émus; ils s'empressent de la rappeler à la vie. Sa beauté, en se ranimant, leur imprime un tendre respect. Cœurs féroces! du moins la beauté vous désarme; c'est un droit que sur vous encore la nature n'a point perdu.

Le jeune et valeureux Mendoce, monté sur un coursier superbe, rencontre, au milieu des soldats, cette jeune guerrière; il en est ébloui. Le panache de plumes dont elle est couronnée, son carquois d'or suspendu à une chaîne d'émeraudes, riche présent d'Atahba, le tissu dont sa taille est ceinte, et qui presse au-dessus des flancs les plis de sa robe flottante, mais surtout la noble fierté de son air et de son maintien, la trahit, et annonce une illustre origine.

« Jeune beauté, lui dit Mendoce, quel malheur ou quelle imprudence vous fait tomber entre nos mains? La vengeance et l'amour, dit-elle, les deux passions de mon cœur. — Êtes-vous la fille ou l'épouse du roi de Tumbès? Non, dit-elle; je suis née en d'autres climats. Ces murs ont été mon refuge. La liberté, qui m'est ravie, était mon unique bien. Il vous sera rendu, lui dit Mendoce; daignez vous confier à moi; » et l'ayant fait asseoir sur la croupe de son coursier, il la mène au camp de Pizarre.

Le jour répandait sa lumière; et Pizarre, au milieu du camp, se faisait instruire des événemens de la nuit. Mendoce arrive, et lui présente la jeune Indienne captive. Le héros la reçoit avec cette bonté noble, modeste et consolante qu'on doit à l'infortune, et que l'on a toujours pour la faiblesse et l'innocence protégées par la beauté.

Mais le malheur qui poursuivait Amazili voulut qu'elle fût reconnue par le jeune Fernand Pizarre, qu'elle avait vu dans le fort de Tumbès. « Ah! mon frère, s'écria-t-il, c'est elle-même; c'est la sœur de ce vaillant cacique, de ce généreux Mexicain qui m'a sauvé la vie et m'a rendu la liberté. Acquittez-moi, je vous conjure. » Pizarre allait la renvoyer; mais le plus grand nombre des Espagnols en firent éclater leurs plaintes. Était-ce avec des Mexicains qu'il fallait se piquer de frivoles égards et de ménagemens timides? Un Espagnol espérait-il s'en faire des amis? Il avait dans ses mains le sûr moyen, le seul peut-être, de les obliger à se rendre; et il le laissait échapper! Aimait-il mieux voir deux cents hommes qui s'étaient confiés à lui, manquant de tout sur ce rivage, et n'ayant pas même un asile, périr autour de ces remparts, ou de fatigue, ou de misère, ou par les flèches des sauvages? Voulait-il les sacrifier?

Le général eût méprisé ces plaintes, si l'échange des deux captifs ne l'eût pas touché de si près; mais un intérêt personnel

eût rendu odieux ce qui n'était que juste, et il voulut se mettre au-dessus du soupçon. Il fit donc appeler Valverde, le seul homme qui, par état, pût être chargé décemment de la garde de sa captive; il la lui confia, et lui remit le soin de la mener sur le vaisseau. Le même jour il fit savoir au commandant du fort, que sa sœur était prisonnière; qu'il lui avait donné son vaisseau pour asile; que tous les égards, tous les soins qui pouvaient adoucir le sort d'une captive, il les aurait pour elle; mais qu'un devoir encore plus saint que la reconnaissance lui défendait de la lui rendre, à moins que, renonçant lui-même à une résistance inutilement obstinée, il ne les reçût dans le fort.

Dès que les héros mexicains s'étaient aperçus de l'absence d'Amazili, ils en avaient poussé des cris de douleur et de rage. Ils la cherchaient des yeux; ils l'appelaient; ils parcouraient toute l'enceinte du rempart qui les séparait d'elle, prêts à s'en élancer à travers mille morts, s'ils avaient entendu ses cris. L'un d'eux, et c'était son amant, osa même sortir du fort, et la chercher dans la campagne. Enfin, désespéré et la croyant perdue, ils la pleuraient ensemble, lorsque l'envoyé de Pizarre leur annonça qu'elle vivait. Leur premier mouvement fut donné à la joie; mais cette joie était trompeuse: la douleur la suivit de près.

Amazili dans l'esclavage et au pouvoir des Espagnols, sans qu'il fût possible de la délivrer, à moins de leur rendre les armes, c'était un genre de malheur aussi cruel que celui de sa mort. Mais l'indignation, dans le cœur d'Orozimbo, ayant ranimé le courage, il répondit avec fierté, que sa sœur lui était bien chère, mais que pour elle il ne trahirait pas un roi, son bienfaiteur, son hôte et son ami; qu'il rendait grâce au chef des Castillans, des ménagemens qu'il avait pour une princesse captive; mais qu'en lui renvoyant son frère, il croyait lui avoir donné un exemple plus généreux.

Lorsque Pizarre entendit la réponse d'Orozimbo, il regarda d'un œil sévère les Castillans qui l'entouraient. « Voyez-vous, leur dit-il, combien ces hommes-là sont au-dessus de nous, et combien, auprès d'eux, nous sommes vils, méchans et lâches? Apprenons à rougir et à les imiter. » Dès ce moment il résolut de renvoyer Amazili, et de charger Fernand lui-même de la ramener à son frère. Le jour baissait; il crut pouvoir différer jusqu'au lendemain.

Cependant le fourbe hypocrite à qui elle était confiée l'ayant menée sur le vaisseau, et s'y voyant seul avec elle, sentit s'allumer dans ses veines le plus noir poison de l'amour. Il s'approche d'elle, et d'abord il feint de vouloir la consoler. « Ma fille, lui dit-il,

modérez vos douleurs. Le ciel veille sur vous; et l'asile qu'il vous procure, le gardien qu'il vous choisit, sont des signes de sa bonté. Sous cet habit simple et modeste, savez-vous qui je suis, et tout ce que je puis pour vous? Je n'ai point d'armes, mais je commande à ceux qui sont armés. Je n'ai qu'à leur dire de verser le sang, le sang sera versé. Je n'ai qu'à dire au glaive de s'arrêter, et le glaive s'arrêtera. Les peuples, les armées, les rois eux-mêmes, tout est soumis à mes pareils; et nous dominons sur les hommes comme sur de faibles enfans.

Amazili, qui se souvenait des prêtres du Mexique, comprit que Valverde exerçait ce ministère redoutable. « Vous êtes donc, lui dit-elle, un des interprètes des dieux? Des dieux! reprit Valverde; sachez qu'il n'en est qu'un : c'est celui que je sers. Tout tremble devant lui; et il m'a remis sa puissance. Mon esprit est le sien; ma voix est son organe; je parle, et c'est lui qu'on entend; c'est sa volonté que j'annonce; et sa volonté change quand et comme il me plaît : car il m'écoute; ma prière l'irrite ou l'apaise à mon gré. »

« Veuillez donc, lui dit-elle, que votre dieu soit juste, et qu'il cesse enfin de poursuivre des malheureux, qui, ne l'ayant point connu, n'ont jamais pu l'offenser. »

« Votre malheur, je l'avoue, est digne de pitié, lui dit Valverde; et sans un prodige, vous ne pouvez guère sortir du précipice où je vous vois. On sait que vous êtes la sœur du guerrier qui défend ces murs; on lui propose de se rendre : votre rançon est à ce prix. S'il vous aime assez pour souscrire à cette indigne loi, vous serez réunis, mais dans la honte et l'esclavage : je dis dans la honte, ma fille; car il n'est plus qu'un perfide et qu'un lâche, s'il trahit pour vous son devoir. »

Amazili, en l'écoutant, était tremblante et consternée. « Eh bien! reprit-il, croyez-vous que s'il venait du ciel un être bienfaisant qui, vous ombrageant de ses ailes, frappât vos ennemis de confusion et de terreur, et vous enlevât de leurs mains, il fallût dédaigner ses soins et refuser son assistance? Et quel sera, demanda-t-elle, cet être secourable? Moi, répondit Valverde. Ah! vous serez pour nous, dit-elle, un dieu libérateur. Il dépend de vous seule que je le sois, reprit le fourbe; et c'est à vous de m'y engager. — Hélas! comment? — Pensez au bienheureux moment où ce frère si désiré, où cet amant plus désiré encore, vous voyant arriver, se précipiteraient dans vos bras. — Je succomberais à ma joie. — Je le crois. Je me peins cette bienheureuse entrevue. Fille aimable, je crois vous voir voler dans leur sein, les combler de vos plus touchantes caresses; je vois vos charmes s'a-

nimer, et briller d'un éclat céleste ; je vois votre cœur palpiter, votre sein tressaillir ; je vois vos yeux lancer les étincelles de la joie, et bientôt répandre les larmes de la plus douce volupté. Oui, je vous le rendrai cet amant, cet heureux amant. Goûtez d'avance les délices d'une réunion qui sera mon ouvrage, et laissez-m'en jouir moi-même, en vous faisant l'illusion que je me fais. Croyez le voir, qui vous appelle, qui vous voit, qui fait éclater sa joie et son amour. Jetez-vous dans ses bras, et partagez l'égarement, l'ivresse, le délire où vous le plongez. » A ces mots, les yeux enflammés, il s'élançait.... Elle s'échappe, et portant la main sur son arc, qu'elle arme d'une flèche : « Arrête ! lui dit-elle d'un air où l'indignation se mêle avec la frayeur ; arrête, homme faux et cruel ! Je t'entends, je vois à quel prix tu mets ton indigne pitié. Je suis faible, je suis captive, et livrée à nos oppresseurs ; mais j'ai dans ma faiblesse une force qui me soutient. Cette force, au-dessus de celle des tyrans, est un fier mépris de la mort. »

« Imprudente ! reprit Valverde, ne vois-tu que la mort à craindre ? Et un éternel esclavage ? et le malheur de ne plus voir ce que tu as de plus cher au monde ? et le malheur plus effroyable encore d'avoir entraîné dans les fers ton frère et ton amant ?.... Tremble et tombe à genoux pour fléchir ma colère ; ou ces transfuges d'un pays que nous avons réduit en cendres, ton frère, ton amant, toi-même, vous subirez à votre tour le sort que vos rois ont subi. »

Va, lui dit-elle avec horreur, quand je verrais là, sous mes yeux, le brasier de Guatimozin, j'aimerais mieux m'y jeter vivante qu'au pied d'un fourbe que j'abhorre. » Et en parlant, elle tenait son arc tendu pour le percer. Valverde, confondu, s'éloigne, plein de rage, mais sans remords.

Abandonnée à elle-même, la malheureuse se plongea dans l'abîme de sa douleur. Se voir séparée à jamais de son frère et de son amant, ou les voir se livrer eux-mêmes aux meurtriers de leurs parens, aux destructeurs de leur patrie ! Ils ne s'y résoudraient jamais ; et quand ils pourraient s'y résoudre, en seraient-ils plus épargnés ? On avait appris à les craindre ; on n'aurait garde de laisser au Mexique de si redoutables vengeurs.

Dans le silence de la nuit, ces réflexions, animées par l'image de sa patrie qui s'offrait sanglante à ses yeux, l'agitèrent si violemment, qu'il n'était rien de plus affreux pour elle, que de penser que, pour sa délivrance, on pût vouloir la loi des Castillans.

Mais non, ce n'était pas ainsi qu'Orozimbo et Télasco méditaient de la délivrer. Choisir une nuit sombre, sortir de leurs

remparts, attaquer le camp ennemi, périr ensemble ou pénétrer jusqu'au vaisseau où Amazili était captive, et l'enlever; tel était le digne conseil qu'ils avaient pris du désespoir.

Tous deux brûlaient d'impatience que le jour éclairât le port. Ils espéraient qu'Amazili paraîtrait sur la poupe, où, du haut des remparts, ils auraient pu la reconnaître. Leur espoir ne fut pas trompé.

Amazili, l'âme encore pleine du trouble de la nuit, attendait sur la poupe que la clarté, qui commençait à se répandre, fût plus vive; et cependant ses yeux, à travers le mélange des ombres et de la lumière, se fatiguaient à découvrir le fort qui dominait la mer. D'abord elle croit l'entrevoir; elle le voit enfin; et sur le mur, elle découvre deux hommes que son cœur lui assure être son frère et son amant. Ils me cherchent des yeux, dit-elle; ils ne peuvent vivre sans moi. Je les rendrai faibles et lâches, perfides envers leur patrie, infidèles envers un roi, leur bienfaiteur et leur ami. Non, non, je ne mets point ce funeste prix à ma vie; et si elle est pour eux une honteuse chaîne, je saurai les en délivrer. » Alors, pour fixer leurs regards, elle détache sa ceinture, et la fait voltiger dans l'air. L'un des deux, c'est son cher Télasco, répond à ce signal, en faisant voltiger de même le panache de plumes dont il ornait sa tête; et lorsqu'elle est bien assurée que leurs yeux, attachés sur elle, observent tous ses mouvemens, elle tire une flèche de son carquois, lève le bras, et dit, mais sans espoir d'être entendue : « Adieu, mon frère, adieu, malheureux Télasco. Pleurez-moi, surtout vengez-moi, vengez le Mexique. A ces mots, se perçant le sein, elle s'élance dans la mer. »

« O ciel! ma sœur! Amazili!..... C'en est fait. Je l'ai vue se frapper et tomber. J'ai vu, s'écrie Orozimbo, les flots s'ouvrir, se refermer sur elle. Ma sœur, ma chère Amazili n'est plus. Elle n'est plus! et nous vivons! et les monstres qui l'ont réduite à se donner la mort!... Ah! nous la vengerons. Mon frère! mon ami! oui, nous la vengerons; c'est notre dernière espérance. » A ces mots, pâles, frémissans, étouffés de sanglots et inondés de larmes, ils s'embrassent l'un l'autre, ils se laissent tomber, ils se roulent sur la poussière, et leur douleur s'exhale par des frémissemens qu'interrompt un affreux silence. Revenus à eux-mêmes, ils forment le projet de sortir dès la nuit suivante, et de porter dans le camp ennemi l'effroi, le carnage, et la mort. Hélas! vain projet! La fortune, avant la fin du jour, eut tout changé sur ce rivage.

On vit les peuples des vallées d'Ica, de Pisco, d'Acari, accourir en foule au-devant des Espagnols, leur rendre hommage,

et les engager à venir descendre au port de Rimac, sur ces bords où, dans peu, s'éleva la ville des rois (1). Cette révolution soudaine était l'ouvrage de Mango. Pizarre en profite avec joie : il se rembarque avec les siens; et les Mexicains, désolés de voir les Castillans se dérober à leur vengeance, reprennent tristement le chemin des hautes montagnes par les champs de Tumibamba.

CHAPITRE XLVII.

Ataliba, qui, depuis sa victoire, avait appris l'arrivée des Espagnols, laissait reposer son armée sur les bords du fleuve Zamore; et alors le soleil, au tropique du nord, ayant atteint cette limite qu'une loi éternelle a marquée à sa course et que jamais il ne franchit, ce fut dans une vaste plaine et au milieu d'un camp nombreux que sa fête fut célébrée. Les peuples y vinrent en foule; la cour de l'Inca s'y rendit du palais de Riobamba, où ce prince l'avait laissée; la plus chérie de ses femmes, la belle et tendre Aciloé, y vint, les yeux encore baignés des larmes que le souvenir de son fils lui faisait répandre, et que le temps ne pouvait tarir. Cora dont les malheurs avaient sensiblement touché cette princesse, qui l'avait admise à sa cour, Cora l'accompagnait. Elle revit Alonzo, glorieuse et charmée de porter dans son sein le gage de leur tendre amour.

Toutes les fêtes du Soleil avaient un grand objet de morale publique. Celle-ci, la plus sérieuse et la plus imposante, était la fête de la mort. Ce qui distinguait cette fête de celles que l'on a décrites, c'était l'hymne que l'on y chantait. Le pontife, d'un air serein, et portant sur le front une majestueuse tranquillité, entonnait cette hymne funèbre; les Incas répondaient; le peuple écoutait en silence, et méditait la mort.

« Homme destiné au travail, à la peine, et à la douleur, console-toi, car tu es mortel. Le matin, tu te lèves pour sentir le besoin; tu te couches le soir, lassé, abattu de fatigue. Console-toi; car la mort t'attend, et dans son sein est le repos.

» Tu vois une barque agitée par la tempête, gagner la rade paisible et se sauver dans le port. Cette mer sans cesse battue par la tourmente, c'est la vie; ce port tranquille et sûr, d'où jamais les orages n'ont approché, c'est le tombeau.

» Tu vois le timide enfant que sa mère a laissé loin d'elle, pour lui faire essayer ses forces. Il court à elle d'un pas chancelant, en lui tendant ses faibles bras; il arrive, il se précipite dans son

(1) Lima.

sein ; et il ne sent plus sa faiblesse. Cet enfant, c'est l'homme; et cette mère tendre, c'est la nature, qu'en ce moment le vulgaire appelle la mort.

» Homme fragile, pendant ta vie tu es l'esclave de la nécessité, le jouet des événemens. La mort brisera tes liens : tu seras libre; et il n'existera pour toi, dans l'immensité, que toi-même et le Dieu qui t'a fait.

» Que ce Dieu qui aime le monde, laisse échapper un souffle; c'est la vie. Qu'il le retire; c'est la mort. Qu'a d'étonnant la vitesse d'un souffle qui passe dans ton sein, comme le vent à travers le feuillage? Le feuillage est-il étonné de n'avoir pu fixer le vent?

» Tu as vu expirer ton semblable; ses convulsions t'ont fait peur; et ces efforts de la douleur, au moment de lâcher sa proie, tu les attribues à la mort. La mort est impassible; et au bord de la tombe est une digue où s'accumulent les restes des maux de la vie; mais au-delà, c'est un calme éternel.

» Ne trouves-tu pas que le temps est lent à s'écouler? C'est que le temps amène la mort, et que la mort est le terme où tend la nature inquiète, et impatiente de la vie. Quel homme ne désire pas d'être à demain? C'est qu'aujourd'hui c'est la vie, et que demain c'est la mort.

» La vieillesse qui dénoue tous les liens de l'âme, l'alternative inévitable de la caducité ou du trépas, la douceur du sommeil, qui n'est que l'oubli de soi-même, l'ennui, ce sentiment pénible d'une existence froide et lente, tout nous dispose, nous invite, et nous habitue à la mort.

» Homme, d'où te vient donc cette répugnance pour un bien vers lequel tu es entraîné par une pente invincible? C'est que tu te crois plus sage que la nature, meilleur que le Dieu qui t'a fait; c'est que tu prends pour un abîme les ténèbres de l'avenir.

» Et qui voudrait souffrir la vie, si le passage était moins effrayant? La nature nous intimide, afin de nous retenir. C'est un fossé profond qu'elle a creusé sur les confins de la vie et de la mort, pour empêcher la désertion.

» S'il était un Dieu assez inexorable pour vouloir désespérer l'homme, il le condamnerait à ne jamais mourir. Le dégoût, la tristesse affligeraient son âme, et la nécessité de vivre, semblable à un rocher hérissé de pointes aiguës, l'écraserait incessamment. Le signe de la réconciliation entre le ciel et l'homme, c'est la mort.

» Il n'est qu'un seul moyen de rendre la vie plus précieuse que la mort même : c'est de vivre pour sa patrie, fidèle à son culte, à ses lois, utile à sa prospérité, digne de sa reconnaissance; et de

pouvoir dire en mourant : Je n'ai respiré que pour elle ; elle aura mon dernier soupir. »

Ainsi chantaient les enfans du Soleil ; et ces chants, qui retentissaient dans l'âme des jeunes guerriers, les élevaient au-dessus d'eux-mêmes. Mais les femmes et les enfans regardant leurs époux, leurs pères, avec des yeux où la tendresse et la frayeur étaient peintes, semblaient les conjurer d'aimer, ou du moins de souffrir la vie, et opposaient les mouvemens les plus naïfs de la nature à cet enthousiasme qui défiait la mort.

Le monarque, après ce cantique, ayant fait, par tribus, l'éloge des braves Indiens qui avaient péri pour sa défense : « Nous avons pleuré sur les morts ; tout est consommé, reprit-il. Laissons le passé, qui n'est plus ; et ne pensons qu'à l'avenir, qui pour nous est un nouvel être. Des brigands, les fléaux des bords où ils descendent, viennent d'arriver à Tumbès. Je crois avoir mis cette ville en état de les occuper. Des héros la défendent ; mais ce n'est point assez, demain je vole à son secours. Peuples, c'est là que nous appellent des dangers dignes d'éprouver le plus intrépide courage. Vous allez voir des animaux rapides porter l'homme dans les combats ; vous allez voir l'image du terrible Illapa (1) dans les armes de ces brigands. Ils ont su donner à la mort un appareil épouvantable ; mais ce n'est jamais que la mort ; et vous venez d'entendre si la mort est à craindre. Du reste, ces brigands sont périssables comme nous ; et ils sont en si petit nombre, que si vous les enveloppez, ils seront au milieu de vous, comme les feuilles agitées par le tourbillon des tempêtes. Voilà, poursuivit-il en leur montrant Alonzo, celui qui sait comment on peut les vaincre : c'est à lui de vous commander. »

CHAPITRE XLVIII.

Ainsi parlait Ataliba ; et il inspirait son courage. Mais sur la fin du jour il voit arriver dans son camp les guerriers mexicains, qui lui racontent leur disgrâce. Ils lui apprennent que Mango, réduit au désespoir, suppose et fait répandre parmi les Indiens un oracle du roi son père (1), lequel, en mourant, a prédit l'arrivée des Castillans, et recommandé à ses peuples d'aller au-devant d'eux et de les adorer ; que Mango, à l'appui de cette opinion, a lui-même donné l'exemple, et envoyé une ambassade au général des Castillans, pour implorer son assistance en faveur du roi de

(1) La foudre.
(2) Huaina Capac.

Cusco, contre l'usurpateur du trône des Incas, l'exterminateur de leur race, l'oppresseur de l'Inca son frère, captif dans les murs de Cannare.

Les mêmes nouvelles arrivaient de tous côtés en même temps, et se répandaient dans l'armée; l'inquiétude et la frayeur s'emparaient de tous les esprits; quand le cacique de Rimac vint remettre à l'Inca des lettres dont le général espagnol l'avait chargé pour Alonzo. Pizarre, en lui envoyant la lettre de Las-Casas, lui écrivit lui-même en ces mots :

« Mon cher Molina, si vous aimez votre patrie, voici le moment de lui épargner des crimes. Si vous aimez les Indiens, voici le moment de leur épargner des malheurs. Vous n'avez pas connu l'ami que vous avez abandonné. Ce qui vous affligeait, m'affligeait encore plus moi-même. Mais sans titres et sans pouvoir pour me faire obéir et craindre, je dissimulais malgré moi ce que je ne pouvais punir. J'ai fait depuis un voyage en Espagne. J'en arrive enfin revêtu de toute la puissance de notre invincible monarque. Ce jeune prince aime les hommes. Il veut qu'on use d'indulgence et de ménagement envers les Indiens. Il m'a recommandé, pour eux, les soins et la bonté d'un père. Heureux, si je remplis ses vues ! Soyez bien sûr que mon penchant est d'accord avec mon devoir; mais vous savez combien l'autorité commise s'affaiblit dans l'éloignement, et avec quelle précaution je dois en user sur des hommes violens et déterminés. Dans le nombre il en est dont l'âme est désintéressée, le cœur sensible et généreux; il est aisé de les conduire; mais la foule est aveugle, inquiète, et surtout avide; et c'est elle, je vous l'avoue, que je crains de voir m'échapper. Mon ami, je n'en réponds plus, si les hostilités l'irritent. Un doux accueil de la part de vos peuples est le seul moyen d'établir la concorde et l'intelligence. C'est à vous de me seconder, en y disposant les esprits. Je vois la moitié de l'Empire empressée à s'unir à moi. J'ai plus de force qu'il n'en fallait pour répandre ici le ravage; mais sans vos bons offices, je n'en ai pas assez pour maintenir l'ordre et la paix. Je marche vers Cassamalca, où l'Inca de Quito a, dit-on, rassemblé ses forces. On lui impute bien des crimes; mais seriez-vous l'ami d'un tyran? Je ne le puis penser; et votre estime est son apologie. Venez au-devant de moi. Nous nous concerterons ensemble pour conquérir sans opprimer.

» Las-Casas, votre ami, et je puis dire aussi le mien, le vertueux Las-Casas, que j'ai laissé mourant à l'Isle Espagnole, a voulu vous écrire. Je vous envoie sa lettre. Je crains bien, mon cher Alonzo, que ce ne soit un dernier adieu. »

La douleur dont Alonzo avait été saisi en lisant ces mots; redoubla, lorsqu'il jeta les yeux sur la lettre de Las-Casas.

« Si vous vivez, mon cher Alonzo, si vous êtes encore parmi nos Indiens, et si Pizarre vous retrouve sur les bords où il va descendre, recevez de sa main ce tendre et dernier gage d'une sainte amitié. Je suis mourant. Je n'ai vécu que pour gémir. Dieu a permis que, dans le court espace de ma vie, j'aie vu sous mes yeux tous les crimes et tous les malheurs rassemblés. Quel regret puis-je avoir au monde ?

» Je vous ai confié mes craintes sur l'entreprise de Pizarre; elles viennent d'être calmées par les vertus de ce héros. Oui, mon ami, le ciel a touché sa grande âme. Pizarre pense comme nous. Il sent qu'il est plus beau d'être le protecteur et le père des Indiens, que leur vainqueur et leur tyran. Unissez-vous à lui, pour lui concilier leur estime et leur bienveillance : il en est digne comme vous. Adieu. Je crois sentir que mon heure approche. Demain peut-être je serai devant le trône de mon juge; et s'il m'est permis d'implorer sa clémence, ce sera pour ces Espagnols qui l'adorent et qui l'outragent; ce sera pour ces Indiens égarés dans l'erreur, mais simples, doux et bienfaisans, qu'il a créés, qu'il aime, et qu'il ne veut pas rendre éternellement malheureux. Protégez-les, voyez en eux mes plus chers amis, après vous, que j'aimerai au-delà du tombeau.

Cette lettre fut arrosée des larmes de l'amitié. Alonzo la baisa cent fois avec un saint respect. Ataliba ne put l'entendre sans partager l'émotion, l'attendrissement du jeune homme. « Quel est donc, lui demanda-t-il, ce Las-Casas, cet homme juste? Ah! dit Alonzo, demandez à ce cacique et à son peuple. » Ce cacique était Capana. Il avait entendu la lettre de Las-Casas; et appuyé sur sa massue, ses yeux baissés fondaient en pleurs. « Ce n'est pas un homme, dit-il; c'est un être céleste envoyé de son Dieu, pour adoucir les tigres et pour consoler les hommes. Nous l'aurions adoré, s'il nous l'avait permis. »

Ce témoignage, mais surtout celui d'Alonzo, l'emporta sur les impressions terribles que l'exemple de Montézume et tous les malheurs du Mexique avaient pu faire sur l'âme d'Atalibá. « Je m'abandonnne à vous, dit-il à son fidèle Alonzo. Allez au-devant de Pizarre; assurez-vous de ses intentions; et s'il est tel qu'on vous l'annonce, répondez-lui de la droiture et de la bonne foi d'un prince votre ami, qui désire d'être le sien. »

Des Indiens chargés des plus magnifiques présens formaient le cortége d'Alonzo; et ces richesses (1) disposèrent favorablement

(1) Ce fut là que les Indiens s'étant aperçu que les chevaux rongeaient leurs mors, crurent qu'ils mangeaient les métaux; et dans cette persuasion, qu'on n'avait garde de détruire, ils s'empressaient de mettre devant ces animaux des vases remplis de grains d'or.

es esprits. Mais telle était la soif de l'or qui dévorait les Castillans, ne ce qui aurait dû l'apaiser, l'irritait, au lieu de l'éteindre.

La conférence de Pizarre avec Alonzo fut l'épanchement de deux cœurs pleins de noblesse et de franchise. Des deux côtés l'état des choses fut exposé avec candeur. Pizarre ne vit dans l'Inca de Cusco qu'un excès d'orgueil sans prudence, et dans Ataliba que la noble fierté d'un cœur sensible et généreux. De son côté, Alonzo reconnut le danger d'irriter dans les Castillans cette soif de l'or et du sang, qui n'était jamais qu'assoupie, et qu'un fanatisme barbare ne demandait qu'à rallumer. Il fut réglé que Molina précéderait Pizarre dans les champs de Cassamalca; que le général espagnol s'avancerait avec ses deux cents hommes, et qu'il laisserait en arrière les Indiens de son parti. Egalement sûrs l'un et l'autre de leur bonne foi mutuelle, ils s'embrassèrent; et Alonzo retourna au camp indien.

Le roi de Quito l'attendait dans le trouble et l'impatience; mais il fut bientôt rassuré; et il assembla ses guerriers, pour leur faire part de sa joie. Les Péruviens se réjouirent; mais les Mexicains, d'un air sombre et l'œil attaché à la terre, écoutaient en silènce les paroles de paix qu'apportait Alonzo. Leur chef, qui croyait voir tomber l'Inca dans un piége funeste, voulut l'en garantir. « Eh quoi! prince, lui dit-il, as-tu donc oublié le sort de Montézume et celui du Mexique? Tu abandonnes ton pays à ces mêmes brigands qui ont désolé le nôtre, et qui l'ont inondé de sang! Tu te livres aux mains qui ont enchaîné nos rois, qui les ont fait brûler vivans! Ah! que notre exemple t'éclaire et t'épouvante. Trop averti par nos malheurs, sois sage à nos dépens. Ne vois-tu pas ici le même enchaînement dans les causes de ta ruine, que dans celles de notre perte? Notre empire était divisé; celui-ci l'est de même. Un oracle menteur nous faisait une loi honteuse de fléchir devant nos tyrans, un même oracle vous l'ordonne. Notre roi, séduit et trompé par des apparences de paix, de bonne foi, de bienveillance, se perdit, et perdit ses peuples; et toi, malheureux prince, tu veux te livrer comme lui! Ah! si Montézume avait eu cette âme ferme et courageuse que tu nous as fait voir, il aurait sauvé le Mexique. Pourquoi donc te laisser abattre, et te présenter sous le joug? Es-tu sans espoir, sans ressource? Eloigne-toi. Laisse Palmore à la tête de ton armée. Qu'il fasse tête aux Indiens. Ces caciques et moi, avec nos deux mille hommes, nous chargerons les Castillans; et nous prendrons le chemin le plus court de la vengeance ou de la mort. »

Alonzo crut devoir répondre. « Inca, dit-il, le caractère de ma nation est d'être fière et brave. Ce n'est un mal que pour ses ennemis. Sa passion est la soif de l'or; et tu peux l'assouvir sans

peine. Le reste est personnel : le vice et la vertu naissent dans les mêmes climats : le peuple, qui en est un mélange, devient méchant ou bon, suivant l'exemple qu'on lui donne. Son âme est celle du brigand, ou du héros qui le conduit. Cortès a détruit sa conquête et déshonoré ses exploits. Pizarre, plus humain, plus sincère, plus généreux, peut vouloir ménager, rendre heureux et paisible le monde qu'il aura soumis, et se faire une renommée sans reproches et sans remords. Pizarre est Espagnol ; mais ne le suis-je pas moi-même? Me connais-tu fourbe, avide, et féroce? Non, tu me crois sincère et bienfaisant. Pourquoi donc ne croirais-tu pas qu'au moins Pizarre me ressemble ? Tu répondrais de moi ; je réponds de lui ; et j'en réponds sur la foi de Las-Casas, sur la foi de cet Espagnol, le plus vrai, le plus vertueux, le plus sensible des mortels, et surtout le meilleur ami que les Indiens aient au monde. Celui-là ne peut me tromper ; mais il peut se tromper lui-même ; on peut lui en avoir imposé. Sois donc prudent sans être injuste. Tends les mains à la paix, sans toutefois quitter les armes ; et, au milieu d'un camp nombreux, ose recevoir deux cents hommes qui se présentent en amis. »

L'Inca, plein de la confiance que lui inspirait Alonzo, n'eût pas même voulu songer à se mettre en défense. Alonzo prit soin d'y pourvoir. Il lui fit un cortége de huit mille Indiens d'une valeur reconnue. A l'aile droite, et en avant des tentes de l'Inca, il établit les Mexicains, avec la même troupe qu'ils avaient commandée. Les sauvages de Capana formaient l'aile opposée ; et Palmore, avec son armée, occupait le centre, et formait une enceinte autour du trône de son roi. « Prince, je fais des vœux au ciel, dit le jeune homme, pour que la bonne foi préside à cette conférence, et forme entre Pizarre et toi les nœuds d'une solide paix. Si je suis trompé dans mes vœux, si je le suis dans mon attente, je verserai pour toi mon sang. C'est tout ce que je puis. Je n'ai rien donné au hasard ; je ne me reprocherai rien. »

CHAPITRE XLIX.

La nuit vint ; elle suspendit ce flux et ce reflux de craintes et d'espérances qu'une incertitude pénible et des pressentimens confus faisaient naître dans les esprits. Mais ces mouvemens, apaisés par le sommeil, se renouvelèrent lorsqu'aux premiers rayons du jour on vit de loin la troupe de Pizarre qui s'avançait, et qu'il était aisé de reconnaître au brillant éclat de ses armes. Elle approche ; le roi l'attend, élevé sur son trône d'or, que sou-

tennent douze caciques. Les Espagnols, déployés sur deux lignes, dont la cavalerie occupe les ailes, ayant à leur tête Pizarre, et vingt guerriers, qui, comme lui, montent des coursiers belliqueux, s'avancent, d'un pas fier et grave, à la portée du javelot. Pizarre alors commande qu'on s'arrête; et accompagné de Valverde et de six de ses lieutenans, il se présente avec une noble assurance devant le trône de l'Inca.

On fait silence; et du haut d'un coursier qui l'élève au niveau du trône, le héros castillan parle au roi en ces mots: « Grand prince, tu sais qui nous sommes. Et plût au ciel que le nom espagnol fût moins fameux dans ce Nouveau-Monde, puisqu'il ne doit sa renommée qu'à d'horribles calamités! Mais le reproche et la honte du crime ne doivent tomber que sur le criminel; et si la renommée les a étendus sur l'innocent, elle est injuste; et tu ne dois pas l'être. Si j'en croyais tes ennemis, je te regarderais comme le plus barbare des tyrans. Mais tes amis m'ont répondu de ton équité; je les crois. Traite-nous de même; ou du moins, avant de nous juger, commence à nous connaître, et ne fais pas retomber sur nous les maux que nous n'avons pas faits.

» Lorsque les Incas tes aïeux ont fondé cet empire, et rangé sous leurs lois les peuples de ce continent, ils leur ont dit: Nous vous apportons un culte, des arts, et des lois qui vous rendront meilleurs et plus heureux. Voilà le titre de leur conquête. Ce titre est le mien; et comme eux je m'annonce par des bienfaits. Je n'aurai pas de peine à te persuader que nous sommes supérieurs, par l'industrie et les lumières, à tous les peuples de ce monde. Ce sont les fruits de trois mille ans de travaux et d'expérience, dont nous venons vous enrichir. Dans vos lois, je ne changerai que ce que tu croiras toi-même utile d'y changer, pour le bien de tes peuples; et ces lois, et l'autorité qui en est l'appui, resteront dans tes mains: tes peuples n'auront pas le malheur de perdre un bon roi. Protégé par le mien, tu seras son ami, son allié, son tributaire; et ce tribut, léger pour toi, n'est que le partage d'un bien que vous prodigue la nature, et qu'elle nous a refusé. En échange de l'or, nous vous apportons le fer, présent inestimable, et pour vous mille fois plus utile et plus précieux. Nos fruits, nos moissons, nos troupeaux, ces richesses de nos climats; des animaux, les uns délicieux au goût, servant de nourriture à l'homme, les autres à la fois robustes et dociles, faits pour partager ses travaux; les productions de nos arts qui font le charme de la vie; des secrets pour aider nos sens et pour multiplier nos forces; des secrets pour guérir ou pour soulager nos maux; mille larcins que l'homme industrieux a faits à la nature,

mille découvertes nouvelles pour subvenir à ses besoins, pour ajouter à ses plaisirs, voilà ce que je te promets, en échange de ce métal, de cette poussière brillante, dont vous êtes assez heureux pour ne pas sentir le besoin. Inca, tel est l'accord paisible et le commerce mutuel que mon maître Charles d'Autriche, puissant monarque d'Orient, m'a chargé de t'offrir. » Ataliba, le cœur rempli de joie et de reconnaissance, répondit à Pizarre qu'il justifiait bien l'opinion qu'on lui avait donnée de sa droiture et de sa générosité ; qu'à tout ce qu'il lui proposait, il ne voyait rien que de juste ; que les montagnes où germait l'or seraient ouvertes aux Castillans ; et qu'il ne croyait pas assez payer encore l'amitié d'un peuple éclairé, qui lui apportait ses lumières et l'alliance d'un grand roi.

« La plus sublime de nos lumières, reprit le héros castillan, c'est la connaissance d'un Dieu dont la terre, le ciel, le soleil même sont l'ouvrage. Inca, ne t'en offense point : ce bel astre, dont tes aïeux se disaient les enfans, est sans doute la plus frappante des merveilles de la nature ; mais il est lui-même sorti des mains de l'être créateur; et il ne fait que lui obéir, en donnant sa lumière au monde. C'est donc ce Dieu qui, d'un coup-d'œil, a prescrit au soleil sa course, à la mer ses limites, son repos à la terre, aux cieux leurs révolutions, à la nature entière ses mouvemens divers, son ordre, ses lois éternelles; c'est lui seul qu'il faut adorer. »

« Le Dieu que tu m'annonces, lui répondit l'Inca, ne nous était pas inconnu : il a un temple parmi nous ; ce temple est dédié à celui qui anime le monde (1). Mais pourquoi cet être sublime ne serait-il pas le soleil ? Cet éclat, cette majesté sont, je crois, bien dignes de lui. »

« Inca, lui demanda Pizarre, si, d'une extrémité de ton empire à l'autre, je voyais tous les ans un voyageur aller et revenir, sans jamais ralentir sa course, sans se reposer un moment, sans jamais s'écarter d'un pas, le prendrais-je pour le roi du pays, ou pour un de ses messagers ? Le Dieu de l'univers n'a point d'heure prescrite, ni d'espace déterminé ; il est sans cesse et partout présent. Celui qu'obscurcit un nuage, et qui ne saurait éclairer une moitié du globe, sans laisser l'autre dans la nuit, n'est point le Dieu de l'univers. Autrefois, m'a-t-on dit, tes peuples adoraient la mer, les fleuves, les montagnes. Tout cela, comme le soleil, tient sa place dans la nature; mais tout cela ne fait qu'obéir et servir. Adorons celui qui commande; et pour en avoir une idée, infiniment trop faible encore, écoute ce que nos sages nous ont depuis peu révélé. Ces hommes, exercés à voir ce qui se passe dans les cieux, sont

(1) Pacha Camac.

tous persuadés que le monde où nous sommes n'est pas le seul monde habité; qu'il en est mille dans l'espace; et que chacune des étoiles est un soleil plus éloigné de nous, fait pour éclairer d'autres mondes. Laisse aller ta pensée dans cette immensité, et vois ces soleils et ces mondes tous soumis à la même loi. Celui qui les gouverne tous, à qui tous obéissent, est le Dieu que j'adore. Juge combien ce Dieu est encore au-dessus du tien. »

« Tu me confonds, mais tu m'éclaires, dit l'Inca. Je commence à croire qu'on avait trompé mes aïeux. Dis-moi seulement si ton Dieu est juste et bon, et si sa loi fait à l'homme un devoir de l'être? Il est, lui répondit Pizarre, la justice et la bonté même; et l'unique devoir de l'homme est de lui ressembler. Je ne te demande plus rien, reprit l'Inca. Viens nous instruire, nous éclairer de ta raison, nous enrichir de ta sagesse; et sois sûr de trouver des cœurs dociles et reconnaissans. »

Ainsi, tout semblait s'aplanir, lorsque le fourbe et fougueux Valverde demande à parler à son tour. « Oui, prince, dit-il à l'Inca, ce que tu viens d'entendre est vrai, mais d'une vérité sensible. Il s'agit à présent d'oublier ta propre raison, ou de l'humilier sous le joug de la foi. Voici ce que la foi t'enseigne. » Alors l'imprudent (1) s'enfonça dans la profonde obscurité de nos redoutables mystères, au nombre desquels il comprit l'autorité d'un homme préposé par Dieu même pour commander aux rois, dominer sur les peuples, disposer des couronnes, comme de tous les biens des souverains et des sujets, et faire exterminer tous ceux qui ne lui seraient pas soumis.

Le monarque péruvien, étonné d'un langage si étrange pour lui, demande avec douceur à celui qui vient de parler, où il a pris toutes ces choses. « Dans ce livre, répond Valverde d'un ton plein d'arrogance, dans ce livre inspiré, dicté par l'Esprit-Saint lui-même. » L'Inca, sans s'émouvoir, prit dans ses mains le livre, et après y avoir jeté les yeux : « Tout ce que Pizarre m'annonce, je le conçois, dit-il; je le croirai sans nulle peine. Mais ce que tu me dis, je ne saurais le concevoir; et ce livre, muet pour moi, ne m'en instruit pas davantage. » Il ajouta, dit-on, quelques mots offensans (2) pour cet homme qui s'arrogeait le droit de commander aux rois et disposer des empires; et, soit

(1) « Croyant peut-être, dit Benzoni, que ce roi fût devenu en un instant quelque grand théologien. » *Pensando forse che il rè fosse un qualche gran theologo divenuto.* (Histoire du Nouveau-Monde, liv. 3.)

(2) « Que le pape devait bien être quelque grand fat, de donner ainsi libéralement ce qui n'était pas à lui. » *E che il pontifice doveva essere un qualche grand pazzo, poi che dava così liberamente quello d'altri.* (Benzoni, Hist. du Nouveau-Monde, liv. 3.)

mépris ou négligence, en rendant le livre à Valverde, il le laissa tomber.

Il n'en fallut pas davantage. Le prêtre fanatique, transporté de fureur, se tourne vers les Espagnols, et se met à crier vengeance pour la religion, que ce barbare foule aux pieds (1).

A l'instant, par un feu rapide et meurtrier, l'arquebuse annonce la guerre, et donne le signal du plus noir des forfaits. Le bataillon s'ouvre; et du centre, l'airain gronde et vomit la mort. Au bruit de ces volcans d'airain qui s'embrasent et qui mugissent, au massacre imprévu que d'invisibles coups font devant le trône du roi, il se trouble; il voit à ses pieds sa garde éperdue et tremblante, se serrer pour toute défense, et périr sous ses yeux, comme un troupeau timide, au milieu duquel le feu dévorant de la foudre serait tombé. L'Inca leur avait défendu toute espèce d'hostilité, et ils observaient sa défense. Alonzo, furieux, les presse de le suivre, et de fondre en désespérés sur cette troupe d'assassins. « Vengez-vous, vengez-moi des traîtres qui déshonorent ma patrie. Défendez, sauvez votre roi. » Le vaillant jeune homme, à ces mots, se sent blessé; il tombe. L'Inca le voit tomber, et pousse des cris lamentables.

« C'est à nous, dit Orozimbo, d'exterminer ces monstres. Suivez-moi, mes amis, et emparons-nous de leurs foudres. » Il dit, et à la tête des princes de son sang et de ses deux mille Indiens, il marche, sans détour, vers ces bouches brûlantes qui tonnent devant lui; il ne les entend point. Ses amis écrasés l'inondent de leur sang; les lambeaux de leur chair, les débris de leurs os tombent sur lui de toutes parts; sa fureur l'aveugle et l'emporte. Télasco lui reste et le suit. Amis infortunés! Ils vont tête baissée se jeter sur la batterie : une explosion formidable les met en poudre; ils disparaissent dans un tourbillon de fumée; et de leur brave et malheureuse troupe, le glaive castillan moissonne ce que le feu n'a pas détruit.

Ce désastre épouvantable, aussi prompt que la pensée, ne décourage ni Palmore, ni Capana : tous deux s'avancent pour envelopper l'ennemi. Mais c'est dans ce moment que partent, avec une fougue indomptable, les deux escadrons castillans. Les chefs, ne pouvant retenir la fureur du soldat, s'y laissent emporter. Ils volent à travers un nuage de flèches. Les chevaux en sont hérissés; mais furieux comme leurs guides, ils enfoncent les bataillons, bondissent à travers les lances, écrasent une foule d'indiens terrassés; et le fer, trempé dans le sang, redouble cet affreux carnage.

De la garde d'Ataliba, six mille hommes sont massacrés; tout

(1) *Uccidete questi cani che dispreggiano la legge di dio.* (Ibid.)

le reste va l'être. Ceux qui portent le trône ont à peine le temps de se succéder; tous périssent : et le mourant tombe soudain sur le mort qu'il a remplacé. Pizarre, qui, pour retenir une rage effrénée, s'était jeté à travers ses soldats, sans pouvoir ni se faire entendre, ni se faire obéir, ne voit plus qu'un moyen de sauver la vie à l'Inca. Il se met lui-même à la tête des meurtriers, il les devance, pénètre, arrive jusqu'au trône, écarte d'une main le fer qui va frapper Ataliba, et dont il est blessé lui-même, de l'autre main saisit ce prince, l'entraîne, le jette à ses pieds, et en le gardant, il s'écrie : « Qu'on le prenne vivant, pour avoir ses trésors. » Ce mot en impose à la rage.

Pâle, troublé, hors de lui-même, le roi tombe, et se voit baigné dans des flots de sang indien. Il reconnaît les corps de ses amis, brisés, meurtris, percés de coups; il les embrasse avec des cris si douloureux, que leurs bourreaux en sont émus. Dans la foule, il découvre Alonzo. « Cher et funeste ami! tu m'as perdu, dit-il; mais on t'a trompé : ton malheur est d'avoir eu l'âme d'un Indien. » A ces mots, s'étant aperçu qu'Alonzo respirait encore : « Ah! cruel, dit-il à Pizarre, sauve du moins celui qui m'a livré à toi. »

Pizarre les fait enlever l'un et l'autre; il charge Fernand de les garder, d'en prendre soin; et lui, s'élançant dans la plaine, il vole et va sauver les déplorables restes de la légion de Palmore, sur laquelle on est acharné. Là, Valverde (1), au milieu du meurtre, une croix à la main, la bouche écumante de rage, criait : « Amis, chrétiens, achevez, achevez, l'ange exterminateur vous guide. Ne frappez que de pointe, pour ménager vos glaives; plongez, trempez-les dans le sang. Éloigne-toi, monstre exécrable, lui dit Pizarre, éloigne-toi, ou je te fais vomir ton âme atroce. » Le monstre épouvanté s'éloigne en frémissant. « Arrêtez, cruels! arrêtez, crie alors Pizarre aux soldats, ou tournez contre moi vos armes. »

Soit respect, soit épuisement de leur force et de leur fureur, ils obéissent; et Pizarre les fait retourner sur leurs pas.

Dans ce jour d'horreurs et de crimes, l'humanité eut un moment. Capana, voyant le combat désespéré, prenait la fuite avec un petit nombre de ses sauvages. Un escadron qui le poursuit, va l'atteindre et l'envelopper. Le cacique, désespéré, se tourne, tend son arc, et choisit d'un œil étincelant le chef de la troupe

(1) « Quant au moine qui avait commencé le jeu, il ne cessa, tant que le carnage dura, de faire du capitaine, et d'animer les soudards, leur conseillant de ne jouer que de l'estoc, et ne s'amuser à tirer des taillades et coups fendans, de peur qu'ils ne rompissent leurs épées. » *Perche di taglio non rompessero le spade.* (Benzoni, ibid.)

ennemie. C'était Gonsalve Davila. La flèche part; et le jeune homme tombe mortellement blessé. On environne le cacique, on le saisit, et on le traîne aux pieds de Davila, pour le déchirer devant lui. Gonsalve entr'ouvre un œil mourant, et reconnaît celui qui l'a tenu en son pouvoir, celui qui lui a laissé la vie et lui a rendu la liberté. « Est-ce toi, généreux Capana? lui dit-il en lui tendant ses bras tremblans; est-ce de ta main que je meurs? Tu m'avais fait grâce une fois; je respirais par ta clémence; j'étais libre par ta bonté. J'en ai fait un cruel usage! Le ciel est juste : il t'a choisi pour m'arracher tes propres dons. Castillans, écoutez-moi, et redoutez, à mon exemple, la main du Dieu qui m'a frappé. Je dois tout à cet Indien; laissez-moi m'acquitter. Qu'il vive, et qu'il soit libre avec les siens. Viens, mon frère, mon bienfaiteur, mon meurtrier, et mon ami, viens, qu'en expirant je t'embrasse. Je devais apprendre de toi la justice et l'humanité. » Ces mots furent bientôt suivis de son dernier soupir; et Capana et ses sauvages allèrent chercher au-delà des montagnes de l'orient, chez les Moxes, libres encore, ou chez les féroces Antis, qui s'abreuvaient du sang des hommes, un asile contre la rage d'un peuple encore plus inhumain.

CHAPITRE L.

Les Espagnols, fatigués de meurtre, et chargés des dépouilles qu'ils avaient enlevées du camp des Indiens, s'étaient presque tous rassemblés dans les murs de Cassamalca. Les uns, c'était le petit nombre, retirés en silence, honteux et consternés, se reprochaient le sang qu'ils venaient de répandre. D'abord, pour éviter la honte d'abandonner leurs compagnons, ils avaient cédé à l'exemple; mais l'honneur satisfait les avait livrés au remords. Les autres, fiers et glorieux, s'applaudissaient d'avoir vengé la foi, et, par un exemple terrible, épouvanté ces nations. Ce fut à ceux-ci que Valverde alla se plaindre de Pizarre avec la violence d'un séditieux forcené.

« Castillans, leur dit-il, vous venez de venger votre religion, qu'avait outragée un barbare. Armez-vous de constance; car ce zèle héroïque est mis au nombre des forfaits. Pizarre vous regarde comme des assassins dignes du dernier supplice; et s'il en avait le pouvoir, comme il en a la volonté, il vous y ferait traîner tous. En se saisissant de ce roi, qu'il fait garder dans ce palais, il n'a fait que vous le soustraire; il n'a voulu que le sauver. C'était par lui qu'il espérait se rendre indépendant et absolu. Le traître

Alonzo, leur agent mutuel, ménageait cette intelligence, et avait tramé ce complot. Vous n'avez pas entendu Pizarre parler à ce sauvage; vous en auriez frémi. Charles paraissait suppliant devant Ataliba. Au lieu d'une conquête, c'était une alliance, un commerce au lieu d'un tribut, qu'il sollicitait humblement. Et la religion!.... C'est là ce qui vous aurait révoltés. Pizarre en a parlé comme font les impies. Il n'osait exposer la foi; il rougissait de nos mystères; lui-même, aux yeux des infidèles, il n'osait paraître chrétien. Indigné, j'ai pris la parole; j'ai élevé ma voix; j'ai dit ce qu'un chrétien ne peut ni déguiser ni taire. Vous avez vu par quel outrage Ataliba m'a répondu. Et c'est là ce que son ami, son allié, son protecteur vous reproche d'avoir puni. Pour moi, je lui suis odieux, et je me console de l'être. J'ai vu fouler aux pieds le dépôt sacré de la foi, et je vous ai crié vengeance: voilà mon crime. Il eût fallu dissimuler le sacrilége, applaudir au blasphème, et trahir la religion en faveur de l'impiété; je ne l'ai pas fait, et j'attends sans me plaindre les humiliations, les opprobres, l'exil, peut-être le martyre!.... » A peine il achevait, cent voix s'élèvent et répondent qu'il sera protégé, défendu, révéré comme le vengeur de la foi.

Ce soulèvement des esprits s'accrut encore à l'arrivée de Pizarre. Rangés sur son passage, ses soldats ne lui marquent ni crainte ni confusion; ils le regardent d'un œil fixe, prêts à se révolter s'il lui échappe un mot de colère et d'emportement. Plus loin, Valverde, environné de séditieux fanatiques, lui montre encore plus d'assurance, et d'un front où l'audace est peinte, soutient ses regards menaçans. Pizarre traverse la foule en gardant un morne silence. Il demande où est Ataliba. On le conduit à sa prison; et là, auprès de ce malheureux prince, il voit un petit nombre de ses Castillans, qui, les yeux fixés à la terre, ressemblent moins à des vainqueurs qu'à des criminels condamnés.

Ataliba, dans son malheur, gardait encore assez de fermeté pour n'avoir pas daigné se plaindre. Mais lorsqu'il voit entrer Pizarre, il se renverse, et détournant les yeux avec horreur, il le repousse et se refuse à ses embrassemens. « Tu me crois perfide et parjure, lui dit Pizarre; mais regarde, regarde cette main déchirée et sanglante, qui t'a sauvé le coup mortel. Est-ce la main d'un ennemi? Je t'ai enlevé de ce trône, où vingt glaives t'allaient percer; je t'ai pris pour te dérober à des furieux que je n'avais pu désarmer, que je n'aurais pu retenir. Demande à ces guerriers si, durant ce massacre horrible, je n'ai pas fait, pour l'arrêter, les plus incroyables efforts. Que veux-tu? que peut un seul homme? On m'a désobéi; on fera plus encore: tout me l'annonce, et je m'y attends. Mais jusque-là, sois sûr, malheu-

reux prince, que je protégerai tes jours, même aux dépens des miens. »

A ces mots, l'Inca le regarde avec des yeux où la colère fait place à l'attendrissement; et il laisse échapper des larmes. « En te voyant, je t'ai aimé, lui dit-il; et mon âme, asservie à la tienne, t'a soumis jusqu'à ma pensée et jusqu'à ma volonté. Pourquoi donc m'aurais-tu trahi? pourquoi aurais-tu voulu voir massacrer des hommes paisibles, qui te recevaient comme un Dieu? Non, non, tu ne l'as pas voulu. Tu pleures! Viens, embrasse-moi. Ta pitié soulage le cœur d'un malheureux qui t'aime encore. Mais dis-moi : tout est-il détruit? en est-ce fait de mon armée? J'en ai sauvé tout ce que j'ai pu, lui répondit le héros. S'il est possible, reprit l'Inca, tire-moi des mains de ces traîtres; leurs cris de joie me déchirent; leur approche me fait horreur. Epargne-moi l'affreux supplice de les entendre et de les voir. Rassasiés de sang, ils sont affamés d'or; je veux bien les en assouvir. Je m'engage, pour ma rançon, d'en remplir l'enceinte où nous sommes jusqu'à la hauteur où tu vois que mon bras s'étend. Qu'ils emportent ces richesses pernicieuses, et qu'ils nous laissent vivre en paix. »

« Ta cause est la mienne, lui dit Pizarre; et je ferai pour toi tout ce qu'on peut attendre du zèle d'un ami. Donnons à la fureur le temps de s'apaiser; et armons-nous, toi de constance, et moi de résolution. Je te laisse. Je vais prendre soin d'Alonzo, dont l'état m'afflige et m'alarme. »

Pizarre, en sortant de la prison d'Ataliba, se sentait le cœur déchiré; mais un spectacle plus cruel encore l'attendait dans le lieu où expirait Alonzo.

Avant que ce jeune homme fût revenu de la défaillance mortelle où il était tombé, on avait pansé sa blessure. Mais la douleur l'ayant ranimé, il s'était vu au milieu d'une foule de Castillans, encore fumans de carnage. Il en frémit d'horreur; et ramassant un reste de force : « Barbares, leur dit-il, osez-vous m'approcher et me rappeler à la vie? Vous me l'avez rendue affreuse. Il est bien temps de vous montrer compatissans et secourables, après vingt mille assassinats commis sur la foi de la paix! Les voilà, ces héros chrétiens, teints de sang, haletant de rage. O monstres fanatiques! le ciel, le juste ciel ne laissera pas sans vengeance un si exécrable attentat. Ce n'est pas au remords, c'est à votre furie que je vous dévoue en mourant. Je vous connais. Je vois l'orgueil et l'avarice allumer entre vous les feux d'une haine infernale. Armés l'un contre l'autre, vous vous déchirerez comme des bêtes carnacières. Vous vous arracherez ces entrailles avides et ces cœurs altérés de sang, que n'ont jamais pu émouvoir ni les larmes de

l'innocence, ni les cris de l'humanité. Retirez-vous, brigands infâmes, lâches meurtriers, laissez-moi, laissez-moi mourir. » Et à ces mots, arrachant l'appareil de sa plaie, il la déchira de ses mains.

Pizarre le trouva baigné dans son sang; et les Castillans indignés s'éloignèrent à son approche. Alonzo lui tendit les mains, leva les yeux au ciel, comme pour implorer le pardon de sa violence, et rendit le dernier soupir.

A l'instant Gonzale Pizarre vint parler en secret au général. Que fais-tu là? lui dit-il. On conspire, on va se révolter, et nommer un chef à ta place. Parais, dissipe ce complot, calme et ramène les esprits, ou nous sommes perdus. »

Pizarre vit les deux écueils qu'il fallait éviter dans ce pas dangereux, la violence et la faiblesse. Il se montra aux portes du palais, y fit assembler ses soldats, et portant sur le front une tristesse majestueuse, il leur dit : « Castillans, vous venez d'égorger un peuple innocent et paisible qui se livrait à vous, qui vous comblait de biens, qui révérait en vous ses hôtes, et qui, renonçant à son culte, ne demandait qu'à s'éclairer, pour embrasser le culte et la loi des chrétiens. Son roi lui avait interdit toute hostilité envers vous. Loin d'en commettre aucune, il s'est vu massacrer sans avoir tiré une flèche, et avant d'avoir répandu une goutte de votre sang. Il est couché sur la poussière, à la face du ciel, du ciel, votre juge et le sien. Le massacre de vingt mille hommes, fût-ce vingt mille criminels, serait affreux à voir; combien plus il doit l'être, quand ce sont vingt mille innocens! Leur roi vous demande pour eux la sépulture. Accordez-leur cette marque d'humanité; on ne la refuse pas même à ses plus cruels ennemis. »

Au lieu des plaintes, des reproches, des menaces qu'on attendait d'un chef justement irrité, ce langage si modéré fit une impression profonde. Les soldats répondirent qu'ils ne refusaient pas d'ensevelir les morts, si ce qui restait d'Indiens dans les villages d'alentour voulaient s'y employer avec eux. « Ils vous aideront, dit Pizarre; demain, dans ces plaines sanglantes, ils seront assemblés au point du jour. Allez vous reposer : vous devez être fatigués de meurtre. »

Dès ce moment, tous les esprits, frappés de ce tableau funèbre, se sentirent glacés d'horreur. La nature insensiblement reprit ses droits; et le remords se saisit du cœur des coupables.

Il ne restait dans les villages que des vieillards, des femmes et des enfans. Pizarre leur fit commander de venir, dès l'aube du jour, aider à inhumer les morts. Tous ces malheureux obéirent. Dès que la lumière naissante put éclairer les travaux de la sépul-

ture, les Castillans virent ces femmes, ces enfans, ces vieillards, consternés et tremblans, se rendre à ce triste devoir. Leur douleur profonde et muette, leur pâleur, leur abattement, portèrent la compassion dans les âmes les plus farouches. Mais lorsque leurs yeux reconnurent, dans la foule des morts, ceux qui leur étaient chers, qu'on les vit se jeter, avec des cris perçans, sur ces corps sanglans et glacés, les serrer dans leurs bras, les arroser de leurs larmes, coller leur bouche sanglotante, tantôt sur les lèvres livides, tantôt sur la plaie entr'ouverte d'un époux, d'un père ou d'un fils; les meurtriers ne purent soutenir ce spectacle, sans jeter eux-mêmes des cris de douleur et de repentir. L'assassin du père embrassait les enfans; des mains trempées dans le sang du fils et de l'époux, retiraient l'épouse et la mère de la fosse où elles voulaient s'ensevelir avec eux. C'est ainsi que fut varié, durant ce jour lamentable, le long supplice du remords.

De retour à Cassamalca, les Castillans, le front baissé, les yeux attachés à la terre, le cœur abattu et flétri, se présentent devant Pizarre. « En est-ce fait? demanda-t-il, et cette malheureuse terre a-t-elle caché dans son sein jusqu'aux traces de nos fureurs? — Oui, c'en est fait. Eh bien, reprit le général, hommes insensés et cruels, vous l'avez donc vu ce carnage dont la nature a dû frémir? C'est vous qui l'avez fait.... Mais non, s'écria-t-il, ce crime abominable, le plus noir et le plus atroce qu'ait jamais inspiré la rage des enfers, ce n'est pas vous que j'en accuse; en voilà l'exécrable auteur. C'est lui, c'est ce tigre affamé, cette âme hypocrite et féroce, c'est Valverde, qui, par vos mains, a versé des torrens de sang. Apprenez qu'au moment qu'il vous criait vengeance au nom d'un Dieu qu'on outrageait, disait-il; ce peuple et son roi l'adoraient avec nous, ce Dieu, et tressaillaient en écoutant les merveilles de sa puissance. Je vous le jure, et j'en atteste ces guerriers qui m'accompagnaient. Ils ont entendu quel hommage lui rendait le vertueux prince que ce fourbe a calomnié. Chargez-le donc seul des forfaits dont son imposture est la cause; et, comme une victime impure, qu'il aille, loin de nous, dans quelque île déserte, expier, s'il le peut, vingt mille assassinats dont le traître a souillé vos mains. Que les vautours et les vipères rongent ce cœur dénaturé, ce cœur digne de les nourrir. »

Valverde alors voulut parler et se défendre. « Misérable, lui dit Pizarre en le saisissant avec force et en le traînant à ses pieds, viens, parle, et dis si tu espérais qu'un roi qui ne t'a jamais vu, comprît ce que toi-même tu ne saurais comprendre, et que, sur ta parole, il crût aveuglément ce qui confondait sa raison. Ton livre était sacré pour toi; mais comment aurait-il pu

l'être pour celui qui ne sait, ni quel est, ni d'où vient, ni ce que renferme ce livre? Il le laisse tomber; et pour cet accident, hélas! peut-être involontaire, tu fais égorger tout un peuple! et je t'entends, au milieu du carnage, crier, qu'il n'en échappe aucun! Va, monstre, je te laisse, pour ton supplice, une vie odieuse; mais va la traîner loin de nous, en horreur au ciel, à la terre, et à toi-même, s'il te reste un cœur capable de remords. » A ces mots, prononcés du ton d'un juge inexorable, les plus hardis des amis de Valverde n'osèrent prendre sa défense. On le saisit pâle et tremblant; et l'ordre à l'instant fut donné pour s'en délivrer à jamais.

« Enfin, reprit le général, nous voilà rendus à nous-mêmes; et la raison, l'humanité, la gloire, vont présider à nos conseils. Le roi demande à payer sa rançon; et vous serez épouvantés du monceau d'or qu'il offre de faire accumuler dans la prison qui le renferme. Castillans, je vous l'ai promis : vos vaisseaux s'en retourneront chargés de richesses immenses. Mais, au nom du Dieu qui nous juge, au nom du roi que nous servons, plus de cruautés : faisons grâce au moins à des peuples soumis. »

Dès lors on ne fut occupé que des promesses d'Ataliba. Ce roi, conservant dans les fers une égalité d'âme qui tenait le milieu entre l'orgueil et la bassesse, commandait à ses peuples du fond de sa prison; et ses peuples lui obéissaient comme s'il eût été sur le trône. De toutes parts on les voyait arriver à Cassamalca, les uns courbés sous le poids de l'or dont ils avaient dépouillé les palais et les temples; les autres portant dans leurs mains les grains de ce métal qu'ils avaient amassés, et dont leurs femmes et leurs enfans se paraient aux jours solennels. Sur le seuil du palais où leur roi était enfermé, ils quittaient leurs sandales, ils baisaient la poussière à la porte de sa prison; et en déposant leur fardeau, ils se prosternaient à ses pieds, et ils les arrosaient de leurs larmes. Il semblait que le malheur même le leur eût rendu plus sacré.

On avait tracé une ligne à la hauteur des murs où devait s'élever le monceau d'or qu'il avait promis; et quelque amas qu'on en eût fait, il s'en fallait encore que l'espace ne fût comblé. Le roi s'aperçut des murmures que l'avarice impatiente laissait échapper devant lui. Il représenta qu'il était impossible de faire plus de diligence; que l'éloignement de Cusco (1) était la cause inévitable des lenteurs dont on se plaignait; mais que cette ville avait seule de quoi acquitter sa promesse. On y envoya deux Castillans (2), pour savoir s'il en imposait; et ce fut dans cet in-

(1) Deux cent cinquante lieues.
(2) Soto, et Pierre de Varco.

tervalle qu'une révolution funeste acheva de précipiter les Indiens dans le malheur, et les Castillans dans le crime.

CHAPITRE LI.

Almagre, avec de nouvelles forces, venait de Panama au secours de Pizarre. En débarquant (1), il avait appris le désastre des Indiens; et tels qu'on voit les restes d'une meute affamée, au son du cor qui leur annonce que le cerf est aux abois, oublier la fatigue et redoubler leur course, haletant de joie et d'ardeur; tels, pour avoir part à la proie, Almagre et ses compagnons s'avançaient vers Cassamalca. Sur sa route, il rencontre ce fourbe fanatique, Valverde, qu'une sûre escorte ramenait au port de Rimac. L'état où il le voyait réduit excita sa compassion; et il lui demanda quel crime avait pu causer sa disgrâce. « Le zèle qui fait les martyrs, » répondit le perfide avec cet air simple et tranquille qui annonce la paix du cœur. Il ajouta que si Almagre voulait l'entendre, il le prenait pour juge, bien sûr d'être innocent et même louable à ses yeux.

Impatient d'en tirer des lumières utiles à ses intérêts, Almagre demanda, et il obtint sans peine qu'on permît à ce malheureux de lui parler un moment sans témoins; et tandis que l'escorte et la nouvelle troupe se livraient à la joie de se trouver ensemble dans un pays dont la conquête les enrichirait à jamais, Valverde, assis auprès d'Almagre, sous l'ombrage d'un vieux cyprès, lui communiquait en ces mots le poison des furies dont lui-même il était rempli.

« Fidèle et généreux ami du plus ambitieux des hommes, ses succès, et sa gloire, et son élévation, et l'autorité qu'il exerce, et la faveur dont il jouit, il vous doit tout : votre fortune s'est épuisée à lui armer des flottes; votre courage a soutenu, a relevé le sien, que lassaient les obstacles et que rebutait le malheur. Nous vous avons vu, à travers les tempêtes et les écueils, passer, repasser sans relâche du port de Panama sur ces bords dangereux, où, sans vous, il allait périr; et, par des secours imprévus, nous rendre à tous la vie et l'espérance. Sans vous, il n'eût été célèbre que par une imprudence aveugle, ou plutôt il serait encore dans sa première obscurité. Vous allez voir quelle reconnaissance il réserve à tant de bienfaits. Il a été à la cour d'Espagne; il a obtenu de l'empereur les grâces les plus signalées, les honneurs les plus éclatans; mais pour qui? pour lui seul. Avez-vous vu ses

(1) A *Puerto viejo*. Vieux port.

titres ? y êtes-vous seulement nommé ? A-t-il pensé à demander on ami, son associé, le créateur de sa fortune, au moins pour commander sous lui ? Ce n'est pas oubli : non, Pizarre ne vous a point oublié, il vous craint. Il veut régner ; et un lieutenant tel que vous eût gêné son ambition, et peut-être obscurci sa gloire. Apprenez ce qu'il a grand soin de dérober à tous les yeux, mais ce que j'ai su découvrir. L'étendue de sa puissance dans ces climats n'est pas sans bornes ; et ses titres ne lui accordent que la moitié de cet empire, coupé en deux par l'équateur. La ville impériale, la superbe Cusco, est au-delà de ses limites ; et le premier qui oserait lui en disputer la conquête, y aurait autant de droits que lui. Pizarre l'a prévu ; et sur le vain prétexte de la rançon d'un roi son allié, qu'il feint de tenir prisonnier dans les murs de Cassamalca, il fait enlever de Cusco tous les trésors qu'elle renferme. Allez, Almagre, allez le trouver ; mais surtout gardez-vous de lui rappeler ni vos bienfaits, ni ses promesses ; gardez-vous de prétendre au partage de l'or qu'il fait accumuler : c'est la rançon d'un Indien que sans vous on a fait captif. Vous n'avez point droit au partage, et Pizarre l'a déclaré. »

A ces mots, l'orgueil et l'envie s'allumèrent dans le cœur d'Almagre ; mais il feignit de douter encore que son ami pût être ingrat. « Comment ne trahirait-il pas l'amitié, la reconnaissance ? reprit le fourbe ; il trahit bien son roi, sa patrie et son Dieu. » Alors il répéta toutes les calomnies dont il avait chargé le héros castillan. « Et savez-vous, ajouta-t-il, quel est ce roi, l'ami, l'allié de Pizarre ? Un usurpateur, un perfide, qui a fait égorger sans pitié toute la race des Incas, qui s'est baigné dans le sang des peuples de Cusco, a chassé son frère du trône, l'a fait charger de chaînes, et le tient enfermé dans la plus étroite prison. C'est là ce que nous ont appris les Indiens de ces vallées, qui, sous le joug d'Ataliba, pleurent le malheur de leur roi. Et où est la prison de ce roi ? lui demanda l'ambitieux Almagre. Elle est, répond Valverde, dans le fort de Cannare, ville située sur la route de Quito à Cassamalca. Allez, c'est assez, dit Almagre. Rendez-vous au port de Rimac. Vous n'en partirez point sans y avoir reçu des marques de reconnaissance d'un homme qui hait les ingrats, et qui ne le sera jamais. »

Almagre, qui dès ce moment devint le plus mortel ennemi de Pizarre, vit que la délivrance de l'Inca de Cusco était pour lui un moyen sûr et prompt de se faire un parti puissant, et d'enlever à son rival la plus belle moitié de sa conquête. Il prit sa route vers Cannare, où la nouvelle du massacre des Indiens avait répandu la terreur. Il voit les peuples, à son approche, s'enfuir épouvantés ; il attaque le fort, et menace de ravager, d'exterminer tout sans

pitié, si l'on refuse, à l'instant même, de lui livrer l'Inca, roi de Cusco, qu'il prend, dit-il, sous sa défense.

Quoique réduit au désespoir, l'intrépide Corambé répond avec fierté, qu'Ataliba respire encore, et qu'il n'obéira qu'à lui.

Alors on fit tonner l'artillerie, et les portes de la citadelle commencèrent à s'ébranler. A ce bruit, à l'effroi qu'il répand dans les murs, le farouche Huascar s'écrie, transporté de joie et de rage : « Les voilà, mes vengeurs ! Qu'il meure, au prix de ma couronne, qu'il meure, le perfide, le sanguinaire Ataliba. » Corambé l'entendit ; et rendu furieux par l'excès du malheur : « Toi qui préfères, lui dit-il, l'oppression de ces brigands à l'amitié de ton frère, et la ruine de ton pays à la paix qui l'aurait sauvé, cruel, tu ne jouiras point de ton implacable vengeance. » A ces mots, de la hache dont il était armé, il lui porta le coup mortel.

A peine il eut frappé, que, voyant Huascar se débattre à ses pieds et se rouler dans une sanglante poussière, il s'effraya du crime qu'il venait de commettre. Eperdu, égaré, il s'éloigne, il commande à ses Indiens de le suivre, et se jette en désespéré dans le bataillon ennemi. Il fut bientôt percé de coups ; mais, en cherchant la mort, il s'ouvrit un passage ; et le plus grand nombre des siens put s'échapper. Quelques uns furent pris vivans.

Almagre, impatient d'enlever Huascar, se jeta dans le *fort* ; il y trouva ce roi massacré, baigné dans son sang, luttant contre une mort cruelle, et qui, par des rugissemens de douleur et de rage, lui demandait vengeance. Il le vit expirer ; il en fut outré de douleur ; et perdant l'espérance de diviser l'empire, il résolut, dès ce moment, d'ôter à son rival l'appui d'Ataliba, l'appui d'un roi qui, dans les fers, commandait encore à ses peuples. Il fit donc enlever et porter à sa suite le corps de l'Inca de Cusco, et se rendit à Cassamalca.

Pizarre le reçut avec l'empressement de l'amitié reconnaissante. Mais à ce mouvement de joie succède un mouvement d'horreur, lorsqu'au milieu des Castillans, aux yeux d'Ataliba lui-même, Almagre fait lever le voile qui couvre le corps d'Huascar. « Le reconnais-tu ? » lui dit-il du ton d'un juge menaçant. Ataliba regarde ; il frémit, il recule épouvanté ; et jetant un cri de douleur : « O mon frère, dit-il, le glaive impitoyable n'a donc rien épargné ! ils massacrent les rois ! » A ces mots, soit tendresse, soit retour sur lui-même et pressentiment de son sort, il ne peut retenir ses larmes ; les sanglots lui étouffent la voix. « Tu le pleures, lui dit Almagre, après l'avoir assassiné ! — Moi ! — Toi-même, perfide, et par la main d'un traître, qui, poursuivi par les remords, est venu tomber sous nos coups. Pizarre, ajouta-t-il,

vous l'avez oublié, ce roi dont les sujets fidèles étaient venus jusqu'à Tumbès vous implorer; et cependant son ennemi, le meurtrier de sa famille et de ses peuples, du fond de sa prison, l'a fait assassiner. J'ai su le danger qu'il courait, et j'ai volé à sa défense. Je n'ai fait que hâter sa perte; et le barbare Ataliba n'a été que trop bien servi. »

« O céleste justice! s'écrie Ataliba, révolté de se voir chargé d'un parricide; moi! l'assassin d'un frère! Ah! cruels! c'est à vous que sont réservés ces grands crimes. C'est pour vous que rien n'est sacré. Il ne vous manquait plus que ce dernier trait de noirceur. Vous m'avez lâchement trompé; vous m'avez attiré dans un piége effroyable; vous avez violé la bonne foi, la paix, l'hospitalité, l'amitié, tout ce qu'il y a de plus saint, même parmi les plus cruels des hommes; vous avez égorgé mes peuples; vous m'avez chargé de liens; vous avez mis à prix ma liberté, mes jours: n'en est-ce point assez? Ni les pleurs, ni le sang, ni l'or, rien n'assouvit donc votre rage! Pour me porter un coup plus cruel que la mort, vous m'accusez d'un parricide! Eh! grand Dieu! que vous ai-je fait, que du bien, dans le moment même que vous nous accabliez de maux? Que me demandez-vous encore? Est-ce mon sang que vous voulez? Il est à vous. Trempez-y vos mains, j'y consens; mais qu'avez-vous besoin de me trouver coupable? Je suis faible, je suis enchaîné, sans défense, abandonné du monde entier; nous n'avons que le ciel pour juge; et le ciel me laisse accabler. Frappez. Vous n'avez ni témoins ni vengeurs à craindre. Frappez. Terminez mes malheurs; mais épargnez mon innocence! Percez ce cœur sans l'outrager. »

Ces mots, entrecoupés de larmes, avaient ému les Castillans, lorsqu'Almagre fit avancer les Indiens qu'on avait pris, et qui attestaient le parricide. Ces malheureux tremblaient; ils gardaient le silence; ils ne savaient s'ils devaient dire ou taire ce qu'ils avaient vu: mais, forcés par leur roi lui-même de parler sans déguisement, ils avouèrent que leur chef, le lieutenant d'Ataliba et le gardien d'Huascar, se voyant pressé de le rendre, l'avait tué de sa main. Il n'en fallut pas davantage; et la calomnie, appuyée des apparences d'un complot, fit croire ce qu'elle voulut. Intimidés par les menaces, ces mêmes Indiens laissèrent échapper quelques mots que l'on expliqua dans le sens le plus odieux; et d'un soupçon d'intelligence entre les Indiens de Cannare et leur roi, on fit une preuve formelle de la plus noire trahison. Ataliba fut convaincu, dans l'esprit de la multitude, d'avoir conspiré sourdement contre les Castillans eux-mêmes; et cent voix s'élevèrent pour demander sa mort.

Pizarre, qui voyait à travers ces nuages l'innocence d'Ataliba, eut

répandre au moins quelque lumière, quelque semence de la foi. Je ne veux que mourir martyr. » A ces mots, de perfides larmes coulaient de ses yeux hypocrites.

Le jeune homme, simple et crédule, comme tous les cœurs généreux, se laissa toucher et séduire. Il lui rendit la liberté; et le tigre, en rompant sa chaîne, frémit de joie et de fureur.

Les richesses prodigieuses que l'on venait de partager n'étaient qu'une faible partie de la rançon d'Ataliba (1). Pour remplir sa promesse, on allait enlever cet amas incroyable d'or que la florissante Cusco avait vu, pendant onze règnes, s'accumuler dans les palais des rois et dans le temple du soleil. Almagre en frémissait de rage. Cette ville superbe, sur laquelle est fondée son espérance ambitieuse, sera ruinée à jamais; et quand la rançon de l'Inca n'épuiserait pas ces richesses, Pizarre en disposerait seul, tant que ce roi serait vivant. Ce fut là le grand intérêt qui fit solliciter sa perte, et la presser avec ardeur.

D'abord, par de feintes promesses d'user d'indulgence envers lui, on voulut l'engager à faire l'aveu de son crime, pour en obtenir le pardon; mais ce malheureux prince conservant dans les fers la noble fierté de son sang: « C'est aux criminels qu'on pardonne, dit-il; et je suis innocent. » On lui parla de la clémence du prince au nom duquel on allait le juger. « Il en aura besoin, dit-il, pour pardonner ma mort à mes accusateurs; mais envers un roi son égal, qui ne l'a jamais offensé, sa clémence lui est inutile. Qu'il soit juste; et je ne crains rien. »

A des esprits frappés de la persuasion que son crime était manifeste, cet orgueil parut révoltant. On s'écria qu'il fût jugé, puisqu'il avait l'audace de demander à l'être; et ce fut alors que Pizarre fit les plus généreux efforts pour le sauver. Il exposa que le conseil établi dans son camp n'était pas fait pour juger les rois; qu'un lieutenant d'Ataliba avait pu croire le servir, en se chargeant, pour lui, d'un parricide, sans que ce prince en fût instruit, sans qu'il y eût donné son aveu; qu'on avait pu de même, à son insu, vouloir tenter sa délivrance, et que, loin d'être criminel, ce zèle était juste et louable; que la conduite de l'Inca, pleine de dignité, de candeur, de droiture, ne laissait aucune apparence aux soupçons qui l'avaient noirci; mais que, fût-il coupable, c'était à l'empereur qu'il était réservé de lui donner des juges, et qu'il réclamait en son nom ce privilége auguste et saint. Il ajouta, que dans ses lettres à l'empereur, il l'informait de tout ce qui s'était passé; qu'il lui déférait cette cause; qu'il attendrait sa volonté, et que tout serait suspendu jusqu'au retour de Fernand.

Requelme alors prit la parole. « Vous allez informer l'empereur,

(1) La cinquième partie.

lui dit-il ; et de quoi ? de votre opinion, sans doute, et de celle d'un petit nombre de vos amis, qui, comme vous, ont pu se laisser abuser? Est-ce donc ainsi, Pizarre, que doit s'instruire une si grande cause ? Et moi, je demande que le conseil entende et juge Ataliba, et que le procès, revêtu de l'authenticité des lois, soit déféré au tribunal suprême, où sera décidé le sort de cet usurpateur, que vous appelez roi. »

Cet avis parut sage et modéré au plus grand nombre ; et Pizarre, voyant que ses amis eux-mêmes penchaient à le suivre, y céda. Mais comme il avait éprouvé que la nature avait encore des droits sur les cœurs qu'il voulait fléchir, il pensa qu'il fallait d'abord les émouvoir ; et sous un prétexte apparent de prudence et de sûreté, il fit venir de Riobamba la famille du roi captif, pour les rassembler tous dans la même prison.

Ce fut un spectacle, en effet, bien digne de compassion, que de voir ces enfans, ces femmes, arriver, chargés de liens, au palais de Cassamalca. L'innocence dans le malheur est toujours si intéressante ! Mais lorsque, sur le front des malheureux, il reste quelque trace de gloire, et qu'on voit dans l'abaissement les objets de l'hommage et de la vénération des mortels, le malheur paraît plus injuste, parce qu'il est plus accablant. Aussi la première impression de la pitié, à cette vue, fut-elle sensible et profonde dans l'esprit de la multitude.

On les voyait ces illustres captifs, tristes, abattus, gémissans, les yeux baissés et pleins de larmes ; on les voyait s'avancer à pas lents dans ces campagnes désolées et toutes fumantes encore du sang qu'on y avait répandu. La compagne d'Aciloé, Cora, ne pleurait point : une pâleur mortelle était répandue sur son visage ; et le feu sombre et dévorant dont ses yeux étaient allumés, avait tari la source de ses larmes. Ses regards, tantôt fixes et tantôt égarés, cherchaient, dans ces plaines funèbres, l'ombre errante de son époux. « Où est-il mort ? en quel lieu repose mon cher Alonzo ? disait-elle. En quel lieu s'est fait le carnage de ceux qui gardaient notre roi ? » Un Indien lui répondit : « Vous y touchez. C'est là, dans ce lieu même, qu'était le trône de l'Inca ; c'est là qu'autour de lui tous ses amis sont morts ; c'est là qu'ils sont ensevelis. Alonzo était à leur tête ; et cette petite éminence que vous voyez, c'est son tombeau. » A ces mots, qui percent le cœur de la tendre épouse d'Alonzo, un cri déchirant part du fond de ses entrailles. Elle se précipite, elle tombe égarée sur cette terre humide encore, que l'herbe n'avait pas couverte ; elle l'embrasse avec l'amour dont elle eût embrassé le corps de son époux ; elle résiste au soin qu'on prend de l'arracher de ce tombeau ; et lorsqu'on veut lui faire violence, il semble, à ses cris douloureux, qu'on va lui déchirer

le cœur. Enfin l'excès de la douleur rompant les nœuds dont la nature retenait encore dans ses flancs le fruit d'un malheureux amour, elle expire en devenant mère. Mais cet accès de désespoir n'a pas été mortel pour elle seule; et l'enfant qu'elle a mis au monde en est frappé. Il s'éteint, sans ouvrir les yeux à la lumière, sans avoir senti ses malheurs.

La constance d'Ataliba avait, jusque-là, dédaigné d'adoucir ses persécuteurs; mais cette âme, que l'infortune avait élevée, affermie, et dont la tranquille fierté défiait les revers, s'abattit tout à coup, lorsque, dans sa prison, il vit ses femmes, ses enfans, chargés de chaînes comme lui, se jeter dans ses bras, tomber en foule à ses genoux. Il se trouble, ses yeux se remplissent de larmes; il reçoit dans son sein, avec une douleur profonde, ses épouses et ses enfans; il mêle ses soupirs à leur plainte; il oublie que sa faiblesse a pour témoins ses ennemis; ou plutôt il ne rougit point de se montrer époux et père.

Pizarre, observant dans les yeux de ses compagnons attendris la même compassion qu'il éprouvait lui-même, s'en applaudit, et d'autant plus, qu'il voyait aussi tomber l'orgueil d'Ataliba; mais, pour donner à son courage le temps de s'amollir encore, il ordonna qu'on le laissât seul avec ses femmes et ses enfans.

Ce fut alors que la nature abandonnée à elle-même donna un libre cours à tous les mouvemens de la douleur et de l'amour. Baigné d'un déluge de larmes, Ataliba voit ses enfans l'environner, baiser ses chaînes, demander quel mal ils ont fait, quel est le crime de leurs mères, et si c'est pour mourir ensemble qu'on les a réunis? Tendre époux et bon père, il jette un regard languissant sur sa famille désolée; et son cœur oppressé de douleur, de pitié, de crainte, ne répond que par des sanglots.

CHAPITRE LIII.

Le jour fatal arrive, et le conseil est assemblé. Il était formé des plus anciens et des plus élevés en grade parmi les guerriers castillans. Pizarre y présidait; mais Almagre et Requelme étaient assis à ses côtés. Un silence terrible régnait dans l'assemblée. On fait paraître Ataliba, on l'interroge; et il répond avec cette noble candeur qui accompagne l'innocence. On lui rappelle le massacre de la famille des Incas; on lui oppose les témoins du meurtre du roi de Cusco, et du projet formé pour l'enlever lui-même du palais de Cassamalca. La vérité fait sa défense. Il leur expose en peu de mots la cause et les malheurs de la guerre civile; ce qu'il a fait

pour désarmer l'inflexible orgueil de son frère ; ce qu'il a fait pour l'apaiser, même depuis qu'il l'a vaincu. « Si j'avais pu vouloir sa mort, dit-il, c'est lorsqu'il soulevait ses peuples contre moi, et que, du fond de sa prison, il rallumait les feux d'une guerre impie et funeste ; c'est alors que ce crime, utile à ma grandeur et au repos de cet empire, aurait dû me tenter. Je n'ai point méconnu mon sang, je n'ai point voulu le répandre ; et si, dans les combats, sans moi, loin de moi, malgré moi, l'aveugle ardeur de mes soldats n'a rien épargné, c'est le crime de celui qui, pour ma défense, m'a forcé de leur mettre les armes à la main. Castillans, ma victoire m'a coûté plus de larmes que tous les malheurs que j'éprouve ne m'en feront jamais verser. Voyez, poursuivit-il, si j'ai rendu mon règne odieux à mes peuples. Je suis tombé du trône ; mon sceptre est brisé ; tous mes amis sont morts ; je suis seul dans les chaînes, avec des femmes et des enfans ; on n'a plus rien à craindre, à espérer de moi. C'est là, c'est dans l'extrémité du malheur et de la faiblesse, qu'on peut discerner un bon roi d'avec un tyran ; c'est alors qu'éclate la haine publique, ou que se signale l'amour. Voyez donc ce que j'ai laissé dans les cœurs, et si c'est ainsi qu'on traite un méchant, un coupable. Ce respect si tendre et si pur, cette fidélité constante, cette obéissance à la fois si profonde et si volontaire, enfin cet amour de mes peuples envers un malheureux captif, voilà mes témoignages contre la calomnie ; et je vous demande à vous-mêmes si ce triomphe est réservé pour le crime ou pour la vertu. Ce moment, juge de ma vie, est sous vos yeux ; et j'en appelle à lui. Non, quoi que l'on vous dise, vous ne croirez jamais que celui qui de sa prison, dans l'indigne état où je suis, fait encore adorer sa volonté sans force, et voit ses peuples prosternés venir, en lui obéissant, arroser ses chaînes de larmes, ait été, sur le trône, injuste et sanguinaire. Vous m'avez connu dans les fers tel que l'on m'a vu sur le trône, simple et vrai, sensible à l'injure, mais plus sensible à l'amitié. On m'accuse d'avoir tenté ma délivrance et voulu soulever mes peuples contre vous ! Je n'en ai pas eu la pensée ; mais si je l'avais eue, m'en feriez-vous un crime ? Regardez ces plaines sanglantes ; voyez les chaînes dont vous avez flétri les mains innocentes d'un roi ; et jugez si, pour me sauver, tout n'eût pas été légitime. Ah ! vous n'avez que trop justifié vous-mêmes ce que le désespoir aurait pu m'inspirer. Cependant j'atteste le ciel que Pizarre m'ayant donné sa parole et la vôtre de m'accorder la vie, de me rendre la liberté, de faire épargner ma famille, et de laisser en paix le reste de mes peuples infortunés, j'ai mis en lui mon espérance, et ne me suis plus occupé qu'à faire amasser l'or promis pour ma rançon. Mon Dieu, qui sans

doute est le vôtre, lit dans mon cœur, et m'est témoin que je vous dis la vérité. Mais si c'est peu de l'innocence pour vous toucher, voyez mes malheurs. Je suis père, je suis époux, et je suis roi. Jugez des peines de mon cœur. Vous m'avez voulu voir suppliant; je le suis, et j'apporte à vos pieds les larmes de mes peuples, de mes faibles enfans, de leurs sensibles mères. Ceux-là du moins sont innocens. »

Ce langage simple et touchant attendrit quelques uns des juges; et Pizarre ne douta point qu'il ne les eût persuadés. On fit sortir Ataliba; et les juges s'étant levés, on recueillit les voix.... Quelle fut la surprise de Pizarre et de ses amis, en entendant que le plus grand nombre opinait à la mort! Aussitôt ils réclament contre cette sentence inique, et ils rappellent au conseil la parole qu'il a donnée de renvoyer la cause, après l'avoir instruite, au tribunal de l'empereur. Requelme l'avait proposé; tout le conseil y avait souscrit; aucun n'osait désavouer ce consentement unanime; et Ataliba condamné avait du moins l'espérance de passer en Espagne, et d'y être entendu et jugé par un roi. Mais la noire furie qui poursuivait ses jours, n'eut garde de lâcher sa proie.

Valverde, échappé de sa chaîne et mis en liberté, revient, la rage au fond du cœur, se déguise, et entre inconnu, au milieu d'une nuit obscure, dans les murs de Cassamalca. C'était l'heure où Almagre, avec ses partisans, formait ses complots ténébreux. Le fourbe paraît à leur vue.

« Amis, dit-il, reconnaissez la fidélité des promesses de celui qui a dit au juste : *Tu fouleras aux pieds l'aspic et le lion.* Vous m'avez vu chargé de chaînes, proscrit, envoyé sur la flotte pour être abandonné dans quelque île déserte, où je serais la proie des animaux voraces; me voilà au milieu de vous. Dieu a rompu les piéges du méchant; il s'est joué des conseils de l'impie; il a tendu la main au faible, innocent et persécuté. Mais vous, guerriers, qu'il a choisis pour défendre sa cause, et qu'il a revêtus de force et de courage pour le venger, que faites-vous? Vous consentez que Pizarre envoie en Espagne un tyran, son ami, votre accusateur; celui qui peut, par ses richesses, gagner la cour et le conseil; celui qui, s'il est écouté, vous dénoncera tous comme de vils brigands, comme de lâches assassins, faits pour le meurtre et la rapine, sans foi, sans pudeur, sans pitié, indignes du nom d'hommes et du nom de Chrétiens! Y pensez-vous? Et de quel droit dérober le crime au supplice? Cet usurpateur, ce tyran, ce parricide est convaincu; il est jugé; pourquoi ne pas exécuter la sentence qui le condamne? Qu'il meure; et tout est consommé. »

L'atrocité de ce conseil étonna les plus intrépides. Mais Valverde, sans leur donner le temps de balancer : « Il y va, leur dit-il, et

de la vie et de l'honneur. Il y va de bien plus, il y va de la gloire de la religion, des intérêts du ciel; et le dieu vengeur qui m'envoie, vous défend de délibérer. Pizarre dort, tout est tranquille; et Requelme, par qui le procès est instruit, a droit de voir Ataliba, de l'interroger à toute heure; qu'il me fasse ouvrir la prison; je ne veux, avec lui et moi, que deux hommes déterminés. »

L'importance du crime en fit disparaître l'horreur; et par un silence coupable on consentit, en frémissant, à ce qu'on n'osait approuver. Alors, d'une voix radoucie, Valverde reprit la parole. « En ôtant la vie à un infidèle, dit-il, amis, ne perdons pas de vue le soin de son salut. Je veux, en le purifiant dans les eaux saintes du baptême, lui rendre à lui-même sa mort précieuse autant qu'elle est juste, et sanctifier l'homicide qui nous est prescrit par la loi. »

La famille d'Ataliba, les yeux épuisés de larmes et le cœur lassé de sanglots, dormait alors autour de lui. Mais ce prince, agité de funestes pressentimens, n'avait pu fermer la paupière. Il entend ouvrir sa prison. Il voit entrer Requelme, et avec lui trois hommes enveloppés de longs manteaux, qui ne laissent voir que leurs yeux, dont le regard lui semble atroce. Un mouvement d'effroi le saisit; il se lève, et surmontant cette faiblesse, il vient au-devant d'eux. « Inca, lui dit Requelme, éloignons-nous : n'éveillons point ces femmes et ces enfans. Il est bien juste que l'innocence repose en paix. Ecoutez-nous. Vous êtes jugé, condamné. Le feu serait votre supplice, suivant la rigueur de la loi. Mais il dépend de vous de vous sauver des flammes; et cet homme religieux, que vous allez entendre, vient vous en offrir un moyen. »

Le prince l'écoute, et pâlit. « Je sais, dit-il, que le conseil a prononcé; mais ne doit-on pas m'envoyer à la cour d'Espagne, et réserver à votre roi un droit qui n'appartient qu'à lui? Croyez-moi, les momens sont chers, poursuivit Requelme : écoutez cet homme pieux et sage, qui s'intéresse à vos malheurs. » Valverde alors prit la parole. « Ne voulez-vous point, lui dit-il, adorer le Dieu des Chrétiens? Assurément, dit le malheureux prince, si ce dieu, comme on nous l'annonce, est un dieu bienfaisant, un dieu puissant et juste, si la nature est son ouvrage, si le soleil lui-même est un de ses bienfaits, je l'adore avec la nature. Quel ingrat ou quel insensé peut lui refuser son amour? Et vous désirez d'être instruit, lui demande encore le perfide, des saintes vérités qu'il nous a révélées, de connaître son culte et de suivre sa loi? Je le désire avec ardeur, répond l'Inca; je vous l'ai dit. Impatient d'ouvrir les yeux à la lumière, que l'on m'éclaire; et je croirai. Grâces au ciel, reprit Valverde, le voilà disposé comme je souhaitais. Implorez-le donc à genoux ce dieu de bonté, de

clémence ; et recevez l'eau salutaire qui régénère ses enfans. » L'Inca, d'un esprit humble et d'une volonté docile, s'incline et reçoit à genoux l'eau sainte du baptême. « Le ciel est ouvert, dit Valverde, et les momens sont précieux. » A l'instant il fait signe à ses deux satellites ; et le lien fatal étouffe les derniers soupirs de l'Inca.

Ce fut par les cris lamentables de ses enfans et de leurs mères, que la nouvelle de sa mort se répandit au lever du jour. Quelques Espagnols en frémirent ; mais la multitude applaudit à l'audace des assassins ; et l'on crut faire assez que de laisser la vie aux enfans et aux femmes de ce malheureux prince, abandonnés, dès ce moment, à la pitié des Indiens.

Pizarre, indigné, rebuté, las de lutter contre le crime, après avoir chargé de malédictions ces exécrables assassins et leurs partisans fanatiques, se retira dans la ville des rois (1), qui commençait à s'élever. La licence, le brigandage, la rapacité furieuse, le meurtre et le saccagement furent sans frein ; l'on ne vit plus, sur la surface de ce continent, que des peuplades d'Indiens tomber, en fuyant, dans les piéges et sous le fer des Espagnols. Des bords du Mexique arriva ce même Alvarado, cet ami de Cortès, ce fléau des deux Amériques. Rival des nouveaux conquérans, il vint se jeter sur leur proie, et s'assouvir d'or et de sang. Dans toute l'étendue de cet empire immense, tout fut ravagé, dévasté. Une multitude innombrable d'Indiens fut égorgée ; presque tout le reste, enchaîné, alla périr dans les creux des mines, et envia mille fois le sort de ceux qu'on avait massacrés.

Enfin quand ces loups dévorans se furent enivrés du carnage des Indiens, leur rage forcenée se tourna contre eux-mêmes. Le cri du sang d'Ataliba s'était élevé jusqu'au ciel. Presque tous ceux qui avaient contribué au crime de sa mort, en portèrent la peine ; et tandis que les uns, pris par les Indiens dans des lieux écartés, expiraient sous le nœud fatal, les autres, justes une fois, s'égorgèrent entre eux. L'exécrable Valverde (2), en menant une bande de ces brigands à la poursuite des Indiens qui s'étaient sauvés dans les bois, tombe aux mains des antrhopophages, et brûlé, déchiré vivant, dévoré par lambeaux avant que d'expirer, il meurt, le blasphème à la bouche, dans la rage et le désespoir. Parjure et traître (3) envers Pizarre, Almagre fut puni du plus

(1) Lima.

(2) Ici la vérité ferait horreur ; j'y substitue la justice.

(3) Almagre avait juré de nouveau, sur une hostie consacrée, de ne rien entreprendre sur les droits de Pizarre, et sa promesse avait été énoncée en ces termes : *Seigneur, si je viole le serment que je fais ici, je veux que tu me confondes et que tu me punisses dans mon corps et dans mon âme.* Il fut parjure à ce serment.

honteux supplice; et sa lâcheté mit le comble au juste opprobre de sa mort. Pizarre, dont le crime était d'avoir ouvert la barrière à tant de forfaits, Pizarre, trahi par les siens, mourut assassiné. Accablé sous le nombre, il succomba, mais en grand homme qui dédaignait la vie et qui bravait la mort. La guerre, après lui, s'alluma entre ses rivaux et ses frères. Cusco, saccagée et déserte, vit ses plaines jonchées des corps de ses tyrans. Les flots de l'Amazone furent rougis du sang de ceux qu'elle avait vus désoler ses rivages; et le Fanatisme, entouré de massacres et de débris, assis sur des monceaux de morts, promenant ses regards sur de vastes ruines, s'applaudit, et loua le ciel d'avoir couronné ses travaux.

ESSAI
SUR LES ROMANS,
CONSIDÉRÉS DU COTÉ MORAL.

Le plus digne objet de la littérature, le seul même qui l'ennoblisse et qui l'honore, c'est son utilité morale; et tous les talens de l'esprit ont si bien senti que c'était là leur gloire, qu'il n'en est aucun qui du moins ne veuille paraître y aspirer.

Demandez à l'orateur pourquoi il s'exerce avec tant de soin dans l'art de plaire et d'émouvoir : il vous dira que c'est pour mieux persuader l'utile, l'honnête et le juste ; et sans cela, le plus habile ne serait guère qu'un parleur oiseux ou qu'un dangereux charlatan.

Demandez à l'historien pourquoi il se consume à découvrir les traces du passé, et dans le naufrage des nations les débris de leur existence : il vous dira que ce sont des exemples, des leçons, des avis salutaires qu'il veut transmettre à l'avenir ; et sans cela, le plus laborieux ferait son tourment d'amuser une curiosité vaine, métier stérile et méprisable, ou de montrer indifféremment les jeux divers de la fortune, et de rendre problématiques, entre le crime et la vertu, l'avantage du choix et les calculs de la prudence, métier perfide et odieux.

Demandez au poëte à quoi bon tous ces rêves d'une imagination mobile et vagabonde; à quoi bon ces métamorphoses d'une âme versatile et variable à volonté, cette magie de son style, ce charme répandu dans ses récits, cet intérêt dont il anime ses peintures : si c'est Horace, il vous dira que c'est pour enseigner aux hommes à être bons, sages, heureux :

Quid verum atque decens curo et rogo, et omnis in hoc sum.

Si c'est Homère, il répondra qu'il fait sentir aux rois les conséquences de leurs folies, et aux peuples qu'ils sont punis des imprudences de leurs rois :

Quidquid delirant reges plectuntur achivi.

Sophocle, à son tour, vous dira qu'il exerce les esclaves de la destinée à traîner patiemment leur chaîne, et qu'il les charge de la douleur d'autrui, pour les habituer à supporter la leur.

Tous répondront avec Lucrèce qu'ils enduisent de miel le bord du vase où est la liqueur amère et bienfaisante qu'ils veulent faire boire à des enfans malades :

Ut puerorum ætas improvida ludificetur.

Et sans cela le plus fidèle imitateur des faiblesses du cœur humain, de ses passions, de ses vices, occupé sans cesse, au milieu d'une société frivole, à la bercer d'illusions, à lui causer d'agréables songes, à la flatter dans tous ses goûts, à colorer ses vices mêmes, ne serait qu'un vil complaisant et qu'un servile adulateur.

Que l'intention d'être utile aux hommes ait toujours été bien sincère, ou qu'elle soit toujours fidèlement remplie du côté des talens; que la poésie n'ait jamais peint les mœurs que pour les corriger; que l'éloquence n'ait jamais loué, recommandé, voulu persuader que ce qu'elle croyait louable, honnête, ou légitime; que l'histoire n'ait jamais honoré le crime heureux, et mis la fortune à la place de la vertu, ce n'est pas ce que je veux dire: il s'agit de leur profession, et de l'aveu qu'elles ont fait, qu'il n'y avait pour elles de dignité, de gloire, de vrai mérite qu'à ce prix.

Or, du mélange de ces trois genres s'est formé celui du roman, qui, susceptible de leurs vices comme de leur bonté morale, s'est rendu plus ou moins digne de mépris ou d'estime, de blâme ou de louange, selon son caractère et l'usage de ses moyens.

La fiction romanesque et la fiction poétique ont tant d'affinité, qu'il est aisé de voir que réciproquement, ou la poésie n'a été que le roman perfectionné, ou le roman qu'une poésie déréglée et dégénérée.

D'abord, selon la marche la plus commune de l'industrie humaine, il a fallu que l'art de feindre ait commencé par des ébauches. Ainsi, dans aucun temps, le poëme n'a dû venir qu'après le roman. Nous l'avons vu dans l'Europe moderne, où les romans chevaleresques, grossis d'un puéril amas de traditions populaires, imbus de toutes les erreurs d'une ignorance superstitieuse, et aussi mal fabriqués du côté du style que du côté du plan, ont fourni à la poésie les matériaux avec lesquels elle a construit ses palais magiques. Voyez l'Arioste et le Tasse.

La même chose dut naturellement arriver chez les anciens; et il est plus aisé de croire qu'avant l'organisation du système et de la langue poétique, l'art de feindre avait commencé par des ébauches romanesques, qu'il n'est aisé de concevoir comment cette mythologie avec toutes ses fables, cette langue avec ses images, sa prosodie, sa cadence métrique, en un mot, ce grand art de peindre un monde imaginaire en vers harmonieux, serait sorti de la tête d'Homère, tel qu'on le voit dans ses poëmes.

Il est donc probable qu'avant Homère et avant les poëtes qui l'avaient précédé, il y avait eu de ces *Trouvères* qui, des histoires de Cadmus, d'Hercule, de Jason, de Minos, des Atrides, etc.,

avaient fait des contes semblables à ceux que nos vieux écrivains nous ont faits d'Artus, de Merlin, d'Amadis, des chevaliers de la table ronde, des paladins de Charlemagne; qu'aux traditions répandues et altérées parmi les peuples, ces conteurs avaient ajouté des fables de leur invention; que de ce mélange ils avaient composé les chroniques de leurs pays; et que dans cet état d'incohérence et d'invraisemblance, ils les transmirent aux poëtes, pour les dégrossir, les polir, et leur donner la forme, la grâce, et la beauté.

Produire un ensemble complet de ces traditions bizarres et diversement insensées, c'eût été le chef-d'œuvre de l'ordonnance poétique; et l'on voit qu'Ovide lui-même, avec toute la souplesse de son imagination et l'adresse de son esprit, n'a pu lier et accorder ensemble les fables qu'il a recueillies. Il eût été plus difficile encore de tirer quelque moralité de cet amas de crimes et de vices infâmes qui composaient l'histoire des dieux et des héros; et ce fut bien évidemment l'ouvrage d'une foule d'imaginations déréglées, qui successivement renchérissaient les unes sur les autres par de nouvelles turpitudes et de nouvelles atrocités.

Mais la poésie épique et dramatique n'ayant point de système régulier à former de ces opinions éparses, n'en a pris çà et là que ce qui lui a convenu; et des malheurs d'une famille, des aventures d'un héros, de la fortune d'une ville ou d'un peuple, elle a détaché son action, sans se mêler du reste. Ainsi, dans tous les temps, et pour Homère comme pour le Tasse, j'oserais croire que la fiction poétique ne fut que la fiction romanesque employée avec choix, maniée avec art, réduite à des exemples qui pouvaient servir de leçons, surtout ennoblie, embellie par le coloris des images, et par tous les charmes d'un style pittoresque et harmonieux.

Peut-être même y eut-il d'abord, et assez long-temps, des poëtes qui négligèrent de disposer sur un plan moral et régulièrement tracé, leur action et ses épisodes : l'ordre, la symétrie, la liaison, l'accord, les unités leur furent inconnus comme aux écrivains romanesques; mais ils surent donner à des parties incohérentes une élégance particulière; en négligeant l'ensemble, ils travaillèrent les détails; leur tableau manqua d'ordonnance, mais il eut de l'éclat : les uns furent mauvais dessinateurs, mais éblouissans coloristes; les autres ne connurent pas assez l'art de former des groupes, mais ils donnèrent à leurs figures du caractère et de l'expression : enfin l'élégance du style, l'abondance et la variété des images, l'heureuse nouveauté des tours, le mouvement que le nombre imprimait au sentiment et à la pensée, l'harmonie enfin, la couleur qui séduisaient l'oreille et l'imagi-

nation, donnèrent encore aux poëmes sur les romans d'assez grands avantages pour les faire oublier; et à mesure que la poésie versa dans ses compositions plus de richesse et de magnificence, on pensa moins aux sources obscures et fangeuses d'où ces fleuves limpides et majestueux découlaient.

Une révolution contraire arriva dans la décadence des lettres : ce fut la poésie dégénérée qui donna naissance aux romans; et cela devait être : car dans l'accroissement des arts, leur tendance est toujours du plus aisé au plus difficile; au lieu que dans leur décadence, c'est toujours du plus difficile au plus aisé, que les ramène cette pente à laquelle ils se laissent aller.

Dans l'intervalle de ces deux époques, c'est-à-dire, depuis Homère jusqu'au temps qui suivit l'asservissement de la Grèce, il n'y parut pas un roman; et cela même est encore naturel. Les poëtes s'étaient saisis de toutes les anciennes fables; et ils savaient leur donner un charme dont la narration prosaïque des romanciers eût en vain prétendu soutenir la rivalité. La Grèce voulait bien encore prêter l'oreille à des mensonges; mais elle les voulait déguisés avec art et colorés par de beaux vers. Son goût avait acquis le droit d'être difficile et sévère.

Ce ne fut donc que lorsque le génie poétique, s'étant éclipsé dans la Grèce, n'y jeta plus que des lueurs pâles et défaillantes; ce ne fut, dis-je, que long-temps après les beaux jours de sa gloire, que l'art se réduisit à produire quelques romans d'une invention froide et timide, d'un style fade, languissant, maniéré, sans aucune intention morale, d'une licence même funeste aux bonnes mœurs, et d'une petitesse de dessein très-éloignée de ces fictions antiques, déréglées, mais imposantes, dont Homère s'était rempli.

Quelle que soit l'époque des fables *Ioniennes*, *Milésiennes*; *Sybaritiques*, et de toutes ces petites historiettes allégoriques et morales, ou érotiques et libertines, que le savant M. Huet, pour ne rien oublier, a mises au nombre des anciens romans; il me semble qu'on ne peut guère les assimiler qu'à nos fables, ou qu'à nos petits contes licencieux; et le premier roman qui se présente dans l'ancienne littérature est celui d'où sont pris l'*Ane* de Lucien et l'*Ane* d'Apulée : or ce roman, de Lucius, est du temps des sophistes grecs, sous Antonin et Marc-Aurèle. Celui d'Héliodore (*les Amours de Théagène et Cariclée*) est du règne d'Honorius. Celui de *Daphnis et Chloé* (du sophiste Longus) est d'un temps plus récent encore; Huet ne le croit guère antérieur à deux romans obscurs qu'a produits le XIIe. siècle. Rien de plus vain, de plus frivole, de moins ingénieux; rien surtout de moins délicat

sur l'article des bienséances. Voilà pourtant la fleur des romans de l'antiquité.

Rome n'en eut aucun jusqu'au temps de Néron, où parut celui de Pétrone, lequel, autant qu'on en peut juger par les fragmens qui nous en restent, n'était qu'une satire obscène, élégamment écrite, des vices de Néron et des infamies de sa cour.

Que si dans des temps où les mœurs de Rome étaient moins corrompues, on ne laissait pas de s'y amuser de ces contes licencieux qu'on appellait fables *Milésiennes*, fables *Sybaritiques*, il en était de cet amusement comme de tous ceux dont on rougit, et que l'on se pardonne : on le méprisait en l'aimant.

A l'égard des romans que nous appelons héroïques, les Romains n'en eurent jamais. La poésie leur était venue de la Grèce toute formée et dans tout son éclat. Homère, Sophocle, Euripide, Cratinus et Ménandre, avaient été en même temps leurs maîtres et leurs modèles dans l'art de feindre. Ainsi, la naissance des lettres n'eut point pour eux ce crépuscule, où l'ignorance, la superstition, le mauvais goût, et la chaleur d'une imagination sans lumière et sans règle, engendrent les romans. Quel succès, d'ailleurs, aurait eu parmi ce peuple fier et grave, un long tissu de faits incroyables et de prouesses gigantesques? Sa propre histoire lui était présente, il n'était ni permis ni possible de l'altérer; celle des nations étrangères ne le touchait que par des faits dignes de foi; et comme il ne connaissait rien au-dessus de lui-même pour le courage et la grandeur d'âme, un merveilleux plus incroyable que ses propres exploits eût blessé son orgueil ou rebuté sa patience.

Quant aux idées religieuses, qu'il était bon de répandre et de perpétuer, c'était l'office de l'histoire elle-même de les graver dans les esprits, en mêlant au récit des faits le merveilleux des songes, des oracles, des auspices, des présages, etc. Il n'eût pas été prudent de reléguer parmi les fables romanesques, ce qu'il était si important de persuader à la multitude. L'attention que les dieux donnaient à tout ce qui intéressait Rome, leur présence dans ses conseils, leur entremise dans ses affaires, et, selon le besoin, leur faveur, leur colère, leurs avis, et leurs volontés étaient de trop puissans moyens de dominer l'opinion, de remuer le peuple, de mouvoir les armées, pour ne pas leur donner le ton le plus sérieux et le plus imposant. Je parlerai dans peu de cette espèce de roman politique.

Pour ce qui dut arriver à l'époque de la décadence des Lettres, sous les tyrans successeurs d'Auguste, Rome ne fut alors rien moins que disposée à s'amuser de vaines fictions. Dans un état de choses où il fallait sans cesse endurer et dissimuler, la philo-

sophie était un besoin pour l'âme, un refuge pour la pensée ; et rien n'est plus incompatible que l'esprit romanesque avec la triste sévérité de la raison philosophique.

Mais autant la philosophie répudie et rebute les aventures merveilleuses, autant l'ignorance et la superstition les saisissent avidement. De là cette affluence et ce succès universel des romans du Xe. et du XIe. siècle.

De tous les grands hommes des temps modernes, celui qui a dû le plus imprimer à son siècle le caractère des temps héroïques de la Grèce, c'est Charlemagne ; et rien, en effet, ne se ressemble plus que les mœurs de son siècle et celles des temps fabuleux. La même barbarie les avait précédés, et s'y mêlait encore. Jusqu'à Thésée et jusqu'à Charlemagne, même anarchie, même licence, mêmes ravages, même oppression du côté de la force, et par conséquent même besoin pour la faiblesse, d'inspirer à des hommes généreux et vaillans le soin de la défendre et de la protéger. La valeur secourable et protectrice n'a donc jamais dû être plus honorée que dans les temps où la force contre la force faisait l'office de la loi. Ainsi, les temps de barbarie, féconds en oppresseurs et en brigands, durent l'être en héros, et produire à la fois les Cacus et les Hercule, les Procuste et les Thésée, les Ardan et les Amadis.

De tous les biens, le seul qui reste à l'homme obscur, indigent et faible, c'est la propriété domestique de sa femme et de ses enfans ; de tous les priviléges de la beauté timide et sans défense, le plus inviolable, c'est l'innocence et la pudeur ; de tous les droits de la liberté, le plus sacré, dans la femme surtout, c'est la tranquille sûreté de l'engagement de sa foi, quand son amour se réfugie sous la tutelle de l'hymen. Or ces biens furent dans tous les temps les plus exposés aux atteintes de la cupidité et de la violence, et ceux que l'homme impunément injuste fut le plus tenté de ravir : tellement qu'on a fait un prodige de la vertu de ceux qui s'en sont abstenus, comme Cyrus et Scipion. Le comble de la gloire a donc été de porter l'héroïsme, non-seulement jusqu'à respecter ces priviléges de la nature, mais jusqu'à les défendre et à les garantir ; et c'est ce qui donne tant d'intérêt au merveilleux des anciens romans. La chevalerie n'était autre chose que l'héroïsme religieusement consacré à la protection de la faiblesse et de l'innocence, de la beauté et de l'amour.

Aux dangers auxquels s'exposaient naturellement leurs vengeurs, contre des ennemis vaillans, déterminés, terribles sous les armes, la superstition, fille de l'ignorance et mère du mensonge, ne manquait jamais d'ajouter, dans ses récits, l'intervention de quelque puissance magique ; et comme dans les fictions des Grecs

on avait vu des dieux amis et des dieux ennemis embrasser indifféremment la querelle du juste et de l'injuste, et servir, selon leur caprice, ou l'oppresseur ou l'opprimé; de même, et seulement avec un peu plus d'équité, on employait dans le nouveau système les bons et les mauvais génies, les fées bienfaisantes et les méchantes fées, les enchanteurs favorisés du ciel, ou secondés par les enfers.

Quelle était la bonté, l'utilité morale de ces anciens romans? Il est aisé de le comprendre: d'exalter l'âme et le caractère d'une jeunesse noble et vaillante; de donner au courage, non-seulement plus d'énergie et plus d'ardeur, mais plus de générosité; de suppléer aux lois qui n'existaient pas, ou qui manquaient de force, en soulevant contre la tyrannie, des hommes engagés par un serment inviolable à ne jamais laisser l'innocence opprimée ni le crime impuni.

Il est encore aisé de concevoir quel dut être, pour cette espèce de fiction, et pour tout ce qui ressemblait aux mœurs héroïques de ces romans, l'enthousiasme d'un sexe à qui la nature a donné le courage, mais refusé la force, et qui, contre elle, n'a pour défense que ses larmes, et l'intérêt qu'il inspire aux cœurs généreux. Il y voyait ériger en culte ce sentiment qui nous attache à lui: cet amour qui le flatte encore, quand même il n'est que de l'instinct, il le voyait épuré, ennobli, élevé au rang des vertus, associé avec la gloire, apprivoisé, soumis aux lois de la décence la plus austère, docile même dans sa fougue, craintif jusque dans son audace, d'une constance à toute épreuve, d'un dévouement à tout péril, osant tout mériter et n'osant rien prétendre, heureux de pouvoir espérer, fidèle encore sans espérance, et portant la délicatesse jusqu'au plus absolu désintéressement. Tel fut cet amour romanesque, qui était l'orgueil de la beauté, et qui, dans les mœurs de la chevalerie, lui avait donné sur les plus grands cœurs un si glorieux ascendant.

De là ce caractère exalté qui était l'héroïsme des femmes: car le haut prix qu'on attachait à leur estime et à leur amour, leur donnait d'elles-mêmes une opinion très-élevée; et, pour la soutenir et n'en pas être indigne, leur âme se mettait au niveau de leur condition. Quel beau règne en effet pour elles, qu'un temps où la valeur ne semblait occupée qu'à plaire aux yeux de la beauté! Les tournois étaient à la fois des fêtes galantes et guerrières; le champ-clos était un tribunal où leur innocence attaquée était défendue le fer à la main, et où l'injure faite à leur honneur se lavait dans le sang; les combats singuliers n'étaient le plus souvent que le défi de deux rivaux: dans les batailles on distinguait chaque héros aux couleurs de sa dame, et leur panache

commait celle dont ils allaient mériter les faveurs. Ainsi, le même esprit animant les deux sexes, une influence réciproque excitait leur émulation; et ces mœurs, dont nous regrettons la franchise et la loyauté, sans en excuser la rudesse, en passant, comme il est naturel, de la nation dans les livres, et des livres dans la nation, y redoublaient d'activité, et s'y reproduisaient toujours avec une chaleur nouvelle.

Quant au merveilleux romanesque, il faut se souvenir qu'alors on croyait aux enchantemens, aux sortiléges, aux revenans, aux esprits, à la puissance des deux magies; on était même loin du temps où l'imagination cesserait d'être obsédée de ces fantômes : il fallait donc l'y accoutumer, l'y aguerrir, lui faire entendre et croire que ces périls surnaturels avaient eux-mêmes leur issue, et qu'aux puissances malfaisantes que pouvait évoquer le crime, le ciel en opposait de secourables pour l'innocence, de favorables à la vertu. En cela consistait l'utilité morale du merveilleux des anciens romans, moins insensé à l'égard des mœurs que le merveilleux mythologique.

Leur utilité politique est d'une évidence encore plus frappante. L'état habituel de l'Europe du temps de Charlemagne, et avant lui, et après lui encore, était la guerre; et la guerre alors ressemblait assez à celle des temps héroïques. Le sang-froid, la constance, et l'intrépidité, n'étaient pas les seuls caractères de la valeur : comme elle était active, elle avait besoin de la force : l'arme à feu l'en a dispensée; mais la lance, l'épée, la massue la demandaient; une pesante armure la rendait nécessaire; et secondée de l'adresse et du courage, elle décidait tout, soit dans un combat corps à corps, soit dans le choc de deux armées. Les coups de main, aujourd'hui si rares, étaient, dans ce temps-là, ce qu'il y avait de plus fréquent. Or l'avantage de la force unie à la valeur était le résultat de tous ces exploits romanesques, et l'objet d'émulation qu'on présentait à de jeunes guerriers, pour leur faire aimer le travail qui exerce et redouble la force, et leur faire éviter le repos qui l'énerve, la mollesse qui la détruit.

A l'égard des vertus publiques, la franchise, la loyauté, la noblesse et la grandeur d'âme, une fidélité inviolable à sa parole, un entier dévouement à sa patrie et à son roi, composaient essentiellement le caractère chevaleresque; et que n'eût-on pas fait avec ce caractère, s'il avait pu s'étendre et se perpétuer dans l'élite d'une nation? Or c'était à le retracer que servaient, comme autant d'exemples, les aventures des vieux romans; et ces vertus des paladins, présentes à l'esprit d'une noble jeunesse, lui inspiraient à la fois l'envie et le courage d'imiter ce qu'elle admirait.

Mais d'un côté la poésie, tantôt en se jouant, comme dans le

poëme de l'Arioste, tantôt d'un air sérieux et sincère, comme dans le poëme du Tasse, s'étant approprié les fictions romanesques, les a parées de ses couleurs; et enrichie de la dépouille des vieux romans, elle les a laissés ensevelis dans la poussière. D'un autre côté l'anarchie et le brigandage ayant perdu, sous *les grandes polices*, le privilége d'opprimer, et les peuples, long-temps foulés par des tyrans, s'étant réfugiés sous les rois, le droit naturel de la défense et de la vengeance personnelle a cédé ses fonctions à l'autorité répressive. Les lois ont pris la place des chevaliers errans, qui tenaient la place des lois. Ainsi les mêmes causes qui dans la Grèce avaient produit les Hercule et les Thésée, dans la Gaule les Amadis et les Roland, s'étant affaiblies à mesure que l'innocence, la pudeur, la sûreté, le repos du faible étaient moins menacés par l'injure et la violence, l'héroïsme chevaleresque a dû perdre de son éclat. La superstition le mit en œuvre dans nos malheureuses croisades; et ce fut là son grand théâtre. Il vint expirer en Italie avec Bayard, sous les drapeaux de François Ier.

Dans tous les temps, même les plus barbares, l'utilité commune a été un guide invisible pour la raison publique; et si on laisse à l'opinion son influence sur les mœurs, elle ne manquera jamais d'apprécier les hommes à leur juste valeur dans ce rapport d'utilité. Ainsi, de même que dans la Grèce, l'art de la guerre ayant changé de forme, le mérite d'un Miltiade, d'un Thémistocle, d'un Épaminondas, ne fut pas celui d'un Ajax, d'un Diomède, d'un Achille; et que le sang-froid, la prudence, la vigilance et l'activité, la maturité du conseil, le coup-d'œil du génie, la promptitude de la pensée et de la résolution, enfin l'habileté, le talent militaire, furent d'un prix fort au-dessus de la vigueur d'un athlète ou de l'adresse d'un archer; de même, dis-je, lorsque la discipline fut introduite dans nos armées, les qualités d'un capitaine furent d'un ordre supérieur à celles de nos paladins.

Je ne dis pas que dans tous les temps il n'ait été avantageux au chef d'être soldat, de réunir les forces et du corps et de l'âme, et de pouvoir non-seulement affronter les dangers, soutenir les disgrâces, se posséder dans l'une et dans l'autre fortune, mais de pouvoir encore endurer constamment la faim, la soif, les fatigues, les veilles, l'intempérie des saisons, l'âpreté des climats, et de s'être rendu vigoureux et robuste, afin d'exécuter soi-même ce qu'on aurait à commander. Je ne dis pas que dans la plus grande rigueur de la discipline grecque et romaine, lors même que la tête d'un général remuait seule toute une armée, la supériorité dans la force du corps ne fût encore un très-grand avantage. Dans Manlius elle défendit et protégea le Capitole; elle rendit Coriolan formidable dans les combats; dans Marcellus elle

eta la terreur parmi les Gaulois; dans Annibal elle dompta les Alpes; elle sauva deux fois Pyrrhus, et lui ramena la victoire; elle fut le premier instrument de la fortune de Sylla, et ce fut par elle d'abord que commença l'étonnement stupide et l'inconcevable ascendant qui tint si long-temps Rome immobile et muette sous le glaive de son bourreau. Enfin je ne dis pas que parmi nous encore elle ne soit, dans celui qui commande, d'un grand exemple et d'un grand secours, pour inspirer au soldat le courage d'exécuter ou de souffrir. Mais dans tel temps cette qualité dut primer dans un capitaine; dans tel autre, elle fut subordonnée à d'autres vertus. Pour le czar Pierre et Charles XII, elle était plus nécessaire que pour Merci et pour Turenne. Maurice de Saxe, qui avait hérité de son père Auguste, une force de corps digne du siècle de Charlemagne, a passé sa vie dans les combats, sans trouver une seule fois l'occasion de la déployer. L'arme à feu a presque tout réduit au nombre et à la discipline : parmi les soldats même, le meilleur n'est pas le plus fort, mais le plus hardi, le plus ferme, le plus docile, et le mieux exercé. A plus forte raison n'est-ce plus la force du bras, mais la vigueur de la tête et de l'âme, qui fait aujourd'hui le héros. Ce n'est plus un guerrier armé de pied en cap pour l'attaque et pour la défense, c'est un homme tranquille et froid, qui, dans l'action, tout occupé des mouvemens qu'il observe et dirige, ne s'expose qu'autant que l'occasion le demande, mais qui alors s'oublie au milieu du danger, comme s'il y était inaccessible, et qui, parmi les morts et les mourans, semble se croire invulnérable, et se regarder comme un Dieu qui présiderait aux combats. Voilà sans doute un genre de valeur et de vertu guerrière supérieur encore à celui des héros fabuleux et de nos paladins; mais il est concentré dans l'âme, et la poésie et les romans demandent, comme la peinture, un caractère de vaillance extérieur et en action. *Athéniens*, disait Charès, *voyez les blessures que j'ai reçues lorsque j'étais votre général, voyez mon bouclier percé de coups de lance.* Voilà le héros poétique. *Moi*, *Charès*, lui répondit Thimothée, *quand j'assiégeais Samos, je me souviens qu'ayant vu tomber une flèche assez près de moi, j'en eus honte, et me reprochai de m'être exposé en jeune homme et sans nécessité.* Voilà le héros de l'histoire.

Il est écrit sur les canons de Chantilli : *C'est fait de la valeur.* Oui, de la valeur romanesque : en effet, le premier coup de canon a été mortel à cette espèce d'héroïsme; et en même temps que la tactique, la discipline, et avec elles le caractère de la bravoure et de la valeur a changé, le progrès des lumières a fait évanouir les fantômes de l'ignorance et de la superstition. Plus d'enchantemens, plus de sortiléges, plus de châteaux dont les reve-

nans se soient emparés : les démons et les morts ne se sont plus mêlés des guerres ni des querelles des vivans; et l'imagination romanesque a perdu presque tous ses songes. Elle a cherché dans des temps reculés un nouveau genre de merveilleux; mais d'un côté ce merveilleux n'ayant plus rien d'analogue à nos mœurs, de l'autre, les illusions de l'éloquence poétique manquant aux écrivains qui donnaient dans ces fictions, elles n'ont eu qu'un moment de vogue, et sont tombées, presque en naissant, dans l'oubli qu'elles méritaient.

Y a-t-il en effet rien de plus creux, de plus vide de toute espèce de sens moral, que ce délire épidémique qui fait courir le monde aux héros de La Calprenède, que cette galanterie froide et fade qui occupe les héros de mademoiselle Scudéry? Les Cadmus, les Hercule et les Thésée, les Amadis, les Roger, les Roland avaient, comme on vient de le voir, un grand objet d'utilité publique. Ils pouvaient animer, par leur exemple, des hommes courageux à être secourables. Mais de quel exemple étaient pour les armées de Condé, de Turenne, de Luxembourg, les Cyrus, les Tiridate, les Juba, et tous ces Romains si indignement efféminés, défigurés dans la Clélie? L'histoire y était à chaque trait démentie et dénaturée. L'écrivain gascon et la précieuse des cercles de Paris se montraient partout dans les mœurs et dans le langage d'Artaban, de Brutus, de Mandane, de Cléopâtre. *Calprenède et Juba parlaient du même ton.* La civilité bourgeoise et maniérée que mademoiselle Scudéry prêtait à ces fades héros, leur insipide et plate galanterie, la froideur de leurs entretiens, la longueur et la monotonie de leurs phrases entortillées, étaient encore plus dégoûtantes que l'ignoble prolixité du romancier gascon; et de tous ces volumineux écrits qui dans leur nouveauté furent si vivement accueillis par la multitude, la Cléopâtre est le seul aujourd'hui dont on soutienne la lecture. Qu'est-ce donc qui fit leur succès? Et pourquoi les poëmes épiques qui paraissaient en foule dans ce temps-là, n'obtinrent-ils pas le même accueil? C'est que les hommes sans génie et sans goût, qui dans ces poëmes voulaient suivre les traces d'Homère et de Virgile, n'en étaient que de mauvais singes. Ils s'engageaient dans des récits qu'ils ne savaient pas animer; ils voulaient feindre, et ils n'avaient ni fécondité ni chaleur. Leur poésie était sans couleur et leur style sans harmonie; une versification pénible et dure, ou prosaïque, traînante et lâche, n'était pas faite pour soutenir le merveilleux de l'épopée; et l'Alaric, le Clovis, la Pucelle, durent paraître insoutenables à côté des anciens modèles.

La prose des romans, comme on vient de le voir, ne valait guère mieux que cette poésie; mais elle n'avait pas de même une Iliade

et une Enéide pour objets de comparaison. Comme elle était moins travaillée, elle était aussi moins fatigante; et si le ton en était commun, cette trivialité même était une sorte de naturel dont on s'accommodait. Peu de gens ont besoin qu'un livre, dont la lecture est pour eux un rêve intéressant, soit bien écrit. Or ce qui rendait intéressans, dans ce temps-là, ces rêves si longs, si ennuyeux pour nous, c'était l'espèce de galanterie qui pour lors était à la mode, et qui, cherchant à s'ennoblir, s'applaudissait de trouver ses modèles dans une foule de héros.

Le temps où ces romans parurent, était celui où les jolies femmes, à la faveur du goût qu'un jeune roi montrait pour elles, songeaient à se faire un empire qui laissât à leurs mœurs, sinon toute leur innocence, au moins toute leur dignité. Or rien de plus favorable à ce plan de coquetterie politique, et rien de plus officieux pour ménager les bienséances, que de donner à la passion de l'amour un air de culte et d'héroïsme. De là le crédit et la vogue qu'eurent d'abord les romans de Durfé, de Scudéry, de Calprenède, et en général ce système de galanterie alambiquée où l'amour se trouvait toujours associé avec la grandeur d'âme, et avoués par la vertu. Plus les amans rivaux qui faisaient tout pour plaire à une princesse *adorable*, étaient illustres, et plus l'orgueil de celle qui croyait lui ressembler était flatté. Un prince qui avait renoncé à sa patrie, abandonné son trône et ses états, franchi les monts, passé les mers, soutenu vingt combats, couru mille dangers pour une cruelle dont il osait à peine espérer la faveur d'un regard moins sévère, était un exemple à citer; et chacune pour soi, on prenait ces mœurs à la lettre, on les tempérait à son gré; mais au moins faisait-elle grâce, en n'exigeant pas à la rigueur qu'on fût pour elle un Artamène, un Tiridate ou un Céladon.

Ce fut cet amour romanesque, raffiné jusqu'au ridicule, qui infatua les précieuses. Molière fit tomber à la fois la secte et la doctrine. Il fut en France pour l'amour romanesque, ce que Michel Cervantes avait été en Espagne pour la chevalerie; et l'un comme l'autre, si je ne me trompe, coupa trop avant dans le vif: car il en est des révolutions dans les mœurs comme de celles des Etats: le mouvement se fait le plus souvent d'un excès à l'autre; et si en politique le passage est rapide de la contrainte à la licence, en morale souvent il ne l'est guère moins.

Cependant, comme dans la nature et dans la vérité des mœurs, la pudeur et l'honnêteté ne sont pas inconciliables avec le sentiment ingénu de l'amour; que ce sentiment peut avoir son élévation et sa délicatesse; et que, sans rien exagérer, un cœur sensible peut être à la fois intéressant par sa faiblesse et estimable par sa vertu; on imagina des situations où le devoir combattrait le penchant, et

où la victime de l'un et de l'autre serait pardonnable dans ses combats, malheureuse dans son triomphe. C'est ce malheur involontaire, où tout le tort est du côté de la nature ou de la fortune, et toute la gloire du côté des mœurs; c'est là, dis-je, ce qui fait l'intérêt de ce roman célèbre, qui a servi de modèle à tant d'autres; et ce roman (*la Princesse de Clèves*) fut composé par une femme, comme pour marquer la limite jusqu'à laquelle l'amour illégitime pouvait aller dans un cœur bien né, sans l'avilir, et sans lui ôter ses droits à l'estime et à la pitié.

Rien sans doute de plus ingénieux et de plus juste que cette apologie des faiblesses d'un sexe destiné à plaire, et à se défendre de ses propres séductions. Rien de plus propre à lui concilier l'indulgence, que cette peinture d'un cœur vertueux et tendre, qui, n'ayant pas la force d'étouffer un sentiment répréhensible, a du moins celle de le vaincre; et sous ce point de vue, le roman de la Princesse de Clèves est ce que l'esprit d'une femme pouvait produire de plus adroit et de plus délicat. Mais comme rien n'est plus séduisant, rien aussi n'est plus dangereux. Car cette ligne qu'elle a tracée entre une faiblesse innocente encore, et une faiblesse qui ne le serait plus, est une limite si peu distincte, et quelquefois si indécise, qu'il est bien malaisé d'y atteindre sans la passer. Toute jeune femme sensible, prise d'une passion qui ne lui est pas permise, dira aussi qu'elle est involontaire, s'en accusera doucement, se flattera de ne pas s'y livrer, s'avancera au bord du précipice; et la nature faisant un pas de plus que le roman, l'innocence trop rassurée ne s'apercevra du péril qu'après qu'elle y aura succombé. Il faut à l'imprudence du cœur humain un signal de danger qui l'avertisse et qui l'effraie; il faut à sa faiblesse une barrière ferme et haute qui sépare le vice ou le crime de la vertu. Le reproche que je ferais à madame de La Fayette serait donc d'avoir trop favorablement présumé, sans doute d'après elle-même, de la bonté du naturel et de la force de l'éducation dans les personnes de son sexe; d'avoir supposé indistinctement le même courage et la même constance dans toutes celles qui se croiraient semblables à son héroïne; d'avoir rendu plus glissante encore une pente déjà trop douce; enfin de n'avoir pas fait sentir assez ce qu'on avait à craindre dans ce qu'elle faisait admirer et chérir.

La princesse de Clèves, après bien des combats et une longue résistance, devenue coupable et malheureuse par la seule témérité de sa confiance en elle-même et en ses propres résolutions, eût été d'un exemple moins honorable pour son sexe, peut-être moins intéressant, mais certainement plus moral.

Toutefois, quelque glissant et périlleux que me semble le sentier par où le roman de la Princesse de Clèves promène ses lecteurs

sur les confins du vice, ce sentier est du moins celui du devoir et de la vertu : dans cet exemple tout respire les bienséances les plus sévères, et un sentiment de pudeur dont rien n'altère la pureté ; au lieu que dans la foule des romans qui depuis ont eu tant de vogue, c'est tantôt le vice coloré en vertu, tantôt le vice au naturel, mais peint avec tous ses attraits. Ici, c'est une honnêteté hypocrite, qui se reproche tout, et qui se permet tout ; là, c'est un libertinage effronté, qui se joue de tout ce qu'il y a de plus saint, et qui, dans sa légèreté, a toutes les grâces de l'esprit, tout le piquant du badinage, tout l'agrément des airs et des manières ; c'est, en un mot, le vice armé de tous les moyens de séduire, et il faut avouer que si ces peintures n'avaient pas le mérite d'être morales, elles avaient celui d'être fidèles et ressemblantes.

On sait quelles furent les mœurs de la régence. Du long ennui qu'avait causé la dignité d'une cour vieillie et triste, on se précipita dans tous les excès du déréglement et de la licence. Le vertige et l'ivresse d'une fausse opulence avaient gagné tous les esprits, la masse des mœurs était corrompue dans toutes les classes de l'État. Il est bien vrai que l'enchantement qu'avait produit le système de Law, étant une fois dissipé, la leçon du malheur, l'aiguillon du besoin, la nécessité du travail, ramenèrent le peuple de son égarement, à cet état naturel de bonté qui est propre à ses mœurs domestiques. Mais la classe encore opulente n'eut pas les mêmes contre-poisons : le vice conserva ses priviléges dans le grand monde, et surtout la prérogative de se dévoiler sans rougir.

Nous avons vu le temps où le personnage d'homme à bonnes fortunes, de tous les genres de fatuité le plus offensant pour les femmes, ne laissait pas d'être à la mode, et en grand honneur auprès d'elles. Il était du bel air, et presque de la bienséance, pour un homme aimable, ou qui prétendait l'être, d'avoir ce qu'on appelait une petite maison, afin de se donner, dans ses galanteries, une mystérieuse publicité ; nous avons vu la fleur des jolies femmes se disputer la gloire d'aller souper, en tête-à-tête, ou en quadrille, dans ces asiles du plaisir. Tous les romans de ce temps-là copiaient les scènes qui s'y passaient, mais de manière à inspirer pour la licence de ces mœurs bien moins de mépris que d'envie. L'enjouement qui les animait, avait tout l'esprit de l'auteur. La coquetterie y était vive et piquante, le libertinage y était du meilleur ton : et si quelqu'un, dans ces intrigues, jouait un rôle ridicule, c'était l'amant trompé ou le mari jaloux. Ces romans ont passé de mode en même temps que leurs modèles ; et si le fond des mœurs n'a pas absolument changé ; s'il est vrai, comme le prétendent quelques observateurs malins, que c'est la liberté qu'on

a chez soi qui rend inutile en amour le soin de la chercher ailleurs, au moins le vice a-t-il perdu cette effronterie intrépide qui encourageait à l'imiter, et ne laissait pas même à la faiblesse la crainte d'avoir à rougir. Tout n'est désespéré pour les mœurs publiques, que lorsque les mauvais exemples peuvent se montrer sans pudeur.

Les écrivains qui dans leurs romans ont peint les vices de ce temps-là, croyaient peut-être en faire la satire; et je n'ai pas envie de leur disputer cette louable intention. Mais n'avons-nous pas vu au théâtre les petits-maîtres, dont on jouait les ridicules, venir étudier les airs de tête, les mouvemens, les tons de l'acteur qui faisait leur rôle, pour le copier à leur tour? La comédie était pour eux bien réellement une école; mais un raffinement de fatuité était le fruit de la leçon. Il en était de même de la lecture des romans; et à l'école de Versac on s'instruisait dans l'art profond d'être un aimable et dangereux perfide. L'office et le vrai caractère de la satire est de présenter le miroir au vice, mais de manière à lui faire honte ou à lui faire peur de son image; et dans ces romans, ni le caractère d'un fat, ni celui d'une coquette n'était ressemblant à faire peur, ni à faire honte au modèle.

Il est étrange que parmi tant d'écrivains qui dans leurs romans ont voulu nous peindre leur siècle, il y en ait eu si peu qui soient sortis du cercle des mœurs libertines, et pas un qui ait entrepris d'être dans le genre du haut-comique, ce qu'était Rabelais dans le grotesque et le bouffon.

Quand j'ai parlé de la satire, je n'ai point laissé d'équivoque entre la satire personnelle et diffamante, que je déteste, et la satire générale, qui, sans désigner les personnes, ni donner lieu à la malignité des allusions, serait la censure innocente des ridicules et des vices: tantôt plaisante, et livrant au mépris la sottise ou la vanité; tantôt sérieuse, et attachant l'opprobre à ce qui mérite l'opprobre; car alors ce serait trop peu que de jouer avec le vice: dès qu'il passe le ridicule, on est obligé d'inspirer ou du dégoût pour sa bassesse, ou de l'aversion pour sa laideur, ou de la crainte pour ses dangers. Le plus sûr même est de réunir au moins deux de ces sentimens; car souvent l'un des trois ne suffit pas pour le faire haïr ou craindre.

Le roman satirique, tel que je le conçois, demanderait tantôt la plume de Lucien, de La Bruyère, ou d'Hamilton, tantôt celle de Juvénal, je n'ose dire le pinceau de Molière: Celui de Le Sage y suffirait avec une étude plus savante des mœurs et une connaissance plus familière et plus intime d'une certaine classe de la société que l'auteur de Gilblas n'avait pas assez observée, ou qu'il ne voyait que de loin. Mais du côté sérieux et grave, nul homme n'eût excellé dans ce genre comme Rousseau, l'auteur d'Emile,

sa mélancolie lui avait permis de voir le monde tel qu'il est, et qu'il lui eût été possible d'en faire la censure avec une équité rigide, sans prévention et sans humeur.

Ce genre, dans lequel nous n'avons fait encore que de faibles essais, serait, il est vrai, difficile : car il devrait être un mélange de finesse et de force, de profondeur et de légèreté, de philosophie et d'enjouement ; ce qui suppose une grande souplesse dans l'esprit comme dans le style, et singulièrement deux tons, l'un plaisant et l'autre sévère, que l'on ne trouve employés tour à tour et dans un haut degré, que dans les lettres de Pascal.

Marivaux, moins minutieux et affectant moins la finesse, était fait pour saisir avec sagacité les ridicules de son siècle; et une lettre que nous avons de lui, prouve que l'éloquence grave ne lui aurait pas manqué dans les situations et les peintures qui la demandent : mais par la tournure habituelle de son esprit, et par le goût de prédilection qu'il avait pour des subtilités piquantes, il ne s'est presque jamais donné l'occasion d'exercer un pinceau mâle et vigoureux. A force d'être délié dans sa touche, il est sec et d'un naturel qui sent l'art. C'est le Gérard-Dow du roman.

Si, moins apprivoisé, moins familiarisé avec les mœurs de son siècle, Voltaire eût mis de l'étude à les peindre, tantôt du côté ridicule, tantôt du côté sérieux ; c'eût été lui, qui, avec cette vivacité piquante et cette vigueur de pinceau dont il était doué, eût excellé dans ces peintures dont il nous a donné de savantes esquisses. Mais quelquefois le côté plaisant lui a fait oublier le côté moral. Indulgent comme Horace, et léger comme lui, avec plus de gaieté encore, il a joué lui-même, en s'amusant de tout, le rôle de *Pococurante*.

L'abbé Prévôt, que la nature avait doué d'une sensibilité profonde et d'une éloquence véhémente, semble avoir oublié que le roman fût fait pour corriger les mœurs, et avoir borné son ambition à le rendre intéressant et pathétique. C'est de tous les genres celui dont le succès est le plus assuré, le plus universel, et, j'oserai le dire, le plus facile à obtenir à peu de frais.

Depuis le peuple jusqu'au petit nombre des esprits les plus cultivés, chacun demande à être ému, et peu de gens sont difficiles sur l'espèce d'émotion qu'on leur fait éprouver, et sur les moyens qu'on y emploie. Ainsi, dès qu'un homme doué d'un peu d'imagination se met à la place de la nature et de la fortune pour disposer, comme bon lui semble, les accidens, les situations, les événemens de la vie, il est sûr de tirer du jeu moral et du jeu physique de tant de causes du malheur, un spectacle qui nous émeuve ; et comme il est encore facile de donner à l'infortuné un caractère d'innocence ou de bonté qui nous attache, l'art de rendre sa situation intéressante est connu des plus maladroits.

Aussi entendez-vous dire souvent d'un roman mal conçu, mal tissu, mal écrit, et aussi dénué des grâces de l'esprit que de l'éloquence de l'âme, qu'il est intéressant. L'auteur, il est vrai, ne sait pas y faire parler la nature; mais il la fait gémir; et quand la nature est souffrante, sa plainte seule nous attendrit, et ses cris nous déchirent.

Qu'est-ce donc qui rend difficile, estimable, ingénieux enfin, cet art si justement vanté d'intéresser et d'émouvoir! sa fin ultérieure et sa bonté morale. L'homme, je le répète, se plaît à être ému, et s'il ne fallait que lui plaire, il serait presque aussi aisé de remuer son âme par des affections douloureuses, que d'irriter ses fibres et d'allumer son sang par des breuvages empoisonnés, ou par des liqueurs enivrantes. Mais pour l'un et pour l'autre organe de notre sensibilité, il est des impressions nuisibles et des impressions salutaires; et l'art de feindre, pour émouvoir, est une espèce de chimie qui a ses remèdes et ses poisons.

Sans m'engager ici dans l'analyse des passions humaines, j'en distingue trois classes, les vicieuses, les vertueuses, et les indifférentes entre le vice et la vertu. Décider les indifférentes, les diriger au bien par l'attrait de l'exemple, de l'opinion, de l'habitude; donner aux bonnes le degré d'énergie qui leur convient, pour s'élever jusqu'à ce terme, au-delà duquel serait ou le vice ou l'excès, et leur marquer cette limite; réprimer les mauvaises par tous les sentimens d'effroi, de répugnance, d'indignation, de mépris et de honte, qui peuvent naître de leurs effets vivement exprimés; épurer leurs sources communes, la sensibilité, l'activité de l'âme; tempérer la chaleur qui les anime et qui les développe; éclairer et rectifier cet intérêt, cet amour de soi-même dont elles ne sont toutes que les métamorphoses: tel est l'effet du pathétique, sagement et habilement employé.

J'ai fait voir ailleurs que chez les Anciens le grand effet du pathétique était de guérir l'âme de l'impatience et de la peur, en l'habituant au spectacle du malheur et de la douleur attachés à la vie humaine, et surtout au spectacle de ces calamités qui suivent les hautes fortunes et font gémir les rois eux-mêmes sous le dur ascendant de la nécessité; j'ai dit quelles étaient les leçons de constance, de résignation, de courage qu'on y donnait au commun des hommes. J'ai observé que le théâtre moderne s'est proposé une autre fin, celle d'intimider les passions actives, en nous rendant témoins des malheurs qu'elles causent, et en nous faisant compatir aux tourmens qu'elles font souffrir. C'est à quoi se réduit toute la théorie de l'imitation pathétique; et hors de là, non-seulement l'effet en serait inutile, mais le plus souvent dangereux.

C'est sans doute un spectacle attendrissant que de voir l'innocence accablée par l'infortune. Mais si la cause en est inévitable, de quel fruit en sera l'exemple? L'impression pénible et triste d'un malheur obstiné, qu'il ne dépend de l'homme ni de prévoir ni d'écarter, ne sera-t-elle pas décourageante ou révoltante, selon les caractères des témoins qu'il affectera? Et si, après avoir soutenu le malheur avec constance et sans bassesse, l'innocent y succombe, ne dira-t-on pas comme Œdipe :

Misérable vertu! don stérile et funeste!

Supposé même qu'en faveur du malheureux poursuivi par la destinée, s'opère une révolution; si la cause de ce retour est elle-même un jeu de la fortune, que conclure de ses caprices, sinon que l'homme en est l'esclave et le jouet? Cette triste moralité du théâtre ancien peut avoir lieu encore dans le genre héroïque. Elle peut rappeler aux rois qu'ils sont des hommes; et ce que Philippe se faisait redire tous les matins à son réveil, le spectacle tragique le dit aux souverains de mille manières plus éloquentes. Mais qu'apprendra au commun des hommes le drame ou le roman qui retrace à leurs yeux les misères qui les assiégent, les accidens qui les menacent? C'est une source d'intérêt inépuisable, je le sais bien, que les dures extrémités ou du péril ou du malheur; et avec des prospérités injustes et d'indignes calamités, on peut remuer aisément tous les ressorts du pathétique. Mais qu'on accumule dans un roman les accidens les plus funestes, des inondations, des naufrages, des incendies, la ruine et la désolation qui accompagnent ces grands désastres, et le désespoir qui le suit, la misère, la solitude, l'abandon, l'esclavage, l'oppression, l'horreur des cachots, le besoin qui presse un malheureux entre le crime et le remords; que l'on ajoute à ces peintures, comme autant de causes du malheur, l'iniquité, la dureté des hommes, l'ingratitude, la perfidie et la noirceur, l'insolence et l'insulte du méchant impuni, du fourbe triomphant, enfin tous les succès du crime, et l'inclémence d'un ciel d'airain que ne peut pénétrer la plainte et la prière de l'homme de bien malheureux, ou de l'innocent opprimé; on va déchirer tous les cœurs; et si on ne veut que des effets, on en produira de terribles. Mais quand les larmes auront coulé de tous les yeux, que restera-t-il dans les âmes? La triste conviction qu'il est dans la nature et dans la condition de l'homme une foule de maux dont il ne peut se garantir : réflexion accablante pour la faible innocence, désespérante pour la prudence humaine, affligeante pour la vertu, et que, sans des motifs surnaturels, la philosophie elle-même a bien de la peine à soutenir.

Une hypothèse plus morale, et dans laquelle l'art d'émouvoir

est bien évidemment utile, c'est lorsque le roman, comme la tragédie, nous prémunit contre le charme et le danger des passions actives; mais cet art même demande encore de l'adresse et de la prudence. Dans des caractères mêlés de force et de faiblesse, dans l'homme sage devenu insensé, dans l'innocent devenu coupable, dans l'homme heureux, couvert de gloire, et tout à coup précipité jusqu'au fond d'un abîme de malheur et d'humiliation, nous faire plaindre et redouter l'effet d'une passion intéressante dans son principe, excusable dans ses erreurs, mais funeste dans son délire et criminelle dans ses excès : telle est aujourd'hui la théorie du pathétique dans les romans comme sur la scène; et le moyen de la mettre en pratique avec sagesse et sûreté, c'est de combiner de manière les mœurs et les événemens, que l'impression qui en résulte contribue à nous faire aimer, haïr, désirer, craindre, applaudir ou blâmer, saisir et embrasser avec admiration, ou repousser avec mépris ce qui doit naturellement produire telle ou telle de ces affections dans l'âme d'un homme de bien, ou dans le cœur d'une femme honnête.

Ce principe établi, rien de plus facile que d'en faire l'application, en se demandant à soi-même : Après avoir arrosé de mes larmes ce roman où l'amour le plus tendre est prostitué à rendre intéressans les vices les plus bas, et dans lequel ce qu'il y a de plus sacré au monde, après la vertu, le malheur, n'est qu'un moyen de séduction que l'on emploie pour m'attacher à un jeune escroc et à une jeune prostituée; après cette lecture, en suis-je plus sévère ou plus indulgent pour les vices que l'on m'a peints? et si, avec des mœurs déjà trop décidées pour craindre la séduction, je puis impunément m'y laisser attendrir, suis-je également sûr que mes enfans, après avoir associé leur âme à celle de Manon Lescaut et du chevalier des Grieux, l'en retireront aussi pure qu'elle l'était avant cette liaison que produit un vif intérêt?

Pour inspirer la compassion en faveur de ces deux libertins, l'auteur n'avait aucun besoin de leur attribuer des bassesses, et c'est évidemment un tour de force qu'il a voulu faire, que de concilier à l'avilissement l'intérêt même de l'estime, et d'ennoblir le libertinage en l'alliant avec l'amour. C'est par une semblable alliance que le même écrivain, dans un autre roman, a su nous attacher au caractère d'un scélérat; je parle de Gélin, personnage vraiment tragique, mais qu'il eût fallu faire expirer sur la roue, et qu'il fallait surtout ne jamais rendre intéressant. Il est bon de prouver sans doute qu'un amour violent peut dénaturer l'homme, le dépraver et l'avilir; mais il est un degré de perversité qui ne doit plus admettre ni l'estime ni la pitié; et il n'est pas bon de donner un caractère qui commence par gagner tous les cœurs,

une âme noble, tendre, courageuse, à celui qui bientôt n'étant plus qu'un homme vil, un fourbe, un scélérat profond, appliquera tout son génie à séduire la femme de son ami, à le calomnier près d'elle, à désespérer l'un et l'autre, et finira par se couvrir du manteau de l'hypocrisie, pour exécuter plus sûrement le plus lâche des attentats.

Le crime peut être l'effet d'un mouvement soudain, rapide et passager; et on le pardonne au délire d'une passion violente, quand il est suivi du remords: c'est l'accès d'une fièvre ardente; et comme il n'est incompatible ni avec un fonds de bonté ni avec un fonds de vertu, il peut laisser au criminel quelques droits à l'estime et à la bienveillance. Mais la persévérance d'une scélératesse réfléchie et préméditée exclut toute bonté morale; et un composé aussi monstrueux que le caractère de Gélin, ou n'existe point dans la nature, ou, s'il y existe, il est un de ceux que l'imitation doit s'abstenir de reproduire, de peur de les multiplier.

Qu'a donc voulu l'auteur de ces peintures? Être immoral? Assurément il n'en a pas eu la pensée: il a voulu nous remuer par de nouveaux ressorts, créer des caractères singuliers et frappans, réunir les extrêmes, former un assemblage fortement contrasté, de grandeur d'âme et de bassesse, de qualités aimables et de vices honteux, de sensibilité touchante et de fureur atroce; et par cette éloquence dont il était doué, rendre l'effet de ce mélange vraisemblable et intéressant.

L'abbé Prévôt, avec une imagination féconde et une âme brûlante, avec un style abondant, facile et naturel, plein d'énergie et de chaleur (lorsqu'il n'est pas trop négligé), aurait été le vrai modèle de la narration pathétique; mais sa situation l'obligeait à écrire précipitamment et de verve, sans se donner le temps de la réflexion; et, content d'un succès rapide, il n'eut jamais, ni en bien ni en mal, d'autre intention que d'être lu avidement, et par la multitude: ce qu'il put donc imaginer de plus capable de l'émouvoir, fut pour lui l'utile et le beau.

S'il est vrai cependant qu'il eut toujours soin d'attacher le remords au crime et le malheur au vice, n'en est-ce point assez? me dira-t-on. C'en est assez sans doute pour l'effet pathétique; mais pour l'effet moral, ce n'en est point assez. Et que faut-il de plus? Que le personnage dévoué au malheur soit innocent? Non, car ce genre de pathétique est très-peu moral, selon moi. Que le personnage égaré par la passion soit odieux ou méprisable? Non, car il ne serait plus à plaindre; et je n'entends pas que l'on sépare la compassion de la terreur. Que faut-il donc? Il faut que dans le personnage intéressant, le malheur soit l'effet du crime, le crime

l'effet de l'égarement, l'égarement l'effet de la passion, et que la passion prenne sa source dans un fonds de bonté naturelle, qui ne soit souillé d'aucun vice détestable par sa noirceur, ou dégradant par sa bassesse : car si un vice odieux en lui-même se concilie avec quelque vertu, comme la perfidie avec la prudence, l'ingratitude avec la fierté, la dureté avec la force d'âme ; ou si un vice méprisable et avilissant, comme tous ceux qui blessent la probité dans l'homme, la pudeur dans la femme, se concilie avec la bonté ; il arrivera infailliblement, ou que le sentiment de haine ou de mépris qu'on doit au vice, affaiblira les sentimens d'amour qu'on doit à la bonté, d'estime et de respect qu'on doit à la vertu ; ou que, s'il laisse subsister l'intérêt de l'un et de l'autre, il y participera lui-même ; et cet intérêt lui servira de véhicule pour s'insinuer dans les cœurs.

C'est surtout ce mélange de vice et de vertu qui, selon moi, rend dangereux le plus éloquemment écrit de tous nos romans, *la Nouvelle Héloïse ;* et l'auteur lui-même en convient : « Jamais » fille chaste, dit-il, n'a lu de romans ; et j'ai mis à celui-ci un » titre assez décidé, pour qu'en l'ouvrant on sût à quoi s'en tenir. » Celle qui, malgré ce titre, en osera lire une seule page, est une » fille perdue ; mais qu'elle n'impute point sa perte à ce livre : le » mal était fait d'avance ; puisqu'elle a commencé, qu'elle achève » de lire : elle n'a plus rien à risquer. »

Eh quoi ! dans l'âge de l'innocence, la chasteté, même la plus pure, est-elle un sûr préservatif contre la curiosité ? Un titre ! *Lettres de deux Amans !* est-ce là un épouvantail ? Et celui qui met de doux poisons sous la main des enfans, dira-t-il que s'ils s'empoisonnent on ne doit point l'en accuser ? Or fut-il jamais de poison mieux assaisonné que celui de cette lecture ? Et publier un livre que l'on croit dangereux, le publier après l'avoir rendu le plus attrayant qu'il a été possible, et se déclarer innocent du mal qu'il fera, et qu'on a prévu ; est-ce parler de bonne foi ? Richardson a-t-il eu besoin d'une semblable préface, lorsqu'il a publié *Clarisse ?* Je n'insisterai point ; mais je l'expliquerai, ce danger que l'auteur annonce.

D'abord, à ne voir que les faits, et sans considérer l'art dont il les colore, Saint-Preux est bien réellement un de ces corrupteurs domestiques à qui la loi ne fait aucune grâce ; Julie est bien réellement une de ces filles que leur fragilité condamne à un modeste célibat ; et voyez de quelles couleurs sont fardés ces deux caractères, de quels dehors d'honnêteté et de dignité tout cela s'enveloppe, et quel beau vernis de paroles est répandu sur ces mauvaises mœurs. Jamais l'art de bien dire en faisant mal ne fut porté si loin. L'hospitalité, la confiance, la pudeur, tout est violé ; mais

vec des manières et un langage si artistement composés, que la jeune fille qui s'abandonne, et le jeune homme qui l'a séduite, s'en sont guère moins estimés, et n'en paraissent que plus aimables. L'un et l'autre, il est vrai, se donnent toute licence de faillir; mais dans leurs fautes ils conservent tant de bienséance et de grâce; en offensant l'honnêteté ils lui en marquent tant de regrets; leur amour a tant de répugnance à trahir le devoir, et s'en excuse ou s'en accuse avec tant de délicatesse; la raison blâme si éloquemment ce que le cœur veut se permettre; le cœur demande avec tant d'ardeur ce que la raison lui défend; et lorsqu'elle a cédé, on se repent si bien de ce qui n'a plus de remède, qu'il ne reste presque plus rien à reprendre ni à reprocher. Enfin le moment arrivé où la vertu est la victime de l'amour, avant de l'immoler, on lui rend tant d'hommages, elle est si religieusement parée et conduite à l'autel, qu'on la prendrait pour la divinité dont on va célébrer la fête. Qu'on me pardonne ce langage un peu trop figuré : je ne puis dire plus clairement combien me paraît immoral tout l'artifice et l'appareil qu'on a mis en usage dans ces situations, pour pallier le crime, pour ennoblir le vice, pour affaiblir ou dénaturer l'impression que l'un et l'autre devaient laisser. L'art de tout déguiser et de tout rajuster est tel dans ce roman, qu'au bout de l'intrigue, au moment que l'humiliation devrait au moins punir l'égarement et la faiblesse, on ne fait plus qu'admirer ceux pour lesquels on devrait rougir. Tel est, au moins dans de jeunes esprits, le résultat de la lecture de ce livre, admirable du côté du talent, mais par là même encore plus redoutable du côté des mœurs.

On me demandera ce que m'a fait Rousseau pour l'attaquer ainsi. Rousseau ne m'a rien fait, je n'ai jamais eu à m'en plaindre; mais je ne puis lui pardonner d'avoir semé des fleurs au bord du précipice le plus glissant, et d'avoir employé un art prodigieux à faire voir qu'il y avait, pour les vices dont la honte est l'unique frein, une manière de s'ennoblir.

Rousseau a dit, en parlant de son livre: « Si, après l'avoir lu » tout entier, quelqu'un m'osait blâmer de l'avoir publié, qu'il le » dise s'il veut à toute la terre, mais qu'il ne vienne pas me » le dire : je sens que je ne pourrai de ma vie estimer cet » homme-là. »

J'aurais donc perdu son estime, si j'avais écrit de son vivant ce que je pensais de son livre; et certainement je l'aurais écrit sans fiel et sans déguisement.

« J'ai vu les mœurs de mon temps, nous dit-il, et j'ai publié » ces Lettres; que n'ai-je vécu dans un siècle où je dusse les » jeter au feu ! »

Quel est donc le temps où il soit bon de publier ce qu'on aurait dû brûler dans un autre? Et si tout ce qui était né lui semblait déjà corrompu, ne devait-il pas quelque ménagement à ce qui était à naître? N'attendait-il de son ouvrage qu'un succès assez éphémère, pour que l'enfant qu'il voyait au berceau n'en eût jamais rien à redouter? Je suis loin de penser que la licence que Rousseau s'est donnée de tout dire dans ses Mémoires soit un exemple à suivre; mais s'il est des personnalités offensantes qu'il n'est jamais permis de révéler, il est des vérités utiles qu'il n'est pas même permis de taire; et la défense des mœurs publiques est de droit naturel, lorsqu'elle est fondée en raisons.

Je dirai donc du roman de Rousseau après sa mort, ce que j'en aurais dit de son vivant, et à lui-même: que je le crois d'autant plus immoral, que tout a l'air d'y être honnête. Dans Manon Lescaut et des Grieux, le libertinage est peint de ses couleurs; l'amour et la bonté du naturel l'excusent, mais ils ne le déguisent pas: dans Julie et Saint-Preux il a si bien le ton, le langage, la contenance de la vertu, qu'on le prendrait presque pour elle. Tout ce que la faiblesse peut avoir de grâce et de décence dans ses faux pas et dans ses chutes, les premières alarmes de la pudeur, ses timides délicatesses, ses imprudences, ses oublis, ses refus attrayans, ses résistances inutiles, tout cela, dis-je, est nuancé avec un artifice qui enchante au lieu d'épouvanter. Jamais le cœur humain n'a été mené du bien au mal par une pente si facile et si douce. De l'autre côté, l'amour est peint avec tant de chaleur, il s'enveloppe de tant d'apparences de probité, de bonté, de noblesse; le séducteur se montre tour à tour si passionné, si délicat, si sage, si généreux, si éloquent surtout, qu'à peine le jeune homme le plus honnête croirait devoir se reprocher d'être un Saint-Preux, s'il rencontrait une Julie; et qu'à peine la plus sévère oserait se promettre de n'être pas une Julie, s'il y avait pour elle un Saint-Preux.

Qu'a donc voulu, demanderai-je encore, qu'a donc voulu l'auteur de ce roman? Prouver qu'avec de beaux semblans d'honnêteté, l'on pouvait rendre intéressant un vice qui n'est que trop séduisant par lui-même? Certes il n'avait pas besoin pour cela de tout son art et de tout son talent. Prévôt, dont je viens de parler, n'a prodigué, dans *Manon Lescaut*, ni l'éloquence ni les sophismes; et il a rendu ses deux libertins plus intéressans que les deux amans de Rousseau.

Celui-ci a-t-il donc voulu offrir à la jeunesse, dans ses égaremens, la perspective d'un retour honorable vers le devoir et la vertu? Mais ne voyait-il pas que cette perspective d'une belle retraite, et d'une considération renaissante, après que l'on s'est

avili, est, maintenant surtout, le plus funeste des encouragemens, et peut-être celui de tous qui fait le plus négliger l'opinion et mépriser la renommée? Dans tous les temps, pour abuser et endormir sa conscience, on a pu se promettre de regagner sa propre estime, en revenant de ses erreurs. Mais il était réservé à notre siècle de permettre à l'homme flétri et à la femme déshonorée, d'espérer qu'après des bassesses et de honteux déréglemens, une contenance imposante, une récrépissure d'honnêteté tardive les blanchirait et leur rendrait leurs droits à l'estime publique. Il n'est malheureusement plus vrai de dire que l'honneur soit *une île escarpée et sans bords :* celui qui en sort, ne voit déjà que trop de moyens d'y rentrer; et en confirmant l'opinion, que tout s'oublie et se répare, Rousseau n'aura fait qu'ajouter encore à cette funeste sécurité.

Enfin a-t-il voulu montrer combien l'intimité, la familiarité, la liberté habituelle du tête-à-tête est périlleuse, entre une jeune fille honnête et un jeune homme vertueux? C'est encore une vérité malheureusement bien commune; mais pour en donner un exemple, fallait-il employer tant de manèges à déguiser la faute, ou tant d'art à l'atténuer?

Le crime de séduction est infâme, et puni du dernier supplice : il est encore plus irrémissible dans le maître chargé d'instruire la jeune personne qu'il a séduite; il l'est surtout dans le corrupteur domestique qui abuse de l'asile et de la confiance que l'on accorde à son état; et plus la sainteté de ses devoirs les rend inviolables, plus en les violant il se rend infâme et odieux : c'est même sur la peine et la honte attachées à cette espèce de sacrilège, que repose la sûreté de l'innocence, la foi de l'hospitalité, l'honneur d'une famille. Que peut donc avoir de moral toute l'éloquence employée à donner le change au reproche et à l'indignation publique sur cette horrible profanation? Saint-Preux n'est point aux gages du père de Julie, et l'on a cru éluder par là l'infamie attachée à la trahison domestique; mais c'est là, selon moi, l'un des plus grands torts de ce roman : car, entre l'homme de confiance, à qui l'on accorde l'hospice, et qui perce le cœur à la mère imprudente qui ose lui confier sa fille, et l'homme qui reçoit de plus un juste et modique salaire, la différence est si peu de chose, que celui-ci, tenté du même crime, ne manquera jamais de s'appliquer les excuses qu'on donne à l'autre. Pourquoi un jeune maître de danse ou de musique, s'il est bien amoureux, se croira-t-il moins pardonnable de séduire ma fille, que ne l'était Saint-Preux d'avoir séduit Julie? N'aura-t-il pas de même pour excuse, un cœur, des sens, une âme vive, l'occasion et

des désirs? et n'en sera-t-il pas de même de toutes les nuances qu'on fait servir de palliatif à la conduite de Julie?

Un écrivain ne doit pas oublier que le cœur humain, dans ses faiblesses et dans ses vices, ne demande pas mieux que d'avoir des excuses, et que toute excuse lui est bonne pour se déguiser à lui-même le mal auquel il est enclin. Rien ne lui sera donc plus cher que des exemples qui l'encouragent à suivre ses penchans, ou qui adoucissent le reproche qu'il craint qu'on ne lui fasse de les avoir suivis. Vous aurez beau ménager dans l'exemple des différences qui le distinguent et qui l'exceptent de la règle commune, chacun le verra du côté qui lui ressemblera le plus. Les circonstances ne seront pas les mêmes; mais on y suppléera par des équivalens; et si, pour rendre le pas glissant et la chute excusable, il ne faut que des situations imprévues et difficiles, des momens de trouble et d'erreur, des surprises involontaires, des combats même, et après la défaite, des pleurs, des plaintes, des regrets; chacun, dans sa position, se croira sans peine aussi digne d'indulgence et d'estime, que ceux qu'il aura plaints et pardonnés dans le roman.

Or celui de tous les romans qui me semble donner le plus d'attraits et de subterfuges au vice, c'est celui de Rousseau; et quoi qu'on dise pour l'excuser, il sera toujours vrai, non pas que la jeune personne qui l'aura lu sera *perdue* (*cette hyperbole est une adresse pour affaiblir la vérité*), mais qu'elle en sera plus accessible au péril de l'occasion, moins effrayée de la honte attachée à une faiblesse, plus disposée à se livrer aux séductions de l'amour. Je me suis donc mis à la place du père de famille qui trouverait sa fille les yeux en larmes, le visage enflammé, et le cœur palpitant, lisant *la Nouvelle Héloïse;* et je n'ai pas eu besoin d'être l'ennemi de Rousseau, pour le blâmer d'avoir fait ce roman.

Il y avait un moyen de le rendre moral; mais il ne pouvait l'être qu'autant que le séducteur aurait au moins été chassé, ou se serait banni lui-même, chargé de honte et de remords; et que la jeune infortunée, qui s'est livrée à lui, se serait condamnée à pleurer dans l'humiliation, et à ne se marier jamais. Alors que devenaient, me direz-vous, ces lettres éloquentes que des situations singulières ont amenées? Elles n'avaient plus lieu, je le sais bien; et le bel esprit y eût perdu de grands modèles dans l'art d'écrire; mais plus on y a mis de chaleur et prodigué de charmes, plus la passion qui les anime, et le vice qu'elles colorent, ont un venin subtil et pénétrant.

J'en reviens donc à mon principe: l'instinct des animaux

choisit parmi des plantes venimeuses l'herbage innocent et salubre qui doit être leur aliment; l'instinct moral de l'homme ne choisit pas de même, entre les exemples nuisibles, l'aliment pur et sain dont son âme doit se nourrir. Au lieu de le tromper encore par des déguisemens, il faut donc l'éclairer; et c'est la tâche de l'écrivain. Ce n'est pas que l'intérêt de l'art et l'avantage de l'artiste ne fût bien souvent d'imiter les jeux et les caprices de la nature, dans ces nuances indécises de vice et de vertu, dont elle compose et varie le tableau du monde moral; mais par la même raison que dans nos jardins nous ne cultivons pas des fruits empoisonnés et des plantes nuisibles, quoique la nature en produise; de même, dans nos fictions, ce n'est pas assez d'imiter, il faut épurer la nature; et singulièrement dans un genre d'écrits qui fait les délices de la jeunesse, ce ne doit jamais être au péril de ses mœurs qu'on lui procure des plaisirs.

Peignez l'amour, car il est bon en soi; peignez-le même avec tous ses charmes : mais qu'il les doive à l'innocence, à la bonté, à la vertu; nulle indulgence pour ce qui est vil et bas, nul ménagement, et surtout nulle décoration pour ce qui est malhonnête; et si l'amour, dans un même cœur, se trouve avec le vice, que ce ne soit que pour l'humilier, le corriger, ou le punir.

Les Anglais nous ont donné de grands exemples dans ce genre d'écrire : ils n'y ont mis ni l'élégance, ni le brillant, ni les grâces légères de nos romans licencieux; ils n'y ont employé ni le tragique sombre des romans de l'abbé Prévôt, ni l'éloquence artificielle qui, dans le style de Rousseau, nous éblouit et nous enchante; mais, par la seule force du naturel, ils l'ont rendu intéressant et profondément philosophique; ils y ont réuni, au plus haut degré, la vraisemblance, le pathétique, la vérité et la bonté des mœurs.

Dans *Tomes Jones*, roman de Fielding, quelle distinction fine et juste entre les erreurs et les vices, entre ces écarts passagers, qui, dans un jeune homme, ne prennent rien sur la bonté du naturel, et ces vices profonds et graves qui ne laissent rien espérer du mauvais cœur où ils sont empreints! quel contraste de caractères, que ces deux jeunes gens, l'un dissimulé, fourbe, et méchant jusqu'à la noirceur, sous les dehors de la sagesse; l'autre, ayant contre lui toutes les apparences, et sincère, bon, généreux jusqu'à la magnanimité! Quelle indignation l'un inspire; et l'autre, quel tendre intérêt! Quel soulagement on éprouve, lorsque cet odieux Blifil est démasqué, et que l'aimable et vertueux Jones est connu et rentré en grâce! Il n'y a rien là d'équivoque, ni dans les mœurs, ni dans l'exemple, ni dans l'impression qu'il laisse; sans

préambule et sans épilogue, chaque chose y produit son effet naturel.

Et Clarisse! Quel apologue, que les suites épouvantables de la faute la plus légère, dans une fille que la nature semblait avoir faite à plaisir pour être l'orgueil de son sexe, les délices de sa famille, l'objet des vœux de tous les cœurs bien nés! Quelle effroyable perspective pour un sexe doux et facile, pour un âge faible et crédule, que cet abîme d'ignominie et de malheur, dans lequel un seul pas hors des limites du devoir précipite l'innocence, la bonté, la vertu, et la vertu la plus aimable! Quelle censure à jamais effrayante de la tyrannie domestique; quel reproche et quel avis terrible pour des parens qui abusent de leurs droits! Quelle éloquente révélation des noirceurs que peuvent cacher, dans un jeune homme, les grâces de l'esprit, les charmes du langage, les agrémens de la figure, et tous les dons de séduire et de plaire! Quel exemple des perfidies et des horreurs dont l'orgueil et l'amour, réunis dans une âme violente et dans un cœur dépravé, sont capables! Quel tribunal enfin, quel juge, et quel arrêt pour toute une famille coupable et accablée de remords, que les funérailles de Clarisse! Tout est simple dans ce roman, hormis le caractère atroce et monstrueux, mais malheureusement encore trop naturel, de Lovelace: nulle affectation d'éloquence, nul épisode tiré de loin et artistement enchâssé, nul détail curieusement travaillé, nulle ostentation d'esprit ni de philosophie. L'auteur ne s'y montre jamais; on ne soupçonne pas même qu'il y en ait un. On est persuadé que ce n'est qu'un recueil de lettres, qu'on n'a pas même retouchées; chacun y parle son langage, et avec une vérité si distincte, que, sans la signature, on reconnaît la main. Dans l'intrigue, rien d'arrangé, rien de composé dans les scènes; tout y est naturel et comme spontané. Les groupes s'y forment d'eux-mêmes; la beauté du tableau résulte de l'ensemble et de la situation. Il y a peut-être dans la marche de l'action trop de lenteur; mais cette lenteur est celle d'un orage qui grossit insensiblement, et qui gronde avant d'éclater: elle peut fatiguer des âmes vives et légères, dont la curiosité impatiente plaint le temps qu'elle donne à ce qui l'intéresse, veut savoir au plus vite ce qui l'attend, jouir d'une émotion rapide et fugitive, et aussitôt changer d'objet. Mais les âmes qui se complaisent dans un intérêt prolongé, qui les attache, et qui par degrés les pénètre, pardonnent sans regret quelques longueurs au développement des sentimens divers dont ces lettres sont animées. Il est difficile en effet d'éviter les répétitions dans un genre d'écrit où les cœurs se répondent, et se renvoient, comme autant d'échos, les impressions qu'ils reçoivent, les émo-

tions qu'ils éprouvent ; et je conçois comment, de la traduction française de Clarisse, une âme profondément sensible ne voit plus rien à retrancher.

Ce fut un bonheur rare pour le plus pathétique des écrivains anglais, de trouver en France un traducteur comme l'auteur de Cléveland ; mais ce qui n'est pas concevable, c'est que la même plume qui avait décrit la sépulture de Manon Lescaut, eût retranché du roman de Clarisse les funérailles de Clarisse. Un écrivain d'un caractère encore plus analogue au génie de Richardson nous a restitué ce tableau si déchirant et si moral, ce tableau qu'on ne verra jamais sans mêler ses larmes à celles de Miss Howe, tendre et parfait modèle d'une sainte amitié.

Grandisson n'a pas eu en France le même succès que Clarisse ; mais du côté moral c'est encore un chef-d'œuvre de la plus saine philosophie : l'un, comme je l'ai dit, est l'effrayant tableau de l'innocence à la merci du crime ; l'autre présente le plus touchant spectacle de l'influence de la vertu et de son ascendant sur tous les cœurs honnêtes.

Le défaut qu'on reproche au caractère de Grandisson, est d'être infaillible, accompli, et d'une égalité parfaite. Je conçois aisément qu'un homme en qui chaque nouvelle épreuve signale une vertu nouvelle, qu'un homme généreux, magnanime et modeste, sensible au degré qu'il le faut pour être bon par excellence, d'une droiture incorruptible, d'une sagesse inaltérable, d'un sang-froid, d'un courage que rien n'étonne et que rien n'ébranle ; je conçois, dis-je, qu'un tel homme impatiente l'homme envieux qui se compare à lui, et déplaise à la femme vaine qui ne le voit jamais susceptible, même en amour, d'une erreur ou d'une faiblesse. L'amour-propre est importuné d'une supériorité dont rien ne le console ; et sa ressource, quelquefois même son premier mouvement, est de se dispenser de croire à ce qu'il faut tant admirer. La coquetterie est encore plus blessée d'une égalité d'âme dont rien ne peut déranger l'équilibre ; et dans un cœur qui se possède au point de régler tous ses mouvemens, elle ne voit qu'une froide chimère, sans vraisemblance et sans attrait.

Mais il n'est pas moins vrai que dans ce caractère, rare et merveilleux par l'accord de ses qualités réunies, tout est simple, aisé, naturel, sans ostentation, sans effort ; que dans cette élévation d'âme il n'y a rien d'outré ; que dans cette conduite, toujours si noble et si généreuse, il n'y a pas un trait romanesque ; que dans les situations critiques et les conjonctures délicates où se trouve ce personnage, ce n'est jamais qu'un homme de bien, tel qu'il est possible à chacun de l'être, si, avec une raison saine, l'on se sent doué d'un bon cœur. Ce n'est donc qu'avec de la bonté, de la droi-

ture, du courage, et un juste mélange de sensibilité, de force, et de douceur, que ce modèle est composé : il en résulte cependant un ensemble si admirable, qu'avec les simples qualités d'un homme, sir Charles Grandisson est comme un dieu à qui l'on rend une espèce de culte, et pour qui l'amour le plus pur, le respect le plus tendre, la vénération la plus profonde et la plus unanime, n'ont rien que de très-juste et de très-naturel.

C'est cet empire universel, attribué à la simple vertu, à la constante égalité d'une belle âme fidèle à ses principes, qui forme le tableau exposé sous nos yeux dans le roman de Grandisson : modèle peut-être affligeant pour des cœurs lâches ou déjà corrompus, effrayant pour des âmes faibles, mais encourageant pour toutes celles qui se sentent quelque énergie et un fonds de bonté que le vice n'a pas atteint.

Or dans cette intention, qui est bien évidemment celle de l'écrivain, quoi de mieux composé que le groupe de ces trois femmes, la noble et sage Miss Biron, l'ingénue et douce Emilie, la pieuse, modeste et fière Clémentine, toutes les trois adorant le meilleur des hommes, chacune avec son caractère et une sensibilité graduée, depuis la naïve tendresse, jusqu'au délire de l'amour !

Je ne veux pas dissimuler que l'intérêt de ce roman étant moins vif que celui de Clarisse, les longs détails y sont *plus fatigans*; et je répéterai ce que j'en écrivais il y a vingt-neuf ans (1), d'après l'impression que j'en avais reçue dans une première lecture : le temps n'y a presque rien changé.

« L'avantage de ces romans (épistolaires) est de donner, disais-je, pour auditeurs à celui qui raconte, des personnages intéressés. La narration en est plus vive et plus touchante, l'effusion des sentimens plus naturelle, le lecteur plus attentif, plus impatient, plus ému : car il se met tour à tour à la place de l'acteur qui parle et de celui qui écoute; il oublie l'auteur, il s'oublie lui-même; il ne voit, il n'entend que les personnages qui sont en scène : ce qui fait le charme de l'illusion.

» Les inconvéniens qu'on y trouve sont les longueurs et les redites; mais ne serait-il pas possible de les éviter dans des lettres, comme dans un simple récit?

» Quant à la manière de l'auteur (Richardson), je ne crois pas que notre siècle ait un pinceau plus vrai, plus délicat, plus animé. On ne lit pas, on voit ce qu'il raconte. Ce qu'il raconte n'est pas toujours digne d'être peint; et son extrême facilité à rendre sensibles tous les détails d'une action, l'engage quelquefois dans des longueurs dont l'ennui va jusqu'à l'impatience : on jette

(1) Mercure de France, mois d'août 1758.

le livre, mais on le reprend, et il attache, quoiqu'il impatiente; ou plutôt il n'impatiente que par la raison qu'il attache : car rien n'est plus inquiétant qu'une action intéressante qui ne court point au dénouement. Ce n'est pas que des repos bien ménagés ne contribuent beaucoup eux-mêmes à l'illusion et à l'intérêt. Il est certain que la vie privée a peu de ce qu'on appelle *coups de théâtre*, et beaucoup de ces situations plus familières qui font tableau. On ne reconnaîtrait pas la société dans une succession rapide d'événemens inattendus : ces événemens, pour être amenés naturellement, exigent que les intervalles en soient remplis par les circonstances d'une vie tranquille; mais celles-ci doivent tenir aux incidens, marquer les caractères, développer les sentimens, préparer les situations; et tout ce qui n'a pas l'un de ces effets doit paraître froid, languissant, superflu.

» Dans le roman de Grandisson, la plupart des personnages n'ont point de caractère particulier : la famille de Miss Biron et celle de Grandisson se ressemblent; c'est la même bonté, la même pureté de mœurs; mais si le tableau en est moins frappant, il faut convenir qu'il en est plus vrai. Les contrastes recherchés ressemblent trop aux études d'un peintre; l'auteur a réservé ces fortes oppositions pour les figures principales : c'est la magie de l'ordonnance. Ainsi, tandis qu'on voit sur les premiers plans Miss Biron entre le sage Grandisson et le forcené Hargrave, on aperçoit dans le lointain les parens de cette fille adorée dans l'inquiétude et dans l'affliction, mais sans aucun jeu d'attitudes qui détourne notre attention du premier groupe du tableau.

» Des situations plus théâtrales y sont traitées avec autant de vérité que de force : telle est la désolation de la famille de Miss Biron, après son enlèvement; la scène de Hargrave avec cette vertueuse fille, au village de Podington; la scène de sir Thomas Grandisson avec ses deux filles; la désolation de la famille de Clémentine autour de cette infortunée; le courage de Miss Biron au milieu de ses amis, à la nouvelle du mariage de Clémentine avec le chevalier Grandisson : tous ces morceaux sont faits de main de maître.

» A l'égard des mœurs, il n'y en eut jamais de plus nobles ni de plus pures : il n'est pas possible de rendre l'honnêteté, l'innocence, et la vertu plus intéressantes, plus aimables que dans les personnages de Miss Biron, de Mis Jervins, et du chevalier Grandisson, ni l'enthousiasme de l'honneur et de la piété, plus touchant que dans Clémentine : l'égarement où l'excès de l'amour et du malheur la fait tomber est une de ces beautés rares que le génie seul invente; l'antiquité n'a rien de plus exquis. Mais au milieu de tous ces personnages celui de Grandisson domine avec une

supériorité qui ne se dément jamais : ce calme et cette élévation d'âme sans ostentation, sans faiblesse, est un chef-d'œuvre de philosophie, un modèle de sagesse et de bonté, d'autant plus utile, que les épreuves qui le font éclater sont presque toutes des circonstances familières de la vie privée. Quelques personnes trouvent ce caractère trop composé et trop peu naturel : Grandisson est à la vérité un homme rare, en ce qu'il a toutes les vertus sans aucun mélange de vices; mais ses principes sont si simples, ses actions en découlent avec tant d'aisance, elles s'enchaînent si naturellement l'une avec l'autre, que l'admiration qu'il inspire ne prend rien sur la vraisemblance, ni sur la persuasion de pouvoir l'imiter. »

Je me suis plu à rapprocher les deux impressions que m'a faites ce livre, à vingt-neuf ans d'intervalles.

En général, dans les romans anglais, au moins dans ce que j'en ai lu, on voit une intention morale, et une vérité de touche et d'expression dans la peinture des caractères, qui me semble très-préférable à la manière de ceux de nos romans où l'on a prodigué le plus d'esprit et de couleurs brillantes; et c'est pour avoir pris exemple des Anglais, qu'avec un goût formé et une plume excellente, une femme a eu parmi nous tant et de si justes succès. Passons au roman politique.

Celui-ci, comme l'épopée, s'attache à de grands intérêts, peint les mœurs des nations, fait agir de grands hommes, et au lieu des vertus privées, enseigne les vertus publiques; mais selon l'espèce de fiction qu'on y emploie, il est historique ou fabuleux.

Lorsqu'il est fabuleux, c'est, comme je l'ai dit, une poésie ébauchée, ou une poésie dégénérée. Si cependant, au lieu d'une longue suite d'événemens sans liaison, sans unité, on y réduit une action simple et intéressante à sa juste étendue; si, au lieu d'un style faible, inanimé, sans couleur, sans mouvement, sans mélodie, on y emploie un style vif, élégant, nombreux, riche en images, varié dans ses tons et dans son harmonie; si les caractères en sont correctement et distinctement dessinés, si les détails, les épisodes, les tableaux en sont choisis et placés avec goût; si l'action en est bien conduite, bien nouée, bien dénouée; si l'exemple en est important et la moralité profonde; ce sera un poëme en prose, ou, si l'on veut, un roman poétique comparable aux plus beaux poëmes. Tel serait Télémaque, avec un peu plus de chaleur, et sans quelques détails, qui, pour être plus instructifs, sont quelquefois trop languissans. Je n'en dirai pas davantage : c'est de tous nos livres modernes le plus connu. Mais pour rendre en passant hommage à la vertu qui l'a produit, je confesserai que c'est, de tous les livres, celui que j'aimerais le mieux

à voir donné au monde ; celui de tous que je serais, je ne dis pas le plus glorieux, mais le plus content d'avoir fait.

L'autre espèce de roman politique est celui qui s'allie et s'entremêle avec l'histoire, non pour la travestir ou la défigurer, comme on a fait souvent, mais pour l'épurer, l'ennoblir, l'animer, et la rendre encore plus instructive et plus morale : si bien que dans l'éloignement, et dans cette espèce de pénombre où la vérité historique se trouve quelquefois plongée, la fiction se confonde avec elle, ou la remplace utilement. C'est ainsi que je crois la voir répandue dans tout ce que les Grecs nous ont transmis de l'histoire des nations, dont ils n'avaient eux-mêmes que des notions confuses, comme dans ce qu'ils nous racontent de la sagesse des Egyptiens, de l'innocence des mœurs des Scythes, de la philosophie des Indiens, de la discipline des Perses, de l'éducation et de vie de Cyrus, etc.

J'entends, *la vie de Cyrus* par Xénophon ; car dans ce bel ouvrage, le plan, le dessein, l'intention, l'ensemble, les détails, tout décèle le romancier dans l'historien, avec une clarté qui ne peut laisser aucun doute. Mon opinion, à cet égard, n'est pas nouvelle : je la crois même assez commune ; mais personne encore n'a pris soin de la développer, de la motiver en critique ; et le sujet en vaut la peine.

Je mets donc la Cyropédie à la tête des romans politiques, et j'y crois voir le même objet, la même intention que dans le Télémaque. Il est bien vrai que Xénophon a eu l'adresse de n'y rien mêler d'incroyable et de merveilleux. Il en a même écarté les fables d'Hérodote, sur le songe d'Astyage, sur la naissance de Cyrus exposé comme OEdipe, sur sa guerre en Scythie, sur Thomiris, etc. Mais sans compter les difficultés qu'il laisse encore dans ses récits, à l'égard des lieux et des temps ; et en supposant vraisemblable cette ligue de tant de peuples en faveur du roi d'Assyrie, cette nombreuse armée de Cyrus, et la prodigieuse rapidité des mouvemens de cette armée de Babylone à Sardes, d'Ecbatane en Egypte ; enfin sans disputer à Xénophon la vérité de ses récits sur les faits principaux, ne voit-on pas que, dans les circonstances, il l'a modifiée à son gré pour l'effet qu'il voulait produire ? Ne voit-on pas que cette peinture des mœurs des Perses est accommodée à l'intention de tracer un plan d'éducation publique, un modèle de discipline, et un magnifique dessein de monarchie tempérée ? Ne voit-on pas que presque tous les traits du caractère de Cyrus sont des leçons préméditées d'une morale politique, ou d'une conduite guerrière ; que dans ses campagnes, les marches, les campemens, les ordres de bataille, tout est méthode en action et précepte en exemple ?

Si donc je regarde la Cyropédie comme un roman, ce n'est point parce que Xénophon n'est pas d'accord avec un historien encore plus fabuleux que lui ; mais parce que, dans le tableau qu'il nous présente d'un héros accompli, tout me semble ajusté au dessein de donner aux rois et aux Etats de grandes leçons d'éducation militaire, de police intérieure, de discipline et de tactique ; au dessein, dis-je, de réunir en grand, dans un petit espace, tous les préceptes de l'art de la guerre, et singulièrement d'enseigner aux rois les moyens de se faire aimer et obéir, d'adoucir le droit de la force, de tempérer celui de la victoire, d'étendre leurs conquêtes et de les conserver, en laissant partout des heureux, de fonder leur puissance sur celle des bienfaits. Ce n'étaient point *là seulement* les rêves d'un homme de bien, comme on l'a dit de ceux de l'abbé de Saint-Pierre, mais les leçons d'un très-habile homme et d'un excellent capitaine, qui, retiré à Sparte auprès d'Agésilas, auprès d'un roi savant lui-même dans l'art de vaincre et dans l'art de gagner les cœurs, se plaisait à lui retracer son propre caractère dans celui de Cyrus, et à lui présenter, comme dans un miroir, une image de sa bonté, de sa sagesse, et de sa gloire, telle qu'après sa mort il la peignit sans voile dans l'éloge qu'il fit de lui.

Que si l'on me demande plus en détail encore les motifs de mon opinion ; je ferai observer d'abord que les dialogues, les harangues, les délibérations, qui font une partie considérable de cet ouvrage, sont tous évidemment factices ; que dans l'instruction de Cambise à Cyrus, dans l'interrogatoire du roi d'Arménie, dans les discours de Cyaxare, de Tygrane, etc., c'est toujours, ou la dialectique de Socrate, ou l'éloquence athénienne ; que dans tous les apprêts pour la marche et le campement des armées, c'est le conducteur des *dix mille* qu'on reconnaît à chaque trait. Je dirai que ni la tradition parmi les Perses, ni les archives de leurs rois n'auraient pu lui fournir les détails où il est entré sur la tactique, les manœuvres, l'équipement des troupes, les munitions, les bagages ; détails qui, dans leur petitesse, ont leur utilité, même leur importance, mais que l'histoire a toujours négligés, et que l'on ne trouve pas même dans les mémoires de César. J'ajouterai que dans son passage en Asie, ni la défaite de Cyrus le jeune, ni cette retraite précipitée et périlleuse qui la suivit, ne donnèrent à Xénophon le loisir de s'instruire comme il paraît l'avoir été. Ainsi, comptant pour peu de chose la tradition vague et confuse qu'il put recueillir en courant, je concluerai que rien de tout cela ne lui fut transmis par les Perses ; mais qu'ayant pour base le grand caractère de Cyrus, ses expéditions, ses conquêtes, il lui a fait penser, dire, et faire tout ce qu'il a jugé propre à servir

d'exemple et de leçon ; et c'est par là que la Cyropédie me parait être, à peu de chose près, le vrai modèle des romans historiques. Je dis *à peu de chose près*, parce que les endroits où la narration m'y semble déparée par des détails minutieux, ou par un badinage de mauvais goût, sont rares, et peut-être même ennoblis dans le texte par le choix exquis, la douceur, la pureté du style de celui que les Grecs appelaient l'*Abeille*.

Dans tout le reste, la dignité et l'importance de l'objet moral et politique de ce roman, les hautes leçons qu'il renferme, la manière vive et frappante dont elles y sont présentées, l'éloquence naturelle et simple qui règne dans le dialogue et les harangues, la clarté, la rapidité, la chaleur des descriptions, tout, dans cet ouvrage, caractérise l'homme d'Etat et le grand capitaine, le philosophe et le grand écrivain.

J'entends les zélateurs de la vérité historique me demander s'il est jamais utile, s'il est jamais permis de l'altérer ainsi par le mélange du mensonge. De ces deux questions, l'une dépend de l'autre ; car ce qui est quelquefois utile doit être quelquefois permis. Il s'agit donc, en premier lieu, d'examiner s'il est bon quelquefois d'accommoder les faits à la leçon qu'on veut donner, à l'effet que l'on veut produire.

Il y a pour l'âme deux sortes de plaisirs, la lumière et le mouvement, et l'un et l'autre peut lui venir, ou du vrai ou du vraisemblable, ou du réel ou du possible. Or, les lui faire éprouver ensemble, c'est réunir tous les moyens, tous les dons de la captiver. Tel est le plein succès de l'éloquence, lorsqu'elle est à la fois pathétique et morale. Tel est le triomphe de la poésie philosophique, de celle qui donne à la feinte les couleurs, l'énergie, l'intérêt de la vérité, mais d'une vérité utilement frappante, dont l'exemple est une leçon. Tel est enfin le succès de l'histoire, lorsqu'à la vivacité des peintures, à l'intérêt des situations et des événemens, elle joint ces enseignemens de l'expérience des siècles, qui réfléchissent sur le présent et prolongent sur l'avenir la lumière que laisse après lui le passé. Mais il s'en faut bien que l'histoire soit toujours disposée à produire ces deux effets. Chargée de toutes les iniquités de la fortune, elle nous transmet d'âge en âge, non-seulement des vérités pénibles, mais bien souvent des vérités funestes ; et si c'est un devoir, c'est aussi un malheur pour le témoin des temps, que de n'y pouvoir rien changer.

J'ai ouï dire que quelqu'un faisant observer à Voltaire qu'un fait n'était pas tel qu'il l'avait raconté, *Je le sais bien*, dit-il, *mais avouez qu'il est mieux comme je le raconte*. Je doute de cette anecdote ; mais s'il avait été possible que, sans perdre de

son crédit, l'histoire se fût accommodée, comme la fiction, à l'utilité de l'enseignement, et qu'elle eût recueilli sans cesse ce qu'il y avait de meilleur à savoir, à croire, à imiter, ce qui faisait le mieux sentir les charmes de l'innocence, les délices de la bonté, les avantages de la vertu, les opprobres du vice, le danger des passions, les tourmens, les remords du crime, elle en eût été plus morale ; et c'est ce que fait le roman.

L'historien fait profession de dire la vérité, et de ne dire que la vérité. Son devoir est fondé sur son engagement : il a promis d'être sincère; on attend qu'il le soit; rien ne le dispense de l'être. Telle est donc sa condition, qu'au risque même d'être immoral, il ne doit rien dissimuler, ni de ces prospérités iniques, ni de ces indignes calamités qui sont la honte et le crime du sort : et c'est ce qui rend ses fonctions si critiques et si pénibles. Il est bien vrai qu'il a, dans ses réflexions et dans les couleurs dont il peint les bons et les méchans, le contre-poison de l'exemple ; et entre Tacite et Machiavel, également vrais l'un et l'autre, il sera facile de distinguer l'ennemi de la tyrannie et le précepteur des tyrans. Mais combien peu d'historiens, comme Tacite, ont, dans leur âme et dans leur style, la force d'imprimer aux hommes et aux choses leur vrai caractère moral, de commander à l'opinion, et d'attacher, en dépit de la bonne et de la mauvaise fortune, l'opprobre, l'indignation, l'horreur au crime; la gloire, le respect, l'amour à la vertu? Le plus grand nombre se prescrit une froide impartialité, et se dispense d'être juge, pour n'être que témoin fidèle. Alors quel est le résultat de cette foule d'événemens, où le juste et l'injuste se trouvent confondus sans aucune équité, ni du côté de la fortune, ni souvent du côté des hommes. Sont-ce des vérités utiles et des exemples encourageans qu'Aristide soit mort dans l'exil, Miltiade en prison, et Sylla dans son lit? qu'Antigone ait été adoré dans Athènes, et que Socrate et Phocion aient été condamnés à boire de la ciguë? que Catilina soit mort en héros, et Brutus en homme faible? que Cromwel ait été impuni et honoré dans sa patrie, et Henri IV assassiné? que la politique de Louis XI ait fait plus de bien à la France que la bonne foi de Louis XII et la loyauté de François Ier? etc., etc.

Cette curiosité de tout connaître indistinctement et à tous périls, a fait violence à l'histoire. Il a fallu tout dire, parce qu'on voulait tout savoir. Mais si Tibère était mort comme Auguste, et Néron comme Caton d'Utique, et qu'avec quelque vraisemblance l'histoire eût pu changer ce dénouement en une catastrophe terrible et juste, n'eût-elle pas absous la destinée et soulagé l'humanité? Lors donc que l'obscurité des temps, la distance des

lieux, la diversité des témoignages ou des traditions la favorise, ne lui est-il pas permis de choisir entre les vraisemblances, la meilleure leçon de mœurs ?

C'est une énorme atrocité que la mort d'Agrippine commandée par Néron ; c'est encore une horreur plus inconcevable que le plaisir que prît ce monstre à parcourir des yeux le corps mort de sa mère ; mais ce serait dommage que ce trait-là eût manqué au tableau du plus horrible des sacriléges ; et si Agrippine n'eût pas dit *feri ventrem*, Tacite aurait dû le lui faire dire.

L'historien d'Alexandre aurait mal fait de dissimuler, quand même il l'aurait pu, le meurtre de Clytus, la mort de Parménion, de Philotas, de Callisthène, et les vertueux citoyens de Tyr mis en croix, et le généreux défenseur de Gaza attaché au char d'Alexandre, traîné vivant par ses chevaux. Il ne fallait pas nous cacher le revers des qualités brillantes qu'on a trop admirées dans un jeune homme perdu d'orgueil, d'ambition et de prospérité. Le tort de Quinte-Curce est même de n'avoir pas gravé ces traits avec le burin de Tacite.

Mais à quoi bon le Cyrus d'Hérodote, si vertueux, si juste, si bon toute sa vie, va-t-il périr comme un insensé dans une guerre injuste contre les Scythes, et faire dire à Thomiris : *Rassasie-toi de sang !* A quoi bon Hérodote lui fait-il envoyer sur le bûcher Crésus, qui n'avait fait que se liguer contre le vainqueur de l'Asie ? Un grand homme avait-il besoin d'entendre crier, *Solon ! Solon !* pour user de clémence envers un roi dont tout le crime était d'être vaincu ? Xénophon fait mourir son héros de vieillesse au milieu de ses peuples, dont il est adoré ; il lui fait épargner Crésus, et l'honorer dans son malheur : cela est plus doux et meilleur à croire. Il eût mieux fait encore, si dans son héros il n'eût pas donné pour un trait d'habileté, auquel il applaudit lui-même, le crime de corrompre les ambassadeurs du roi des Indes, pour s'en faire des espions : fourberie grecque qui décèle la politique de ces temps-là, et que Thémistocle aurait employée, mais qu'eût réprouvée Aristide.

Je conclus donc que toutes les fois que l'authenticité des faits ne laissera aucun doute à l'histoire, elle n'aura ni la liberté ni le droit d'en altérer, d'en déguiser aucun, au moins s'il a quelque importance ; mais que si dans l'éloignement, ou des temps ou des lieux, la vérité ne se présente que douteuse, équivoque, et obscurcie par des nuages, l'historien lui-même peut du moins (s'il ne le doit pas) tirer avantage de cette obscurité, comme ferait le poëte, pour donner à l'exemple son équité morale, et prononcer comme la loi, *ut bono benè, malo malè sit.*

Après tout, il est plus indifférent qu'on ne pense pour le plus

grand nombre des hommes, que ce soit bien réellement la vérité qui leur est transmise; et si on les consulte, on verra que l'utilité de l'exemple, l'importance de la leçon, l'intérêt de l'événement, sont ce qui les touche le plus.

La vérité historique a pour nous trois sortes d'attraits : l'un de curiosité pure, l'autre d'affection, et l'autre enfin d'utilité.

La curiosité pure est naturellement indiscrète, imprudente, et par là souvent dangereuse. C'est un désir inquiet d'apprendre, qui se termine au plaisir de savoir; et plus il y a d'avidité, moins il y a de discernement.

L'intérêt d'affection est quelquefois plus vif encore, mais il n'est pas le même pour toute espèce de vérité. Il tient à l'exercice d'une autre faculté que celle de l'entendement, et ne s'attache qu'à des objets qui nous émeuvent comme nous voulons être émus. Or l'âme, pour jouir de son émotion, se donne rarement la peine d'examiner si ce qui la remue est la vérité ou le mensonge. Ce qui lui est le plus analogue est ce qui lui est le plus cher.

Le troisième intérêt que présente l'histoire, est l'attrait de l'utilité. Celui-ci, lorsqu'il nous anime, nous rend sévères et attentifs à recueillir ce qui pour nous est vraiment digne de mémoire, à négliger ce qui ne l'est pas; et en cela notre prudence fait ce que l'histoire aurait dû faire. Elle rebute ou laisse dans l'oubli ce que l'exemple a d'inutile ou de pernicieux, et ne conserve que ce qu'il y a de profitable : ainsi, elle corrige les immoralités de la nature et de la fortune, le tort des bons et des mauvais succès, et l'erreur des événemens. Mais cette prudence est peu connue, et encore moins pratiquée. Le plus sûr aurait donc été que dans l'histoire même la vérité eût déjà subi cet examen sévère; et que non-seulement ce qui n'est d'aucune conséquence pour l'avenir, mais ce qui peut avoir une dangereuse influence, fût retranché des souvenirs que l'histoire nous a transmis. Mais, comme je l'ai dit, cette curiosité que nous avons de tout connaître à tous périls, ne lui en a pas laissé la liberté; et c'est à la poésie et aux romans qu'est réservé cet avantage.

Jusque-là cependant cet avantage semble se réduire à dissimuler; et l'on demande s'il est permis de même d'inventer et de feindre? De quelle utilité peut être le mensonge? Comment ce qui n'est pas, ce qui ne fut jamais, peut-il sérieusement être pris pour une leçon? Est-il possible à l'homme de s'interdire la faculté de discerner le vrai? et si pour son plaisir il se livre un moment aux illusions de la feinte, n'a-t-il pas toujours en lui-même un sentiment secret qui l'avertit que les songes qu'on lui fait faire n'ont aucune réalité? Sans doute il l'a ce sentiment confus; et quand vient la réflexion, toute illusion est détruite. Que lui

reste-t-il donc de cet enchantement? Ce qui lui reste est une vérité indestructible, inaltérable, qui se fixe dans l'âme comme au fond d'un creuset, quand tout le reste est dissipé; et c'est en elle que consiste la moralité poétique, la moralité du roman.

Dès que la narration est d'accord avec elle-même, et vraisemblable dans tous les points, il ne s'agit plus d'examiner ce qu'elle a de réel, pour savoir ce qu'elle a d'utile. Le Protésilas d'Idoménée, le Séjan de Tibère, le Louvois de Louis XIV nous sont égaux, si l'exemple est le même. Et en effet, soit l'histoire ou la fable, le fruit qu'elle présente à la réflexion n'est pas d'aimer ou de haïr, de fuir ou d'imiter, de souhaiter ou de craindre ce qui a été, mais ce qui peut-être. Il ne s'agit pas du passé, mais de l'avenir. Or l'avenir n'est pas, il est possible; et c'est l'idée de ce possible qui nous frappe et qui nous instruit. Ce raisonnement même : *Dans telle circonstance telle chose a été, donc telle chose en pareil cas doit être encore;* ce raisonnement, dis-je, n'a guère plus de force d'après la vérité que d'après une exacte et pleine vraisemblance. La persuasion ne tient pas exclusivement à la certitude; elle tient au besoin de croire; et l'homme sent qu'il a besoin de croire ce qu'il lui est bon de pratiquer.

Qui de nous a jamais contesté à l'histoire ses bons exemples et ses grandes leçons? On accuse Hérodote d'avoir été crédule en recueillant des fables; mais est-ce lorsqu'il nous instruit des bonnes lois ou des sages coutumes des Egyptiens et des Crétois, qu'on discute son témoignage? Lois de Minos et de Lycurgue, mœurs des Germains, discipline des Perses, coutumes des Egyptiens, tout cela soumis à la critique, aurait peut-être bien de la peine à soutenir l'épreuve d'un sévère examen; et si l'on demandait sur quel témoignage Hérodote, Xénophon, Diodore et Tacite ont écrit des choses si éloignées de leur temps et de leur pays, dans quelles sources ils les ont puisées, et quels garans ils en avaient eux-mêmes, l'autorité de ces traditions se réduirait à peu de chose. Mais qu'importe la vérité, si la vraisemblance et la bonté s'y trouvent? Ce n'est qu'à la futilité, à la stérilité, à l'incohérence des fables, surtout à ce qu'il y a de pernicieux et d'insensé, que la saine raison refuse obstinément d'ajouter foi; et quand même ce qui a dû être n'a pas été réellement, s'il en résulte un avis utile, la possibilité devient une réalité future, qui donne de la consistance à l'exemple et à la leçon. Les caractères de Cyrus, de Sésostris, de Sémiramis, sont peut-être aussi fabuleux que ceux d'Idoménée, de Pygmalion, d'Astarbé. Mais qu'importe, si l'on en tire des inductions frappantes et de graves enseignemens?

L'homme est de glace aux vérités;
Il est de feu pour le mensonge,

a dit La Fontaine. J'ose penser différemment : car si la vérité nous touche d'aussi près et aussi sérieusement que le mensonge, nous l'aimons, nous la saisissons aussi avidement et plus avidement encore. Mais si elle nous est étrangère, elle nous est indifférente; et si elle nous est odieuse et nuisible, nous avons droit de lui préférer l'illusion qui nous console, la fiction qui nous instruit; le mensonge qui nous persuade d'être juste, nous encourage à être bons, et nous enseigne à être heureux.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE TROISIÈME VOLUME.

NOUVEAUX CONTES MORAUX.

Il le fallait. Pag. 1
Les Solitaires de Murcie. 18
Palémon, conte pastoral. 57
Les Souvenirs du coin du feu. 67
La Côte des deux Amans. 103
Le petit Voyage. 111
Les Promenades de Platon en Sicile. 154

BÉLISAIRE.

Préface. 209

Chapitre Ier.	211	Chapitre IX.	243
Chapitre II.	214	Chapitre X.	248
Chapitre III.	217	Chapitre XI.	253
Chapitre IV.	221	Chapitre XII.	259
Chapitre V.	225	Chapitre XIII.	267
Chapitre VI.	229	Chapitre XIV.	279
Chapitre VII.	233	Chapitre XV.	286
Chapitre VIII.	237	Chapitre XVI.	294

LETTRES RELATIVES A BÉLISAIRE.

Lettre de Marmontel au Roi de Prusse. 301
Lettre de Marmontel à l'Impératrice de Russie. *ibid.*
Lettre du général Betzki à Marmontel. 302
Réponse de l'Impératrice de Russie à Marmontel. *ibid.*
Lettre du prince de Galitzin à Marmontel. 303
Lettre du même au même. *ibid.*
Billet de Voltaire à d'Alembert. *ibid.*
Seconde lettre de Marmontel à l'Impératrice. *ibid.*
Lettre des Traducteurs de Bélisaire en langue russe à Marmontel. 304
Troisième lettre de Marmontel à l'Impératrice de Russie. 305
Réponse de Marmontel à MM. les Traducteurs. 306
Lettre de Marmontel à la Reine de Suède. *ibid.*
Lettre de M. de Gyllenstolpe, chambellan et secrétaire de la reine de Suède, à Marmontel, en lui envoyant de la part de S. M. une boîte d'or émaillée, sur laquelle étaient représentés les tableaux les plus intéressans du livre de Bélisaire. 308
Réponse de Marmontel à la Reine de Suède. *ibid.*

Réponse de Marmontel à M. de Gyllenstolpe. 309
Lettre de Marmontel au Prince royal de Suède. 310
Réponse du Prince royal de Suède. *ibid.*
Seconde lettre de Marmontel au Prince royal de Suède. 311
Lettre du comte de Scheffer, sénateur de Suède, à Marmontel. 312
Réponse de Marmontel au sénateur comte de Scheffer. 313
Extrait d'une lettre du comte de Creutz, ministre-plénipotentiaire de la cour de Suède à celle de France, à Marmontel. 315
Lettre du Prince royal de Suède au comte de Creutz. 317
Lettre du Roi de Suède. 318
Extrait d'une lettre du baron de Swieten, fils. *ibid.*
Lettre de Marmontel au Roi de Pologne. 319
Réponse du Roi de Pologne. *ibid.*
Lettre de M** à Marmontel. 320
Lettre d'un Anglais de la Caroline, à Marmontel. *ibid.*
Réponse de Marmontel. 321

LES INCAS.

Au Roi de Suède. 325
Préface. 327
Chapitre premier. État des choses dans le royaume des Incas. Fête du Soleil à l'équinoxe d'automne. Lever du Soleil le jour de sa fête. Hymne au Soleil. 335
Chapitre II. Le même jour, fête de la Naissance. Ataliba, roi de Quito, reçoit les enfans nouveaux-nés sous la tutelle des lois. 337
Chapitre III. Adoration du Soleil à son midi. Présentation de trois Vierges consacrées au Soleil. Cora, l'une des trois, se dévoue à regret. Sacrifice au Soleil. Festin donné au peuple après le sacrifice. 342
Chapitre IV. Jeux célébrés après le festin. 344
Chapitre V. Coucher du Soleil. Présages funestes. Arrivée des Mexicains, neveux de Montézume, qui viennent demander un asile à l'Inca. 347
Chapitre VI. Orozimbo, l'un des Caciques mexicains, raconte à l'Inca les malheurs de sa patrie. 350
Chapitre VII, VIII, IX, X. Suite de ce récit. 354, 357, 361, 365
Chapitre XI. Les Espagnols étendent leurs ravages vers le midi de l'Amérique. Caractère de Pizarre, et son entreprise. Cent jeunes Castillans partent de l'Isle Espagnole, pour s'aller joindre à lui. Alonzo de Molina est à leur tête. Il emmène avec lui Barthélemi de Las-Casas. Leur voyage, leur arrivée à Panama. 370
Chapitre XII. Conseil tenu avant le départ de Pizarre. Las-Casas y défend les droits de la nature et la cause des Indiens. 376
Chapitre XIII. En retournant à l'Isle Espagnole, Las-Casas va voir les Sauvages réfugiés dans les montagnes de l'isthme. 383
Chapitre XIV, XV, XVI. Suite de ce voyage. 387, 390, 393
Chapitre XVII. Pizarre part du port de Panama. Il aborde à la côte.

appelée *Pueblo quemado*. Guerre avec les Sauvages. Chant de mort d'un vieillard indien que les Espagnols font brûler. 397

CHAPITRE XVIII. Descente de Pizarre sur la côte de Catamès. Il passe à l'île *del Gallo*. Presque tous ses compagnons l'abandonnent. Il ne lui en reste que douze, avec lesquels il se retire dans l'île de la Gorgone, pour y attendre du secours; mais il est rappelé lui-même. 402

CHAPITRE XIX. Avant de s'en retourner, il va reconnaître la côte et le port de Tumbès. Accueil qu'il y reçoit. Molina se sépare de lui, et reste parmi les Indiens. Molina prend la résolution d'aller à Quito, pour avertir Ataliba du danger qui le menace, et l'aider à s'en garantir. 407

CHAPITRE XX. Voyage de Molina de Tumbès à Quito. 410

CHAPITRE XXI. Suite de ce voyage. Arrivée de Molina à Quito. 416

CHAPITRE XXII. Pizarre, de retour à Panama, prend la résolution de se rendre en Espagne, pour faire autoriser et seconder son entreprise. Pendant son voyage, Alvarado, gouverneur de la province de Guatimala dans le Mexique, forme le dessein de tenter la conquête du Pérou. Il y envoie un vaisseau avec deux Mexicains, la sœur et l'ami d'Orozimbo. Ce vaisseau est poussé sur la mer du Sud, et il y éprouve un long calme. 419

CHAPITRE XXIII. Il aborde à l'île Christine. 425

CHAPITRE XXIV. Séjour des Espagnols et des deux Mexicains dans cette île. 428

CHAPITRE XXV. Le vaisseau retourne vers le Pérou. Il fait naufrage à la vue du port de Tumbès. Les deux Mexicains se sauvent à la nage et retrouvent Orozimbo. 432

CHAPITRE XXVI. La guerre civile menace de s'allumer dans le royaume des Incas. Ataliba, pour engager son frère à le laisser en paix, veut employer la médiation d'Alonzo de Molina; et dans cette vue, il lui raconte comment ce royaume a été fondé; ses accroissemens; le partage qu'en a fait entre ses deux fils le roi, père des deux Incas. 436

CHAPITRE XXVII. Dans un sacrifice fait au Soleil, pour le succès de l'ambassade, Alonzo voit Cora, l'une des vierges sacrées; il l'aime, et il en est aimé. 440

CHAPITRE XXVIII. Éruption du volcan de Quito. Alonzo enlève Cora de l'asile des vierges; il la séduit; il la ramène. 443

CHAPITRE XXIX. Ambassade d'Alonzo de Molina à la cour de Cusco. 449

CHAPITRE XXX. Suite de ce voyage. Description de Cusco; ses richesses. Fête du Mariage, célébrée à Cusco au solstice d'hiver. 453

CHAPITRE XXXI. Description des dehors de Cusco. Entretien d'Alonzo avec un prêtre du Soleil, qu'il trouve labourant la terre. 457

CHAPITRE XXXII. Les espérances de la paix sont tout à coup renversées. La guerre se déclare entre les deux Incas. 460

CHAPITRE XXXIII. Ataliba, roi de Quito, assemble son armée. Il sort de ses États, s'assure du fort de Cannare, et va au-devant de l'ennemi. 463

CHAPITRE XXXIV. Huascar, roi de Cusco, marche à la tête de ses peuples. Bataille de Tumibamba. L'armée de Quito est vaincue; Ataliba est fait prisonnier. Il s'échappe de sa prison. 467

CHAPITRE XXXV. Les Cannarins, soulevés en faveur du roi de Cusco, assiégent, dans leur forteresse, les troupes du roi de Quito. Eclipse du Soleil. Défaite des Cannarins. Bataille de Sascahuana. Le roi de Cusco est vaincu. Il est pris. Le fils aîné du roi de Quito est tué dans cette bataille. 472

CHAPITRE XXXVI. Le corps du jeune prince est apporté au roi son père. Entrevue d'Ataliba et d'Huascar, son prisonnier. 477

CHAPITRE XXXVII. Retour d'Ataliba à Quito, avec le corps du jeune prince. 481

CHAPITRE XXXVIII. Fête de la Paternité, à l'équinoxe du printemps. Funérailles du jeune Inca. 484

CHAPITRE XXXIX. Cora est convaincue d'avoir violé ses vœux. Son père va trouver Alonzo, lui apprend le malheur de sa fille, et lui dit de se dérober au supplice qui les attend. 488

CHAPITRE XL. Cora paraît devant son juge. Alonzo s'accuse lui-même, la défend, et la fait absoudre. 490

CHAPITRE XLI. Voyage de Pizarre en Espagne. Son arrivée à Séville. Il y voit célébrer un *auto-da-fé*. 495

CHAPITRE XLII. Gonzale, frère de Pizarre, vient le trouver à Séville. Leur entretien. Pizarre est présenté à l'Empereur; il en obtient le gouvernement des pays qu'il va conquérir. Il s'en retourne en Amérique. 500

CHAPITRE XLIII. En arrivant à Saint-Domingue, Pizarre y trouve Las-Casas attaqué d'une maladie que l'on croit mortelle. Nouvelle marque de l'amour des Indiens pour Las-Casas. Pizarre en est témoin. 505

CHAPITRE XLIV. Pizarre part de Saint-Domingue, se rend à Panama, s'embarque sur la mer du Sud, descend au port de Coaque, et se rend par terre à Tumbès. État des choses dans le Pérou à l'arrivée de Pizarre. Bataille sur l'Abancaï, où le parti du roi de Cusco est presque entièrement détruit. 510

CHAPITRE XLV. Un fort qu'Alonzo de Molina avait fait élever à Tumbès, est attaqué par les Espagnols, et défendu par les Mexicains. 513

CHAPITRE XLVI. L'assaut n'ayant pas réussi, on assiége le fort. Amazili, sœur d'Orozimbo, est prise par les Espagnols. Sa résolution généreuse et sa mort. Les peuples du midi se rangent sous la puissance des Espagnols. Pizarre se rembarque, et de Tumbès il va descendre au port de Rimac. 520

CHAPITRE XLVII. Ataliba fait camper son armée sur les bords du fleuve Zamore. Fête de la Mort au solstice d'été. 526

CHAPITRE XLVIII. Alonzo, dans le camp indien, reçoit des lettres de Pizarre et de Las-Casas. Sur la foi de l'un et de l'autre, il propose à l'Inca d'entrer en conciliation. Il va au-devant de Pizarre, confère et s'accorde avec lui, revient au camp d'Ataliba, et malgré l'avis et l'exemple des Mexicains, il persuade à l'Inca d'accorder à Pizarre l'entrevue qu'il lui demande. 528

CHAPITRE XLIX. Entrevue de Pizarre et d'Ataliba. Massacre des Indiens, causé par le fanatique Valverde. La troupe des Mexicains est détruite. Alonzo est blessé. Gonsalve Davila est tué par Capana. Ataliba est enfermé dans le palais de Cassamalca. 532

CHAPITRE L. Pizarre va voir Ataliba dans sa prison. Mort d'Alonzo de Molina. Valverde soulève les Castillans contre Pizarre. Celui-ci les apaise, bannit Valverde, et l'envoie à Rimac, pour y être embarqué, et de là transporté dans une île déserte. Ataliba demande à se racheter, et sa demande est acceptée. 538

CHAPITRE LI. Almagre arrive de Panama. Il rencontre Valverde. Leur entretien. Mort d'Huascar dans sa prison. Ataliba en est accusé. Persuadé de son innocence, Pizarre veut le sauver. Partage des trésors qu'Ataliba a fait amasser pour sa rançon. Fernand Pizarre est envoyé en Espagne. 544

CHAPITRE LII. Arrivé au port de Rimac, Fernand se laisse toucher par le faux repentir de Valverde, et lui accorde la liberté d'aller vivre chez les Sauvages. Résolution prise dans le conseil, d'instruire le procès d'Ataliba. Sa famille est transférée dans la même prison que lui. Mort de Cora sur la tombe d'Alonzo. La constance d'Ataliba l'abandonne dès qu'il se voit au milieu de sa famille. 549

CHAPITRE LIII. Jugement d'Ataliba. Quel usage Valverde fait de sa liberté. Ataliba est étranglé dans sa prison. Pizarre se retire à Lima. Le Pérou est en proie aux ravages des Espagnols. Ceux-ci se détruisent entre eux. Pizarre meurt assassiné. 552

ESSAI SUR LES ROMANS, considérés du côté moral. 558

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

MAY - 7 1927